

Gods of Men - Livre III

Barbara Kloss

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LIVRE III

GODS OF MEN

BARBARA
KLOSS

Table des Matières

Page titre
GODS OF MEN
Précédemment
Personnages
Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Verset
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Verset
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Verset
Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Verset

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Verset

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Épilogue

REMERCIEMENTS

À PROPOS DE L'AUTEURE

LES ÉDITIONS RIVKA

EXTRAIT

CHAPITRE I

Copyright

GODS OF MEN

Livre III

Barbara Kloss

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Diane Garo pour
Valentin Translation

À Carly

Précédemment

Il y a bien longtemps

Au début, il y avait Asoraï. Créateur des Cieux et de la Terre, il envoya cinq personnes de confiance – Ses Divins – dans le monde des hommes pour les gouverner et veiller sur eux. Chacun incarnait un aspect du pouvoir du Créateur, mais le cinquième, la sulaziér Zussa, en voulait plus et trahit Asoraï. Ne pouvant la vaincre, les quatre autres Divins l'enchaînèrent à un arbre au prix de leurs formes physiques qui se désagrégèrent. Leurs pouvoirs, eux, s'infiltrèrent dans la terre de Sol Velor... faisant don aux habitants de la province des quatre talents du Shah : rétablissement, enchantement, don de clairvoyance et protection.

Azir Mubarék, lors de sa tentative pour s'arroger le pouvoir cent cinquante ans avant la naissance d'Imari, façonna sa garde personnelle sur un modèle identique aux Divins d'Asoraï : il nomma le plus puissant Liagé de chacun des quatre talents du Shah pour lui servir de hauts commandants – les Mo'Ruk –, et ensemble, ils terrorisèrent le monde.

Mais Fyri, la sulaziér d'Azir, se rebella contre son maître et, ce faisant, engendra la destruction de tout Sol Velor, depuis appelé Ziyen par les Cinq Provinces. Et si quelques survivants sol veloriens trouvèrent refuge non loin des ruines d'Assi Andaï, les moins chanceux virent leurs âmes arrachées à leurs corps, puis abandonnées dans le désert, où elles arpentent désormais les ruines à la faveur de la nuit – on les appelle les tyrkorats.

De nos jours

Sable a été démasquée : elle est en réalité Imari, la fille illégitime du zar d'Istreaa, et une Liagée, née avec le pouvoir interdit du Shah. Après dix ans passés à se cacher dans le froid glacial des Landes Sauvages, elle rentre enfin chez elle, à Trier, capitale d'Istreaa.

Mais ce n'est pas ainsi qu'Imari imaginait son retour au pays. Son père a annoncé sa mort dix ans plus tôt, et alors qu'un mystérieux chef liagé sévit dans l'ombre d'Istreaa, attaquant villages et temples, le zar Branón craint que les gens n'accusent Imari ; cela pourrait mettre en péril son trône à lui, et sa vie à elle. Forcée de dissimuler son identité une fois de plus en posant pour la nouvelle guérisseuse du palais de Vondar – son oncle Gamla, qui assume habituellement ce rôle, ayant disparu depuis plusieurs mois –, Imari tente d'user de ses connaissances en médecine pour venir en aide aux ouvriers sol veloriens de Trier. Après tout, la jeune femme a elle aussi du sang sol velorien dans les veines, et plus que tout, elle veut voir les siens libérés des chaînes qui les maintiennent en servitude depuis trop longtemps.

C'est ainsi qu'elle fait la connaissance du petit Saza et de son oza, Taran. Cette dernière est non seulement une Liagée aux pouvoirs inégalés, mais aussi la sœur de Tolya, la vieille guérisseuse chez qui Imari/Sable a trouvé refuge toutes ces années auparavant, dans les Landes Sauvages. Taran entreprend d'aider Imari à contrôler son don en lui apprenant à se servir de sa flûte – son talla.

Jeric, dernier représentant de la lignée des Angevin, est désormais roi de Corinthe. Il tient à honorer la promesse faite à Imari et libère les esclaves sol veloriens de Descieux à la première occasion. Mais les jarls qui composent son Conseil privé montrent les crocs devant les frasques de leur nouveau souverain.

Sans compter qu'Astrid, sœur de Jeric hantée par une légion d'âmes liagées, s'échappe de la prison où elle croupit depuis l'assassinat de son propre frère. Jeric et sa meute quittent alors Descieux en catimini pour tenter d'avertir Imari de l'arrivée d'Astrid. Sur leur route, ils croisent de nouveau Tallyn – l'alta-Liagé centenaire aux pouvoirs redoutables créé par Azir Mubarék – et Survak Vestibor – vieux loup de mer, capitaine de son propre vaisseau.

Jeric arrive cependant trop tard à Trier et Imari parvient tout juste à échapper à Astrid, qui laisse derrière elle les corps sans vie de Saza et Taran.

Niá, jeune enchanteresse au service du temple d'Ashova, est la favorite du zur Kaï, frère d'Imari. Ce dernier a la langue bien pendue et révèle à la jeune femme, dont il est tombé amoureux, des données confidentielles sur le retour d'Imari à Trier. Ce qu'il ignore, c'est que Niá, Sol Velorienne et sœur de Saza, hait par dessus tout les Istraans – ses geôliers – et a trouvé le moyen de s'offrir une nouvelle vie loin de la misère. Pour cela, elle vend les informations récoltées auprès du zur au rétablissement Bahdra, qui prépare en secret un assaut sans commune mesure sur Trier.

Alors que **Bahdra**, qui a ramené à la vie Azir Mubarék et ses généraux grâce à ses dons de nécromancien, passe à l'attaque avec toute la puissance de feu des légendaires Mo'Ruk, Imari, Jeric et leur garde rapprochée, aidés de Rasmin, tentent tant bien que mal de repousser l'afflux et l'horreur qui les assaillent. En vain. La ville est détruite et le père d'Imari meurt sous les yeux de la jeune femme.

Tous sont fait prisonniers, mais Imari se voit séparée des autres : Azir Mubarék a besoin d'elle pour libérer Zussa des ruines d'Assi Andai, ancienne capitale de Sol Velor, et faire sien le pouvoir sans pareil de la sulazier d'Asoraï. Malgré une attaque meurtrière de tyrkorats en chemin, Azir touche au but.

C'est sans compter sur Jeric et sa meute qui, avec l'aide de Jenya, Tallyn et Niá (se sentant trahie par Bahdra et les siens, qui ont tué sa famille, cette dernière a fait volte-face), ont réussi à s'évader, avant de suivre les traces d'Imari jusqu'à la cité sol velorienne perdue au beau milieu du désert.

Dans un affrontement aussi bref que brutal, Jeric est tué par Azir. Pour le sauver, Imari entreprend de libérer Zussa de l'arbre auquel elle est enchaînée, espérant ainsi puiser dans ses pouvoirs incommensurables pour y trouver quelque moyen de ranimer Jeric. Elle parvient à transférer son souffle de vie dans le corps de celui-ci, mais perd la vie en retour. Désormais lesté du pouvoir de Zussa, comme il le désirait, Azir s'enfuit, laissant un Jeric dévasté par la mort de la femme qu'il aime.

Mais il n'est pas trop tard pour Imari : les survivants sol veloriens d'Assi Andaï leur offrent l'hospitalité, et grâce à l'arbre de vie d'Asoraï, Imari revient à la vie. Elle apprend alors qu'elle est l'élue du Créateur et qu'il n'y a qu'elle pour arrêter Azir/Zussa car seule une sulaziér peut en vaincre un autre.

De l'autre côté du désert, à Istraas, **Ricón** est parti enquêter sur les attaques menées en dehors de Trier et manque l'assaut donné sur la capitale. Il tombe par le plus grand des hasards sur son oncle Gamla, tout juste vivant, dans une grotte des monts Baraga : ce dernier a été enlevé des mois auparavant pour aider le nécromancien Bahdra à ressusciter son maître et ses généraux.

Alors qu'Azir est désormais plus puissant que jamais, Imari et Jeric parviendront-ils à l'arrêter une bonne fois pour toute et restaurer la paix entre Sol Velor et les Cinq Provinces ?

Personnages

CORINTHE

La dynastie des Angevin

Jeric Oberyn Sal Angevin : Loup et Roi de Corinthe

Hagan (†) : Frère de Jeric

Astrid (†) : sœur de Jeric

Tommad III (†) : père de Jeric

Meira (†) : mère de Jeric

Autres

Meute de Jeric : **Braddok**, **Chez**, **Stanis**, **Aksel**, **Gerald** (†)

Ancien Grand Inquisiteur : **Rasmin** (*voyant*)

Jarls : **Stovich** et **Lady Kirinne**, **Rodin**, **Vysr**

Commandant des forces armées : **Anaton**

Strykers : **Hersir**, **Kivo**, **Jorvysk** (†)

Chasseurs : **Grag Beryn**, **Fyrok**

ISTRAA

La famille du zar

Imari Jeziél Masaï : Zurina d'Istraa (*sulaziér*)

Ricón : frère d'Imari

Kaï : frère d'Imari

Soraï (†) : sœur d'Imari

Zar Branón (†) : Zar d'Istraa et père d'Imari

Zura Anja (†) : Femme de Branón et belle-mère d'Imari

Autres

Gamla Khan : guérisseur de Vondar, frère de Branón

Jenya : Saredd, grade rapprochée d'Imari

Niá : servante d'Ashova (*enchanteresse*)

Saza (†) : frère cadet de Niá
Taran (†) : oza de Niá et Saza (*enchanteresse*)
Naleed : roi istraan

SOL VELOR

Hiatt : cheffe des Anciens d'Av'Assi (*voyante*)
Zas : fils d'Esaum l'Ancien (*gardien*)
Esaum : Ancien, père de Zas (*gardien*)
Urri : Ancienne (*rétablisseyse*)
Mazz : Ancien (*enchanteur*)
Gezze : Ancien (*gardien*)

AILLEURS

Tallyn : alta-Liagé (*voyant*)
Tolya (†) : sœur jumelle de Taran (*enchanteresse*)
Ventus (†) : Grand Prêtre des Landes Sauvages
Gavet : contrebandier des Landes Sauvages
Kormand Vystane : chef de Brevera
Brom Stykken : chef des Phalanges
Survak Vestibor : capitaine de la Dame

AUTRES

Azir Mubarék
Kazak : Mo'Ruk (*gardien*)
Su'Vi : Mo'Ruk (*enchanteresse*)
Bahdra : Mo'Ruk (*rétablisseyse*)
Lestra : Mo'Ruk (*voyante*)

Zussa : le Grand Imposteur (*sulaziér*)
Fyri (†) : ancienne *sulaziér* d'Azir
Saád Mubarék (†) : arrière-petit fils d'Azir
Zerxès : la légion (ou leje)

Prologue

À la fenêtre de la haute tour de Vondar, Azir Mubarék contemplait les restes fumants de Trier. Les feux s'étaient éteints, réduits à l'état de braises, mais la fumée nimbait la ville d'une pellicule vaporeuse, comme une brume de châtiment omniprésente. Les gardes sol veloriens évoluaient tels des fantômes dans le brouillard.

L'attention d'Azir fut attirée par un groupe de fugitifs istraans escortés vers leur nouveau campement. Ses gardes en débusquaient encore en ville et dans la périphérie. La peur avait rallié bon nombre de ces fugitifs à ses rangs, tandis que l'insubordination nourrissait la constance des flammes de Trier.

Azir prit une longue et profonde inspiration.

— Tu le sens ?

Pas de réponse.

— Mon seigneur t'a posé une question, chien, cracha la leje – la légion – de sa délicieuse voix à la fois une et plurielle.

Les chaînes cliquetèrent et l'humain gémit.

— ... oui... parvint-il à dire.

— *Plus fort*, exigea la leje.

Les chaînes s'entrechoquèrent à nouveau, et cette fois, l'humain cria.

— Patience, mon cher Zerxès.

Azir détourna le regard de la fenêtre.

— Je crois que cette tragédie a privé notre pauvre zur de sa voix.

Le zur Kaï avait l'air pitoyable, nu, enchaîné et couvert de crasse, en grande partie la sienne. Ce qui restait de ses cheveux noirs était emmêlé, collé à son visage meurtri, gonflé et en sang. Le regard de Kaï croisa le sien, empli de dégoût et d'intense désespoir.

Azir sourit.

— Rapproche-le, Zerkès, qu'il puisse contempler sa belle cité.

La leje donna un coup de pied à Kaï, qui tomba la tête la première.

— Lève-toi, cracha-t-elle en tirant sur ses chaînes.

Kaï haletait et grimaçait, à quatre pattes, tremblant sur ses membres tandis que la leje le traînait vers Azir. Là, la leje se pencha et saisit le menton du zur blessé, le forçant à regarder par la fenêtre.

— Qu'en penses-tu ? fit Azir d'un air songeur. N'est-ce pas magnifique ?

Seule lui répondit la respiration saccadée du jeune zur.

— Le feu, quelle merveille, poursuivit-il, pensif. Non content de nous offrir lumière et chaleur, il a aussi la capacité unique de purifier. Si l'on veut savoir de quoi est faite une chose, il suffit de la placer dans le feu, de la laisser brûler et de voir ce qu'il en ressort au milieu des impuretés en cendres.

Il baissa les yeux vers le jeune zur frissonnant, toujours prostré au sol, son regard tourmenté à la vue de sa ville – et plus précisément, devant les trois gardes sol veloriens qui jetaient une Istraane dans les flammes du bûcher. Les cris d'agonie de la femme retentirent au-dessus des toits tandis que le brasier la consumait.

— Je dois te remercier, zur Kaï. Toutes les informations que tu as données à Niá nous ont considérablement aidés...

Kaï bondit dans un grognement, mais la leje tira sur la chaîne et il s'écroula. Elle lui administra alors un coup de pied dans les côtes, si fort qu'elles craquèrent, l'envoyant glisser au sol pour terminer sa course avec fracas contre une chaise. Elle s'élança vers lui, mais Azir leva une main.

La leje s'arrêta. Au sol, Kaï pantelait et sanglotait tout bas, la respiration sifflante.

La faculté qu'avaient certains de trouver le courage de se battre une fois la bataille perdue ne cessait d'étonner Azir. Comme s'ils pouvaient racheter leur lâcheté passée en s'insurgeant contre les inanités du présent.

La porte s'ouvrit brusquement et Su'Vi, son enchanteresse, franchit le seuil.

Comme ses autres Mo'Ruk ressuscités, le visage de Su'Vi était un patchwork de peau et de glyphes. L'enchanteresse avait été belle autrefois – une véritable force surnaturelle –, mais la guerre contre Tommad I^{er} leur avait tout pris. Ils avaient perdu leur dignité et leur puissance, mais Azir ne baisserait pas les bras avant de les avoir reconquis. Avec le pouvoir de Zussa qui coulait désormais dans ses veines, il pouvait guérir ces cicatrices. Et grâce à la sulaziér – l'envoûteuse d'âmes –, leur pouvoir atteindrait un niveau inégalé.

Su'Vi inclina la tête et baissa les yeux.

— Vous m'avez mandée, mon seigneur ?

Azir jeta un coup d'œil à la leje, qui oscillait sur place, d'avant en arrière. Encore et toujours. Son pouvoir était bien trop grand pour son hôte en décrépitude, et son souffle n'était que sifflements et borborygmes. Azir fit un signe dédaigneux de la main et la leje s'inclina avec déférence, un peu gauche dans ce corps si brisé qu'il ne tenait plus que par la volonté pure.

Peut-être Azir offrirait-il Kaï à la leje comme nouvel hôte, une fois qu'il aurait joué son rôle.

La leje secoua ses chaînes, traînant le zur meurtri et gémissant derrière elle. Sur un nouveau geste d'Azir, la porte se referma.

— Il est temps, dit-il à Su'Vi, avant d'ajouter : Tu hésites.

Il y eut un instant de silence. Enfin, elle leva les yeux.

— Et si je ne peux pas ?

— Il le faut, insista Azir.

Cependant, il comprenait son inquiétude. Cette nouvelle mortalité était leur point faible, les rendait vulnérables. Bahdra les avait ramenés, mais ils n'étaient pas complets. Si le Mo'Ruk avait recollé ce que la nature avait déchiré, elle essayait à présent de reprendre ses droits.

Le pouvoir du Shah s'échappait par leurs pores, les dépouillant de leur force et de leur efficacité. Azir en avait souffert, lui aussi, jusqu'à ce que le pouvoir de Zussa comble les vides et les scelle hermétiquement. Son pouvoir était un geyser de feu en fusion difficile à contenir – qu'il ne *voulait* pas contenir et ne le pouvait entièrement. Pour cela, il avait besoin de la sulaziér, mais chaque chose devait

venir en son temps, suivant l'ordre établi. Pour la prochaine étape, il avait besoin de Su'Vi. Elle était la dernière à pouvoir défaire ce qui avait été fait, l'une des trois instigatrices. Les deux autres étaient mortes.

Su'Vi ferma les yeux et inspira profondément. Des mots décoraient toujours ses paupières. Des mots qui proclamaient sa dévotion à la cause.

Azir sentit le changement dans l'air, la vague familière du Shah lorsqu'elle puisa dans ce vaste réservoir de pouvoir. Malgré son état, Su'Vi exerçait toujours sur le Shah une force incomparable. Azir ferma les yeux, en extase, frissonnant alors que le pouvoir brut infusait l'air environnant. Comme il savourait ce pouvoir, comme il en avait besoin ! Il le désirait d'un appétit insatiable. Et il n'en était jamais rassasié.

Tandis que l'énergie du Shah se déversait dans le corps de l'enchanteresse, Azir la suivait comme au bout d'une longe, attiré tel un poisson par un hameçon. Le pouvoir le poussait vers elle jusqu'à ce qu'elle cesse d'y puiser. Sa poitrine se souleva brusquement et ses paupières s'ouvrirent. Azir se trouvait si près d'elle à cet instant qu'il pouvait voir son propre reflet dans ses yeux noirs.

— Ça ne tient pas, dit-elle tout bas.

Il prit son visage entre ses mains et elle resta immobile, le regard fixe. Elle l'avait aimé autrefois, bien qu'elle n'en ait jamais rien dit, car il était alors trop distrait par... *elle*.

— Laisse-moi t'aider, lui dit-il.

Su'Vi ne bougea pas, ne parla pas.

— Essaie encore, ordonna-t-il.

Su'Vi ferma les yeux et son reflet disparut. Elle prit une inspiration, puis...

Le pouvoir.

Il s'exerçait partout, depuis chaque recoin de la pièce, depuis les chevrons, la fenêtre, attiré vers un point unique : elle. Il se déversa dans son corps, s'y accumulant. Azir pencha la tête pour effleurer de son nez la pommette de Su'Vi. Il inspira – l'odeur de l'enchanteresse et celle du brûlé. La cendre et la terre.

— Ne t'arrête pas, chuchota-t-il, son souffle caressant ses cicatrices.

Des cicatrices si exquises, pensa-t-il, tissées ensemble à force d'insistance. Un véritable chef-d'œuvre de volonté.

Su'Vi plaça ses mains sur les siennes et leurs doigts s'entremêlèrent tandis qu'elle canalisait le Shah dans son corps. Azir voulait le toucher, le goûter. S'en envelopper et s'y noyer. Il lui serra les mains, enfonçant les doigts dans sa peau, et l'embrassa avidement.

Dans un soupir, elle se laissa aller contre lui tandis que la langue et le pouvoir d'Azir pénétraient sa bouche.

— Puise en moi, gronda-t-il.

Su'Vi hésita.

— Vas-y, dit-il en lui mordant la lèvre jusqu'au sang.

Su'Vi geignit et lui rendit son baiser, sa bouche se pressant contre la sienne jusqu'à en avoir mal. Jusqu'à ce que le sang coule. Il lui ouvrit son puits et elle s'y abreuva longuement, blottie contre son corps, haletant, s'étouffant avec son pouvoir. Il tenait bon, la maintenant résolument entre ses bras, sa bouche sur la sienne tandis qu'il déversait l'énergie dans sa chaire. Elle but avidement, et, une fois sa soif étanchée et ses coutures tendues par la pression, alors seulement il la relâcha.

Il recula d'un pas, la regardant absorber ce qu'il lui avait offert, son corps traiter l'énergie brute et sauvage.

Enfin, elle ouvrit les yeux.

Elle observa d'abord ses mains, puis se toucha le visage. Le patchwork s'était effacé pour laisser place à de fines cicatrices argentées qui ne déformaient plus que légèrement les glyphes soigneusement retracés par Bahdra sur sa peau. Elle était à la fois ancienne et nouvelle, passée et présente – neuve.

Et elle sourit.

— Bonjour, Su'Viatra.

Le feu brûlait dans les abysses de ses iris.

Azir effleura sa lèvre, à l'endroit où il l'avait mordue, et elle lécha son doigt, le sang.

— J'attends impatiemment ton retour, dit-il avec un appétit

d'une tout autre nature.

— Je tâcherai de me hâter, mon seigneur, répondit-elle avec un sourire lascif, comme dans ses souvenirs.

Su'Vi ferma les paupières, respirant à pleins poumons pour la première fois depuis que Bahdra l'avait ramenée – il en était certain –, puis elle sollicita le Shah.

Le pouvoir était tel que l'air se déforma alentour.

— Oui... gémit Azir, grisé par sa puissance.

Il fit un pas vers Su'Vi, envisageant de la faire attendre.

Elle retroussa les lèvres en un rictus, comme si elle avait entendu ses pensées, son désir, mais des corbeaux jaillirent alors du cœur de Su'Vi.

Ils fusèrent à partir de sa poitrine, désagrégeant sa forme humaine tandis qu'ils remplissaient la pièce exiguë. Ils encerclèrent Azir, s'enroulant autour de lui comme l'étreinte d'une amante, puis ils s'envolèrent par la fenêtre et disparurent dans la nuit.

Certains se détachèrent du groupe pour prendre la direction de l'ouest, vers Brevera, tandis que les autres s'éloignaient vers le nord, de l'autre côté des montagnes des Dents Grises aux reliefs irréguliers, ensevelies sous les nuages et la neige, et plus loin encore, par-delà les Cinq Provinces. Là, au bord de l'infâme gorge d'eau qui séparait les Provinces des Landes Sauvages, la volée plongeait.

Plus bas...

Toujours plus bas...

En tourbillons et spirales...

Avant de reprendre forme humaine.

Les bottes de Su'Vi s'enfoncèrent dans la neige épaisse alors qu'elle avisait la structure imposante devant elle, recouverte d'un blanc manteau.

La Traverse.

Même de là où elle se trouvait, elle sentait l'énergie qui émanait du pont, repoussant toutes les créatures dotées du Shah, les gardant éloignées, captives.

Su'Vi se remémorait l'époque où ce pont n'était qu'une idée, puis quand cette idée était devenue réalité. Elle se souvenait du

moment précis où les Provinciaux s'étaient retournés contre les Liagés, désignant les Landes Sauvages comme leur prison et la Traverse comme leurs barreaux.

Elle se rappela celle qui avait rendu tout cela possible. Sa propre chair, son propre sang.

Su'Vi avançait, ses semelles crissant dans la neige. Un vent glacial transperçait son manteau, mais elle n'avait pas froid. Elle ne ressentait rien.

Uniquement de la haine.

Su'Vi s'arrêta devant le magnifique ouvrage de pierre. De près, son énergie lui chatouillait la peau. En dessous, le détroit de Rotte bouillonnait, avide de sang.

Ce soir, elle allait lui offrir un sacrifice différent.

Su'Vi s'agenouilla devant une colonne, ferma les yeux et plaça sa paume contre la pierre glacée. Son corps se crispa à ce contact, sous l'effet de l'énergie qui émanait du pont. Bien que Tolya, chargée d'entretenir la structure, ait disparu, les gardiennes restaient aussi puissantes que le jour où elles avaient été gravées.

— Puissent vos idéaux pathétiques se changer en cendres comme vous, mes sœurs, siffla Su'Vi avant de se concentrer, orientant son pouvoir vers le pilier de roche.

Des volutes de fumée s'échappèrent de sa main et la neige autour se mit à fondre. La brûlure et la douleur s'intensifièrent tandis qu'un faible gémissement montait de ses lèvres. Soudain, les glyphes sur sa main s'animèrent d'une lueur ardente, comme si Tolya et Taran étaient là, luttant elles aussi. Contre elle. Su'Vi grinça des dents.

D'autres glyphes s'embrasèrent jusqu'à ce que le pont tout entier soit illuminé par la lumière des gardiennes. Tous les enchantements incrustés dans la pierre s'éclairèrent, comme si un soleil avait pris vie à l'intérieur de la structure.

Les ahans de Su'Vi se muèrent en un cri.

Une lumière aveuglante émanait de l'édifice, à présent, et la terre se mit à trembler. Des fissures apparurent tandis que les pierres protectrices cédaient, les unes après les autres. L'arche s'effondra la première, puis d'autres morceaux se détachèrent, tombant en pluie

dans la gorge vorace en contrebas, jusqu'à ce qu'il ne reste plus du grand pont de la Traverse qu'une colonne de pierre fracturée, cousue entre les continents.

Mais plus de gardiennes. Plus de limites.

Su'Vi se redressa en prenant une longue inspiration. Puis elle traversa et s'enfonça dans les Landes Sauvages.

~

Assis sur sa chaise, Gavet le contrebandier raccommodait un brassard en cuir qu'un voyageur avait mis en gage plus tôt dans la soirée. Le vent mugissait, faisant trembler sa porte sur ses gonds, et la neige s'amoncelait aux coins de sa fenêtre.

L'hiver était arrivé en fanfare.

Une bourrasque s'infiltra dans la pièce et Gavet frissonna. Il posa le brassard sur le comptoir et se dirigea vers le poêle à bois. Il jetait une bûche sur les braises quand un hurlement strident fendit la nuit.

Une Ombre. Et elle était toute proche.

Il n'était pas inhabituel d'entendre des Ombres si près des murs de pierres protectrices de Craven, la nuit, mais il s'étonna qu'elles soient de sortie par une telle tempête. Gavet ferma la grille du poêle au moment où un autre hurlement retentissait.

Et un autre, puis un autre.

Soudain, le vagissement cessa.

Sourcils froncés, Gavet se dirigea vers la fenêtre et chercha à percer les ténèbres au-dehors, mais la neige qui tombait masquait le monde à son regard. Il ne pouvait même pas voir la lueur de la lanterne, de l'autre côté de la rue.

Tout à coup, un visage apparut derrière les carreaux. La peau blanche comme la neige, les yeux noirs comme de l'encre.

Gavet sursauta et recula en titubant, manquant trébucher sur son repose-pied. Il se rattrapa à une chaise, le cœur battant la chamade, mais quand il regarda de nouveau par la fenêtre, le visage avait disparu.

Était-ce le fruit de son imagination ? Il était tard...

Il se retourna pour découvrir la silhouette debout devant lui, à quelques pas seulement.

Par réflexe, Gavet attrapa l'objet le plus proche – le repose-pied –, mais le vit s'envoler de ses mains pour aller se fracasser contre le mur et retomber sur le plancher.

Il se jeta alors sur le tisonnier... qui, à son tour, lui fila entre les mains. Cette fois, l'objet se retourna en plein vol, pointant droit sur son visage.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il sur un ton qui se voulait assuré mais trahi par des trémolos involontaires.

— Vous avez en votre possession quelque chose qui appartient à mon seigneur, répondit la voix rauque d'une femme.

Elle parlait en langue commune, quoiqu'avec un accent sol velorien prononcé, et il remarqua un entrelacs discret de cicatrices sur son visage.

Gavet recula, mais le tisonnier se rapprocha d'autant.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

La femme tendit le bras, ouvrit sa main pâle, paume vers le haut, et la brandit comme pour soulever un poids invisible. Soudain, le cordon de cuir au cou de Gavet tressaillit et la clé de ténébrine sous sa tunique se décolla de sa peau.

— Qu'est-ce que vous... commença Gavet alors que le cordon se resserrait sur sa trachée, lui coupant la respiration.

La clé s'éleva, puis émergea de son col jusqu'à flotter devant ses yeux. Les petites taches argentées scintillaient comme des étoiles à la lueur du feu.

Les doigts de la femme se recourbèrent en un poing et elle fit claquer un fouet invisible. Le cordon céda, la clé en ténébrine rejoignant la paume de l'intruse.

— Rendez-la-moi, vociféra Gavet en reprenant son souffle.

Il avait hérité ce collier de son arrière-grand-père, le premier collectionneur, et ne l'avait jamais montré à âme qui vive. Il ne l'avait jamais enlevé... jusqu'à cet instant.

La femme glissa l'objet dans les replis de sa lourde robe bleu

nuit, puis regarda Gavet.

Ce dernier recula instinctivement, saisi d'horreur lorsqu'une volée de corbeaux jaillit de la poitrine de l'inconnue. Dans un tourbillon violent et un tumulte d'ailes, les oiseaux s'envolèrent par sa porte ouverte pour se fondre dans la nuit.

Tous, sauf un.

Le corbeau décrivit un cercle au-dessus de sa tête. Gavet n'eut pas le temps de réagir. Son bec lui transperça l'œil gauche, lézardant l'arrière de son crâne.

Le contrebandier tituba, mais son cri mourut dans sa gorge et il s'effondra sur le parquet dans une flaque de cervelle et de sang.

Chapitre 1

Jeric balayait du regard l'étendue de sable aride, se demandant pourquoi diable il avait accepté de quitter cette grotte. Il *détestait* le désert. Rien dans cet endroit isolé et maudit ne voulait d'eux. Même les satanées plantes y avaient des épines.

Des nuages sombres obscurcissaient le ciel, et une rafale de vent projeta du sable sur son visage. Il cligna des yeux plusieurs fois et passa le bord de son foulard sur son front pour en chasser le sable, mais le tissu en était déjà incrusté. Jeric le laissa retomber avec un juron.

Les chameaux s'étaient regroupés au pied de la pente rocheuse, à l'abri. Ces bêtes avaient été créées pour résister à leur environnement, et sans en avoir la certitude, Jeric sentait qu'elles se réjouissaient du malheur des autres. Surtout celui de Braddok, qui crachait du sable à ses côtés. Sa barbe en était pleine.

Ce dernier finit par lâcher un gémissement résigné.

— C'est officiel. J'ai horreur du sable.

— Ajoutons ça à la liste, alors, sourit Askel.

— Juste à côté de ton foutu blase, lâcha Braddok, lui faisant lever les yeux au ciel.

Tallyn remontait la pente rocheuse pour les rejoindre au bord de l'escarpement, en surplomb d'une interminable étendue de dunes.

— Tu vois quelque chose, Loup ?

Ce que voyait Jeric, c'était que leur voyage ne servait à rien.

Ils avaient tout de même réussi à récupérer deux des chameaux perdus lors de l'attaque des tyrkorats de Fyri – les mangeurs de peau. Jeric ne savait pas où étaient passés les cinq autres, et cela le contrariait.

— Non, répondit-il, laconique. Attendez, ajouta-t-il soudain.

Sous le regard attentif de Tallyn, Braddok et Aksel, il leva une main et pencha la tête, aux aguets. Il fit un pas.

— Vous entendez ? chuchota-t-il.

— Quoi donc ? demanda Tallyn.

Le rire d'un homme retentit non loin des chameaux.

— Ça, dit Jeric en levant un doigt. Mais si, l'autre idiot.

Tallyn lui lança un regard moqueur tandis que Braddock et Aksel riaient dans leur barbe. Jeric les ignore, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le bas de la pente et au-delà des chameaux, là où Zas, Habbak, Absom et Jesriel fouillaient sans hâte un amas de gros rochers et de vieux ossements – tout ce qui restait de Fyri et des mangeurs de peau qui avaient infesté cette terre pendant un siècle.

— Ton aversion ne lui a pas échappé, dit Tallyn en référence à Zas, dont le rire s'estompait déjà.

— Tant mieux.

Tallyn hésita, puis :

— Un roi devrait au moins essayer.

— Il y a beaucoup de choses que je devrais sûrement faire.

Jeric reporta son attention sur les dunes, et il crut entendre Tallyn soupirer.

Cela faisait trois jours qu'ils avaient trouvé la ville souterraine. Trois jours de pluie torrentielle qui avaient rendu les déplacements impossibles. Ils étaient tous restés confinés à Av'Assi ou « Petite Assi », ville qui devait son nom à l'ancienne capitale de Sol Velor en ruines à la surface, Assi Andai.

Une fois que la pluie avait cessé, Zas, gardien liagé et fils d'un Ancien par trop impérieux, avait été élu pour amorcer l'enquête sur ce qu'il restait de leur patrie et voir si Sol Velor était habitable. Habbak, Absom et Jesriel, Liagés eux aussi, avaient été choisis pour l'accompagner, et Imari avait suggéré que Jeric se joigne à eux.

Tout d'abord, il avait refusé catégoriquement. Il devait retourner à Corinthe. Il était déjà parti depuis plus d'un mois, et la désertion n'était pas une stratégie judicieuse pour un nouveau roi qui entendait perdurer sur un trône instable. Mais Jeric ne voulait pas partir sans Imari, et elle ne voulait pas partir sans talla – que le maître enchanteur d'Av'Assi, Mazz, peinait à lui fabriquer.

Autrement dit, Jeric était sacrément contrarié.

— Jeric, vas-y, avait insisté Imari juste après la réunion au cours de laquelle elle avait proposé ses services. Ce n'est que pour la journée, et j'en ai assez de te voir faire les cent pas comme un loup en cage.

Il s'était arrêté net à ces mots.

— Je ne fais pas les cent pas.

Imari lui avait lancé un regard appuyé, auquel il avait répondu par un sourire tout en dents.

— En plus, tu es le meilleur traqueur qui soit, avait-elle poursuivi. Si tu mets ce talent à profit, ils finiront peut-être par t'apprécier. On a besoin de leur aide, tu sais.

Il en était bien conscient, pas assez fou pour penser que Corinthe pourrait lutter contre Azir, armée de simples armes en skal. Quel que soit leur nombre, ils avaient besoin d'un pouvoir dépassant le monde physique. Ils avaient besoin du pouvoir des Liagés.

Voilà pourquoi il se retrouvait là, à passer ce foutu sable au tamis en compagnie de ce morveux arrogant.

— Il n'y a rien d'autre que la mort ici, observa Jeric, les dents serrées.

— En parlant de mort, j'espère bien me dégouter un crotale.

Braddock désigna l'amas rocheux où se tenait Zas, assommant Habbak de grands discours sur diverses méthodes de pistage auxquelles il ne connaissait strictement rien.

Les autres semblaient boire ses paroles, cependant. Après tout, Zas était un homme de haut rang, et Jeric était bien placé pour savoir que le statut attirait toujours l'attention de ceux qui voulaient leur part du gâteau. Le pouvoir était comme le sang attirant les charognards.

Il en avait été témoin avec son père.

Certes, Zas n'était pas aussi malfaisant que Tommad III, mais ses chevilles n'avaient rien à lui envier. Il avait presque l'âge de Jeric, avec la moitié de son expérience et le double de son ego. En temps normal, Jeric aurait rectifié cela avec un bon coup de pied aux fesses, mais il était censé « se faire des amis ».

— Jeric.

En entendant son nom, il se tourna vers le vieil alta-Liagé qui dardait sur lui son unique œil clair.

— Ce n'est pas en lançant des éclairs au jeune maître comme si tu étais sur le point de l'achever que tu formeras des alliances.

— Mais je *suis* sur le point de l'achever.

— Ça m'étonne que tu aies attendu si longtemps, le nargua Aksel.

— Cinq couronnes que le Loup va se faire botter le train ! souffla Braddok à Aksel.

Jeric lui lança un regard noir.

— Quoi ? fit l'autre en haussant les épaules. Ton épée contre un gardien ? Désolé, Loup. Tu as beau être doué avec une lame, je parie sur le Liagé.

Jeric sortit une pierre de protection de sa poche.

Le regard de Braddok passa de la gardienne à Jeric.

— Où as-tu déniché ça ?

Jeric lança la pierre en l'air et la rattrapa au vol avant de la ranger.

— Chez Hiatt.

Il l'avait prise sur l'étagère de la matriarche avant leur départ. Juste au cas où.

Braddok croisa les bras.

— Et alors ? Tu ne sais même pas si elle fonctionne.

— Elle fonctionne, lui assura Tallyn.

— J'accepte le pari, répondit Aksel à Braddok avec un sourire. Et je relance de cent.

— Jeric ! beugla Zas en contrebas.

Avec une vive inspiration agacée, il jeta un œil derrière lui. Zas lui faisait signe.

— En selle, cria l'homme en sol velorien. Je veux rejoindre cette crête avant de rentrer, ajouta-t-il en désignant le lointain derrière eux, en direction du sud-ouest.

Braddok se pencha.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il veut rejoindre cette crête, murmura Jeric à ses hommes,

qui se renfrognèrent à la vue de l'endroit en question.

Jeric répondit à Zas en sol velorien :

— Nous n'avons pas le temps.

De la tête, il lui montrait le ciel de plus en plus sombre à l'approche du crépuscule.

— On termine ici et on rentre, conclut-il.

Ils étaient censés revenir à la tombée de la nuit. Selon Tallyn et les Anciens d'Av'Assi, cette terre avait été construite par les sorts et le pouvoir du Shah. Sans Liagés pour les entretenir correctement ces cent dernières années, les sorts s'étaient dégradés et étaient devenus imprévisibles, dangereux, même. Les Anciens étaient formels : il ne fallait s'aventurer à l'extérieur qu'avec une extrême prudence. Leur mission du jour consistait en une inspection de la région et un simple inventaire.

Mais Zas avait déjà ordonné à ses compagnons de se mettre en selle. Il regarda froidement Jeric.

— Ce n'était pas une question.

Jeric dévoila ses canines.

— Pour moi non plus.

Jesriel et Absom s'immobilisèrent. Déjà juché sur son chameau, Habback tourna la tête, le vent fouettant ses longs cheveux noir et argent comme une bannière sol velorienne.

— Que se passe-t-il ? chuchota Aksel à Braddok.

— Un concours pour savoir qui a la plus longue, répondit l'autre à mi-voix.

— Oh... Je ne savais pas que Zas en avait une... commenta Aksel, faisant pouffer son acolyte avec si peu de discrétion qu'il attira l'attention des autres.

Zas plissa les yeux.

— Ce n'est pas toi qui commandes, ici, *corazzi*. Si tu as besoin de notre aide, tu iras jusqu'à la crête.

Jeric serra les poings. Ses hommes avaient beau garder le silence, ils semblaient percevoir la direction que la conversation avait prise. Braddok bomba le torse avec un regard acéré vers l'homme au bas de la pente. Aksel l'imita, sans grand effet, tandis que le vent

agitait les cheveux et vêtements de Jeric. Les nuages passèrent leur chemin et un ruban de soleil déclinant apparut.

— Jeric, le prévint Tallyn.

Il carra la mâchoire. Dieux que ce type était insupportable !

Jeric commençait tout juste à s'éloigner du bord de l'escarpement pour rejoindre les chameaux lorsqu'un éclat attira son attention. C'était un reflet visible au soleil, qui provenait d'un groupe de cactus au pied de la paroi.

Aussitôt, il disparut.

Jeric fronça les sourcils, intrigué. Il fit un pas de côté pour tenter de l'apercevoir à nouveau... Là.

Jeric prit la direction des cactus, suivant la crête à la recherche d'un moyen pour descendre.

— Eh, qu'est-ce que tu fais ? lui lança Zas.

Occupe-toi de tes oignons, pensa Jeric. Il trouva une section praticable et entreprit la descente, tour à tour agrippant la roche et se laissant glisser sur la paroi abrupte. Des éclats de pierre et du sable formaient un nuage de poussière dans son sillage. Il atteignit finalement le pied de l'escarpement, où la roche rencontrait le sable. Ses pieds s'enfoncèrent alors qu'il s'approchait à grand-peine de l'enchevêtrement de cactus – des cactus sauteurs, comme Absom les avait appelés plus tôt dans la journée. Enfin, il s'arrêta et s'accroupit, cherchant la source lumineuse.

— Qu'est-ce que tu fous ? cria l'affreux, en surplomb.

Jeric passait le sable au crible, évitant soigneusement les nombreuses épines. D'autres pierres se détachèrent, glissant au-dessus de sa tête : quelqu'un d'autre s'engageait sur la paroi derrière lui. Il était sur le point d'abandonner ses recherches lorsqu'il effleura un objet froid et métallique du bout des doigts.

Il se pencha et extirpa du sable une fine lanière de cuir.

Un bracelet.

Il était d'un rouge profond, bien que le sable ait endommagé sa surface et terni sa couleur. Des glyphes liagés étaient gravés sur le cuir, mais ils s'étaient abîmés avec le temps. À intervalles réguliers, sept sphères dorées creuses étaient fixées à la surface, chacune

arborant un glyphe unique. Elles ressemblaient à des clochettes, mais elles ne produisaient aucun son.

— Laisse-moi voir, dit Zas par-dessus l'épaule de Jeric, tendant une main impatiente.

À sa vue, Jeric envisagea une fraction de seconde de la lui briser. Mais Zas lui arracha la bande de cuir des mains, et il se laissa faire. Il préférait opter pour l'immobilité, redoutant trop sa réaction. Zas secoua la lanière de cuir comme pour entendre sonner les clochettes – sans succès –, puis il se renfrogna.

— Qu'est-ce que c'est ? lança Habbak d'en haut.

Il avait mis pied à terre et se tenait désormais au bord de l'escarpement. Le vent fouettait ses longs cheveux noir et argent, les ramenant devant le visage d'Absom qui s'écarta de lui.

— Je n'en sais trop rien. Une sorte de talla, je crois, répondit Zas en le retournant dans sa main. Peu importe, il est cassé.

— Rends-le-moi.

Zas semblait avoir oublié la présence de Jeric. Il lui accorda un bref coup d'œil dédaigneux avant de fourrer le talla dans les replis de sa toge.

— Ça ne t'appartient pas, *corazzi*.

Jeric aurait dû laisser tomber.

— Pas plus qu'à toi, crétin.

Zas se figea à ce mot. Tout son corps devint rigide, et il fit un pas en avant, se penchant sur Jeric comme pour le dominer.

— Comment tu viens de m'appeler ?

Jeric se redressa, forçant Zas à incliner la tête en arrière pour le suivre des yeux.

— Je t'ai traité de crétin. En langue commune, ça veut dire abruti... connard... tête de nœud... Je vois que tu as compris l'idée, conclut-il alors que l'expression de Zas virait à l'orage.

Ce dernier devait lever les yeux vers Jeric, plus grand d'une bonne tête, ce qui semblait renforcer sa fureur.

— Écoute-moi bien, *corazzi*. Cet artefact appartient à mon peuple, et ce n'est pas parce que tu mets ton nœud dans cette bâtarde d'Istraane que...

Jeric écrasa son poing sur la figure de Zas.

— Eh, Aks ! s'esclaffa aussitôt Braddok. Le pari est lancé !

— Attention ! hurla Absom tandis que Zas tombait à la renverse avec un cri.

Jeric fit un pas vers son adversaire, qui se tenait à présent le nez, cherchant à contenir ses larmes. Derrière eux, des rochers dévalèrent la pente tandis qu'Absom et Jesriel accouraient.

— Rends-le-moi, maugréa Jeric en tendant la main.

Zas écarta les doigts pour se toucher prudemment le nez. Il était clairement cassé, ses narines en sang. Zas cracha par terre avec un juron, puis darda un regard noir sur Jeric avant de lui présenter sa paume tatouée.

L'énergie surgit de sa main ouverte dans un déplacement d'air flou. Le mur invisible se précipita sur Jeric, mais au même instant, la pierre dans sa poche se réchauffa. Quand le mur le percuta, son énergie se dispersa, ruisselant avec douceur autour de lui comme une cascade d'eau fraîche.

Bon sang, ça avait marché !

Zas plissa les yeux, suspicieux, vers la pierre argentée qui luisait dans la poche de Jeric. L'indignation transparut sur ses traits, et il se rua vers Jeric avec un grognement. Ce dernier l'esquiva sans encombre, mais malheureusement, il avait sous-estimé le Liagé. À la dernière seconde, son assaillant tourna sur lui-même et faucha les pieds de Jeric, qui fut le premier surpris en se retrouvant à plat sur le dos. Braddok l'était aussi, à en croire son rire tonitruant, mais Jeric se ressaisit rapidement et roula sur lui-même au moment où le poing de Zas atterrissait dans le sable, là où sa tête se trouvait encore une seconde plus tôt.

Tout compte fait, ce sale morveux ne manque pas d'entraînement...

Le poing de Zas fusa à nouveau vers lui, mais cette fois, Jeric l'attrapa d'une main, le coupant dans son élan. L'autre fronça les sourcils, le visage crispé, essayant de repousser sa main. Jeric sourit, écarta leurs poings joints, puis écrasa son front sur le nez déjà enfoncé de Zas.

— Ohhhhhh ! s'écria Braddok, hilare. Ça doit faire mal...

Zas tomba à la renverse avec un cri, et Jeric se releva d'un bond. Une fois de plus, la gardienne se mit à palpiter et un autre sort déferla sur lui comme une vague d'eau claire.

— Alors, on n'est rien sans son pouvoir ? le railla Jeric.

Zas répondit par un grondement en revenant à la charge, mais Jeric le contourna, passa son bras en travers de son torse et le fit basculer dans le sable, sur le dos. Pile contre les cactus.

Son genou sur la poitrine de Zas, il plaqua son avant-bras contre sa trachée et se pencha sur son visage ensanglanté. Des épines de cactus s'enfoncèrent dans la cuisse de Jeric, mais il les sentait à peine.

— Tu peux dire ce que tu veux de moi, mais insulte encore Imari et je te tue.

Zas haletait, respirant péniblement. Sa jambe gauche était hérissée de piquants. Absom attrapa l'épaule de Jeric, mais celui-ci le repoussa.

— Assez, dit Tallyn quelque part derrière lui.

— C'est bien clair, crétin ? fit Jeric entre ses dents.

Zas aurait eu toutes les peines du monde à répondre ; le bras de Jeric ne lui facilitait pas la tâche et ses lèvres luisantes de sang viraient au bleu.

— *Loup*, insista Tallyn.

Enfin, Jeric se retira, puis il arracha le talla de la toge de Zas, se leva et s'éloigna de son adversaire, qui crachait en reprenant son souffle, le corps ébranlé de spasmes. Jesriel et Absom coururent à son secours tandis que Tallyn venait arrêter Jeric.

— Écarte-toi de mon chemin, vieil homme, lui dit Jeric.

Tallyn pinça les lèvres, son œil brillant d'exaspération, mais il laissa partir Jeric.

— On s'en va, maintenant, ordonna le roi en amorçant l'ascension, prenant la paroi en sens inverse.

— Il faut d'abord enlever ces épines, lui lança Tallyn sans prendre la peine de cacher son agacement.

Jeric jeta un œil aux nuages sombres au-dessus de leur tête, sentant l'odeur annonciatrice de la pluie dans l'air.

— Tu as dix minutes, concéda-t-il en espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard pour rentrer.

Chapitre 2

Imari errait dans les ruines d'Assi Andai. Un vent froid et humide lui mordait la peau. L'ancienne capitale sol velorienne l'impressionnait toujours, même si elle n'était plus que l'ombre de sa splendeur d'antan. Les souvenirs que Tallyn lui avait montrés de cet endroit ne l'avaient jamais quittée, et alors que son regard caressait les piliers fissurés, les arches effritées et les murs de grès en ruines, son esprit comblait les lacunes. Il recollait les morceaux et reconstruisait cet empire fracturé.

Un empire qu'Imari désirait voir prospérer à nouveau, comme le Créateur l'entendait. Un monde où les Liagés vivraient en paix les uns avec les autres et utiliseraient leurs dons pour aider ceux qui en avaient besoin, comme le proclamaient les versets :

« Je t'ai béni afin que tu bénisses les autres. Afin que tu éclaires ce monde de ténèbres et d'abandon. »

Cela faisait trois jours qu'ils étaient arrivés sur les lieux. Trois jours qu'elle avait affronté Azir devant l'arbre, qu'elle avait donné sa vie à Jeric et s'était vue rendre la sienne. Trois jours, en plus des quatre qu'avait duré le voyage depuis Trier, et à présent, elle était impatiente de se mettre en route. Kai était toujours captif de ce démon à Vondar – elle espérait qu'il était encore en vie – et Ricón était là, quelque part. Dans la nature.

Mais tout impatiente que soit Imari, elle savait que Jeric l'était plus encore. Il avait quitté Corinthe depuis plus d'un mois, et il devait rassembler ses jarls pour la guerre qui les attendait. Jeric, cependant, ne voulait pas partir sans elle, et elle ne pouvait pas s'en aller – du moins, pas encore.

Sa flûte en os s'était brisée le jour où elle avait involontairement libéré le Grand Imposteur, et depuis, Mazz, le maître enchanteur d'Av'Assi, tentait sans relâche de lui fabriquer un autre talla. Malheureusement, aucun des instruments que Mazz lui avait

présentés jusqu'alors n'acceptait de se connecter à son pouvoir – *l'attachement du talla*, comme il l'appelait – et Imari commençait à perdre espoir. Elle avait besoin d'un talla pour accéder pleinement à son pouvoir, et apparemment, le lien qu'elle avait établi avec sa flûte était extrêmement rare, presque providentiel.

Imari se demandait si la notion de providence convenait en pareille situation.

— Retourne à Corinthe, avait dit Imari à Jeric, la veille au matin. Je sais que tu dois rentrer, et je te rejoindrai dès que possible.

Jeric lui avait lancé un regard impérieux, avant d'éclater de rire et de lui lancer un « non » moqueur.

Pourtant, dans les profondeurs cachées de la ville souterraine de Sol Velor, Av'Assi, Jeric faisait les cent pas comme un loup en cage. C'était plus fort que lui, l'enfermement n'était pas dans sa nature. Imari ignorait ce qui se passerait, au juste, une fois qu'il s'en serait retourné à Corinthe et assumerait officiellement son rôle d'unique occupant d'un trône aussi important que déplaisant, mais le moment était mal choisi pour aborder la question.

Au lieu de quoi, quand la pluie avait cessé et que les Anciens avaient choisi un jeune homme du nom de Zas pour aller inspecter la surface et voir ce que les tyrcorats de Fyri avaient laissé derrière eux, Imari avait suggéré à Jeric de les accompagner. Elle voulait aussi s'assurer que Zas ferait un compte-rendu précis de ses découvertes. Après seulement trois jours auprès de Zas et de son père, Esaum l'Ancien, Imari était convaincue que le jeune homme serait prêt à tout pour empêcher les autres d'abandonner les lieux.

Ces lieux où Zas et son père détenaient le pouvoir.

— Jeric est le meilleur traqueur qui soit, avait déclaré Imari devant les Anciens, s'attirant un regard noir de sa part. S'il y a quelque chose à trouver, il le trouvera.

Elle avait cru que les Anciens s'y opposeraient. La plupart d'entre eux, entravés par des préjugés séculaires, n'avaient pas caché leur aversion pour le roi provincial, et à leur décharge, Jeric n'avait pas fait d'efforts pour les attendrir. Elle aurait aimé qu'il essaie, et elle s'était dit que c'était là l'occasion parfaite de gagner leur estime : Jeric

pourrait mettre sa nature impétueuse à profit, et ces Sol Veloriens apprendraient à respecter le roi provincial, à lui faire confiance.

À la surprise d'Imari, les Anciens avaient voté « oui » à la quasi-unanimité. Comme elle pouvait s'y attendre, Esaum était le seul à ne pas avoir donné son assentiment, mais puisqu'il était en minorité, Jeric avait obtenu l'autorisation de partir.

— Pourquoi ai-je l'impression d'être traité avec condescendance ? lui avait-il demandé, plus tard, alors qu'il rangeait ses affaires dans leur chambre commune – techniquement, c'était la chambre d'Imari, mais ils la partageaient.

— Parce que c'est le cas... ? avait-elle répondu pour le faire rire. Mais il est vrai que ton flair pourrait leur servir. Et puis, ce n'est que pour la journée. Mets tes talents à profit.

Avec un regard carnassier, Jeric s'était alors rapproché d'elle, passant les bras autour de sa taille, ses hanches contre les siennes.

— J'ai d'autres talents que je serais ravi de mettre à profit, tu sais. Sans plus attendre, d'ailleurs.

Imari avait éclaté de rire. Et Jeric de pencher la tête pour l'embrasser à pleines lèvres. À dire vrai, elle avait bien failli accepter une petite démonstration de ses autres talents.

— *Va-t'en*, avait-elle gloussé à la place, faisant mine de le repousser. Ils partent dans moins d'une demi-heure. Et qui sait ? Peut-être que Mazz trouvera quelque chose qui fonctionne, le temps que tu reviennes.

— Je l'espère... avait soupiré Jeric.

Il était donc parti, emmenant Braddok, Aksel et Tallyn avec lui. Chez et Stanis étaient restés, suivant les ordres de Jeric. Il n'avait rien dit, mais Imari le soupçonnait de les avoir désignés comme gardes du corps affectés à sa sécurité.

Ce qui n'avait pas l'air d'enchanter Stanis. Il était de plus en plus renfrogné et fermé depuis son arrivée à Av'Assi. Jeric aussi semblait l'avoir remarqué, même s'il n'avait pas fait de commentaire. Sans doute était-ce pour cela qu'il avait donné l'ordre à Stanis de rester auprès d'elle. Pour lui donner un peu d'air.

De toute façon, elle l'avait à peine vu depuis le départ de Jeric.

Mais elle n'avait pas eu le temps de s'attarder là-dessus, trop occupée à mémoriser les glyphes liagés de base que Niá se faisait fort de lui apprendre, étudiant leur signification et leur usage. Lorsqu'Imari avait écopé d'une sérieuse migraine – et constatant que Jeric n'était toujours pas rentré –, Niá lui avait proposé de se promener dans les ruines. À présent, elle flânait dans les vestiges de l'histoire en compagnie de Jenya – sa Saredd – et Chez.

Le regard d'Imari suivit l'horizon de plus en plus sombre. L'angoisse montait en elle ; elle aurait déjà dû les repérer, à l'heure qu'il était.

Où es-tu, Jeric ?

Avec un soupir, Imari reprit sa marche à travers le squelette éclaté de cet autre temps. De là où elle se trouvait, elle ne distinguait que le gouffre dans le sol – tout ce qu'il restait de l'arbre des Divins.

Elle avait d'abord examiné les restes de l'arbre, sans s'attarder. Bien qu'il ait lui-même disparu après qu'elle l'eut déraciné avec son pouvoir, la terre et l'air étaient encore âcres à cet endroit, et les notes dans son âme la mettaient en garde. La corruption de Zussa avait souillé à jamais cette fracture entre les mondes, et Imari refusait tout contact avec ce poison infectieux.

Plus rien n'était pareil pour Imari depuis qu'elle avait goûté au pouvoir de l'arbre des Divins, quand elle avait accidentellement libéré Zussa. Le monde s'était ouvert à elle, la submergeant de son pouvoir et de ses connaissances. Cela avait été suffisant pour lui montrer comment sauver Jeric, et même lorsque le pouvoir s'était estompé, cette vague de savoirs ne l'avait pas complètement quittée. Au lieu de quoi, il avait levé toutes les barrières qui la séparaient du puits du Shah, et à présent, elle sentait partout sa puissance.

Lorsqu'elle se connectait au plan du Shah, elle *percevait* les étoiles devant elle, ressentait leur énergie constante, la chaleur de leur lumière. Et si elle se concentrait suffisamment, elle entendait les vibrations de leurs chuchotis, chaque inflexion de note au bourdonnement régulier. C'était une mélodie incessante qui tissait les fils de la création, un chant à l'harmonie parfaite.

Dans ces moments-là, elle commençait à comprendre la femme

qui s'était avancée sur le champ de bataille, plus d'un siècle auparavant, dirigeant une armée d'une simple torsion de poignet. Contrairement à Imari, Fyri n'avait pas eu besoin de se glisser dans le plan du Shah pour manier les étoiles. Fyri *était* le son. Chaque intervalle, couvrant toutes les octaves. À la fois une et toute.

Selon elle, c'était un pouvoir bien trop vaste pour une seule personne.

— Tout va bien ? lui demanda soudain Niá.

Imari leva la tête pour la voir approcher.

Son lien fort et immédiat avec la jeune femme avait été inattendu. Imari ne la connaissait que depuis trois jours, mais elle avait l'impression de la connaître depuis bien plus longtemps. Peut-être était-ce parce qu'Imari avait été élevée par Tolya, et Niá par la sœur jumelle de Tolya, Taran. Quoi qu'il en soit, elle ressentait une parenté profonde et croissante avec la petite nièce de Tolya, et elle soupçonnait Niá d'éprouver la même chose.

— Oui... Je réfléchissais à la ville telle qu'elle était auparavant. Ce lieu est chargé d'histoire, précisa Imari en désignant les ruines, les glyphes altérés.

Niá s'arrêta à côté d'elle.

— J'aurais aimé le voir à l'époque.

— Tallyn me l'a montré grâce à son don de clairvoyance. Tu n'auras qu'à le lui demander à son retour, ajouta-t-elle alors que Niá l'interrogeait du regard. Je suis sûre qu'il se fera un plaisir de te le montrer, à toi aussi.

— Entendu.

Une seconde plus tard, Niá se penchait sur le précipice obscur dans la terre, où s'étendaient autrefois les racines de l'arbre des Divins.

— Mais à l'instant, tu ne pensais pas à l'histoire.

— Non, admit Imari. C'est vrai.

Le vent mugissait dans les ruines, s'immisçant par les interstices et les fissures, annonçant la pluie.

— Ne crains pas le Shah, Imari, dit Niá avec douceur. Il ne te transformera pas en quelque chose que tu n'es pas déjà.

Imari jeta un coup d'œil à son amie, mais elle regardait distraitement l'horizon. Le vent furieux maltraitait de ses griffes le manteau brun et les cheveux courts de Niá. Elle les avait raccourcis le lendemain de leur arrivée, se rendant discrètement aux bains pour en revenir avec un couteau à la main et les cheveux mal coupés. À ses yeux hagards, Imari avait soupçonné Niá de s'être rendue là-bas avec une intention très différente. Elle avait posé le couteau sur la table et Imari l'avait récupéré pour le ranger. Depuis, ni l'une ni l'autre n'en avait reparlé.

— Ohé, vous êtes prêtes à rentrer ? cria Chez en contournant un amas de pierres. La tempête arrive !

Le vent agitait sa tignasse châtain et tirait si violemment sur sa tunique qu'elle dessinait les contours de son torse.

Imari avait appris à mieux connaître Chez au cours des derniers jours, et elle comprenait maintenant pourquoi il avait rejoint la meute de Jeric : sa nature amène s'équilibrait à merveille avec celle des autres, pimentée par l'humour de Braddock et tempérée par une sensibilité placide.

— Tu devrais y aller, dit-elle à Niá.

— Il va bien, Imari, annonça Chez en les rattrapant. C'est plutôt de Zas qu'il faut s'inquiéter.

— Comment sais-tu que ce n'est pas déjà lui qui m'inquiète ?

— Perspicace, commenta Chez en souriant, avant de sortir quelque chose de sa ceinture. J'ai trouvé ça.

Il lui tendit un fragment de minerai sombre, fixé à une poignée de métal terni.

Imari reconnut immédiatement le minerai.

— De la ténébrine ?

C'était ce que l'on utilisait dans les Landes Sauvages pour se défendre contre les Ombres. Elle était étonnée d'en découvrir en pareil lieu.

— C'est ce que je me disais, répondit Chez, dont le regard se reporta brièvement sur Niá.

Il finit par tendre la lame en ténébrine à Imari, qui l'accepta. En passant sur la surface poussiéreuse, son pouce laissa derrière lui une

trace nette, le reflet d'un ciel nocturne étincelant.

— Où l'as-tu trouvée ?

— Près du Mazarat... ou du moins, ce qu'il en reste.

Imari le rendit à Chez, qui le passa ensuite à Niá. Quittant Chez du regard, elle baissa les yeux sur la lame. Sa physionomie changea soudainement, comme si la vue du couteau faisait ressurgir en elle un souvenir récent et désagréable. Un muscle tressauta dans sa mâchoire et son regard se durcit en revenant sur Imari.

— On se retrouve en bas.

Sans attendre de réponse, Niá reprit son chemin, remontant le sentier jusqu'à Av'Assi. Jetant un coup d'œil à Chez, Imari constata qu'il regardait toujours la jeune femme.

Lorsqu'il surprit son regard, il lui adressa un sourire crispé.

— Je te l'offrirais bien, mais tu as déjà un Loup.

Imari arqua un sourcil.

— Je te ferais dire que je me débrouillais très bien toute seule avant lui.

Chez émit un petit rire.

— Qu'est-ce que vous avez là ? demanda Jenya, qui gravissait la pente sablonneuse dans leur direction, sa longue queue de cheval se balançant derrière elle.

Chez lui lança la dague, qu'elle attrapa au vol avant de la retourner pour l'observer attentivement.

— Où as-tu déniché ça, petit chiot ?

— Les secrets du métier, Jenya, répondit Chez avec un sourire en coin.

Cette dernière partit d'un rire guttural, puis elle rendit la lame à Chez, qui la glissa dans son manteau.

— Prête à rentrer, zurina ? s'enquit Jenya.

— Tu risques de devoir d'abord convaincre ta zurina que son précieux Loup va s'en sortir.

Imari jeta à Chez un regard courroucé.

— Elle devrait plutôt se faire du souci pour Zas, observa Jenya.

— C'est exactement ce que je lui ai dit. Tu sais quoi, zurina ? Tu aimes parier ?

— Ça dépend, fit Imari, dubitative.

Chez parut satisfait. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle soit très réceptive à sa proposition.

— Je te parie dix couronnes que Zas reviendra avec quelque chose de cassé.

— Et moi, je parie vingt couronnes que ce sera son ego, rétorqua Imari.

Chez éclata de rire, la gratifiant d'une tape sur l'épaule.

— Je savais que je t'aimais bien.

— Ah, vous voilà ! s'écria alors une nouvelle voix.

Ils levèrent la tête vers Hiatt – la matriarche d'Av'Assi et cheffe des Anciens – qui s'approchait d'un pas vif.

Imari ne parvenait pas à déterminer l'âge de Hiatt, et la vieille femme refusait d'en dire plus. Comme si elle vieillissait très lentement, de façon intemporelle en quelque sorte, et sans doute était-ce le cas, car les effets du temps n'étaient pas les mêmes sur les Liagés. Le pouvoir du Shah prolongeait la durée de vie d'un Liagé au-delà de la normale, comme c'était le cas pour Tallyn, sur Terre depuis cent quarante-trois ans – assez longtemps pour avoir vécu la première guerre d'Azir. Imari soupçonnait Hiatt d'avoir vécu plus longtemps encore.

Le vent balayait les longs cheveux noir et argent de la femme, mais un seul regard à son visage suffit à avertir Imari que la présence de Hiatt à la surface n'était pas de bon augure.

— Les Anciens se réunissent, annonça-t-elle en s'arrêtant devant eux.

Imari se figea.

— *Maintenant ?*

— À la demande d'Esaum.

Imari et Jeric avaient supplié les Anciens de rejoindre Corinthe dans le combat qui se profilait, mais jusqu'à présent, ils n'avaient pas donné de réponse. Ils avaient promis de prendre une décision officielle le lendemain, après avoir évalué les conclusions de Zas.

— Mais Jeric n'est pas de retour, et sans son compte-rendu...

La voix d'Imari s'éteignit alors qu'elle regardait Hiatt droit dans

les yeux.

— C'est exactement pour ça que le Conseil a été convoqué, déduisit la jeune femme.

Hiatt lui adressa une confirmation silencieuse.

Esaum ne voulait pas partir – il ne l'avait pas caché –, raison pour laquelle il avait désigné son fils, Zas, comme chef de l'expédition du jour. Organiser la réunion immédiatement, sans influence provinciale, laissait peu de place à la contestation.

— Vous ne pouvez pas les retenir un peu plus longtemps ? tenta Imari.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, zurina, mais Esaum n'attendra pas, et vous n'aurez pas d'autre chance. N'oubliez pas que je ne peux pas faire preuve de partialité. C'est vous qui allez devoir les convaincre.

Chapitre 3

— Uki, tu dois boire.

Ricón porta la gourde aux lèvres craquelées et ensanglantées de Gamla Khan, mais ce dernier ne fit que s'affaïsser, sombrant à nouveau dans l'inconscience.

— J'ai de la gurga dans mon sac, proposa Hoss, son Saredd.

Ricón observa le vieil homme, puis lui aspergea le visage. Ce fut efficace. Gamla sursauta et cracha, se redressant brusquement, les yeux à présent bien ouverts. Son regard était hagard et, instinctivement, son corps se crispa alors qu'il regagnait le mur.

Ricón jeta la gourde et s'approcha de son oncle.

— Uki, c'est moi. *Ricón*.

La respiration de Gamla était rapide, saccadée. Il clignait frénétiquement des paupières comme pour mieux se concentrer. Il voulait voir, en avoir le cœur net.

Ricón s'agenouilla devant le vieux guérisseur, son visage entre ses mains.

— Tout va bien, uki. Tu es en sécurité maintenant.

En sécurité.

Ces mots laissèrent un goût amer dans sa bouche. Que signifiaient-ils réellement ? Était-on jamais vraiment en sécurité ?

Non, la sécurité n'était qu'illusion. Chacun était libre de prendre ses précautions – verrouiller les portes de son foyer, entreposer du grain en cas de coup dur –, se persuadant ainsi d'avoir un semblant de contrôle sur sa petite existence, mais personne ne pouvait jamais arrêter le mal, car c'était une puissance extérieure à soi, qui ne suivait aucune règle. Il prenait, sans relâche, forçant l'humanité à s'agenouiller, à implorer la pitié des dieux.

Ricón avait quitté Trier pour fouiller les monts Baraga un mois plus tôt, à la recherche de celui qui brûlait les temples sacrés de Bal Duhr. Il avait emmené trois Sareds et six gardes avec lui, mais ils

n'avaient trouvé aucune réponse. Jusqu'à ce qu'ils aperçoivent des traces, sur le chemin du retour. Des centaines d'empreintes ondulant sur le sable – une armée, fondant sur Trier.

Ricón avait suivi la large piste jusqu'au bord de la vallée pour découvrir Trier en proie à un incendie, dévoré par des flammes blanches. Un feu de gardien, lui avait expliqué Hoss. La peur s'était emparée du cœur de Ricón et il s'était précipité vers sa cité, mais Hoss l'avait rattrapé, saisissant les rênes de son cheval pour le forcer à s'arrêter.

Ricón avait bien failli le tuer pour s'être interposé, et cette intervention avait valu à Hoss un vilain coquard à l'œil gauche.

— On ne peut pas lutter contre ces gens ! Pas comme ça ! avait persévéré Hoss malgré les tentatives de Ricón pour l'écarter de son chemin. Le mieux que vous puissiez faire pour Istra, en attendant, c'est de rester en vie.

Ricón avait fini par se rendre à l'évidence. Il était tombé à genoux, la tête entre ses mains.

Ils avaient ensuite changé de cap, suivi un étroit sentier au cœur des monts Baraga en direction du nord, vers la protection et les renforts du roi Naleed. Ils n'étaient pas allés très loin avant de tomber sur des carcasses de porcs et cette grotte, où ils avaient trouvé son uki dans une cage.

Son uki qui n'était pas en état de voyager. Il n'était même pas en état de survivre.

Hoss rapprocha la lanterne et le regard de Gamla se fixa enfin sur Ricón. Un pli se forma entre ses sourcils, et le soulagement envahit ses yeux.

— Ricón.

Ce n'était qu'un murmure, un souhait. Une prière.

Ricón prit dans les siennes les mains tremblantes de son uki et les serra pour lui faire savoir que ce n'était pas un rêve. Mais *sieta*, ses mains, en temps normal si robustes, semblaient si fragiles.

— Je suis là, lui dit Ricón. Et je ne te quitterai pas.

— Où est...

Gamla fut pris d'une quinte de toux et Ricón lui lâcha les mains

pour le laisser respirer. Du sang gicla sur la tunique crasseuse de Gamla, maculant le brun terne d'un rouge éclatant.

Ricón échangea un regard lourd de sens avec Hoss, qui hocha la tête et se dirigea vers leurs chevaux et les réserves de médicaments.

Une fois sa toux calmée, Gamla s'affaissa contre la paroi rocheuse, les yeux fermés. Ricón contempla le mur, le sang séché et les excréments de chauve-souris qui en souillaient la surface. Ils auraient dû transporter Gamla hors de cette caverne répugnante, mais Ricón avait trop peur de bouger son uki. Il craignait que le moindre mouvement trop brusque ne signe son arrêt de mort. Chacune de ses inspirations suintait la maladie.

Comment guérissait-on un guérisseur ?

Ricón jeta un œil vers Macaï et Bett, les deux gardes qui flanquaient l'entrée étroite de la grotte. Le reste de son escorte attendait dehors, avec les chevaux.

— L'un de vous aurait-il de l'eau ?

Macaï s'approcha et tendit sa flasque à Ricón, qui la déboucha. Il se retourna vers son uki.

— Tu dois boire, lui dit-il, portant la gourde aux lèvres de Gamla.

Ce dernier prit une inspiration frémissante, mais cette fois, il accepta l'eau.

Ricón avait tant de questions. Il voulait savoir depuis combien de temps il était emprisonné là, comment tout cela était arrivé, qui l'avait mis dans cette cage et *pourquoi*. Mais il garda le silence, surveillant de près le vieil homme et s'assurant qu'il boive en quantité suffisante.

— Ça suffira pour le moment, dit-il après un certain temps, récupérant la gourde.

Gamla comprit – c'était un guérisseur, après tout. Il regarda Ricón avec une clarté stupéfiante et demanda :

— La petite Imari est-elle avec toi ?

Cette question le prit de court. Gamla avait disparu des mois avant que le Loup n'écrive à Ricón pour lui parler d'Imari.

— Comment sais-tu que...

— *Elle est là, Ricón ?*

Ricón regarda dans les yeux de son uki – les mêmes yeux que son père – et il secoua légèrement la tête.

— *Tu l'as laissée ?*

— Je ne l'aurais pas fait si j'avais su que Trier serait attaquée !

Gamla fixait son neveu avec la même force de volonté dont Ricón se souvenait, mais cette fureur se transforma bientôt en douleur, creusant des sillons aux coins de ses yeux. Il désigna Macaï et Hoss, puis l'entrée de la grotte où se tenait Bett avec quelques autres curieux. Dans son regard, le feu s'éteignit, remplacé par un sentiment infiniment plus lourd.

— Il ne reste que vous ?

Ricón déglutit péniblement.

— Je ne sais pas.

Gamla prit une grande inspiration et ferma les yeux.

— Qui est-ce, uki ? le pressa Ricón. Qui a attaqué Trier ? La même personne qui t'a emprisonné ici ? Est-ce à cause d'Imari ?

Mais les questions de Ricón se heurtèrent à un long et profond silence.

— Uki.

Gamla entrouvrit les lèvres.

— Alors, il a Imari, dit-il pour lui-même plus que pour Ricón.

— *Qui a Imari ?*

Un silence lui répondit d'abord, puis :

— Azir Mubarék.

Ricón fronça les sourcils. Il dévisagea le blessé, persuadé d'avoir mal entendu. Derrière lui, Hoss et Macaï échangèrent un regard.

Ricón se remémora l'histoire d'Imari sur le chakran.

— Tu veux dire le chakran ? L'esprit d'Azir ?

— Pas son esprit, répondit Gamla d'un ton las. Il est de chair, maintenant.

Ricón secoua la tête. Il doutait encore lorsqu'il lui dit :

— Ce n'est pas possible. Imari l'a détruit à Descieux...

Gamla ferma à nouveau les paupières, comme s'il ne pouvait plus affronter physiquement la vérité.

— Bahdra l’a ramené et lui a donné un corps.

Bahdra... Bahdra...

Pourquoi Ricón connaissait-il ce nom ? Le souvenir était à portée de pensée, et pourtant, quand il suivait ce fil, il s’effilochait jusqu’à l’inexistence.

— Le Mo’Ruk ? demanda Hoss.

Si Ricón avait toujours préféré Hoss, c’était notamment parce qu’il privilégiait l’intelligence à la force brute, et son Saredd regorgeait des deux. Dès que Hoss eut établi le lien, une image nette et terrifiante lui apparut.

— Oui, répondit Gamla.

— Mais comment est-ce possible ? fit Macaï. Bahdra est...

— ... le seul Mo’Ruk jamais retrouvé, termina Ricón, échangeant un regard avec Macaï, puis Hoss.

Bahdra avait survécu pendant tout ce temps, caché au fin fond des monts Baraga. C’était *lui* qui recrutait les Sol Veloriens depuis les *sieta* savaient combien de temps et qui, dernièrement, avait incendié les temples sacrés d’Istraa, brûlant vives les âmes coincées à l’intérieur.

Bahdra, le nécromancien Mo’Ruk d’Azir.

C’était le seul qui aurait pu ressusciter Azir et les trois autres Mo’Ruk, dont celui qui avait la réputation de maîtriser le feu des gardiens. Le même feu que Ricón avait vu dévaster Trier.

Que les *sieta* ait pitié de nous...

— Je suis tombé sur cette grotte par hasard... en passant, reprit Gamla en toussant dans son coude. C’était une journée chaude et j’ai été saisi par l’odeur. Quand je suis allé voir, j’ai trouvé Bahdra. Il m’a jeté un sort et je me suis réveillé dans une cage. Il... ajouta-t-il avant de céder à une nouvelle quinte de toux. Il avait besoin de mon aide pour préserver et réparer de nouveaux corps pour les autres.

Pour les Mo’Ruk.

— Ce n’est pas sa spécialité, à lui ? s’étonna Hoss.

— Si, répondit Gamla. Mais apparemment, il faut beaucoup d’endurance pour ressusciter quatre Liagés très puissants.

Après une autre toux, il poursuivit :

— Il voulait que j'exerce mes talents là où je le pouvais... afin de préserver son énergie pour le reste.

— Et qu'attend-il d'Imari ? demanda Ricón, pour qui le sort de sa sœur était l'unique source d'inquiétude en cet instant.

— Je l'ignore.

Gamla marqua une pause, fermant la bouche pour éviter un nouvel accès de toux.

— Azir a besoin d'elle pour quelque chose.

— Et tu n'as aucune idée de ce dont il s'agit ?

— J'ai essayé d'écouter, dit-il en secouant la tête, mais ils étaient... prudents.

Ricón réfléchit à ces informations et à l'impact qu'elles pourraient avoir sur leur mission.

— Nous nous rendions chez Naleed.

— Pourquoi ? rétorqua l'autre avec un regard dubitatif.

— Il a deux mille hommes, et nous devons...

— Un supplément d'hommes n'est pas la solution.

— Je ne peux pas récupérer Trier avec seulement dix lames, se rembrunit Ricón.

— Et Branón n'a pas pu la sauver avec un millier, le coupa sèchement Gamla. Les hommes de Naleed ne vous sauveront pas non plus.

Le souvenir de Branón planait entre eux comme un fantôme, et bien que Gamla ne puisse pas le savoir, il avait deviné le sort qui lui avait été réservé.

Ricón ne confirma ni n'infirmait sa supposition. Il en était incapable, même s'il sentait la réponse aux tréfonds de son âme. L'heure n'était pas au deuil, cependant. Elle était à l'action.

— Pourtant, je ne peux pas rester ici sans rien faire, lui assena Ricón. Si ce que tu dis est vrai, si Azir détient vraiment Imari, alors je dois la sauver.

— Je suis d'accord. Mais Naleed ne peut pas t'aider.

— Alors *dashá*, qui le peut ?

Ricón était en colère. Pas contre Gamla, mais contre la situation dans son ensemble. Contre sa propre impuissance, et le fait qu'il soit

vivant alors que sa famille avait très peu de chances d'avoir survécu. Si son cœur ne s'était pas encore laissé aller à une spirale infernale, c'était uniquement parce qu'Imari était toujours en vie.

— Nous avons besoin de Liagés, dit enfin Gamla.

— *De Liagés ?* Dois-je te rappeler que ce sont eux qui viennent d'aider Azir à détruire...

— Tous les Liagés ne suivaient pas Azir à l'époque, et tous ne suivront pas Azir maintenant.

— Ça ne veut pas dire qu'ils sacrifieront leur vie pour se battre aux côtés d'un zur istraan...

Ricón observa son uki en silence.

— Tu as déjà quelqu'un en tête, déduisit le jeune homme.

Le blessé esquissa un – faible – sourire.

— En effet. Mais le chemin ne sera pas aisé.

Ricón soupira, levant les yeux vers le ciel qu'il ne pouvait voir.

— Le contraire m'aurait étonné.

Chapitre 4

Les sept Anciens étaient déjà en pleine conversation lorsqu'Imari et les autres se présentèrent à la maison d'Esaum, au cœur d'Av'Assi. La discussion s'interrompit brièvement lorsqu'elle entra dans le vaste atrium. Esaum jeta un regard irrité à Hiatt, puis les Anciens reprirent leur débat sur le bien-fondé de leur intervention dans cette « guerre de Corinthe », comme l'appelait Esaum.

Imari faillit l'interrompre sur ce seul point, mais un regard acéré de Hiatt la réduisit au silence.

Pas encore.

Imari attendit patiemment, attentive pendant que Niá traduisait pour Chez – le seul représentant corinthien de Jeric, en l'absence de Stanis.

Imari était particulièrement agacée au nom de Jeric par cette absence. Selon lui, de tous ses hommes, Stanis était le plus expérimenté sur le plan diplomatique, descendant d'une sorte de lignée d'émissaires. Il ne mâchait jamais ses mots et était farouchement dévoué aux dieux de Corinthe – elle avait pu constater ces deux qualités par elle-même. De ce fait, Jeric avait souvent confié à Stanis les affaires les plus délicates du royaume lorsqu'il ne pouvait pas être présent lui-même. Comme maintenant.

Esaum soutenait qu'il était impossible de traverser Istraas sans que Lestra – la voyante d'Azir – ne les aperçoive grâce à son pouvoir, et Hiatt confirma ce point. Urri, une vieille rétablisseuse qui avait ouvert les portes de sa maison à Chez, Aksel et Tallyn, suggéra d'aller voir du côté du vieux port de Liri, l'ancienne ville balnéaire de Sol Velor, mais Esaum rejeta cette idée, affirmant qu'il était quasiment impossible que l'un de leurs navires ait survécu ces cent dernières années, et qu'il n'y en aurait certainement pas assez pour les transporter tous à Corinthe.

— Avant tout, reprit l'Ancien, ce n'est pas notre combat,

comme la sulaziér voudrait nous le faire croire. Si Azir nourrit des griefs, cela a toujours été contre ces vautours de rois provinciaux. Même s'il décidait de reporter son attention sur nous – ce dont je doute –, les pouvoirs qui empêchent nos propres voyants de se projeter à l'extérieur de Sol Velor empêchent également Lestra de voir à l'intérieur. Nous sommes donc en sécurité, tant que nous restons ici.

La plupart de ses pairs murmurèrent avec approbation. Ce fut le moment que choisit Imari pour s'immiscer dans la conversation.

— Vous oubliez qu'Azir sait déjà que vous êtes là.

Tous les regards convergèrent dans sa direction, y compris celui d'Esaum – le chef était visiblement mécontent de son intervention. Hiatt croisa son regard et hocha légèrement la tête pour l'encourager.

— Non, zurina, fit Esaum avec dédain, reprenant le contrôle de la conversation. Azir sait que *vous* et votre *corazzi* êtes ici.

Chez se hérissa devant cet affront à son roi.

— Il n'est pas particulièrement intéressé par le reste d'entre nous, conclut Esaum.

— Si vous le pensiez vraiment, vous n'auriez pas insisté pour que cette réunion se tienne avant le retour de « mon corazzi ». Vous craignez que nous ayons raison au sujet d'Azir, et que le témoignage du roi Jeric persuade tous les autres de se ranger à notre avis.

La salle se tut. Même Niá suspendit sa traduction au milieu d'une phrase. Hiatt semblait réprimer un sourire.

Esaum la transperça de son regard noir. Cet homme respirait le pouvoir, exsudait l'insolence.

— Et que savez-vous de la nature d'Azir, sulaziér ? Vous croyez que votre titre vous octroie une sagesse qui échappe à ceux d'entre nous qui l'ont connu par le passé ?

Ainsi donc, Esaum avait bel et bien vécu la première guerre d'Azir, comme Tallyn.

— C'est là que réside le problème, insista Imari. Vous connaissiez Azir, mais Zussa habite en lui maintenant, et vous ne pouvez pas prédire ce qu'elle fera.

— Et vous le pouvez, peut-être ? Vous êtes une sulaziér. Pas une voyante.

— Pas besoin d'être voyante. Zussa elle-même me l'a montré au Mazarat.

Au cours de ce bref moment où l'esprit de Zussa avait pris possession d'Imari avant d'intégrer le corps d'Azir.

— Et vous feriez confiance aux visions du *Grand Imposteur* ? railla Esaum, mettant l'accent sur ces deux derniers mots. Avez-vous envisagé qu'elle ne vous montrait que ce qu'elle voulait que vous voyiez, pour que vous fassiez exactement ce qu'elle désirait ?

Il avait raison. Constatant l'hésitation d'Imari, Esaum se tourna vers Hiatt.

— *Mi a'vorra*, cette fille ne connaît rien de notre histoire et son parti pris l'empêche d'arriver à une conclusion objective.

Avec un regard assassin dans la direction de la jeune femme, il ajouta :

— Vous vous êtes peut-être fait une place dans le lit d'un *corazzi*, mais nous n'avons pas à vous y rejoindre.

Elle fulminait. Niá acheva sa traduction, mais avant qu'Imari ne puisse trouver les mots, Hiatt intervint :

— Il suffit.

Sa voix était grave. Les bougies vacillèrent et un étrange picotement infusa l'air.

Le Shah.

Il eut l'effet escompté, car Chez et Esaum reculèrent.

— Tu ferais bien de te rappeler ta place devant notre Créateur, Esaum de Mumbar, dit Hiatt d'un air sombre, sa voix tonnant dans la salle désormais silencieuse. C'est Lui qui l'a amenée jusqu'à nous. Dois-je également te rappeler que ça ne s'est pas bien passé pour le dernier Liagé qui a joué les fortes têtes avec Asoraï ?

Ses paroles retentirent dans le silence. Il régnait à présent une tension à couper au couteau.

Réticentes, les lèvres d'Esaum formèrent une ligne pincée. Il ne supportait pas les réprimandes.

— Pardonnez-moi, *a'prior*, je voulais seulement...

Au même moment, la porte s'ouvrit et Jeric fit irruption parmi l'assemblée. Ses joues étaient rouges, ses yeux brillants, et il était

ruisselant. Ses cheveux détrempés étaient collés à ses tempes, et son manteau se liquéfiait presque sur le sol. Zas entra derrière lui, tout aussi mouillé, mais avec un coquard bien visible à l'œil droit. Il ne l'avait pas avant.

— *A'prior* Hiatt, commença Jeric, parvenant à prendre le contrôle absolu des lieux, comme toujours.

Il observa la pièce d'un coup d'œil, puis son attention se fixa sur Esaum et il sourit de toutes ses dents.

— Désolé pour mon retard.

— Le *dásh corazzi* a quelque chose qui nous appartient et il refuse de nous le rendre, cracha Zas.

— C'est lui qui l'a trouvé, foutu menteur ! cria Braddok depuis la porte, où les hommes de Zas refusaient de le laisser passer.

Aksel et Tallyn étaient derrière lui, tout aussi véhéments.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Esaum.

— Absolument rien, dit Jeric avec un sourire carnassier. Rien ne vit dans ce trou perdu... sauf votre ciel, apparemment.

Il se désigna du doigt et Imari se mordit la lèvre inférieure pour réprimer un sourire.

— Il n'y a pas d'animaux sauvages, continua-t-il, presque pas de cactus, et tous les foutus puits sont à sec.

Quelques regards hésitants furent échangés, quelques murmures. Ce n'était pas la nouvelle qu'Esaum voulait entendre.

— Non, je voulais dire : de quoi parle Zas ? reprit-il d'un ton cassant, jetant un coup d'œil à son fils qui semblait si petit à côté de ce roi corinthien.

— Un talla, fit Zas en foudroyant Jeric du regard.

En cet instant, l'assistance parut retenir son souffle, et quelque chose en Imari remua. Une prémonition, un avertissement. Son regard se porta sur Mazz, l'enchanteur, qui observait Jeric avec une intensité déconcertante.

— Vous avez trouvé un talla ? répéta Esaum, dubitatif.

— J'ai trouvé quelque chose, oui, rétorqua Jeric.

— C'est un talla, soutint Zas. Il est très vieux, mais je parierais ma vie que c'en est un. Il porte toutes les inscriptions.

Jeric lança à son compagnon de voyage un regard oblique, comme s'il était un petit chien qui aboyait sur ses talons.

— Eh bien, regardons ça, intervint Gezze, gardien liagé faisant partie des sept Anciens.

Un muscle se contracta dans la mâchoire de Jeric tandis que les Anciens attendaient. Ses yeux bleus orageux se posèrent sur Imari – pour la première fois depuis qu'il avait franchi cette porte – et elle eut le souffle coupé par son intensité. Il fouilla dans son manteau sans rompre le regard visuel et sortit quelque chose de sa poche.

Une lanière de cuir longue et fine.

Des glyphes étaient gravés sur toute sa surface, où de petites sphères dorées avaient été apposées – sept, précisément, espacés à intervalles réguliers. Les sphères évoquaient des clochettes, mais elles n'émettaient aucun son. Pas aux oreilles d'Imari, du moins.

Mais son âme, elle, les entendait.

Un accord audacieux résonna dans son esprit avec la force d'une dizaine de cors, faisant trembler son cœur comme il se nouait à son âme. Il venait de se lier à elle, elle en avait la certitude. C'était à cela que Mazz faisait référence, ce qu'il avait entrepris de concevoir pour remplacer sa flûte brisée.

Inconsciemment, la main d'Imari se leva, comme pour prendre l'objet de celle de Jeric, mais elle s'arrêta aussitôt, ramenant son bras le long du corps.

Son geste avait attiré l'attention de Jeric, mais Zas lui arracha soudain la bande, et Imari eut l'impression que ses tripes se tordaient.

— Est-ce vraiment un talla ? demanda alors Urri à Hiatt, qui était restée immobile.

Elle le reconnaît, pensa Imari.

Mais ce fut Mazz qui répondit, ses yeux brûlants et obscurs braqués sur Imari.

— Oui. C'est le talla de Fyri.

Le talla de Fyri.

L'objet même qui avait détruit cette terre et changé irrévocablement le cours de Sol Velor, piégeant son peuple sous la terre tout en dispersant le reste.

Et il venait de se lier à Imari.

Un frisson la parcourut de la tête aux pieds. La pièce qui l'entourait sembla se resserrer, se comprimer jusqu'à ce que le talla en occupe le centre. Comme une simple épingle qui maintenait le tissu de ce monde.

Jeric n'avait toujours pas détourné le regard, et à présent, Mazz l'observait attentivement. Même les hommes de Jeric et de Zas avaient cessé de se disputer à la porte, tous intrigués par cette information inédite.

— Tu es sûr ? fit Esaum, fronçant les sourcils devant la bande de cuir qui pendait à présent au bout des doigts de son fils.

— Oui, répondit simplement Mazz. C'est moi qui l'ai fabriqué.

Le cœur d'Imari battait à tout rompre. Comment, *par les étoiles*, dans toute l'immensité de Sol Velor, Jeric était-il tombé sur ça ? Comment ce talla avait-il survécu ? Il n'était sans doute pas impossible que le talla de Fyri ait été préservé dans le sable pendant tout ce temps, à l'endroit où elle avait péri, mais que Jeric le découvre ?

Imari se remémora sa flûte. Elle l'avait toujours retrouvée, même lorsqu'elle avait essayé de s'en débarrasser, mais cet instrument s'était cassé et elle ne croyait pas aux coïncidences.

À ce moment-là, pourtant, elle avait envie d'y croire.

— Alors, tu devrais le récupérer, dit Zas en le tendant à Mazz.

— Il ne m'appartient pas, répondit ce dernier, sans esquisser un geste.

— Enfin, tu l'as créé...

— Il appartient à la zurina Imari.

Tous les visages se tournèrent vers l'intéressée, et elle ressentit l'envie soudaine de quitter la pièce, de s'éloigner de ce talla.

De son destin.

— Avec tout le respect que je te dois, prior Mazz, argua Esaum, étant donné la façon dont Fyri a utilisé cet objet, penses-tu qu'il soit sage de le confier à une autre sulaziér ?

— Ce que je pense n'a pas d'importance, répondit Mazz. Il appartient à la zurina Imari.

— Je n'en veux pas.

Ces mots venaient d'Imari, fermes et inflexibles.

Mazz la regarda d'un air impénétrable, tandis que Zas paraissait... surpris.

Grâce au don de clairvoyance de Tallyn, Imari avait vu l'usage que Fyri avait fait de ces clochettes, comment des hommes étaient tombés d'un simple geste de son poignet. Imari ne voulait pas faire partie du passé de Fyri – elle ne voulait aucun contact physique avec la personne responsable de la destruction de *toute chose*.

— Vous n'avez pas le choix, continua Mazz avec une certaine tristesse.

— Il *doit* y avoir un autre talla pour moi, insista-t-elle.

— Ce n'est pas ainsi que cela fonctionne, mon enfant. La création de tallas peut prendre des mois. Des années, parfois, pour trouver la bonne correspondance. Mais plus important encore, il est impossible de façonner un talla pour une personne déjà liée à un autre. Vous devez prendre celui-ci.

Le silence retomba alors que les autres comprenaient la situation délicate. Esaum n'était pas le seul à exprimer des objections. Hiatt, cependant, gardait le silence. Jeric aussi, tout en l'observant à distance.

Mais Imari se rappelait les versets. Elle se rappelait ce qu'ils disaient de tous les sulaziérs avant elle – comment ils avaient succombé aux ténèbres –, et ce talla possédait déjà un sombre passé.

— Je refuse, reprit-elle, les yeux braqués sur Mazz. Ne me demandez pas une chose pareille.

Enfin, avec un soupir, Mazz prit l'objet des mains de Zas. Toutes les objections cessèrent et l'assemblée le regarda glisser le talla de Fyri sous sa toge. Son regard empreint de déception s'attarda sur Imari un moment de plus, puis il tourna les talons. Les Anciens s'écartèrent sans un mot sur son passage, et le vieil enchanteur franchit la porte devant les hommes de Jeric et de Zas avant de disparaître.

Imari ignore la forte attirance qu'elle ressentit à mesure que le talla s'éloignait.

— Je crois que cette réunion est formellement ajournée, déclara

enfin Esaum.

— Nous n'avons pas voté, lui rappela sèchement Hiatt.

Esaum lança un regard à Imari.

— Ceux qui sont d'accord pour accompagner la zurina Imari et ce roi provincial à Corinthe ?

Hiatt leva la main, et... personne d'autre.

Pas une seule autre personne. Pas même Urri, qui semblait torturée par son choix, plantée là devant Imari avec un regard contrit.

— Ceux qui votent pour rester à Av'Assi et reconstruire Sol Velor ? poursuivit Esaum.

Ishaq, rétablissement membre des Anciens, leva la main avant même qu'Esaum ne termine, puis Habback et Gezze, et enfin – à son grand dam – Urri.

Même si Mazz était resté, son vote n'aurait pas fait la moindre différence.

Esaum inclina la tête en direction de Hiatt.

— Maintenant, je crois que cette réunion est ajournée. Roi Jeric. Zurina, ajouta-t-il en leur jetant leurs titres au visage avec une pointe de dégoût. Que le Créateur vous donne la force de parcourir le chemin. Quant à nous, nous vénérerons Asoraï ici même.

~

— Pas exactement l'issue qu'on avait espérée, maugréa Braddok plus tard dans la soirée, alors qu'ils étaient tous assis autour de la grande table de Hiatt.

Cette dernière n'était pas là – elle s'était empressée d'aller trouver Mazz en privé. Imari et les autres étaient donc retournés chez leur hôte, où, en prévision du retour de Jeric, Imari avait préparé une énorme marmite de bouillon d'os, garnie d'une variété de champignons et de boulettes de céréales et de racines épicées. Imari prit rapidement conscience qu'elle avait sous-estimé la quantité de nourriture que quatre *loups* adultes pouvaient engloutir, et elle alla chercher davantage de pain plat pour remplir leurs estomacs.

Stanis ne se joignit pas à eux.

— Hé, zurina, fit Chez en levant sa chope d'hydromel. Tu me dois dix couronnes.

Jeric, adossé au comptoir et plongé dans ses pensées, leva soudain les yeux.

— *Vingt*, rétorqua Imari. C'est bien plus qu'un nez cassé, et tu le sais.

Tous la considéraient avec étonnement, surtout Jeric.

— Elle a raison, petit chiot, lança Jenya en constatant que Chez ne céda pas.

Enfin, il posa sa chope en soupirant.

Une fois n'est pas coutume, Jeric en resta bouche bée.

— Par ici la monnaie, Chezter, dit Imari, tout sourire, la paume tendue.

Chez grommela des paroles incompréhensibles, glissa une main dans la poche de son manteau et en retira deux pièces d'argent, qu'il lança à Imari. Cette dernière les attrapa au vol – Braddok poussa un sifflement impressionné –, puis elle fit mine de les soupeser avant de les glisser dans son manteau.

La bouche de Jeric esquissa alors un lent sourire.

— Eh bien, eh bien, eh bien... ricana Braddok, rayonnant comme un père fier de sa progéniture.

— Tu as parié que je m'en prendrais à Zas ? fit Jeric avec un regard carnassier.

Mais Imari se contenta d'un clin d'œil avant de se diriger vers le poêle.

— Eh, Brad ! Passe-moi le pain, lança Aksel, attablé plus loin.

Braddok n'en fit rien. Jenya poussa alors le plat vers lui, malgré les protestations confuses de l'interpellé, et Chez prit un morceau de pain au moment où il passait devant lui.

Ils étaient comme une meute de lionceaux affamés, se jetant sur le festin qui leur était offert.

— Tu as dit que tu avais accès à un bateau ? demanda soudain Jeric à Tallyn.

— Oui. Ou, plus exactement, j'ai le moyen d'en obtenir un.

— Est-ce que c'est le même bateau qui nous a emmenés à

Chappor ? fit Chez, la bouche pleine.

Aksel lui jeta un morceau de pain à la figure, mais Chez esquiva et le projectile rata sa cible.

— Surveille tes manières. Il y a des dames ici.

— Je peux vous assurer que ça ne dérange aucunement Braddok... lança Jenya depuis le bout de la table.

Braddok se tourna vers elle, stupéfait.

— Je n'en reviens pas. Est-ce que Jen... vient de faire de l'humour ?

L'autre lui jeta un regard noir, et Imari gloussa en versant le reste du bouillon dans un bol en argile.

— C'est le même bateau, reprit Tallyn.

— Tu es sûr qu'il viendra ? demanda Jeric.

— J'en suis certain, répondit Tallyn en le regardant droit dans les yeux.

— Voyons le bon côté des choses, intervint Aksel. Il n'y a plus besoin de s'inquiéter d'avoir assez de place...

Chez grogna, noyant sa désapprobation au fond de sa chope.

Imari traversa la pièce jusqu'à Jeric, toujours appuyé contre le comptoir, les bras croisés, ses longues jambes étendues devant lui. Elle lui offrit un bol.

— Où est le tien ? l'interrogea-t-il.

— J'ai déjeuné tard et j'ai sûrement mangé trop de pâte à pain.

Les lèvres de Jeric se retroussèrent en un sourire qui fit manquer un battement à son cœur.

— Prends-le, insista-t-elle en poussant le bol vers lui.

Ses doigts effleurèrent les siens lorsqu'il l'accepta, puis Imari agita devant lui un morceau de pain plat. Il croisa son regard et la remercia. Enfin, elle se hissa sur le comptoir pour s'asseoir à côté de lui, les jambes pendantes.

Jeric inclina le récipient et but une gorgée.

— Ce n'est pas mauvais.

— On dirait que ça t'étonne.

— Un peu que ça m'étonne.

Elle lui assena une tape à l'arrière de la tête.

Jeric partit d'un petit rire et lui donna un coup d'épaule.

— Que de violence pour une guérisseuse...

— Dixit celui qui distribue des yeux au beurre noir.

Jeric baissa les yeux sur son repas et une ombre traversa son visage.

— Crois-moi, il a de la chance de s'en être tiré à si bon compte.

Elle était sur le point de demander ce que Zas avait fait pour mériter ce traitement quand Chez demanda soudain avec sérieux :

— Eh, Loup... tu veux toujours partir demain ?

Jeric déglutit et reposa lentement son dîner. Les autres étaient pendus à ses lèvres, mais au lieu de répondre, il se tourna vers Imari. Il voulait connaître sa réponse en premier. Et malgré son ressenti, Imari répondit :

— On ne peut pas se permettre d'attendre plus longtemps.

Jeric l'observa, comme s'il avait besoin d'en être certain. Comme s'il avait besoin qu'elle en soit certaine.

— Chaque jour que nous attendons, Azir se renforce, poursuivit Imari. *Zussa* devient plus forte. Et qui sait combien de temps il nous faudra pour convaincre les Anciens, à supposer que ce soit possible. Dans tous les cas, nous aurons toujours besoin de ton armée pour écraser les forces d'Azir, quel que soit le nombre de Liagés que nous ayons.

Sauf si tu utilises le talla, lui souffla une petite voix qu'Imari chassa immédiatement, pourtant incapable de refréner le désir qu'elle éprouvait toujours pour le petit objet.

— Alors, nous partons demain, décréta Jeric, détournant son regard d'Imari pour le fixer sur l'alta-Liagé. Tant que tu es en mesure de nous avoir un moyen de transport.

— Je m'en charge, répondit Tallyn en hochant la tête.

— Et combien de temps faudra-t-il à notre embarcation pour arriver à... comment s'appelait ce port, déjà ? demanda Chez.

— Liri, fit Tallyn. Selon l'endroit où elle se trouve actuellement, et en partant du principe qu'elle évitera les intempéries, j'imagine que ça prendra une à deux semaines.

— Et de Liri à Felheim ? fit Jeric.

Felheim était le port corinthien le plus proche de Descieux.

— Deux semaines, peut-être trois. Encore une fois, tout dépend du temps qu'il fera.

Jeric se renfroga ; c'était nettement plus long qu'il ne l'avait espéré.

— C'est le mieux que je puisse faire, poursuivit Tallyn. Et c'est aussi la route la plus sûre.

— Lestra pourrait nous Voir si nous traversons Istraá, n'est-ce pas ?

— Une fois que nous aurons passé la frontière, oui.

— Peut-on Voir tout ce qu'on veut, quand on veut avec le don de clairvoyance ? s'enquit Chez.

— Pas nécessairement. Avec une formation appropriée, expliqua Tallyn, on peut apprendre à contrôler ce que l'on Voit, mais les images sont souvent fuyantes et difficiles à reconstituer. Par contre, le fait de toucher physiquement quelque chose ou quelqu'un ouvre un canal direct, pour ainsi dire, et il devient beaucoup plus aisé de Voir le monde en relation avec cette personne ou cette chose. Voilà pourquoi, si vous... précisa-t-il en désignant le groupe... n'êtes peut-être pas des cibles faciles pour Lestra, Imari l'est certainement. Tout comme moi.

— Je vois, dit Chez en faisant claquer sa langue.

— Et existe-t-il des sorts pour bloquer ce don ? demanda Aksel.

— Les vrais voyants sont généralement les mieux équipés pour se cacher des autres, mais certains enchantements pourraient fonctionner... ?

Tallyn glissa un regard vers Niá, assise sur un tabouret dans un coin, penchée sur sa gamelle.

Niá baissa son bol et le posa sur ses genoux.

— Oui, c'est possible, mais rappelez-vous que Lestra a caché une armée entière à Rasmin, qui est lui aussi un voyant. Je ne pense pas pouvoir l'arrêter.

À la mention de Rasmin, l'ancien Grand Inquisiteur de Jeric, Imari se remémora la dernière fois qu'elle l'avait vu, à Trier, en train de combattre Astrid pour leur donner le temps de s'échapper. Elle se demandait s'il était encore en vie.

Jeric décroisa les bras et agrippa le comptoir.

— À quelle distance sommes-nous de Liri ?

— Quatre à cinq jours, répondit Tallyn. Avec un peu de chance.

— Y a-t-il quelque chose dehors ? reprit Jeric sans le quitter des yeux. La crainte des Anciens envers cette terre est-elle fondée ?

Tout le monde leva la tête à ces mots.

— Je l'ignore, répondit enfin l'alta-Liagé. Niá et moi, nous devrions être en mesure de créer des gardiennes assez puissantes pour nous protéger si nous croisons des créatures dotées du Shah. Quoi qu'il en soit, je préfère affronter la nature sauvage de Sol Velor que de risquer la capture par Azir et ses Mo'Ruk. Du moins, tant que nous n'aurons pas l'armée de Corinthe derrière nous.

— Buvons à ça.

Braddok leva sa chope et Chez l'entrechoqua avec la sienne.

Mais Jeric n'avait pas l'air satisfait. Il tambourinait le comptoir des doigts, l'esprit en ébullition.

— Je vais voir avec Byri si nous pouvons emporter des chameaux, déclara Jenya en se levant.

— Je viens avec toi, proposa Braddok, quittant le banc si vite qu'il fit tomber sa chope et renversa son hydromel sur Chez.

Alors que ce dernier lâchait un chapelet de jurons, Jenya ouvrit la porte sans se retourner.

— Ne te mets pas en travers de mon chemin, *Rasé*, sinon je te fais seller à côté d'eux.

Rasé signifiait « roux » en istraan. C'était un surnom que Jenya lui avait trouvé.

Braddok remua les sourcils.

— Tu peux me mettre en selle quand tu veux.

La Saredd se figea à la porte. Chez et Aksel partirent d'un grand éclat de rire, et même Tallyn retint un sourire.

— Désolé, Jenya, mais tu l'as cherchée, celle-là, lança Aksel d'une voix traînante.

Avec un dernier regard noir, elle s'en alla, Braddok sur ses talons l'appelant avec un grand sourire.

— Je devrais y aller aussi, annonça Tallyn. Je vais contacter

notre moyen de transport, et... Niá ?

L'interpellée leva la tête de l'évier, où elle déposait son bol vide.

— Pourrais-tu me rejoindre chez Urri dans l'heure ? J'aimerais rendre visite à Mazz et voir ce qu'il possède en matière de gardiennes afin que nous puissions nous ravitailler. Ça ne devrait pas prendre longtemps si nous nous y mettons à deux.

— Bien sûr, acquiesça Niá.

Ils franchissaient la porte ensemble quand Aksel dit :

— Eh, Chezter. On devrait aller voir Stan le pisseux pour le prévenir du départ. Peut-être que ça le mettra de meilleure humeur.

— Compte là-dessus... rétorqua Chez, avant d'ajouter à l'adresse d'Imari en se levant : Ne garde pas notre précieux Loup éveillé trop tard, zurina. Il ne vaut rien à la traque quand il est fatigué.

— Chez, l'interrompit sèchement Jeric.

— Hmm ?

— Ferme-la.

Avec un ricanement, Chez se dirigea vers la porte, accompagné par un Aksel souriant. L'instant d'après, Jeric s'approchait d'Imari, la prenant au piège de ses bras. Elle avait beau être charmée par sa proximité soudaine, Jeric affichait un sérieux redoutable.

— Tu es sûre d'être prête à partir demain ?

— Non, admit-elle en plongeant les yeux dans ses abysses bleus tempétueux. Je ne suis sûre de rien. Sauf de toi.

L'expression de Jeric s'adoucit légèrement, et son regard devint plus intense. Il sentait encore la pluie.

— Ne prends pas cette décision à cause de moi.

— Ce n'est pas seulement à cause de toi. Jeric, tu sais que je ne peux pas retourner à Istraà maintenant. C'est trop dangereux et je ne suis pas assez forte. *Nous* ne sommes pas assez forts. Ton armée est notre seule chance.

Une pensée la frappa alors.

— À moins que tu n'aies changé d'avis.

Deux jours plus tôt, Jeric avait proposé la force de Corinthe –

cinq mille hommes au total – pour mener à bien cette guerre, mais elle avait conscience que cela ne se ferait pas sans résistance. Après son départ hâtif, il ne pouvait savoir dans quel état se trouvait Descieux, et elle sentait qu'il craignait l'accueil que réserveraient les jarls à cette requête. Pourtant, Jeric avait été catégorique. Cette guerre arriverait jusqu'à Corinthe dans tous les cas, et il préférerait engager ce combat de manière offensive. Ses hommes avaient accepté sans hésiter. Tous, sauf Stanis. Ce dernier avait accusé Jeric de « sacrifier Corinthe pour mener la guerre d'Imari », avait quitté la pièce en trombe, et depuis, s'était fait discret.

Ainsi, elle aurait compris si Jeric avait changé d'avis.

Mais il lui répondit sans sourciller :

— Ma décision est la même, Imari. La guerre arrivera jusqu'à Corinthe, que Stanis ou mes jarls l'admettent ou non. Je te demande si tu es prête à cause de tes frères.

Ses frères. C'était encore le plus douloureux.

— Ai-je le choix ? Je ne peux pas sauver Kaï toute seule. Même en possession d'un talla. Et je ne peux pas aider Ricón si je viens à mourir.

Elle se demandait si Jeric ferait mention des clochettes de Fyri et de la connexion immédiate qu'elle avait ressentie avec elles. Elle se demandait ce qu'il en pensait, si cette connexion l'avait terrifié autant qu'elle, ou s'il allait tenter de la persuader de les utiliser malgré tout.

Au lieu de quoi, il passa une main sur le visage d'Imari, ses callosités rugueuses contre sa joue.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider à les retrouver.

Imari plaça sa main sur la sienne et inspira profondément.

— Je sais. Merci.

Son regard se porta alors sur sa bouche, et il fit glisser son pouce sur sa lèvre inférieure.

— Tu m'as manquée aujourd'hui.

Imari sourit contre son pouce.

— Vraiment ? Tu as une façon intéressante de le montrer, en te battant alors que...

Tout à coup, il baissa la tête et l'embrassa, coupant court à la conversation. Ses lèvres étaient chaudes et douces, gercées par le désert, et le corps d'Imari soupira de soulagement et de plaisir. Il en était venu à représenter un véritable réconfort. En sa présence, son âme trouvait le repos. Ses lèvres effaçaient ses soucis tandis que ses mains l'ancraient dans ce qui comptait le plus – cet amour qu'ils partageaient et dont Imari ne pouvait se lasser.

Il glissa une main dans ses cheveux et l'autre autour de sa taille. L'attirant vers le bord du comptoir, il plaça les jambes de la jeune femme de chaque côté de sa taille étroite.

Un léger frisson parcourut le corps d'Imari.

— J'ai l'ordre strict de vous laisser dormir, Votre Grâce, dit-elle contre sa bouche.

— Et moi qui pensais que tu n'étais pas du genre à suivre les ordres.

— Qui a dit que j'avais l'intention de les suivre ?

Un petit rire lui échappa, et il l'embrassa avec fougue, lui arrachant un gémissement de délice.

— Jeric ?

— Hmm.

— Tu mets du sable dans ma bouche.

Jeric recula. Ses yeux étaient immenses, sombres et prédateurs.

— Tu as raison. Quelle grossièreté de ma part. Je devrais d'abord faire un brin de toilette.

Sans crier gare, Jeric la souleva dans ses bras. Imari laissa échapper un cri de surprise, puis éclata de rire alors qu'il l'emmenait par la porte arrière de chez Hiatt, sortant sous le porche obscur.

— Où allons-nous ? demanda Imari sans cesser de rire.

— Nous laver.

— Tu ne peux pas me porter jusqu'aux sources !

— Ah, tu crois ça !

Avec un sourire espiègle, il l'emmena sur le chemin plongé dans l'ombre jusqu'à la plus intime des sources chaudes, et il leur fallut très longtemps avant d'en émerger.

Chapitre 5

En pleine mer Jaune, bien au-delà des côtes d'Istaa, une petite goélette fendait les vagues telle une lame, les dévorant sur son passage. L'eau de mer se répandait sur le pont et l'équipage de la Dame s'affairait à fixer les voiles. Cette tempête les suivait depuis un peu plus d'une semaine, bloquant obstinément leur itinéraire vers le nord et les empêchant de rejoindre les Landes Sauvages.

Ils jouaient de malchance, et Survak ne pouvait s'empêcher de penser que le Créateur n'y était pas étranger. Après avoir laissé le Loup et sa meute sur les quais de Zappor, Survak s'était attardé quelques jours pour obtenir de Tallyn la confirmation que le garçon avait survécu.

Non, pas le garçon. *L'homme.*

Mais pour Survak, il serait toujours un petit garçon. Un gentil sourire tout en dents surdimensionnées, un joli minois constellé de taches de rousseur et des cheveux indomptables décolorés par de trop nombreuses heures passées sur le pont sous un soleil éclatant.

La confirmation était arrivée et, deux jours plus tard, après avoir rassemblé assez de provisions pour leur voyage vers Merenvue, et après qu'il eut réussi à tirer ses hommes de la chaleur de leurs lits à Zappor, ils avaient mis les voiles.

Avant de se retrouver au cœur de cette fichue tempête.

Survak ne pouvait pas attendre plus longtemps. Il avait eu vent de la destruction de Trier grâce à l'ancien alta-Liagé, et il devait se tirer de ce pétrin avant qu'Azir ne prenne Zappor et toute la baie pyrigienne.

S'il avait le choix, Survak préférerait largement affronter la tempête.

Au-dessus de sa tête, une corde se rompit et la voile se mit à claquer violemment dans le vent. Les hommes se baissèrent en criant avant d'essayer de la rattacher.

— Coupez-la ! s'égosillait Survak depuis le gouvernail.

— Mais c'est la voile de rechange, hurla Rikk alors que la pluie lui cinglait le visage.

Survak poussa un juron. La Dame décrivit une embardée et une vague d'eau salée se répandit sur le pont.

— Coupez-la quand même !

Ce fut le moment que choisit le pendentif en pierre sur son torse pour se réchauffer.

Survak ne le remarqua pas immédiatement, concentré à tenir le gouvernail, mais la pierre commença à lui brûler la peau.

— Bon sang, pas maintenant... grommela Survak. Paz ! cria-t-il.

Après avoir noué une corde autour d'un taquet, ce dernier accourut vers son capitaine, qui lança :

— Tiens-moi ça. Je reviens dans une seconde.

Survak s'écarta et Paz prit sa place. Le matelot avait l'air perplexe, mais il ne posa aucune question lorsque Survak dépassa ses hommes, dévala les marches et traversa le pont inondé pour franchir la porte de ses quartiers avant de la claquer derrière lui. C'était moins une. L'instant d'après, Tallyn apparut.

Bien sûr, ce n'était pas vraiment Tallyn, mais une projection de son image. Il avait expliqué à Survak que tant qu'il porterait cette gardienne, il serait capable de communiquer avec lui sur de longues distances, car lui-même portait sa pierre jumelle. Toutes deux avaient été taillées dans la même roche, avait-il précisé avec un tas d'autres détails techniques liagés dont Survak ne se souvenait pas vraiment. Sa préoccupation première était de s'assurer que la gardienne fonctionnait bel et bien, même s'il ne l'utilisait pas devant ses hommes. Son équipage ne méprisait pas les Liagés à proprement parler, mais le pouvoir du Shah ne leur était pas familier, et Survak préférait éviter la déconcentration qu'accompagnerait une telle découverte à bord de son bateau.

— Bien, dit la projection de Tallyn. Tu la portes toujours.

— Je n'ai pas le temps, là maintenant, protesta l'autre, essuyant l'eau de son visage tout en écartant les pieds pour garder l'équilibre. On est en pleine tempête et j'essaie de nous garder en vie.

L'image de Tallyn jeta un coup d'œil sur les quartiers de Survak, même si le capitaine n'était pas certain qu'il puisse voir le reste de la pièce au-delà de son corps.

— Où êtes-vous ?

— Au nord de la baie pyrigienne.

Tallyn parut satisfait de sa réponse, pas affecté le moins du monde par l'urgence de Survak.

— Alors, vous n'avez pas passé Felheim.

— *Non*. Je viens de te dire que je suis coincé dans une foutue tempête...

— J'ai besoin que tu te rendes à Sol Velor.

Survak se figea. Il avait certainement mal entendu.

— Quoi ?

— Le vieux port de Liri. Les quais sont en piteux état, mais la mer devrait être praticable, et vous pourrez...

— Par les enfers, qu'est-ce que tu me chantes, Tallyn ? Je n'irai pas à Liri...

— Il n'y a plus de tyrkorats, grâce à la zurina Imari.

Survak était pris de court, mais au même instant, une gigantesque lame de fond s'écrasa contre la coque de la Dame, et il dut appuyer une main contre le plafond bas de la cabine pour se stabiliser. Tallyn, quant à lui, demeura parfaitement immobile, à son aise.

— Attends. Vous êtes à Sol Velor ? demanda Survak, une main toujours au plafond alors qu'il tanguait avec le bateau.

— Oui, répondit Tallyn. Et nous avons besoin d'un moyen de transport de Liri à Felheim.

Alors que Survak se contentait de dévisager l'alta-Liagé, celui-ci poursuivit :

— Il s'est passé beaucoup de choses. Je t'expliquerai tout, mais il ne reste plus beaucoup de pouvoir dans ces gardiennes. Le Roi Loup a accepté d'aider à combattre Azir et il fournira tous les hommes dont Corinthe peut disposer, mais il a besoin de ton aide pour rentrer chez lui.

Survak se passa une main sur le visage.

— Par les gardiennes, Tallyn...

— Tu sais que je ne te le demanderais pas si je n'étais pas désespéré.

— Et vous ne pouvez pas passer par Istraä ? Ce n'est pas comme si tu essayais d'infiltrer une armée en cachette...

— Lestra.

Ah. Voilà donc la raison. Survak serra les dents.

— S'il te plaît. Nous avons besoin de toi, reprit Tallyn. *Il* a besoin de toi.

Survak entendit à peine la tempête qui faisait rage au-dehors, il sentit à peine le navire ballotté par les flots. Les paroles de Tallyn s'entremêlaient en lui, formant des nœuds épais, l'entraînant sur l'impitoyable chemin du souvenir. Survak maudit tout bas le jour où il avait accepté de transporter une fille du nom de Sable car, une fois de plus, cette initiative avait lié la vie de Survak à *la sienne*.

Oui, c'était bien l'œuvre du Créateur. Tout semblait signé de Son foutu nom omniscient.

— Il n'est plus le même garçon que tu as quitté, capitaine Vestibor, dit Tallyn d'une voix douce.

Survak sentit une vieille colère ressurgir.

— Je ne l'ai pas quitté.

— Alors, reviens.

Tant de mots se bousculaient derrière les lèvres pincées de Survak – tant d'années –, mais il n'en prononcerait aucun. Il ne pouvait pas se le permettre, parce qu'alors il devrait les assumer.

— Nous serons à Liri d'ici quatre à cinq jours, et nous attendrons une semaine, poursuivit Tallyn. Si nous ne vous voyons pas arriver, j'en déduirai que vous êtes partis au nord et nous essaierons alors de rallier Istraä.

— Tu peux toujours apparaître et me poser la question, rétorqua Survak en désignant la pierre.

— Elle ne pouvait être activée que trois fois. Je l'ai fabriquée à la hâte et nous l'avons déjà utilisée dans sa totalité. Notre temps est écoulé, mon vieil ami.

Survak sentait la pierre devenir de plus en plus chaude. Elle lui

brûlait désormais la peau, et il dut arracher sa cordelette. Le cuir se déchira et la pierre fut libérée. La gardienne blanchit lentement, troublant l'image de Tallyn, la déformant.

— Une semaine, répéta Tallyn d'une voix assourdie par la distance.

C'était comme un souvenir s'effaçant peu à peu. La pierre émit une lueur blanche aveuglante, et Survak la lâcha au moment où elle se désintégrait entièrement. Une pluie de cendres vint mourir sur le sol et ses quartiers furent plongés dans les ténèbres.

~

Au bout du chemin, Niá contemplait la maison de Gezze, où Jenya, Braddok, Stanis et elle avaient passé les trois dernières nuits. Là où elle restait éveillée, chaque soir, à fixer le plafond lézardé et les éclats de plâtre qui s'en détachaient.

La lumière vacilla à l'intérieur de la lanterne. Elle savait que Jenya et Braddok n'étaient pas rentrés de chez Byri, puisqu'elle les avait vus aux écuries en passant. Jenya lui avait fait un signe de la main tandis qu'elle criait sur Braddok, et Niá avait passé son chemin sans s'arrêter avant d'arriver chez Gezze.

Même à Ziyān, et bien qu'elle soit profondément enfouie sous terre, à l'écart du monde, sa vie au temple d'Ashova la suivait comme une maladie dont elle ne pouvait se débarrasser. Ou plutôt, un homme la suivait en pensées : Vidett. Le kahar – son geôlier –, la terrorisait de jour comme de nuit. Ses cauchemars étaient toujours les mêmes : il faisait irruption par la porte, ensanglanté comme elle l'avait laissé sur les marches du temple, un poignard fiché dans le cœur – mais dans son rêve, il était toujours en vie. Il la traitait de toutes les atrocités dont il l'avait insultée de son vivant, alors qu'il la malmenait et la déshabillait, se servant comme il l'avait toujours fait. Parfois, son visage prenait les traits de l'un des innombrables hommes qui avaient visité sa chambre – jamais Kaï, étrangement –, mais en fin de compte, c'était toujours Vidett, et cette fois, c'était lui qui la poignardait en plein cœur.

Niá se réveillait alors hors d'haleine, toute tremblante, une main sur son cœur endolori. Elle savait que Jenya l'entendait, mais elle n'avait jamais dit un mot à ce sujet. Imari non plus, le jour où Niá était revenue des bains, armée d'un couteau.

Niá emprunta un chemin de traverse, se faufilant entre deux maisons en torchis pour s'engager dans une autre rue, s'éloignant de la maison de Gezze. Le sommeil pouvait attendre ; elle devait d'abord décider si elle partait avec Jeric et Imari.

Il n'y avait rien pour elle dans les Provinces. Rien que de la douleur et des regrets. Elle s'était prise d'affection pour Imari, certes ; elle voyait la zurina comme un membre de sa famille à part entière et ressentait une vive culpabilité à la perspective de lui annoncer qu'elle ne les accompagnerait pas le lendemain. Mais une autre voix, plus forte, s'élevait en elle. Celle-ci en avait assez de faire ce que tout le monde exigeait d'elle et refusait de se sentir encore et toujours redevable.

Mais lorsque Niá laissait son cerveau prendre le dessus sur son cœur, la logique voulait qu'elle ne fasse pas l'amalgame entre les deux. Imari n'exigeait rien. Elle serait déçue, mais elle respecterait et soutiendrait sa décision de rester.

Niá se retrouva devant l'arbre somptueux qui avait poussé au cœur d'Av'Assi. Ses feuilles pourpres projetaient des prismes de lumière rouge sur le sol, son vaste entrelacs de branches d'un brun riche s'étendait dans toutes les directions et ses épaisses racines étaient ancrées dans la roche, inébranlables.

Toute sa vie, Niá avait cru qu'il n'existait qu'un seul arbre : celui des Divins, gardé par le Mazarat, et qu'Imari avait détruit sans le vouloir en volant au secours de Zussa.

« Bien que l'emprisonnement du Grand Imposteur ait terrassé les Quatre Divins, leur pouvoir s'est déversé sur Terre, intact. De là est né l'arbre de la sagesse, l'arbre de la vie. Un cadeau d'Asoraï en personne, afin que nous gardions à l'esprit Son dessein suprême et que nous trouvions du réconfort dans Sa promesse de nous délivrer du malin. »

Niá avait toujours cru que l'arbre de la sagesse et l'arbre de la vie ne faisaient qu'un, mais elle s'était trompée.

À présent, elle contemplait le chêne imposant qui avait ramené Imari d'entre les morts. Le peuple d'Av'Assi l'appelait l'arbre d'Asoraï.

Niá avait cessé de croire en Asoraï le jour où elle avait été traînée au temple d'Ashova, convaincue qu'un dieu bienveillant n'aurait jamais permis une telle souffrance. Un dieu bienveillant ne lui aurait pas arraché Saza si cruellement.

Pourquoi ? s'écria Niá en pensée. *Pourquoi laissez-vous ces ordures triompher alors que vous avez le pouvoir de tous les arrêter ?*

C'était la raison pour laquelle elle avait suivi Bahdra. Elle nourrissait jadis des soupçons envers lui, mais devant le silence d'Asoraï, elle n'avait pas vu d'autre solution. Bahdra lui avait promis la liberté – il était là, tout simplement – et elle avait écarté ses doutes, les enfouissant profondément.

C'est votre faute. Si vous aviez été présent... si vous m'aviez aidée...

Niá resta immobile, concentrée sur l'arbre, submergée par un flot d'émotions. Ses jambes tremblaient, ses yeux se mirent à piquer, et elle éprouva soudain des difficultés à respirer. Sa poitrine se contracta, comme un barrage retenant la mer.

Elle ne pouvait pas laisser cette digue se rompre, sinon la mer l'emporterait.

À cet instant, des voix feutrées se firent entendre derrière elle. Les gens venaient souvent se recueillir devant l'arbre d'Asoraï, mais Niá n'était pas d'humeur à voir qui que ce soit. Elle s'essuya les yeux avant de déguerpir. Mais le tumulte en elle ne cessait de gonfler, de s'amplifier.

Elle le repoussa, tapie dans l'ombre, ses pas chancelant sous le coup de l'émotion. Elle emprunta en titubant le chemin de la maison d'Urri, où Tallyn logeait avec Chez et Aksel. Par deux fois, elle s'arrêta pour se ressaisir, reprendre son souffle. Quand elle arriva enfin et ouvrit la porte, Chez était seul à l'intérieur.

Il lui tournait le dos, à genoux devant le poêle à bois, fouillant les braises à coups de tisonnier. Niá décida d'attendre à l'extérieur et

s'apprêta à refermer la porte.

— Salut, Niá, dit-il alors.

Elle se figea, une main sur la poignée.

Chez posa le tisonnier.

— Tallyn n'est toujours pas rentré.

— Je reviendrai plus tard...

— Reste, je t'en prie, dit-il, la prenant au dépourvu.

Il en fut le premier étonné, à en juger par le silence gênant qui s'ensuivit. Il se leva, un peu raide, tout en se frottant la nuque.

— Je veux dire que si le cœur t'en dit, joins-toi à moi. Je préparais justement mes affaires.

Il se dirigea vers la table, où un assortiment d'épées et de vêtements l'attendaient. Tout ne lui appartenait pas.

Niá ne voulait pas être seule avec lui. Non qu'elle craigne Chez – au contraire, de toute la meute du Loup, c'était son préféré. Mais c'était tout de même un loup, et elle n'était pas d'humeur à faire la conversation.

Chez attrapa une tunique crème qui semblait avoir connu des jours meilleurs. Les mailles étaient grossièrement tachées, l'ourlet effiloché et les coudes élimés.

Je pourrais arranger ça, pensa Niá sans toutefois le lui proposer.

— Tu crois qu'Aks s'en rendra compte si je la jette au feu ? plaisanta Chez.

Niá se tourna dans sa direction et, malgré l'émotion qui l'habitait, elle sentit un léger sourire tendre ses lèvres.

Manifestement, Chez n'avait pas perçu sa mauvaise humeur, ou du moins, il choisissait de l'ignorer.

— Je ferais mieux d'attendre avant de m'en débarrasser. On pourrait en avoir besoin pour allumer un feu plus tard.

Il secoua la chemise, la plia et la rangea soigneusement dans une sacoche en cuir. Puis il en prit une autre et répéta la manœuvre. Niá prit alors conscience qu'elle était toujours debout, dans l'embrasure de la porte. Chez ne reprit pas la parole et Niá se surprit à entrer lentement à l'intérieur, fermant la porte derrière elle.

Elle se dirigea vers le poêle à bois et s'assit sur le tabouret, dos

au mur afin de pouvoir surveiller simultanément le feu et Chez. Elle se pencha, les mains au-dessus du poêle. Elle n'avait pas vraiment froid, mais la chaleur était réconfortante et elle appréciait la distraction de ces petites flammes virevoltantes.

— Et toi, tu es prête ? lui demanda Chez en continuant de charger les sacoches.

— Oui, mentit-elle.

Un silence.

— Tu es déjà allée à Corinthe ?

Niá retourna ses mains au-dessus du feu.

— Je n'ai jamais quitté Trier.

Du coin de l'œil, elle vit Chez s'immobiliser, un vêtement à la main. Il le glissa dans la sacoche une seconde plus tard.

— Eh bien, il y fait froid, poursuivit-il. La nourriture est infâme et les gens ne sont guère mieux.

Niá jeta un regard à Chez, qui lui adressa un clin d'œil avant de se tourner vers la table.

Elle aurait voulu qu'il arrête de lui parler, et en même temps, elle appréciait cette distraction bienvenue. Niá glissa de son perchoir, prit le tisonnier en métal et remua les braises.

— Il y a du bois d'allumage dans le...

Chez s'interrompit lorsque Niá prononça un mot – le mot liagé correspondant au symbole qu'elle venait de graver sur les braises mourantes. La puissance du Shah parcourut sa poitrine, son symbole s'embrasa, et le feu reprit de plus belle.

Chez se racla la gorge.

— C'est bien plus pratique, en effet.

Niá savait qu'il n'avait pas l'habitude de voir des Liagés à l'œuvre et qu'il ne savait pas comment réagir face à son pouvoir. C'était précisément pour cette raison qu'elle avait fait ce geste – pour lui rappeler ce qu'elle était.

Niá posa le tisonnier.

— Depuis quand chasses-tu avec le Loup ?

Il la dévisagea longuement avant de se retourner vers son bagage pour y ranger un autre habit.

— Environ trois ans. J'ai reçu une formation de garde. Malheureusement, tout le monde n'apprécie pas mon sens de l'humour et j'ai été fouetté pour avoir insulté le frère du Loup. Jeric m'a recruté juste après.

Elle s'en étonna.

— Il t'a recruté... alors que tu avais insulté le prince Hagan ?

Chez enfila une sangle dans une boucle.

— Hagan était furieux, ce qui a achevé de convaincre Jeric. On passait peu de temps à Descieux, alors ça a marché.

— Parce que vous étiez trop occupés à chasser ceux de mon espèce.

Chez se figea. Quand il croisa à nouveau son regard, il ne riait plus.

Niá répondit par un regard provocateur. Elle ignorait ce qui l'avait poussée à le défier, par bravade ou par bêtise, mais elle ressentait soudain le besoin d'aller plus loin, pour trouver cette hostilité qu'elle était convaincue qu'il portait en lui. Plus vite elle le découvrirait, plus facile serait sa décision.

Mais Chez se contenta de se retourner vers la sacoche pour attacher une autre sangle. Ses mouvements étaient vifs, précis.

— Tu veux savoir pourquoi j'ai rejoint la garde ?

— Non, et je ne veux vraiment pas...

— Mes parents ont été tués quand j'étais petit. Pendant la guerre de Saád, poursuivit-il tout de même. On vivait dans un petit village près du passage de la Creuse. Tu as sûrement déjà entendu parler de cet endroit. C'est celui que Saád a emprunté pour se faufiler sur les terres de Corinthe, expliqua-t-il sans attendre sa réponse. C'est comme ça qu'il a pu assassiner la mère de Jeric. Ce même groupe de Sol Veloriens s'est d'abord arrêté dans notre village. Leurs Liagés l'ont réduit en cendres en pleine journée. Hommes, femmes, enfants.

Il tira sur une lanière en cuir pour la resserrer.

Niá aurait voulu qu'il se taise, mais il n'en fit rien.

— Je pêchais avec Aks quand on a entendu les cris. On s'est fait dessus tellement on avait peur. On a passé la nuit près de la rivière pour pouvoir s'enfuir rapidement s'ils arrivaient. Ils ne sont jamais

venus. Je ne sais pas combien de temps on a attendu, mais quand on est revenus, ils n'étaient plus là, tout comme le village. Il ne restait plus que du bois calciné, des éboulis, des ossements fumants et des nuées de corbeaux.

Il fit le tour de la table, empilant les trois sacoches qu'il avait remplies.

— Alors, pourquoi voudrais-tu nous aider maintenant ? demanda Niá.

Il croisa son regard.

— Ce n'est pas mon intention.

Niá fronça les sourcils. Chez se tourna vers la porte et, un muscle tressautant dans sa mâchoire, il ajouta :

— C'est difficile pour moi aussi. Mais je fais confiance à Jeric. Et j'apprécie Imari. Mais surtout, j'ai envie... de *mieux*.

Niá ne savait pas quoi dire. Elle aurait voulu le traiter de menteur, mais il y avait dans ses mots une conviction qu'il n'aurait pu feindre.

Lorsqu'il la regarda à nouveau, ce fut avec un sourire crispé.

— Bonne nuit, Niá. Merci d'avoir aidé Tallyn. Même si tu ne viens pas demain.

Elle resta pétrifiée. Comment avait-il su... ?

Avec un dernier clin d'œil sans chaleur, Chez franchit la porte et disparut. Laissant Niá seule avec ses pensées.

Chapitre 6

Imari ouvrit les yeux pour découvrir une pièce obscure. À dire vrai, il faisait toujours noir à Av'Assi, où aucun rayon de soleil n'accompagnait l'aube, mais Imari était de plus en plus désorientée. Le jour et la nuit se confondaient, ponctués par des périodes de fatigue suivies de plages de sommeil. Le temps semblait inexistant. C'était une idée plus qu'une réalité, mais qui n'arrangeait en rien la complexité de sa situation. Parce qu'à l'image du temps, dans cette grotte, Azir était une idée plus qu'une réalité. La plupart des habitants d'Av'Assi étaient trop éloignés du monde extérieur, et elle – une étrangère – leur demandait d'abandonner leur vie et de tout risquer pour cette seule idée.

Imari soupira et tourna la tête vers Jeric, profondément endormi à ses côtés. Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse distinguer sa silhouette, alors elle passa la main sous leur couverture commune et posa délicatement sa paume sur son dos, entre ses larges épaules. Elle ne voulait pas le réveiller, simplement le toucher, sentir sa robustesse. Sa peau semblait en feu – comme toujours – et son dos se soulevait à chaque lente inspiration. Elle se rapprocha de lui, glissant ses jambes derrière les siennes. Il ne se réveilla pas, du moins pas tout à fait, mais son corps remua légèrement et il se blottit contre le sien.

Imari songeait à la fois où ils s'étaient pelotonnés nus, l'un contre l'autre, après avoir failli se noyer dans la Kjørda. Sur le moment, cette proximité était nécessaire à leur survie. À présent, elle était nécessaire à la survie de son âme.

Et pourtant...

Elle ne pouvait s'empêcher de penser au chemin incertain qui les attendait, au retour de Jeric à Corinthe, et à ce qu'ils y trouveraient. La Couronne était vulnérable à son départ, et cela remontait à près de deux mois. Jeric avait placé tous ses espoirs en

Hersir, le chef de ses Strykers, qu'il avait intrinsèquement chargé d'œuvrer à la stabilité de la Province en son absence. Cependant, un trône sans occupant était comme une invitation, et Jeric n'était pas certain qu'aucun de ses jarls ne sauterait sur l'occasion, ni que Kormand Vystane de Brevera ne lancerait une attaque, présumant Corinthe affaiblie sans son roi. Restait aussi la question de la réaction des jarls quand il reviendrait accompagné d'Imari.

L'un de ses propres hommes refusait cette idée, ce qui ne présageait rien de bon pour la suite.

Jeric lui avait dit de ne pas s'inquiéter, mais c'était plus fort qu'elle. Elle était presque sûre qu'au fond, lui aussi se faisait du souci.

Ces pensées empêchaient Imari de trouver le sommeil, aussi décida-t-elle de se lever et de commencer à préparer ses affaires. Elle s'écarta de Jeric, prenant soin de ne pas le réveiller, mais alors qu'elle s'éloignait, il lui saisit la cuisse et la serra fermement.

— Reste, chuchota-t-il dans le noir.

— Il faut faire nos bagages, murmura-t-elle en retour.

Jeric ne la lâcha pas.

— Il fait encore nuit.

— Il fait toujours noir ici.

— Exactement.

Imari sourit, puis se pencha et déposa un baiser sur son épaule nue.

— Je croyais que les loups étaient des créatures nocturnes.

— Je n'ai jamais dit que je voulais me rendormir, rétorqua-t-il, toute somnolence disparue dans sa voix.

Sa main glissa lentement le long de sa cuisse, accélérant les battements de son cœur.

— Je t'aime, dit-elle en souriant avant d'embrasser à nouveau son épaule. Mais ces sacs ne vont pas se faire tout seuls.

Elle lui prit la main et, à contrecœur, la détacha de sa cuisse. Jeric abdiqua avec un gémissement, et Imari se leva.

Dès que l'air froid mordit sa peau nue, elle attrapa une couverture sur le fauteuil, qu'elle drapa autour de ses épaules avant de contourner le lit jusqu'à la table de chevet pour allumer la petite

lanterne. Une lumière chaude et ambrée emplît la chambre. Le lit grinça lorsque Jeric passa ses longues jambes à l'extérieur et se leva – complètement nu – à côté d'elle. Il se frotta le visage et passa ses mains dans ses cheveux pour achever de se réveiller.

Imari ne se lassait jamais des merveilles de son corps, de sa silhouette impressionnante et sa collection de cicatrices. Toutes ces lignes magnifiques, témoins d'une discipline de fer et de nombreuses années d'entraînement. Il traversa la pièce, parfaitement à l'aise dans sa nudité, pour aller chercher son pantalon sur le fauteuil.

— Ce n'est pas poli de fixer les gens du regard, ma chère, lui dit-il langoureusement.

Elle rougit.

— Ça tombe bien, lança-t-elle, je n'ai jamais été très soucieuse des bonnes manières.

Jeric lui lança un sourire en coin par-dessus son épaule, la sondant d'un regard où luisait un soupçon d'espoir, mais elle se retourna promptement pour prendre ses propres vêtements – un chemisier et un pantalon ample. C'était une tenue simple mais bien taillée, et Imari aimait tout particulièrement la broderie au niveau du décolleté – des arabesques liagées répétées en boucle, des symboles signifiant : protection, santé, bien-être.

Elle abandonna sa couverture sur le lit. Alors qu'elle enfilait sa tunique, les mains de Jeric s'aventurèrent autour de sa taille nue pour l'attirer contre lui. Il avait mis son pantalon, mais son torse était encore nu et chaud contre la peau d'Imari. Aussitôt, son cœur se mit à palpiter d'envie.

— Jeric, on doit partir, lui rappela-t-elle, bien que son corps ait une idée bien différente de ce qu'ils devraient faire.

— Je sais, répondit-il lentement en effleurant du bout des doigts les petits cheveux sur sa nuque, tandis que son autre main se posait sur sa hanche. Mais tu t'es glissée hors du lit si vite que je n'ai pas eu le temps de te dire bonjour.

— Sans doute parce que tu as décrété que la journée n'avait pas encore commencé.

Avec un petit rire grave, Jeric déposa un baiser au creux de son

cou. Ses lèvres s'y attardèrent, propageant des frissons dans tout son corps, et Imari se prit à reconsidérer sérieusement son objectif.

Elle allait le lui annoncer quand Jeric la lâcha et s'éloigna, déclarant :

— Non, tu as raison. Nous devons faire nos bagages.

Imari lui jeta un regard noir, mais il se contenta d'un sourire espiègle.

— Et notre chère matriarche est réveillée, ajouta-t-il, désignant le bas de la porte où filtrait un rai de lumière.

Ah, souffla Imari.

Avec un clin d'œil, Jeric alla récupérer sa tunique sur le fauteuil.

Imari prit une grande inspiration et, tant bien que mal, finit de s'habiller. Elle terminait d'attacher ses sandales quand Jeric lui dit :

— Je m'en occupe.

Il voulait parler de leurs maigres affaires, des armes pour la plupart.

Imari se faufila hors de leur chambre à coucher pour rejoindre la pièce principale, refermant la porte derrière elle.

Hiatt était réveillée, en effet, et elle semblait l'être depuis un certain temps. Assise à la table, elle enveloppait un paquet dans un tissu lie-de-vin, un étalage de fournitures tout autour d'elle.

— Vous vous êtes levée tôt, commenta Imari en approchant lentement.

— Je ne crois pas m'être endormie, répondit Hiatt.

Imari perçut de la tristesse dans la voix de la matriarche.

— Je ne peux pas vous accompagner, reprit celle-ci, mais c'est ma façon de vous soutenir.

Imari s'arrêta à côté de la table, observant un à un les objets et la nourriture que Hiatt y avait disposés : pains, fromages, tenues de rechange... Ténébrine.

— C'est originaire d'ici, vous savez, lui dit Hiatt en voyant qu'Imari s'intéressait au minéral.

Elle finit de nouer le balluchon et se leva.

Imari saisit une lame en ténébrine. Elle était différente de celles

que Ventus distribuait jadis dans les Landes Sauvages. Celle-ci était d'élégante facture, avec une lame étroite et un beau pommeau noir en skal recourbé aux extrémités. En comparaison, les armes de Ventus semblaient presque grossières.

— Mazz a veillé sur elles pendant très longtemps, dit Hiatt, pensive. Il m'a demandé de vous les remettre pour votre voyage.

Imari tourna son regard vers Hiatt, qui le soutint sans sourciller.

— Il aurait aimé venir, lui aussi.

La poitrine d'Imari se gonfla à ces mots.

— Il ne m'en veut pas ?

— Non, mon enfant, fit Hiatt avant de se concentrer à nouveau sur ses paquets. Nous ne comprenons peut-être pas toujours les desseins d'Asoräi, mais nous savons que chacun doit suivre son propre chemin en son temps. Si l'on n'est pas prêt, alors soit, mais dans ce cas, il faut s'en remettre à Asoräi. Cela vaut aussi pour le peuple d'Av'Assi.

Elle prit le temps de réfléchir avant d'ajouter :

— Quoi qu'il en soit, cela devrait vous permettre de tenir à Liri jusqu'à l'arrivée de votre bateau... si vous surveillez les rations de Braddok, bien entendu.

Imari esquissa un sourire.

— Je vais confier cette mission à Jenya.

— Sage décision.

Imari contempla la vieille matriarche, ses rides profondes sculptées par la vie et l'expérience, ses yeux témoins de tant d'époques.

— Merci pour tout, Hiatt.

La vieille dame hocha la tête, puis ajouta :

— Oh, et ça, c'est de la part de Mazz.

Hiatt lui tendit le petit paquet de tissu bien ficelé, qu'elle avait attaché avec une lanière de cuir. À le voir, elle n'aurait pas cru qu'il soit aussi léger.

— C'est votre flûte, ainsi que quelques objets qui devraient vous être utiles, à Niá et à vous, toujours d'après Mazz.

Elle se sentit toute petite devant la générosité du maître

enchanteur. D'autant plus qu'elle lui avait opposé un refus catégorique en public.

Au même moment, Jeric ouvrit la porte. Il était tout en armes, la sacoche à son épaule.

— Roi provincial, le salua Hiatt avec cette pointe d'agacement qu'elle lui réservait.

Jeric le remarqua, mais lui répondit sans se départir de son habituel sourire loup :

— Prior Hiatt.

Jeric s'arrêta près de la table en apercevant la ténérine.

— Où l'as-tu trouvée ?

— C'est un cadeau de Mazz, expliqua Imari.

Elle lui avait déjà parlé de la ténérine que Chez avait trouvée dans les ruines et de ses soupçons.

Jeric attrapa une lame, en effleura le bord, et lança à Hiatt un regard perçant.

— *Certains* se souviennent encore, fit-elle. C'est pour vous et vos hommes. Juste au cas où.

— Merci, Hiatt, répondit Jeric avec sincérité.

Elle le dévisagea, puis hocha enfin la tête.

— J'espère que vous n'en aurez pas besoin.

— Je l'espère aussi.

Après quoi, il entreprit de les ranger dans sa besace, à l'exception d'une lame qu'il attacha à sa ceinture pour qu'elle soit aisément accessible.

Hiatt tendit à Imari une deuxième sacoche, où elle fourra les provisions. Quand elle eut terminé, Jeric la récupéra.

— Je vous accompagne jusqu'au tunnel, déclara-t-elle alors en se dirigeant vers la porte. Tallyn m'a demandé de vous dire qu'il vous retrouve dehors. Il est allé chercher les autres chez Gezze.

— Et les chameaux ? s'enquit Imari.

— Ils restent.

Jeric et Imari échangèrent un regard avant de se tourner vers leur hôte.

— J'ai plaidé votre cause, poursuivit-elle, une main sur la porte

d'entrée, mais ma demande a été rejetée. Le fait est que nos ressources sont extrêmement limitées et ces chameaux nous sont très précieux. Les Anciens ont décidé qu'il était inutile de vous prêter les bêtes alors que vous les laisseriez derrière vous dans quelques jours.

Hiatt n'avait pas tort ; Imari ne pouvait pas leur en vouloir.

— Alors, nous marcherons. Byri vient de gagner deux chameaux supplémentaires, commenta Imari avec un regard vers Jeric.

Inutile de prendre les deux chameaux si seulement la moitié d'entre eux les montait. Les bêtes pouvaient porter leur équipement, mais Hiatt avait raison : leurs ressources étaient extrêmement limitées.

— Considérez ceci comme un cadeau pour avoir pris soin de nous.

Jeric réfléchit avant d'acquiescer – même si, à sa mine renfrognée, Imari voyait bien que cela ne lui plaisait pas.

Tous trois quittèrent la maison pour s'enfoncer dans les rues d'Av'Assi, Imari et Hiatt en tête, Jeric fermant la marche. La plupart des habitants dormaient encore, mais Imari repéra une jeune fille qui nourrissait ses chèvres, et quelques rares lumières aux fenêtres. Ils n'étaient pas allés très loin lorsqu'elle perçut un mouvement du coin de l'œil, sur un chemin adjacent.

D'abord, elle l'ignora, croyant qu'il s'agissait d'un rongeur, mais elle le retrouva à l'intersection suivante, puis à celle d'après. Lorsqu'ils passèrent devant le grand arbre d'Asoraï, elle entrevit un petit garçon qui se glissait sous les hautes branches épaisses, comme pour la voir une dernière fois.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Le petit Ishaq, répondit Hiatt à voix basse.

— Le fils de l'Ancien ?

Hiatt hocha la tête.

À la grande surprise d'Imari, Jeric se dirigea alors vers le garçon. L'autre femme semblait sur le point d'intervenir, mais Imari posa une main sur son bras.

— Jeric ne lui veut pas de mal, *mi a'prior*.

— Il en cause, qu'il le veuille ou non.

Jeric se planta près du large tronc, à quelques pas du garçon,

qui se cachait là. Ce dernier le regarda à la dérobée, prêt à détalier au moindre danger, mais il semblait trop fasciné pour prendre ses jambes à son cou.

Jeric s'agenouilla sous les branchages, fouilla dans l'une des sacoches et en retira un petit objet taillé dans du bois de cactus séché. Il le tendit au garçonnet.

Le jeune Ishaq se figea, son regard passant de Jeric à la sculpture dans sa main. Il la voulait – Imari le devinait à son visage –, mais il était aussi effrayé.

Jeric attendit.

Lentement, le garçon fit un pas, puis deux, et encore un autre, jusqu'à s'arrêter devant Jeric. Il tendit alors le bras et se saisit du petit objet en bois avant de reculer précipitamment.

Jeric ne s'en offusqua pas.

— Je l'ai fabriqué pour toi, lui dit-il en sol velorien.

Le garçon le retourna dans sa paume, émerveillé.

— C'est un loup, expliqua Jeric.

Les yeux du garçon s'écarquillèrent et Imari se rendit compte qu'il n'avait jamais vu de loup auparavant, ayant passé l'intégralité de sa courte vie terré dans cette grotte.

— C'est pour que tu ne m'oublies pas, ajouta Jeric.

À côté d'elle, Hiatt se fit soudain immobile et terriblement silencieuse.

Le garçon sourit. Ses deux incisives étaient encore trop grandes pour son visage, et les autres dents n'avaient toujours pas poussé. Puis il partit en courant.

Jeric se releva, un sourire sur les lèvres. En se retournant, il croisa le regard d'Imari et elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Hiatt poursuivit son chemin en silence.

— Tu l'as vraiment sculpté pour lui ? demanda-t-elle alors qu'ils pressaient le pas pour rattraper la vieille femme.

— J'avais envisagé de lui offrir une dague, répondit-il en opinant, mais je me suis dit que ses parents préféreraient ça.

— Curieusement, je pense que ta petite figurine lui laissera une marque bien plus profonde.

Jeric fronça les sourcils, regardant droit devant lui.

— C'est aussi mon avis.

Ils débouchèrent enfin sur le chemin menant hors d'Av'Assi. Là, Imari s'immobilisa pour contempler le sanctuaire souterrain, toutes les petites maisons, les allées, les bassins et les lumières flottantes, l'arbre cramoisi qui scintillait en son centre, et soudain, elle fut peinée de partir.

Cet endroit lui avait offert un répit au milieu du chaos, un baume sur la douleur causée par le monde extérieur, et elle ne pensait pas retrouver une telle sérénité un jour.

Jeric s'était arrêté à côté d'elle. Il l'observait. Sans doute essayait-il de savoir si elle souhaitait toujours leur départ.

Elle hocha la tête, et ensemble, ils se détournèrent du sanctuaire pour faire face au tunnel, de l'autre côté duquel Tallyn, Jenya et le reste de la meute les attendaient.

Stanis avait pris la tête, comme s'il était impatient de s'en aller. Contrairement à Chez, Imari trouvait que c'était le plus intimidant des hommes de Jeric. Il était solidement bâti, et ses traits impitoyables taillés à la serpe lui étaient sûrement utiles dans son rôle officieux d'émissaire de Jeric. Ses longs cheveux de sable étaient ramenés en arrière et son regard intelligent s'arrêta sur elle avant de se détourner aussitôt.

— Loup, s'exclama Braddok quand ils se rejoignirent. Bonjour, zurina.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda Chez en montrant du doigt la deuxième besace bombée.

— Des provisions, répondit Jeric.

— Parfait, mets-en un peu dans la mienne, fit Braddok en ouvrant sa sacoche bien moins garnie.

— Non, je tiens à ce qu'elles nous durent longtemps.

Aksel partit d'un petit rire.

Une dizaine de personnes étaient venues assister à leur départ, en plus d'Urri et de Gezze. Imari ne vit pas Mazz et se demanda pourquoi il n'était pas venu lui dire au revoir en personne, mais elle était plus préoccupée encore par l'absence de leur compagne liagée.

— Où est Niá ? interrogea-t-elle.

Tallyn et Jenya échangèrent un long regard. Braddok se frotta la nuque et Chez se crispa, le regard fuyant vers l'horizon.

Oh. Elle ne viendrait pas.

Le cœur d'Imari se serra.

— A-t-elle dit pourquoi ? demanda-t-elle à Tallyn.

Ce dernier ne répondit pas immédiatement.

— Ce n'était pas un choix facile pour elle. C'est tout ce que je sais.

Imari croisa brièvement le regard de Jeric, puis se tourna vers le groupe. Vers Hiatt.

— S'il vous plaît, dites-lui que je comprends. Et que... qu'elle me manquera.

— J'y veillerai.

— Et voici pour vous deux, dit Tallyn en tendant deux petites pierres, une pour Imari et une pour Jeric.

Elles ressemblaient en tous points aux pierres de protection recouvrant le mur de Skanden, dans les Landes Sauvages – des disques plats, avec des gardiennes gravées sur la surface –, mais celles-ci étaient assez petites pour tenir dans une poche.

— Les autres ont déjà les leurs, précisa le vieil homme.

Dès que les doigts d'Imari effleurèrent la surface, elle sentit le pouvoir vibrer à l'intérieur. Il résonna dans chaque atome de son corps comme un accord couvrant toutes les octaves, mais avec deux signatures instrumentales différentes : celle de Tallyn et celle de Niá.

— Elle a participé, comprit Imari.

— En effet.

Elle glissa la pierre dans sa poche tandis que Jeric récupérait la sienne.

— Je suis désolée de vous voir partir, soupira Urri, les mains sur ses hanches généreuses tandis que le vent plaquait d'épaisses mèches de ses cheveux noir et argent sur son visage rond.

— Mais vous ne devez pas être mécontente de voir partir tout votre hydromel... lança Aksel en désignant Braddok de la tête, déclenchant quelques rires.

— Merci de nous avoir accueillis, dit Imari à l'adresse de Gezze, Urri et enfin Hiatt. Je ne vous oublierai pas, ni tout ce que vous avez fait pour nous.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu en faire plus, répondit Hiatt.

— Vous avez déjà fait plus que je ne pouvais l'espérer.

À Imari, Jeric déclara :

— On y va ?

Chez ajusta la sangle de sa sacoche et emprunta le chemin à la suite de Stanis, qui avait déjà commencé. Les autres échangèrent vœux et au revoir avant de suivre les deux hommes. Bientôt, il ne resta plus qu'Imari et Jeric en retrait. La plupart de ceux qui étaient venus pour leur départ reprirent la direction du tunnel.

Hiatt tendit la main. Imari la lui serra.

— Nous nous reverrons, dit la vieille femme avec l'assurance que seule une voyante pouvait posséder.

Mais avant qu'Imari ne puisse lui demander si c'était son pouvoir qui lui donnait une telle certitude, elle lui serra la main, la lâcha et ajouta :

— Allez, il est temps.

Avec une grande inspiration et un dernier regard sur le tunnel, Imari suivit Jeric en queue de groupe.

— Attendez ! cria soudain une voix derrière eux.

Le cœur d'Imari cessa de battre.

Niá.

Imari se retourna pour la voir remonter le chemin au pas de course, une sacoche en bandoulière.

Imari et Jeric échangèrent un regard lorsque Niá s'arrêta devant eux, rouge et essoufflée. Elle regarda au loin, là où les autres s'étaient également arrêtés, puis demanda à Imari :

— Je peux toujours venir ?

— Tu sais bien que tu n'as pas besoin de me le demander, répondit-elle avec un immense sourire.

Chapitre 7

Ils laissèrent les ruines derrière eux pour traverser la grande vallée, longeant le lit d'une rivière asséchée en direction du nord-est. Un vent froid soufflait et une couverture de nuages cotonneux s'étalait dans le ciel de tous côtés. Fort heureusement, ce n'étaient pas des nuages d'orage. Braddok, Aksel et Chez bavardaient de temps à autre, parfois rejoints par Jenya, mais les autres restaient silencieux et contemplatifs, suivant Tallyn le long de ce vieux fil de civilisation.

Imari imaginait la rivière de l'époque, artère injectant de la vie dans le Sol Velor autrefois florissant, bien qu'il n'en reste à présent que des squelettes sur les rives : quelques murs en ruines, l'empreinte d'une ville, une tour démolie à moitié enfouie dans le sable, toujours dressée vers le ciel comme si elle avait péri en implorant la clémence des dieux. Imari aurait aimé explorer les décombres à la recherche d'autres artefacts liagés, mais Tallyn préférait ne pas s'attarder.

— Le temps est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre, avait-il déclaré.

Elle se demandait s'il n'avait pas d'autres raisons – les mêmes qui empêchaient les Anciens d'entreprendre des recherches pour savoir ce qu'il restait de leur patrie. À présent, loin de la sécurité de ce dôme rocheux, Imari commençait à comprendre. Le pouvoir du Shah imprégnait l'atmosphère comme un parfum enivrant, présent partout et en toutes choses, qui la picotait à chaque inspiration. C'était une note qui résonnait, tenace en fond sonore, en totale dissonance avec le monde.

Jeric ne l'entendait ni ne la sentait – pas exactement, du moins, pas de la manière dont Imari la lui décrivait, même s'il restait un chasseur dans l'âme : s'il ne pouvait pas voir son ennemi, il sentait tout de même quelque chose et ne parvenait pas à se détendre.

Imari avait peut-être ôté Zussa de cette terre, mais son poison était resté.

Pourtant, la journée se déroula sans incident. Le sable n'était pas aisé à traverser, mais il était doux avec les articulations. En fin d'après-midi, elle repéra un énorme oiseau noir. Sa présence la frappa pour deux raisons : d'une part, parce qu'ils n'avaient pas vu d'autre créature vivante depuis leur départ d'Av'Assi, et d'autre part, parce qu'il semblait les suivre.

Avec une envergure impressionnante, il chevauchait les courants, plongeant parfois derrière une haute dune, hors de vue, avant de réapparaître à la même distance.

— Je le surveille, moi aussi, commenta Jeric qui cheminait à côté d'elle, comme il l'avait fait pendant la majeure partie de la journée. Il a commencé à nous suivre peu de temps après notre départ des ruines.

Imari lui lança un regard inquiet, mais celui, avisé, de son compagnon restait fixé sur l'oiseau.

— Il n'y a rien d'autre par ici, intervint Aksel. Peut-être qu'il a faim.

— Ce n'est pas un oiseau, dit Tallyn depuis l'arrière. C'est Su'Vi. À ces mots, Jeric et Imari se figèrent. Tout le groupe s'arrêta pour regarder tour à tour l'oiseau noir et l'alta-Liagé.

— L'enchanteresse ? fit Jenya.

— Oui.

— Elle peut se transformer en foutu volatile ? s'exclama Braddok, tout à coup intrigué par la créature.

Rasmin avait cette capacité, prenant à l'envi la forme d'un hibou.

— Oui et non, répondit Tallyn. Su'Vi a le pouvoir unique de se transformer en une volée entière.

Cette révélation suscita quelques regards étonnés parmi les hommes de Jeric.

— Et elle est capable d'en détacher un ou deux pour en disposer à sa guise, termina l'homme.

— C'est foutrement effrayant... murmura Braddok.

— Alors comme ça, elle nous espionne, souffla Imari.

L'œil unique de Tallyn croisa son regard.

— Je le crains.

— Grands dieux, je me sens trahi, ajouta Braddok.

— Et c'est seulement maintenant que tu nous dis ça ? pesta Jeric.

— Il n'y a rien que nous puissions y faire.

— Si, on peut la tuer.

— Elle n'est pas à portée d'arme.

— Alors, utilise ta fichue magie.

— Ça ne fonctionne pas comme ça, Roi Loup.

Jeric fit un pas vers Tallyn.

— Tu as affronté tous les Muets – et tu as survécu – pour me dire maintenant que tu ne peux rien faire contre un maudit oiseau ?

— À moins qu'elle ne se rapproche, c'est exact.

C'était Niá qui avait répondu. Elle se tenait à l'écart, comme elle le faisait depuis le début. Le vent balayait ses vêtements et ses cheveux courts. Elle ajouta :

— Elle est trop loin pour être piégée par une gardienne, et nos voiles enchantés sont clairement inefficaces.

Jeric l'observa, puis son regard passa sur Tallyn avant de revenir à l'oiseau.

— Dans ce cas, on ferait mieux de trouver une solution. Je ne compte pas la conduire droit à Corinthe.

— Elle ne pourra pas nous suivre en mer, avança Tallyn. Même Su'Vi a des limites.

— Tu es sûr de toi ? dit Jeric après un silence.

— Je parierais ma vie.

Jeric n'avait pas l'air convaincu, mais il leva les yeux vers le ciel et décréta avec détermination :

— Il commence à faire nuit. Nous devrions monter le camp.

Jeric avait raison. La nuit tombait, et plutôt vite.

— Par là-bas ? suggéra Imari en désignant une crête, où elle distinguait le surplomb d'un plateau à la pierre ocre. Je préfère être sur un terrain plus élevé au cas où il pleuvrait.

— Je suis d'accord, opina Jeric.

Ils quittèrent le lit de la rivière asséchée et escaladèrent une

dune sablonneuse jusqu'à la base du plateau. En réalité, il s'agissait d'un amas d'énormes roches plates offrant un paravent naturel. Jeric les conduisit à l'abri des bourrasques et ils dressèrent leur camp de manière à ne pas être vus de Su'Vi.

— Est-ce sans danger de faire un feu ? demanda Aksel.

Personne n'avait apporté de bois, mais Niá avait une pierre à feu, qu'elle avait enchantée pour qu'elle s'enflamme en cas de besoin.

— Su'Vi sait déjà que nous sommes ici, dit sèchement Jeric en secouant une couverture avant de la déployer au sol.

Le regard borgne de Tallyn évalua le ciel et l'horizon.

— Évitions de trahir notre présence. Juste au cas où. On y va ? demanda-t-il à la jeune Liagée.

Cette dernière acquiesça et, ensemble, ils commencèrent à établir un périmètre en utilisant les gardiennes qu'ils avaient fabriquées.

— À quoi ça sert ? demanda Stanis, soupçonneux, à propos de la petite pierre dans la main de Tallyn.

Imari se tourna vers Jeric, qui dévisageait son homme de main avec une expression indéchiffrable.

— C'est une barrière, expliqua Tallyn en posant une pierre, puis une autre.

Elles étaient de la taille de la paume d'Imari. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs, mais la plupart des gravures lui étaient familières. Certaines, parce qu'elle les avait vues au sommet du mur de Skanden. D'autres, parce que Niá les lui avait apprises.

— Pour repousser les créatures possédant le Shah, précisa Tallyn.

— Comme les symboles que vous dessiniez sur le sable sur le chemin de Ziyen ? demanda Aksel.

— Exactement, fit l'alta-Liagé en plaçant une autre pierre. Mais celles-ci sont beaucoup plus fiables. Le vent ne posera pas de problème.

Stanis semblait toujours méfiant, mais il se détourna, sortit une couverture de son bagage et entreprit d'arranger un endroit pour la

nuit à l'intérieur de leur périmètre de sécurité.

Imari échangea un regard avec Jeric avant de s'agenouiller près de la sacoche pour récupérer sa propre couverture.

Jeric l'arrêta.

— C'est la tienne, dit-il, désignant de la tête celle qu'il avait déjà déposée sur le sable.

— Je peux me débrouiller, Jeric.

— Je ne le fais pas pour t'aider. Je le fais pour t'honorer.

Il lui adressa un sourire, puis lui prit la deuxième couverture des mains et commença à la secouer.

— Bon, merci, dit-elle avant de s'asseoir sur la couverture que Jeric avait étalée pour elle.

Par les gardiennes, comme il était bon de s'asseoir ! Ses lombaires la faisaient souffrir et ses pieds semblaient à vif. Elle détacha ses sandales et les retira. Les lanières de cuir avaient entamé sa peau par endroits, et une cloque se formait sur son talon.

Cela n'augurait rien de bon pour les jours suivants.

Imari passa la main derrière Jeric pour attraper la besace, en souleva le rabat à la recherche de racine de verra. Sa main trouva rapidement la petite racine. Elle saisit l'un des poignards de Jeric pour s'en couper un morceau, qu'elle mit dans sa bouche.

— Qu'est-ce que c'est ? Je peux en avoir ? quémанда Braddok.

Jenya le regarda de haut.

— C'est de la racine de verra, répondit Imari. Ça atténue la douleur.

Cinq paumes s'ouvrirent soudain devant elle. Avec un petit rire, elle commença à déposer des morceaux de racine dans chacune.

— C'est ce que tu as trouvé dans le lit de la rivière ? s'enquit Jeric.

Il était avec elle quand elle avait aperçu la racine rouge vif nichée entre deux rochers.

Elle hocha la tête en déposant un morceau dans la paume de Chez.

— Mâchez et avalez.

Jeric s'assit sur la couverture qu'il avait placée à côté de la

sienne, ses longues jambes tendues. À son tour, il lui présenta sa main et elle déposa un morceau dans sa paume ouverte.

Il détailla la racine rouge et fibreuse avant de la mettre dans sa bouche. Aussitôt, son visage se tordit de dégoût.

— Grands dieux, quel goût de crotte !

— Probablement parce que ça pousse dedans... ?

Jeric cessa de mâcher, lui jetant un regard oblique.

Avec un sourire innocent, Imari se tourna vers Tallyn, qui avait placé la dernière pierre de protection et s'époussetait à présent les mains.

— Tu en veux, Tallyn ?

Il sembla sur le point de refuser, mais finit par s'approcher. Enfin, Imari reporta son attention sur Niá, de l'autre côté du camp, qui avait retiré la petite pierre à feu qu'elle avait fabriquée.

— Niá ? lança-t-elle.

Cette dernière leva les yeux de la pierre, jetant un œil sur la racine dans la main d'Imari.

— Non, ça ira. Merci.

Elle croisa le regard de Chez avant de froncer les sourcils, concentrée à nouveau sur sa tâche, puis elle se pencha en avant et prononça un mot. Les marques se mirent à briller tel le clair de lune et une flamme blanche prit vie. Imari en sentait déjà la chaleur, même à deux mètres de distance.

— Oh. C'est bien pratique, ça, fit Braddok, impressionné.

Stanis fixait la flamme, les traits crispés. Puis il détourna les yeux.

Niá se leva en évitant de croiser leurs regards et alla récupérer son bagage, qu'elle plaça à l'extrémité de leur barrière de pierres protectrices.

Imari voulait lui parler. Elles n'avaient pas eu un moment à elles depuis leur départ d'Av'Assi, mais l'intimité leur était impossible et Imari sentait que ce qui rongait Niá n'était pas de nature à être évoqué devant... tout le monde. Elle envisageait de la rejoindre quand Jeric brandit un morceau de pain sous ses yeux.

— Mange, chuchota-t-il.

Imari croisa son regard et prit le pain.

— Vous avez dit quatre à cinq jours pour atteindre Liri ? demanda Aksel à Tallyn.

— À supposer que le temps se maintienne.

— Dans le cas contraire, peut-être que ce démon volant sera frappé par la foudre, s'exclama Braddok, arrachant un rire à ses camarades Aksel et Chez – Stanis, lui, demeura silencieux.

— Tu connais bien Su'Vi ? demanda Jeric à Tallyn.

Tout le monde se tut, attendant la réponse de l'alta-Liagé. Tallyn prit un morceau de pain dans son sac.

— Je ne dirais pas que je la connaissais *bien*, même si nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre.

Il y eut un instant de silence.

— Elle a aidé Rasmin à vous créer, toi et les autres Muets, n'est-ce pas ?

Imari ignorait comment Jeric avait fait le lien, mais au moment où il prononça ces mots, elle sut qu'il avait vu juste. Su'Vi était une puissante enchanteresse. Rasmin était un voyant, et bien qu'il ait pu Voir comment créer Tallyn, il avait forcément eu besoin des talents d'un enchanteur pour matérialiser cette vision. Imari se remémora la cellule tout en pierres que Tallyn lui avait montrée grâce à son don de clairvoyance, les silhouettes massées autour de l'autel où reposait le corps de Ventus.

— En effet, répondit Tallyn. Cependant, Su'Vi et moi n'avons pas d'attache particulière. En fait, je crois que mon – *notre* – existence l'offensait, mais elle n'aurait jamais osé l'avouer à Azir. Su'Vi a toujours été une puriste. Beaucoup de talent, mais aucune pitié.

Imari se souvint de quelque chose que la légion avait dit à travers Astrid.

— Était-elle aussi douée que l'oza de Niá ?

Cette dernière se figea.

Un petit sourire triste effleura les lèvres fines de Tallyn.

— Non. Taran de Bassi était la plus grande enchanteresse de notre époque. Tolya la talonnait de près.

Niá détourna les yeux.

— Je n'en savais rien, chuchota Imari.

— Maintenant, tu le sais.

Ils restèrent assis en silence pendant un moment, se rassasiant tandis que la nuit englobait la terre au-delà du halo lumineux créé par Niá. Enfin, les conversations reprirent et Imari songea au petit paquet de Mazz que Hiatt lui avait donné. Elle sortit de son sac le paquet de tissu et défit les attaches en cuir, déballant la flûte cassée qu'il contenait.

Et les clochettes de Fyri.

Imari se figea, et un frisson la parcourut de la tête aux pieds, lui donnant la chair de poule.

Jeric se redressa.

— Bon sang.

— Eh, qu'est-ce qui se passe là-bas ? demanda Braddok avec un coup d'œil dans leur direction.

Imari s'absorba dans la contemplation des clochettes, son cœur battant à tout rompre. Le picotement persistait, mais il ne provenait pas de sa flûte. Non, celle-ci était toujours aussi inerte, comme un corps sans âme. Une longue fissure fendait en deux l'os noir luisant, traversant chaque trou, chaque inscription, de l'embouchure à son extrémité. En la voyant à côté de ces clochettes, elle comprit soudain Mazz. Un feu nouveau brûlait dans son âme – le feu des clochettes qui reposaient si tranquilles et innocentes à côté de sa flûte cassée –, et ce brasier croissait rapidement.

— Je... j'imagine que tu ne savais pas que c'était là-dedans, dit Chez.

Imari jeta un regard à Tallyn, consciente que tout le monde – et tout particulièrement Jeric – la voyait réprimer à grand-peine l'afflux de chaleur qui montait crescendo dans son âme.

— Tu étais au courant ?

Mais Tallyn avait l'air tout aussi stupéfait.

— Non.

Au même instant, son pouce effleura le cuir. Ce simple contact produisit le même effet que de l'huile sur le feu. Une vague de chaleur déferla, la submergeant tout entière. Sa tête fut emplie de notes – de

toutes les sonorités, dans un tintamarre puissant. Sans réfléchir, Imari jeta le paquet. Elle voulait l'éloigner, que le feu et le bruit cessent, comme pour couper ce lien qui venait d'être établi. Le balluchon atterrit dans le sable, juste à la limite de la barrière lumineuse de Niá, mais la bande de cuir brillait toujours et le son perdurait.

Elle ignorait combien de temps elle resta à fixer la lueur des glyphes, la mâchoire serrée alors que l'harmonie résonnait douloureusement dans son crâne. Des secondes, des minutes – cela lui parut durer une éternité –, et enfin, tout s'apaisa. Absolument tout. La lumière, le feu, la musique. Les clochettes de Fyri redevinrent silencieuses et sombres. Le front d'Imari luisait de sueur et tous les regards convergeaient vers elle.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit. Elle ne savait pas quoi dire, ne se sentait même pas la force de parler. En d'autres termes, elle était sur ses gardes.

Jeric se leva brusquement. Il fit deux pas, saisit sa flûte et le talla de Fyri, et les fourra dans sa sacoche, hors de vue.

Mais Imari ressentait toujours son irrésistible attirance.

— Il vaudrait mieux se reposer, lança Tallyn à la cantonade. Une nouvelle journée de voyage nous attend demain.

Un long moment de gêne s'ensuivit.

— Je prends le premier tour de garde, annonça alors Chez, se remettant lentement debout.

— Je te rejoins, offrit Tallyn avant de se tourner vers Niá. Sauf si tu préfères commencer. Je pense qu'il serait sage qu'au moins l'un de nous deux surveille le camp en permanence.

Niá jeta un coup d'œil à Chez, posté à l'extrémité de leur camp, tourné vers la vallée.

— Je prendrai le second tour de garde.

Tallyn acquiesça et rejoignit Chez, tandis que tout le monde s'installait pour la nuit. Jeric, cependant, retourna du côté d'Imari et s'assit, puis glissa son bras autour de sa taille et commença à l'attirer vers la couverture à côté de lui.

— Je ne suis pas fatiguée, protesta-t-elle.

— Moi non plus, murmura-t-il à son oreille, la poussant à

s'allonger au creux de son coude, la tête sur son torse.

Du pouce, il se mit à lui frictionner le creux du dos, délassant ses muscles noués par la marche.

— Tu as peur, dit-il à voix basse.

Elle était la seule à pouvoir l'entendre, et son riche timbre de violoncelle réchauffa en partie la terreur glaciale qui s'était emparée d'elle.

— Je suis terrifiée.

Il avait appuyé la main dans son dos, doigts écartés.

— Pas moi.

— Tu devrais.

Abandonnant son dos, il posa la main sous son menton et l'inclina vers le haut, se penchant en arrière pour la regarder.

— Je n'ai pas peur de toi, Imari.

Il laissa ses mots s'ancrer profondément, ses yeux bleus orageux plantés dans les siens.

— Tu comprends ? Je n'ai pas peur de qui tu es.

Son aveu lui brisa le cœur et le reconstitua tout à la fois.

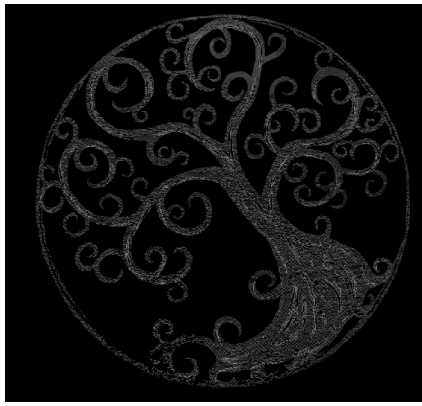
— Jeric, je ne peux pas, articula-t-elle péniblement.

Elle ne voulait pas utiliser les clochettes de Fyri, mais elle ne pouvait pas se servir de sa flûte. Elle n'avait pas besoin de s'en expliquer davantage pour que Jeric la comprenne.

Il pressa son pouce sur ses lèvres, comme pour faire taire toutes ses appréhensions inexprimées.

— Je sais, dit-il enfin, reposant la tête de la jeune femme sur sa poitrine, où elle se blottit contre sa chaleur, le bras de Jeric autour d'elle.

Elle fut rapidement hypnotisée par le son de son cœur qui pulsait à un rythme régulier sous son oreille, ce battement de tambour constant, et enfin, la lassitude la rattrapa. Tout son corps se détendit et elle s'endormit.



« Il existe une tentation inhérente au pouvoir, car le pouvoir appartient d'abord à Asorai, il Lui est adapté. Nous autres, de la création, sommes déçus, toujours enclins à souiller ce qu'Asorai a créé pur. Alors combien de tentations supplémentaires Zussa, création la plus puissante de toutes, dut-elle affronter ? »

*~ Extrait des enseignements
selon Moltoné,
Second Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 8

Tu es à moi, sulaziér.

Imari ouvrit les yeux ; il faisait noir. Une large tranche de ciel nocturne était visible de là où elle se trouvait, installée avec les autres entre les plateaux rocheux, et pourtant cette voix résonnait.

Zussa.

C'était sa voix – Imari la reconnaissait, maintenant. La voix de ses cauchemars et de l'arbre. Cette voix appartenait à Zussa depuis le début, mais les mots avaient une résonance plus forte à présent. Ils étaient plus clairs, plus autoritaires, et le pouvoir d'Imari s'était éveillé malgré elle, comme en réponse à son appel.

Elle en était terrifiée.

Le regard d'Imari dériva vers la petite sacoche où Jeric avait enfoui les tallas. Encore maintenant, elle *sentait* les clochettes de Fyri comme une douce et persistante attirance, un appât.

La création de tallas peut prendre des mois, lui avait dit Mazz. *Des années, parfois, pour trouver la bonne correspondance. Mais plus important encore, il est impossible de façonner un talla pour une personne déjà liée à un autre. Vous devez prendre ceci.*

Jeric remua derrière elle, passant son bras autour de sa taille pour la rapprocher. Imari se blottit instinctivement contre lui. Quelques instants avant de s'endormir, Imari avait suggéré, par respect pour les autres – en particulier Stanis – qu'ils ne devraient peut-être pas dormir ensemble. Les autres s'en doutaient forcément, au vu des arrangements pris par Jeric et Imari chez Hiatt, mais l'afficher publiquement semblait légèrement discourtois. Quand elle s'en était ouverte à Jeric, cependant, il l'avait immédiatement attirée sur lui.

Braddok avait haussé les sourcils, puis tenté une proposition similaire à Jenya, qui avait aussitôt répliqué par une menace funeste.

Avec la nuit était venu le froid glacial, et Imari était reconnaissante de l'insistance de Jeric. Pourtant, même sa chaleur et

sa solidité ne parvenaient à chasser la peur saisissante qui s'était installée au plus profond de ses os.

Ne crains pas le Shah, Imari, avait dit Niá. *Il ne te transformera pas en quelque chose que tu n'es pas déjà.*

Je suis une voleuse et une meurtrière, songea alors Imari.

Elle se demanda qui avait été Fyri avant de connaître Azir. Avait-elle toujours privilégié le pouvoir à la vie humaine ? Était-elle une puriste, comme Su'Vi ? La femme dans la tempête l'avait suppliée de quitter Ziyen et avait interdit à Imari de prononcer le nom d'Azir. Elle pouvait encore voir la haine qui déformait les traits de Fyri, mais cette haine n'était pas dirigée contre Imari. Elle était dirigée contre Azir.

Je peux retarder les tyrkorats pour te faire gagner du temps, avait dit Fyri, *mais tu dois me promettre de partir et de ne jamais revenir sur cette terre.*

Parce qu'elle savait ce qu'il y avait dans cet arbre et ce qu'Azir cherchait vraiment.

Rien de tout cela n'avait de sens. N'avaient-ils pas été amants ? N'était-ce pas Fyri qui avait essayé de libérer Zussa pour Azir cent ans auparavant ? Et cet acte même ne l'avait-il pas inévitablement détruite, elle, ainsi que tout Sol Velor ? Alors, pourquoi Fyri avait-elle fait son possible pour empêcher Imari d'aider Azir dans sa quête ?

Toutes ces pensées s'embrouillaient dans l'esprit d'Imari jusqu'à ce que sa tête lui fasse mal. Autour d'elle, la nuit s'adoucissait à l'approche de l'aube. Jeric retira son bras de sa taille et roula sur le dos, mais sa respiration demeura lente et régulière. Un tissu bruissa à proximité : quelqu'un d'autre remuait.

Les autres n'allaient pas tarder à se réveiller et Imari avait vraiment besoin de se soulager.

Avec précaution, elle s'écarta de Jeric et se leva. Sans sa chaleur, le froid transperça ses vêtements légers et elle frissonna, ramenant son écharpe sur sa tête avant de refermer les bras autour de son buste. Elle pouvait voir Niá, seule, surveillant la vallée à la limite du camp. Imari emprunta la direction opposée, s'enfonçant plus profondément dans le jardin de pierres. Alors qu'elle franchissait le

cercle de gardiennes, un picotement la saisit.

Imari trouva un endroit à l'abri d'un rocher, mais lorsqu'elle eut terminé, elle ne revint pas auprès de Jeric. Elle se dirigea vers Niá.

— Bonjour, chuchota Imari en istraan, prenant place à côté d'elle.

Le regard de la jeune femme se fixa sur l'étendue vaste et sombre au-delà de leur camp, où une langue de feu brûlait désormais à l'horizon.

— Bonjour.

— Quelque chose à signaler ? demanda Imari.

Niá secoua la tête.

— Ton Loup ne mentait pas. Sol Velor est un cimetière.

Imari ramena les genoux devant sa poitrine, les entourant de ses bras tandis qu'elle regardait vers l'ouest la silhouette sombre des montagnes escarpées, frontière naturelle entre Sol Velor et les territoires d'Outre-Mont, au-delà. Cette chaîne montagneuse s'étendait tout le long de la frontière sud de Sol Velor, jusqu'à la mer à l'est. Imari peinait à imaginer l'ampleur du pouvoir qui avait pu décimer cette terre tout entière.

Un pouvoir que Fyri possédait à l'époque.

— Des signes de Su'Vi ? demanda-t-elle.

— Pas un.

Niá semblait vouloir en dire plus, mais elle fronça les sourcils sans rien ajouter.

— Tu le sens, avança Imari.

Elles échangèrent un regard.

— Toi aussi, chuchota Niá.

Imari hocha la tête et reporta son attention sur la vallée.

— Cet endroit est... malsain. Plein d'aigreur. Il m'évoque un cadavre en décomposition. Je ne sais pas comment le décrire autrement.

— Je sais. D'ailleurs, c'est plus difficile pour moi de faire appel au Shah ici.

— Comment ça, plus difficile ?

— C'est comme si... s'il ne voulait pas écouter. J'ai vraiment dû

me concentrer pour que la pierre à feu s'allume. Je ne vois pas comment ils pourront reconstruire Sol Velor, ajouta-t-elle après une pause.

— Ils ne semblent pas très concernés par sa reconstruction pour le moment, dit sèchement Imari. Ils préfèrent se cacher dans une grotte pour le restant de leurs jours.

— Je n'en sais rien. C'était peut-être vrai avant ton arrivée.

— J'aimerais te croire, soupira Imari.

— Parfois, les gens ne reconnaissent pas leur propre captivité, jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelqu'un qui est vraiment libre, reprit doucement Niá, résolument concentrée sur l'horizon.

Sans doute ses pensées étaient-elles perdues dans le lointain, du côté d'un certain temple. Niá ne parlait pas beaucoup de son séjour parmi les « servantes » d'Ashova, et Imari ne posait pas de questions.

— Ton frère Kaï me rendait souvent visite, dit soudain Niá.

Imari se figea, chaque atome entièrement immobile, puis ferma les paupières alors qu'une marée d'émotions déferlait en elle.

Oh, Kaï...

Elle était au courant qu'il fréquentait le temple d'Ashova, mais elle n'en savait pas plus. Elle n'avait jamais posé de questions. Et pendant tout ce temps, il avait rendu visite à Niá.

— Oh, Niá... je suis... tellement désolée. Je n'en avais pas la moindre idée.

— Ne t'excuse pas pour lui. Et qu'est-ce que tu aurais fait ? Tu l'aurais forcé à arrêter ?

Imari ne savait pas quoi dire. Elle ne savait même pas quoi *ressentir*. Elle aimait et détestait son frère à cet instant, et elle se demanda immédiatement si Kaï avait été cruel envers elle, mais ce n'était pas une question qui se posait. Il avait pris quelque chose à Niá qu'elle ne voulait pas lui donner, et en soi, c'était déjà cruel.

Était-ce la raison pour laquelle Niá n'avait pas voulu venir ? Parce que chaque fois qu'elle posait les yeux sur Imari, elle ne pouvait s'empêcher de penser à Kaï ?

— Ton frère m'a dit beaucoup de choses, poursuivit Niá.

Sa voix était acerbe et amère, son regard fixé sur cet horizon

lointain, et une larme solitaire roula sur sa joue. Elle ne chercha pas à la sécher.

— Des choses personnelles. Des choses qu'il n'aurait jamais dû dire à personne, mais il m'a fait confiance parce qu'il... il pensait m'aimer.

Imari sentit son cœur se serrer.

— Saza est mort par ma faute, dit Niá dans un murmure.

— Non, Niá, il n'est pas...

— Si, insista-t-elle en serrant les dents, lâchant une autre larme. Tout comme oza Taran. Ils t'aidaient pendant que j'étais... avec ton frère, admit-elle, la voix brisée. J'essayais de me souvenir de tout ce qu'il avait dit à ton sujet pour pouvoir le transmettre ensuite à Bahdra.

Oh.

Le silence s'étira entre elles tandis que les mots de Niá comblaient les pièces manquantes de cette nuit-là.

C'était donc elle. C'était Niá qui avait signalé l'arrivée d'Imari ; Niá qui avait informé Bahdra de son impuissance ; Niá qui avait partagé toutes les faiblesses de Trier, facilitant la victoire d'Azir. Sans doute savait-elle aussi qu'Imari s'éclipsait à E'Centro chaque nuit, bien qu'elle n'ait pas su dire à qui elle rendait visite. Imari n'avait jamais partagé ce détail avec ses frères, mais si Niá l'avait su, les choses auraient pu se passer très différemment.

Le père d'Imari serait peut-être encore en vie.

Cette dernière ressentit la piqure de la trahison, mais Niá ne demandait pas le pardon. Elle était passée aux aveux parce qu'elle portait cette culpabilité en permanence et qu'elle était épuisée – fatiguée de la porter seule. Imari voyait que son poids l'écrasait lentement, et elle ne comprenait ce fardeau que trop bien.

Le soleil se leva à l'horizon, les auréolant d'une lueur dorée. Imari tendit la main pour saisir celle de sa compagne.

— Si tu veux retourner à Av'Assi, je comprendrais. Il n'est pas trop tard.

La mâchoire de Niá se contracta et une autre larme lui échappa.

— Que ce soit clair, Niá : je ne veux pas que tu y retournes, reprit Imari avec fougue, sentant ses propres yeux lui piquer. Mais si

c'est ce que tu veux, je ne t'en empêcherai pas. Je te demande simplement de m'autoriser à prendre régulièrement de tes nouvelles, parce que... tu es la personne la plus proche d'une sœur – d'une Sorai – que j'aie jamais eue.

La lèvre inférieure de Niá se mit à trembler et de nouvelles larmes dévalèrent ses joues, résidus de tristesse luisant dans le soleil du petit matin.

Tout à coup, Imari entendit un bruit et jeta un œil par-dessus son épaule : Jeric s'approchait. Jenya et Chez se levaient à leur tour.

Niá retira sa main pour s'essuyer en hâte le visage avec sa tunique.

— Prends ton temps, chuchota Imari, une main sur l'épaule de son amie.

Sur ce, elle se leva pour rejoindre Jeric à mi-chemin.

— Bonjour, lui dit-elle, basculant en langue commune.

Il écarta une mèche rebelle de son visage.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il à voix basse avant de tourner la tête vers Niá.

— Ça va aller.

L'attention de Jeric s'attarda sur Imari, mais cette dernière secoua la tête en articulant en silence :

— Plus tard.

Après un dernier regard à Niá, ils reprirent tous deux le chemin du camp.

— Des signes de Su'Vi ? interrogea-t-il.

— Aucun.

— Tu penses qu'elle est partie ?

Le bras d'Imari frôlait le sien à chaque pas.

— Je l'ignore, mais j'imagine que nous le saurons bien assez tôt.

Le soleil montait dans le ciel, y infusant ses tons fuchsia, curcuma et azur. Les nuages semblaient s'embraser à la lueur de l'aube. Nulle part ailleurs le ciel n'était aussi vaste, le soleil si éclatant, les couleurs si vives.

— Il n'y a rien de tel dans toutes les Provinces, s'émerveilla

Jeric à voix basse, reflétant ses propres pensées.

— C'est vrai.

Le vent agitant ses cheveux de bronze alors qu'il reportait son attention sur elle.

— Arriveras-tu à quitter cet endroit ?

En d'autres termes : pourras-tu vraiment passer le reste de ta vie à Descieux ?

— La beauté seule ne me retiendra pas, répondit Imari avec un fin sourire.

À ces mots, les yeux de Jeric pétillèrent de malice.

— C'est embêtant. Je vais devoir trouver d'autres moyens de m'assurer ta dévotion éternelle.

Imari partit d'un petit rire, mais son humeur avait été affectée par la confession de Niá.

Jeric le remarqua, bien entendu. Il semblait sur le point de la questionner, mais ils avaient rejoint le camp, où Jenya, Tallyn et la meute secouaient leurs couvertures avant de plier bagage. Jenya agitait la sienne sur la silhouette endormie de Braddok, qui se réveilla en sursaut avec un juron.

— Merci, Jenya, dit Jeric. J'aurais dû y penser plus tôt.

Braddok ramassa une poignée de sable pour la lui lancer, mais elle se dispersa en un nuage qui lui revint en pleine figure. Chez éclata de rire tandis que Braddok lâchait un chapelet de jurons en se levant. Stanis était accroupi, en silence ; tournant le dos au groupe, il rangeait ses affaires.

Imari répondit au salut de sa Saredd tandis que Jeric traversait le camp en direction d'Aksel, qui, comme elle s'en rendit compte, était toujours allongé par terre, un bras devant les yeux pour se protéger du petit jour.

— Il dort encore ?

— Hmm, confirma Chez. Même une guerre ne pourrait réveiller Aks.

— Pourrait ? s'esclaffa Braddok. Il a *déjà* dormi en pleine guerre.

Jeric extirpa une flasque du sac de Braddok, malgré ses

protestations colorées. Il fit sauter le bouchon et versa l'hydromel sur le visage d'Aksel. Ce dernier se réveilla en sursaut, agitant les bras, pestant tout en crachant.

— Lève-toi. Nous partons.

Jeric appuya sur le crâne d'Aksel, qui grogna en essuyant l'hydromel de ses yeux.

— Fils de...

— Ah, ah ! le prévint Chez en remuant un doigt. Souviens-toi, on ne peut plus l'appeler comme ça maintenant. C'est le roi. Tu dois attendre qu'il s'en aille pour le traiter de tous les noms.

— Il peut aller se faire... commença Braddok, toujours agacé d'avoir été privé de sa flasque.

Jeric lui lança un regard noir qui le réduisit au silence, non sans un dernier grognement.

— Et c'était ce que Corinthe avait de mieux à offrir ? souffla Jenya en les dévisageant avant de hisser sa besace sur son épaule.

— Nous devrions partir, *s'il vous sied*, suggéra Tallyn en les regardant tour à tour comme s'il se demandait comment il avait atterri là, avec eux.

— Calme-toi, vieille branche, on arrive, lui dit Braddok.

Il secoua vigoureusement sa couverture – juste devant Jenya, qui ferma les yeux en pinçant les lèvres –, puis la glissa sans ménagement dans son sac.

Ce fut le moment que choisit Niá pour les rejoindre. Ses yeux étaient relativement secs, quoiqu'un peu rouges, mais tout le monde fit mine de ne pas le remarquer.

Tout le monde sauf Chez. Son expression s'assombrit et il sembla sur le point de lui demander ce qui n'allait pas, mais il s'abstint.

Braddok, passant son sac sur son épaule, la salua d'un ton amical. Aksel hocha également la tête dans sa direction alors qu'Imari lui remettait sa sacoche.

— Tu n'avais pas besoin d'emballer mes affaires, répondit Niá doucement.

— J'y tenais.

Niá contempla le paquet, puis Imari. Enfin, elle redressa les épaules et opina du chef, bien décidée. Elle resterait.

Sur le coup, Imari aurait pu la serrer dans ses bras. En prenant le paquet, Niá remarqua immédiatement sa légèreté. Elle ouvrit le rabat et fronça les sourcils en comprenant ce qu'il manquait.

— C'est Chez qui a tes livres, expliqua Imari.

Avant que Niá ne puisse objecter, Imari ajouta :

— Il a insisté.

Anticipant probablement la réponse de Niá, Chez avait déjà commencé à descendre la colline derrière Stanis. Elle lança à Imari un regard sévère, mais cette dernière leva les bras au ciel en se désolidarisant du fuyard :

— Vois ça avec lui.

~

Niá n'aborda jamais le sujet avec Chez au fil des jours suivants, qui s'écoulèrent avec une formidable lenteur. En partie parce qu'ils ne pouvaient pas marcher plus vite, mais surtout parce que le paysage n'était qu'une bande de sable brun monotone et interminable. Les pieds et le corps d'Imari la faisaient souffrir en dépit de la racine de verra qu'elle prenait deux fois par jour, matin et soir, et elle était entièrement recouverte de sable. Elle en avait dans les oreilles, le nez et d'autres endroits qu'elle ne préférait pas mentionner. Cette couche de sable se changea en véritable pâte détrempée lorsqu'il plut, le troisième matin du voyage. L'averse ne dura pas longtemps, cependant, et dans l'après-midi, les nuages se dispersèrent lentement. Su'Vi recommença à les suivre.

Imari n'aimait pas qu'Azir sache où ils étaient. Elle espérait que Tallyn avait raison à propos de la mer.

Malgré son inconfort et son corps courbatu, Imari s'estimait heureuse. Après tout, ce n'était pas la saison des grosses chaleurs, et même si les nuits étaient froides, elles n'étaient pas insupportables. D'autant plus que Jeric l'étreignait chaque nuit, lui offrant le plus délicieux des réconforts.

Au cinquième jour du voyage, les griffes voraces du vent étaient assorties d'une saveur iodée, et des flaques commencèrent à apparaître dans le lit de la rivière asséchée qu'ils suivaient.

Ils approchaient.

— Regardez ça, dit Braddok en montrant du doigt un petit bassin d'eau saumâtre mousseuse.

Du sable recouvrait ses sourcils et sa barbe, teintant de rouille ses poils d'un roux d'ordinaire éclatant.

Jeric jeta un coup d'œil à la flaque d'eau, puis fronça les sourcils vers l'horizon, à l'est.

— Qu'y a-t-il ? demanda Imari.

— On devrait déjà avoir aperçu des mouettes.

Imari n'y avait pas songé, mais maintenant que Jeric l'évoquait, elle se rendait compte qu'il avait raison. Sans compter que l'hiver était arrivé dans les Provinces.

— On n'a pas vu une seule foutue créature depuis cinq jours, ajouta Aksel en s'arrêtant de l'autre côté de Jeric. Alors, je dirais que ça n'a rien d'étonnant.

Mais Jeric n'était pas satisfait.

— Tallyn, c'est encore loin ?

— Après cette côte, à environ cinq kilomètres.

Il était silencieux depuis le matin. À dire vrai, il n'avait pas beaucoup parlé depuis leur départ d'Av'Assi, mais ce jour-là, il était particulièrement introspectif – une attitude qui n'était pas sans inquiéter Imari.

— Nous devrions arriver au coucher du soleil, conclut l'alta-Lié.

— Dans ce cas, dressons le camp là-bas, fit Jeric en désignant un groupe de rochers devant eux. Nous pourrions nous rendre à Liri demain matin, une journée entière de soleil devant nous.

— En temps normal, je serais d'accord, répliqua Tallyn. Mais je crains que notre cher capitaine ne s'attarde pas.

Un pli se creusa entre les sourcils de Jeric. Imari sentait qu'il soupesait leurs options.

— Peux-tu Voir ce qui nous attend ?

Tallyn parut sur le point d'objecter. Il avait essayé – en vain – de Voir quelque chose depuis qu'ils avaient quitté Av'Assi. Soudain, sa paupière se ferma. Il y eut un instant de silence. Son œil clair s'ouvrit enfin et il secoua la tête.

Rien.

Jeric pinça les lèvres, son regard d'acier fixé sur la destination qu'ils ne pouvaient pas encore entrevoir.

— Je suis méfiant aussi, continua Tallyn, mais j'ai bien plus peur de rater le bateau, et je n'ai pas envie de rester bloqué dans cet endroit.

Un muscle tressauta dans la mâchoire de Jeric, puis il fit un brusque signe de tête à Tallyn et reprit la marche.

Su'Vi les suivit pendant un moment, mais lorsqu'ils atteignirent le pied de la dernière côte, elle vira de l'aile et disparut derrière un plateau. Elle ne revint pas, pourtant Imari sentait toujours sa présence. Elle était la seule à pouvoir le faire.

Ce que Su'Vi avait fait pour se cacher n'avait pas complètement fonctionné avec elle.

Ces derniers jours, l'enchanteresse s'était manifestée comme une pulsation constante, une étoile ternie qui vacillait de façon erratique, mais Imari ne pouvait jamais la regarder directement, car chaque fois, Su'Vi se fondait, indiscernable, dans la toile de fond de la terre. Imari soupçonnait son pouvoir d'y être pour quelque chose – un enchantement conçu pour la cacher spécifiquement à leurs yeux –, mais cela n'avait pas d'importance, car elle demeurait visible.

Jusqu'à présent.

— Elle est partie ? s'exclama Jeric sans s'arrêter.

Il savait qu'elle pouvait sentir Su'Vi – elle s'en était ouverte à Tallyn et lui dès qu'elle en avait pris conscience.

— Je la sens encore.

Il se rembrunit, tourné vers ce point, à l'horizon, où Su'Vi avait disparu, mais n'en discuta pas davantage.

Ils atteignirent enfin la crête, où le vent se mit à souffler, mordant à nouveau, projetant du sable et des mèches de cheveux au visage d'Imari. Une bourrasque faillit lui voler son écharpe, mais elle

la rattrapa de justesse.

— Jolis réflexes, releva Jeric.

— Difficile de voler une voleuse, rétorqua Imari.

La bouche de Jeric se retroussa, puis ils restèrent un moment dans un silence pesant en découvrant enfin leur destination. Une vaste mer s'étendait devant eux, noire sous des nuages d'orage, et, niché à la rencontre entre le sable et les eaux sombres se trouvait l'ancien port de Liri.

Liri avait été une ville tentaculaire autrefois, c'était évident, mais il n'en restait qu'une large empreinte de grès brisé, comme si les dieux eux-mêmes avaient piétiné cette magnifique étendue d'orgueil mortel, écrasant l'humanité sous leurs pieds. Ce qui frappa le plus Imari, cependant, était le calme qui y régnait. *Le vide*. L'eau apportait toujours de la vie, or ici, même la mer en semblait dépourvue. Il n'y avait pas de moutons blancs, pas de vagues ondulantes, pas de mouvement – rien. Pas de mouettes, pas une seule. Pas de bateau non plus. Il n'y avait rien d'autre que le vent, qui murmurait un mauvais présage à ses oreilles.

— On dirait que ton capitaine n'est pas là, fit remarquer Jeric à Tallyn alors que les autres les rattrapaient, eux aussi silencieux à la vue de cette ruine d'orgueil.

— Il viendra, fit Tallyn, son regard borgne fixé devant lui.

— Il est déjà parti ? demanda Imari.

— Non, répondit Tallyn sans hésiter. Il aurait attendu jusqu'à ce soir, mais il a peut-être été pris dans les intempéries.

Le vent froid les transperçait. Au-dessus de leur tête, les nuages s'entrechoquaient et s'agitaient, promettant de la pluie.

— Je n'aime pas ça, dit Imari.

— Moi non plus, renchérit Braddok.

— Nous avons un choix à faire, annonça Tallyn. Établir notre camp ici ou trouver un abri à Liri.

Jeric lança à Tallyn un regard narquois.

Son œil unique se plissa lorsqu'il répondit :

— Nous ne pouvons pas risquer de manquer le bateau, Roi Loup.

C'est alors que le tonnerre éclata au-dessus d'eux.

— Formidable, grogna Braddok.

— Va pour Liri, trancha alors Imari en consultant Jeric du regard.

Ce dernier pinça les lèvres et ses narines se dilatèrent.

— J'espère pour toi que tu as raison, vieil homme, le fustigea-t-il.

Sur ce, il entreprit la descente vers la ville.

Un large banc de sable comprimé les accueillit au pied de la dune. Selon Tallyn, il s'agissait autrefois de la route principale vers Liri. Imari devinait encore les petits sillons laissés par les anciennes ornières des chariots.

Des éclairs lézardaient le ciel lorsqu'ils atteignirent les champs extérieurs de Liri, comme les appelait l'alta-Liagé. Il n'y avait plus que du sable et quelques touffes d'herbes sèches. Alors qu'ils se dirigeaient vers la ville proprement dite, l'atmosphère se chargea de relents de sel et de poisson. Liri était un gigantesque labyrinthe de pierres décrépités et de cours d'eau asséchés. On avait conçu tout un réseau de canaux en guise de routes, puis des ponts pour relier les bâtiments et les chemins entre eux, bien que la plupart se soient effondrés. Des canots pourrissaient, serrés les uns contre les autres, certains sur la terre ferme, d'autres à moitié ensevelis dans des mares d'eau boueuse isolées. Les murs s'étaient effondrés, les toits écroulés, et quelques bouts de tissu délavé flottaient encore aux fenêtres, ultime vaine tentative de reddition.

Mais ce furent les ombres qui attirèrent l'attention d'Imari.

Elles s'étendaient, aussi longues et larges qu'épaisses, bordant chaque chemin démolì, emplissant chaque profonde crevasse. Imari, toutes les cordes de son corps tendues, ne pouvait se défaire de l'impression qu'ils étaient observés.

Tallyn les conduisit à travers les décombres. Ils durent revenir deux fois sur leurs pas, car le chemin était bloqué par des ruines. Ils finirent par atteindre le port, où une longue promenade en bois bordait la mer, à partir de laquelle plusieurs quais branlants s'avançaient comme autant de doigts. Les pontons étaient affaîssés,

nombre d'entre eux brisés et tous vermoulus, tandis que des dizaines de mâts perçaient l'eau sombre à l'image de lances. Un tonneau flottait parmi eux, tel un appât pour le mal tapi sous la surface.

Les bottes de Jeric firent trembler les planches de bois et il s'arrêta près du bord, les yeux baissés sur les gravats enfouis dans l'eau.

— Il ne peut pas s'amarrer ici.

— Alors, nous devons aller jusqu'à lui, déclara Tallyn.

La pluie qui s'était mise à tomber transformait rapidement les cheveux de bronze de Jeric en un brun plus doux, plus terne.

— Pas question de mettre les pieds là-dedans, lui retourna-t-il.

— Ce ne sera pas nécessaire. Il doit bien rester une embarcation encore intacte.

Tallyn désigna une zone en contrebas, où les rampes du quai se terminaient par une plage de sable. Là, au détour du rivage, des dizaines de petits bateaux étaient échoués, sans doute les esquifs de chasseurs de trésors incapables d'accoster normalement.

— Pour l'instant, intervint Imari alors que la pluie s'intensifiait, nous devons trouver un abri.

Ils évaluèrent les façades et frontons délabrés, restes sinistres du magnifique quai de Liri.

— Là.

Jeric indiquait la cime d'une vieille tour, à demi visible derrière le quai. Elle semblait penchée, encore rattachée à un bâtiment en forme de dôme, dont il ne restait que la moitié du toit bombé en bronze dépoli.

— Il n'y a qu'une seule issue, commenta Tallyn, sourcils froncés.

— Il n'y a aussi qu'une seule entrée, rétorqua Jeric. Et sans ton don de clairvoyance, nous aurons besoin de notre vue. De préférence en prenant de la hauteur.

Chapitre 9

Tallyn et Niá disposèrent les pierres de protection comme ils le faisaient chaque nuit, tandis que les autres tentaient de se mettre à l'aise.

L'ascension jusqu'au sommet de la tour avait été incertaine. En fin de compte, elle penchait plus qu'il n'y paraissait de l'extérieur, et gravir l'escalier en colimaçon s'était avéré être un véritable défi. L'escalier irrégulier avait fini par déboucher sur une pièce ronde au sol incliné et aux murs de plâtre écaillé, dont les fenêtres en forme d'arche offraient une vue imprenable sur la mer et la ville, ainsi que sur le dôme brisé qui jouxtait leur abri de fortune.

Malgré la posture désavantagée et la stabilité douteuse de la tour, Jeric avait raison : prendre de la hauteur leur procurerait l'avantage.

Il y avait une petite trappe dans le toit, miraculeusement encore intacte. Jeric la tira et – avec un coup de pouce de Braddok – monta pour l'inspecter. Dix minutes plus tard, il en ressortit, atterrissant avec souplesse sur ses pieds. La pluie ruisselait sur ses tempes et avait détrempé ses vêtements, et lorsqu'il ébouriffa ses cheveux mouillés, des gouttelettes volèrent.

— On dirait qu'il y a bien un canot encore en état, dit Jeric à Tallyn, souriant à belles dents. Il ne nous mènera pas à Corinthe, mais il devrait nous permettre de traverser la baie. En supposant qu'il vienne.

— Il viendra, lui assura l'autre en plaçant une nouvelle pierre de protection. Aucun signe de Su'Vi ?

— Je n'ai rien vu, en tout cas.

Jeric se tourna vers Imari.

— Est-ce que tu... ?

Il n'eut pas besoin de préciser sa pensée ; elle fermait déjà les yeux.

Son monde bascula instantanément, explosant de sons, de lumière et d'espaces sombres entre les deux. Entrer dans le plan du Shah était devenu une seconde nature – elle n'éprouvait plus de difficultés. Mais au moment où elle se glissa dans cet espace, elle sut que quelque chose n'allait pas.

Il n'y avait pas d'étoiles, rien que l'obscurité.

C'était comme si un épais brouillard noir s'était installé, et une odeur étrange embaumait l'air. Quelque chose de métallique et de... *sauvage*, vibrant d'une énergie qu'elle ne pouvait voir, seulement sentir, et les cordes en elle se tendirent à nouveau, sur la défensive.

Qu'est-ce que c'est ? se demanda-t-elle.

Elle traversa cette obscurité sauvage et métallique jusqu'aux confins de la ville. À cet endroit, l'obscurité se dissipait et elle entrevit des petits points de lumière vacillants dans le sol, même s'ils peinaient à rester allumés. Elle poussa son pouvoir plus loin encore, à travers ces champs désolés, par-delà le sable et la roche, jusqu'aux plateaux. Il y avait beaucoup plus d'étoiles ici, mais pas autant qu'il aurait dû y en avoir.

Là.

La petite étoile de Su'Vi vacillait, perchée sur le bord d'un plateau. Imari entendait faiblement son chant – ce son aigu déformé et dissonant –, mais au moment où elle le repéra, la mélodie cessa et la lumière de Su'Vi disparut, laissant place au silence et aux ténèbres.

Imari ouvrit les paupières pour découvrir le regard bleu foncé de Jeric. Juste devant elle, il la dévisageait avec la sagacité d'un chasseur, tandis que les autres avaient l'air intrigués.

— Elle est perchée au sommet des plateaux, annonça Imari.

Le regard de Jeric se dirigea vers la fenêtre, comme s'il pouvait voir l'enchanteresse à travers les dunes.

— Comment le sais-tu ? demanda Stanis, sa voix dégoulinant d'accusation.

L'attention de Jeric se reporta brusquement sur son homme, mais Imari posa une main sur son bras et répondit :

— Je vois le monde sous forme d'étoiles lorsque je... j'accède à mon pouvoir. Même quand il n'y a personne en vue, le paysage en

regorge.

Stanis se renfroгна. Le reste des hommes de Jeric semblaient curieux.

— Les gens ont... des étoiles aussi ? demanda Chez prudemment.

— Les gens m'apparaissent plus clairement car ils sont beaucoup plus brillants, mais ici...

Elle marqua une pause, reportant son attention sur l'une de ces petites bannières lugubres qui fouettaient le vent, avant de se focaliser de nouveau sur ses compagnons de route.

— ... il n'y a pas de lumière, acheva-t-elle.

— C'est déjà arrivé avant ? s'enquit Aksel.

Imari croisa le regard de Tallyn.

— Seulement une fois. Avec... Zussa. Près de l'arbre.

Un sentiment de malaise imprégna l'air.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Jenya.

Voyant qu'Imari n'avait pas de réponse, Tallyn intervint :

— Je ne sais pas, mais nous devrions manger et essayer de nous reposer.

Il jeta un regard méfiant au plafond, son plâtre lézardé et ses fissures.

Personne ne bougea pendant quelques secondes, puis Braddok sortit une nouvelle flasque de son sac – écopant d'un coup d'œil désapprobateur de Jeric, qu'il ignora. Il se dirigea vers une fenêtre, titubant légèrement sur l'inclinaison déconcertante du sol, puis il jeta un coup d'œil à l'extérieur en prenant une lampée.

— Alors, où est ce canot, Loup ?

Jenya le rejoignit à la fenêtre et désigna l'embarcation quelques secondes plus tard.

— Je vois.

Braddok but à nouveau.

— Il n'est pas très grand, commenta Jenya à l'adresse de Jeric. On rentrera tous dedans ?

— Personnellement, je suis plus préoccupé par la pertinence de choisir cette tour comme abri... fit Chez, arrachant négligemment un

morceau de plâtre du mur avant de se retrouver avec un pan tout entier entre les doigts, dévoilant une fissure d'une ampleur surprenante dans le mur de sable comprimé.

— Comme c'est réconfortant... laissa échapper Jenya.

— Tu cherches du réconfort, Jen ? lui répondit Braddok en haussant un sourcil suggestif.

Elle lui assena un coup à l'arrière de la tête.

— Merci, *Rasé*. Je me sens déjà mieux.

Braddok s'esclaffa tandis que la guerrière prenait place face à Stanis et Aksel, qui avaient commencé à briser des morceaux de biscuits. Braddok les rejoignit avec un énorme sourire benêt.

Tallyn et Niá travaillaient à sécuriser le périmètre, mais Imari ne se sentait ni de manger ni de s'asseoir. Au lieu de quoi, elle s'approcha d'une fenêtre. Des éclairs zébraient le ciel, blanchissant le squelette de Liri.

Jeric la rejoignit et se pencha, ses avant-bras sur le rebord de la fenêtre. Ainsi, ses yeux étaient presque à la même hauteur que les siens et ils étaient suffisamment proches pour qu'elle puisse sentir la pluie sur sa peau. Il balaya les ruines du regard, son expression fermée réduite à des lignes sèches et crispées.

— Il y a quelque chose qui ne va vraiment pas ici, chuchota-t-il.

— Je sais, murmura-t-elle en s'accoudant à la fenêtre à côté de lui. Où est le bateau que tu as trouvé ?

Son épaule se contracta contre la sienne quand il tendit le doigt vers le lointain.

— Là-bas. Là où le rivage s'incurve, près de ces rochers.

Elle plissa les yeux et aperçut un canot sur le côté, posé sur le sable. Ils n'auraient pas pu le voir depuis le quai, car il était caché derrière les autres bateaux.

— Bien vu.

Il semblait être en grande partie intact, ou du moins en meilleur état que tous les autres, mais elle était d'accord avec Jenya : il avait l'air petit.

— On pourra faire deux voyages au besoin, j'imagine.

— Tout le monde tiendra dedans, insista-t-il.

À la vue des ombres sous ses yeux, elle l'exhorta à manger un bout. Il n'avait avalé que quelques bouchées depuis leur départ. Il n'avait pas beaucoup dormi non plus – comme aucun d'entre eux –, mais Jeric avait tout de même pris la garde chaque nuit avec Tallyn, à l'exception des quelques heures qui précédaient le lever du soleil, lorsqu'il la tenait dans ses bras.

— Je n'ai pas faim, répliqua-t-il.

— menteur.

Il lui jeta un coup d'œil en coin, ses lèvres s'étirèrent, et il approcha la bouche de son oreille :

— Tu as raison. En fait, je suis *affamé*... mais pas de nourriture.

Puis il s'écarta, une lueur dans les yeux.

Imari sentit tout son corps rougir.

— Tu risques de ne pas garder grand-chose dans ton estomac une fois que nous serons à bord de ce bateau, alors tu ferais mieux de faire des réserves maintenant.

— Oh, grands dieux... ne m'en parle pas.

Elle lui donna une bourrade, un sourire sur les lèvres.

— *Mange*. Je vais ouvrir l'œil.

Cette fois, il ne s'y opposa pas. Il parut même apprécier cette attention et prit place avec ses hommes et Jenya, pendant que les deux Liagés achevaient leur tâche.

Un vent froid balaya leur tour, arrachant un gémissement aux murs. Par les étoiles, elle espérait que Survak tiendrait parole. Ils ne pouvaient pas prendre le risque de passer par Istraä maintenant, pas avec Su'Vi sur leurs talons. La pensée d'Istraä la ramena à ses frères. En vérité, ils n'étaient jamais loin de ses pensées, et Kaï...

Kaï, sale idiot d'égoïste, pesta Imari dans son esprit. *Je pourrais te tuer*.

Elle avait pourtant du mal à le détester, l'image de son frère nu et enchaîné à un démon se rappelant à sa mémoire. Le puits d'agonie sans fin dans ses yeux.

Créateur, ayez pitié de lui, pria-t-elle. *Ayez pitié de tous les deux. Donnez à Kaï la chance d'arranger les choses*.

Ce fut à ce moment que Niá la rejoignit.

— C'est fait ? demanda Imari.

— Oui. On a aussi ajouté quelques enchantements aux murs.
Pour être sûrs qu'ils tiennent.

Imari partit d'un petit rire et Niá sourit alors qu'elles observaient les ruines. Elles n'avaient pas eu le temps de poursuivre leur conversation de cette première matinée, mais l'aveu de Niá était toujours là, les suivant comme la présence de Kaï, évoqué par chaque regard, chaque mot.

Les bavardages du groupe étaient difficilement perceptibles à travers le murmure de la pluie.

— Tu étais plus proche de Ricón ? demanda doucement Niá.

— Oui, répondit Imari. On s'est toujours compris.

Enfin, par le passé. Le Shah avait formé une barrière entre eux.

Niá resta silencieuse un moment, puis dit :

— Il en était jaloux, tu sais.

Elle parlait de Kaï, et Imari se demandait ce qu'elle savait de sa famille et de leur histoire.

— Saza était mon seul frère, poursuivit Niá, mais nous avons ce lien aussi.

Le petit Saza.

Imari ne pouvait se défaire de l'image du garçon tordu de douleur dans la rue, consumé par les ténèbres d'Astrid.

— Je ne t'ai jamais dit comment on s'était rencontrés, n'est-ce pas ? demanda Imari.

Niá secoua la tête.

— Sebharan, expliqua Imari, m'a emmenée rendre visite aux malades et blessés du Qazzat. Saza était là, il portait de l'eau, mais quand il m'a vue, il a trébuché et a laissé tomber les seaux. C'était comme s'il m'avait reconnue, ajouta-t-elle après un silence, alors que je ne l'avais jamais vu de ma vie.

— Il a senti ton pouvoir, en déduisit Niá.

Imari hocha la tête ; elle comprenait à présent. Imari lui conta la suite – comment elle était partie à la recherche de Saza au milieu de la nuit, pour découvrir qu'il avait dérobé les herbes qu'elle avait laissées pour les gardes malades.

Les yeux de Niá brillèrent.

Imari hésita avant de demander :

— Comment... t'es-tu retrouvée au temple d'Ashova ?

Imari voulait lui poser la question depuis un certain temps, mais elle craignait de la faire souffrir davantage.

Les yeux de Niá se perdirent dans la nuit, et alors qu'Imari pensait qu'elle ne répondrait pas, elle reprit à voix basse :

— Je travaillais dans les champs, commença-t-elle avant de prendre une profonde inspiration. L'un des kahars était venu collecter les offrandes de mon maître et m'a prise à la place.

Elle inspira à nouveau, saisie d'un léger frisson.

— Oza l'a découvert plus tard, comme je ne rentrais pas à la maison. Elle est même allée jusque là-bas et a supplié le kahar de me laisser partir, mais il... s'interrompt-elle pour déglutir. C'est à *moi* qu'il l'a fait payer, alors Oza n'est plus jamais revenue.

Imari s'approcha de Niá, mais celle-ci ferma les yeux et détourna le visage en murmurant :

— Non, s'il te plaît.

— Est-ce que je te rappelle Kaï ? chuchota Imari après un moment, renonçant à la reconforter.

— Non, dit enfin Niá. Tu ne me fais pas du tout penser à lui.

Un bruit métallique retentit et Imari jeta un coup d'œil derrière elles. Son regard croisa celui de Chez. Assis à quelques pas de là, il baissa aussitôt les yeux, s'empressant de récupérer la lame de ténébrine qui lui avait échappé des mains.

Il avait tout entendu.

Niá le comprit aussi.

Imari ouvrit la bouche pour dire quelque chose – n'importe quoi, pourvu qu'elle change de sujet – quand une pierre de protection près de la fenêtre se mit à briller. Ce n'était qu'une lueur, un éclat dans ce monde toujours plus sombre, mais alors même que le regard d'Imari s'y arrêta, la lumière devint de plus en plus brillante – et ne semblait plus vouloir s'éteindre.

Derrière elle, Aksel gloussait aux bons mots de Braddok, mais son rire s'arrêta net lorsque son alpha sauta sur ses pieds, une lame de

ténébrine à la main.

Imari croisa le regard acéré de Jeric, puis celui de Tallyn. Tous étaient alertes. Jenya et Braddock se levèrent pour s'approcher de la fenêtre.

— Je ne vois rien, et vous ? fit Imari, scrutant la nuit derrière chaque embrasure.

— Rien... fit Jenya en plissant les yeux.

Soudain, la jeune Liagée se figea.

— Niá... ? demanda Imari en suivant son regard atterré.

Il y avait un enfant au beau milieu de la rue.

Imari sentit son sang se glacer.

C'était Saza.

Et en même temps, ce n'était pas lui. La silhouette en contrebas avait la même petite forme et ses traits d'enfant, mais ses yeux étaient vides, entièrement noirs, luisants comme de l'obsidienne. Un son strident et dissonant ébranla l'âme d'Imari.

Saza fit un pas en avant, mais son pied traînait étrangement, comme s'il avait du mal à se mouvoir.

— Par les enfers... fit Jeric, juste derrière eux.

— Tallyn, qu'est-ce que c'est ? s'alarma Imari.

Ce dernier s'était déplacé vers la fenêtre adjacente, la posture rigide tandis qu'il observait le garçon en dessous.

— Je l'ignore.

Niá tremblait, les yeux écarquillés, rivés sur la chose qui était et n'était pas Saza. Sa respiration était rapide, effrénée.

— Niá, regarde-moi, exigea Imari.

Mais elle n'en fit rien – elle en était incapable. Au lieu de quoi, elle se rua vers les escaliers.

Imari lui attrapa le bras pour l'arrêter.

— Niá, ce n'est pas lui. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas Saza.

Elle était paniquée, son expression torturée par l'indécision.

— Niá, aide-moi... cria Saza d'une voix qui sonnait faux, déformée par un écho artificiel. Ça fait mal et j'ai très peur, s'il te plaît, Ni... aide-moi.

Une deuxième gardienne s'anima soudain. Puis une troisième.

Imari croisa le regard de Tallyn.

— Niá ! hurla la voix de Saza.

Elle sanglotait à présent, tremblant violemment contre Imari.

— Niá, ne me quitte pas !

Une quatrième pierre de protection.

— Imari... la prévint Jeric.

Parce qu'il avait besoin de son aide. Il avait besoin de son pouvoir. Mais elle ne pouvait pas abandonner Niá. Soudain, Chez prit le relais.

— Je m'en occupe, dit-il.

Sans attendre son approbation, il arracha Niá aux mains d'Imari et l'enserra de ses bras. Mais à la seconde où Chez étreignit la jeune femme, Imari comprit son erreur. Le corps de Niá se figea, ses yeux s'ouvrirent grands, et plusieurs événements se produisirent en même temps.

Les traits de Niá se déformèrent.

— *Lâche-moi !* s'égosilla-t-elle.

Chez, qui avait écouté la conversation de Niá et Imari, perçut la terreur dans la voix de la jeune femme. Comprenant son erreur, il lâcha prise immédiatement. Ses bras retombèrent alors même que Niá se retournait, le déséquilibrant. Chez tomba à la renverse, trébucha sur une sacoche et une gardienne soigneusement placée, et vint heurter le mur déjà largement fissuré. Le poids de Chez était plus lourd que la cloison abîmée ne pouvait le supporter.

Un craquement se fit entendre, le mur céda, et il passa au travers, emportant le plâtre et des morceaux de grès avec lui. D'autres craquements de bois retentirent, Chez hurla, Imari entendit un bruit sourd quand son corps toucha le sol, puis...

Le silence.

Chapitre 10

— Merde ! s'écria Jeric en se précipitant vers le trou béant dans le mur.

Imari accourut, elle aussi, terrifiée à l'idée de ce qu'elle découvrirait, mais lorsqu'elle regarda au-dehors, elle ne vit que le toit adjacent et le dôme fracturé de leur tour. Une seconde plus tard, Tallyn produisit une minuscule lumière d'un blanc tirant sur le bleu et la fit voler devant eux, jusque dans les entrailles exposées du dôme, où elle plana au-dessus du rez-de-chaussée.

Chez gisait près de trois étages plus bas, sur des fragments de bois et de pierre, sa peau livide argentée sous la lumière de Tallyn. Il ne bougeait pas.

Braddok poussa un juron.

— Il est toujours en vie, dit Imari qui sentait le pouls – quoique faible – de son étoile.

Le groupe poussa un soupir de soulagement. Niá porta une main à sa poitrine et murmura quelque chose qu'Imari ne comprit pas.

— Je prends les escaliers... fit Aksel en se dirigeant vers la porte.

Jeric l'attrapa par le bras pour le retenir.

— Pas avec cette chose, là dehors.

Aksel libéra son bras d'un coup sec.

— On ne peut pas le laisser !

Jeric, le cerveau en ébullition, fouilla alors une besace, en retira une corde et l'enroula autour de son épaule.

— Elle n'est pas assez longue, protesta Braddok.

— Elle le sera depuis ce toit.

Imari évalua l'épine dorsale de pierre, une articulation architecturale reliant leur tour au dôme comme un ligament. Elle mesurait environ trois mètres de long et était effroyablement étroite. Chez avait dû heurter cette arête en premier, avant de dégringoler

par-dessus le bord, à travers l'ouverture dans le toit, mais cette interruption dans sa chute lui avait probablement sauvé la vie.

Jeric testa le rebord inférieur du trou que Chez avait involontairement créé, vérifiant sa solidité.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Loup, tenta de le dissuader Jenya.

— Nous n'avons pas le temps d'en trouver une autre.

Jeric saisit la base du trou et passa une longue jambe par-dessus. Il se baissa contre le flanc de leur tour jusqu'à se retrouver suspendu, le corps en totale extension, puis il se laissa tomber sur les trois derniers mètres pour atterrir sur l'étroite arête de pierre.

Des tuiles se brisèrent et des gravats roulèrent, allant s'écraser sur les ruines en contrebas. Imari retint son souffle.

Jeric demeura parfaitement immobile, attendant d'être certain que l'épine dorsale de la structure supporterait son poids, puis il avança à pas lents et mesurés.

Le cœur d'Imari battait la chamade alors qu'il évoluait sur cette corniche comme sur une corde raide. À côté d'elle, Niá était pâle, figée par le choc. Mais Jeric se déplaçait comme un félin, stable sur ses pieds, jusqu'au bord du dôme où il s'accroupit.

L'attention d'Imari se détourna de lui pour se porter sur le silence épais et omniprésent.

— Tallyn, dit-elle soudain.

Ils se précipitèrent vers la fenêtre, où ils trouvèrent une rue déserte.

— Peux-tu réparer les gardiennes ? demanda Imari à Tallyn, les nerfs à vif.

Leur cercle de pierres protectrices s'était éteint. Non pas parce que la chose s'était enfuie, mais parce que Chez avait entraîné une gardienne dans sa chute et brisé l'enchantement.

Mais avant que le vieil homme ne puisse répondre, Aksel cria :

— Il bouge !

De l'autre côté du mur, Chez roulait sur le côté, visiblement en proie à une grande souffrance.

Jeric, quant à lui, attachait une extrémité de la corde à une

plaque de bois qui dépassait du toit comme une côte cassée.

— Brad, descends. J'ai besoin de ton aide.

Braddok jura dans sa barbe, mais il fit ce que son Loup lui ordonnait. Il passa à travers le trou dans le mur comme Jeric l'avait fait, emportant avec lui quelques morceaux de plâtre supplémentaires, puis atterrit avec moins de grâce, avant de s'avancer sur l'arête. Imari ne voulait pas regarder. Chaque pas était une véritable épreuve d'équilibre. Même Jenya se figea à côté d'elle. Braddok finit par rejoindre Jeric, où cette colonne vertébrale rejoignait comme une articulation le dôme brisé.

— Reste ici et assure-toi que la corde ne glisse pas, ordonna Jeric. Je vais descendre récupérer Chez.

— Il n'en est pas qu... s'interrompit Braddok alors que Jeric descendait déjà le long de la corde.

Imari scrutait les alentours, les ombres, aux aguets et tous les sens en éveil, mais il n'y avait pas de vie, pas d'étoiles – hormis les leurs.

Jeric hissa Chez sur ses pieds et lui tendit le bout de la corde, mais Chez secoua la tête. Il ne pouvait pas lever son bras gauche. Jeric entreprit alors d'enrouler l'extrémité de la corde autour des aisselles du blessé comme une écharpe. Il allait le faire monter en premier.

— Tire ! lança Jeric à Braddok, qui s'empressa de remonter la corde, les pieds calés sur la petite plate-forme tandis que Chez s'accrochait de son seul bras valide.

Quelque chose s'immisça dans les sens d'Imari, un son discordant qui mit à rude épreuve ses nerfs en ébullition.

— Dépêchez-vous... murmura-t-elle, sautillant sur ses orteils tout en scrutant les ombres environnantes.

Braddok venait de tirer Chez sur cette étroite corniche à côté de lui quand une ombre jaillit des recoins sombres de la pièce en dessous. Sa forme était presque humanoïde, mais elle était accroupie, à quatre pattes comme une Ombre.

Or ce n'était pas une Ombre.

Cette créature avait un visage plat et des yeux d'un noir pur, avec deux fentes à la place du nez, et sa bouche n'était qu'une

ouverture ronde remplie de dents pointues comme des aiguilles.

Par toutes les étoiles...

— *Tallyn*, lança Imari.

— Je le vois, répondit-il au moment où Braddock appelait Jeric.

Mais ce dernier avait repéré la créature, lui aussi. Il faisait tourner une lame de ténérine dans sa main alors qu'elle s'approchait lentement. Braddock s'échinait à défaire les nœuds pour renvoyer la corde à Jeric, mais cela prenait beaucoup trop de temps.

— *Tallyn, fais quelque chose !* le pressa Imari.

— Je ne peux pas. Si je le fais sauter, le reste du dôme s'effondrera avec. Cette lumière devrait le retenir pour le moment. C'est ce qui m'a pris un peu plus de temps. Elle ne se contente pas d'éclairer.

En effet, la créature ne semblait pas vouloir s'approcher davantage du petit dôme de lumière créé par Tallyn. La créature longeait le périmètre, se glissant le long du bord comme un prédateur sous le regard attentif de Jeric, qui attendait que Braddock lâche la corde.

— Allez... murmura Imari en se frottant les mains, comme prisonnière de sa propre peau.

Puis la chose... mua. Ses traits se transformèrent en une bouillie de couleurs, et son corps se contorsionna alors qu'il se métamorphosait.

Prenant la forme de Hagan.

C'était Hagan, la nuit où Astrid avait attaqué. Trois lignes noires barraient ses joues pâles, mais comme le Saza de la rue, les yeux de ce Hagan-ci étaient d'un noir d'encre. Sans âme.

Non, ce n'était clairement pas une Ombre.

— Par les enfers... souffla Stanis alors qu'Aksel demandait : Qu'est-ce que c'est ?

De son côté, Braddock avait toutes les peines du monde à retirer la corde de Chez, et la créature se transforma à nouveau. Ses traits se modifièrent, alternant entre Hagan et une version plus ancienne de Hagan – le père de Jeric, peut-être ? – avant de prendre l'allure d'une femme.

Elle avait de longs cheveux tressés – comme ceux de Jeric, d'un brun doux aux mèches dorées –, et une tache sombre marquait un trou dans sa poitrine. Ses traits étaient d'une beauté saisissante et bien structurés, comme ceux de Jeric, mais ses yeux d'un noir pur transformaient la beauté en cauchemar.

Le corps entier de Jeric se figea et Imari comprit de qui il s'agissait, même si elle n'avait jamais vu cette femme de sa vie.

— Jos... mon chéri, dit la mère de Jeric d'une voix qui résonnait étrangement, dissonante comme celle de Saza. Aide-moi.

— Jeric, ne l'écoute pas ! cria Imari. Ce n'est pas elle !

Pourtant, depuis son perchoir, elle voyait bien que Jeric était déchiré.

— Loup ! cria Braddock avant de lui jeter enfin l'extrémité de la corde.

Au même instant, un énorme oiseau noir surgit de nulle part, fendait la nuit pour venir percuter la lumière de Tallyn.

Su'Vi.

Imari poussa un juron alors que la lumière explosait. Une ligne de basse profonde et assourdissante secoua leur tour, et la lumière se déversa comme un million d'éclats de verre scintillants, arrosant les décombres, où elle s'éteignit comme des braises mourantes.

Disparue.

Le monde était à présent plongé dans une obscurité totale.

Un affreux grognement retentit en contrebas et Niá produisit une nouvelle lumière, au moment où la mère de Jeric bondissait dans les airs à une hauteur improbable, ses doigts se transformant en griffes.

— Jeric ! hurla Imari quand la créature atterrit directement sur lui, le faisant basculer sur le dos.

Elle eut à peine le temps de réagir que la chose – désormais un imbroglia sinistre de membres, de griffes et de peau humaine – se cabrait en poussant un affreux gémissement venu d'un autre monde, comme une dizaine de trompettes discordantes. Le cri vrilla la tête d'Imari, et elle se boucha les oreilles – comme les autres –, laissant le terrible son transpercer le silence.

Jeric repoussa la créature d'un coup de pied et se redressa. Elle tituba avant de tomber à la renverse, serrant la lame de ténébrine fichée dans sa poitrine.

Imari crut en pleurer de soulagement.

— Loup ! cria Braddok.

Jeric bondit, saisit la corde et se hissa, une main après l'autre, tandis que Braddok le tirait simultanément vers l'étroite corniche.

Tout à coup, des gémissements fendirent la nuit. De tous les coins de la ville, glapissements et hurlements résonnèrent, creusant un trou sans fond dans les tripes d'Imari.

Par les étoiles, il devait y en avoir des dizaines.

— *Dashá*, pesta Jenya.

— Misère ! renchérit Aksel.

Même si l'alta-Liagé avait le temps de réparer leurs gardiennes, ces protections ne seraient jamais suffisantes, aussi Imari annonça :

— Nous devons partir.

— Pour aller où ? s'exclama Stanis.

— Vers l'eau. Tu peux atteindre le canot ? cria-t-elle à l'attention de Jeric.

Il jeta un œil alentour – la nuit, les ombres –, avant de répondre, toujours sur la poutre :

— Prenez les escaliers. On vous rattrapera.

Imari avait beau répugner à le quitter, elle savait qu'il avait raison. Ils n'avaient tout simplement pas le temps de ramener Chez jusque dans la tour ; Jeric devait trouver un autre moyen de descendre, et vite.

— *Allez-y* ! cria-t-il tandis que Braddok et lui guidaient Chez plus loin, au bord du dôme étroit, cherchant un passage vers l'étage inférieur.

— Zurina.

Jenya lui fit signe depuis le seuil de la porte alors que les hurlements résonnaient dans la nuit. Elle tenait ses sacoches et celles de Braddok.

Imari s'éloigna du trou dans le mur, prit ses sacs et ceux de Jeric, et s'élança dans l'escalier en colimaçon derrière les autres.

Les jappements emplissaient toujours la nuit tandis qu'ils suivaient Tallyn au milieu des ruines, dévalant les rues à travers la pluie et le dédale de silhouettes menaçantes, jusqu'au quai.

Il n'y avait aucun signe de Jeric.

— Imari, dépêchez-vous ! s'écria la Saredd devant elle.

Sourde à son appel, Imari s'immobilisa, guettant l'arrivée de Jeric. Elle espérait que lui et les autres étaient descendus en un seul morceau de leur perchoir.

La clameur se rapprochait, et il n'arrivait toujours pas. Exerçant ses sens, Imari perçut l'étoile brillante de Jeric juste au moment où Braddok et lui débouchaient d'un recoin, soutenant un Chez titubant jusque sur le quai.

— Le Créateur soit loué... soupira Imari.

Mais au même instant, l'une de ces créatures semblables aux Ombres déboula d'entre les bâtiments et fondit sur le ponton derrière le trio.

— Jeric, derrière toi !

Braddok jeta un coup d'œil en arrière, extirpa quelque chose de sa ceinture et la lança. De la ténébrine. La lame parcourut la distance en un trait d'obsidienne et se ficha dans la poitrine de leur poursuivant.

Ce dernier poussa un cri en basculant vers l'avant, glissant sur les planches jusqu'à s'écraser dans un amas de nasses. Imari n'eut pas le temps d'être soulagée ; trois autres émergeaient déjà d'une brèche dans une rangée de maisons.

Les créatures s'arrêtèrent sur le quai en reniflant. Une à une, elles tournèrent leurs visages hideux et plats en direction de Jeric et bondirent sur lui et ses hommes.

Désespérée, Imari s'apprêtait à laisser éclater son pouvoir – prête à tout tenter pour les aider – lorsqu'elle sentit une pulsation dans l'air et le picotement du Shah derrière elle. Soudain, une sphère de lumière d'un blanc lunaire s'éleva au-dessus de sa tête, entrant en collision avec les deux créatures qui se trouvaient devant elle. Un éclat blanc traversa leurs corps, électrisant leurs silhouettes. Mais la troisième créature se contenta de bondir par-dessus leurs corps

effondrés, bien déterminé à atteindre ses proies.

Tallyn n'envoya pas d'autre lumière. Il trébucha, tituba et s'appuya contre un poteau. Entre la protection de la tour, l'éclairage du dôme et ce dernier effort, il avait dépensé tout le Shah qu'il pouvait puiser.

La créature était désormais à trente pas de Jeric et des deux autres, martelant les planches du quai de ses pas lourds.

Vingt-cinq pas.

— Garde Chez, dit Braddock en se détachant des deux autres.

Vingt.

Sans réfléchir, Imari se mit à chanter. Elle entra immédiatement dans le plan du Shah, et dans cette ville enténébrée, elle repéra aisément les étoiles appartenant à Jeric et ses hommes. La chaleur naquit dans son estomac, comme toujours, mais cette fois elle n'avait pas de talla dans lequel la déverser. Au lieu de quoi, le Shah continua à prendre de l'ampleur dans sa poitrine.

Elle persévéra, cependant, ignorant la chaleur pour viser la créature qui poursuivait ses compagnons. Elle venait d'apercevoir son étoile, car cette chose en avait une, comme les tyrcorats de Fyri. Tel le soleil lors d'une éclipse, à la fois noir et aurolé de lumière. La créature avait été une personne, autrefois, peut-être un habitant de Liri ou un vagabond faisant escale dans une futile chasse au trésor, avant que son âme ne soit pervertie par la corruption qui infusait cette terre.

Imari devait juste opérer le bon accord pour qu'elle retrouve sa pureté.

Ses notes s'écoulaient en trilles, couvrant les intervalles malgré le feu liquide qui inondait à présent ses veines, et l'étoile éclipse de la créature redoubla d'éclat, plus vive, plus *sonore*. Elle en avait saisi la tonalité, l'âme, et l'avait intégrée à son chant. Elle modifia sa tonique, transforma sa mineure en majeure, et dans la nuit fusèrent les cris de la créature.

Sa lumière s'immobilisa, et avec sa vision humaine, Imari la vit se débattre sur les planches, hurler et grincer des dents. À aucun moment elle n'interrompt son chant. Pas même lorsque le feu brûla

ses membres et s'enfonça dans sa gorge. Une dernière note lui échappa, mais elle la tint résolument. Il y eut une explosion de puissance, une vague de chaleur et de lumière. Enfin, le soleil masqué de la créature explosa en un million de petites étoiles, qui retombèrent en pluie sur les planches avant de s'éteindre comme des lumignons.

Imari n'avait pas conscience que ses genoux se dérobaient jusqu'à ce que Jeric la rattrape par les épaules et la redresse pour l'entraîner sur le quai derrière lui. Sa vision était trouble, ses entrailles percluses de douleurs, et elle était sur le point de vomir.

— Ne refais plus jamais ça, lui dit-il en la soutenant alors qu'ils dévalaient la plage, à la suite de leurs compagnons.

Mais sans Jeric pour l'aider et sans appuis solides, Chez trébucha dans le sable, entraînant Braddok dans sa chute.

— Aks ! cria Jeric.

Aksel regarda par-dessus son épaule et se précipita à la rescousse. Ensemble, Braddok et lui aidèrent Chez à reprendre sa course.

— Là, un bateau ! s'écria Jenya, qui avait pris de l'avance.

Imari crut d'abord qu'elle parlait du canot, mais elle faisait de grands gestes vers l'eau. Oû de faibles lumières clignotaient, au milieu de la baie.

Survak.

Se raccrochant à Jeric, Imari força ses jambes à avancer dans le sable trop meuble alors que sa conscience s'estompait déjà. Encore un peu plus loin...

Il y eut un faible grognement, suivi d'un cri de surprise.

Un bref coup d'œil en arrière lui révéla une ombre qui semblait s'extraire de la nuit pour atterrir sur Aksel, Chez et Braddok, les envoyant rouler au sol.

Non.

Braddok s'efforçait de se défaire de Chez quand la créature referma ses mâchoires arrondies autour de la cheville d'Aksel, le traînant dans le sable en direction des quais. Ce dernier hurlait, tentant de se dégager à grands coups de pied, essayant de trouver quelque chose à quoi se retenir.

— *Aks !*

Jeric lâcha Imari pour s'élancer vers lui.

Mais la créature avait déjà ramené Aksel sur le quai, où d'autres l'attendaient, à quatre pattes, dans un chœur de grognements. Aksel hurla de plus belle alors que son ravisseur le conduisait jusqu'à sa horde, hors de vue du reste du groupe, où son cri s'interrompit abruptement.

Non...

Tout s'était passé si vite qu'Imari peinait à comprendre la scène sous ses yeux. Jeric était planté à quelques mètres d'elle, sur la plage, hors d'haleine et de la rage plein les yeux alors qu'il regardait la horde se ruer sur le quai comme des hyènes enragées.

— Au bateau, vite ! cria Tallyn.

Les monstres en périphérie jetèrent un coup d'œil dans leur direction, puis se détournèrent du quai et de leur festin pour les suivre au pas de course.

— *Jeric !* lança Imari qui sentait l'étourdissement la gagner.

Plus loin sur la plage, Stanis et Jenya les enjoignaient de courir, de se dépêcher.

Furieux, Jeric se détourna du quai et prit ses jambes à son cou. Il rattrapa Braddok et Chez, qu'il dirigea vers le canot.

Mais les monstres bondissaient déjà sur la plage derrière eux ; ils gagnaient du terrain rapidement.

Un autre éclair passa au-dessus de la tête d'Imari. Cette fois, il provenait de Niá. Son souffle frappa l'une des créatures de face, laissant un trou dans sa poitrine, et elle fut projetée par la force de l'impact. Elle percuta les deux autres derrière elle, mais la horde filait toujours sur le sable sans se laisser décontenancer, attirant l'attention des autres créatures toujours sur les quais. À présent, toute une foule de créatures les avait pris en chasse.

Elles étaient trop rapides, trop nombreuses.

Ils ne pourraient jamais leur échapper. Il fallait les arrêter, et seule Imari en avait le pouvoir.

Elle ferma les yeux et s'ouvrit à son pouvoir. Quelqu'un lui cria d'arrêter, d'opter plutôt pour la fuite, mais elle s'y refusa – en fuyant,

elle les condamnait tous à une mort certaine. Un brasier lui enflamma les os, comme si sa moelle était en feu, et son estomac se mit à bouillir, mais elle tint bon.

Soudain, sa vision vacilla, se déforma. La plage avait disparu, elle se trouvait dans une pièce qu'elle connaissait bien.

La Grand'salle de Vondar, à Trier.

Elle arborait les cicatrices de la bataille, ses ombres profondes malgré la lueur des braseros, et au centre se tenait une silhouette impériale en toge, figure divine parmi les mortels. La silhouette se retourna.

Azir Mubarék.

Tel qu'il était avant, et même plus. Plus complet, plus net, une silhouette imposante de contrastes. Sa puissance brute était stupéfiante, *écrasante*, alors qu'elle se pressait contre le corps d'Imari, l'appelant, la séduisant pour puiser dans sa réserve de Shah.

Comment... comment était-ce possible ?

Il soutenait son regard, ses lèvres retroussées en un sourire pernicieux. Puis il jeta un œil autour d'elle, comme pour tenter de donner un sens à un environnement qu'il ne pouvait pas vraiment voir. Enfin, ses yeux noirs revinrent vers les siens, et il s'approcha.

— Tu utilises ton Shah sans talla.

Sa voix était proche. *Il* était proche. Il fit un pas de plus.

— Tu n'y survivras pas, prévint Azir, s'arrêtant juste devant elle.

Il ne la touchait pas, mais Imari le sentait partout, comme une toxine entêtante imprégnant l'air. Elle ne bougea pas. Elle en était incapable, car où qu'elle soit, son corps restait piégé dans le désert, puisant dans le Shah pour résister à une horde de cauchemars.

Les yeux noirs d'Azir brillèrent et sa paume se posa sur sa joue – *elle la sentit*, son contact produisant un choc glacial.

— Il y a trop de feu en toi, commenta-t-il.

Tout à coup, elle prit conscience de ce feu. De cette chaleur incandescente, insoutenable, qui la brûlait de l'intérieur. Soudain, elle ne pouvait plus respirer.

Elle allait mourir.

— Utilise les clochettes, l'exhorta Azir.

Les poumons d'Imari se contractèrent et ses genoux cédèrent.

Azir lui saisit les bras, la maintenant fermement sur ses pieds. Son expression était un mélange de folie, de fureur et d'adoration absolue. Enfin, il se pencha en avant et souffla sur ses lèvres. C'était un souffle à la fois doux et amer, comme le baiser de l'hiver.

— Tu dois vivre, sulaziér, dit-il en un murmure. Car je t'attends.

Une bouffée glaciale l'envahit, éteignant les flammes sur le coup et renouvelant ses forces.

Azir et la Grand'salle disparurent, et elle se retrouva sur la plage, agenouillée dans le sable, s'appliquant à terminer son chant. À présent, elle avait la force d'aller jusqu'au bout.

— Tu es poussière. Et tu redeviendras poussière.

Le dernier mot franchit ses lèvres dans un frisson. Imari s'effondra à genoux, pantelante, alors qu'un ton de basse profond et grave montait depuis le centre de la Terre.

Le sol se mit à trembler violemment. Il balaya le quai et la horde de cauchemars, les pulvérisant en s'engouffrant dans les ruines. La pierre craqua et se brisa, et un trou immense perfora le cœur de Liri, comme si l'enfer lui-même s'était ouvert. Les gravats achevèrent leur décrépitude, avalées par les dents affamées du gouffre béant, mais ce n'était pas tout. Le précipice formait une gueule qui s'élargissait lentement, dévorant tout sur son passage. Imari ressentit une écrasante bouffée de chaleur et une douleur fulgurante, puis son monde bascula dans l'obscurité.

~

Jeric se laissa tomber aux côtés d'Imari alors que le sol vacillait.
Merde.

Merde, merde, *merde*.

Et Aksel...

Jeric n'avait pas le temps de pleurer la disparition de son ami. La ville s'effondrait autour d'eux. Que venait de faire Imari ?

— Au bateau, *tout de suite* ! s'écria Tallyn.

— Mais Aks... commença à protester Braddok quand une ligne de bâtiments le long du port se détacha pour sombrer dans la mer comme du schiste se détachant d'un flanc de montagne.

Sous le choc, Braddok faillit laisser tomber Chez.

— Il est parti, déclara Jeric en soulevant dans ses bras une Imari inconsciente.

Puis il se mit à courir, titubant le long du rivage sablonneux pour rejoindre le canot que Stanis s'efforçait de stabiliser alors que de nouvelles vagues le frappaient. Jeric plongea dans l'eau de mer et déposa Imari dans l'embarcation tandis que Niá montait pour la soutenir.

Une fois certain que tout le monde était à bord, Jeric poussa le bateau et y grimpa. Braddok et Stanis lui attrapèrent les bras pour le hisser alors que le reste de Liri – chaque pierre, chaque os, chaque souvenir – était englouti par le gouffre béant. Puis le sol se referma comme les sutures d'une plaie, et il ne resta plus rien du port qu'une tache de poussière claire.

Chapitre 11

Imari.

La voix résonnait dans les profondeurs, comme si elle dérivait du fond d'un océan, l'appelant à travers l'obscurité insondable. Elle connaissait cette voix, mais elle n'arrivait pas à l'identifier. Elle parlait à son cœur, le faisait vibrer.

Imari.

Elle tenta de s'en approcher, d'en trouver la source, mais elle ne pouvait pas bouger. Elle n'avait pas de corps, seulement une conscience, alors qu'elle dérivait dans un vaste néant blanc, chevauchant des courants invisibles. Une chose prise dans l'entre-deux.

Yiatén, ordonna la voix.

Une lumière blanche aveuglante jaillit. Elle ressentit de la chaleur et de la douleur – *ô Créateur, ayez pitié de moi* – alors que tous les muscles de son corps se contractaient. Au bout d'un moment, ses muscles se détendirent et elle ouvrit les paupières. Elle rencontra les yeux bleu foncé de Jeric, ses traits finement sculptés.

À côté de lui, Niá était assise, éclairée par la petite lumière qui flottait au-dessus de la paume ouverte de Tallyn, diffusant une lueur blafarde sur leur petit canot et ses occupants. Tous les regards étaient braqués sur elle.

Imari ouvrit la bouche pour demander ce qui s'était passé, mais son estomac se retourna violemment et, s'agrippant au bord de la coque, elle se pencha pour régurgiter dans l'eau.

Encore. Et encore.

Jeric lui retint les cheveux. Elle ne pouvait pas s'arrêter. Ses entrailles se contractaient et la bile lui brûlait la gorge.

Puis elle cracha du sang.

La main de Jeric se resserra dans ses cheveux et il murmura quelque chose derrière elle. Une seconde plus tard, Imari sentit des

doigts frais sur sa nuque et Niá prononça un mot liagé. Un picotement l'envahit et l'envie de vomir cessa. La nausée était toujours présente, mais – les gardiennes soient louées – l'urgence avait disparu.

Imari resta tout de même agrippée au bastingage, essayant d'apaiser son cœur et son souffle. Jeric passa délicatement ses doigts dans ses cheveux pour lui signifier qu'il était là, puis le corps d'Imari fut pris de tremblements incontrôlables.

Jeric murmura autre chose – à quoi Tallyn répondit à voix basse –, puis il l'attira sur ses genoux tandis que les autres s'écartaient autant que le leur permettait l'esquif exigü. Il l'entoura de ses bras et pressa la tête d'Imari contre sa poitrine, serrant ses membres tremblotants contre lui. Un moment plus tard, il présentait une gourde à ses lèvres. Imari savait qu'elle devait boire ; il l'aida à se redresser, mais lorsqu'elle attrapa la gourde, sa main tremblait trop pour qu'elle puisse la tenir.

— Attends. Laisse-moi faire, offrit Jeric.

Imari ne s'y opposa pas. Il porta le goulot à ses lèvres. Ce n'était pas une mince affaire dans le roulis des vagues, et une grande partie de l'eau se répandit sur son menton, mais elle parvint à en avaler un peu avant que Jeric ne ramène son corps frissonnant contre le sien, la serrant fermement.

La pluie formait un épais rideau de chuchotis, l'eau clapotait contre la coque, et leurs compagnons de route étaient assis en silence. L'eau commençait aussi à s'infiltrer par un trou sous le banc de Jenya, mais cette dernière s'en aperçut, en informa les autres, et Niá le referma avec un enchantement.

— Est-ce qu'ils savent que c'est nous ? demanda Braddok.

— Ils savent, répondit Tallyn.

— Alors, pourquoi ce foutu accueil ?

— Ils ne pouvaient pas avoir la certitude que ce serait nous.

Levant la tête, Imari aperçut la silhouette d'un navire tout juste visible à travers la pluie, sa présence uniquement trahie par quelques lanternes.

La Dame.

Elle était venue, et elle était proche, mais Braddok avait raison :

tout l'équipage s'était rassemblé sur le pont et la plupart d'entre eux étaient armés. Lourdement.

Imari se tourna vers le rivage et son cœur s'arrêta. Il n'y avait plus aucune trace de la ville, pas une seule. Aucune tour penchée, aucun dôme brisé. Rien. La pluie troublait sa vision, mais Liri avait indéniablement disparue, rayée de la surface de la Terre comme si elle n'avait jamais existé. Devant cette vue, à la fois émerveillée et horrifiée, elle se souvint d'Azir. Elle se rappela la pression brute de son pouvoir, son contact glacial et le frisson nocif du Shah qu'il avait insufflé dans son corps depuis une autre réalité. Un souffle qui lui avait sauvé la vie, elle le savait. Imari ignorait comment son ennemi l'avait atteinte – et comment c'était seulement possible –, mais elle en était terrorisée.

Elle prit alors conscience du regard attentif de Jeric.

— C'est moi qui ai fait ça ? chuchota-t-elle, toujours tournée vers la plage où Liri avait disparu.

Un silence lui répondit, puis sa voix basse :

— Oui, et c'est une chance, sinon, nous n'en serions jamais sortis vivants.

Il y eut un autre silence, plus long cette fois.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu sauver Aksel.

— Ce n'est pas ta faute.

— Ni la tienne.

Stanis les dévisagea, la rage brûlant dans ses yeux. Il ne semblait pas de cet avis, mais Jeric se leva brusquement.

La Dame était devant eux. Ils étaient assez proches à présent pour qu'Imari puisse voir – et reconnaître – l'équipage, mais le capitaine était absent.

— Tallyn, lança Rikk, le second de la Dame, à la rambarde, les yeux sur leur bande trempée et hétéroclite. Je savais que tu avais du talent, mais pas que tu étais capable de raser une ville entière.

Rikk lui faisait un compliment, mais le cœur n'y était pas. Le sort de Liri avait effrayé l'équipage, et c'était bien normal. La dernière fois qu'un phénomène d'une telle ampleur s'était produit, c'était avec Fyri, et Imari ignorait comment l'équipage réagirait s'il savait que

c'était son œuvre. Elle se demandait si Tallyn allait corriger Rikk. Elle espérait que non, car les chances que les matelots acceptent une démonstration de pouvoir aussi terrifiante de la part de Tallyn étaient plus élevées, compte tenu de leur longue histoire commune.

Au grand soulagement d'Imari, Tallyn posa une main sur son ventre et fit une petite révérence, assumant tout le poids de l'accusation de Rikk.

— Incroyable ce que le désespoir peut nous faire accomplir.

Rikk lui adressa un sourire sans chaleur.

— Tu as de la chance que le capitaine t'apprécie.

— Je sais.

Le marin dévisagea l'alta-Liagé un moment de plus, puis une échelle de corde fut déroulée le long de la coque.

— Je n'aime pas ça, murmura Jeric.

— Il est un peu tard pour faire marche arrière, souligna Tallyn en agrippant l'extrémité de l'échelle.

— Ça ne suffira pas pour Chez, fit remarquer l'autre.

Leur ami, affalé contre la coque, soutenait son bras gauche, les traits crispés par la douleur.

— L'un des nôtres ne peut pas grimper, cria Tallyn, qui s'était arrêté, à l'équipage.

Il y eut quelques discussions sur le pont, puis on jeta un filet de pêche par-dessus le bastingage.

— Ça devrait le faire, marmonna Braddock, avant d'installer Chez à l'intérieur avec l'aide de Jeric.

Ce dernier siffla et l'équipage hissa Chez à bord. Enfin, un à un, les autres grimpèrent sur l'échelle de corde.

— Tu es prête ? demanda Jeric à Imari une fois qu'il ne resta plus que Braddock et eux dans le canot.

Elle se leva, attendit un moment pour s'assurer que ses jambes pouvaient la soutenir, puis elle commença à monter. Jeric était juste derrière elle.

L'échelle oscillait plus que prévu, ce qui n'aurait pas été un problème en temps normal – elle avait déjà grimpé dans des conditions plus dangereuses –, mais ses membres étaient affaiblis. Elle

prit tout son temps, un échelon branlant après l'autre, alors que la vieille corde rugueuse lui entamait les paumes. Des mains se tendirent enfin depuis le pont de la Dame et l'attirèrent sur les planches humides, parmi l'équipage silencieux. Imari reçut des hochements de tête de la part de Rikk, de Pazz et d'un autre homme petit et trapu dont elle avait oublié le nom, mais dans l'ensemble, les hommes à bord n'avaient pas l'air ravis de recevoir un Loup et sa meute.

— Où est votre capitaine ? s'enquit Tallyn.

— Occupé pour le moment, répondit Rikk. Il nous a demandé de vous mettre à l'aise en bas. Mangez. Dormez. Il s'en fiche, tant que vous restez hors de son chemin. Ce sont les ordres.

Se retournant, Rikk cria :

— Aux rames !

Puis, avec un coup d'œil alentour, il ajouta à voix basse :

— Foutons le camp d'ici.

Les hommes s'éparpillèrent comme des scarabées des sables, sautillant sur le pont et le long des mâts, maniant les rames et faisant pivoter les voiles. Ils n'avaient nul besoin de mots pour cette chorégraphie bien rodée. Les voiles se gonflèrent dans le vent et la Dame s'extirpa de la baie en tanguant.

— Allez, Chezter, disait Braddok au blessé adossé contre un tonneau, les yeux fermés et le visage blême.

— Laisse-moi d'abord voir son bras, dit Imari.

Braddok semblait vouloir s'y opposer, mais Jeric le retint, et il aida alors Chez à s'asseoir.

— Voilà... doucement, fit le géant alors qu'Imari s'agenouillait à côté de Chez.

Le monde de la jeune femme bascula, mais la chair de poule déferla à nouveau sur sa peau : l'enchantement de Niá œuvrait toujours pour contenir ses nausées. Imari saliva et déglutit, manipulant l'épaule de Chez pour essayer de comprendre l'angle qu'elle avait pris afin de la replacer correctement. Pendant ce temps, Chez grimaçait, les muscles du cou tendus comme une corde.

— Ça va faire mal, le prévint-elle.

Il serra les dents et crispa la mâchoire. Il était prêt.

Imari fit alors rouler son bras et le remit en place. Chez poussa un juron entre ses dents, son corps se tendit et ses yeux se fermèrent.

— Est-ce qu'on a de quoi lui faire une écharpe ? demanda Imari à Braddok, qui sortit une tunique de rechange d'une sacoche.

— Ça devrait faire l'affaire, dit-elle avant de réclamer le cimeterre de Jenya.

Cette dernière tendit son arme à Imari, qui pratiqua une petite entaille à l'avant de la tunique avant de lui rendre la lame, terminant de déchirer le vêtement à la main.

Munie d'une longue bande de tissu, elle ajusta le bras de Chez sur sa poitrine.

— Tiens-le comme ça.

Soutenant son bras de l'autre main, il laissa Imari enrouler la tunique déchirée sur son torse et autour de son bras gauche, puis l'attacher à son épaule.

— Combien de temps je vais devoir porter ça ? marmonna Chez.

— Au moins une vingtaine de jours, conjectura Imari. Mais je ne veux pas que tu lèves le bras pendant six semaines.

— Tu peux faire quelque chose pour sa cheville ? chuchota Niá, qui se tenait derrière Imari depuis tout ce temps.

Imari s'approcha du pied de Chez et inclina sa botte, lui arrachant un sifflement. Elle détacha les lacets et fit glisser la botte de son pied tandis qu'il poussait de nouveaux jurons.

— Dis-toi que si ça fait mal, c'est bon signe.

Chez fit la grimace.

— Parfois, on ne ressent pas la douleur lorsque l'os est fracturé, précisa la guérisseuse.

Elle inspecta sa cheville, déjà aussi grosse qu'un pamplemousse. Elle fredonnait trop doucement pour que quiconque puisse l'entendre par-dessus le vent et le grondement de la houle, utilisant son pouvoir pour sonder les blessures invisibles, mais son estomac se retourna à nouveau.

— Heureusement pour toi, ce n'est qu'une entorse. N'utilise pas ton pied et garde la jambe levée.

— Je peux apaiser la douleur, ajouta Niá avant de s'adresser à Chez : Si tu es d'accord, bien sûr.

— D'accord, répondit-il, paupières mi-closes et lèvres pincées.

— Ne lui enlève pas toute la douleur, suggéra Imari.

Devant le regard légèrement offensé de Chez, elle ajouta :

— Si tu ne ressens rien du tout, tu vas oublier de te ménager.

Il avait l'air dubitatif.

Jeric posa alors une lourde main sur l'épaule d'Imari et elle tourna la tête. Il désigna la trappe du menton, lui faisant signe de l'accompagner.

— On s'occupe de Chez, dit Braddok.

Elle se leva et suivit Jeric sur le pont. La pluie avait cessé, mais le tonnerre résonnait au loin alors que tous deux contournaient les rameurs et passaient sous les voiles. Jeric s'arrêta devant la trappe grande ouverte qui menait sous le pont et tendit la main.

— On ne peut pas te dire non à toi, hein ? dit Imari.

Jeric lui offrit un sourire avant de l'aider à descendre l'escalier en bois raide qui s'enfonçait dans les entrailles de la Dame. Le bois gémit sous ses pas et les marches tremblèrent lorsque Jeric la rejoignit. L'escalier se terminait par un étroit corridor, comme une artère dans le ventre du navire. La lumière d'une lanterne dansait sur les planches de bois. Imari n'était jamais descendue ici.

Lorsque Survak les avait transportés de Rivebois aux Falaises Noires, elle avait dormi dans ses quartiers, sur le pont. Le voyage avait été rapide, et elle n'avait jamais eu l'occasion de descendre là où le reste de l'équipage prenait ses repas et se reposait.

— Tu ne devrais pas rester en haut ? demanda-t-elle.

— Probablement, répondit-il en lui faisant tout de même signe de continuer.

Le bateau tanguait doucement, les lanternes oscillaient, et Imari traînait une main le long du mur tandis qu'elle s'enfonçait dans le couloir. Des éclats de voix leur parvenaient faiblement depuis le pont, et dans les entrailles de la Dame, Imari entendait distinctement toutes ses articulations grincer. Ils dépassèrent les cuisines, une petite salle à manger, des rangements, d'autres placards et quelques réduits avec

des hamacs fixés au plafond et aux murs.

Jeric jeta un œil dans l'une des pièces.

— Essayons celle-ci ; les autres sont toutes pareilles, dit-il avant d'entrer, suivi par Imari.

Par les étoiles, ce qu'on était à l'étroit dans ces quartiers. Il y avait juste assez de place pour qu'elle puisse se tenir debout sans se prendre la tête dans un hamac. Jeric, lui, devait se baisser, une main appuyée sur le plafond.

— Tu as l'embarras du choix, dit-il aimablement, désignant les hamacs.

— J'ai vu Azir, déclara-t-elle tout à trac, éprouvant le besoin de soulager sa conscience.

Jeric se figea. Son corps se tendit, et toute légèreté disparut.

— Comment ça, tu l'as vu ?

La bouche d'Imari se dessécha, mais il devait savoir. Elle ne voulait pas qu'il y ait de secrets entre eux.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais je l'ai vu quand je... chantais.

Il fouilla son visage avec une intensité déconcertante.

— Via le plan du Shah ?

— Non, fit Imari en se mordant la lèvre. C'était différent. Je l'ai... *senti* physiquement.

Jeric fit un pas vers elle avec une expression prédatrice sur le visage.

— Il t'a *touchée* ?

— Ce n'est pas ce que tu penses...

Vraiment ?

— Il m'a attrapé les bras et m'a maintenue sur mes pieds pendant que je finissais ma chanson.

Elle ne lui expliqua pas le reste – qu'il avait insufflé son pouvoir en elle –, du moins, pas encore. Elle ne pouvait pas le lui révéler, pas avec le regard qu'il lui lançait à cet instant. Elle ne voulait pas le lui cacher, mais elle avait besoin de temps pour y réfléchir, et pour l'heure, elle ne voulait pas l'effrayer davantage. D'autant qu'elle était déjà terrifiée elle-même.

Le silence s'attarda et Jeric resta immobile, en dépit de ses efforts évidents pour garder son calme, sa maîtrise de soi.

— Il t'a dit quelque chose ?

Heureusement, sa voix avait perdu un peu de sa virulence.

— Il m'a dit de vivre. Qu'il m'attendait.

Un pli se creusa entre les sourcils de Jeric.

— Je pense qu'en m'ouvrant au Shah, je me suis ouverte à lui. Tout à coup, je me suis retrouvée dans la Grand'salle de Vondar. Je pouvais le voir, et lui aussi.

Jeric lui jeta un regard acéré.

— Donc il sait exactement où nous sommes.

— S'il ne le sait pas grâce à moi, il le sait grâce à Su'Vi, rétorqua Imari, sur la défensive.

Jeric ferma les yeux, ses épaules se gonflant lorsqu'il prit une profonde inspiration.

Imari détestait ce silence pétri de tension, mais elle remarqua alors combien Jeric semblait abattu et elle se dit que sa réaction était peut-être liée à la perte qu'il venait de subir.

— Écoute, Jeric... soupira Imari. Je n'ai aucune idée de comment c'est arrivé, et je suis désolée si j'ai...

— *Non.*

Il ouvrit les yeux, passa la paume contre sa joue. Imari se figea à ce geste de tendresse.

— Tu n'as rien fait de mal, lui assura-t-il, et je suis désolé si je t'ai donné l'impression que c'était le cas. Seulement, je suis... inquiet, comme toi. Clairement.

La tempête dans ses yeux s'apaisa, et il reprit :

— Est-ce qu'il a déjà fait ça avant ? Il t'a déjà contactée de cette façon ?

Imari secoua la tête.

— Jamais.

Jeric réfléchit, puis décréta :

— Tu dois le dire à Tallyn.

— J'en ai l'intention.

Jeric la détailla encore un instant, sembla prendre une décision

et retira la main de son visage pour saisir la sienne. Il la guida vers un hamac près du sol et l'aida à s'y installer. Imari allait refuser, mais dès qu'elle s'assit sur le filet, dans la pénombre et le roulis, elle se sentit soudain très lasse et à bout de force. Jeric s'accroupit à ses pieds.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

Il lui prit sa sandale et commença à défaire les lanières.

— Jeric, je peux me déchausser toute seule...

— Je sais.

Il fit glisser sa sandale, la posa à terre, puis fit de même avec l'autre.

Elle lui prit le menton, inclinant doucement son visage. Il se figea alors et croisa son regard.

Oui, son deuil récent avait laissé des traces. La douleur dans ses yeux lui brisait le cœur.

— Je suis vraiment désolée pour Aksel.

Les traits de Jeric se crispèrent et il baissa les yeux.

Le silence s'étira, mais Imari ne chercha pas à le meubler. Elle le laissa durer, donnant de l'air à Jeric. Elle ne lui répéta pas que la mort d'Aksel n'était pas sa faute, cela aurait été inutile. Quoi qu'elle dise, Jeric ajouterait ce malheur à la liste de ceux qu'il avait infligés, une liste qu'il portait toujours sur lui, aussi lourde qu'un boulet autour de son cou. Et, comme Imari l'avait récemment découvert, ce boulet venait régulièrement l'étouffer en pleine nuit dans son sommeil.

Jeric enleva son autre sandale et la posa à côté de la première, les rangeant toutes deux sous son hamac.

— Combien en as-tu perdu ? s'enquit Imari.

Sa question aurait pu passer pour insensible, mais elle savait que Jeric ne le verrait pas ainsi. Mentionner les éléments de sa liste, c'était aussi reconnaître leur sacrifice, et quand il leva à nouveau les yeux vers elle, elle sut qu'elle avait eu raison de l'interroger.

— Neuf. En trois ans.

C'était beaucoup, surtout quand on savait combien de temps Jeric avait passé avec ces hommes.

— C'est pour ça que j'essaie de ne pas trop m'attacher, ajouta Jeric à voix basse.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle en se remémorant Gerald.

Son masque se fissura légèrement, laissant entrevoir le puits insondable de regrets et de douleur qu'il portait en permanence.

— Tu as raison. Parce que la magnifique femme que tu es signifie plus pour moi que ma propre vie, et je ne le mérite pas.

Cette fois, ce fut Imari qui tendit la main pour caresser le visage de Jeric, sentant son semblant de barbe lui chatouiller la paume.

— Ne dis pas que tu ne le mérites pas...

— C'est la vérité, renchérit-il, ses yeux si bleus, si tourmentés. Si tu savais vraiment toutes les choses que j'ai faites...

Sa voix se brisa, écrasée par le poids de son passé, des péchés qui ne cessaient de le hanter.

Imari prit son visage entre ses mains.

— Je t'aime, toi. Cet homme-là, qui est devant moi, en ce moment. Rien ne pourra le changer.

— Tu changerais d'avis, si tu savais.

Par les étoiles, elle aurait tout donné pour lui ôter ce fardeau. Pour l'aider à voir ce qu'il représentait à ses yeux et comment elle le voyait.

— Nul n'est parfait, Jeric. Ni toi. Ni moi. Mais peut-être qu'ensemble, nous pouvons former une personne... *à peu près* convenable.

Ses lèvres frémirent, allégeant quelque peu la pesanteur qui s'était installée sur ses larges épaules.

— Cette équation penche clairement en ma faveur, souligna-t-il.

Imari sourit, puis s'avança et déposa un tendre baiser sur ses lèvres. Il sentait toujours la pluie et la mer, et tandis que sa chaleur l'enveloppait, elle ne se sentit plus fatiguée, tout à coup. Il sembla en prendre conscience, mais à la grande déception d'Imari, il recula pour l'aider à s'allonger. Elle n'avait pas l'intention de se laisser faire, mais alors qu'elle s'installait plus confortablement au fond du hamac, une fatigue accablante déferla sur elle.

Elle succomba.

Jeric se pencha alors pour lui glisser à l'oreille :

— *Dors.*

Son souffle chaud effleura sa peau comme un ordre infusé du pouvoir du Shah. Il embrassa délicatement sa tempe, mais Imari ne le sentit pas, car la magie avait opéré et elle avait déjà sombré dans le sommeil.

~

Jeric resta là un moment, à la contempler. Grands dieux, qu'elle était belle. Il écarta les cheveux de son visage, mais elle ne cilla pas. Elle était déjà profondément endormie. Il n'aimait pas savoir qu'elle avait vu Azir, qu'il l'avait *touchée*. Il n'aimait pas cela du tout. Il sentait qu'elle ne lui avait pas tout dit, qu'il y avait autre chose qu'elle ne voulait pas admettre, pas même à elle-même. Tout cela, il le savait.

Mais Imari avait raison sur un point : Jeric se souciait plus de ses hommes qu'il ne l'aurait jamais avoué, et chaque fois qu'il en perdait un, c'était une partie de lui qui mourait. Il aurait voulu les récupérer. Toutes ces parties, toutes ces vies.

De nouveau, il vit le cauchemar s'emparer du pied d'Aksel et l'entraîner. Encore une fois, il entendit ses hurlements.

Ils le poursuivraient le restant de ses jours.

Jeric passa une main sur son visage et dans ses cheveux, puis laissa Imari dans l'obscurité et le calme de son hamac pour regagner le couloir étroit. Il n'aimait pas la laisser seule, mais elle avait besoin de repos et il devait s'entretenir avec Survak. Sans compter qu'il n'avait pas à s'inquiéter pour elle sur ce navire. Le monde était pourri jusqu'à la moelle, mais heureusement pas tous ses habitants ; il y avait encore des hommes comme Survak qui parvenaient à rester en dehors de cette corruption.

Domage que Jeric n'aime pas naviguer.

Comme pour le lui rappeler, le sol se mit à chalouper et son estomac se noua. Décidément, ces quelques semaines allaient être longues.

Atteignant le bas de l'escalier, il intercepta ses hommes qui descendaient péniblement.

— Où est Imari ? demanda Braddok.

— Elle dort.

— Tout va bien ?

Jeric hocha la tête.

— On va manger, reprit Braddok. Tu veux te joindre à nous ?

— Je vais d'abord parler à notre capitaine.

— Bonne chance, grommela-t-il en lui donnant une tape sur l'épaule avant de se réfugier dans les cuisines.

Stanis croisa le regard de Jeric, mais détourna les yeux. Il était en colère, mais Jeric ne lui en voulait pas.

Il grimpa les marches, puis sortit par la trappe. Le vent fougueux qui l'accueillit lui fit un choc après l'abri des cabines de la Dame. Jeric souffla de l'air chaud sur ses paumes et les frotta l'une contre l'autre en scrutant le pont à la recherche du capitaine. Il enfoncerait la porte de Survak s'il le fallait.

L'obscurité était épaisse, mais grâce aux lanternes, on y voyait un peu. Une poignée de rameurs était toujours à leur poste, tandis que d'autres s'affairaient à attacher des cordages. Quelques membres d'équipage, en retrait, buvaient, les yeux perdus dans l'eau noire et sinistre, mais le capitaine de la Dame était introuvable...

Là, près de la proue.

Jeric fondit sur lui sous les regards méfiants. Personne, toutefois, n'intervint. Personne ne l'arrêta ni ne dit mot.

— Je crois que je vous suis une nouvelle fois redevable, capitaine, annonça Jeric, s'arrêtant au bastingage à côté de l'homme.

Ce dernier ne se tourna pas vers Jeric. Il retira simplement sa pipe de sa bouche et expira longuement. La fumée s'éleva en volutes, encadrant son visage buriné et usé par le temps, tandis que le vent balayait ses cheveux salés.

— Il n'y a pas de dette, dit enfin Survak. Je ne l'ai pas fait pour vous.

— Je suis au courant.

Survak plissa les yeux dans sa direction.

— Depuis quand ?

— Depuis notre dernière traversée. Tallyn l'a confirmé.

Le capitaine se retourna vers la mer, fouilla dans sa poche et en

sortit du hasch. Il en bourra sa pipe et tassa le tout sur la rambarde.

— Est-ce qu'il sait ?

— Pas encore. Mais ça viendra.

Survak glissa la pipe entre ses lèvres, sortit une pierre à feu de sa poche et l'actionna au-dessus du fourneau. Une fois. Puis deux. Mais ses mains tremblaient et il n'arrivait pas à la tenir. Enfin, la pierre à feu lui échappa de la main.

Jeric la rattrapa. Il croisa le regard de Survak, puis lui tendit son briquet.

— Vous vous en fichez pas mal, je me trompe ?

Le vieux loup de mer pinça les lèvres et reprit la pierre à feu. Il essaya à nouveau, et cette fois, des étincelles jaillirent. Le vent en emporta la plupart, mais quelques-unes atterrirent dans le fourneau et Survak aspira rapidement. Une fois sa pipe allumée, il rangea la pierre dans sa poche.

— Vous ne pouvez pas vous cacher dans vos quartiers jusqu'à Felheim, commenta Jeric.

— Je ferai ce que bon me semble, Roi Loup. Vous ne commandez pas ce navire.

— En effet. Et mon père a fait l'erreur d'essayer.

Le regard de Survak s'arrêta sur Jeric, puis se perdit au loin.

— Vous êtes différent de Tommad. Je vous l'accorde. Mais vous êtes toujours un Angevin.

— En suivant cette logique, vous êtes toujours corinthien.

Survak lança un regard noir à la nuit.

— Écoutez, fit Jeric en s'accoudant au bastingage à côté de lui. Je vous suis reconnaissant de nous transporter, et je ne souhaite pas me quereller avec vous, mais bon sang, c'est *votre fils* ! Quels que soient ses sentiments, quelle que soit l'histoire que vous pleurez, ne gâchez pas un avenir parce que vous vous noyez dans le regret. Stanis a du mal avec tout ça. Avec *moi*. Je ne veux pas le perdre, mais je n'arrive pas à lui parler. *Vous le pouvez*.

— Il ne veut pas entendre un foutu mot de ce que j'ai à dire...

— Vous n'avez jamais essayé, le coupa Jeric avec amertume, songeant à son propre père, qui ne l'avait été que de nom. Vous êtes

toujours le père de Stanis. Agissez en conséquence, comme vous avez pris le commandement de ce navire et de votre équipage. Votre propre fils doit bien valoir davantage !

Survak demeura parfaitement immobile, malgré le vent qui agitait ses cheveux courts et son manteau. Enfin, il demanda :

— Et s'il ne veut pas l'entendre ?

La voix de Survak était basse, comme si la question était sortie contre sa volonté.

— Au moins, vous aurez essayé.

Le silence retomba entre eux. Le vent les griffait de ses doigts avides. Au bout d'un moment, Survak arracha sa pipe de sa bouche et jeta le tabac encore brûlant dans la mer.

— Mes quartiers. Dans dix minutes.

Jeric poussa un soupir de soulagement. Il s'éloignait lorsque le capitaine l'appela.

— Et, Loup. Il y a une place spéciale pour vous dans les enfers.

— Certainement, acquiesça l'autre avec un sourire en coin. En attendant, nous avons un monde à sauver.

Chapitre 12

Les nerfs à vif, Survak saisit un livre, puis le reposa. Il agença quelques papiers sur son bureau, les empila, plaçant par-dessus le presse-papiers en bronze – cadeau d'un marchand de Davros. Puis il reporta son attention sur la porte.

Des pas lourds se faisaient entendre sur le pont et son souffle resta suspendu, son cœur serré. Mais les pas ne s'arrêtèrent pas, continuant du côté tribord vers la poupe.

Ce n'était pas lui.

Survak passa une main sur son visage et dans ses cheveux. Que les dieux aient pitié de lui.

Il s'affala sur sa chaise au moment où l'on frappait à la porte. Il se redressa d'un coup, lissa ses cheveux et les plis de son manteau.

— Entrez.

La poignée tourna et la porte s'ouvrit.

Jeric Angevin passa la tête dans l'embrasure. Pendant une seconde, Survak ne vit que Tommad. C'étaient ses yeux, la même profondeur, et cette mâchoire carrée typique des Angevin.

Mais il y avait une chaleur chez le Loup qui avait toujours manqué à Tommad. Une... humanité. Ce que Survak trouvait ironique, compte tenu de la situation.

Il lui fit un signe de tête et Jeric poussa la porte plus largement tout en s'écartant.

Survak se figea.

Il avait vu Stanis deux mois plus tôt, pour la première fois depuis... il ne savait combien de temps. Mais Stanis était inconscient à l'époque, il respirait à peine, et à présent il se tenait là, remplissant de sa carrure la porte de ses quartiers. Il était devenu adulte – un homme –, renvoyant à Survak l'image de ses vingt ans. Survak était un peu plus âgé maintenant, et la mer avait altéré leur ressemblance. Du moins, pour tous les autres.

Pas pour Stanis.

Le jeune homme était sur le point de franchir le seuil quand ses yeux se fixèrent sur Survak, et il s'immobilisa. Survak ne savait pas quoi dire, mais sa poitrine était comprimée sous le poids de l'émotion. Quant à Stanis...

Ce fut d'abord un choc. Le déni et la confusion. Stanis se tourna vers Jeric, qui lui adressa une confirmation silencieuse. La confusion de Stanis se changea alors en fureur, et son regard revint sur le capitaine.

— *Toi.*

Le mot était à peine un murmure, mais il était tendu comme des voiles en pleine tempête. Survak aurait voulu répondre, mais il était frappé de mutisme. Stanis se retourna vers Jeric, le visage bouffi et cramoisi de rage.

— Espèce d'enfoiré, grogna-t-il avant de tourner les talons pour repartir en trombe.

Laissant Survak seul avec Jeric.

Ce dernier regarda Stanis s'éloigner, puis il dit à Survak :

— Il reviendra.

Il ne lui laissa même pas l'occasion de répondre. À dire vrai, Survak ne savait pas s'il aurait pu répondre quoi que ce soit, mais Jeric se lançait déjà à la poursuite de son compagnon, fermant la porte derrière lui.

Pendant un long moment, le capitaine fixa l'endroit où son fils avait disparu. Il voyait le chemin qu'il n'avait pas emprunté et la vie qu'il n'avait pas vécue – celle dont faisait partie un petit garçon vénérant le sol sur lequel marchait son père. Un petit garçon que Survak avait quitté, non parce qu'il le voulait, mais parce qu'il n'avait pas pu rentrer chez lui. Pas sans mettre la vie de son fils en danger. Tous ses choix avaient été lourds de sens pour lui, à l'époque, mais en regardant cet homme dans les yeux, le garçon qu'il avait abandonné, il reconnut son erreur : il aurait dû se battre davantage. Il aurait dû faire mieux.

Il aurait dû *essayer*.

Survak s'effondra sur sa chaise, son visage dans les mains, et

pleura.

~

Jeric trouva Stanis dans l'ombre, parmi une pile de barils fixés au pont. Il s'arrêta à côté de lui et s'appuya contre le bastingage, tourné vers la mer noire. La plupart des membres de l'équipage étaient descendus pour le repas, et à la demande de Jeric, Jenya était allée veiller sur Imari, qui dormait encore profondément lorsqu'il s'était rendu auprès de Stanis.

Les vagues venaient lécher la coque et le silence entre eux s'étira. Jeric ne chercha pas à le combler. Il ne savait pas quoi dire. Il ne regrettait pas d'avoir sollicité l'aide du père de Stanis ; il ne voyait pas d'autre moyen de se rendre à Descieux. Jeric ne connaissait pas les détails de la relation de Stanis avec son père, il savait seulement qu'il en avait un, et que ce père avait trahi Corinthe puis abandonné Stanis à un très jeune âge. Le jeune homme avait passé le reste de sa vie à essayer de se construire un nouvel héritage où la dévotion à Corinthe occupait une place de choix, non souillé par la trahison de son père – ce qui avait fait de lui le parfait émissaire.

C'était aussi pour cela, comme Jeric l'avait déduit il y a longtemps, que Stanis avait rejoint la meute et luttait avec plus de force que n'importe lequel d'entre eux, à l'exception de Braddok. Il s'était toujours battu comme s'il essayait de réparer un tort, de prouver qu'il n'était pas son père, qu'il défendrait Corinthe jusqu'à la mort, quoi qu'il en coûte. Sur ces points, Jeric avait toujours trouvé un terrain d'entente avec Stanis.

Jusqu'à Imari.

Leur relation s'était tendue depuis son arrivée dans la vie de Jeric. Il ne savait pas quoi faire à ce sujet, si tant est qu'il y ait quelque chose à faire, mais ajouter le père de Stanis à l'équation ne lui avait pas fait gagner de points.

Stanis déplaça son poids sur son autre pied et se pencha en avant pour poser ses coudes sur la rambarde. La lanterne éclairait son dos, laissant son visage dans l'ombre, mais Jeric pouvait voir la

tension de ses traits.

— Tu sais, je me disais qu'il était mort, dit soudain Stanis, rompant le silence. Je n'ai reçu aucun signe de vie pendant des années.

Les mains de Stanis se crispèrent sur le bastingage.

— J'aurais pu lui pardonner. Pour sa trahison. Je ne l'ai jamais compris. J'aurais aimé, mais il n'était pas là pour me l'expliquer, ce sale lâche. Et ensuite, il a fallu que tu te tournes vers eux, toi aussi.

C'était la raison pour laquelle le capitaine Vestibor avait quitté la flotte du roi Tommad : il avait cessé d'utiliser son navire pour capturer des Sol Veloriens, décidant au contraire de les faire sortir clandestinement de Corinthe. Jeric n'avait jamais compris ce revirement brutal et complet, jusqu'à ce qu'il apprenne à connaître Imari. Et à présent, au grand dam de Stanis, Jeric empruntait la même voie.

— Pourquoi, Loup ? cracha Stanis. Pourquoi risquer tout Corinthe pour une foutue Liagée ?

Jeric s'accouda sur le rebord, laissant le vent froid agiter ses cheveux.

— Tu as vu la Traverse, expliqua-t-il. Tu es allé à Sancta Mai ; Grands dieux, tu as passé presque toute ta vie à Descieux. Ce sont les *Liagés* qui ont construit tout ça. Avec *nos* ressources. Avec du skal. Parce que nous travaillions ensemble, autrefois, développa-t-il en tentant d'accrocher son regard – sans succès. Je veux que ce monde revienne, Stanis. Je donnerai ma vie pour ce faire.

— Comment peux-tu dire ça après ce qu'ils ont fait à notre peuple, à *ta propre mère*, Loup ?

— Parce que j'ai cessé de juger les peuples aux actions de certains. Imari t'a sauvé la vie, Stanis.

— Elle a commis une erreur.

Jeric laissa éclater sa colère :

— Tu ne peux pas ignorer un fait simplement parce qu'il n'est pas en adéquation avec tes croyances.

— Pourquoi pas ? Tu le fais bien, toi.

Jeric serra les dents pour retenir ses paroles.

— Stanis. Comprends-moi. Je n'excuse pas les choses qu'ils ont faites, mais pour que tout change, le cycle doit bien s'arrêter quelque part. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour y mettre un terme, si je le peux.

— N'importe quoi... grogna Stanis en se détachant du bastingage.

Lorsque Jeric lui attrapa le bras, il se figea et lui jeta un regard noir.

— Lâche-moi, Loup.

— Stanis, je donnerai ma vie pour toi aussi, déclara Jeric, farouche. Je ne dis pas que leurs vies ont plus de valeur. La différence maintenant, c'est que j'ai réalisé que *je* ne valais pas plus.

— Ça ne répare pas ce qu'ils ont fait !

— Non, et ça ne répare pas non plus ce que *nous* avons fait.

Stanis se hérissa, la mâchoire contractée, et Jeric le lâcha. Le jeune homme fit rouler son épaule et détourna le regard avant de s'éloigner.

— Stanis !

Il s'arrêta, sans se retourner pour autant.

— La mission a changé, je le reconnais, poursuivit Jeric. Si tu ne veux pas te battre pour cette cause, alors je comprendrais. Le choix t'appartient.

Pendant un moment, Stanis resta planté là, sa silhouette illuminée par la lanterne. Puis il s'en alla, laissant Jeric sur le pont à regarder son dos s'éloigner.

Chapitre 13

Lorsqu’Imari s’éveilla, la Dame grinçait comme de vieux os et son hamac se balançait doucement, dans un mouvement constant et soporifique propice à l’endormissement. La pièce était plongée dans la pénombre, mais la lumière d’une lanterne émanait du couloir, et elle repéra la sacoche de Jeric attachée à un taquet sur le mur, juste au-dessus du hamac voisin.

Elle ignorait combien de temps elle avait dormi, mais à en juger par la douleur vive au bas de son dos et dans ses épaules, et à l’engourdissement de sa jambe droite, cela faisait sans doute un moment.

Des pas retentissaient sur le pont au-dessus, ainsi qu’un faible écho de voix. Imari s’efforça de s’asseoir, mais sa tête se mit à tourner. Elle agrippa la corde, attendant que le vertige passe. Elle inspira. Elle pouvait encore sentir le goût du vomi sur sa langue, et pendant une seconde, elle crut que son estomac allait de nouveau se retourner. Elle ferma les yeux.

Par le Créateur tout-puissant.

Comment allait-elle survivre à cette épreuve ? Jeric comptait sur elle pour utiliser son pouvoir contre Azir. Mais par les étoiles... si elle devait être aussi malade chaque fois qu’elle puisait dans le Shah, elle serait un handicap plus qu’une aide.

Utilise les clochettes.

C’était la voix du Créateur, cette fois, bien que distante et trouble, comme si ses mots ne pouvaient pas l’atteindre. Pourtant, ils lui apportaient courage et réconfort, comme toujours.

Alors, montrez-moi comment, car je suis terrifiée, pensa Imari.

Rien.

Soupirant, Imari se glissa hors du hamac et atterrit pieds nus sur le bois du plancher. Sa jambe droite était encore engourdie et instable, et lorsque le navire tangua, elle eut du mal à se rattraper. Le

monde tournait à nouveau ; elle attendit, puis enfila ses sandales et sortit dans l'étroit corridor.

À sa gauche, les escaliers menaient au pont. À sa droite, elle distingua d'autres portes et la poupe du navire. Au même instant, Paz – l'un des membres d'équipage – apparut dans la cage d'escalier. Il descendait péniblement les marches lorsque, repérant Imari, il lui adressa un clin d'œil et dit :

— Bonjour. Il y a de quoi manger si tu as faim.

Il désignait une porte ouverte, d'où jaillissaient d'autres lumières et des éclats de voix.

Imari n'avait pas faim, mais elle devait se nourrir.

— Merci.

Il exécuta un petit salut, puis se baissa pour franchir le chambranle.

Imari avança précautionneusement à sa suite, se servant du mur pour garder l'équilibre. Une fois devant la porte par laquelle Paz était entré, elle s'arrêta. À l'intérieur, quelques matelots étaient regroupés autour d'une petite table. Ils avaient allumé un feu dans ce qui semblait être un foyer forgé en skal, et une bouilloire était posée sur les braises. Chez était là aussi, à l'extrémité d'un banc, à côté de Niá. Imari se réjouit de voir son bras toujours en écharpe et sa cheville foulée tendue devant lui.

Il fut le premier à la remarquer.

— Hé, zurina.

Les autres se turent et se tournèrent vers elle.

— Tu es réveillée, bafouilla Niá, se levant précipitamment. Viens, assieds-toi, ajouta-t-elle en désignant le banc.

Plusieurs membres de l'équipage la gratifièrent d'un signe de tête.

Imari était presque trop gênée pour poser la question.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Environ douze heures, répondit Niá.

Pas aussi long qu'Imari l'avait craint, mais pas aussi peu qu'elle l'avait espéré.

Niá fit un geste vers la table, où était disposé un assortiment de

fromage bleu, de noix et de légumineuses qu'ils avaient certainement fait bouillir sur le feu.

— Tiens... Mange quelque chose.

— Dans un moment. Où est Jeric ?

— Sur le pont avec Tallyn.

Il avait probablement besoin d'air frais. Imari hocha la tête et tourna les talons.

— Prends au moins du pain, insista Niá en lui tendant un morceau de biscuit de mer.

Imari le prit avec gratitude. L'autre femme se rassit et Imari gravit les marches en grignotant le pain sec. Son estomac s'apaisait déjà, et elle lui en fut reconnaissante.

Une bourrasque froide et iodée la gifla lorsqu'elle rejoignit le pont. Une couche de nuages cotonneux recouvrait le ciel, l'empêchant de déterminer l'heure précise. Quelques marins astiquaient le pont, d'autres tendaient des cordages et ajustaient les voiles. Le vent était fort et la Dame filait sur une mer noire et agitée. Imari ne voyait pas de terre à l'horizon, mais elle apercevait un rideau de pluie derrière eux.

Braddok se tenait près de l'artimon, en grande conversation avec Jenya et un membre de l'équipage. Stanis était accroupi à quelques pas de là, raccommodant un filet de pêche avec Rikk. Du côté de la barre, Jeric discutait avec Tallyn et Survak.

Il était adossé au bastingage, les bras croisés sur son torse alors que le vent balayait ses cheveux de bronze. À la dureté de ses traits, Imari supposa que Jeric n'aimait pas ce que lui disait le capitaine.

Elle était à mi-chemin quand Jeric leva la tête. À sa vue, il décroisa les bras, s'éloigna du bord et s'avança vers elle d'un pas vif. Les deux autres restèrent en retrait.

En la rejoignant, Jeric lui saisit les poignets pour l'immobiliser le temps de l'examiner attentivement de la tête aux pieds.

— Comment te sens-tu, ma destructrice adorée ?

— Mieux, répondit-elle avec un sourire.

Il était un peu pâle, mais pas vert. Du moins, pas encore.

— Et toi, comment ça va ?

Il émit un grognement évasif en lui relâchant les poignets.

— Tu as avalé quelque chose ?

Elle lui montra sa main gauche et il fronça les sourcils devant le morceau de pain sec.

— Ça ne suffit pas.

— Ça viendra.

Tallyn la salua à son tour avec une petite inclinaison de la tête. Puis, Imari se tourna vers Survak. Le capitaine semblait... différent. Plus hagard, presque usé, avec un côté sombre qui n'existait pas auparavant.

— C'est bon de vous voir, Survak, lui dit-elle.

— Content de voir que vous vous sentez mieux, zurina.

— *Imari*, le corrigea-t-elle. Pas besoin de formalités entre nous, capitaine.

Ce dernier lui adressa un sourire crispé, mais le poids du monde semblait toujours peser sur ses épaules.

— Survak dit que si le vent se maintient, nous arriverons à Gilder dans deux semaines, annonça Jeric.

Deux semaines. C'était le mieux qu'ils pouvaient espérer, et pourtant elle avait du mal à se sentir très reconnaissante. Avec Kaï et Trier captifs d'Azir, et Ricón dans un endroit que seul le Créateur connaissait, chaque seconde semblait être une éternité.

— C'est une bonne nouvelle, dit-elle à la place – parce qu'en effet, c'était une bonne nouvelle, compte tenu de l'alternative. Nous avons fait un sacré écart, ajouta-t-elle avec un geste vers l'ouest, en direction du rivage d'Istaraa, qu'aucun d'eux ne pouvait voir.

— Peut-être un peu *trop*... renchérit Jeric, désapprouvateur.

— Nous devons rester hors de portée de Lestra, expliqua Tallyn avec un regard acéré vers Jeric, que ce dernier ignora.

— Avez-vous vu Su'Vi ? demanda alors Imari, cherchant dans les nuages le petit espion ailé.

— Pas depuis Liri.

— Pourrait-elle envoyer un autre corbeau ?

— Elle pourrait essayer, répondit Tallyn. Mais même les enchantements ont des limites. Plus ses corbeaux s'éloignent, plus sa

personne est mise à rude épreuve, et plus elle doit puiser dans l'énergie du monde physique pour soutenir son enchantement, or les océans ne sont pas connus pour leur stabilité.

— Tant qu'elle ne se transforme pas en foutu poisson, dit Jeric, arrachant un rire à sa compagne.

— Capitaine ! cria tout à coup Vorrah, un matelot, depuis la hune.

Il était assis dans le nid-de-pie au sommet du grand mât, ses jambes se balançant dans les boucles du filet, une longue-vue à la main.

— Nous avons de la compagnie.

Il désignait l'ouest de la main. La direction d'Istraa.

Jeric se dirigea à bâbord, les yeux sur l'horizon. Imari le suivit, mais elle ne voyait rien.

— Combien ? lança Survak.

— Trois bateaux, cria Vorrah pour couvrir le vent. Ils approchent, à environ vingt nœuds.

Survak sortit de son manteau sa propre longue-vue et la porta à son œil. Les bavardages cessèrent sur le pont, et Jenya et Braddok les rejoignirent en toute hâte. Stanis et Rikk avaient abandonné les filets qu'ils réparaient pour s'approcher à leur tour, le second plus rapide que le premier.

— Qui est-ce ? s'enquit Jeric sur un ton impérieux.

— Ce sont des navires istraans, mais ils n'ont pas le pavillon d'Istraa.

Survak reporta son attention sur Tallyn, une question silencieuse dans le regard.

Ce dernier hocha la tête, puis son unique œil clair se révolta, ne laissant apparaître que le blanc. Il resta ainsi un court instant, totalement figé, puis son œil reprit sa place, à présent rempli de peur.

— Kazak.

Le gardien Mo'Ruk d'Azir. Celui-là même qui, armé de son feu surnaturel, avait réduit Trier en cendres.

— Tu en es sûr ? demanda Imari.

— Je le reconnaîtrais entre mille.

Braddok laissa échapper un chapelet de jurons tandis que tous se tournaient en direction des navires en approche, encore invisibles à l'œil nu.

— Je pensais que tu nous avais cachés, s'étonna Jeric.

— Je l'ai fait, répondit l'alta-Liagé.

— Alors comment sait-il que nous sommes ici ?

— Nous sommes trop nombreux, répondit Imari.

Elle ne parlait pas de l'équipage ; elle voulait dire *les Liagés*. Leur puissance combinée – la sienne, celles de Niá et de Tallyn – était trop importante pour les cacher à un Mo'Ruk.

— Ils gagnent rapidement du terrain, capitaine ! cria Vorrah d'en haut.

Survak pressa à nouveau la lunette contre son œil et pesta.

— Comment peuvent-ils avancer avec le vent de face ? demanda Braddok, incrédule.

— C'est l'avantage d'avoir un gardien à bord, commenta Survak avec l'amertume de l'expérience. Ils peuvent contrôler le vent.

— Alors, nous ne pouvons pas les distancer, reprit Jeric, scrutant l'horizon.

— Non, fit Survak en baissant sa longue-vue. Nous devons les semer.

— Sans blague, génie ! marmonna Braddok, écopant d'un regard de travers.

Où qu'elle pose son regard, Imari ne voyait que l'immensité de la mer. Cependant, au nord-est, un orage impressionnant obstruait la vue derrière un épais rideau de pluie.

Survak l'avait repéré, lui aussi.

— Mettez le cap sur cette tempête ! ordonna-t-il.

Rikk se tourna vers les nuages noirs, la mine soucieuse.

— *Exécution !* hurla Survak.

Cette fois, le pont s'anima. Rikk grimpa sur le mât d'artimon et d'autres membres de l'équipage se hissèrent sur les mâts avant et principal. Trois points apparurent à l'horizon.

Par les gardiennes, ils progressaient rapidement. Vorrah n'avait pas exagéré. Imari n'avait guère passé beaucoup de temps en mer,

mais elle s'était souvent rendue à Zappor étant enfant, et elle n'avait jamais vu un navire fendre l'eau de la sorte.

— Tu peux nous donner de la vitesse ? demanda Survak à Tallyn.

— Peut-être, dit-il après un moment de réflexion, mais je vais avoir besoin de Niá.

— Je vais la chercher, s'exclama Jenya avant de détalé.

À peine cette dernière avait-elle franchi la trappe que Rikk cria :

— Feu !

Imari se retourna vers le rivage d'Istraa pour voir une sphère familière de lumière blanche flamboyante tirant sur le bleu fondre sur eux comme un boulet de canon.

Le feu d'un gardien.

— Eh merde, jura Braddok, tandis que Survak aboyait ses ordres à l'équipage pour écarter la Dame de la trajectoire.

La flamme atteignit son apogée et commença sa descente vers une destruction certaine.

Soudain, Imari sentit l'attraction. Elle sentit que l'on puisait dans le Shah, l'ondulation le long de sa propre ligne lorsque Tallyn mit ses paumes en avant et prononça un mot.

Imari entendit l'ordre qu'il donnait avec son âme plus qu'avec ses oreilles. Elle perçut sa signification, la ressentit au plus profond d'elle-même, et lorsque son pouvoir se manifesta, elle comprit ce qu'il faisait, ce qu'il créait, avant même que cela ne se manifeste.

Et elle sut que ce ne serait pas suffisant.

Une feuille d'air ondoyante jaillit de ses mains. Elle fendit l'air comme un voile transparent flottant au vent, interceptant la flamme de Kazak alors qu'elle descendait en arc de cercle, mais la boule de feu la traversa, la trouant en son milieu. Le reste du voile de Tallyn s'enflamma et disparut, et la boule de feu de Kazak poursuivit sa route.

Droit sur eux.

Jeric prit la main d'Imari et l'éloigna du bastingage tandis que quelqu'un criait :

— Attention !

La boule de feu s'écrasa dans la mer. L'eau grésilla et gicla alentour, arrosant le navire à bâbord, mais une partie des flammes avait atterri sur le pont, laissant des trous dans le bois et grignotant les cordes. L'équipage courut chercher des seaux.

— Vous ne pouvez pas l'éteindre avec de l'eau, cria Imari.

Ils s'y essayèrent tout de même, avant de comprendre qu'elle avait raison. Au même instant, Niá et Jenya déboulèrent sur le pont. Chez les suivait en titubant.

— Le feu ! cria Imari à Niá, qui comprit immédiatement et se mit à éteindre les flammes par un enchantement.

Tallyn et elle avaient à peine maîtrisé le feu de Kazak qu'Imari sentit une autre impulsion provenant de la petite flotte.

— Niá ! J'ai besoin de ton aide ! appela Tallyn.

La jeune Liagée leva les yeux d'un tas de cordes en proie aux flammes, repéra la deuxième boule de feu qui formait un arc au-dessus de la mer, puis courut vers Tallyn. Elle le rejoignit au bastingage, saisit sa main tendue, et ensemble, ils commencèrent à psalmodier. Un mur d'air déformé beaucoup plus puissant s'éleva au-dessus de l'eau et, une fois de plus, intercepta la boule de feu. Malheureusement, ce ne fut pas suffisant. L'abominable flamme traversa le voile, brûlant leur filet invisible pour fondre tout droit sur la Dame.

Le projectile atterrit plus près encore, secouant le bateau et projetant une vague d'eau brûlante sur le pont. Avec un cri, les marins s'éloignèrent comme un seul homme tandis que les flammes s'emparaient des cordes et du bois.

Mue par une impulsion soudaine, Imari se précipita vers l'écoutille.

— Qu'est-ce que tu fais ? se récria Jeric.

Sourde à sa protestation, elle dévala les marches deux à deux, descendit la coursive jusqu'à la chambre où elle avait élu domicile. Arrachant le sac de Jeric du mur, elle ouvrit le rabat et fouilla à l'intérieur.

Là.

Le talla de Fyri s'illumina à son contact et une vague d'énergie

lui parcourut le bras.

— Tu vas m'aider à l'arrêter, dit Imari à la fine bande de cuir.

Au-dessus, un chœur de hurlements fusa. Elle remontait le couloir au pas de charge quand le navire bascula dangereusement sur le côté.

Le talla lui glissa des mains, et elle alla s'écraser contre le mur opposé. Le bois gémit, l'eau se répandit à travers les fissures. Elle était presque sûre d'avoir entendu l'une des côtes de la Dame se briser.

Mais le bateau se stabilisa, toujours à flot. Imari récupéra le talla et grimpa les escaliers en titubant comme une ivrogne, débouchant par l'écouille pour découvrir le pont en feu. Niá et Tallyn étaient dépassés, tandis que l'équipage, Jeric et sa meute se démenaient pour étouffer les flammes, que l'eau de mer ne suffisait pas à éteindre complètement.

De l'autre côté du pont, Jeric la repéra. Il vit le talla dans sa main et ses yeux la transpercèrent.

Fais-le, disait son regard bleu impétueux. *Je crois en toi*.

Imari enroula plusieurs fois la longue bande autour de son poignet, le long de son avant-bras, vers son coude. Curieusement, six clochettes étaient alignées, et même si les glyphes le long du cuir brillaient d'une lumière argentée, les clochettes demeuraient sombres. Vides.

Silencieuses.

La septième clochette reposait sous son poignet, et elle remarqua une petite fente à l'extrémité du cuir, pratiquée pour fixer la bande. Elle y fit passer la septième clochette.

Un choc thermique parcourut alors son bras et tout son corps, comme une flamme dévorant une mèche. Tout à coup, son monde prit vie.

Les clochettes scintillaient tel le clair de lune, brusquement tirées de leur mutisme. Elles émirent une série d'accords parfaits couvrant toutes les octaves, tous les intervalles – enfin, elles s'exprimaient.

Bien éveillées.

Imari se tenait au bastingage, les bateaux ennemis bien visibles.

Même sans longue-vue, elle savait lequel appartenait à Kazak. Elle le sentait comme une déchirure dans le monde, aspirant toute sa lumière et sa joie. Il exerçait une attraction sur son pouvoir, sur la corde du Shah, comme s'il pouvait l'absorber.

Imari s'agrippa à la rambarde, les yeux fermés alors que les embruns lui vaporisaient le visage. Avant même qu'elle ait lâché une note, son esprit glissa dans le plan du Shah, ce monde de lumière et de ténèbres. Il y avait une telle luminosité autour d'elle, sur ce bateau. Il était brillant comparé à l'océan, comme un navire fait de constellations flottant à travers un nuage noir. Avec stupeur, elle constata qu'elle pouvait identifier chaque étoile, dans leur unicité, grâce à son chant.

Celle de Jeric était toujours la plus vive, son timbre de violoncelle retentissant dans son esprit.

Et à l'extrémité du spectre d'étoiles, à travers l'immensité qui la séparait de Kazak, elle sentit ce recours au pouvoir du Shah – bien plus fort, à présent qu'elle se trouvait dans ce plan. Bien plus fort que tout ce qu'elle avait ressenti avec Tallyn ou Niá.

Alors qu'elle s'émerveillait de la force avec laquelle Kazak puisait dans le Shah, celui-ci rassembla une autre boule d'énergie brûlante.

Imari savait qu'elle ne raterait pas sa cible, cette fois.

Mais avant qu'elle ne puisse intervenir, Azir était de nouveau là, debout à côté d'elle sur le pont, comme s'il avait traversé une déchirure pour entrer dans sa réalité à elle. Il la fixait de ses yeux noirs et avides.

Laissez-moi tranquille ! grogna Imari dans ce plan, dans ce désordre de réalité et de contrastes.

Je ne peux pas, répondit-il. *Car, vois-tu, nous sommes liés, toi et moi.*

Allez au diable, répliqua-t-elle, projetant toute sa concentration sur la mer et au-delà, traversant la toile d'étoiles comme un météore.

Elle voyait les bateaux comme des grappes d'étoiles rassemblées sur une mer noire ondulante. Au centre, où se concentrait la lumière, une masse mouvante de ténèbres noires se tordait.

Kazak.

Son obscurité attirait toutes les étoiles autour de lui, comme s'il ingérait leur lumière, déformant les notes des plus proches. Provenant de ces ténèbres, de ce gouffre insondable et tortueux, Imari entendit une basse profonde et puissante. Ce n'était pas un son pur. Il était déformé, grinçant, avec trop de réverbération. Il résonnait jusque dans ses os, recouvrant toutes les autres notes – même celles des clochettes.

Il savait qu'elle pouvait le voir.

Quelque part dans le monde visible, les oreilles d'Imari percevaient des voix et des cris. Son corps bascula et elle fut projetée en avant contre le bastingage, mais des bras puissants l'entourèrent, maintenant ses pieds fermement ancrés. Elle savait que c'était Jeric car son chant résonnait dans son corps avec un timbre qui faisait fredonner son cœur.

Dans le plan du Shah, Azir le remarqua et son visage se déforma de rage.

Imari se concentra à nouveau sur Kazak, sur la masse d'encre qui se contorsionnait, et soudain il apparut devant elle, comme si le fossé s'était refermé entre eux et qu'ils se trouvaient face à face.

Étrangement, la fureur dans le regard d'Azir céda la place à l'admiration, l'émerveillement.

Fantastique, dit-il.

Imari l'ignore, concentrée sur l'auréole étoilée au-dessus de la masse sombre et frétilante de Kazak, tout comme elle l'avait fait avec la légion à l'intérieur d'Astrid. Identifiant tous les sons environnants, elle leur fredonna son chant à tour de rôle. La chaleur irradiait dans son poignet, et dans sa vision du Shah, ses clochettes brûlaient avec autant d'intensité que des soleils miniatures. Il y en avait sept, chacune représentant une hauteur différente, chaque clochette associée à une note de la gamme. Imari le comprenait maintenant, et chaque note qu'elle émettait était reflétée par la clochette correspondante, amplifiant le son avant de le renvoyer dans les étoiles, plus fort qu'Imari n'aurait pu le faire elle-même.

Les clochettes transportèrent sa mélodie à travers le gouffre, et la ceinture étincelante de Kazak vira au blanc aveuglant. Comme

avant, Imari entreprit de tisser ces points de lumière ensemble, réparant le chant pur et magnifique que les ténèbres de Kazak avaient corrompu.

Elle continua à chanter, laissant son cœur guider ses notes, rapprochant de plus en plus ces étoiles à mesure qu'elle les raccordait à la vérité.

Jusqu'à repousser Kazak.

Tu es bien plus douée que je ne pouvais l'espérer.

Les mots d'Azir flottèrent jusqu'à Imari au moment où elle ressentait une vague de fureur incandescente de la part de Kazak. Ses ténèbres se heurtèrent aux liens étoilés d'Imari, ses étoiles gonflant comme des voiles sous le vent. Enfin, l'air explosa.

Imari étouffa un juron lorsque la force la projeta en arrière. Sa vision normale revint et elle s'écroula sur Jeric, les envoyant tous deux rouler à terre. Ils tombèrent sur le pont et le navire bascula à nouveau, les propulsant à la renverse avec une grande partie de l'équipage. Imari s'écrasa contre la coque et sa tête heurta le bois. Une intense douleur lui transperça le crâne. Elle roula sur les planches avec une grimace et se releva tant bien que mal. Jeric était à côté d'elle, cramponné à une corde pour se redresser.

Le tonnerre gronda au-dessus de leur tête et de grosses gouttes de pluie éclaboussèrent le pont : ils avaient atteint la tempête.

— Non, gardez-les ouvertes ! cria Survak alors que l'on commençait à fermer les voiles.

Imari savait qu'il essayait de leur faire prendre de la distance, de les emmener plus loin dans la tempête, mais Kazak était toujours trop proche, et il était fou de rage.

Imari se remit debout alors que Kazak puisait à nouveau dans le Shah, plus fort qu'avant. Si fort que le puits magique produisit un gémissement audible.

— Imari... commença Jeric.

Mais elle se remit à fredonner, les paupières closes alors que sa vision basculait à nouveau vers les étoiles et tous les espaces entre elles. Une fois de plus, elle distinguait la masse sombre de Kazak. Et une fois de plus, elle le vit attirer à lui toutes les étoiles environnantes,

absorbant leur lumière, leur puissance.

Imari chanta plus fort, à pleins poumons dans les clochettes, les laissant amplifier le son à travers le gouffre. Quand les étoiles qui l'entouraient se mirent à irradier, elle les entrelaça de son chant avec toute la diligence dont elle était capable et serra. Excluant Kazak.

Cette fois, cependant, elle persévéra. Les ténèbres rugissaient dans son esprit, formant une ligne de basse furieuse et tremblante. Ils luttèrent contre sa lumière, son chant, jusqu'à ce que ces petits points éclatants tremblent et se tendent, et que son fil commence à s'effiloche.

Tiens bon, dit Azir à côté d'elle, sa silhouette perdue dans l'obscurité.

Elle se demandait pourquoi il l'encourageait. Pourquoi il n'aidait pas plutôt son Mo'Ruk.

Kazak se débattait, et les poumons d'Imari commençaient à souffrir.

Tiens bon, exigea à nouveau Azir alors que le gardien s'arc-boutait en grognant, déchirant les fils lumineux d'Imari. La douleur lui lacérait la poitrine et les entrailles, comme si elle était lentement déchirée en deux.

Tiens bon, chère petite sulaziér.

Imari ne pouvait plus respirer.

Tiens bon.

Les étoiles s'évanouirent en même temps que sa conscience.

Tiens bon.

Une explosion de son et de lumière projeta Imari en arrière sur le pont.

Vraiment fantastique, commenta Azir avec un sourire mauvais, s'effaçant complètement alors qu'Imari était projetée dans les airs.

Elle atterrit violemment sur le dos, roulant sur elle-même...

Jeric la rattrapa et ils allèrent cogner un empilement de caisses. Il l'agrippait toujours. Imari l'entendait qui prononçait son nom et elle voulut lui répondre, mais sa bouche refusait d'obéir et son corps tout entier était pris de tremblements.

— Descendez ! cria Survak, quelque part.

Imari avait du mal à voir quoi que ce soit, sans parler de réfléchir.

Jeric réussit à se lever, l'entraînant avec lui, mais ses jambes cédèrent et elle s'effondra. Il la souleva dans ses bras avant qu'elle ne tombe et se précipita vers l'écouille ouverte.

Aussitôt, le monde d'Imari fut plongé dans le silence.

Chapitre 14

Stupéfaite, Niá scrutait le large et l'endroit où les bateaux se trouvaient une seconde auparavant, quand une vague frappa la Dame. Elle trébucha, se raccrochant à une corde pour garder l'équilibre alors que l'eau se déversait sur le pont. Tandis qu'elle se stabilisait, une autre vague les frappa de plein fouet. Des éclairs zébrèrent le ciel, le tonnerre gronda, et une averse torrentielle brouilla les contours du monde.

Cette tempête allait les déchirer de part en part.

— Serrez-moi ces voiles ! s'égosillait Survak pour couvrir le vent.

— Le nœud de chaise a brûlé, lança Paz. Kiers essaie d'y remédier.

Le bateau s'inclina à nouveau et une nouvelle vague se répandit sur le pont. La mer était une étendue de dunes noires effrayantes qui montaient et descendaient dans toutes les directions.

— Niá ! lui cria Tallyn depuis la trappe, sous laquelle Braddok, Jenya et Chez étaient partis trouver refuge.

Niá leva les yeux vers les voiles effondrées, puis s'élança, trébuchant et glissant avant de s'agripper à un mât pour ne pas perdre l'équilibre, jusqu'à la proue où l'équipage s'efforçait de raccommoder les cordages qui auraient dû être attachés au beaupré. Une seule corde était intacte. Les autres avaient été brûlées par le feu de Kazak.

Ils avaient de la chance d'en avoir encore une.

Comme il était impossible de grimper aux mâts ou de sortir sur le beaupré dans cette tempête, les hommes essayaient de joindre les extrémités. Mais leurs nœuds glissaient, le sol continuait de chalouper, et ils n'étaient pas assez rapides.

— Je peux vous aider ! cria Niá.

Les hommes l'ignorèrent alors qu'elle passait entre eux.

— *Donne-moi ton couteau*, lança-t-elle à un matelot.

Il lui donna la lame sans hésitation, preuve du désespoir général. Niá traça une ligne à la va-vite dans sa paume et lui rendit le couteau. Elle frotta ensuite ses mains l'une contre l'autre, humectant le sang d'eau de pluie et de mer, puis saisit les deux bouts de la corde.

— *Evoré !* dit-elle – unissez-vous.

Les deux extrémités se prirent d'un éclat flamboyant, avant de se fondre l'une dans l'autre tel du métal en fusion. Il ne restait maintenant de la cassure qu'une trace de brûlé décolorée.

L'équipage la dévisagea, bouche bée, et s'empressa de l'envoyer raccommoder d'autres cordages tandis que la Dame était malmenée par les flots. Niá raccommoda tout ce qu'elle put, mais certaines cordes étaient soit trop endommagées, soit hors d'atteinte à cause de la mer déchaînée.

— Tirez ! cria Rikk.

L'une de ses cordes réparées se tendit. La trinquette se redressa et se gonfla sous l'effet du vent, mais tint bon, et le bateau fit une embardée.

Niá s'affala contre un mât et soupira d'épuisement tandis que l'équipage se précipitait pour tirer sur les autres cordes, gonflant à nouveau la voile d'avant. Survak aboyait des ordres et les rameurs s'échinaient sur les rames. L'eau de mer balayait le pont tandis que Survak s'efforçait d'orienter le navire face au vent.

— Tenez bon ! les avertit Survak depuis le gouvernail.

Le nez de la Dame plongeait dans une grosse vague, si soudainement que Niá perdit l'équilibre. Elle fut projetée en avant, vers la proue...

Une main puissante la saisit par l'arrière de sa tunique, la ramenant en arrière.

Chez.

Il la retenait comme une ancre, l'empêchant de sombrer dans le néant. Leurs regards se croisèrent. Enfin, leur embarcation se stabilisa et Chez relâcha son vêtement pour lui tendre la main.

Niá baissa les yeux sur sa paume alors que la pluie et la mer les aspergeaient sans relâche, puis elle l'accepta.

Les doigts de Chez s'enroulèrent autour des siens, engloutissant

presque sa main, et ensemble ils fusèrent sur le pont inondé vers l'écoutille. Elle était fermée ; Chez lâcha sa main pour l'ouvrir, et ils se glissèrent tous deux à l'intérieur. Niá tira sur la trappe pour la refermer derrière eux, mais le bois était trop gorgé d'eau et elle était encore épuisée par ses sorts. Chez se rapprocha sur l'escalier étroit et l'aida à la refermer.

Alors qu'ils étaient pressés l'un contre l'autre dans l'ombre de cet espace exigu, trempés et gelés, Niá prit conscience de leur proximité. Elle sentait la chaleur de son corps, entendait sa respiration.

Aucun d'eux ne bougea. Niá leva les yeux.

Ceux de Chez brillaient. Le cœur de la jeune femme s'emballa alors pour une tout autre raison.

Il avait envie de l'embrasser.

Niá avait vu ce regard des centaines de fois. Elle le connaissait bien – et ce qui venait ensuite aussi. Elle en connaissait chaque virage charnel, jusqu'à cet apogée futile. Ses clients revenaient toujours et encore, pensant chaque fois que le chemin serait peut-être différent, que la fin leur apporterait peut-être *plus*. Mais chaque nouvelle fois se terminait par un vide dénué de sens, une satisfaction temporaire qui ébréçait l'âme, laissant un trou plus béant qu'auparavant.

Pourtant quelque chose dans le regard de Chez semblait... différent. Et Niá ignorait – purement et simplement – comment réagir.

Soudain, elle eut honte.

— Je ne suis pas ce que tu penses.

Niá ne savait pas trop pourquoi elle avait jugé bon de l'avertir, mais elle voulait qu'il le sache.

— Je ne suis pas non plus ce que tu crois que je suis, répondit-il enfin, avant de descendre les marches, s'enfonçant dans les cuisines sans se retourner.

Au bout d'un moment, Niá descendit à son tour, sa main sur le bois pour garder l'équilibre. Le vent mugit et le bateau tangua ; elle essaya de ne pas penser à Chez. En rejoignant les hamacs, elle trouva Jeric assis sur le sol à côté d'une Imari inconsciente, ses longues jambes repliées, sa tête renversée en arrière contre le mur. Sentant sa

présence, il entrouvrit les paupières.

— Mal de mer ? demanda Niá.

Les lèvres de Jeric se retroussèrent et il reporta son attention sur Imari.

Niá n'avait jamais été témoin d'une telle dévotion, et elle s'y attendait encore moins de la part du Loup de Corinthe. Ignorant la pointe de jalousie dans son cœur – personne ne l'avait jamais aimée de cette façon –, elle poursuivit :

— Comment va-t-elle ?

— Elle s'est endormie.

Niá approcha, s'agenouillant près du hamac, qui se balançait doucement malgré la mer déchaînée. Elle se pencha. Il y avait encore du sang sur sa paume, mélangé à l'eau de pluie, mais c'était suffisant. Elle dessina un symbole sur le front d'Imari en prononçant un mot. Il y eut une pulsation d'énergie, les traits d'Imari se détendirent et, avec un soupir, elle s'installa plus confortablement dans le hamac.

— Merci, dit Jeric.

Leurs regards se croisèrent. Il la gratifia d'un signe de tête reconnaissant, puis fixa son attention une nouvelle fois sur Imari.

— Je pourrais peut-être tenter quelque chose contre les nausées, offrit Niá. Je ne suis pas guérisseuse, mais je connais quelques trucs.

Face à son silence, elle ajouta :

— Si vous ne me faites pas confiance, je comprends.

— Ce n'est pas ça. Je me demandais juste pourquoi Tallyn ne s'était jamais proposé, la première fois que nous avons navigué sur ce foutu rafiôt.

Niá haussa un sourcil.

— Vous ne voyez vraiment pas ?

Jeric laissa échapper un petit rire, puis se redressa lorsque Niá se tourna vers lui. Une nouvelle fois, elle passa son doigt sur sa paume.

— Tournez la tête vers le mur, dit-elle.

Il s'exécuta et elle dessina un petit symbole, juste derrière son oreille gauche.

— De l'autre côté.

Elle dessina un autre signe derrière son oreille droite, puis elle murmura un mot et sentit le picotement familier du Shah.

Jeric fronça les sourcils. Son regard se perdit dans le vague, puis se posa sur elle, beaucoup plus limpide qu'un instant plus tôt.

— C'est déjà mieux.

— Bien, conclut-elle en se levant et époussetant ses paumes. C'est mon oza qui m'a appris ça. J'avais le mal des transports dans les chariots.

Devant le regard interrogateur de Jeric, Niá ajouta :

— Je travaillais dans les champs... avant. J'aidais à livrer le grain.

— Je vois.

— Vos hommes sont aux cuisines, lui dit-elle avant qu'il ne puisse en demander plus. Vous devriez les rejoindre et manger un bout. Je la surveille.

Jeric hésita.

— Elle ne craint rien. Et si vous êtes inquiet, vous pouvez toujours rapporter votre assiette ici.

Après un instant de réflexion, il se leva. Il était bien trop grand pour cet espace et il devait se baisser pour ne pas heurter le plafond. Il s'arrêta dans l'embrasure.

— J'ignore quels sont vos projets une fois que tout sera terminé, mais sachez que vous êtes la bienvenue à Descieux.

Le regard de Niá se déroba, et elle garda le silence alors que le Loup de Corinthe franchissait la porte.

Chapitre 15

Lorsqu’Imari reprit connaissance, elle se trouvait dans le dortoir de la Dame, mais cette fois, elle n’était pas seule. Jeric était assis près de la porte, une jambe repliée, l’autre tendue devant lui alors qu’il taillait quelque chose entre ses mains. Une lanterne était posée sur le sol à côté de lui, réchauffant sa peau claire. Tout semblait paisible. Il n’y avait plus de tempête, du moins aucune qu’elle puisse entendre, ni de vagues déchaînées contre la coque. Juste un doux roulis apaisant et le grincement léger du navire.

Imari ferma les yeux, soulagée. Le Créateur soit loué, ils avaient réussi. Pour l’heure.

Elle rouvrit les paupières. La tunique de Jeric pendait librement, les cordons supérieurs défaits, ses cheveux de bronze tombant sur un front plissé par la concentration. Elle fut frappée de constater à quel point ils avaient poussé depuis qu’elle les avait coupés, puis ses pensées remontèrent plus loin, jusqu’à leur première rencontre. Le jour où il avait franchi la porte de Tolya, elle s’était exhortée à faire preuve de réserve avec lui.

Jamais, au grand jamais, elle n’aurait pu prédire la façon dont les événements tourneraient.

Il remua légèrement, étira une jambe et replia l’autre, ignorant qu’elle l’observait. Le coude sur son genou, il brandit la petite figurine à la lumière, l’examinant avec l’acuité du chasseur. Imari n’aurait su dire ce qu’il sculptait – un loup, peut-être ? –, mais elle était étonnée que cet homme, qu’elle avait d’abord trouvé dur et acerbe, fasse preuve d’un tel attachement aux délicates subtilités de l’artisanat.

Il se remit au travail, taillant le bois de la pointe d’un poignard. Chaque mouvement était réfléchi, décisif et d’une infinie prudence.

Soudain, il interrompit son geste et leva les yeux vers les siens. Un sourire se dessina alors sur ses lèvres.

— Enfin réveillée.

Il semblait aller mieux qu'avant, et elle s'en réjouit.

Elle lui rendit son sourire en se redressant. Sa tête tournait encore un peu, mais elle se sentait infiniment mieux.

— Kazak est parti ?

— On ne l'a pas revu depuis la tempête.

Imari avait presque peur de demander :

— C'était... il y a combien de temps ?

Jeric lui répondit avec un sourire espiègle.

— Seulement trois jours, cette fois-ci.

Imari ferma les yeux en soupirant.

— C'est toujours mieux que deux semaines, lui rappela-t-il.

— Et c'est pire que rien du tout.

— Après ce que tu viens de faire, je m'attendais à ce que tu dormes jusqu'à Gilder, plaisanta-t-il.

À sa voix, Imari ouvrit grand les yeux et demanda :

— Qu'est-ce que j'ai fait, au juste ?

Jeric abandonna sa lame et son ouvrage à côté de la lanterne, puis reposa à nouveau son coude sur son genou. Sa tunique s'étira, moulant le muscle de son épaule.

— Tallyn dit que tu as mis tant de pression sur la ligne de Kazak – ou quelle que soit la façon dont tu puises dans le Shah – que sa connexion s'est rompue et que son pouvoir... a rebondi. Ses navires ne nous ont pas suivis dans la tempête, et nous ne les avons pas revus depuis.

Imari intériorisa ce qui s'était passé, ce qu'elle avait fait. Elle se remémora Azir l'enjoignant de tenir bon. Il n'était pas intervenu cette fois-ci. Il ne lui avait pas prêté son pouvoir, seulement des conseils, et elle avait fait tout le reste.

Avec l'aide du talla de Fyri.

Elle avait été projetée dans les airs sous la force de la déflagration. Elle aurait probablement atterri dans la mer si Jeric ne l'avait pas rattrapée.

— Merci. De m'avoir attrapée, dit-elle.

— Disons que c'était ça ou sauter dans des eaux déchaînées pour te sauver la vie, mais ça, c'est plutôt ta spécialité.

Imari sourit.

— Tallyn a aussi mentionné qu'il n'avait jamais vu personne étendre son pouvoir sur une telle distance, poursuivit Jeric avant de marquer une pause. Pas même Fyri.

Imari n'y avait pas réfléchi sur le moment ; elle avait seulement cherché à arrêter Kazak, mais Jeric l'observait toujours et elle ne parvenait pas à savoir ce qu'il pensait.

— Et c'est une bonne ou une mauvaise chose ? hésita-t-elle.

— Tout ce que je peux dire, fit-il avec un petit sourire, c'est que je remercie les dieux que nous soyons du même côté.

Imari lui adressa un sourire en retour, puis l'interrogea à voix basse :

— Avons-nous perdu quelqu'un ?

Jeric secoua la tête.

— La seule à avoir été endommagée est la Dame, mais Niá a réparé la plupart des cordes brisées et Tallyn a aidé l'équipage à arranger les dégâts infligés par le feu.

Imari fut soulagée de l'apprendre.

Jeric se mit à genoux et se rapprocha du hamac, posant une main de part et d'autre de ses jambes.

— Et *toi*, comment te sens-tu ? lui demanda-t-il, les yeux dans les siens.

— Bien, je pense.

Elle éprouva l'envie soudaine de passer les doigts dans ses cheveux ébouriffés, ce qu'elle fit, les écartant de ses tempes. Il se pencha vers elle.

— Tu as l'air d'aller mieux, toi aussi, poursuivit Imari.

— C'est le cas. Niá a fait quelque chose à mes oreilles.

Imari glissa les doigts derrière son oreille droite – là. Elle ressentit une marque de pouvoir, un picotement qui résonnait.

— Malin.

Jeric posa une main sur la sienne. Le regard d'Imari se coula vers le sien et elle en fut captivée.

— Tu as été incroyable, dit-il sans la quitter des yeux. J'ai failli ne pas te rattraper tant j'étais fasciné par ta mélodie.

— J'espère que ce n'est pas tout ce qui te fascine chez moi, le taquina Imari.

— Loin de là.

Jeric sourit et rapprocha sa tête. Sa bouche s'empara de la sienne dans le calme de cet espace exigu, et pendant un moment, Imari s'autorisa à croire qu'ils étaient chez eux. Comme s'ils étaient seuls au monde, alors qu'il glissait sa main dans le creux de ses reins et l'embrassait avec fougue. Il avait un goût de mer, de sel et de liberté, et elle aurait voulu se noyer dans ses profondeurs pour l'éternité.

Mais l'éternité s'arrêta brusquement quand des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Jeric recula au moment où Tallyn apparaissait dans l'encadrement de la porte ouverte.

— Ah, tu es réveillée, dit-il comme s'il savait très bien ce qu'il venait d'interrompre.

Il regarda fixement Jeric, qui répondit sans se laisser affecter par la subtile réprimande de Tallyn :

— Tout juste.

Il écarta sa main d'Imari et se releva. Il était trop grand et devait pencher la tête.

L'œil unique au regard tranchant de Tallyn glissa vers Imari.

— Quand tu te sentiras prête, j'aimerais te parler.

— Pourrions-nous avoir cette discussion dehors ? J'en ai assez de ce maudit hamac.

Les cicatrices de Tallyn se contractèrent devant son choix de mots. Il lança un regard acéré à Jeric, qui se contenta d'un sourire en coin.

— Je serai sur le pont.

Après un dernier coup d'œil à Jeric, il disparut dans le couloir.

Imari se glissa hors de son lit de fortune, mais elle y était restée si longtemps que ses jambes n'étaient pas prêtes à la soutenir. Ses genoux se dérobaient, et une fois de plus, Jeric la rattrapa.

— Tu veux que Tallyn revienne ? demanda-t-il.

— Ça va aller.

Jeric avait l'air dubitatif, mais elle s'écarta de lui avec

détermination.

— Tu vas avoir besoin de ça, l'avertit Jeric en attrapant un long manteau de laine et une paire de bottes sur le sol, où il s'était assis. Ces alizés du nord sont particulièrement coriaces.

Il lui tint le manteau ouvert, ses grands pans de laine cousus ensemble avec soin. L'ourlet avait été renforcé par des bandes de cuir, de grandes canines tenaient lieu de boutons – des dents d'ours, peut-être – et une épaisse fourrure garnissait la capuche.

— C'est Survak qui te l'a donné ? fit-elle en l'enfilant.

— Il le tient d'un marchand des Phalanges.

— Acheté ou... ? demanda Imari en ajustant la laine épaisse sur ses épaules.

— Il ne l'a pas précisé.

Imari partit d'un franc éclat de rire.

Le manteau était bien trop grand et très lourd, mais il ferait parfaitement l'affaire. Elle avait déjà un peu plus chaud. Elle chaussa les bottes, qui étaient à peu près à sa pointure, tandis que Jeric saisissait un deuxième manteau pour lui. Le vêtement était parfaitement adapté, quoiqu'un peu trop court aux poignets.

Jeric lui prit la main, la serrant légèrement avant de la conduire dans la coursive. Lumières et voix résonnaient dans les cuisines, et des marins couraient entre les portes, montant et descendant les marches. Chaque fois, ils hochaient la tête en apercevant Imari. Certains la saluèrent et elle leur sourit en retour.

— Je ne reçois jamais ce genre d'accueil, se plaignit Jeric.

— Je me demande bien pourquoi...

Il ne put s'empêcher de rire.

Imari s'arrêta sur le seuil des cuisines, où une partie de l'équipage buvait autour de la table. Étonnamment, Stanis se trouvait parmi eux, en pleine partie d'atout pique avec un dénommé Arik. Il leva les yeux du jeu, son regard passant de la jeune femme à son roi, derrière elle, puis ses traits se crispèrent et il retourna à son jeu.

— Bonjour, zurina, lança Gortch, un homme solidement bâti, la joue gauche barrée par une cicatrice en forme de corde.

Quelques salutations s'élevèrent de la table.

— Que quelqu'un apporte de l'eau à la zurina, demanda Jeric.

— *S'il vous plaît*, s'empressa d'ajouter Imari avant de lui lancer un regard oblique, qu'il ignore.

Vorrah sortit une gourde d'eau et la fit passer à Imari.

— Il y a à manger, proposa Arik.

— Ça ira pour l'instant, répondit-elle en levant la gourde.

Merci, messieurs.

Ils hochèrent la tête et elle rebroussa chemin.

— Où étaient ces bonnes manières lors de notre première rencontre ? interrogea Jeric avec amusement alors qu'ils gravissaient les marches étroites et grinçantes.

— Je ne gaspille pas mes bonnes manières là où elles ne sont pas appréciées. Et si je me souviens bien, je voulais que tu partes.

— C'est vrai que ça a plutôt bien fonctionné ! plaisanta-t-il, lui arrachant un nouveau rire.

La trappe avait été laissée ouverte et un ciel bleu s'étendait au-dessus de leur tête, parsemé de nuages duveteux. Malgré le temps plus clément, Jeric avait raison. Ce vent du nord était glacial et mordant, et Imari resserra son manteau. Une mer d'un bleu indigo léchait la coque tandis que l'équipage briquait le pont et maniait les cordages en silence. Il n'y avait plus aucun signe de la tempête ni de Kazak.

Imari repéra Braddok, Jenya et Chez assis près de la proue, tournés vers la mer. Elle trouva Tallyn avec Niá et Survak sur le pont arrière. Ce dernier parlait en gesticulant vers les voiles supérieures de la Dame, mais en apercevant les nouveaux-venus, il s'interrompit et leur fit signe.

Jeric posa une main au bas de son dos alors qu'ils traversaient le bateau. Le soleil disparut momentanément derrière un nuage, plongeant leur embarcation dans l'ombre et les privant du peu de chaleur qui restait. La semaine en mer serait froide.

Le capitaine, retirant un instant sa pipe de ses lèvres, accueillit la jeune femme par un « zurina » tandis que Jeric et elle les rejoignaient sur le pont arrière, en haut d'une volée de marches.

Niá lui adressa un petit sourire en guise de salut.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Survak.

— Bien, merci, répondit Imari. J'espère que votre Dame n'a pas trop souffert.

— Elle s'en remettra.

Survak caressa le bastingage comme un père en admiration devant sa progéniture.

— Heureusement, continua-t-il, vous lui avez donné le temps de s'échapper, et Tallyn et Niá ont eu l'amabilité d'accélérer les réparations. Nous étions justement en train de discuter de notre itinéraire.

— Où sommes-nous, exactement ? demanda Imari en promenant son regard sur l'horizon immuable.

— À l'est d'Hüdsval, fit le capitaine en tirant une longue bouffée de sa pipe.

Imari avait entendu parler de ce port d'envergure, au sud de Corinthe, près de la frontière nord-est d'Istraa.

— Mais nous ne nous dirigeons pas vers Hüdsval, fit remarquer Imari.

Jeric scruta l'horizon, comme s'il pouvait voir le port au loin.

— Mon père a déplacé le gros de la flotte de Corinthe dans ces eaux pendant la guerre de Saád. Berret les supervise maintenant, et il sera fidèle à Stovich jusqu'au bout.

Ce qui signifiait que Jeric ne s'attendait pas à un accueil chaleureux à Hüdsval. Stovich était le jarl le plus puissant de Jeric, et – comme le soupçonnait Imari – la raison principale de son empressement à rentrer chez lui. Stovich n'avait pas caché son mépris pour le père de Jeric, ni son opinion selon laquelle Corinthe avait besoin de sang neuf pour occuper le trône.

De là à éviter totalement Hüdsval...

— Tu es vraiment si inquiet pour Stovich ? s'enquit Imari.

Le regard tempétueux de Jeric se posa sur elle.

— Oui. Ce qui rend Stovich utile est aussi ce qui le rend le plus dangereux. Il le sait. Depuis toujours. Ironiquement, ma seule consolation actuelle est de savoir qu'il est plus que capable d'empêcher Kormand de lancer une attaque en mon absence.

— Tu ne crois tout de même pas que Brevera attaquerait

Corinthe maintenant ? fit Tallyn.

Jeric prit son air goguenard, et Imari eut le sentiment qu'ils s'étaient déjà disputés à ce sujet pendant qu'elle récupérait.

— Tu as raison, Tallyn. Suis-je bête. Kormand ne cherche à mettre la main sur Descieux que depuis vingt ans, mais qu'est-ce que j'en sais ? Parfois, j'oublie que les scintillements erratiques de ton don de clairvoyance sont plus précis que mon expérience sur le terrain, auprès d'hommes faits de chair et d'os.

Tallyn se ferma.

— Quoi qu'il en soit, nous n'accosterons pas à Hüdsva, intervint Survak qui tira avec irritation sur sa pipe. Tallyn et Niá ont gentiment créé un nouveau voile autour de la Dame pour nous empêcher d'être repérés par les éclaireurs, et si le temps se maintient, nous devrions atteindre le port de Felheim dans la semaine.

Quelque chose dans son intonation poussa Imari à lui demander :

— Et nous avons assez de provisions ?

L'autre dégagea un panache de fumée qui fut rapidement happé par le vent, et il fronça les sourcils.

— C'est... ce dont nous étions en train de discuter, répondit cette fois Niá. Je crois que je peux enchanter les filets pour augmenter le rendement.

— Nous l'espérons, corrigea Survak, les yeux dans le vague. Espérons que vous aimez le poisson.

— C'est toujours mieux que mourir de faim, commenta Jeric, à quoi Survak répondit par un grognement.

Le soleil réapparut derrière les nuages, accompagné d'un regain de lumière et de chaleur.

— Un mot, zurina ? demanda Tallyn avec un geste vers l'escalier.

— Bien sûr.

Imari échangea un bref regard avec Jeric, puis suivit Tallyn jusqu'aux quartiers du capitaine où le vieil homme poussa la porte pour l'inviter à entrer.

Là, Imari s'arrêta.

— Survak est d'accord pour qu'on utilise sa cabine ?

— Oui. Au moins, nous aurons un peu d'intimité. En plus, il y fait chaud.

Imari ne pouvait pas protester. Elle jeta un coup d'œil en arrière et aperçut Jeric sur le pont arrière, accoudé à la rambarde, la tête tournée vers elle alors qu'elle se glissait à l'intérieur.

Tallyn referma la porte derrière eux, coupant le vent.

Par les étoiles, cette pièce ! Elle évoquait tant de souvenirs d'une période pas si lointaine, même si elle avait l'impression que c'était une tout autre époque. Quand elle était Sable, que Jeric était Jos, et qu'ils traversaient Merenvue, fuyant Ventus, ses Muets et les Ombres hors des Landes Sauvages.

— Le Loup m'a informé que tu avais vu Azir, dit Tallyn sans préambule.

Imari se figea. Son interlocuteur avait pris place au bureau du capitaine.

— En effet.

D'un côté, elle en voulait à Jeric de s'être ouvert à Tallyn, mais d'un autre, elle avait promis d'en parler à l'alta-Liagé. Jeric ne l'avait mentionné que parce qu'il s'inquiétait pour elle.

Tout de même.

— Voudrais-tu développer ? demanda Tallyn.

Imari s'assit au bord de l'étroite couchette. Elle relata les événements de Liri, du moins de son point de vue limité. Lorsqu'elle eut terminé, Tallyn resta silencieux un certain temps.

— Tu l'as revu sur la Dame, n'est-ce pas ?

Imari cilla. Elle ne l'avait pas même encore avoué à Jeric. Elle opina.

— Il t'a touchée de nouveau ?

Ainsi, Jeric lui avait également révélé cet aspect.

— Pas cette fois.

— Est-ce qu'il a vu où tu étais ?

— Je ne sais pas s'il a pu le voir à Vondar, déclara-t-elle après un moment de réflexion. Il regardait derrière moi, comme s'il essayait de savoir où j'étais, mais je n'ai aucune idée de ce qu'il a pu voir.

Cette fois, quand il est apparu sur le pont, il savait que j'utilisais les clochettes – ça, j'en suis sûre – et il... a remarqué que j'usais de mon pouvoir contre Kazak.

L'œil de Tallyn était semblable à un globe de cristal limpide. Il la fixait sans cligner des paupières, ses cicatrices tendues.

— Est-ce réel, Tallyn ? interrogea Imari, frustrée. Ou est-ce le fruit de mon imagination ?

— Ce n'est pas le fruit de ton imagination, Imari.

— Alors comment y parvient-il ?

Tallyn l'observa longuement, puis s'adossa au bureau.

— Je n'en sais rien. Quand tu as touché Zussa, près de l'arbre, ça a peut-être créé une connexion avec elle.

— Alors, comment y mettre un terme ?

— Je ne suis pas certain que tu le puisses.

C'était précisément ce que craignait Imari.

— Alors, je représente un danger pour vous tous.

Tallyn la dévisagea.

— Tu viens de sauver ce navire et tous ses occupants d'un repos éternel au fond de la mer. Tu n'es pas un danger, Imari.

— Mais ce navire n'aurait pas été en danger si je n'avais pas été à bord.

— Et les Provinces ne seraient pas si vulnérables si Azir n'avait pas été ressuscité, lui retourna-t-il. Tu sais ce qu'on dit, Imari. Avec des « si »... Il n'y a que ce qui est et comment nous y réagissons.

Imari soupira, mordillant sa lèvre inférieure.

— Azir ne t'est apparu que ces deux fois ? poursuivit Tallyn.

— Oui.

— Et seulement quand tu as puisé dans le Shah ?

— Oui.

— Je vais devoir y réfléchir, conclut l'alta-Liagé, puis après un moment : C'est lui qui t'a dit comment étendre ton pouvoir à travers la mer ?

— Non.

Mais le vieil homme n'eut pas l'air convaincu.

— Je le jure sur les étoiles, Tallyn, il ne m'a rien expliqué. Il

m'a juste dit que nous étions liés, et je l'ai envoyé au diable.

Tallyn toussa, comme pour réprimer un sourire.

— Vraiment, il ne t'a rien expliqué ?

Devant l'air agacé d'Imari, il ajouta :

— Je te pose la question car au cours de mes cent quarante-trois années d'existence, je n'ai jamais connu quelqu'un capable d'étendre son pouvoir de cette manière, et ce, malgré des années d'entraînement au Mazarat. Même Azir n'a jamais compris comment faire, bien qu'il ait essayé, crois-moi, alors tu peux comprendre pourquoi j'ai besoin d'en avoir le cœur net. S'il avait découvert comment faire, la guerre aurait pu se dérouler bien différemment. Je ne dis pas cela pour t'effrayer, mais pour que tu aies conscience de chaque aspect de cet ensemble complexe. Nier ses vulnérabilités est le meilleur moyen d'échouer. Alors, comment as-tu fait ?

Le regard d'Imari se tourna vers le hublot et le ciel gris au-delà.

— Je ne savais pas comment arrêter le feu, alors j'ai pensé à arrêter l'homme lui-même. Je me souviens... d'avoir voulu me rapprocher de lui. J'ai poussé mon pouvoir plus loin et c'était comme si... comme si le monde s'était plié. Tout à coup, il se tenait là, devant moi.

Tallyn l'observait très calmement.

— Tu es en train de me dire que tu as accompli quelque chose que des générations de Liagés ont essayé de faire, en vain... par accident.

Imari n'aimait pas son regard dubitatif.

— *Je ne sais pas*, Tallyn. J'ai essayé et ça a marché, mais si tu as une autre idée, n'hésite pas à m'en faire part.

S'il fut offensé par son intonation, il n'en laissa rien paraître.

— C'est l'arbre, n'est-ce pas ? avança-t-il.

Imari se figea.

Les traits de Tallyn se détendirent alors, comme s'il voyait soudain en elle quelque chose qu'il n'avait pas remarqué auparavant. À ce moment-là, Imari se remémora les versets. Elle se souvenait de toutes les questions qu'elle avait voulu poser à Taran sans le pouvoir, car elle avait quitté ce monde avant qu'Imari ne puisse obtenir des

réponses. Des questions sur la chute des sulaziérs d'autrefois. Imari avait littéralement accueilli Zussa en elle quand elle l'avait libérée de l'arbre. Aussi ironique que cela paraisse, Imari était reconnaissante envers Azir de l'avoir délestée de ce fardeau éternel. Quand bien même, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si cette possession momentanée l'avait irréversiblement entachée, si elle les avait liées, comme l'avait prétendu Azir et comme Tallyn le soupçonnait.

Elle se tordit les mains sous les plis de son manteau.

— Quelque chose ne va pas chez moi ? Suis-je... condamnée à subir le même sort que Fyri ?

Tallyn se redressa, croisant ses mains couvertes d'encre et de cicatrices sur ses genoux.

— Non, mon enfant, rien ne cloche chez toi. Je dois admettre que j'ai d'abord craint qu'une part de Zussa ne soit restée en toi. Je ne le crois plus.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je te connais, dit-il simplement.

— Et si tu te trompais, Tallyn ? Et si vous vous trompiez tous à mon sujet ? Si une partie de Zussa était bien restée en moi, et que j'ai maintenant en ma possession cette... cette arme que Fyri a utilisée pour détruire tout Sol Velor...

Imari se rendit compte qu'elle s'était levée, les poings tout faits. Elle avait du mal à respirer. Elle ne savait pas pourquoi elle était si en colère, seulement qu'elle l'était.

Tallyn la dévisageait, mais Imari était incapable d'interpréter son regard.

— Imari.

Il avait prononcé son nom fermement, comme s'il pouvait la tranquilliser par un seul mot.

— Nous avons tous le potentiel de faire le mal, continua-t-il. C'est dans notre nature. Ce qui te distingue, c'est que tu n'as pas fait ce choix, contrairement à Azir et d'autres. Ne crains pas ce que tu es parce que d'autres ont utilisé ce pouvoir à mauvais escient. Tu as reçu un don phénoménal, Imari. Fais-en bon usage.

Chapitre 16

Les mots de Tallyn planèrent comme un nuage sombre durant les jours qui suivirent. L'air devint plus froid, comme s'il reflétait les propres doutes d'Imari, et la luminosité décrut. Pendant trois jours d'affilée, elle ne revit pas le soleil. Seule une couverture de nuages gris et cotonneux qui donnait à cette mer infinie une teinte bleu cobalt profond. L'eau avait l'air glaciale, comme la Kjørda en hiver, et le vent du nord était cinglant.

Un à un, Jenya et tous les hommes de Jeric succombèrent au mal de mer. Après tant de jours à bord, il était impossible de l'éviter, et lorsqu'ils étaient malades, Niá enchantait leurs oreilles de la même manière qu'elle avait enchanté celles de Jeric. Mais pas Stanis. Il refusa obstinément toute assistance liagée, préférant régurgiter par-dessus le bastingage à intervalles réguliers, entre deux siestes.

Imari fut la seule épargnée, et passa ainsi le reste de la traversée à assister l'équipage lorsqu'elle le pouvait. Elle tenait absolument à s'occuper, car le travail physique était encore la meilleure distraction pour se vider l'esprit. Sans compter qu'elle avait besoin de se distraire du talla qui l'appelait constamment, comme une mélodie dont elle ne pouvait se défaire.

— Arik s'en chargera, dit Survak quand elle saisit le seau et le balai pour nettoyer le pont après que Stanis l'eut souillé une fois de plus.

Survak siffla Arik qui accourut.

— Je peux le faire, protesta Imari.

— C'est sa corvée.

— Ça peut être la mienne aujourd'hui. S'il vous plaît.

Survak l'observa. Elle se demandait ce qu'il voyait, s'il entendait le désespoir dans sa voix, s'il avait déjà vu ces signes auparavant. Quoi qu'il en soit, il finit par renvoyer Arik vers les voiles.

Imari le remercia d'un signe de tête et se mit au travail. Une

fois qu'elle eut fini de nettoyer toutes les traces des derniers vomissements de Stanis, elle traîna son seau et son balai vers tribord, où l'équipage jetait ses filets de pêche. Peu après, elle aperçut Jeric émergeant du ventre de la Dame. Il avait aidé Rikk et Cleats, l'un des marins, à réparer quelques planches disjointes dans les cabines – ce que Cleats avait remarqué le matin même, lorsque l'eau s'était infiltrée sur le plancher du garde-manger.

Jeric avait enfilé un long manteau par-dessus sa tunique crème, sans prendre la peine, toutefois, de le boutonner.

Imari ne put s'empêcher de l'admirer, avec sa longue et puissante foulée, alors qu'il traversait le pont en direction de Braddok et Chez, à la barre avec Survak. Jeric était plus grand que tous les hommes à bord, et même s'il essayait de rester hors de leur chemin, tous s'écartèrent devant lui pour lui offrir un accès direct au capitaine.

Les gens s'écartaient toujours devant lui.

Ses cheveux étaient assez longs pour être attachés – ce qu'il avait fait –, mais le vent libéra quelques mèches blondies par le soleil. Un début de barbe lui mangeait le visage, encadrant les lignes nettes et abruptes de son visage.

Il s'arrêta aux côtés de Survak et ses hommes, échangea avec eux quelques mots, puis son regard vif se posa sur elle. Elle se rendit compte qu'elle le dévisageait toujours et se remit aussitôt au travail, débarrassant les planches des résidus d'entrailles de poisson. Quelques instants plus tard, les bottes de Jeric dévalèrent les marches depuis la barre et il accourut sur le pont dans sa direction.

— C'est réparé ? fit Imari à son approche.

— En grande partie.

Jeric s'appuya contre le bastingage, tourné vers elle. Sa barbe sombre transformait ses yeux en saphirs.

— Tallyn et Niá ajoutent quelques enchantements. Pour plus de sécurité.

— Bien.

Imari se pencha, déversant plus d'eau de mer sur le pont.

— Qu'est-ce que tu as fait pour l'agacer ? lança Jeric, sarcastique.

— C'est moi qui ai demandé, sourit-elle en retournant à sa tâche.

Elle sentit le poids de son regard.

— Tu as *demandé* la pire corvée possible sur le bateau.

— Ce n'est pas si terrible. Tu devrais peut-être essayer.

— J'ai encore un peu d'amour-propre, figure-toi.

— Trop, je dirais.

Il rit à sa remarque, mais se pencha à son tour et fit basculer le seau, répandant plus d'eau sur les planches.

— Comme c'est aimable à vous, Votre Grâce, le railla Imari.

— Tout le plaisir est pour moi, Zurina, fit l'autre en inclinant la tête.

Tandis qu'Imari continuait à frotter, il s'adossa au rebord, les mains sur le bastingage.

— Grands dieux, je me sentirais presque coupable de rester les bras croisés pendant que tu travailles.

Imari leva les yeux vers lui.

— Pas si coupable que ça, apparemment.

— Ou alors, je préfère juste te regarder.

Il sourit de toutes ses dents et Imari lui lança un regard noir, non sans s'empourprer. Mais l'expression de Jeric se fit plus sérieuse et il ajouta :

— Sérieusement, tu veux de l'aide ?

— Tu m'as déjà aidée, fit-elle en désignant le seau.

Juste à ce moment, Stanis se rua vers l'arrière du bateau en passant devant eux et déversa le contenu de son estomac par-dessus bord.

Imari échangea un long regard frustré avec Jeric.

Il lui avait révélé le lien qui unissait Stanis à Survak quand le premier avait sombré dans la détresse du mal de mer et refusé toute aide magique. Imari soupçonnait certains membres de son équipage de l'avoir compris aussi, comme son second, Rikk, dont elle avait surpris le regard sur Stanis à plusieurs reprises. Mais quoi qu'il pense du passé corinthien de son commandant – qu'il vienne seulement de le découvrir ou non –, Imari n'avait aucun moyen de le savoir. Il suivait

toujours ses ordres sans sourciller et s'assurait que ses camarades en fassent de même.

Stanis avait terminé. Il s'essuya la bouche et se détourna de la mer. Son regard se posa sur Jeric, puis sur Imari, et le balai qu'elle tenait entre les mains. Sourcils froncés, il se dirigea vers la trappe pour regagner les entrailles du navire, où il allait sans doute se rendormir.

— Alors, comme ça, nous arrivons à Felheim demain, dit Imari pour attirer de nouveau l'attention de Jeric.

Il inspira profondément, se radossant contre le bastingage. Cette fois, il regardait la mer.

— À la tombée de la nuit, précisa-t-il en pliant et dépliant les doigts. J'essaie de décider si oui ou non Tallyn devrait enchanter la Dame.

Il l'avait fait la première fois, lorsque Survak l'avait amené à Felheim pour qu'il puisse avertir Jeric de la présence des deux Muets qui approchaient du sud depuis les Landes Sauvages.

Imari frotta une tache particulièrement coriace laissée par des boyaux de poisson.

— Le roi de Corinthe envisage donc de revenir en douce dans sa propre patrie.

Sans lever la tête, elle sentit son regard sur elle.

— Je n'ai aucun moyen de savoir ce qui m'attend là-bas, riposta Jeric. La surprise a toujours été ma meilleure alliée. Pour ce que j'en sais, Stovich aurait pu se proclamer roi.

— Hmm.

Après un silence, il dit :

— Tu désapprouves.

Imari vida le reste du seau.

— Comment le pourrais-je ? Si tu te souviens bien, c'est précisément de cette façon que j'ai survécu dans les Landes. En prenant les gens par surprise, toujours en retrait.

Elle reposa le seau, écarta les cheveux de son front du revers de la main, puis planta ses yeux dans les siens.

— Mais ce sont les voleurs qui agissent ainsi. Tu es roi. Tu

devrais annoncer ton retour. Fais-le savoir à Stovich. Que tous te voient, fort et vigoureux, et qu'ils disent au monde que leur roi est rentré.

Il la regarda un moment avant de reprendre la parole :

— Nous ne sommes que huit. Peut-être même sept, se corrigea-t-il avec un coup d'œil vers la trappe, où Stanis avait disparu.

— Et il y a bien plus que *peut-être sept* personnes qui te sont loyales.

Jeric tambourinait du pouce contre la rampe.

— Il faut du temps pour trouver ces gens, Imari, et le temps joue contre nous.

— Exactement. Que les braves gens de Corinthe fassent passer le mot que leur roi est de retour. Et si on arrive à Descieux pour découvrir ton trône occupé, au moins ton peuple saura-t-il que tu es toujours en vie. Quand mon père s'est absenté pendant plus d'un an durant la guerre de Saád, la seule chose qui a empêché Naleed de prendre le pouvoir était que le peuple d'Istaraa savait mon père vivant. Il ne s'est pas fait oublier ; il envoyait constamment des denrées du monde entier pour se rappeler à leur bon souvenir, comme le disait toujours mon uki Gamla. Combien de fidèles te soutiendront une fois qu'ils t'auront vu de leurs yeux ?

Quand elle eut terminé, Jeric resta là, à l'observer, même si elle ne parvenait pas à déchiffrer son regard. Sa barbe masquait tous les signes – ces changements subtils d'expression – qu'elle commençait seulement à interpréter. Mais ses yeux... ils étaient plus profonds que la mer en cet instant.

— Je ne demanderai pas à Tallyn d'enchanter le bateau, dit-il enfin.

Imari sourit.

— Bien.

~

Au crépuscule du jour suivant, comme Jeric l'avait prévu, le rivage de Corinthe apparut. Les vagues lapaient la coque de leur

embarcation, le vent faisait claquer ses voiles, et les hommes de Jeric se rassemblèrent à la coque pour apercevoir ce bout de terre qu'ils aimaient tant. Même Stanis, le pied lourd, émergea de sa tanière, impatient de voir cet horizon susceptible de l'aider à stabiliser ses entrailles.

Ce ne fut pas le cas. Il se précipita à tribord pour rendre son dîner par-dessus bord.

— Foutue tête de mule, grommela Braddok avant de reporter son attention sur la rive corinthienne avec un soupir. Grands dieux, j'ai cru que je ne la reverrais jamais.

— Björn va être tellement déçu.

La remarque de Chez arracha un ricanement à Braddok.

— Qui est Björn ? interrogea Imari.

— Le propriétaire du Baril Percé, répondit le géant.

Devant son regard interrogateur, Chez développa :

— C'est notre taverne locale.

— Je vois.

Elle aurait dû s'en douter.

— Je t'y emmène ce soir ? proposa Braddok à Jenya en remuant les sourcils.

Agacée, cette dernière se tourna vers l'horizon.

— Nous rentrons directement à Descieux ? s'étonna Imari.

— Je ne vois pas pourquoi on ne rentrerait pas, fit Braddock avec un haussement d'épaules. C'est seulement à une heure de Felheim...

— Deux, rectifia Jeric en les rejoignant. À pied, par ce temps.

Il fit un signe de tête en direction des montagnes qu'ils voyaient nettement, à présent, drapées d'un blanc immaculé.

Braddok grogna avec une grimace fort peu respectueuse que Jeric choisit d'ignorer.

— Le père de Bria a toujours ces stoliks ? lui demanda alors Chez.

Braddok se crispa et, sans grande discrétion, jeta un œil vers Jenya.

— J'en ai peut-être entendu parler.

Imari se demandait qui était cette Bria.

— Combien ? s'enquit Jeric.

Braddok s'agita. Il fronça le nez, et sa grande barbe tressaillit.

— Neuf, mais l'un d'eux est un poulain, né à la dernière saison des semailles.

Le regard de Jenya glissa vers Braddok, où il s'arrêta. Imari s'efforça de ne pas sourire.

— De quoi s'agit-il ? demanda Niá, qui n'avait pas perçu la gêne soudaine de Braddok ou avait décidé de l'ignorer – Imari soupçonnait la deuxième raison.

— De chevaux corinthiens, répondit Chez. Ils sont particulièrement résistants à nos hivers et nos terrains rocaillieux. J'en ai monté un, une fois, le long du passage de la Creuse. Il y avait un bon mètre de neige. Ça ne l'a pas ralenti du tout, mais j'étais un foutu glaçon en arrivant à destination.

— Acceptera-t-il de nous les céder ? demanda Jeric à Braddok, qui semblait toujours mal à l'aise.

— Pour toi, il acceptera, répondit-il avant de se racler la gorge. Jeric prit un moment pour réfléchir, puis il hocha la tête.

— Tu ne veux pas prendre par les égouts ? demanda Chez, regardant avec curiosité son roi et maître.

Le regard de Jeric croisa brièvement celui d'Imari avant de se tourner vers le rivage qui se rapprochait.

— Non. Nous passerons par les portes principales. Je veux que tout Corinthe sache que nous sommes de retour.

Enfin, le rivage se fendit en deux à l'endroit où l'eau de mer formait un détroit. Survak aboya des ordres, certaines voiles furent repliées, et les rameurs prirent le relais. Imari n'avait jamais mis les pieds dans le Détroit de Gilder, mais elle en avait entendu parler. Malgré tout, elle n'était pas préparée à une telle beauté.

Les montagnes se dressaient au bord de l'eau, entre la mer et le ciel. De gros nuages lourds s'étaient nichés entre les sommets escarpés, recouverts de neige et parsemés de pins. Un mince brouillard recouvrait l'eau, pas assez épais pour être opaque, mais juste assez pour créer une brume omniprésente. Le silence retomba à bord de la

Dame alors qu'elle progressait entre les bras ouverts du rivage jusque dans le détroit.

Où ils furent interceptés par une petite goélette.

Le bateau agitaït un fanion d'un bleu corinthien éclatant, et une dizaine d'hommes se tenaient à la barre, tous vêtus de lourds manteaux de laine, de longues épées en skal à la main. L'un d'entre eux – leur capitaine, d'après ce qu'Imari déduisit de son luxueux manteau de ce bleu typique de la région – se tenait devant les autres.

— Rameurs, au repos ! cria Rikk, aussitôt obéi.

Une tension palpable parcourut l'équipage alors que tous observaient le navire corinthien comme on regarde un requin en approche. Survak restait introuvable.

La goélette s'avança. De plus près, Imari vit que le capitaine était un homme âgé, à l'expression sévère et aux cheveux poivre et sel attachés sur la nuque. Son attention était entièrement rivée sur Jeric, à la proue.

Elle vit le moment où l'équipage de la goélette comprit.

— Roi Jeric ! s'écria le capitaine, qui s'agenouilla aussitôt en posant une longue et fine épée de skal à plat sur sa jambe.

Un par un, ses gardes surpris l'imitèrent.

Imari se dit que c'était bon signe, même si ses compagnons de voyage fixaient toujours l'embarcation en approche avec inquiétude. Vorrah observait la scène depuis le nid-de-pie, sa petite arbalète à la main.

— Capitaine Boratta, lança Jeric pour couvrir le vent et les vagues. Est-ce l'accueil habituel que l'on réserve aux invités de Corinthe ?

Imari perçut le tranchant de sa voix.

L'homme – le capitaine Boratta – se releva, mais le reste de sa garde resta prosterné.

— Mes sincères excuses, Votre Grâce. Je n'ai pas reconnu le navire, et ce sont des temps incertains.

Il avait l'air sincère, en dépit de sa voix tonitruante, mais le vent s'était levé et il n'y avait pas d'autre moyen de communiquer.

— En effet, répondit Jeric. Pouvons-nous accoster ?

— Bien sûr, Votre Grâce. Nous allons vous escorter.

Le regard du capitaine Boratta glissa sur les nombreux occupants de la Dame, rassemblés le long du bastingage.

Dont Imari.

Il s'attarda sur elle un moment, puis se retourna vers son roi.

— Qui est le capitaine de ce navire ?

— C'est moi, dit Rikk, à la grande surprise d'Imari.

Mais le plus surprenant était encore l'accent corinthien avec lequel il répondit. Il était si fluide qu'Imari se demanda s'il avait fait partie de l'équipage d'origine de Survak lorsque celui-ci avait servi la Couronne de Corinthe sous un autre nom.

Le pas vif, Rikk s'avança vers Jeric, et les « capitaines » se jaugèrent mutuellement.

— Suivez-nous, cria enfin Boratta. Ne vous approchez pas trop du Rocher. Il est plus large qu'il n'y paraît. C'est un beau navire et je ne voudrais pas le voir couler.

— Merci pour l'avertissement, dit Rikk, même si Imari se doutait qu'il connaissait probablement déjà très bien la topographie maritime de la région.

Le capitaine salua Rikk, s'inclina devant Jeric, puis donna des ordres à son équipage qu'Imari ne put entendre. La goélette corinthienne fit alors demi-tour, les hommes hissèrent un drapeau blanc à côté du pavillon corinthien bleu, et le navire se retira dans le détroit.

— Aux rames ! cria Rikk.

Les matelots reprirent leur position, plongeant leurs rames dans l'eau et s'activant avec une synchronisation impressionnante.

— Tu lui fais confiance ? s'enquit Imari alors que leur bateau glissait derrière la goélette.

— Boratta n'a jamais beaucoup aimé Hagan, alors oui, répondit Jeric, arrachant à Imari un petit rire. Il m'emmenait en mer, poursuivit-il, pensif. Quand j'étais petit garçon. J'ai toujours aimé l'idée de naviguer.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai navigué, lâcha-t-il avec un regard en coin.

Cette fois, Imari gloussa ouvertement.

— C'est une histoire très triste.

— Oui, c'est vrai. Dommage que je n'aie pas pu profiter du petit enchantement de Niá à l'époque.

— Oui, et qui sait ? Peut-être t'auraient-ils surnommé Requin à la place.

Et Jeric de s'esclaffer à son tour.

Bientôt, ils voguaient à travers les bras tendus du détroit, échappant aux derniers rayons du soleil. L'air fraîchit soudain, le monde s'assombrit, et les lumières de la garde du soleil – la défense maritime de Gilder – apparurent droit devant. Elles scintillaient depuis une haute tour dressée sur un énorme piton – le Rocher, comme les gens l'appelaient. Il se dressait au centre du détroit, relié au monde par un pont d'une hauteur vertigineuse ancré au flanc d'une montagne. Imari repéra des silhouettes à l'intérieur du phare du Rocher, sans doute des gardes observant la Dame qui s'avavançait.

Depuis le pont, Imari suivit du regard une route dangereuse qui s'enfonçait parfois à l'intérieur de la montagne pour en ressortir de l'autre côté, serpentant jusqu'au village de Felheim, lui-même coincé entre les pics rocheux et la côte. Imari ignorait comment cette route impossible avait pu voir le jour. Elle n'avait jamais vu de tunnels aussi longs et se demandait si, comme à Descieux, les Corinthiens d'autrefois avaient travaillé en collaboration avec les Liagés pour les creuser.

Le village lui-même était une étendue de structures de bois et de pierre, de toutes formes et de toutes tailles. Une lumière chaude vacillait derrière les vitres sombres et de la fumée s'échappait des cheminées, se mêlant au brouillard qui s'était installé. Des quais en bois bordaient le rivage, la plupart déserts, et une couche de neige recouvrait le paysage. Un épais brouillard s'était niché dans les profondes crevasses des montagnes, mais avec la nuit, il s'était lentement infiltré dans les fissures jusqu'à s'étendre sur l'eau noire.

Des flocons de neige commencèrent à tomber tandis que Rikk dirigeait leur embarcation vers les quais. En moins d'une heure, avec l'aide du capitaine Boratta, la Dame avait jeté l'ancre et s'apprêtait à

s'assoupir.

Pourtant, Survak était toujours introuvable.

— Comment puis-je vous servir, Votre Grâce ? demanda Boratta depuis les quais.

Rikk s'était réfugié dans les quartiers du capitaine, constata Imari.

— Je vais me débrouiller, répondit Jeric au capitaine des gardes du soleil, avant d'ajouter : Cependant, vous pourriez prévenir Otten qu'il va avoir de la compagnie. Ne mentionnez pas mon nom.

— Bien sûr, Votre Grâce, lui assura Boratta en s'inclinant. Je suis à votre disposition si vous avez besoin d'autre chose.

Il s'éloigna, suivi de deux membres de la garde. Ce fut à ce moment précis que Rikk réapparut. Il échangea un mot avec Jeric.

— Survak va se joindre à nous ? demanda Imari à Jeric alors qu'ils rassemblaient leurs affaires depuis les cabines.

Jeric secoua la tête.

— Il a travaillé avec Boratta.

— Je vois.

Ils regagnèrent le pont, où les attendaient les autres. Une grande partie de l'équipage avait déjà mis pied à terre pour rejoindre Felheim, et la petite goélette était maintenant à mi-chemin du Rocher.

— Tu as dit à Boratta de prévenir Otten... ça veut dire qu'on passe la nuit ici ? demanda Braddok.

La neige tombait plus fort, à présent, recouvrant sa barbe épaisse et ses sourcils.

— Oui. Peux-tu Voir quelque chose, Tallyn ? demanda-t-il avec un œil vers le village.

— Je préférerais ne pas alerter qui que ce soit de ma présence, répondit ce dernier à voix basse.

Jeric fit un petit signe de tête, puis se tourna vers son ami.

— Vois si tu peux nous trouver des stoliks pour demain matin.

— D'accord.

Braddok porta sa sacoche à son épaule et se dirigea vers le bastingage, puis s'arrêta. Il jeta un coup d'œil aux voiles tirées, au grément.

— Ça va me manquer.

Le regard d'Imari se fixa sur le pont, lui rappelant la vie simple qu'ils avaient menée ces deux dernières semaines.

— À moi aussi.

Avec un soupir, Braddock tapota la rambarde en bois avant de descendre la rampe. Stanis le suivit sans un mot.

— Prêt ? demanda Chez à Jeric.

Jeric réfléchit, puis il dit :

— Je vous retrouve là-bas. J'aimerais d'abord m'entretenir avec le capitaine.

Chapitre 17

Jeric ne prit pas la peine de frapper. La porte n'était pas verrouillée ; il s'y attendait.

Survak était assis à son bureau, sa plume grattant furieusement une feuille de papier à la lumière des bougies. Il ne leva pas les yeux quand Jeric entra, ni quand il referma la porte. Il trempa simplement sa plume dans l'encre, apposa sa signature, puis saupoudra le papier de sable.

— J'aimerais vous faire une offre, annonça Jeric.

Survak plongea la plume dans l'encrier, secoua l'excès de sable de son papier et le plia en trois.

— J'ai grand besoin d'un homme comme vous à mes côtés, reprit Jeric. Commandez ma flotte à Hüdsväl, et je vous accorderai le plein pardon.

Survak plaça la cire noire au-dessus de la flamme et la laissa couler sur le pli. Il sortit un objet d'un tiroir – une vieille chevalière, peut-être –, appliqua le sceau, remit la bague dans le tiroir et se leva, faisant face à Jeric.

Il avait les yeux de Stanis. Grands dieux, Jeric n'en revenait toujours pas de ne jamais avoir fait le lien entre les deux. Et ce regard... il l'avait vu chez Stanis aussi. C'était un homme qui ne savait pas comment gérer sa douleur et qui se rabattait sur la colère. La colère était une valeur sûre, la colère permettait de garder le contrôle.

Survak fit un pas en avant. Il s'arrêta près de Jeric et lui tendit la lettre cachetée.

— Accepteriez-vous de la lui remettre ?

Sa voix était grave, vibrante d'émotion.

Jeric détailla le sceau – les lignes d'une tête de loup avec une ancre en son centre.

— Vous l'avez gardée.

C'était le blason des gardes du soleil, et cette chevalière avait

appartenu au Haut Capitaine de la garde.

— Le ferez-vous ? insista Survak.

Jeric accepta le pli. Après quoi, le vieux capitaine retourna à son bureau, s'assit et sortit une autre feuille du tiroir.

Jeric l'observa un moment de plus, puis regagna la porte qu'il entrouvrit, laissant l'air froid de l'hiver s'engouffrer à l'intérieur. La bougie de Survak vacilla et il leva les yeux vers Jeric, agacé.

— Mon offre tient toujours, Capitaine Vestibor, dit Jeric. Faites-moi signe lorsque vous changerez d'avis.

Il glissa la lettre dans son manteau et partit, fermant la porte derrière lui.

~

Imari, Tallyn, Jenya et Niá suivaient lentement Chez dans les rues silencieuses et enneigées de Felheim. Il n'était pas tard, mais le vent avait gagné en force, agrémenté de glace fondue, et Imari était rassurée de ne pas se rendre à Descieux dès ce soir.

De plus, elle trouvait le sol plutôt instable après avoir passé deux semaines en mer.

Enfin, Chez approcha un bâtiment à étage, avec une ligne de toit raide et d'innombrables fenêtres. De la fumée s'élevait de plusieurs cheminées, charriant un fumet de viande cuite. L'enseigne au-dessus de la porte était trop enneigée pour être déchiffrable, mais Imari devina qu'ils étaient arrivés chez le fameux Otten.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée qu'on entre avec toi ? demanda Imari à Chez.

Bien qu'ils soient dissimulés sous des laines épaisses et des capuchons, deux Istraanes, une Sol Velorienne et un homme visiblement balafré ne passeraient certainement pas inaperçus. La meute de Jeric s'était peut-être adoucie à leur égard, mais pour le reste de Corinthe, le chemin à parcourir était encore long.

— Attendez là-bas, derrière ces écuries, finit-il par dire en désignant une petite bâtisse mitoyenne – comme s'il venait tout juste de se rappeler où ils étaient et l'identité de ses compagnons. Il y a une

entrée derrière. Je vous ferai passer. Mais laissez-moi d'abord parler au maître des lieux.

Il pressa le pas dans la neige, gravit les marches du perron et poussa la porte d'entrée.

Pendant un moment, il y eut de la lumière, des éclats de voix joyeux et... de la musique. Un luth. Des doigts dansaient sur les cordes, jouant un air qu'Imari avait déjà entendu, une fois, des mains d'un troubadour qui s'était aventuré à Skanden...

La porte se referma, étouffant la chanson, et la nuit redevint neige et vent.

— Imari.

Niá lui faisait signe, à mi-chemin des écuries. Resserrant son manteau autour d'elle, elle s'empressa de les suivre. Ils firent le tour des stalles en bois pour déboucher dans une petite cour, où ils s'installèrent sous un auvent et attendirent.

Longtemps.

— Vous pensez qu'il va bien ? fit Niá au bout d'une demi-heure.

Imari distinguait à peine son visage sous ces couches de laine et de fourrure.

— S'il n'est pas là dans dix minutes, j'entre voir, déclara Tallyn.

Mais cinq minutes plus tard, Chez apparut au coin de la rue et leur fit signe.

— Désolé, dit-il en jetant un regard furtif autour d'eux. Il y avait beaucoup de gens et ils étaient tous très excités à l'idée de voir leur roi.

— C'est prometteur, commenta Imari en franchissant la petite porte de service, que Chez tenait ouverte.

Un couloir étroit s'étendait au-delà, éclairé par deux lanternes incandescentes. Ça sentait le cèdre et la fumée.

Par les gardiennes, comme il était agréable d'être à l'abri du vent et du froid.

Les murs étaient flanqués de nombreuses portes, et le couloir s'ouvrait sur une grande salle d'où elle percevait un foyer, de la lumière et des rires. Seuls deux hommes, assis au bout d'une table, étaient visibles. L'un d'eux riait dans sa barbe en portant une coupe à

ses lèvres.

— Par ici.

Chez désignait un escalier de bois sombre sur leur droite.

Imari monta aussi silencieusement que possible, même si les planches gémissaient et grinçaient comme les os d'un vieillard. L'escalier débouchait à l'étage sur un autre couloir bordé de portes, éclairé par des lanternes.

Alors qu'elle suivait Chez, Imari entendit des voix derrière les murs. Des rires résonnaient en bas, parfois ponctués de cliquetis de vaisselle. Chez distribua des clés et indiqua les portes correspondantes.

— La dernière à droite, annonça-t-il à Imari.

Elle s'attendait à recevoir une clé, mais il lui fit un clin d'œil à la place.

Ah.

Imari laissa les autres, rejoignit la porte et frappa doucement.

Rien. Elle frappa encore.

— Essaie la poignée, lui lança Chez, à quelques pas de là, juste avant de rentrer dans sa propre chambre.

Sourcils froncés, Imari appuya sur la poignée. La porte s'ouvrit. Après un dernier coup d'œil vers le couloir désert, elle se glissa dans la pièce et referma la porte derrière elle.

La chambre était bien plus confortable qu'elle ne l'aurait imaginé. Un grand lit à baldaquin trônait sur le côté, garni d'oreillers et d'épaisses couvertures de laine. Il y avait un bureau dans un coin, où Jeric avait jeté leurs sacoches et trois poignards – où les avait-il dissimulés pendant tout ce temps ? Dans la cheminée en face du lit, aucun feu ne brûlait. Un grand tapis en peau d'ours réchauffait le parquet. Cette peau appartenait probablement à un gris, bien qu'Imari n'en ait jamais vu de ses yeux. Les gris étaient originaires de Corinthe – on les trouvait majoritairement dans les montagnes des Dents Grises –, et cette peau était bien plus grande que n'importe quel ours de sa connaissance.

Sans doute était-ce une pièce réservée aux clients importants, comme le roi de Corinthe.

De lourdes tentures recouvraient la fenêtre adjacente au lit,

protégeant leur chambre des regards et des courants d'air. Sous une petite porte, dans un coin, filtrait la lumière chaude d'une lanterne.

Imari entendit un clapotis.

Elle sourit, enleva son manteau, le jeta sur le lit et se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte.

Les vêtements de Jeric étaient éparpillés sur le sol de la salle d'eau, et il était assis dans une baignoire ronde en bois remplie d'eau fumante. Il avait la tête en arrière, ses longs bras sur le bord de la baignoire et les yeux fermés.

Le souvenir d'un autre lieu – d'une autre époque – se rappela à elle. Quand il lui avait demandé de lui couper les cheveux. Elle s'était alors assurée que l'eau était assez profonde avant de faire de son mieux pour ne pas le regarder.

Elle se l'autorisa, cette fois, se délectant de ce qu'elle voyait – chaque ligne, chaque cicatrice. Et son cœur s'accéléra.

— Tu as fermé la porte à clé ? demanda-t-il à voix basse, sans ouvrir les yeux.

— Bien sûr que oui. Quel idiot laisserait une chambre de location non verrouillée ?

Les lèvres de Jeric se retroussèrent et il entrouvrit les yeux.

— Un idiot qui ne s'est vu remettre qu'une seule clé et qui ne voulait pas sortir de son bain une fois dedans.

Imari haussa un sourcil.

— Oh ? Alors, que suis-je censée faire du restant de la soirée ?

Il lui jeta un regard qui la fit rougir de la tête aux pieds.

— Je pourrais bien avoir quelques idées.

— Hmm, répondit Imari avant de contourner la baignoire.

Il la suivit du regard jusqu'à la perdre de vue, car elle s'était arrêtée juste derrière lui. Elle fit alors passer son haut par-dessus sa tête et l'abandonna par terre.

— Tu ne comptes pas me demander mes idées ? demanda-t-il d'une voix grave.

Elle enleva une botte, puis la suivante, et commença à détacher son pantalon.

— Non.

— Et pourquoi donc ?

Jeric s'était totalement immobilisé, sa tête légèrement inclinée, l'oreille tendue.

Imari s'extirpa de son pantalon, puis contourna la bassine et en franchit le rebord pour le rejoindre dans l'eau chaude. Il y avait bien assez de place pour deux et l'eau avait une température divine. Le regard gourmand de Jeric glissa sur son corps.

Ses joues brûlaient et son poulx s'affola. Elle grimpa sur ses genoux, les jambes de part et d'autre des siennes, à califourchon sur lui, puis passa les bras derrière sa tête et détacha le cordon de cuir. Une fois sa magnifique chevelure libérée, elle laissa le cordon retomber à terre.

— Parce que je n'ai pas vraiment envie de parler.

Jeric lui adressa un sourire malicieux, puis il l'attira pour un baiser et Imari en oublia tout le reste.

~

Sur un toit, un oiseau noir était perché. Il avait vu le bateau accoster et suivi ses passagers dans les rues du village.

Il avait attendu.

Il avait vu le roi de Corinthe franchir la porte, puis les autres se glisser par l'arrière de l'auberge.

La nuit s'étirait et ils n'étaient toujours pas ressortis.

L'oiseau noir quitta le toit avec un cri et disparut dans la neige et le brouillard.

Chapitre 18

Niá se tenait à la fenêtre, tournée vers la nuit sombre et neigeuse. Quelques lanternes étaient allumées dans les rues de Felheim, mais elles ne parvenaient guère à éclairer le village obscurci par les chutes abondantes.

Niá n'avait jamais connu de tempête de neige auparavant. Elle n'aurait pas pensé trouver ce spectacle beau, même si elle savait que son jugement aurait été tout autre eût-elle été ailleurs que bien au chaud derrière une fenêtre, un feu ronflant dans l'âtre derrière elle.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Jenya depuis la petite table où elle était assise.

Niá scrutait les ombres.

— Non. Je pensais avoir... senti quelqu'un.

Une impulsion du Shah, une tension fugace d'énergie, l'avait attirée à la fenêtre, mais quand elle était allée voir, il n'y avait rien.

— Est-ce que ça pourrait être Tallyn ? fit Jenya.

C'est ce qu'elle avait d'abord soupçonné, mais la sensation lui semblait... différente. En outre, Tallyn avait insisté pour ne pas utiliser son pouvoir, du moins jusqu'à ce qu'ils soient installés à Descieux. C'était aussi pour cela que Jenya avait été contrainte d'allumer leur feu à l'ancienne.

— Peut-être, répondit Niá.

Elle resta derrière la vitre une minute de plus, puis tira les rideaux et rejoignit l'autre femme à table.

Leur chambre était confortable, mais le froid demeurait malgré le feu que Jenya avait allumé. L'hiver se faufilait toujours dans les interstices à l'image d'un hôte indésirable, et ni l'une ni l'autre n'avait retiré son épais manteau. Niá se réjouit de voir de nombreuses couvertures en laine sur les deux petits lits. Il y avait également une table, deux chaises et une salle d'eau au bout du couloir, accessibles à tous les clients. Elle avait éperdument besoin d'un bain, mais elle

n'était pas assez désespérée pour en prendre un en public, à Corinthe. Jenya devait ressentir la même chose.

Elle prit un petit pain et en grignota un morceau. Au même instant, on frappa à la porte.

Les deux femmes échangèrent un regard. La Saredd sortit son cimeterre en se levant et se dirigea vers la porte, pendant que Niá se préparait à lancer un enchantement. Jenya lui jeta un dernier coup d'œil avant de tirer sur la poignée, mais sa posture se détendit instantanément et elle ouvrit la porte toute grande.

Chez fit son entrée.

Niá se crispa.

Ils ne s'étaient pas parlé depuis ce moment, sur les marches obscures de la Dame, et Niá souffrait de ce silence. Malgré elle, cette distance la rongait un peu plus chaque jour. Cela ne voulait pas dire que Chez était grossier, loin de là. Seulement, il ne semblait pas vouloir lui adresser la parole – il n'essayait même pas – et gardait soigneusement ses distances.

Niá le ressentait, ça aussi.

Chez fit un rapide inventaire de leur chambre. Son regard croisa brièvement le sien avant de se poser sur Jenya.

— Besoin de quelque chose ? demanda-t-il.

Jenya secoua la tête, puis regarda Niá.

Chez en fit de même.

— Non. Merci, répondit-elle.

Il hocha la tête.

— Je suis seulement venu vous dire que le Loup veut partir à l'aube.

Après quoi, il quitta la pièce, refermant la porte derrière lui.

— Ils ont trouvé des stoliks ? demanda tout à coup Niá.

Chez s'arrêta et se retourna.

— Oui.

Son regard s'attarda sur elle un moment, puis il disparut.

Niá se rendit compte qu'elle fixait toujours la porte et détourna le regard. Pour rencontrer les yeux noirs de Jenya.

Cette dernière arquait un sourcil, puis vint prendre la carafe

d'akavit corinthien et en remplit une timbale, qu'elle poussa vers Niá.

— Bois.

Sans goût particulier pour l'alcool, Niá n'avait jamais bu d'akavit auparavant, mais elle prit néanmoins la timbale et la porta à ses lèvres.

Jenya leva la sienne en déclarant :

— *A sieta* – aux saints.

Puis elle vida son contenu et fit claquer son verre vide sur la table.

Niá détailla le liquide ambré avant de le boire d'un trait, à son tour. L'akavit lui brûla jusqu'au fond du gosier.

~

Les yeux de Jeric s'ouvrirent sur la faible lumière de la lanterne ; son cœur battait la chamade. Il avait encore fait ce rêve. Celui dans lequel il se noyait dans le sang, dans les cris, alors que le poison de l'Ombre lui brûlait les os.

Il soupira, passant une main sur son visage.

La main d'Imari était posée sur son torse, où son pouce dessinait distraitemment des cercles. C'était une habitude qu'elle avait prise ; elle n'en était même pas consciente. Elle était devenue son ancre, le tirant chaque fois du sombre désespoir dans lequel la nuit le jetait inmanquablement, comme en cet instant.

Il tourna la tête vers elle.

Elle était blottie contre lui, une jambe entrelacée avec la sienne. Son pouce s'était immobilisé sur sa poitrine, sa respiration était lente et régulière, ses traits détendus par le sommeil.

Grands dieux, il ne la méritait pas.

Elle a besoin de toi. Sers-la du mieux que tu le pourras, avait dit cette voix.

Mais c'était Jeric qui avait eu besoin d'elle, et plutôt deux fois qu'une – il avait besoin d'elle *en permanence*.

Il tendit la main, écartant les cheveux de son visage. Ses cils sombres s'agitèrent et elle roula sur l'autre côté avec un soupir,

important sa main avec elle.

Jeric se redressa légèrement, se penchant pour déposer un baiser sur son épaule nue, puis avec une infinie prudence, il quitta le lit.

Il avait encore quelque chose à faire. Il espérait seulement qu'il n'était pas déjà trop tard.

Après s'être habillé en hâte, sans trop s'embarrasser avec les attaches, il glissa deux dagues dans son manteau et s'éclipsa par la porte. Le couloir était sombre et désert, à l'exception d'une lanterne, tout au bout. Jeric ignorait l'heure, mais il devait être tard, car la plupart des occupants de la taverne étaient profondément endormis. Il referma leur porte à double tour avant de glisser la clé dans son pantalon, puis traversa le corridor.

Près de l'escalier, il s'arrêta devant la porte la plus proche.

Avant même de l'ouvrir, il sut que son occupant était parti.

Il actionna la poignée. Sans surprise, elle n'opposa pas la moindre résistance. Jeric poussa la porte et découvrit une pièce sombre. La lumière du couloir éclairait suffisamment la chambre pour que Jeric puisse voir un lit impeccablement fait, la literie légèrement froissée.

Stanis était entré, mais il n'était pas resté.

Il referma la porte et se glissa dans les escaliers, jusqu'en bas. De la lumière provenait de la salle principale. Un homme apparut, passant la serpillière. Jeric se réfugia dans la cage d'escalier, compta jusqu'à dix et risqua un nouveau coup d'œil. La voie était libre ; il se faufila par la porte arrière.

Bon sang, quel froid !

Il se frotta les mains jusqu'aux écuries, où il trouva Stanis en train de seller l'un des stoliks que Braddok leur avait dégottés. Il ajusta la tige du mors, puis frotta le museau de la bête et s'approcha de la selle.

— Tu es là pour m'arrêter ? demanda ce dernier sans prendre la peine de se retourner.

— Non, je suis venu te donner ça.

Jeric fit deux pas en avant et lui tendit la lettre cachetée.

Stanis fixa la missive, puis le messenger, et enfin la selle.

— Je n'en veux pas.

Rejoignant un poteau de l'écurie, Jeric ficha l'enveloppe dans le bois au bout de sa dague. Puis il laissa tomber une bourse remplie de piécettes sur le tabouret.

— Je ne veux pas de ton argent, Loup, s'insurgea Stanis.

— Ce n'est pas le mien. C'est le tien. Notre contrat couvrait tout l'hiver. C'est ce que je te dois.

— Je romps le contrat. Tu ne me dois rien du tout.

— C'est ta colère qui parle. Ne sois pas bête.

Les lèvres de Stanis s'entrouvrirent, mais il les referma et secoua la tête.

— Bonne chance à toi, Stanis, poursuivit Jeric. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches.

Sur ce, il traversa la cour en sens inverse et rentra par la porte de service.

Il ne vit pas Stanis, encore planté là longtemps après son départ. Il ne le vit pas en proie au doute, son regard alternant entre les pièces et la lettre.

Et il ne le vit pas perdre la bataille.

Stanis arracha le poignard du bois et prit le pli d'une main tremblante. Il connaissait ce cachet. Il l'avait en horreur. Glissant la lame sous le sceau, il le brisa d'un coup sec. Le papier rigide trembla lorsqu'il le déplia, puis il s'avança sous la lanterne de l'étable pour lire.

Stanis,

Aucune mission ne valait ce que j'ai perdu avec toi.

Je suis désolé.

Pour tout.

Pa

Stanis relut la lettre. Encore et encore.

Enfin, il s'affaissa contre le mur de l'écurie, les dents serrées, les yeux brûlants. Avec un grognement douloureux, il se ressaisit et froissa le papier dans sa main pour le jeter dans la nuit. Après l'avoir vu atterrir dans la neige et s'y enfoncer, il grimpa sur le stolik, l'éperonna et s'élança dans la tempête.

Chapitre 19

Sentant de la chaleur contre sa joue, Imari ouvrit les paupières. Elle trouva Jeric debout à côté du lit, entièrement habillé et penché sur elle. La lanterne brûlait doucement dans un coin, l'éclairant par-derrière.

Était-ce déjà le matin ?

— Il est temps de partir, mon amour, chuchota-t-il.

Avec un gémissement, elle roula sur le côté et tira la couverture sur sa tête dans une noble tentative de protestation.

— Maintenant, tu sais ce que ça fait, poursuivit-il en serrant délicatement sa taille à travers les couvertures.

Quelques secondes plus tard, elle entendit Jeric farfouiller, sans doute dans leurs besaces. Elle retira les draps de son visage pour le voir sangler une dague à sa cuisse, puis deux autres à sa taille.

— Tu t'attends à un combat ?

— Toujours.

Avec un sourire, Imari quitta à contrecœur les couvertures et le lit. L'air refroidit aussitôt sa peau nue, mais Jeric lui tendit son pantalon et sa tunique – secs, le Créateur soit loué. Après leur... bain, Jeric et elle avaient lavé leurs vêtements croûtés de sel avant de les étendre près du feu.

Elle le remercia, puis s'habilla en hâte. Enfin, elle enfila ses bottes et son manteau, avant de se diriger vers la fenêtre pour ouvrir les rideaux.

L'hiver était bien là, de l'autre côté. Le soleil ne brillait pas encore, mais heureusement, la neige avait cessé. Un léger brouillard s'était levé sur Felheim, obscurcissant le village de bord de mer assoupi. Elle discernait tout juste la silhouette de la Dame entre les bâtiments, flottant comme un fantôme dans les nuages.

— Ont-ils pu se procurer des chevaux ? demanda Imari, son souffle embuant le verre.

— Oui, répondit-il après un instant de silence.

Elle se retourna : Jeric hissait une sacoche contre sa poitrine, ajustant la sangle.

— Stanis ne viendra pas, dit-elle.

Elle avait senti Jeric quitter son côté au beau milieu de la nuit, tout comme elle l'avait senti revenir – avec un fardeau bien lourd. Elle s'était demandé ce qui avait causé ce changement, mais avait été trop fatiguée pour formuler la question à haute voix. En le regardant à présent, elle en était certaine.

Jeric se figea. Son nez tressaillit et il souleva l'autre besace.

— Non, il ne viendra pas.

Imari ressentit une certaine culpabilité. Bien que le départ de Stanis ne soit pas entièrement sa faute, elle avait marqué le début de leur discorde. Elle en était la racine, et Survak avait simplement mis le feu aux poudres.

— Je suis désolée.

Jeric hissa l'autre sacoche au-dessus de sa tête, plaçant un sac de chaque côté de sa taille, leurs sangles en travers de sa poitrine. Il se déroba à son regard.

— Où va-t-il aller ? s'enquit Imari.

— Je n'en sais foutre rien.

Il était en colère, pas contre elle, mais contre la situation. Il se reprit toutefois, poussa un soupir et tourna son attention vers elle. L'émotion tourbillonnait dans ses yeux d'un bleu sombre.

— Je suis désolé.

— Ne t'excuse pas pour ça, par contre je compte bien prendre une de ces saches... dit-elle en les désignant.

Elle savait laquelle contenait le talla – celle qui reposait sur sa hanche gauche.

— Je les emporte dehors uniquement, dit-il en se radoucissant. Le stolik prendra le relais.

Imari le rejoignit devant la porte, mais il ne l'ouvrit pas. Une ride s'était creusée entre ses sourcils.

— Je ne sais pas ce qu'on trouvera là-bas, dit-il enfin.

Il parlait de Descieux.

Voilà l'inquiétude qu'Imari avait soupçonnée, malgré ses ferventes tentatives pour la cacher. Cette chose vicieuse et vorace qui ne voulait pas le laisser en paix – et qui ne lui avait accordé aucun répit depuis qu'il avait quitté Descieux pour la retrouver. Maintenant qu'il avait perdu un autre homme, c'était une angoisse plus profonde encore qui le taraudait.

Imari le voyait hésiter. Malgré les doutes qu'il nourrissait, elle ne lui dirait pas que tout irait bien. Elle ne voulait pas se prononcer, mais il y avait une chose dont elle était certaine.

— Alors, ancre-toi dans ce qui est constant, lui souffla-t-elle. Ancre-toi dans ce qui est vrai, et tu pourras surmonter toutes les tempêtes qui se présenteront.

Elle prit sa main et la serra avec force.

— Nous ne sommes pas seuls, Jeric. Nous ne l'avons jamais été.

Son masque se fissura légèrement et il porta leurs mains entrelacées à ses lèvres.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi le Créateur a jugé bon de te donner à moi.

Il passa son pouce sur ses articulations, faisant chanter toutes les cordes de son cœur. Son regard se posa sur sa bouche et il l'attira à lui, déposant un tendre baiser sur ses lèvres. Il s'écarta beaucoup trop tôt, lui coupant le souffle.

— Prête ? demanda-t-il enfin.

— Non. J'aimerais rester ici pour toujours.

Un sourire empreint de chagrin effleura les lèvres de Jeric.

— Je connais ce sentiment.

Ils descendirent le couloir sombre et silencieux. Des bruits montaient des cuisines, sans doute la cuisinière qui se préparait pour la journée. Jeric lui ouvrit la porte arrière et elle sortit.

Par les gardiennes, comme il faisait froid. L'air lui brûla les yeux et le nez, surtout après la chaleur de leur chambre qui lui manquait déjà. Elle n'avait pas eu aussi froid depuis les Landes Sauvages – pas même lors de leur récente traversée. Elle glissa les mains sous ses aisselles tandis que ses bottes s'enfonçaient dans la neige épaisse de la cour. Par endroits, elle en avait jusqu'aux mollets.

Braddok et Tallyn s'affairaient déjà dans les écuries, où cinq énormes stoliks les attendaient. Elle avait déjà vu de ses yeux ces montures corinthiennes, mais elles étaient toujours aussi impressionnantes, quasiment de la même taille que les chameaux istraans, avec de longues crinières hirsutes, un pelage fourni et des jambes aux muscles saillants.

Imari salua les deux hommes, ce à quoi Braddok répliqua :

— J'allais justement venir vous chercher.

Tallyn hocha la tête, concentré sur ses bagages, qu'il tâchait de fixer à l'un des petits stoliks.

— Les autres arrivent, déclara Jeric, se frottant les mains tout en leur soufflant dessus pour les réchauffer.

Il avait rabattu sa capuche doublée de fourrure, et ses yeux étaient d'un bleu saisissant.

— Stanis ? s'enquit Braddok.

Jeric croisa son regard et secoua la tête.

Le colosse expira un nuage de buée, passant sa patte d'ours sur son visage.

— Survak est toujours là ? demanda-t-il.

— Oui, fit Jeric en se dirigeant vers l'un des plus grands stoliks – robe couleur chocolat, panache blanc sur le museau. Mais je serais étonné qu'il soit encore là à la tombée de la nuit.

Les deux autres gardèrent le silence.

Imari s'approcha de Jeric et du stolik brun. Il était si grand que la mâchoire inférieure du mâle – car c'en était un, sans nul doute – dépassait sa tête d'une dizaine de centimètres. Il appréciait les caresses de Jeric, mais une fois qu'Imari prit le relais, le stolik tourna la tête, lui administrant un petit coup de museau à l'épaule.

Jeric lui lança un regard en coin, un demi-sourire sur les lèvres.

— La bête t'aime bien, décréta Braddok.

Elle posa une main sur le museau de l'animal, entre ses naseaux, et il pressa à nouveau sa tête contre elle.

— La Bête. C'est comme ça qu'on t'appelle ?

Le cheval renâcla, expulsant des bouffées d'air chaud tout en la dévisageant à travers ses longs cils épais.

— C'est le nom qu'on reçoit quand on a ce gabarit, dit Braddok. En tout cas, c'est pour ça que toutes les dames m'appellent comme ça... Salut, Jen.

L'interpellée traversait la cour à grandes enjambées, mais son allure ralentit sensiblement lorsque Braddok lui adressa la parole. Niá la suivait de près. Les deux femmes étaient engoncées sous d'épaisses couches de laine et de fourrure. Chez les accompagnait.

Ce dernier inspecta brièvement la cour, fronça les sourcils, puis croisa le regard de Jeric. En le voyant secouer légèrement la tête, ses traits se fermèrent.

— Où est Stanis ? demanda Jenya.

— Il ne viendra pas, répondit Jeric sur un ton péremptoire. Il y a suffisamment de stoliks pour tout le monde, mais il faudra monter à deux sur certains. Imari et moi, nous prenons celui-ci, les informa-t-il en désignant la Bête.

— Jen et moi, nous pouvons partager celui-là.

Braddok fit un geste vers le deuxième stolik par ordre de taille, mais Jenya se fraya rapidement un chemin dans la neige jusqu'à l'un des autres chevaux, presque aussi petit que celui de Tallyn, et se hissa sur la selle déjà préparée.

Chez fit claquer sa langue.

— Elle t'a rhabillé pour l'hiver, mon vieux.

Braddok porta une main à son cœur.

— Ça me blesse, Jen.

— Continue comme ça, *Rasé*, et la blessure sera fatale, assena Jenya.

En riant aux éclats, Braddok se dirigea vers sa monture.

La dernière reviendrait ainsi à Niá et Chez.

Imari s'attendait à ce que la jeune femme objecte. Il y avait entre eux une tension palpable qu'elle ne comprenait pas vraiment. À sa grande surprise, Niá s'approcha du stolik imposant, s'agrippa à la selle et, avec quelque effort, y grimpa. Mais la selle était plus haute que prévu et elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas se hisser jusqu'en haut. Chez s'avança alors, lui attrapa le pied et la poussa avec maladresse, handicapé par son bras en écharpe.

Niá s'installa sur la selle à deux places et s'avança.

— Il vaudrait mieux pour son dos que je m'assoie devant, observa Chez. Je suis plus lourd.

Aussitôt, elle recula pour lui laisser la place.

Imari croisa le regard de Jeric un bref instant, puis contourna la Bête pour la monter. Elle était sur le point d'attraper la selle lorsque Jeric la prit par la taille et la souleva. Passant aisément une jambe par-dessus, elle se glissa à l'arrière, puis s'écarta du chemin pour laisser passer Jeric, qui monta facilement.

La porte arrière s'ouvrit alors et un homme dans la force de l'âge s'avança vers eux. Enfoui sous une montagne de fourrures, on aurait dit un petit ours.

— Bonjour, Votre Grâce, dit-il en inclinant la tête, avant d'approcher, un sac à la main. Il me semblait bien vous avoir entendu.

— Bonjour, Ott, l'accueillit Braddok.

Sans doute était-ce le propriétaire des lieux.

— Je vous ai apporté ça, dit le nouveau-venu.

Il s'arrêta à côté de la Bête et tendit son sac de toile. Son regard se tourna brièvement vers Imari.

— C'est le pain d'hier, mais c'est tout ce que j'ai de si bonne heure.

Jeric prit le sac. Il défit le cordon, jeta un œil à l'intérieur, puis adressa un signe de tête à Ott.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Ott reporta à nouveau son attention sur la compagne du roi. Son regard était curieux, mais pas hostile.

— Merci encore pour ton hospitalité, lui dit Jeric en attachant le sac à sa selle.

— C'est un plaisir, Votre Grâce.

Jeric donna un coup de talon à la Bête.

— Votre Grâce, lança Ott.

Jeric arrêta leur monture et regarda par-dessus son épaule.

— Corinthe a besoin de vous, ajouta le tavernier. Puissent les dieux vous accorder la rapidité.

Il inclina la tête, puis s'en retourna à l'intérieur.

~

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Imari à Jeric, une fois qu'ils eurent quitté Felheim pour entrer dans la Forêt Noire.

La route était sinueuse mais déserte, à l'exception de la neige épaisse qui l'avait recouverte pendant la nuit. Cela ne gênait pas leurs montures, qui se contentaient de lever les genoux là où les congères s'amoncelaient, maintenant un rythme constant à mesure que la matinée avançait. Le brouillard s'était levé, mais une épaisse couche de nuages masquait le soleil. Ils ne croisèrent aucun autre voyageur, mais ils aperçurent un lièvre bondissant entre les pins.

— Ottenback a... vu beaucoup de choses, répondit enfin Jeric.

— C'est une réponse terriblement vague pour un homme qui a passé sa vie entière à être obsédé par les détails.

Elle était assise à l'arrière et ne pouvait voir son visage, mais elle devinait à ses joues qu'il souriait.

— Laisse-moi deviner, poursuivit-elle. Il n'a jamais aimé ton frère non plus.

— Mon père. Il ne m'aimait pas beaucoup non plus. Disons qu'il me *tolérait*.

Imari s'esclaffa et posa sa tête sur les larges omoplates de Jeric, se balançant en rythme avec lui sur le dos du stolik. Les autres chevauchaient en ligne derrière eux, Braddok fermant la marche. Imari l'entendait parfois se quereller avec Jenya – ou plutôt, Jenya avec lui. Mais en cet instant, le groupe était silencieux, comme si cette forêt solennelle et blanche de neige les avait tous plongés dans une sombre réflexion.

— Je me rendais souvent à Felheim avec ma mère, conta Jeric à voix basse, son timbre de violoncelle grondant à son oreille et faisant résonner le chant en son sein. Elle adorait le Détroit.

— C'est de là que vient ton amour non réciproque pour la mer ? Jeric gloussa tout bas.

— Elle l'avait dans le sang, ça, c'est sûr. C'était une Stykken.

Imari se redressa.

— Comme dans Brom Stykken ? L'homme qui dirige les Phalanges ?

— Brom est son cousin.

Imari entrouvrit les lèvres.

— Ça par exemple.

— Peu de gens s'en souviennent, continua Jeric à voix basse. À l'époque, les Stykken voulaient former une alliance avec Corinthe.

— À cause des mines ?

D'aussi loin qu'elle s'en souviennne, les mines avaient été le principal point de discorde entre Corinthe et les Phalanges.

Jeric tourna la tête pour qu'elle voie son profil. Il avait l'air agréablement surpris.

— Tu connais leur histoire ?

— Juste ce que j'ai glané au fil des ans. Je sais que ces mines étaient d'abord partagées entre vos deux Provinces, mais que ton père s'en est déclaré propriétaire après la guerre.

Il inclina la tête en guise de confirmation.

— *Déclaré*, c'est une jolie façon de le dire.

— Je ne savais pas que ta mère avait joué un rôle là-dedans, dit Imari, pour qui l'animosité farouche entre les nations prenait à présent plus de sens. Alors pourquoi Stykken ne part pas en guerre pour les récupérer ?

Après tout, le seul motif qui aurait pu retenir la main vengeresse de Stykken – la mère de Jeric – n'existait plus.

Jeric laissa son regard errer vers le flanc rocheux de la montagne, sur leur gauche.

— Je ne pense pas qu'il le puisse. La pauvreté prolongée a fait disparaître une grande part de la force et du cran qui faisaient autrefois la grandeur de leur peuple. Ce sont de simples marins, maintenant.

— *De simples marins*, grommela Imari. Tu en as déjà rencontré un ?

Jeric tourna la tête pour la regarder du coin de l'œil.

— Plus que toi, j'en suis sûr.

— Cinq couronnes que non.

Les traits de Jeric se tendirent.

— Tu as passé trop de temps avec Brad.

Un sourire dansait sur les lèvres d'Imari.

— Et quand aurais-tu passé du temps en leur compagnie, dis-moi ? s'enquit Jeric.

— Au moins deux fois par an, au début de la saison des semailles et à la dernière récolte, depuis l'âge de neuf ans jusqu'à tout récemment. Ils naviguaient jusqu'à Rivebois pour s'approvisionner en herbes auprès de Tolya. Sinon, comment crois-tu que j'aurais appris l'existence de vos mines ?

Il avait l'air fâché, surtout contre lui-même, parce qu'il aurait dû être plus avisé. Il aurait dû s'en souvenir.

Imari se pencha contre lui.

— Et parfois, quand ils étaient désespérés, ils faisaient le voyage jusqu'à Skanden pour lui demander ses services. Alors, traite-les comme tu veux, mais ils ont une loyauté envers leur famille et leur roi qui ferait honte à un Saredd. Prépare-toi.

Jeric garda le silence, l'épiant du coin de l'œil.

— Alors... Pour mes cinq couronnes... commença-t-elle.

Il sourit à belles dents.

— J'ai une meilleure idée.

— Ah oui... ?

Ses yeux pétillaient de malice et il se pencha légèrement en arrière.

— Et si je te montrais ce soir ?

Imari sourit, mais ses joues virèrent au rouge.

— Ton peuple est resté sans roi pendant trois mois. Crois-tu vraiment que tu auras ne serait-ce qu'un moment à m'accorder ?

Son expression devint alors carnassière et le cœur d'Imari redoubla d'ardeur.

— Pour toi, j'aurai toujours le temps.

Elle soutint son regard, oubliant de respirer lorsqu'il se pencha en arrière et lui serra la cuisse. Puis il se retourna vers l'avant.

Ils poursuivirent leur route dans un silence complice, même s'il

fallut un moment à Imari pour retrouver son calme. Ses pensées s'étaient emballées lorsqu'elle avait imaginé comment Jeric lui montrerait ce qu'il avait en tête.

— Est-ce qu'Otten connaissait ta mère ? demanda Imari après un certain temps.

— Oui, dit-il, avant d'ajouter : À l'époque, Felheim accueillait beaucoup de voyageurs venus du monde entier, notamment des Phalanges. Après Saád, ils ont cessé de venir.

— Ce n'est pas bon pour les affaires.

— Non, en effet, reconnut Jeric.

Imari comprit que l'auberge d'Otten n'était que l'une des nombreuses entreprises que le roi Tommad avait mises à mal.

Une fois de plus, elle réfléchit à la route difficile qui les attendait – pas celle qui les mènerait à Azir, mais plutôt celle que Jeric emprunterait avec son peuple. Elle espérait que sa présence ne rendrait pas cette route plus difficile encore pour lui.

— Stykken se rangera à tes côtés, lui assura-t-elle.

Devant son rire sombre, elle insista :

— Je suis sérieuse. Rends-lui ce qui lui est dû, et tu auras un allié redoutable à tes côtés.

— Va dire ça à Stovich.

— Stovich coopérera certainement, étant donné les circonstances.

— Hmm.

— Tu ne penses pas ?

Jeric resta silencieux. De la neige se détacha d'une haute branche d'arbre, à leur droite.

— Peut-être. Mais sa collaboration aurait un prix que je ne suis pas prêt à payer.

— À savoir ?

— À savoir sa fille, Lady Kyrinne, intervint Braddok en approchant son stolik.

Jeric le foudroya du regard, mais son ami leva les yeux au ciel.

— Elle en aurait entendu parler d'une manière ou d'une autre. Il vaut mieux qu'elle l'apprenne maintenant.

Imari sentit un poids l'envahir en regardant les deux hommes en proie à une lutte silencieuse. Soudain, elle se posa une question qu'elle ne s'était encore jamais posée, à tort. Il avait été prince, après tout.

— Tu es fiancé ? demanda-t-elle à Jeric.

Son regard resta fixé sur Braddok.

— Officieusement, dit-il en détachant chaque syllabe.

Imari ressentit une pointe de jalousie qui n'avait aucune raison d'être. Les fiançailles – ou tout autre accord officiel existant entre Jeric et cette Lady Kyrinne – étaient fondées sur son rang, pas sur les sentiments, tout comme son père l'avait menacée de la fiancer à Fez. Et pourtant...

— Stovich est sûrement là-bas, poursuivit Braddok, sur la défensive. Tu es parti depuis presque trois mois. Il n'y a aucune chance que ce maudit rapace ait laissé ton trône seul aussi longtemps, quoi qu'en dise Otten.

Jeric fixait la route devant lui. Son comportement avait changé, et elle ne put s'empêcher de se questionner : à quel point connaissait-il cette Lady Kyrinne ?

— Si Stovich y est, ça te facilitera grandement la tâche, non ? dit-elle à la place.

— Quelle tâche ? demanda Braddok.

— Rendre à Stykken ses mines de skal.

Le regard de Braddok passa d'Imari à Jeric, puis il renversa la tête en arrière pour lâcher un grand éclat de rire. Étrangement, elle ressentit une soudaine envie de le frapper. Elle se tourna vers Jenya, qui lui décocha un regard de pitié.

Au même instant, les pins drus de la Forêt Noire s'ouvrirent sur la Vallée des Rois, et pour la première fois depuis des mois, Imari posa les yeux sur le lieu qui l'avait à la fois emprisonnée et libérée : Descieux. L'imposante muraille de skal ceignait la ville, et la forteresse dominait les environs depuis son perchoir, à flanc de montagne.

Jeric arrêta leur cheval, attendant que les autres les rejoignent, et tous observèrent dans un silence solennel la ville qui s'étendait devant eux.

— Elle a l'air intacte, commenta Braddok. Seulement ensevelie sous la neige.

— Essaie avec ça, suggéra Imari en lui tendant la longue-vue qu'elle avait sortie de sa sacoche.

Jeric posa un regard inquisiteur sur la lunette, puis Imari, et éclata de rire.

— Par les enfers, où as-tu trouvé ça ? fit Braddok, abasourdi.

— Bon, tu la veux ou pas ? s'impatienta Imari.

Jeric prit la longue-vue.

— Eh, nom d'un chien... c'est à moi qu'elle l'a proposée, s'offusqua Braddok alors que Jeric portait le verre à son œil.

— Et ce qui est à toi est à moi, rétorqua Jeric. Je suis ton roi.

— Espèce de foutu...

— Eh, n'oublie pas ce que j'ai dit... l'avertit Chez.

— Oui, je sais, je suis inférieur à ce sale prétentieux.

Jenya se pinça l'arête du nez en fermant les yeux. Jeric écarta la longue-vue, puis la tendit au géant.

— Tiens, manant.

Braddok pesta, mais, piqué par la curiosité, il posa la lentille contre son œil. Il la retira immédiatement pour admirer sa confection.

— Par les cinq enfers, zurina. Tu l'as prise au capitaine ?

Imari sourit d'un air innocent. Braddok s'esclaffa, lança un regard approbateur à Jeric, puis porta à nouveau la longue-vue à son œil.

— Il y a onze gardes à la porte et un Stryker, précisa Jeric.

— Je n'en vois que huit... se renfrogna le géant. Oh. Voilà les autres. Et le Stryker ?

— La tour nord. Au niveau de l'escalier.

— Je ne... ah, si, je le vois.

— Il y a toujours autant de gardes, d'habitude ? demanda Tallyn, son œil unique dardé sur le mur.

— Après ce qui s'est passé à Trier, Anaton ne doit pas vouloir prendre de risques.

— Je pense que ce Stryker nous voit, dit Braddok en lui tendant la longue-vue.

Jeric jeta un dernier coup d'œil à travers, puis l'écarta aussitôt.

— Espérons qu'ils nous reconnaissent avant de tirer.

Niá blêmit. Les yeux de Jenya se fixèrent sur la muraille, sa main sur son cimeterre.

— Il plaisante, dit Braddok. Enfin...

Jenya le transperça du regard, mais l'autre se contenta d'un clin d'œil.

Jeric se pencha en arrière, passa la main autour d'Imari et glissa la longue-vue dans la sacoche à côté de son talla.

— Tiens-toi bien, lui chuchota-t-il.

Il saisit les rênes, les fit claquer, et leur stolik partit au galop. Imari se raccrocha à Jeric juste à temps. Ils traversèrent la pelouse en trombe, les autres sur les talons. À cette distance, elle ne pouvait distinguer les gardes en haut de la muraille, mais elle espérait qu'ils reconnaîtraient leur roi.

Jusqu'à présent, aucune flèche n'avait fusé. Peut-être parce qu'ils n'étaient pas encore à portée. Et ce mur se rapprochait.

Son regard glissa vers l'endroit où se trouvaient les crucifix lors de sa première visite – le jardin macabre que Tommad avait rempli de Sol Veloriens à l'agonie, leur chair nourrissant les corbeaux et leur sang arrosant le sol. Le jardin n'était plus. Même les crucifix en bois avaient disparu. Jeric les avait tous fait retirer, et la neige fraîchement tombée avait enseveli les horribles taches de leurs sacrifices involontaires.

Ils avaient parcouru la moitié de la pelouse quand elle repéra enfin les gardes. Elle n'en compta que sept, puis d'autres apparurent, descendant les marches des tours encadrant le portail. Ce fut aussi à ce moment-là qu'elle remarqua les échafaudages devant les statues inachevées des dieux corinthiens.

Les ouvriers sol veloriens avaient été chargés de leur construction, mais il n'y avait plus aucun signe de ces ouvriers à présent, car Jeric les avait libérés, rendant ses jarls furieux. À présent, l'échafaudage se dressait comme un squelette d'un autre âge, préservé en l'état pour que tous puissent l'étudier et le juger.

Deux dizaines de gardes se tenaient désormais au niveau du

mur, et la moitié pointait des arbalètes dans leur direction. Braddok et Jeric échangèrent un long regard. Ils étaient à deux cents mètres et progressaient rapidement. Pourtant, les gardes ne baissaient pas leurs armes. Imari glissa la main dans la sacoche du talla, et au moment où ses doigts effleurèrent le cuir, son pouvoir s'éveilla.

Cent mètres.

Les gardes bandèrent leurs arbalètes ; Imari serra le talla avec force. Elle allait pour entamer un chant lorsqu'un garde non armé, aux cheveux coupés court et au manteau bleu corinthien, leva soudain le poing.

— *Repos !* cria-t-il à ses hommes. *Repos !*

Les archers baissèrent leurs arcs et détendirent leurs cordes. Dans les bras d'Imari, Jeric se laissa presque aller, envahi par le soulagement.

L'homme perché sur le mur hurla d'autres ordres qu'Imari ne comprit pas, mais les remparts s'animèrent. L'on se mit à courir en tous sens, les engrenages de la herse s'activèrent, et la grande grille métallique du portail commença à s'élever.

Jeric franchit la porte ouverte sans s'arrêter, traversa le court tunnel de skal noir et pénétra dans la ville, où une partie de la garde – et quelques badauds – étaient rassemblés.

Il fut contraint d'arrêter abruptement leur monture. Il n'avait pas le choix ; la foule leur bloquait le passage et grandissait rapidement, animée par des chuchotements et des discussions à mi-voix, alors que tous s'efforçaient de voir la source de cette perturbation. Beaucoup ne reconnurent pas leur roi au premier coup d'œil, avec sa barbe et son manteau des Phalanges, mais les gardes les plus proches tombèrent à genoux immédiatement, épées à plat, suivis par des « Votre Grâce » et « Roi Jeric ». La déférence se répandit dans la foule jusqu'à ce que les murmures cessent et que tous les genoux et les têtes s'inclinent.

Imari prit une profonde inspiration et échangea un regard soulagé avec sa Saredd, qui avait approché son stolik.

— Où est votre commandant ? demanda Jeric, scrutant la foule, puis le mur, nullement impressionné.

— Je suis là, Votre Grâce, tonna une voix d'homme – celle qui avait lancé ses ordres depuis la muraille – alors qu'une silhouette fendait la foule.

Il donna des instructions aux soldats sur son passage. Ceux-ci se mirent rapidement au travail, délimitant un périmètre pour leur roi tout en criant à la foule de reculer.

— Mon roi, fit le commandant en se prosternant devant Jeric. Content de vous voir de retour. Quand j'ai appris ce qui était arrivé à Trier, j'ai redouté le pire.

— Levez-vous, mon brave. Merci d'avoir assuré la sécurité de Descieux en mon absence.

Le commandant obligea son maître. Son attention se reporta alors sur l'entourage du roi, plus particulièrement sur les non-Corinthiens. Et Imari.

Elle n'avait jamais rencontré le commandant, mais elle le connaissait de nom, et ce qu'elle avait entendu dire correspondait à l'homme qui se tenait devant elle. Sa tenue était impeccable. Même ses sourcils épais avaient une forme rigide.

Le commandant Anaton.

— Rien à signaler ? interrogea Jeric.

— Rien à signaler, Votre Grâce. Corinthe ne peut que bien se porter à présent.

Chapitre 20

La nouvelle du retour de Jeric se répandit comme une traînée de poudre, et dans toute la ville, on se bouscula pour l'apercevoir, pour voir de ses propres yeux ce que l'on n'osait croire. Nombreux étaient ceux qui applaudissaient et brandissaient des bannières corinthiennes. Pendant ce temps, les gardes d'Anaton se battaient pour dégager le chemin.

Imari avait bon espoir.

Les jarls avaient beau le défier constamment, pour les habitants de Corinthe, Jeric était le sang, il était la vie. Il signifiait que Corinthe avait retrouvé le meilleur d'elle-même, et Imari espérait que cette démonstration donnerait aussi de l'espoir à Jeric. Tandis qu'ils trottaient dans les rues étroites de Descieux, sous ses façades en porte-à-faux et ses immeubles surpeuplés, Imari se remémorait la dernière fois qu'elle était passée devant ces bâtiments – Ricón était alors avec elle, la ramenant chez elle à Trier pour la première fois en dix ans.

Elle éprouva une pointe de tristesse à la pensée que cette vie avait été interrompue avant même d'avoir commencé. À la pensée de son père, ses frères, Taran et Saza. À présent qu'elle était en sécurité derrière le mur de protection de la ville, Tallyn pourrait peut-être essayer de localiser Ricón.

Peut-être pourrait-il lui dire si Kaï était toujours en vie.

Ces sombres pensées obscurcissaient tel un nuage leur arrivée lumineuse, suivant Imari sur le haut pont qui s'étendait pareil à une large langue au-dessus d'un profond canyon de roche et d'arbres, et qui donnait accès à l'imposante forteresse de Descieux.

Le pont avait été déneigé – ou plutôt, était en train d'être déneigé. Le personnel sursauta lorsque le stolik de Jeric s'avança sur les grandes planches de pin issues de la Forêt Noire, passant quelques soldats pour s'engouffrer dans la cour intérieure, où d'autres gardes les attendaient.

Jeric descendit de cheval avant que leur monture ne soit complètement arrêtée.

En découvrant leur roi, trois hommes armés se précipitèrent à sa rencontre. Le premier était solidement bâti, d'âge moyen et presque aussi grand que Jeric. Ce devait être quelqu'un d'important, à en juger par la couleur de ses vêtements, typique de ces contrées, et la fierté toute corinthienne qui irradiait de son visage. Imari remarqua un large anneau sur le majeur de sa main droite, serti de l'écusson de leur Province.

— Votre Grâce, dit-il d'une voix tout aussi puissante. J'ai bien failli ne pas vous reconnaître.

— Hersir, content de te voir, fit Jeric en lui donnant une accolade.

C'était donc Hersir, le superviseur des Strykers, ce groupe chargé par les dieux corinthiens de défendre le trône. Ce même groupe auquel Jeric avait confié la protection de Descieux en son absence. Jeric avait rejoint leurs rangs jadis, avant de les quitter aussitôt, rendant l'anneau de Stryker qu'on lui avait donné. Une bague qui ressemblait très certainement à celle qui se trouvait actuellement au majeur de Hersir.

— Moi aussi, répondit ce dernier avant d'ajouter plus calmement : Je commençais à m'inquiéter, Votre Grâce.

— Est-ce que tout... ?

Hersir inclina la tête.

— Tout est comme vous l'avez laissé.

Imari ne savait pas si c'était une bonne nouvelle ou non, mais Jeric parut se détendre.

Hersir échangea quelques brèves salutations avec les hommes de Jeric, puis son attention se reporta sur Imari. Jeric recula pour l'inclure dans la conversation, une main sur son dos. Le geste était subtil, mais Hersir le remarqua. Il n'avait pas l'air particulièrement perturbé, ni ravi.

— Je ne crois pas que vous vous soyez déjà rencontrés, déclara Jeric. Hersir, voici la zurina Imari Masaï d'Istreaa.

Hersir inclina la tête.

— C'est un plaisir.

L'accueil ne sonnait pas faux, mais son intonation n'était pas aussi légère qu'un instant plus tôt.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, répondit Imari.

Hersir leva la tête et haussa un sourcil.

— En bien, je l'espère.

Imari le gratifia d'un sourire.

— En termes très élogieux, et il semble que vous le méritiez pour avoir assuré la sécurité de Corinthe en son absence.

Sur le visage de Hersir transparut une émotion qu'Imari ne parvint pas à discerner.

— Où est Dom ? intervint Jeric, balayant la cour du regard.

— Je crois qu'il est parti avec un poulain capricieux.

Cette réponse fit rire Jeric.

— Ce sont de belles bêtes, Votre Grâce, commenta Hersir en admirant leurs montures.

— Propriétés de Mattaï, répondit Jeric.

— Je ne savais pas qu'il continuait à en élever. Est-ce qu'il en a d'autres ? Certains de mes hommes apprécieraient d'avoir de robustes stoliks comme ceux-ci.

— Tu pourras en prendre deux parmi ceux-là dès que je les aurai payés.

Un sourire détendit la bouche ferme de Hersir.

— Merci, Votre Grâce. Mes hommes vous en sauront gré.

Il se tourna alors vers les deux gardes qui attendaient, quelques pas derrière lui.

— Emmenez les stoliks de Sa Majesté aux écuries et assurez-vous qu'on en prenne soin.

Les hommes ne se firent pas prier. L'attention de Hersir se reporta sur son roi et il fit un geste vers la double porte.

— Après vous, Votre Grâce.

Jeric détacha leurs sacoches de la selle et les conduisit à travers les portes, dans la grande salle de la forteresse.

Le corps d'Imari se crispa alors qu'elle se souvenait de la première fois qu'elle avait mis les pieds dans cet espace caverneux,

suivant Jeric par cette même porte, entre deux foyers ardents, pour rencontrer le prince Hagan.

Quand Hagan avait révélé à Jeric qui elle était vraiment.

Elle revoyait son visage alors qu'il assemblait les pièces du puzzle.

La salle était loin d'être déserte. Des hommes et des femmes d'une richesse considérable – à en juger par leurs atours – discutaient près des énormes cheminées, et un domestique s'occupait des feux tandis qu'un autre offrait des plateaux garnis aux invités.

Ce fourmillement cessa dès que Jeric franchit la porte avec Hersir. Chaque parole, chaque mouvement, comme si la pièce entière était tombée sous le coup d'un enchantement, réduite à une immobilité totale. C'était comme le long silence entre les mouvements d'une symphonie, une pause entre deux thèmes musicaux, dans l'attente de la suite.

Quelques battements de cœur plus tard, un homme se détacha des autres. Il devait avoir la cinquantaine passée et portait son âge avec fierté, comme un médaillon de guerre sur sa poitrine. Ses cheveux couleur paille ou argent clair – Imari n'aurait su le dire, à la lumière du feu – étaient soigneusement attachés sur sa nuque. Pas une mèche ne dépassait. Il portait un manteau bleu corinthien ajusté, garni d'argent, des bottes noires polies et une autorité qui s'opposait à celle de Jeric.

Elle n'arrivait pas à déterminer s'il était heureux de voir Jeric ou non.

— Votre Grâce, dit l'homme avec surprise, sa voix résonnant dans le silence.

— Stovich, laissa échapper Jeric entre ses dents.

Il n'y avait aucune affection dans sa voix. Il jeta un regard en coin à Hersir.

— Je ne savais pas que vous seriez ici, termina-t-il.

Les traits de Stovich se crispèrent subtilement, en dépit de son sourire de façade, puis il mit un genou à terre et s'inclina. Aussi vite que la marée, tout le monde s'agenouilla pour se soumettre au roi.

Braddok et Chez les observaient tous d'un air grave ; Tallyn,

Jenya et Niá avec curiosité, alors que l'attention de Jeric restait fixée sur le dénommé Stovich.

Une femme en particulier, agenouillée derrière le jarl, leva la tête vers son souverain. Son regard s'attarda sur lui, comme si elle suppliait silencieusement Jeric de regarder dans sa direction, mais il n'en fit rien.

Elle était belle, avec de longs cheveux couleur miel, des traits exquis et une silhouette à faire pâlir d'envie. Imari se demanda avec une boule au ventre s'il s'agissait de Lady Kyrinne.

— Si vous voulez bien nous excuser, lança Jeric à l'assemblée sans quitter des yeux son jarl le plus contestataire.

Il y eut un instant de silence, puis les femmes ramassèrent leurs longues jupes et se levèrent.

— Pas vous, dit Jeric à Stovich.

L'homme pinça les lèvres, mais il obtempéra, affrontant le regard de son maître tandis que les autres sortaient par les portes latérales. Hersir allait également pour partir, mais Jeric lui ordonna d'attendre. Le soldat inclina la tête et patienta docilement.

La femme aux cheveux de miel fut la dernière à s'en aller, prenant tout son temps pour traverser la grande salle. Elle s'arrêta à la porte et jeta un œil entre Stovich et son roi. Son regard clair s'arrêta sur leur groupe déguenillé avant de s'attarder sur Imari. Ses traits élégants se figèrent légèrement, puis elle partit en refermant la porte derrière elle.

Jeric se tourna alors vers Hersir.

— Veille à ce que nos invités aient de quoi manger et que l'on prépare des chambres pour leur séjour. La suite en skal devrait convenir à la zurina.

Hersir hésita, jetant un regard entre Jeric et Stovich comme s'il était pris entre deux feux.

— Un problème ? s'enquit Jeric d'un ton brusque.

— La suite de skal est occupée, Votre Grâce, répondit Stovich.

Il avait toujours un genou contre le carrelage dur, une posture qui avait l'air douloureuse. Jeric ne parut pas le remarquer, ou plus vraisemblablement, il ne s'en souciait pas.

Jeric plissa les yeux.

— Occupée ?

— Par ma fille et moi-même.

Jeric se contenta de fixer le jarl.

Ce dernier tressaillit, et Imari aurait presque pu compatir. Elle savait ce que c'était qu'être l'objet de cet examen minutieux.

— Nous allons tout de suite déménager...

— Donnez mes quartiers à la zurina, le coupa Jeric. Je logerai dans l'aile ouest.

Il parlait à Hersir, qui sourcilla avec étonnement tandis que Stovich ouvrait et fermait la bouche comme un poisson.

— Bien, Votre Grâce, répondit le Stryker, jetant un coup d'œil aux autres, notamment Imari. Suivez-moi.

Niá, Jenya et Tallyn lui emboîtèrent le pas. Imari voulut suivre le mouvement, mais Jeric lui prit la main. Elle était consciente du regard attentif de Stovich et Hersir sur elle.

— Je te retrouve dès que possible, lui chuchota Jeric avant de se pencher pour l'embrasser sur la joue.

Il recula et croisa son regard, lui transmettant une pensée qu'Imari n'arrivait pas à saisir, puis il lui lâcha la main.

Elle quitta la salle avec l'impression soudaine que tout était sur le point de changer.

Chapitre 21

— Tu veux qu'on reste ? demanda Braddok à voix basse.

Après un court instant de réflexion, son regard toujours rivé sur le vieux jarl qui se tortillait, Jeric déclara :

— Qu'on ne nous dérange pas.

Braddok hocha la tête, puis Chez et lui échangèrent un regard et prirent position aux deux principaux points d'entrée.

Jeric se dirigea droit vers l'un des fauteuils en cuir à haut dossier, situés devant sa cheminée préférée – celle qui était surmontée d'une tête de gris – et s'assit. Il tendit les jambes devant le feu et posa les bras sur les accoudoirs. Il aurait préféré s'adosser plus confortablement, mais c'était le seul fauteuil assez grand pour son gabarit dans toute cette fichue salle.

Mis à part le trône.

Mais il n'était pas d'humeur à s'asseoir sur un abominable bloc de métal.

Le feu crépitait dans l'âtre ; le silence s'éternisa. Du coin de l'œil, il vit Stovich – toujours à genoux – tourner la tête dans sa direction.

— Ai-je offensé mon roi ?

— Bonne question.

Un silence.

— Si c'est le cas, ce n'était pas mon intention. Je suis seulement venu pour...

— Épargnez-moi vos foutues platitudes, Stovich. Asseyez-vous, dit Jeric en désignant le fauteuil en face de lui.

Le jarl hésita, puis finit par se redresser, une main sur les reins – ce qui n'échappa pas au regard de Jeric. Il se dirigea vers le fauteuil et s'assit. Le bois grinça sous son poids et le vieux cuir craqua.

Jeric constata que Stovich gardait les yeux prudemment tournés vers le feu.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il sans préambule.

Son interlocuteur aimait trop manier les mots, et il refusait de lui accorder ce plaisir.

Stovich le détailla. Jeric avait toujours été une énigme pour lui, il le savait : il n'avait jamais été attiré par l'or, ne tombait dans aucun subterfuge, n'était pas impressionné par le pouvoir. Et Jeric avait constaté que les hommes sensibles à ces choses-là ne savaient jamais sur quel pied danser avec lui.

Stovich regardait son roi, un doigt martelant l'accoudoir.

— Je suis ici parce que vous étiez absent. C'est l'hiver, et nous avons faim.

— Très bien.

Stovich se plaignait toujours de la même chose : le jarl supervisait peut-être la majeure partie des mines de skal de Corinthe, mais l'on ne se nourrissait pas de skal, et le père de Jeric avait trop pris aux citoyens de Destovich pour qu'ils puissent se procurer des vivres.

Toutefois, Stovich ne s'attendait pas à ce que Jeric abonde en son sens, et même des années de maîtrise de soi ne purent cacher sa surprise. Il se fit suspicieux, comme s'il se méfiait de sa réponse.

— Pourquoi, sinon ? lança Jeric.

L'expression de Stovich était circonspecte lorsqu'il répondit :

— Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous voulez dire, mon roi.

— Est-ce vraiment ce que je suis ?

Stovich cligna des yeux.

— Quoi donc ?

— Votre roi ?

— Bien sûr.

— Alors, quand j'aurai besoin de tous les combattants que Destovich a en sa possession, vous les transférerez à Descieux sans poser de questions ?

La main de l'autre resta suspendue au-dessus de l'accoudoir.

— Azir est donc vraiment de retour.

Jeric dévisagea longuement son jarl avant d'incliner la tête.

Stovich lui renvoya son regard, ses propres traits impénétrables.

— Et vous êtes prêt à mener une guerre contre lui.

— Non. Azir a déclaré la guerre. J'essaie simplement de nous défendre.

— Donnez-lui cette bâtarde d'Istraane et nous n'aurons pas à nous défendre...

À ces mots, Jeric tira une dague de son fourreau et la plaqua contre la gorge de Stovich.

Ce dernier se figea, les lèvres pincées et le reflet du feu dansant dans ses yeux.

— Vous risqueriez tout Corinthe pour *elle* ?

Jeric se pencha vers lui. Si près qu'il pouvait voir sa propre silhouette dans les yeux de l'homme. Seule la dague de Jeric les séparait.

— Je suis prêt à tout pour elle, même à réduire le monde en cendres, fit Jeric, les dents serrées. Mais il ne s'agit pas de la zurina Imari. Il s'agit de Corinthe, qu'Azir attaquera avec ou sans elle.

Stovich demeura parfaitement immobile, jusqu'à ce que son roi baisse enfin sa dague. Jeric la garda en main sans la rengainer, effleurant la lame du pouce – c'était une belle arme –, avant de poursuivre :

— Je ne suis pas assez fou pour penser qu'imposer mon autorité à un peuple dont je viens de tuer le maître m'attirera leur faveur et fidélité. Les habitants de Destovich vous sont loyaux. Ils vous écoutent, comme toujours, et les hommes fidèles à une cause sont des combattants infiniment plus précieux. Alors, dites-moi : quelles sont vos conditions ?

Il considéra Jeric un long moment tandis que, dans l'âtre, le feu crépitait.

— Vous savez ce que je veux, admit Stovich à voix basse.

— Partons du principe que je l'ignore.

Stovich se pencha en avant, les coudes sur ses genoux.

— Nommez-moi à la tête de votre Conseil. Je veux le contrôle complet de toutes les mines de Corinthe et quarante pour cent des profits.

Jeric faillit éclater de rire.

— Dix.

— Trente.

— Onze.

Un éclair passa dans les yeux de Stovich.

— Vingt, et vous vous engagez à respecter vos fiançailles avec Kyrinne.

Jeric s’y attendait. Il cherchait le moyen de gérer au mieux cette affaire épineuse depuis son départ de Ziyan. Non, même avant. Depuis le moment où il était arrivé à Trier, après presque deux mois de séparation avec Imari, quand elle lui avait sauté au cou à son arrivée.

Il savait déjà à cet instant.

— Vingt-cinq, et l’accord ne tient plus.

Jeric savait très bien qu’il jouait sur les mots. Stovich le savait aussi, mais avant qu’il ne puisse objecter, et alors que les paroles se frayaient déjà un chemin vers ses lèvres, Jeric ajouta :

— Et je renoncerai aussi à vous faire lapider en public pour trahison.

Le jarl se raidit.

— Pour quel motif, Votre Grâce ? Pour être resté à Descieux en votre absence ?

— Pour détournement de minerais et de bois en faveur de Brevera.

Cette croustillante information lui venait de la propre fille de Stovich. Bien entendu, Kyrinne n’était pas au fait de toute l’étendue des affaires de son père, et Stovich s’en était facilement tiré, mettant ses pertes sur le compte des récents raids de Sol Veloriens – et ils étaient nombreux. Mais Jeric n’avait jamais fait confiance à Stovich et il avait eu l’intention d’enquêter, mais son attention avait d’abord été détournée par de multiples attaques sol veloriennes, puis par la maladie de son père et... voilà où ils en étaient, presque un an plus tard.

Stovich se figea devant cet affront, mais son visage avait pâli.

— Vous n’avez aucune preuve.

Sous le regard de Jeric, le jarl cilla, visiblement mal à l'aise.

— Qui vous l'a dit ?

À présent, Jeric allait devoir manœuvrer avec soin ; même s'il ne voulait pas d'un avenir avec Kyrinne, il ne lui voulait aucun mal. Il effleura la pointe de sa dague tout en observant son jarl. Il voulait qu'il sente le tranchant menaçant de son jugement.

— Je le sais, c'est tout. Alors, marché conclu ?

Le cou de Stovich vira au cramoisi, et une veine épaisse palpita sur sa tempe. Ses lèvres se refermèrent furieusement, emprisonnant derrière elles une centaine de répliques mordantes, mais il finit par s'affaïsser sur son fauteuil dans une posture de défaite. Une mèche glissa de sa queue de cheval et lui tomba devant le visage. Il la repoussa avant de reporter son regard sur son roi.

— Vous entraîneriez Corinthe dans une guerre civile. Le peuple n'acceptera jamais cette femme à leur tête.

C'était sa dernière tentative. La main éperdue d'un homme se noyant dans une mer déchaînée.

Jeric lui adressa un sourire carnassier.

— Ils l'accepteront si vous l'acceptez, mon cher Stovich, et c'est là la *seule* raison pour laquelle je ne traîne pas votre sale carcasse de traître sur la place publique. Est-ce bien clair ?

L'homme fixa son souverain d'un long regard implacable, puis il se tourna vers le feu en maugréant avec amertume :

— Très clair.

Chapitre 22

Suivant les instructions de Jeric, Hersir escorta Imari, ses deux compagnes et Tallyn jusqu'aux cuisines. Le petit groupe serpenta à travers les couloirs sinueux de la forteresse, attirant les regards intrigués des gardes et invités. Parmi eux, Imari reconnut deux hommes armés présents le soir où la légion – par l'intermédiaire d'Astrid – avait tenté de prendre Descieux. À leurs hochements de tête hésitants mais pas hostiles, elle devina qu'ils se souvenaient d'elle, eux aussi. La plupart des regards n'étaient toutefois pas particulièrement bienveillants ; seule la présence du chef des Strykers empêchait quiconque d'oser les prendre à parti.

Ils arrivèrent enfin aux cuisines, véritable pagaille de farine et de légumes émincés. Manifestement, la nouvelle de l'arrivée de Jeric s'était ébruitée jusque là, car les lieux bourdonnaient d'activité tel un nid de frelons, tout le monde participant avec empressement aux préparatifs du festin. Imari prenait place à une petite table dans un coin quand un homme se présenta sur le seuil, laissant tomber un morceau de viande crue sur le plan de travail en bois. La cuisinière s'y pencha, examinant les découpes, puis d'une voix sèche échangea quelques mots avec le boucher.

— Un moment, l'arrêta Hersir avant de s'approcher.

La cuisinière et le boucher interrompirent leur dispute lorsque Hersir s'adressa à eux. Remarquant soudain la présence d'Imari et de ses compagnons, la femme plissa les yeux.

— Il y en a encore pour un bout de temps, déclara Hersir en revenant auprès d'eux. Certaines des cuisinières de Mika sont tombées malades, elle manque de bras aujourd'hui.

Imari se demanda si elle était capable de les guérir.

— Où sont-elles ?

Hersir fronça les sourcils, sans comprendre.

— Les malades, précisa-t-elle.

— Demandez-le à Mika, dit-il avant d'incliner la tête. Si vous voulez bien m'excuser, je dois préparer vos chambres.

— Bien sûr.

Tandis que Hersir prenait congé, Imari se dirigea vers la cheffe cuisinière – Mika.

Le boucher était parti et Mika pestait toujours contre la pièce de viande. Sentant la présence d'Imari, elle leva les yeux. Ses traits se crispèrent et elle baissa immédiatement le regard.

— Je suis occupée, dit-elle sèchement.

Armée d'un gros maillet, elle entreprit de passer sa frustration sur le morceau de muscle sanguinolent.

— Puis-je voir vos malades ? demanda Imari en corinthen.

La femme ne répondit pas. Toute à sa colère, elle ne semblait pas l'entendre.

— Hersir a dit que certaines de vos cuisinières étaient tombées malades, insista Imari. Je voudrais les aider, si possible.

Mika interrompit son geste, le maillet ensanglanté à la main, et la regarda fixement. L'image était plutôt effrayante.

— J'ai étudié auprès de Gamla Khan, expliqua Imari. C'est mon oncle.

Ce n'était pas un mensonge. Elle avait certes passé beaucoup plus de temps sous la tutelle de Tolya, mais Gamla était un nom que tout le monde connaissait.

Le regard de Mika glissa sur elle, mais elle ne répondit pas.

Au bout d'un moment, Imari reprit :

— Mon offre tient toujours. Si vous changez d'avis.

Puis elle tourna les talons.

— C'est quoi votre nom, déjà ?

À ces mots, elle se retourna.

— Imari. Imari Masaï.

La cuisinière l'observa un long moment, puis son masque se fissura. Elle s'essuya les mains sur son tablier enfariné et lui dit :

— Suivez-moi.

Imari leva la main en direction de Jenya et des autres en leur lançant un « Je reviens tout de suite » inaudible, puis elle suivit Mika

par une porte à l'arrière. Celle-ci menait à un escalier étriqué qui donnait directement sur les quartiers des domestiques. C'était un espace sombre qui sentait l'huile brûlée et le cèdre, et elles n'avaient pas fait deux pas qu'Imari entendit tousser plus loin dans le couloir.

Une toux profonde et grasse.

— Où gardez-vous vos herbes médicinales ? demanda Imari à sa guide.

— Nulle part en particulier. Avec nos herbes habituelles.

Ce qui signifiait qu'ils n'avaient pas vraiment de plantes médicinales. Imari passait silencieusement en revue toutes ses options en matière d'ingrédients de base quand Mika atteignit une porte et l'ouvrit.

La pièce de l'autre côté était exiguë, et une seule petite bougie faisait office d'éclairage. Imari pensa d'abord à ouvrir une fenêtre, mais il n'y en avait pas. Allongée sur un modeste lit de camp, une jeune femme tournait le dos à la porte, son corps ébranlé par la toux. Elle n'était pas dans un état critique, mais cela ne tarderait pas si l'on ne prenait aucune mesure. Ces toux-là avaient des racines profondes qui étouffaient comme la racine de nym.

Mika lui tint la porte ouverte alors qu'Imari entra dans la pièce. L'air n'était pas vicié. Suffocant certes, mais au moins l'odeur de la maladie ne régnait pas encore. Imari s'arrêta à côté du lit, se pencha et appuya sa joue contre le front de la femme. Cette dernière ne réagit pas à son contact, et sa peau était brûlante.

— Depuis combien de temps est-elle dans cet état ? demanda-t-elle en se redressant.

— Elle est tombée malade hier, répondit la cuisinière en chef.

Imari pinça les lèvres, concentrée.

— Montrez-moi où vous gardez vos herbes. Je dois mettre de l'eau à bouillir.

En une demi-heure, Imari avait préparé suffisamment de thé médicinal – recette légèrement modifiée, cela s'entend – pour les deux malades. Alors qu'elle les aidait à faire passer l'infusion, elle entama une mélodie – d'une voix trop douce pour susciter des questions, mais suffisamment forte pour que ses notes puissent trouver un écho et

donner de la force à ces deux âmes fatiguées. Imari laissa des instructions strictes à Mika, qui confia immédiatement à une autre domestique la tâche de les appliquer, et le temps qu'Imari revienne à table, les autres avaient terminé leur ragoût. Celui d'Imari était toujours intact, mais il ne fumait plus.

— Je peux vous trouver autre chose, proposa Mika, bien plus gentiment cette fois, en tendant la main vers la ration d'Imari.

— Non, non, ça ira, protesta-t-elle en posant une main sur son bol. Merci.

Mika la considéra un moment, jeta un œil à la tablée, puis détourna le visage avant de retourner derrière son plan de travail en murmurant :

— Merci, mademoiselle.

Niá, Jenya et Tallyn attendaient le rapport d'Imari, l'air interrogateur.

— Elles vont s'en sortir, chuchota-t-elle.

Niá haussa un sourcil, comme pour lui demander silencieusement : *As-tu utilisé le Shah ?* Elle n'osait pas poser la question à haute voix. Pas ici. Pas avec autant d'oreilles indiscrètes. *Un tout petit peu*, répondit Imari sans un mot, s'exprimant d'un geste du pouce et de l'index. Puis elle fit un clin d'œil à Niá – qui sourit – et porta son repas à ses lèvres.

Une fois le dîner terminé, un adolescent menu du nom de Farvyn les conduisit jusqu'à leurs chambres.

— La suite de votre ancien Grand Inquisiteur existe-t-elle encore ? demanda Tallyn lorsque Farvyn l'eut accompagné à sa porte.

— Je crois bien.

— Si vous le voulez bien, j'aimerais y jeter un coup d'œil.

Imari n'avait même pas pensé à visiter les anciens bureaux de Rasmin, avec tous les renseignements qu'ils pourraient leur offrir concernant Azir et ses Mo'Ruk.

— Je peux venir ? demanda-t-elle à Tallyn.

— Bien sûr.

Ensemble, ils suivirent le garçon le long d'interminables couloirs : les bureaux de Rasmin se trouvaient à l'autre bout de la

forteresse tentaculaire, et pour y accéder, ils devaient à nouveau passer par la grande salle. Jeric n'était plus là, cependant, et les invités étaient revenus – plus nombreux qu'avant –, mais ils bavardaient à mi-voix. L'une d'elles en particulier se détacha des autres et flotta jusqu'à eux.

La femme aux cheveux couleur miel qu'Imari avait remarquée plus tôt.

— Farvyn, dit la femme avec douceur.

Elle tendit la main au jeune homme, mais ses yeux bleus étaient rivés sur Imari.

— Qui avons-nous là ?

Il lui prit le bout des doigts et les porta maladroitement à ses lèvres, comme si la simple présence de cette femme le perturbait.

— Zurina Imari Masaï d'Istraa, répondit Imari avant que le garçon ne puisse faire les présentations.

Quelque chose changea dans le regard de la femme, même si ses traits restaient impassibles. Elle sourit, mais sans la moindre chaleur.

— Lady Kyrinne Brion de Destovich.

Comme Imari l'avait soupçonné.

— Le voyage a dû être éprouvant pour arriver jusqu'ici à cette époque de l'année, poursuivit Lady Kyrinne, avant de reporter son attention sur l'entourage d'Imari. J'ai entendu la plus terrible des rumeurs, et j'espère de tout cœur qu'elle n'est pas fondée. Dites-moi, Trier a-t-elle vraiment été prise ?

La fiancée de Jeric lui évoquait une vipère des sables, avec ses yeux froids et sa langue fourchue sondant continuellement l'air à la recherche des vulnérabilités de sa proie.

Il y avait deux choix face aux vipères : s'éloigner ou leur écraser la tête. Imari ressentit l'envie soudaine et inexplicable d'opter pour le second.

— Le périple a été long, en effet, répondit plutôt Imari. Et nous sommes tous très fatigués, alors si vous voulez bien m'excuser...

Lady Kyrinne baissa la tête, mais pas le regard.

— Bien entendu, zurina Imari, dit-elle, tout en politesse et en

manières doucereuses, quoiqu’Imari perçoive le feu qui brûlait au fond de ses yeux. Je vous souhaite la bienvenue à Descieux.

~

Pelotonnée dans un fauteuil au coin du feu, Imari ouvrit le petit livre des enseignements de Moltoné. Elle l’avait trouvé dans les anciens bureaux de Rasmin, rangé parmi des textes anciens. Bien sûr, il n’était pas exposé aux regards. Elle fouillait une pile de livres – à la fois corinthiens et sol veloriens – et les feuilletait négligemment lorsqu’elle était tombée sur un épais volume qui n’en était en réalité pas un. Rasmin y avait caché ce petit livre qu’Imari n’avait jamais vu, mais dont Taran avait parlé à maintes reprises. Il s’agissait des enseignements d’un certain Grand Sceptre des Liagés qui avait beaucoup écrit sur le Shah, notamment en ce qui concernait les sulaziérs.

Imari avait d’abord pris le livre pour *Il Tonté* – les versets des Liagés – à cause de l’arbre incrusté sur sa couverture, mais lorsqu’elle avait ouvert le cuir souple, le texte lui était totalement étranger. Une enquête plus poussée lui avait permis de trouver un nom : Moltoné.

Tallyn s’était alors approché d’elle.

— Ah. Les enseignements de Moltoné. Je ne les avais pas vus depuis très longtemps.

Imari avait donc emporté le petit tome dans l’espoir de mieux comprendre son pouvoir – et comment et pourquoi il avait affecté négativement tous les sulaziérs avant elle.

Comme Zussa, et comme Fyri.

Ou pourquoi ce talla ne voulait pas la laisser en paix.

Elle avait dissimulé la petite bande de cuir dans l’armoire de Jeric, derrière une rangée de tuniques et de lainages épais qui sentaient bon son odeur, puis elle avait enfilé un manteau et s’y était emmitouflée avant de se blottir près du feu que Jenya avait allumé pour elle. Cette dernière était allée se réfugier dans l’antichambre, laissant Imari seule pour lire.

L’élément le plus fascinant de sa découverte, toutefois, n’était

probablement pas les mots eux-mêmes, mais l'homme qui avait caché ce tome. Rasmin en avait souligné une grande partie, et ses notes noircissaient les marges : pensées, soupçons et interprétations qu'il tenait à ne pas oublier.

Elle n'en avait pas lu beaucoup quand elle comprit que c'était le livre qui l'avait conduit à elle.

« De tous les détenteurs du Shah, nul n'est égal au Sulaziér. Alors que tous les autres agissent sur le monde physique, le Sulaziér agit sur le spirituel. On dit qu'il est la voix d'Asorai Lui-même, car il peut agir sur les vivants et les morts, et qu'Asorai, dans Son infinie sagesse, n'en accorderait qu'un à chaque génération. »

Elle avait déjà entendu cela de la bouche même de Rasmin. Elle poursuivit sa lecture. La suite portait sur la première sulaziér, la première commandante d'Asorai : Zussa.

« Mais ce pouvoir a corrompu Zussa. Elle se rêvait déesse et s'est rebellée, conduisant les autres à défier Asorai. Toujours, elle appelle ses successeurs à mépriser la volonté d'Asorai, et chacun doit faire face à la tentation subie par le tout premier Sulaziér – le Grand Imposteur.

Bien que l'emprisonnement du Grand Imposteur ait terrassé les Quatre Divins, leur pouvoir s'est déversé sur Terre, intact. De là est né l'arbre de la sagesse, l'arbre de la vie. Un cadeau d'Asorai en personne, afin que nous gardions à l'esprit Son dessein parfait et que nous trouvions du réconfort dans Sa promesse de nous délivrer du malin.

Le retour de Zussa a été prévu. Nous ne connaissons ni le jour ni l'heure de son retour, mais elle marchera une fois de plus sur cette terre pour pervertir la bonne Parole qu'Asorai, dans Sa parfaite sagesse, a établie pour nous tous. Le peuple dépérira et la terre pleurera des larmes de sang, et pourtant Asorai nous promet de nouveau la délivrance. Son premier sera le dernier, afin de réécrire la première Parole pour que tous puissent vivre. »

Imari relut le passage à plusieurs reprises, rassemblant tout ce

qu'elle savait de Rasmin et ce qu'il lui avait dit. Il avait manifestement pris ce passage à cœur, le soulignant avec tant de force que des sillons creusaient la page, et il avait griffonné des notes tout autour du texte. Il en avait déduit que « premier » faisait référence à un sulaziér, ce qui signifiait que tout avait commencé avec un sulaziér et que tout se terminerait avec un sulaziér.

Cependant, le Grand Inquisiteur ne jetait aucune lumière sur la signification de « réécrire la première Parole pour que tous puissent vivre ».

Imari se demandait combien de Liagés il avait attrapés et torturés pour essayer d'en comprendre le sens.

Quoi qu'il en soit, ses notes et surlignages confirmaient une chose : il n'avait pas traqué Imari à cause de ses actes à elle. Il avait simplement Vu les signes, les avait glanés auprès de ceux qu'il avait torturés, et avait anticipé l'arrivée prochaine de Zussa.

Il se trouvait qu'Imari était la sulaziér actuelle.

Elle jeta un coup d'œil à l'armoire où elle avait rangé le talla de Fyri, dont le chant s'obstinait. Elle posa les enseignements de Moltoné sur la table, se leva et se dirigea vers la porte en bois. La mélodie gagna en puissance, enhardie comme si elle savait que sa détentrice était proche, qu'elle arrivait. Imari inspira, ouvrit la porte, passa la main à l'intérieur et récupéra le talla.

Les clochettes se turent. Apaisées. Comme un bébé dans les bras de sa mère.

Imari retourna la bande de cuir, du côté des glyphes et des gravures.

— Que t'est-il arrivé ? chuchota-t-elle à la femme qui n'était plus, la femme qui avait vendu son âme à Azir et déchiré un pays entier avec son pouvoir.

Et pourtant... Quelque chose titillait Imari. Un fait qui n'avait pas vraiment de sens : la haine dans les yeux de Fyri quand elle avait mentionné Azir, alors que ce dernier n'avait jamais prononcé le nom de Fyri une seule fois. Que s'était-il passé entre eux ? Qu'est-ce qui avait bien pu pousser deux amoureux à se mépriser et... pourquoi Fyri avait-elle essayé d'arrêter Imari dans le désert de Sol Velor ?

Sans conteste, Fyri savait que Zussa était liée à l'arbre des Divins, et si son but initial avait été de libérer Zussa pour Azir, alors n'aurait-elle pas essayé d'aider Imari ?

À moins que...

À moins que Fyri ne se soit retournée contre Azir.

Tu ne sais pas à quoi tu te mesures, avait dit Fyri. Je peux retarder les tyrkorats pour te faire gagner du temps, mais tu dois me promettre de partir et de ne jamais revenir sur cette terre.

Si je pars, l'homme que j'aime mourra, avait répondu Imari.

Mieux vaut lui que le monde.

Sur le moment, Imari n'avait pas compris ce que la femme voulait dire, mais elle le comprenait à présent : plus elle y pensait, plus la certitude s'imposait à elle, s'installant au plus profond de son cœur.

— Tu as essayé de l'arrêter, n'est-ce pas ? chuchota Imari à ce petit talla, comme si elle s'adressait à Fyri elle-même. Il ne t'a jamais dit que Zussa était dans cet arbre, et quand tu as compris qu'elle était là, tu as essayé de l'arrêter.

Il y eut un instant de silence.

— Tout comme tu as essayé de m'arrêter, moi.

Imari aurait pu jurer que les clochettes lui renvoyèrent une sombre mélodie en retour.

Soudain, la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit et Imari cacha le talla dans son dos. Mais ce n'était pas Jenya qui la regardait depuis le seuil.

C'était Jeric, et Imari sentit son cœur manquer un battement. Il s'était changé depuis le matin, troquant le manteau de laine de Survak contre un habit bleu corinthien taillé sur mesure, garni d'une riche fourrure grise avec de grandes canines d'ours en guise de boutons. Son manteau était ouvert et ses bottes avaient été remplacées par une nouvelle paire noire qui s'arrêtait à mi-mollet. Par-dessus, il portait un pantalon noir ajusté et une tunique blanche fraîchement pressée partiellement déboutonnée, rentrée sous une ceinture rehaussée par la forme élancée de son épée, Lorath.

Il croisa son regard et ses lèvres frémirent, mais il avait l'air las.

— Te voilà, dit Imari. Je commençais à m'inquiéter.

Il soupira.

— Moi aussi. Je peux ? demanda-t-il en désignant l'intérieur.

— Bien sûr. C'est *ta* chambre.

— Pas en ce moment, répliqua-t-il avec une œillade.

Il franchit la porte et la referma derrière lui. Il resta là un moment, à observer la pièce.

— Tu as besoin de quelque chose ? Des couvertures ? Plus de coussins ? De l'eau... ?

— Non, c'est parfait.

Son regard s'attarda sur les draperies fermées, puis sur le feu vers lequel il se dirigea.

— Tu as assez chaud ?

— Vraiment, Jeric, tout va bien...

Il prit une bûche dans la petite pile à côté de l'âtre et la jeta dans le foyer. Des étincelles volèrent, les flammes dansèrent et le bois craqua. Il saisit le tisonnier, puis s'accroupit pour raviver le feu, envoyant une autre pluie d'étincelles sur les braises.

Quelque chose le dérangeait.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ? l'interrogea Imari.

Toujours absorbé par sa tâche, Jeric ne répondit pas immédiatement. Enfin, il laissa tomber le tisonnier qui s'écrasa contre les dalles, et se releva.

— Eh bien...

Il aperçut alors le petit livre sur la table, se pencha pour s'en saisir et le retourna, avisant l'arbre en relief sur la couverture.

— Où as-tu déniché ça ?

— Dans l'ancien bureau de Rasmin.

Jeric fronça les sourcils et retourna le volume.

— J'ai pourtant fouillé ses étagères... où l'as-tu trouvé ?

— À l'intérieur d'un livre qui n'en était pas un.

— Je vois, murmura Jeric.

Il feuilleta quelques pages, et un pli se forma entre ses sourcils.

— Ça ne me dit rien du tout.

— C'est un recueil des enseignements de Moltoné.

À son visage, elle vit qu'il avait compris.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

Jeric ferma l'ouvrage et le reposa, esquissant un geste vers le coude d'Imari. Parce que le talla était toujours derrière son dos.

Elle sortit alors le petit objet. Il n'y avait pas de jugement dans les yeux de Jeric, seulement de la curiosité.

— Tu t'exerces ? demanda-t-il.

— Je dirais plutôt que... je m'interroge.

— À quel sujet ?

Imari s'assit dans le fauteuil.

— Je pense... fit-elle en se mordant la lèvre. Je pense que nous nous trompons sur Fyri.

— Comment cela ?

Imari lui fit part de ses soupçons. Jeric était suspendu à ses lèvres, et quand elle eut terminé, il lui demanda :

— Est-ce que le fait de croire qu'elle a retourné sa veste à la fin te permet d'utiliser ce talla avec plus d'assurance ?

Elle prit un instant pour y réfléchir, avant de répondre :

— Oui, mais ce n'est pas pour ça que je le crois.

Jeric soutint son regard un long moment, puis se tourna vers le feu en se frottant le cou. Il n'était pas le moins du monde préoccupé par le talla. Son esprit était ailleurs ; il passait en revue les lourdes préoccupations qu'il avait traînées derrière lui en franchissant cette porte.

— Jeric, que s'est-il passé aujourd'hui ?

Il se passa une main sur le visage, puis retira son manteau, le jeta sur le dossier du fauteuil en face d'elle et s'y assit. Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et laissa pendre ses mains.

— Toute Istraä est prise.

Le cœur d'Imari eut un raté. Bien entendu, elle ne pensait pas qu'Istraä pourrait tenir tête à Azir seule – pas une seule seconde –, mais l'entendre annoncer la nouvelle si clairement lui serra la poitrine.

Ricón.

— Ils ont rencontré une certaine résistance à Bizra Taï,

poursuivit-il. On m'a dit que Kazak avait décimé l'armée de Naleed, et que lui-même s'était rendu.

Le roi Naleed avait à ses ordres une armée de deux mille hommes. C'était la raison pour laquelle son père l'avait fiancée au fils de Naleed, Fez. Bizra Taï était l'une des villes les mieux protégées de tout Istraä, comparable à Trier en matière de fortifications. C'était là que Ricón se serait certainement rendu pour établir une nouvelle forteresse afin d'organiser la lutte contre Azir.

— Des nouvelles de Ricón ou de Kaï ? demanda-t-elle à voix basse.

Jeric pinça les lèvres et secoua la tête.

Tant mieux, songea-t-elle. Azir n'avait pas prouvé qu'il était du genre modeste, à taire ses victoires. S'il avait trouvé Ricón, il l'aurait crié sur tous les toits, comme il l'avait fait pour son père. Mais alors... où était Ricón ?

— Et les Sol Veloriens ? pressa Imari – car Naleed disposait également de nombreux esclaves.

Les doigts de Jeric remuèrent dans le vide.

— Beaucoup ont rejoint les rangs d'Azir.

— Qu'est-ce que tu entends par « beaucoup » ?

— Mille. C'est l'estimation de Hersir.

Mille.

Ainsi, Azir avait maintenant près de deux mille Sol Veloriens à son service, ainsi que quatre Mo'Ruk et au moins une vingtaine de Liagés.

Imari s'affaissa sur son fauteuil, le cœur dans un étau. Comment, par les gardiennes, pouvait-elle espérer rétablir la paix entre leurs peuples alors que tant de Sol Veloriens avaient choisi de se battre aux côtés de ce monstre ?

— Stovich part demain pour préparer ses hommes, annonça Jeric.

Imari croisa son regard.

Et pendant un moment, il la fixa droit dans les yeux.

— J'ai rompu les fiançailles.

Ses mots s'étirèrent dans le silence, pénétrant les poumons et le

cœur d'Imari.

— Ça n'a pas dû être une conversation facile.

Sans sourciller, il répondit :

— Pour moi, c'était très simple.

Le cœur d'Imari se gonfla. Elle avait compris les non-dits.

— Alors, comment l'as-tu persuadé de se battre à tes côtés ?

Le regard vif de Jeric glissa vers le feu.

— Disons que je sais des choses qu'il préférerait que je ne divulgue pas.

Imari observa son profil racé, le feu qui se reflétait dans ses yeux, et elle ne put s'empêcher de penser que la vraie bataille ne se jouait pas sur le terrain. Non, elle se livrait au travers de conversations privées, derrière des portes closes où une poignée d'hommes et de femmes jouaient aux dieux, décidant du destin des autres selon leur bon vouloir. Il lui semblait injuste que si peu d'âmes puissent prendre des décisions fatidiques pour tant d'autres, et pourtant, s'ils n'organisaient pas de défense, Azir et son gardien Mo'Ruk ne feraient qu'une bouchée des Provinces.

— De combien d'hommes dispose-t-il ? demanda enfin Imari.

— Mille.

Ce n'était pas assez, et ils le savaient tous les deux.

Jeric s'adossa dans son fauteuil, incliné vers le feu, les bras sur les accoudoirs et ses longues jambes étendues devant lui.

— Niá a accepté de visiter les mines de skal. Elle dit qu'elle pourrait enchanter nos armes pour dévier les sorts, et peut-être même utiliser des mesures plus... offensives.

Ce serait certainement utile, et Imari se réjouissait d'entendre que Niá était disposée à leur prêter main-forte, mais un doute persistait.

— Ton peuple le permettra-t-il ?

L'expression de Jeric se crispa, et ses doigts s'agitèrent.

— Je ne sais pas. Je pense qu'ils sont assez nombreux à savoir ce qui est arrivé à Istra et qu'ils ont peur. La peur suffira-t-elle... ? ponctuait-il d'un haussement d'épaules. Mais Chez a accepté de l'accompagner pour veiller à sa sécurité.

— Tallyn n'y va pas ? s'étonna Imari.

— Non. Il se dirige vers notre frontière nord avec Grag.

— Le chasseur ?

Jeric hocha la tête. Grag Beryn avait été le premier à découvrir le carnage des Ombres dans la Forêt Noire.

— Il a trouvé d'autres Ombres, c'est ça ? fit-elle.

— Brom Stykken a contacté Hersir pendant mon absence, développa Jeric, la tête basse, se mordillant la lèvre inférieure avant de passer une main dans ses cheveux. D'abord, c'était du bétail. Puis... des gens. Il a entendu parler de ce qui s'est passé ici et il a pensé à se renseigner.

— Est-ce qu'elles viennent tout droit des Landes... ? demanda Imari, sceptique.

— C'est ce qu'il semblerait, bien que je n'arrive pas à comprendre comment elles pourraient passer la Traverse.

Imari n'en avait pas la moindre idée. Le pont de la Traverse était protégé par des enchantements particulièrement puissants, et rien ni personne n'avait pu le traverser depuis...

Azir.

Aucune créature dotée du Shah n'avait pu franchir ce pont depuis *Azir*, lorsque les Liagés qui s'étaient rangés du côté des Provinces avaient banni toutes ses viles créatures dans les Landes Sauvages et enchanté ce pont pour les y retenir. Tout comme les gardiennes entourant Skanden, qui devaient être entretenues pour conserver leur pouvoir.

Les lèvres d'Imari s'entrouvrirent ; elle venait de comprendre.

Tolya se chargeait de l'entretien de ces pierres protectrices, et deux fois l'an, quand Imari et Tolya effectuaient leur circuit à travers les Landes Sauvages, elles passaient près de la Traverse. Pour que Tolya puisse contribuer à son entretien, comprit Imari. Pourtant, la disparition de la vieille guérisseuse était récente ; cela ne faisait pas assez longtemps pour que ces gardiennes aient perdu leur efficacité – ce qui était arrivé à Sol Velor. Non, les enchantements fortifiant la bâtisse avaient dû être mis à mal. Imari avait déjà vu un tel phénomène se produire auparavant. Mais il aurait fallu quelqu'un, ou

quelque chose, de très puissant pour submerger le pont entier, et Imari connaissait une personne capable d'une telle prouesse – une enchantresse ayant la capacité de se déplacer autrement qu'à pied.

— Su'Vi, chuchota Imari.

Jeric fronça les sourcils.

— C'est Su'Vi qui a détruit les enchantements de la Traverse, reprit-elle.

Les yeux bleu foncé de Jeric s'arrêtèrent sur elle. À son tour, il reconstituait le puzzle.

Azir prévoyait de les affaiblir par le nord également.

— Demande à Niá d'enchanter le skal de Stykken, suggéra Imari.

Jeric la regarda comme s'il n'avait pas bien entendu.

— Je suis sérieuse, Jeric. Nous n'avons pas de ténébrine, mais nous avons Niá, et si elle peut enchanter le skal pour lutter contre Azir, elle peut certainement l'enchanter contre les Ombres...

— Nous ne pouvons pas nous permettre de faire don de notre skal, Imari, répliqua Jeric. Au cas où tu l'aurais oublié, Astrid a vidé mon armurerie, et j'ai laissé partir mes mineurs. Assez récemment, d'ailleurs, ajouta-t-il en appuyant sur ce point.

La libération desdits mineurs avait été le principal point de discorde entre lui et ses jarls. Beaucoup refusaient encore de libérer les esclaves sol veloriens dans leurs territoires respectifs.

Mais Imari se pencha pour poursuivre :

— Ce ne serait pas « en faire don », Jeric. Tout le skal du monde ne nous sauvera pas d'Azir, et tu le sais. Aide Stykken, et il acceptera peut-être de s'allier à toi quand Azir sera aux portes de Descieux.

Jeric partit d'un rire sombre, secouant la tête avec un dédain irritant. C'était dans des moments comme celui-ci qu'elle comprenait l'agacement de Braddok face à la majesté arrogante de son roi.

— Stykken restera accroché à ses rochers, comme il l'a toujours fait, dit Jeric avec un mépris amer. Il n'aidera pas Descieux. Il sera même heureux de la voir tomber.

— Depuis quand as-tu hérité du don de clairvoyance de

Tallyn ? rétorqua-t-elle, le ton mordant.

Jeric lui décocha un regard acéré. Mais avant qu'il ne puisse répondre – et il semblait sur le point de le faire –, Imari ajouta :

— Tu répètes sans arrêt que tu n'es pas ton père, Jeric, alors cesse de prendre les mêmes décisions. Tu te tiens peut-être sur la même scène, mais si tu joues différemment, il se pourrait que tu obtiennes un résultat différent.

Le regard du Loup la transperça.

— Différent ne veut pas dire *meilleur*.

— En tout cas, tu ne risques pas d'obtenir de *meilleurs* résultats si tu t'obstines à suivre le même maudit chemin. Tu sais que ton père a eu tort dans cette affaire. Tu l'as dit toi-même. *Alors, rectifie le tir.*

Elle se demanda si elle n'était pas allée trop loin, mais sa conviction était inébranlable. Jeric l'observa longuement, puis s'adossa avec une expression impénétrable.

— Mon Conseil va avoir du pain sur la planche avec toi, dit-il enfin.

— Je suis presque sûre que c'est pour ça que tu m'as invitée.

Un sourire fendit ses lèvres.

— Entre autres choses... répondit-il, propageant des rougeurs sur les joues d'Imari.

Il continua de l'observer d'un air presque pensif, avant de se tourner vers le feu.

— Hersir et Anaton m'accompagnent sur le mur de ronde demain pour vérifier les fortifications de la ville. Je vais... voir ce que je peux faire.

— Tu vois. Je savais que tu finirais par entendre raison, lui dit-elle, reprenant les mêmes mots que Jeric avait utilisés à Assi Andai.

Les pupilles de Jeric pétillèrent d'amusement.

Après un long silence, elle ajouta tout à trac :

— J'ai rencontré Lady Kyrinne aujourd'hui.

Elle ignorait ce qui l'avait poussée à lui en parler, mais c'était fait, et elle se surprit à guetter sa réaction.

La posture de Jeric se durcit, ce qui suffit à confirmer ses premiers soupçons : Lady Kyrinne et lui se connaissaient, et sûrement

mieux qu’Imari ne l’aurait voulu. Malgré elle, la jalousie lui remua les tripes telle une lame.

— Elle nous a interceptés dans le hall d’entrée alors qu’on rejoignait les quartiers de Rasmin, poursuivit Imari – heureusement, sa voix ne tremblait pas. Elle a tenu à se présenter.

— Qu’est-ce qu’elle a dit ? demanda Jeric, circonspect.

— Rien, vraiment. Je ne lui en ai pas donné l’occasion, je me suis retirée, ajouta-t-elle après une pause. Elle... m’a fait l’effet d’une vipère des sables.

Jeric éclata de rire. C’était un rire profond et sincère, et ce son réconfortant fit chanter son cœur.

— Elle est très belle, admit Imari.

Le rire de Jeric mourut dans sa gorge et le cuir craqua lorsqu’il glissa de son fauteuil. Il franchit l’espace qui les séparait et s’agenouilla devant elle. Lui à genoux et elle assise, leurs yeux arrivaient presque au même niveau. Il lui prit les mains, entremêla ses doigts aux siens et la regarda droit dans les yeux.

— Elle n’est *rien* comparée à toi, Imari.

Imari se sentit soudain stupide d’avoir abordé le sujet.

— Je suis désolée, Jeric. Je n’aurais pas dû... tu n’as pas besoin de t’expliquer...

— Si, il le faut.

Il la dévisageait comme s’il pouvait exprimer tous ses sentiments par ce seul regard. Il semblait également se battre avec les mots.

— Je ne suis... pas fier de beaucoup de choses dans mon passé, mais je te dirai tout ce que tu veux savoir. Je le jure. *Tout ce que tu veux*. Même si, à cause de ça, tu me vois enfin tel le misérable que je suis. Mais sache que mon cœur t’appartient tout entier, et ce jusqu’au jour de ma mort.

Imari plongeait dans les abysses tourbillonnants de ses yeux bleus, et soudain, plus rien n’avait d’importance. Ni Kyrinne. Ni son passé. Tout ce qui comptait, c’était ça, c’était eux. Car c’était réel. *Il* était réel, et toujours à genoux devant elle, il attendait patiemment sa décision et son jugement.

— Le passé est du ressort du Créateur, déclara enfin Imari, répétant les mots que Tolya lui avait dits si longtemps auparavant. Et j'aime l'homme que tu es *maintenant*. Dans le présent.

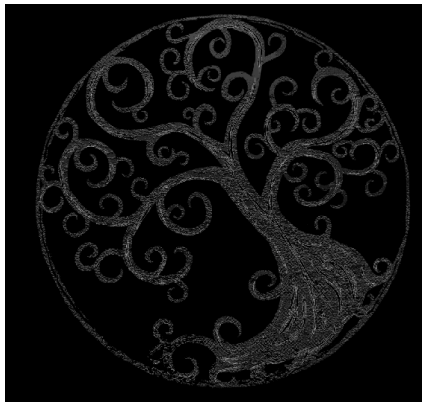
Un sourire effleura les lèvres de Jeric. Il lâcha ses mains et lui attrapa les hanches, puis la traîna jusqu'au bord du fauteuil de sorte que ses pieds reposent de part et d'autre de ses genoux, et ses cuisses de sa taille. Son regard en cet instant mit le feu à son âme.

— Je peux rester un peu plus longtemps, dit-il à voix basse. Si tu le souhaites. Je sais qu'il est tard.

Imari posa une paume sur sa joue, perdue dans cet océan profond alors que les poils sombres de sa barbe lui chatouillaient la peau.

— Reste.

Il sourit, puis, inclinant la tête, plaqua sa bouche sur la sienne, et Imari se laissa submerger.



« Au commencement était la Parole, et la Parole était bonne. Asoräi vit qu'elle était bonne, aussi l'imbriqua-t-il en toute création, des profondeurs de la mer aux étoiles dans les cieux, mais à l'humanité, il donna une part de Lui-même. Pour guider les hommes, Il nomma cinq souverains chargés de porter le poids de Sa Parole dans toutes ses nuances et son chant, de préserver sa pureté, sa justesse, afin que tous puissent connaître le dessein parfait d'Asoräi. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
tel que rapporté dans les Premiers Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 23

Le matin arriva bien trop tôt. Jeric était resté aussi longtemps qu'il l'avait osé – suffisamment pour qu'Imari s'endorme sur son torse. Son côté du lit était encore froissé, et à sa place, sur son oreiller, était posé un petit loup en bois.

Imari sourit en récupérant l'animal sculpté.

Elle repensa à ses mains et au soin qu'elles avaient apporté à cette petite pièce. Le même soin qu'il employait avec *elle*.

Elle serra le petit loup dans son poing. Ce lit semblait beaucoup trop grand sans Jeric, mais elle comprenait les raisons de son départ. Ils n'étaient pas officiellement mariés, et Jeric ne voulait pas compliquer les choses. Pas plus qu'elle. D'ailleurs, elle n'aurait même pas dû le recevoir, mais elle n'avait pas eu la volonté de refuser.

Dès qu'elle se glissa hors des couvertures, le froid eut raison des dernières bribes de sommeil sur sa peau nue. Jeric avait ramassé son manteau laissé par terre et l'avait déposé au bout du lit. Imari s'y emmitoufla aussitôt. Elle glissa la figurine dans sa poche, s'avança délicatement jusqu'aux rideaux au travers desquels filtrait un rai de lumière douce, et contempla le monde extérieur, d'un blanc immaculé.

Il avait neigé pendant la nuit, et Descieux était recouverte d'un épais manteau blanc. Depuis son perchoir, Imari entrevoyait la ville, son amas de toits escarpés et de rues sinueuses. Il n'y avait pas grand monde dehors à cette heure, mais les cheminées fumaient, créant un fin brouillard alentour.

Brumeux, tout comme leur avenir.

Imari ignorait ce qui l'attendait, et comment elle pourrait arrêter le Grand Imposteur, mais il n'était pas l'heure de s'en inquiéter. Elle avancerait comme toujours, pas à pas, un jour après l'autre. À commencer par ce matin, où elle devait se rendre au chevet des malades de Mika.

Imari trouva ses vêtements soigneusement empilés et pliés sur

le fauteuil, son talla par-dessus. Elle s'habilla en hâte, sans toutefois enfiler la bande de cuir, qu'elle glissa dans la poche intérieure de son manteau, au cas où. L'objet tirait son âme avec une intensité surprenante, et en dépit de la confiance que lui avait exprimée Jeric, elle éprouva une brusque montée d'angoisse. Heureusement, le choc initial s'estompa, réduit à un bourdonnement sourd et distant, et Imari quitta sa chambre. Dans le couloir l'attendait Jenya.

Par les étoiles, elle avait oublié la présence de sa Saredd, qui demeurait dans la chambre d'à côté, une unique porte pour les séparer. Sous son regard, les joues d'Imari s'embrasèrent.

— Bonjour, bafouilla-t-elle en istraan. Je... euh...

L'embarras lui avait fait oublier tout ce qu'elle s'apprêtait à dire. Au lieu de quoi, elle lâcha :

— Je suis désolée.

La guerrière arqua un sourcil.

— Ce n'est pas comme si je l'ignorais.

Au prix d'un gros effort, Imari ajouta :

— Oui, mais j'ai oublié que vous étiez là.

— N'ayez crainte, j'ai attendu dans le couloir qu'il s'en aille.

Imari aurait dû se sentir mieux. Loin s'en fallait.

— La zura Anja gardait sa kunari dans son antichambre *en permanence*, ajouta Jenya.

Imari se rendit compte que sa bouche était ouverte et elle la referma aussitôt.

— Je ne vous demanderai jamais une telle chose.

Jenya parut réprimer un sourire en répondant :

— *Tama* – merci.

Un côté du couloir était bordé de fenêtres, et les rideaux avaient été tirés pour laisser entrer la lumière, même si cela ne suffisait guère à dissiper les ombres. Comme le froid, elles étaient des invitées permanentes, s'installant jusque dans les voûtes les plus hautes et les cavités les plus reculées.

— Je dois aller voir mes patientes, annonça Imari.

L'autre femme inclina la tête.

— Après vous, *mi a'zurina*.

Elles parcoururent les couloirs tortueux de la forteresse en direction des cuisines. Comme Imari n'était pas familière des lieux, elle fit quelques faux pas avant de trouver son chemin.

Contrairement au reste de la bâtisse, les cuisines étaient bien réveillées. La farine recouvrait les plans de travail, où le pain chaud refroidissait tandis que l'on enfournait de nouveaux pâtons dans les fours brûlants. Une femme cassait des œufs au-dessus d'un bol, tandis qu'une autre arrangeait un plateau de fruits, et dans un coin, Mika hurlait sur Farvyn.

Imari remarqua la farine sur ses mains, et elle réprima un sourire.

À sa vue, Mika cessa ses invectives, avant de frapper le garçon sur la tête avec une manique.

Décidément, cette femme se serait sans doute bien entendue avec Tolya.

Le page s'éclipsa tandis que Mika rejoignait la nouvelle-venue, aboyant d'autres ordres aux commis sur sa route.

— Comment vont-elles ? lui demanda Imari.

La cheffe cuisinière ne répondit pas immédiatement, et pendant une fraction de seconde, Imari craignit le pire. Mais elle remarqua alors que le regard de Mika n'avait rien de triste. Au contraire, la matrone semblait émerveillée.

— Venez avec moi.

Les deux femmes et leur escorte se frayèrent un chemin parmi les domestiques qui allaient et venaient par les étroites portes. La plupart étaient corinthiens, même si Imari aperçut un Sol Velorien au milieu de la cohorte.

À en juger par leurs longs regards intrigués, la présence de la zurina n'était plus un secret.

Mika poussa la porte de la première chambre et Imari trouva la fille bien réveillée, quoiqu'encore pâle, et assise dans son lit.

— C'est elle, annonça Mika.

Les doux yeux bruns de la jeune fille se posèrent sur Imari. Elle sembla hésiter. Les patients d'Imari la regardaient souvent ainsi lorsqu'ils découvraient l'apparence de celle qui leur avait sauvé la vie.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit Imari en s'arrêtant à quelques pas du lit.

Jenya resta près de la porte.

— Mieux, répondit la fille d'une petite voix. Merci.

— Il n'y a pas de quoi, dit Imari avant d'ajouter à l'attention de Mika : Elle a encore besoin d'un jour de repos.

La cheffe n'avait pas l'air ravie de cette directive, mais elle ne discuta pas, et Imari rendit visite à la seconde malade dont l'état s'était également amélioré. Elle prépara une autre tisane pour ses patientes, puis laissa des instructions à Mika et s'apprêta à partir.

— Zurina, lança alors Mika.

Imari se retourna : la cuisinière lui tendait une pochette en tissu, fermée par une cordelette, dont s'échappaient de délicieux arômes de pain frais.

— C'est... pour vous.

— Ça sent merveilleusement bon. Merci, Mika, dit-elle en prenant le sac.

— Laissez-moi le goûter d'abord, chuchota Jenya une fois hors de portée d'oreilles.

Imari jeta un regard en coin à sa Saredd.

— Ce n'est pas empoisonné.

— Ce sont des Corinthiens.

Imari la dévisagea, mais Jenya s'obstinait. Avec un soupir, elle ouvrit le sac et en retira un petit pain, mais plutôt que de le lui remettre, elle y mordit à pleines dents. Jenya lui adressa un regard furieux tandis qu'elle déglutissait, mais Imari lui sourit avant de s'éloigner.

Un peu plus loin, elle fut abordée par le commandant Anaton.

Il était seul, et il avait l'air légèrement mal à l'aise. Comme s'il hésitait à s'adresser à elle.

— Zurina, dit-il d'un ton vif et respectueux, avec une révérence militaire.

— Commandant, répondit Imari sur le même ton.

Il fronça les sourcils.

— Je... me demandais si je pouvais solliciter votre aide ce

matin.

Imari attendit qu'il développe, et derrière elle, Jenya se rapprocha.

Le regard du commandant s'attarda sur la guerrière un moment avant de se poser à nouveau sur Imari.

— Certains de mes hommes sont tombés malades et requièrent des soins.

Ce n'était... pas du tout ce à quoi elle s'attendait.

Mika passa au même instant et échangea un regard complice avec le commandant, puis disparut dans la cuisine avec un sourire chaleureux à Imari.

Apparemment, les nouvelles allaient vite.

Dans le regard d'Anaton, elle reconnaissait ce qu'elle avait vu si souvent chez tant d'autres : l'accablement, mais aussi l'espoir qu'elle pourrait être capable là où d'autres avaient échoué, même si ses méthodes n'avaient rien de conventionnel.

— Combien ? demanda Imari.

Le soulagement adoucit les traits du commandant.

— Quatre. L'un est... mal en point.

Imari soupira.

— Conduisez-moi à eux, et je verrai ce que je peux faire.

~

L'après-midi touchait à sa fin quand Imari regagna la forteresse. Comme l'avait annoncé le commandant, l'un de ses hommes était très malade et elle avait passé la majeure partie de la matinée à son chevet. Alors qu'elle venait de quitter les baraquements, un autre homme sous les ordres d'Anaton lui avait demandé de bien vouloir s'occuper de sa famille, également souffrante. Pendant qu'elle prodiguait ses soins, une autre famille était venue requérir son aide, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle se retrouve à parcourir les rues enneigées de Descieux, passant de patient en patient – et ils étaient nombreux, car les compagnons les plus fidèles de l'hiver étaient le froid et la maladie.

Par chance, l'un d'eux possédait une boutique de légumes racines et d'herbes séchées – dont certains étaient même importés par le détroit de Gilder –, ce qui lui donna accès à la plupart des ingrédients dont elle avait besoin, et ce pour seulement quelques couronnes supplémentaires. C'était bien peu par rapport à la réserve d'herbes fraîches de Tolya, mais il lui fallait faire avec, et Imari utilisait son chant pour combler les lacunes des remèdes. Elle prenait garde, toutefois, à rester discrète pour ne pas éveiller les soupçons, et personne ne se douta de rien. Sauf, peut-être, sa garde du corps.

Imari ne s'était interrompue que pour le déjeuner, lorsque cette dernière lui avait fourré une miche de pain sous le nez. Après quoi, elle avait repris promptement le travail.

Au cours de la journée, elle avait aperçu Jeric de loin, sur les remparts du grand mur de skal de Descieux, qui marchait avec Hersir et montrait du doigt quelque chose au loin.

— Voulez-vous faire une pause, zurina ? avait demandé Jenya.

Imari avait alors quitté les hommes des yeux pour adresser à sa compagne un sourire crispé.

— Non, non, ça va aller.

Et elles avaient continué ainsi, en dépit d'un léger malaise inexplicable dont Imari ne parvenait à se défaire.

Ce ne fut qu'au lever de la lune, alors que les tempes d'Imari commençaient à l'élancer, qu'elle accepta d'en rester là pour la journée. Mais plutôt que de se diriger directement vers la chambre de Jeric, elle emprunta le couloir conduisant aux cuisines et expliqua – au grand dam de Jenya – qu'elle voulait préparer du thé.

Les lieux étaient plongés dans l'ombre et presque déserts, à l'exception d'une domestique qui balayait le sol près des braises rougeoyantes. Jenya alimenta le poêle pendant qu'Imari fouillait dans le placard à herbes de Mika. Dans le silence, un très léger murmure effleura les oreilles d'Imari. C'était une cascade de mots superposés, trop faibles pour être déchiffrés, comme le vent dans les pins.

Imari se figea, la main serrée sur un bocal de *felfious* que Mika venait de remplir. Jetant un œil par-dessus son épaule, elle vit Jenya mettre l'eau à bouillir. Elle ne semblait pas l'avoir entendu.

Peut-être Imari était-elle plus fatiguée qu'elle ne le pensait.

Avec un soupir, elle saisit le bocal et descendit du tabouret quand les chuchotements lui parvinrent de nouveau aux oreilles.

Un frisson la parcourut de la tête aux pieds.

— Vous avez entendu ? demanda-t-elle en s'extirpant du placard.

— Quoi donc ? se renfroga l'autre femme.

Imari inspecta la pièce faiblement éclairée, les poutres en bois jointes aux épais murs de pierre par du mortier. La domestique était partie, le balai posé dans un coin.

— J'ai entendu... des voix.

Un pli creusa le front de Jenya.

Le ventre d'Imari vibra soudain, comme si son pouvoir répondait à un ordre inaudible, et son attention glissa – inconsciemment – vers la petite porte sur sa gauche.

La porte des caves.

Où Hagan l'avait gardée prisonnière et où Astrid avait fait pénétrer la légion à Descieux par une entrée cachée près de la Muir.

Le cœur d'Imari se mit à battre la chamade. Elle avait vu Jeric concerter Hersir au sujet de la fortification du mur de ronde ; il avait certainement pensé à enterrer ce petit secret.

— Où allez-vous ? s'agita Jenya.

— Je dois vérifier quelque chose.

Suivant un pressentiment inexplicable, elle posa une main sur la porte, la poussa et s'engouffra dans l'obscurité.

Chapitre 24

— Je vais chercher de la lumière.

Jenya apparut dans l’embrasure de la porte, tenant une lanterne qu’elle avait prise dans la cuisine.

— Merci, dit Imari avant de dévaler l’escalier, se sentant irrémédiablement attirée vers l’avant.

— Savez-vous où nous allons ? demanda Jenya qui la suivait de près.

— Pas vraiment, mais je sais où nous sommes.

Elle finit par atteindre la porte située au bout du long couloir étroit de la cave.

Une porte qui menait aux cachots.

Là, Imari s’arrêta, et son pouls s’affola lorsqu’un vieux souvenir remonta à la surface. Un passé très proche, récent. Des bribes d’images de Hagan – et Rasmin – lui revinrent en mémoire, et elle sentit un poids lourd et soudain lui comprimer la poitrine, comme si son âme avait été projetée dans le passé, piégée une nouvelle fois dans ces sombres moments de terreur. Quand elle pensait qu’elle allait mourir dans ce terrible endroit, aux mains d’un monstre.

— Ils vous ont retenue ici, dit soudain Jenya à voix basse.

Imari pinça les lèvres et hocha la tête. Elle actionna la poignée – qui n’opposa aucune résistance – et poussa la porte, débouchant dans l’obscurité. L’air sentait le renfermé, la poussière et l’ancien.

Imari tendit la main vers la lanterne, que Jenya lui donna à contrecœur, puis elle commença à descendre un nouvel escalier exigu.

Par les gardiennes, cet endroit ! C’était comme revivre l’horreur. Son cœur battait à tout rompre, ses pas chancelaient et sa main suivait la pierre froide tandis que les deux femmes s’enfonçaient dans les profondeurs inconnues de la forteresse. Contrairement à la bâtisse avec ses pierres soigneusement disposées et sa maçonnerie sans commune mesure, cette partie avait été taillée à même la montagne à

l'image d'une mine, mais au lieu d'y chercher des pierres précieuses et des minerais, ils y avaient puisé des informations.

Cette fois, cependant, il y avait plus que cela.

Une odeur âcre flottait dans l'air, teintée de relents infects et pourris, sans compter qu'il y régnait un froid qui n'existait pas auparavant. Il lui transperça le cœur et lui glaça l'âme. Les nerfs d'Imari bourdonnaient de nervosité.

Son regard glissa vers le tunnel sombre où Jeric avait enfermé Astrid. Le bout de ce tunnel était aussi obscur qu'un gouffre, et, bien qu'Imari ne puisse y détecter aucune trace de vie, un frisson lui parcourut l'échine.

Imari sentit que Jenya l'observait.

— C'est là qu'il gardait Astrid, expliqua-t-elle.

Elle s'attarda sur l'étroite fente dans le mur en face d'elle – l'entrée des égouts –, mais continua vers l'ancienne prison de la leje.

De l'eau gouttait au loin, et les ombres dansaient tels des démons sur les murs grossièrement taillés. Elles passèrent devant la vieille porte de prison d'Imari, qui était restée ouverte. Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur, se rappelant clairement ce qui l'attendait, mais elle ne s'arrêta pas.

Elle était bien plus intéressée par la cellule d'Astrid. La pièce était exactement telle que Jeric l'avait décrite : cette épaisse porte de skal pliée en deux comme un livre qui s'était écrasée sur le sol, ses parois carbonisées comme du papier brûlé, et, bien que le feu ait disparu depuis longtemps, Imari aurait juré pouvoir encore sentir l'odeur de brûlé. Comme si la dissolution des gardiennes avait souillé l'atmosphère.

Derrière elle, Jenya se tut.

Très lentement, Imari se glissa jusqu'à la porte défoncée, puis s'accroupit, effleurant du regard cet épais vantail en skal orné de pierres protectrices brisées. Les gardiennes étaient vaincues, leur sens et leur pouvoir perdus. Non, elles avaient été *incinérées*.

— Deux Muets ont fait ça ? chuchota Jenya.

— Oui.

Imari se releva, le regard fixé sur le trou noir qui avait été la

prison d'Astrid autrefois, puis elle s'y dirigea en contournant prudemment la porte. Elle s'arrêta sur le seuil, où la puanteur des excréments et de l'urine la frappa aussitôt.

Par le Créateur tout-puissant.

Les murs étaient *couverts* de glyphes, tous tracés dans le sang, mais Imari n'avait jamais vu pareilles combinaisons auparavant.

— Pouvez-vous les lire ? interrogea Jenya tout bas, comme si elle aussi craignait que les ombres les écoutent.

— Non. C'est comme si elle avait utilisé des symboles liagés pour créer ses propres glyphes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela reviendrait à... à utiliser des lettres existantes pour former de nouveaux mots.

Jenya réfléchit à la question.

— Alors, ils n'ont aucun sens.

En effet, ils n'auraient pas dû en avoir, si ce n'est qu'Imari pouvait *sentir* l'écho de leur pouvoir, comme un son distant presque inaudible, teinté d'une inébranlable étrangeté. Corrompu, comme si l'on avait arraché la note à des cordes pourries et du bois fétide, produisant une sonorité digne des cauchemars et des ténèbres.

Non, les mots d'Astrid n'étaient pas dénués de sens.

Mais alors, qu'avait-elle écrit ? Ou plutôt, qu'avait écrit la légion à travers les faibles mains d'Astrid ?

Imari prit conscience que c'était le même ensemble de six symboles qui se répétaient à l'infini. Grands et petits ; à l'horizontale, à la verticale ou en spirale, il s'agissait de ces mêmes six éléments de base, réagencés dans toutes les combinaisons possibles.

Un pressentiment s'empara d'elle. Il y avait quelque chose de louche dans ces symboles, et pourtant elle ne connaissait aucun des glyphes inscrits.

Soudain, elle comprit pourquoi ces symboles la dérangeaient : ensemble, ils formaient le glyphe *ziermo*. C'était le seul qu'elle ne voyait pas sur les murs, le glyphe que son subconscient avait cherché – si fréquent dans les textes liagés, parce qu'il était le premier, le commencement, celui d'Asoraï.

Il signifiait littéralement : *la Parole*.

Et la légion avait consacré chaque instant passé dans cette cellule à utiliser le sang d'Astrid pour le décortiquer. Pour le déconstruire au point de le rendre incompréhensible.

Derrière elle, Jenya se racla la gorge et rejoignit le couloir, rebutée par l'odeur. Avec un dernier regard sur la cellule d'Astrid, Imari la suivit, mais s'arrêta devant l'interstice. Là, cette étrange attirance se manifestait à nouveau, mais bien plus forte à présent.

— Qu'y a-t-il en bas ? s'enquit Jenya.

— Quelque chose que je dois vérifier, répondit Imari avant de se faufiler à travers la fissure.

Le réduit était comme dans ses souvenirs. Complètement oublié, il était bourré de caisses vides et de toiles d'araignées bien plus épaisses que la dernière fois qu'elle était passée par là. Elle les écarta, crachant pour enlever les fils plaqués contre ses lèvres.

Des planches avaient été clouées pour condamner la trappe, mais cela ne suffisait pas à atténuer le malaise croissant que ressentait Imari.

— C'est comme ça qu'Astrid s'est échappée ? demanda Jenya, comprenant tout à coup.

— Oui. C'était aussi la façon dont Jeric comptait me faire sortir en douce.

Jenya étudia les planches en silence.

— Est-ce suffisant pour empêcher les gens d'*entrer* ?

Imari ouvrit la bouche pour répondre, mais elle posa la lanterne et plaça ses mains sur les planches. Les yeux fermés, elle fredonna. Le plan du Shah apparut immédiatement. Jenya brûlait avec intensité à côté d'elle, et dans cet espace, Imari était entourée de milliers de faibles points scintillants. Elle identifia facilement la trappe, les nouvelles planches, et ces petits points de lumière correspondant aux clous de skal raffinés qui les maintenaient en place.

Elle trouva leur note du premier coup.

Les éclats lumineux tremblèrent à mesure qu'elle les tissait dans son chant. Ils ne lui opposèrent aucune résistance, aucun combat, et elle les tira plus haut, les entremêlant à la tapisserie étincelante

alentour.

Voilà, c'était terminé.

Sa note s'interrompit et elle ouvrit les yeux : les clous noirs gisaient, épars, sur le sol.

Jenya resta silencieuse, croisa son regard, et une sorte de compréhension craintive passa entre les deux femmes.

— Je vais demander l'aide de Tallyn et Niá pour sceller la trappe correctement, suggéra Imari.

— Bonne idée.

Mais l'attraction ne cessait toujours pas, et Imari écarta les clous avant de soulever les planches.

— Que faites-vous ? s'alarma Jenya.

Imari n'en était pas sûre.

— Il y a des écritures liagées en dessous, gravées sur les murs. Je ne savais pas ce qu'elles signifiaient à l'époque, mais j'aimerais voir si je peux les interpréter maintenant.

Ce n'était pas un mensonge, mais elle ne pouvait se résoudre à admettre cette attirance irrésistible qu'elle éprouvait pour les égouts en dessous. Peut-être était-ce bel et bien l'écriture qui l'appelait, puisque la dernière fois qu'elle était en ces lieux, elle n'était pas complètement ouverte au Shah. Mais dans le cas contraire...

Imari retira méthodiquement chaque planche. Jenya vint lui prêter main-forte, et lorsqu'elles eurent tout déplacé et ouvert la trappe, Imari lui dit :

— Attendez-moi ici.

L'autre semblait prête à objecter, mais Imari ajouta :

— Il n'y a aucun danger pour moi en bas, je vous le promets, et je n'irai pas bien loin. Nous n'avons aucune raison de descendre à deux, patauger dans les égouts.

Imari glissa les pieds à travers la trappe ouverte.

— Mais si je ne suis pas de retour d'ici trente minutes, rejoignez-moi.

Les lèvres de Jenya formèrent une ligne pincée alors qu'Imari descendait l'échelle de corde.

— Et la lanterne ? fit Jenya – elles n'en avaient qu'une.

— Laissez-moi voir si je peux...

Sa voix se fondit en une note musicale et elle prononça un puissant mot lié que Niá lui avait enseigné. Son pouvoir s'éveilla et elle sentit alors un picotement au bout des doigts, où de la chaleur commençait à se former. Imari ouvrit les yeux : une minuscule sphère d'une lueur lunaire argentée planait au-dessus de sa paume ouverte.

Elle avait réussi !

Jenya avait l'air impressionnée.

— Gardez la lanterne, souffla Imari avant de descendre l'échelle, suivie dans l'obscurité par son petit orbe de lumière.

Chapitre 25

Imari se laissa tomber sur les derniers mètres, ses bottes atterrissant dans la boue. Jenya jeta un coup d'œil à travers la trappe ouverte, le visage blême à la lumière d'Imari.

— Je n'irai pas loin, c'est promis.

— Trente minutes, répéta la Saredd.

Imari porta la main à sa tempe en guise de salut, puis se tourna vers les égouts. Sa lumière rendait la roche argentée et les ombres plus noires, et pourtant... Elles l'attiraient, poussant doucement son cœur à avancer. Imari ne se rappelait pas avoir ressenti cela lors de son premier passage en ces lieux. Bien sûr, à l'époque, elle essayait de sauver sa peau, et elle n'avait peut-être pas remarqué cette sensation, mais tout de même, cela lui semblait nouveau.

Elle s'engagea dans les tunnels, le regard fixé sur ces ombres alors que sa petite lumière flottait au-dessus de sa tête, éclairant l'espace autour d'elle. Elle s'éloigna du champ de vision de Jenya pour s'enfoncer plus loin, ses bottes pataugeant dans la boue et la vase. Elle revit sa fuite, se remémora son désespoir. Elle avait tourné au coin pour découvrir le visage de Ventus, d'un blanc presque inhumain, puis son monde s'était assombri.

Elle se revit tourner les talons, fonçant une nouvelle fois droit vers le danger pour prévenir Jeric.

Ces souvenirs la tourmentaient, défilant sans relâche dans son esprit alors que cette sensation l'attirait toujours plus loin.

Et avec plus d'insistance.

La sensation se mua bientôt en une démangeaison brûlante qu'elle ne pouvait soulager. Le bout de ses doigts picotait à nouveau, cette fois sans rapport avec la lumière qui planait au-dessus de sa tête. Cette attirance inébranlable la poussa vers une arche étroite qu'elle n'avait pas remarquée auparavant, dans le mur à sa gauche.

Imari s'arrêta et regarda en arrière. Elle ne voyait plus la

trappe.

Pourtant, l'attraction persistait.

Elle prit une grande inspiration et poursuivit son chemin.

C'était un autre tunnel, bien plus fin que l'artère qu'elle venait de quitter. Contrairement aux parois distantes qu'elle laissait derrière elle, celles-ci étaient lisses. Le cœur d'Imari sonnait comme des timbales à ses oreilles, sa respiration assourdissante dans le calme profond. Le frisson se propageait dans tout son corps, touchant chacun de ses os, semblable à ce qui se produisait lorsque le Shah remuait dans son ventre, se déversant et remplissant ses membres. Toutefois, la similitude s'arrêtait là. Cette fois-ci, on aurait dit que l'extérieur était en train d'*entrer*.

Mais quel était cet endroit ?

Imari appuya une main contre la pierre lisse. Un picotement d'énergie traversa sa paume et elle la retira aussitôt.

Soudain, son petit orbe s'éteignit.

Imari se figea, le cœur palpitant, debout dans l'obscurité totale, mais avant qu'elle ait eu le temps de recréer le globe brillant, un éclair argenté zébra le tunnel. Il déferla sur les murs comme une onde aquatique, frémissant tout autour d'elle. Les chuchotis qui l'accompagnaient se superposèrent, allant crescendo, s'engouffrant comme du vent à la suite de l'éclat lumineux.

Après l'avoir dépassée, le fracas disparut dans les tréfonds du souterrain. Puis ce fut le silence.

La respiration d'Imari était forte, rapide, et les ténèbres l'engloutirent une fois de plus. Ses nerfs bourdonnaient et son corps vibrait de toute part, tandis que son cœur tambourinait contre ses côtes.

Ne crains pas, dit une voix venue du ciel, l'atteignant même dans les profondeurs de Descieux. *Je suis avec toi*.

Elle prit une grande inspiration, raviva sa petite lumière et passa son chemin, toujours plus avant dans le boyau.

Les murs ne se rallumèrent pas, mais elle sentait l'énergie en eux. L'air en était chargé, comme si dans cet éclat lumineux, les parois s'étaient animées, rayonnantes du pouvoir du Shah. Elle se sentait

charmée, séduite, irrémédiablement attirée, comme si la lumière voulait éperdument qu'elle trouve...

L'attraction s'arrêta net. Elle se concentra pour s'assurer de ne pas l'avoir perdue par inadvertance, mais non. Après s'être manifestée plus vivement que jamais, la force avait tout bonnement cessé.

Imari jeta un œil sur sa droite, vers un morceau de granit lisse, quoique légèrement rainuré par endroits. Rien de remarquable, en somme, pourtant de ce côté, l'air était lourd comme en présence d'une gardienne. Elle y appuya la main.

Il y eut un éclat puissant.

Quelque chose siffla, puis un cri distant venu d'un autre monde envahit la tête d'Imari. Les ombres se déformèrent. Soudain, toutes les cordes de son corps se tendirent, comme si une main invisible les serrait jusqu'à la rupture, et formèrent un accord unique et puissant. Imari expira brutalement sous l'effet de la tension – la *puissance* de cet endroit –, et tous les poils de son corps se hérissèrent.

Il y eut un autre éclair.

C'était le visage d'Azir, cette fois, avec ses yeux d'un noir absolu, sans la moindre touche de blanc. Il claqua des dents.

À moi.

Imari retira sa main d'un coup sec, le souffle court. Elle retrouva devant elle la pierre lisse et délavée.

— Zurina ! lança une voix.

Elle sursauta avant de comprendre qu'il s'agissait de Jenya.

Depuis combien de temps Imari était-elle ici ?

Elle prit une inspiration, essayant de calmer ses nerfs, de dénouer ces cordes qui s'étaient enroulées si étroitement.

— Zurina, tout va bien ? répéta Jenya.

— Oui ! J'arrive !

Elle rebroussa chemin précipitamment, ses pensées tourbillonnant alors qu'elle se demandait ce qu'elle venait de découvrir. Elle espérait que Jeric serait de retour pour pouvoir lui conter sa trouvaille.

Imari regagna la chambre de Jeric, un peu étourdie, sous le regard inquiet de Jenya.

— Tout va bien, zurina ?

— Ça va... Je suis juste épuisée.

Imari n'avait pas la tête à partager sa découverte. Du moins pas pour l'heure. Avant toute chose, elle tenait à en parler avec Jeric. D'autant plus qu'elle n'était pas vraiment sûre de la façon dont elle tournerait la chose.

Elle ôta son manteau, le jeta sur le lit et s'affaissa sur le fauteuil devant le feu, qu'elle n'avait pas l'énergie d'allumer.

L'instant d'après, Jenya était là. Elle prit une pierre à feu dans l'âtre et utilisa son cimeterre pour créer des étincelles.

— Merci, Jenya, lui dit Imari.

— Vous devriez dormir, maintenant.

— C'est ce que je vais faire.

Mais elle ne pouvait pas fermer l'œil pour l'instant, trop impatiente de parler à Jeric.

Jenya l'observa longuement. Elle semblait vouloir dire quelque chose, mais les mots ne sortaient pas. On frappa alors à la porte.

Ce n'était pas Jeric.

— Dois-je les renvoyer ? demanda la guerrière à Imari.

Par les étoiles, elle n'avait aucune envie de bouger.

— Non, non... Ouvrez, répondit-elle à la place.

— Vous n'êtes pas à leur service, zurina, insista l'autre.

— Je suis née pour servir. Le jour où je l'oublierai, je ne mériterai plus d'être appelée zurina, répliqua Imari. S'il vous plaît, ouvrez.

Après un long regard appuyé, Jenya finit par aller ouvrir la porte.

Une femme se tenait de l'autre côté, vêtue d'une robe bleue corinthienne simple mais élégante, ses cheveux blond clair tressés en couronne.

— Désolée de vous déranger... dit-elle. Ma maîtresse, Lady Kyrinne Brion, est tombée malade et a demandé à voir la zurina Imari

Masaï, si elle le veut bien.

Imari resta interdite, les yeux rivés sur cette couronne de nattes, pendant que la domestique de Lady Kyrinne attendait.

— Puis-je vous demander ce dont il s'agit ? demanda prudemment Imari.

— Une migraine qui force ma maîtresse à garder le lit depuis midi.

— Je vois.

Le silence s'étira avant qu'Imari daigne enfin se lever.

— Je viens.

Jenya lui jeta un regard dissuasif, qu'Imari lui rendit avec fougue. Rendre visite à Lady Kyrinne était la dernière chose qu'elle souhaitait faire, mais un refus pourrait avoir des répercussions négatives sur Jeric et elle ne voulait pas mettre à mal les relations de travail qu'il avait établies avec le père de cette femme, le jarl Stovich.

— Un instant, s'il vous plaît, je vais rassembler mes affaires, informa Imari à la jeune femme.

— Merci, zurina, répondit la domestique.

Sur ce, Jenya ferma la porte.

— Pardonnez-moi, zurina, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Je pense comme vous, mais un refus pourrait être pire.

Jenya n'avait pas l'air convaincue. Quoi qu'il en soit, Imari se levait déjà et enfilaient son manteau. La Saredd la suivit dans le couloir, en silence.

La servante de Lady Kyrinne les mena à travers la forteresse et ses galeries. En chemin, ils croisèrent gardes, domestiques et invités. Quelques hommes armés saluèrent de la tête la femme de chambre, qui leur rendit leur sourire familier. Imari se demanda combien de temps Lady Kyrinne avait passé en ces lieux.

La lame de la jalousie remua dans ses tripes.

La femme les conduisit sur les marches sinueuses d'une tour et s'arrêta devant une porte aux gravures somptueuses.

Là que Jeric avait initialement prévu de loger Imari.

La servante frappa discrètement, puis entrouvrit la porte.

— Ma dame, la zurina Imari pour vous voir.

Les entrailles d'Imari se nouèrent. Peut-être Jenya avait-elle raison. Peut-être était-ce une mauvaise idée...

La voix de Lady Kyrinne s'éleva de l'autre côté de la porte, puis la femme l'ouvrit toute grande en lui faisant signe de passer.

Imari s'exécuta, Jenya sur les talons.

Elle aperçut la malade, assise dans un fauteuil à haut dossier. La première pensée qui lui vint fut que Kyrinne était belle. Exquise. Ses longs cheveux blonds tombaient en cascade sur ses épaules, formant des vagues élégantes, et sa robe d'un bleu corinthien profond assorti à ses yeux flattait ses courbes généreuses.

Imari ignore la pression soudaine dans son ventre pour trouver la force de sourire.

— Lady Kyrinne.

Cette dernière lui sourit à son tour en se levant, sans montrer le moindre signe de douleur apparente.

— Zurina Imari Masaï. Merci d'être venue, dit-elle, avant d'ajouter à l'adresse de la domestique : Tu peux y aller, Istanza.

La jeune femme s'inclina et prit congé.

Lady Kyrinne se tourna vers Jenya, dans l'expectative, mais Imari ne la renvoya pas. Au lieu de quoi, elle dit sèchement :

— Je vois que vous vous sentez mieux.

Le regard de Lady Kyrinne glissa à nouveau vers son invitée et elle répondit avec sang-froid :

— En effet, merci. Ces migraines vont et viennent si soudainement que l'on ne peut jamais prévoir combien de temps elles vont durer.

Balivernes.

— Istanza dit que vous êtes au lit depuis midi.

— C'est exact, poursuivit Lady Kyrinne avec un sourire qui déplut à Imari. Alors, peut-être que les rumeurs sont vraies.

— Les rumeurs... ?

— On dit que votre seule présence suffit à guérir les gens.

— Si seulement. Cela rendrait ma tâche bien moins pénible.

L'autre femme la regarda sans se départir de son sourire

obséquieux.

— Quelles que soient vos méthodes, vous avez fait forte impression en très peu de temps. Enfin, maintenant que vous êtes ici... fit-elle en s'asseyant dans le fauteuil à haut dossier, pourquoi ne pas vous installer ? Nous ferons connaissance.

Mais bien sûr...

— C'est très gentil de votre part, mais je devrais vraiment...

— Oh, j'insiste, ajouta Lady Kyrinne. À ce que j'ai compris, nous allons travailler très étroitement ensemble pendant cette guerre qui semble inévitable, et... peut-être *après*.

Elle la cherchait. La seule chose qui retenait Imari dans cette pièce, à ce moment-là, était de savoir que Jeric avait besoin du père de cette femme pour lui fournir des soldats.

— Qui sait ce qu'il adviendra après ? dit Imari d'un ton cassant. Nous pourrions tous mourir.

Les yeux de Lady Kyrinne s'embrasèrent.

— Eh bien, vous n'êtes certainement pas ici pour votre optimisme, n'est-ce pas ?

— J'ai passé la majeure partie de ma vie dans les Landes. L'optimisme n'était pas un luxe que je pouvais me permettre.

Imari n'aurait pas dû dire cela.

À la décharge de Lady Kyrinne, ses traits restèrent de marbre, calmes et d'une beauté irritante. Toutefois, Imari capta cette étincelle de feu dans ses yeux bleus comme un ciel d'été. Son hôtesse lui adressa un sourire aimable tout en prenant une carafe à moitié pleine d'un liquide ambré – de l'akavit, sans doute – et remplit deux petits verres.

— Alors, trinquons à ce qui *est* certain, zurina.

Elle posa la carafe, saisit les deux verres et en tendit un à Imari, qui se garda de le prendre.

— Vous ne buvez pas, zurina ?

— Je n'aime pas ça.

Lady Kyrinne la dévisagea, puis reposa le verre.

— Jeric non plus, mais je n'ai jamais compris pourquoi.

Elle l'avait appelé par son prénom exprès, et les tripes d'Imari

se tordirent malgré elle.

— Santé, fit-elle en levant son verre, une lueur dans les yeux. À cette alliance à la fois nouvelle et... inattendue.

Elle fit mine de trinquer avec son invitée et descendit le contenu de son verre d'un trait.

— Que voulez-vous, Lady Kyrinne ? lâcha Imari pour couper court à cet excès de manières affectées.

Écartant son verre, Lady Kyrinne se focalisa sur Imari. Tous ses faux semblants s'évaporèrent – enfin – et à la place de sa bienveillance de façade s'installa quelque chose de profondément amer. Elle se leva, et Jenya extirpa son cimeterre dans un raclement de métal. La femme se figea, les traits aiguisés, et Imari leva une main pour retenir sa compagne.

Docile, Jenya rengaina son arme, mais sa main resta sur la poignée.

— Ce que je veux... commença Kyrinne d'une voix grave et chevrotante.

Imari pouvait sentir l'akavit dans son haleine. Ce n'était pas son premier verre de la soirée, songea-t-elle.

— ... c'est savoir pourquoi Jeric a choisi une *bâtarde de galeuse* pour être sa reine.

Jenya semblait sur le point de sortir à nouveau son cimeterre, mais cette fois, Imari repoussa sa main en déclarant fermement :

— *Non.*

— Vous l'avez ensorcelé, n'est-ce pas ? continua Kyrinne, ses yeux froids fixés sur Imari. *N'est-ce pas ?*

— Lady Kyrinne, répondit sèchement Imari. Je pense que vous êtes fatiguée et je ferais mieux d'y aller.

Avec un regard vers Jenya, elle commença à se diriger vers la porte, mais l'autre lui empoigna le bras.

— Lâchez-moi, l'avertit Imari.

Mais au lieu de desserrer sa prise, ses doigts s'enfoncèrent dans le bras d'Imari.

— Le peuple de Corinthe n'acceptera jamais une galeuse.

— Alors, c'est une chance que vous ne parliez pas au nom du

peuple.

La fureur de Kyrinne était brûlante.

Imari dégagea son bras d'un coup sec.

— Bonsoir, Lady Kyrinne.

Les traits crispés, cette dernière regarda Imari rejoindre la porte et l'ouvrir crânement.

Mais sur le seuil, deux colosses en armure corinthienne traditionnelle lui barraient le passage.

Elle aurait pu croire qu'ils étaient venus demander son aide, comme tous les autres, si leurs visages n'avaient pas été aussi hostiles.

Son pouls s'accéléra alors que le barbu avançait, contraignant Imari à reculer d'autant.

— Que faites-vous...

Sa voix resta suspendue lorsque trois autres hommes firent irruption dans la suite de Lady Kyrinne par une porte dérobée.

Ceux-ci ne portaient pas d'armure corinthienne, mais ils étaient engoncés dans d'épais lainages avec, sur le crâne, des casques métalliques aux étroites ouvertures en forme de T. Le plus grand des trois braqua une arbalète sur Jenya, qui avait dégainé ses deux cimeterres, tandis que les deux hommes en armure refermaient la porte, les enfermant à l'intérieur.

— À quoi jouez-vous ? demanda Imari.

Lady Kyrinne se contenta de sourire comme la vipère des sables qu'elle était. Elle lui avait tendu un piège et la petite souris avait mordu.

— Lâchez vos armes, aboya l'homme à l'arbalète.

Son accent n'était pas corinthien. Imari n'était pas sûre de le reconnaître, mais il lui semblait vaguement familier, faisant vibrer une corde sensible en elle.

Une corde.

Imari n'avait peut-être pas son talla, mais elle avait sa voix. Elle se mit à fredonner.

Tout à coup, un bruit sec se fit entendre. L'air siffla à son oreille. Jenya lâcha un cri et tomba sur une jambe, une flèche dépassant de la cuisse.

La note d'Imari se transforma en un hoquet d'effroi et elle se jeta en avant, mais le deuxième homme lui empoigna les bras et la fit reculer tandis que le troisième aidait les deux Corinthiens à appréhender Jenya. Son sang détrempait la jambe de son pantalon, et elle avait le visage marqué par la douleur.

— Essaie encore, petit oiseau chanteur, continua l'homme à l'étrange accent, et j'enfonce cette flèche dans son cœur de raclure.

Ses yeux étaient profonds, sombres et cruels à travers l'étroite fente de son casque.

Il l'observa en faisant claquer sa langue, puis son acolyte en fourrure, qui était resté avec Jenya et les deux Corinthiens, s'approcha. Lorsqu'il se plaça derrière Imari, dont les bras étaient toujours fermement retenus en arrière, elle sentit du métal froid se refermer sur ses poignets dans un claquement.

Aussitôt, son corps fut comme envahi de glace et sa tête, de boue.

Des menottes liagées.

— Elle est maîtrisée, déclara l'homme derrière elle avec le même accent indéfinissable.

Jenya se débattait entre ses ravisseurs en poussant des jurons, mais l'un d'eux lui envoya le pommeau de son épée dans le crâne et elle s'effondra dans un cri.

Imari sentit une vague d'émotions se bousculer dans sa poitrine, mais les enchantements repoussèrent toute sensation, lui arrachant l'air des poumons jusqu'à ce qu'elle tombe à genoux en suffoquant.

— Respire, petit oiseau, lui dit l'homme en abaissant son arbalète alors qu'Imari peinait à faire entrer de l'air dans ses poumons.

— Qui... êtes-vous ? articula-t-elle péniblement.

Il y eut un instant de silence. Puis l'inconnu arracha son casque, et une épaisse chevelure brune se répandit sur ses épaules, encadrant un visage au regard perspicace endurci par le combat. Mais ce fut la trace d'encre au coin de son œil droit qui le trahit, une marque qui s'étendait de la tempe à la pommette – un symbole qui n'était pas liagé mais *breveran*.

— Je suis Kormand Vystane, dit-il. Le nouveau roi de Corinthe.

Chapitre 26

Perchés sur le mur de ronde, Jeric et Braddock demeuraient seuls tandis que Hersir s'éloignait, gravissant les escaliers de la tour de guet principale à la lueur vacillante d'une rangée de torches. Ils avaient accompli tout ce qu'ils pouvaient pour la journée, et il était temps de rentrer. La nuit était tombée trois heures plus tôt – avec elle le froid, et à présent la neige.

L'hiver était arrivé en retard, mais il semblait rattraper le temps perdu.

Ils avaient passé toute la journée à inspecter chaque parcelle de ce maudit mur de skal tout en dressant l'inventaire des armes qu'il leur restait, mais Jeric ne se sentait pas mieux qu'au matin ; Corinthe n'avait tout simplement pas les ressources, ni le temps nécessaire pour acquérir les défenses suffisantes.

Voilà pourquoi il avait fait exactement ce qu'Imari lui avait demandé : il avait écrit à Brom Stykken.

Son attention se reporta sur Braddock, tourné vers le mur imposant avec une rare solennité. Parce que son ami était arrivé à la même conclusion que lui : ils manquaient de combattants, ni plus ni moins.

Grands dieux, Jeric n'avait pas même assez de loups pour former une *meute* digne de ce nom. Il lui en restait *deux* alors qu'il avait commencé à cinq – il en avait eu onze au total, en comptant tous les hommes perdus au fil des ans –, et ce triste constat lui fit prendre conscience de l'ampleur de leurs pertes.

Son esprit cruel lui imposa les derniers moments d'Aksel, alors qu'il était entraîné dans la horde. Ces images le hanteraient jusqu'à la fin de ses jours. Son esprit revit Gerald, mort dans la neige, la peau tachée de noir. Puis les visages de tous les hommes auxquels il s'était pourtant juré de ne jamais s'attacher – après tout, ce n'étaient que des mercenaires. Pourtant, une envie soudaine s'empara de lui, celle de

disparaître dans la nuit. De voler l'un des stoliks de son palefrenier et de *fuir*. Pour aller où, il n'en savait rien. Il voulait s'évader, tout simplement.

Peut-être même ne reviendrait-il jamais. Peut-être laisserait-il ces fichus vautours se déchirer entre eux et détruire le monde qu'ils avaient créé.

— Je vais au Baril, tu veux venir ? proposa Braddok.

Jeric hésita. Un vent mordant agitait ses cheveux et lui glaçait le nez. Il aurait volontiers apprécié un verre, mais il voulait parler à Imari. Il n'en avait pas eu le temps, même s'il l'avait aperçue depuis le sommet de la muraille avec Hersir. D'après ce qu'il avait entendu des gardes d'Anaton, elle n'avait pas chômé.

Et Jeric n'avait jamais été aussi fier.

— Si tu veux d'abord rendre visite à ta dame-louve, je peux attendre, ajouta Braddok avec un clin d'œil. Mais fais-moi plaisir. Demande-lui d'amener Jen.

— Peut-être demain, s'égaya Jeric.

En comprenant que son ami était sérieux, Braddok maugréa.

— Tu es d'un ennui... L'ancien Loup me manque.

— L'ancien Loup n'avait pas de royaume à gérer.

— Ça n'a pas empêché ton père...

— Et c'est pour ça que je me noie dans ce foutoir.

Braddok lâcha un gloussement, puis demanda :

— Tu crois que Chezter est déjà rentré ?

— J'en doute.

Chez était parti avec Niá le matin même pour Westych, une mine de skal voisine, afin de déterminer ce qui pouvait être fait en matière d'enchantements.

— À demain matin... ?

— Si tu as de la chance, répondit Braddok alors que l'autre s'éloignait. Sinon, ça voudra dire que *j'ai* eu de la chance.

Jeric secoua la tête et les deux hommes poursuivirent leur chemin séparément dans les rues paisibles de Descieux. Le souffle de Jeric formait de petits nuages devant lui et il enfonça ses mains dans les poches de son manteau pour les garder au chaud. Il y avait un bout

de chemin jusqu'à la forteresse, mais ça ne le dérangeait pas. Au contraire, il aurait le temps de réfléchir, d'envisager leurs prochaines manœuvres et d'identifier toutes les faiblesses potentielles – qui étaient nombreuses.

Il finit par atteindre le hall d'entrée de la forteresse pour y trouver tous les foyers allumés, comme toujours à cette époque de l'année, de petits attroupements autour de chaque feu. Il aperçut Godfrey, son maître des monnaies, en grande conversation avec Merya, une éminente dame d'un certain âge qui, bien qu'elle n'ait jamais techniquement occupé de siège au Conseil de son père, en avait toujours fait partie, parce qu'elle connaissait tout et tout le monde.

Il devrait peut-être lui offrir un poste. Avec la disparition du Grand Inquisiteur et de toute la famille de Jeric, son Conseil se trouvait... fort dépeuplé.

À la vue de Jeric, tous deux levèrent la tête et se turent.

— Votre Grâce, dit Godfrey en s'inclinant, aussitôt imité par Merya. J'espère que la journée a été productive... ?

Morne aurait été un terme plus approprié, mais Jeric garda pour lui cette joyeuse pensée.

— Avons-nous reçu des réponses ? demanda-t-il.

Ce matin même, à la première heure, il avait chargé Godfrey de faire parvenir aux jarls de Corinthe une demande de réquisition.

— Rodin enverra des armes et des hommes, répondit Godfrey.

Jeric n'exprima pas l'immense soulagement qui l'envahit. Si Rodin acceptait, alors Vysr, Jarden et Ulvich suivraient.

— Combien ?

— Deux cents hommes et autant d'armes.

Il leur manquait donc un millier de soldats pour égaler ceux d'Azir.

— Rodin vous fait également savoir qu'il aura besoin de ressources pour rouvrir Yllis.

Évidemment.

Astrid avait libéré tous les esclaves sol veloriens de la mine de skal d'Yllis à Derodin, juste après avoir tué les gardes de corvée. Rodin avait besoin de bras pour faire tourner ces mines, mais Jeric

n'enverrait pas de Sol Veloriens. Il allait devoir se montrer créatif.

— Très bien. Et les autres ? fit-il à l'adresse de Merya, cette fois.

Sans qu'il comprenne comment, elle réussissait toujours à savoir les choses avant qu'elles ne soient dites.

Elle l'observa de son regard froid.

— Ossbo participera. Je ne peux pas vous donner de chiffre exact, mais j'estime qu'il fournira à peu près le même nombre d'hommes.

Bien. Avec Rodin, Ossbo et les trois autres, il ne leur manquerait plus que quatre cents hommes environ. Jeric se passa une main sur le visage.

— Je crois savoir que la zurina d'Istraa a fait... une sacrée impression à Descieux aujourd'hui, poursuivit Merya sans quitter Jeric des yeux.

Godfrey était attentif, lui aussi.

— Je n'en doute pas, commenta Jeric. Corinthe a été privée de guérisseur pendant trop longtemps, et il n'y a rien que les hommes chérissent plus que leur santé et leur bien-être.

— En effet, Votre Grâce, convint Merya.

Jeric allait pour s'éloigner, leur signifiant ainsi la fin de la conversation, mais à Godfrey, il ajouta :

— Je veux être tenu au courant des nouvelles, quelle que soit l'heure.

— Oui, Votre Grâce, répondit-il en inclinant la tête.

Après quoi, Jeric emprunta une porte latérale avant qu'on ne puisse l'arrêter. Il prit un chemin détourné pour se rendre à sa chambre à coucher afin que sa destination ne soit pas évidente au premier coup d'œil, mais il ne croisa pratiquement aucun garde et s'en étonna. Peut-être Anaton les avait-il déjà affectés à la muraille et aux baraquements.

Une fois à la porte de sa chambre, il se figea. Il ne percevait aucune voix de l'autre côté. Pas un bruit. Elle pouvait être endormie, certes. Ou dans son bain. Il pouvait y avoir une raison parfaitement plausible à ce calme. Et pourtant...

Jeric actionna la poignée, qui n'opposa aucune résistance. Il

entrouvrit la porte de ses appartements et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

L'antichambre était vide, et une unique lanterne brillait sur une petite table, à côté d'un plateau repas auquel on n'avait pas touché.

Sourcils froncés, Jeric se glissa dans la pièce, souple comme un chat, avant de refermer la porte derrière lui sans un bruit. Il se faufila jusqu'à la chambre à coucher et tendit l'oreille, mais le silence était absolu. Lorsqu'il ouvrit, ce fut pour découvrir une pièce déserte. Le feu brûlait dans l'âtre et le lit était encore fait.

Il ne pouvait imaginer qu'elle soit encore dehors à cette heure.

Son pouls s'emballa alors qu'il se dirigeait vers la salle de bain. Rien, là non plus. Il plongea les doigts dans l'eau – glacée.

Une ombre passa alors au-dessus de sa tête et Jeric fit volte-face pour découvrir Kyrinne, debout derrière lui.

Grands dieux, il ne l'avait même pas entendue entrer. Il devait être plus épuisé qu'il ne le pensait.

— Qu'est-ce que tu...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'elle lui enfonçait une dague dans la cuisse. Il poussa un hoquet de douleur et tituba contre la baignoire.

Kyrinne recula d'un pas et sursauta à la vue du couteau ensanglanté et de Jeric, dont le sang gouttait à présent sur le carrelage. Comme si elle était la première surprise de son geste.

Jeric n'en revenait pas non plus. Elle avait peut-être touché une artère, à en juger par la quantité de sang qui s'écoulait de son corps.

— *Par tous les enfers*, Kyrinne !

— Tu n'étais pas censé être là ! s'écria-t-elle comme pour essayer de s'en convaincre, de trouver une excuse à ce qu'elle venait de faire.

L'esprit de Jeric tournait à plein régime, mais ses pensées lui échappaient. Sa conscience se dérobaît déjà. Il chancela, se raccrochant à la baignoire d'une main tandis que, de l'autre, il saisissait la poignée du couteau, maintenant la lame à l'intérieur pour éviter l'hémorragie.

— Où est Imari ?

Kyrinne tressaillit, mais ne répondit pas. Elle se contenta de reculer, l'air horrifié devant les carreaux maculés de sang.

— *Où est-elle, nom des dieux ?*

Au même instant, deux gardes corinthiens firent irruption dans la pièce – les dieux soient loués !

— Merde, jura l'un d'eux avec un accent qui n'avait rien de corinthien. Vous étiez censée faire diversion, pas le tuer ! gronda-t-il à l'attention de Kyrinne.

Jeric cligna des paupières, persuadé d'avoir mal entendu et peinant à savoir où il avait déjà entendu cet accent, mais sa vision commença à se troubler.

— Allez chercher Kormand, ordonna l'un des gardes.

Kormand... ?

Mais le monde de Jeric s'évanouissait déjà.

Chapitre 27

Niá se cramponnait à Chez alors qu'ils chevauchaient à travers bois, sur le chemin tortueux qui les ramenait à Descieux. Leur progression était lente ; il avait neigé presque toute la journée pendant qu'elle enchantait la production d'armes de la mine de Westych. Niá avait fait part de son inquiétude à son compagnon de route, redoutant qu'ils ne restent bloqués pour la nuit, mais Chez lui avait simplement répondu :

— Tout ira bien. Je pourrais suivre ce chemin les yeux fermés. D'ailleurs, je crois même l'avoir fait une fois.

La jeune femme n'aurait su dire s'il était sérieux, toujours est-il qu'ils étaient restés, et elle avait poursuivi ses enchantements. Elle n'en avait jamais lancé autant depuis... eh bien, de toute sa vie. Ils avaient quitté Descieux à l'aube en compagnie de Murcare – le superviseur des mines de skal de la Province – sous une chape de nuages, mais la voie était dégagée. Ils avaient chevauché un peu plus d'une heure avant que Chez ne désigne la tour en bois marquant l'avant-poste de Westych. Votte, qui dirigeait les opérations au nom de Murcare et de son altesse royale, avait salué les deux hommes avec affabilité, mais son expression s'était assombrie lorsqu'il avait aperçu Niá.

Chez ne l'avait pas remarqué, ou du moins, avait fait semblant de ne pas le voir, et avait aussitôt entrepris d'expliquer à l'homme la situation désastreuse dans laquelle ils se trouvaient, lui faisant part de la prise d'Istreaa et des ordres du roi, interrompu de temps à autre par Murcare. Après quoi, Votte avait lancé un regard méfiant à Niá en demandant :

— Qu'est-ce que ça fait là, ça ?

— *Niá* va enchanter notre skal, avait répondu Chez.

Votte et ses hommes s'étaient figés, mais avant qu'il ne puisse dire un mot, Chez avait ajouté sur un ton que Niá ne lui avait jamais

entendu auparavant :

— Kazak a rasé Trier en une heure grâce à son gardien. Nous ne gagnerons pas ce combat par le skal.

Votte avait gardé longuement le silence, son regard alternant entre Chez et Niá, puis avait jeté un œil à Murcare qui avait lentement hoché la tête comme pour confirmer.

— Et tu lui fais confiance ? avait demandé Votte, les yeux rivés sur la Liagée.

Chez l'avait regardé bien en face, répondant avec conviction :

— Oui.

Niá avait senti quelque chose s'éveiller en elle.

Votte avait fini par les conduire vers un petit bâtiment trapu rempli de minerais brut et de pièces raffinées, puis leur avait donné un maillet et un ciseau. Niá s'était mise au travail, gravant des glyphes dans le métal dur, les imprégnant de ses mots de pouvoir. Chez avait gardé l'entrée pendant qu'elle s'activait, parfois rejoint par Murcare, qui avait fait preuve d'une curiosité distante pour son ouvrage. Niá avait remarqué qu'il n'aimait pas s'approcher trop près, comme si la simple proximité risquait de l'ensorceler.

Par dépit, elle avait presque envisagé de lui jeter un sort.

Vers la fin de l'après-midi, Chez avait apporté un repas chaud, mais voyant qu'elle ne mangeait pas, il l'avait posé directement sur le morceau qu'elle enchantait.

— Mange, Niá. Tu es pâlotte, et le chemin du retour sera long.

Il n'avait pas tort. Elle n'avait pas cessé depuis leur arrivée, en milieu de matinée, et tout son corps picotait sous l'effet du Shah et de la fatigue. Niá s'était donc restaurée en continuant à enchanter ce que Votte et ses hommes lui apportaient : épées, boucliers, arcs et autres armes. Elle avait ainsi poursuivi ses sortilèges jusqu'à ce que sa tête se mette à tourner et que la lumière du jour décline.

— Ça suffit pour aujourd'hui, avait alors décrété Chez, prenant la dernière pièce sur laquelle elle avait œuvré pour la poser sur les autres. Il se fait tard.

Tout une pile l'attendait encore, mais Niá était soulagée de rentrer enfin. Elle n'avait plus la force d'enchanter quoi que ce soit

d'autre.

Chez avait évalué son travail du regard.

— Tu as bien avancé aujourd'hui.

— Ça ne fait tout de même pas beaucoup d'armes, avait-elle protesté.

— C'est plus que nous n'en avons jamais eu. Au moins depuis Tommad I^{er}.

Ce sur quoi il lui avait offert sa main.

Le regard hésitant de Niá s'était posé sur sa paume tendue – sur lui –, puis elle l'avait acceptée. Il l'avait aidée à se relever sans toutefois la relâcher. Le moment s'était éternisé, leurs regards rivés l'un à l'autre, puis il avait retiré sa main et s'était détourné.

Niá n'arrivait toujours pas à décider si elle en était heureuse ou non.

Chez était ensuite parti s'entretenir avec les deux superviseurs, et ils avaient décidé que Murcare resterait pour aider Votte à apporter les chariots de skal enchanté au commandant Anaton, le lendemain matin, tandis que Chez et Niá retourneraient à Descieux pour informer le roi.

À présent, ils n'avançaient pas bien vite.

La neige était épaisse, aussi haute que leur stolik par endroits, mais Chez progressait sur le chemin de manière experte, contournant les congères et les dépressions cachées. Il conduisit leur monture à travers un ruisseau et un étang gelé sans jamais faillir un instant, sans se perdre dans la poudreuse.

Toujours fiable.

— Tu as dit à Votte que tu me faisais confiance, dit soudain Niá.

Chez se balançait au rythme de leur monture, Niá avec lui. Il ne répondit pas. Elle ne voulait pas lui poser franchement la question, car cela n'aurait pas dû la préoccuper.

— Tu le pensais vraiment ? insista-t-elle.

Chez tourna la tête, vers les arbres, le ciel. Niá entrevit son profil. Les boucles formées par sa douce chevelure brune sur ses tempes, la courbure de son nez. Avec un soupir, il reporta son regard

sur le chemin devant eux.

— Tu me croirais si je te disais oui ?

Niá ouvrit les lèvres, puis les referma.

Ils poursuivirent la route en silence. Le vent mugissait dans les pins. Les branches se pliaient et se balançaient, laissant tomber des amas de neige sur le chemin. L'un d'eux atterrit sur le flanc de leur monture, qui fit une embardée.

— Oh là, fit Chez en tirant sur les rênes. Tout doux, ma belle.

Il lui tapota l'encolure, et ce geste d'affection parut la calmer, mais elle redressa la tête, ses oreilles s'agitèrent, et elle s'arrêta net.

Chez balaya les alentours du regard, mais ne fit pas repartir le cheval.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Niá.

Le monde était silencieux, les arbres immobiles, et les pensées de Niá tourbillonnaient.

— Attends-moi ici, chuchota Chez avant de sauter de selle pour atterrir dans la neige – sous les arbres, elle lui arrivait seulement aux chevilles.

Lorsque Niá l'imita, il lui lança un regard dissuasif qu'elle lui rendit sans ciller.

Pinçant les lèvres, Chez dit tout bas :

— Reste près de moi.

Il avança, Niá sur les talons, contournant quelques pins massifs avant de s'arrêter tout à coup.

Il ne fallut pas longtemps à Niá pour comprendre pourquoi.

À partir de là, le terrain descendait en pente et, au milieu du chemin, à quelques centaines de mètres devant eux, un autre stolik gisait à moitié enseveli sous la neige. Ses yeux sombres étaient grands ouverts, immobiles, fixant un monde qu'il ne pouvait plus voir.

Il était mort.

Des animaux sauvages avaient récemment déchiqueté son cadavre, maculant la neige de sang. Derrière lui, Niá repéra d'autres formes enfouies dans la neige. Son cœur s'emballa dans sa cage thoracique.

Chez jura avant de dévaler la pente.

Niá le suivit ; il ne lui demanda pas de rester en retrait cette fois. Enfin, elle s'arrêta, fixant la main gelée qui perçait la neige. Son estomac se retourna, et elle déglutit bruyamment.

— Le Créateur ait pitié d'eux... laissa-t-elle échapper dans un souffle, en sol velorien.

Elle compta une dizaine de corps, tous éparpillés, certains en lambeaux avec des membres dispersés alentour, entre les arbres.

Chez, les membres raides et tous les sens en alerte, progressait lentement parmi les cadavres gelés. Tant de vies gâchées... Il s'agenouilla devant le cadavre d'un homme allongé sur le ventre, les bras tendus vers l'avant comme s'il essayait de fuir au moment où sa tête avait été arrachée de son corps.

Après avoir épousseté la neige sur le dos du corps sans tête, il se figea.

— Tu connais cet homme, commenta Niá à mi-voix.

Un muscle se contracta dans la mâchoire de Chez, et il se retourna vers elle. Par ce simple regard, Niá sut que sa réponse n'allait pas lui plaire.

— C'est Stovich.

L'homme qui était parti pour Destovich le matin même afin de rassembler ses hommes. Celui sur lequel Jeric comptait pour l'aider à mener cette guerre, parce qu'il possédait le plus de ressources et de combattants de la Province.

Il n'avait jamais atteint Destovich. Et il ne s'y rendrait plus jamais.

Niá avisa les autres corps à moitié enterrés dans la neige.

— Alors, ce sont sûrement...

— Ses hommes. Oui.

— Mais qui a bien pu faire ça ? se récria-t-elle.

Chez ne répondit pas. Il se leva brusquement, le visage fermé tandis qu'il contournait le carnage, suivant chaque forme, chaque dépouille du regard. Niá le soupçonnait de chercher la tête de Stovich.

Les responsables pouvaient-ils être des rebelles sol veloriens ? Ce ne serait certainement pas les premiers. Au temple d'Ashova, Niá avait entendu parler des raids, et d'un certain Loup qui avait fait son

possible pour les arrêter. De loin, il était infiniment plus facile de détester un Loup tout en applaudissant les siens. Elle ne voyait pas alors que la guerre impliquait de vraies personnes, avec de vraies histoires, de vraies familles – dans les *deux* camps.

Mais Niá ne pensait pas que ce soit l'œuvre des Sol Veloriens.

Elle se faufila entre les corps démembrés, prêtant attention à ne marcher sur personne, puis elle s'arrêta près de celui d'un homme. Il était allongé sur le côté, le regard vide, sa veste bleu corinthien noircie par le sang. Elle remarqua la blessure mortelle au niveau de l'abdomen, ses entrailles répandues dans la neige.

Aussitôt, elle recula en titubant, posa sa main contre un tronc et ferma les yeux.

Respire, s'enjoignit-elle. Elle attendait que la nausée passe, que son souffle se stabilise.

Respire.

— Ni, appela Chez.

Elle ouvrit les yeux et il lui jeta quelque chose. L'objet atterrit dans la neige à ses pieds. Une flèche. Elle la ramassa et en chassa la neige. Niá n'avait pas vu beaucoup de flèches dans sa vie, aussi se demandait-elle ce qu'elle était censée regarder et pourquoi Chez la lui avait lancée.

— C'est une flèche de Brevera, expliqua-t-il.

Elle leva aussitôt les yeux. L'inquiétude ciselait ses traits.

Breverá.

Cette terre de l'est à laquelle Corinthe avait d'abord reproché les raids. Le père de Jeric avait accusé les Breverans de cacher des Sol Veloriens et de leur offrir la liberté en échange de leur aide dans le combat mené contre Corinthe.

Bien sûr, Niá savait ce qu'il en était réellement : Bahdra avait lancé cette rumeur pour détourner les Provinces de la frontière sud d'Istraa, où il s'était caché le temps de rassembler sa propre armée.

— Mais pourquoi Brevera ferait une chose pareille ? s'étrangla Niá.

— Je l'ignore, mais on doit partir. *Maintenant.*

Niá empocha la flèche et tous deux s'élancèrent vers leur

monture. Ils se remirent en selle, puis partirent au galop, chevauchant avec prudence jusqu'à Corinthe.

Chapitre 28

Il faisait un noir d'encre lorsque Jeric ouvrit les yeux. Quelqu'un lui avait menotté les mains au-dessus de la tête, puis l'avait suspendu au plafond de sorte que ses orteils frôlaient le sol en terre battue. Le métal qui lui entamait les poignets n'était rien en comparaison avec la douleur lancinante dans sa jambe, là où Kyrinne l'avait poignardé.

Bon sang de bonsoir. Il ne l'aurait jamais cru capable d'un tel geste.

Pourtant, en songeant à son regard, à ce moment-là, il avait le sentiment qu'elle en avait été la première surprise.

Jeric poussa un grognement de rage et tenta de libérer ses poignets par la force, mais les chaînes cliquetèrent alors que son corps se balançait. La tension dans ses bras ravivait la douleur et il serra les dents.

Stovich avait menti. Il n'avait jamais eu l'intention de lui envoyer des hommes. Il s'était contenté de ronger son frein en attendant le retour de Jeric... et que sa fille se rapproche suffisamment de lui – ce qui devait arriver, car Jeric était un fieffé imbécile – et mette fin à la lignée angevine dans l'intimité de sa chambre. Kyrinne n'aurait peut-être pas coopéré avec son père si Jeric lui avait donné ce qu'elle voulait.

Il était forcé de le reconnaître : Stovich s'était livré à la prise de pouvoir la plus rapide à laquelle il ait jamais assisté, et à en juger par le calme plat environnant, il n'y avait même pas eu de résistance.

Mais où était Imari ? Et Braddock ? Grands dieux, si Stovich touchait à un seul de leurs cheveux...

Des éclats de voix retentirent dans le lointain. Jeric tendit l'oreille, mais le son était étouffé. Il identifia deux personnes. Non, trois. L'une d'entre elles lui semblait étrangement familière, mais il n'arrivait pas à un mettre un visage dessus.

La porte s'ouvrit dans un bruit métallique et la lumière se déversa à l'intérieur de sa cellule. La silhouette imposante d'un homme apparut dans l'embrasure et Jeric cligna des paupières, s'efforçant de résister à l'agression lumineuse.

— Je tiens enfin ce chien en laisse, entendit-il.

C'est alors qu'il reconnut l'accent. Un accent breveran. *Par les enfers*, que faisait Brevera ici ?

Le nouveau-venu pénétra dans sa cellule, suivi par deux gardes corinthiens – sales traîtres. La lanterne qu'ils portaient éclaira le visage du Breveran et le tatouage au coin de son œil droit.

Par tous les saints. C'était Kormand Vystane.

Jeric n'avait pas revu le roi breveran depuis son adolescence, mais il n'aurait jamais oublié son visage. On n'oubliait pas un homme de la trempe de Kormand. C'était une bête couverte de cicatrices et à la peau rugueuse. On aurait dit un gris, avec les fourrures et le cuir qui lui tenaient lieu de vêtements et son épée à la hanche gauche.

Autrefois, Jeric avait soupçonné Kormand d'être le chef des Sol Veloriens, leur offrant l'amnistie en échange de leur allégeance et travaillant de concert avec eux pour affaiblir Corinthe. Bien entendu, c'était avant Imari, avant qu'il ne comprenne que c'était sa propre sœur qui était de mèche avec Bahdra.

Alors, que faisait Kormand ici ? Et qu'avait-il fait d'Imari ?

Mais Jeric garda ses questions pour lui ; il aurait risqué de leur en apprendre bien plus qu'il ne le voulait sur ses motivations sans en savoir plus sur celles de Kormand.

Ce dernier murmura quelque chose aux deux autres, qui prirent position devant la porte à l'extérieur de la cellule. Ils laissèrent la lanterne dans la pièce.

Kormand s'approcha, lentement, tel un ours traquant sa proie.

Jeric se demandait qui l'avait laissé entrer, car Kyrinne ne pouvait pas avoir agi seule. Ce ne pouvait pas non plus être son père, parti le matin même – à moins que cela n'ait été une ruse.

L'homme s'arrêta devant lui, la mine triomphante.

— On a perdu sa langue, le chien ?

— Soyez maudit, Kormand.

Celui-ci eut un petit sourire en coin avant de frapper Jeric en pleine mâchoire. La force de l'impact fit valser ses poignets, et la douleur se propagea le long de ses bras et de ses épaules. Mais Jeric ne cria pas. Il carra la mâchoire, sentant le goût du sang sur sa langue, et quand son corps bascula naturellement en avant, il cracha au visage de son geôlier.

Les traits du roi breveran se crispèrent, mais il revint à la charge, lui assenant un coup exactement sur la plaie laissée par le poignard de Kyrinne. Cette fois, Jeric ne put retenir un cri. La blessure était trop fraîche, ses entrailles encore meurtries soudain ravivées par un feu nouveau. Il hurla entre ses dents tandis que Kormand essuyait le crachat sur son visage. Saisissant alors la chaîne au-dessus de sa tête, le roi le tira à lui et se pencha tout près.

— Elle a failli entailler une artère, lui dit-il d'une voix grinçante. À un cheveu près, tu étais mort. Quel dommage ! Nous n'aurions jamais pu avoir cette petite conversation. On dirait bien que tu t'es fait une nouvelle ennemie.

Jeric comprit tout à coup.

Alors qu'elle lui transmettait des renseignements sur les relations secrètes qu'entretenait son père avec la Province voisine, Kyrinne forgeait aussi ses propres alliances. Mais Hagan était mort, Jeric avait accédé au trône, et sa chance avait tourné. Elle s'était gardée d'agir pendant un temps, mais lorsque Jeric s'était enfui à la recherche d'Imari, Kyrinne avait compris qu'elle ne deviendrait pas reine de Corinthe et elle avait envoyé quérir Kormand.

Tu n'étais pas censé être là, avait-elle dit à Jeric, son couteau ensanglanté à la main.

Cependant...

— Où est Stovich ? demanda Jeric.

Kormand le considéra un long moment, puis claqua des doigts. Un des gardes corinthiens réapparut, un sac à la main. Le tissu était maculé d'une tache sombre. Jeric se figea, dans l'expectative. La peur s'installa, profondément ancrée, lui tordant l'estomac lorsque Kormand prit le sac et le retourna.

Une tête décapitée roula alors hors du sac.

Celle de Stovich. Les traits relâchés, les yeux ouverts mais dénués de vie, les paupières tombantes.

Kormand fixait la tête, impassible.

— Je lui ai laissé le choix. Il s'avère qu'il t'est resté fidèle jusqu'au bout. Retournant à son vomir, comme un chien. Ses hommes sont à moi, poursuivit-il, tout à son prisonnier. Corinthe est à moi. Tu as perdu, cette fois, Loup.

Jeric lui rendit son regard.

— Allez vous faire pendre.

Kormand saisit à nouveau la chaîne au-dessus de la tête de Jeric et se rapprocha.

— Je vais prendre plaisir à te regarder brûler.

Au même instant, on franchit la porte. Hersir. Le chef des Strykers de Jeric, superviseur de toute la garde.

Indemne. Sans menottes.

Nom des dieux !

— Espèce d'enflure, grogna Jeric. C'est à propos de cette maudite bague ?

Le regard de Hersir passa brièvement sur Jeric avant de se poser sur Kormand.

— Descieux est sécurisée.

Et sans combat – du moins, rien de tel n'était parvenu jusqu'à ses oreilles. Il ne savait pas combien de membres de la garde avaient changé d'allégeance pour quelques couronnes, mais il était clair que cela avait suffi. Bon sang, Hersir ne présentait pas une seule égratignure.

Pourtant...

— Et Anaton ?

Jeric dévisageait le chef des Strykers, mais Hersir fuyait son regard – délibérément. Son expression se décomposa malgré tout, et Jeric comprit : Anaton était mort. Aussitôt, ce fut comme si son ventre était lesté d'une pierre.

— Tu l'as tué, ordure.

— Non, c'est ton incompetence qui l'a tué, Loup, fit Kormand. Cela dit, on se demande comment vous autres, les Angevin, avez pu

tenir aussi longtemps à Descieux, quand on voit la facilité avec laquelle deux de vos hommes les plus puissants ont été éliminés.

Jeric éclata de rire. Il ne savait pas pourquoi il riait. La situation n'avait absolument rien de drôle, mais plus il riait, moins il parvenait à se retenir, en dépit de la douleur que cela provoquait. Kormand et Hersir le regardaient comme s'il était devenu fou.

Peut-être était-ce le cas.

Le rire de Jeric s'évanouit et il regarda Hersir droit dans les yeux.

— Tu nous as tous condamnés.

Ce fut Kormand qui répondit :

— Au contraire, je viens de tous nous sauver.

— En assassinant mon commandant le plus talentueux et en privant de chef la plus grande armée de Corinthe ? lâcha-t-il en désignant la tête décapitée de Stovich.

Kormand s'approcha, une lueur dans les yeux.

— Non, ça, c'était juste pour toi. Pour Corinthe, je vais remettre ta bâtarde de galeuse.

Imari.

Le cœur de Jeric cessa de battre.

— La remettre à qui ? demanda-t-il d'un ton sombre.

Il soupçonnait la réponse, mais Kormand ne pouvait pas être bête à ce point.

Kormand sourit alors, confirmant les soupçons de Jeric.

— Je te tuerai, déclara le prisonnier.

— Ce n'est pourtant pas moi qui suis enchaîné au plafond.

— Si tu crois qu'Azir t'accordera sa bienveillance, tu es un imbécile. Et maintenant, tu lui livres la seule chance qu'a Corinthe de se défendre.

Jeric implora Hersir du regard, mais ce dernier détourna les yeux.

Kormand attrapa les chaînes de Jeric et le rapprocha de telle sorte que leurs visages soient séparés d'une paume de main seulement.

— Non, Loup. *Je* suis la seule chance qu'a Corinthe de survivre à Azir, et maintenant, Corinthe va assister à ton exécution.

Chapitre 29

Imari était assise sur le sol des appartements de Lady Kyrinne. Trois hommes montaient la garde, deux près de la porte, un à côté d'elle. Elle ignorait où ils avaient emmené Jenya et si elle allait bien, mais quand elle posait la question, personne ne répondait. C'était comme si elle n'existait pas.

La peur lui oppressait la poitrine, tout comme les menottes liagées. Elles agissaient comme une compresse froide, contractant son corps et son âme, s'infiltrant dans son esprit telle une épaisse mélasse qui transformait ses pensées en boue.

Elle avait horreur de ces menottes.

Mais alors même que sa colère s'embrasait, les menottes étouffaient sa passion comme de l'eau sur une flamme. La vapeur chaude créait une pression, rendant sa respiration laborieuse.

Surtout quand elle pensait à Jeric.

Faites qu'il soit vivant. Je vous en supplie, faites qu'il ait la vie sauve.

Imari avait beau tendre l'oreille, il n'y avait pas grand-chose à entendre. Quelques cris lui parvenaient, parfois de l'extérieur, parfois de l'intérieur. Elle comprit que les hommes de Kormand étaient occupés à sécuriser la forteresse et la ville – aidés dans la manœuvre par de nombreux soldats de Descieux – et qu'elle resterait piégée ici tant que tout ne serait pas réglé.

Cependant, elle n'avait aucune idée de l'intention de Kormand.

Elle ne savait pas s'il s'était écoulé cinq minutes ou cinq heures lorsque sa porte s'ouvrit enfin.

Hersir pénétra dans la pièce. Indemne et sans menottes.

— C'était *vous*, s'écria Imari.

Dans les yeux du chef des Strykers, elle ne lut aucun remords, seulement de la détermination, de la résolution. Soudain, la prise silencieuse de Descieux prit un sens terrible.

— Attrapez la Liagée, lança-t-il aux gardes.

— Vous étiez l'un des seuls en qui il avait confiance ! éructa Imari sans que ses paroles n'aient le moindre effet visible.

— C'est son problème, répondit sèchement Hersir.

Son cœur se brisa pour Jeric – ou du moins, elle l'imagina. De la boue froide provenant des menottes s'infiltra dans son corps, picotant ses bras et sa poitrine, et pendant un instant, elle éprouva de nouvelles difficultés à respirer.

Les gardes hésitèrent.

— Son pouvoir est entravé par les menottes, s'impatienta Hersir. Elle ne peut pas vous faire de mal.

Imari lui jeta un regard furieux comme si elle pouvait le blesser d'un seul coup d'œil, tandis que les gardes la hissaient sur ses pieds. Hersir détourna les yeux et franchit la porte.

Elle n'avait pas d'autre choix que de les suivre.

Le couloir était silencieux, même si des éclats de voix résonnaient au loin. Ils tournèrent à plusieurs reprises et croisèrent de nombreux gardes. Certains d'entre eux arboraient les couleurs corinthiennes, mais pas tous. Quelques domestiques couraient se cacher sur leur passage.

La forteresse avait été prise d'assaut, et Imari avait à peine entendu un bruit.

Dans le hall d'entrée, Imari repéra quelques hommes armés, morts, que les sbires de Kormand traînaient et entassaient près de la porte. Hersir échangea quelques mots avec l'un d'eux, puis escorta la captive vers les portes principales, jusque dans l'air froid de la nuit.

La neige tombait en rafales, saupoudrant le pont-levis d'une couche blanche. Imari ne portait pas de manteau. Elle savait qu'elle devrait avoir froid, mais elle était déjà trop gelée à l'intérieur pour ressentir quoi que ce soit.

Alentour, la ville de Descieux était bien éveillée. Ses fenêtres restaient sombres, mais Imari pouvait voir les visages qui s'y cachaient – des curieux qui voulaient savoir ce qui se passait tout en souhaitant rester hors de vue. Imari suivit Hersir le long de trois autres piles de cadavres corinthiens, mais il n'y en avait pas autant qu'Imari l'aurait

souçonné.

L'influence de Hersir devait être profonde. À moins que les temps angevins soient bel et bien révolus.

Imari remarqua une certaine agitation près du portail, où une poignée de gardes corinthiens étaient assis, les mains liées dans le dos. Hersir finit par lui faire franchir les portes d'un bâtiment long et bas de plafond, surmonté de l'écusson du loup de Corinthe. À l'intérieur se trouvaient un vaste terrain d'entraînement et un assortiment d'armes accrochées aux murs. Lui revint en mémoire le Qazzat, où les Saredds d'Istrea vivaient et s'exerçaient avant que le feu de Kazak ne le détruise entièrement. Il devait s'agir de la résidence de Hersir et de ses Strykers.

Ce dernier les conduisit par un escalier, à l'arrière, dans un couloir de pierre formant une arche, seulement éclairée par quelques torches. Là, il s'arrêta devant une porte en skal recouverte de gardiennes.

Une cellule liagée.

Hersir poussa la porte.

— Par ici, dit-il aux gardes, qui jetèrent Imari à l'intérieur.

Elle faillit trébucher, mais se rattrapa de justesse et fit volte-face, le regard assassin, vers le traître, qui se contenta de la fixer de son air austère.

— Comment avez-vous pu lui faire ça... commença-t-elle avant de se voir claquer la porte au nez.

Sa colère était si vive que ses menottes ne pouvaient l'étouffer complètement, et Imari, avec un cri, se rua vers la porte pour la frapper avec hargne. Dans sa colère, elle avait oublié que le bois était protégé, et au moment où son pied heurta le skal, les glyphes s'illuminèrent et une décharge d'énergie ébranla son corps comme si elle avait été frappée par la foudre. Imari laissa échapper un cri et recula en titubant alors que l'énergie néfaste se propageait jusque dans ses os. Elle s'affaissa contre le mur et ne bougea plus pendant un moment. Adossée pour essayer de reprendre son souffle, elle n'y parvint pas complètement. Ses menottes s'étaient resserrées et elle avait l'impression qu'un poids lourd reposait à présent sur ses

poumons, les empêchant de s'ouvrir pleinement. Sa conscience commença à dériver et Imari ferma les yeux pour se concentrer sur sa respiration.

Inspirer. Expirer.

Inspirer. Expirer.

Elle se laissa glisser sur le sol et y resta assise, les jambes repliées, la tête renversée contre le mur en attendant que cette folle énergie s'estompe, que les menottes libèrent leur emprise autour de ses poumons.

Combien de temps elle resta assise là, elle n'aurait su le dire, mais quelqu'un finit par glisser un morceau de pain rassis et de l'eau à travers une fente, au bas de sa porte. Elle n'avait pas envie de manger, mais elle savait qu'elle en avait besoin.

Elle s'approcha de la nourriture, ses mains toujours attachées dans le dos, et se coucha délicatement sur le côté avant de prendre une bouchée de pain à même le sol. Le pain avait un goût de sable sur sa langue, pourtant elle se força à le terminer. Lorsqu'elle voulut boire, cependant, en raison de sa fatigue et des menottes liagées qui ralentissaient ses mouvements, elle renversa le récipient et répandit le précieux liquide sur le sol en terre battue.

Imari poussa un juron et réussit à retourner le bol, mais il n'y avait rien de récupérable. Toute l'eau avait disparu.

Avec un soupir, elle ferma les yeux et attendit.

Longtemps.

Elle n'avait pas pris conscience qu'elle s'était endormie jusqu'à ce que quelqu'un la secoue.

— Lève-toi, l'exhorta une voix d'homme.

Les yeux d'Imari s'ouvrirent alors que deux gardes la redressaient violemment. Hersir se tenait devant elle, et il n'était pas seul. Une silhouette attendait sur le seuil, vêtue d'une robe noire comme la nuit. Même à travers la brume de ses menottes, Imari sentit sa puissance. Comme une force imprégnant l'air avant la mousson. L'atmosphère grésillait, et Imari avait la nette impression qu'elle avait déjà ressenti ce type de pouvoir auparavant, même si les menottes ne lui permettaient pas d'en savoir plus.

Hersir inspecta Imari, puis s'écarta pour laisser s'avancer la silhouette. La lueur de la lanterne éclaira un visage couvert de glyphes tatoués et de fines cicatrices argentées. La transformation était telle qu'Imari ne la reconnut pas de prime abord.

Su'Vi, l'enchanteresse Mo'Ruk.

Celle qui avait assuré sa surveillance à Trier une fois qu'Azir eut pris la ville, et pourtant... elle était tellement différente des souvenirs d'Imari. Plus... *vivante*. Comme si elle n'avait rencontré que l'ombre de Su'Vi en ce jour fatidique et que son archétype se tenait à présent devant elle.

Les longs doigts fins de l'enchanteresse saisirent les bords de son capuchon et elle l'ôta de son visage pour le laisser reposer sur ses épaules. Une tresse de cheveux noirs s'en échappa. Ils lui arrivaient jusqu'à la taille, mais le côté gauche de sa tête était rasé. Une petite barre métallique perçait son sourcil gauche, d'où pendait une breloque en forme d'oiseau.

— Bonjour, sulaziér.

Même sa voix était plus vibrante. Plus riche. Un accord complet là où avant, il n'y avait qu'une seule note frêle.

— Nous nous rencontrons à nouveau.

— Qu'est-ce que tu veux, démon ? lâcha Imari d'une voix faible malgré elle.

Su'Vi s'accroupit, la tête penchée comme un oiseau et ses yeux noirs dardés sur elle.

Imari lui cracha au visage.

Quelque chose passa dans les yeux de Su'Vi et elle gifla Imari. Cette dernière tomba sur le dos, la joue brûlante et les yeux larmoyants.

— Je vois que tu n'as pas appris, dit simplement Su'Vi. Ça viendra.

Avant qu'Imari puisse répondre, Su'Vi lui appuya son pouce sur le front, prononça un mot, et tout devint noir.

Chapitre 30

Au bord d'une falaise, Ricón contemplait l'étendue de sable.
Ziyan.

Il avait passé beaucoup de temps dans le désert du Majutén, à naviguer sur les chemins toujours changeants des dunes, où la civilisation n'était plus qu'un souvenir et où la mort vous attendait au moindre faux pas.

Cette impression n'était rien à côté du malaise qu'il ressentait dans cet endroit.

Dès que Ricón et ses hommes avaient franchi la frontière, l'air avait tourné et le vent s'était mis à hurler comme un mauvais présage. Ce paysage lui était complètement étranger, encadré par un horizon qu'il ne connaissait pas. Des plateaux rouges émergeaient de la terre comme les squelettes d'une civilisation oubliée – où ils avaient également croisé de nombreux *vrais* squelettes. Tous humains.

Ricón ignorait ce qui avait infecté cette terre, mais à l'intérieur de ces frontières, il pouvait sentir cette infection partout.

Ce mal.

Il ne comprenait pas ce qui avait pu pousser des gens à s'aventurer en ces lieux. Il ne s'y serait pas lui-même risqué si son uki n'avait pas juré sur les *sieta* que c'était là le chemin qu'avait emprunté Imari avec son geôlier. Pourtant, Ricón peinait à comprendre ce qu'Azir cherchait dans cette vaste étendue désolée, ni pourquoi il avait besoin d'Imari pour le trouver.

— Par là ? fit Hoss en désignant un amas de roches marqué par un cactus saguaro abîmé qui, de loin, avait des allures humaines.

Ricón acquiesça, et ils se dirigèrent vers les rochers pour dresser le camp. Alors que le soleil déclinait, il fut saisi par un mauvais pressentiment. Lui revinrent en mémoire les histoires d'Imari sur les Landes Sauvages et leurs murs incrustés de gardiennes, rempart nécessaire la nuit pour se protéger des monstres jusqu'au retour du

soleil.

Que n'aurait-il donné pour un mur de gardiennes à cet instant !

— Tu veux de l'aide, uki ? demanda Ricón en remarquant que Gamla semblait hésiter à descendre de cheval.

— Non, dit finalement l'interpellé avant de balancer une jambe de l'autre côté de sa monture, basculant dans le vide.

Ricón le rattrapa. Il s'y attendait : cela était devenu une habitude ces deux dernières semaines.

Se retenant aux bras de Ricón, Gamla se stabilisa et le remercia. Puis il le lâcha, s'épousseta les genoux et fit quelques pas.

Ricón et Hoss échangèrent un regard inquiet.

Son uki n'était plus le même depuis qu'ils l'avaient retrouvé ; c'était indéniable. Il avait souffert de la faim, ce qui avait grandement affecté sa vigueur tout en lui embrouillant l'esprit. Ricón ignorait si c'était un effet de la malnutrition ou des dégâts irréparables dus à l'horreur qu'on lui avait fait endurer. Quelle qu'en soit la cause, Gamla était resté silencieux pendant la longue traversée des monts Baraga jusqu'à Ziyan, son état physique ne leur permettant pas de chevaucher plus vite. Parfois, il marmonnait, mais Ricón ne parvenait jamais à comprendre ce qu'il disait. C'était comme si son corps était présent, mais que son esprit était ailleurs, conversant avec des personnes que lui seul pouvait voir. Gamla ne semblait pas conscient du présent, il ne semblait pas savoir où ils allaient ni ce qu'ils faisaient, jusqu'à ce que, tout à coup, il fasse preuve d'autorité quant aux décisions de Ricón.

Il était totalement imprévisible. D'ailleurs, Ricón envisageait sérieusement d'attacher son uki à un cheval ce soir-là, ne serait-ce que pour être certain qu'il ne s'égare pas.

Les hommes de Ricón – Sareds et gardes – déballèrent leurs affaires et préparèrent les chevaux pour la nuit tandis que le soleil déclinait. Tel un avertissement. Il savait que les autres le sentaient aussi.

— On fait du feu ? demanda Macaï.

Le zur réfléchit un instant, mais s'y opposa. Macaï ne parut pas satisfait de cette réponse, mais il ne discuta pas, et ils s'assirent tous en formation sur le sable, attendant l'inévitable nuit.

Tous sauf Gamla, qui s'attardait devant le cactus, marmonnant comme s'il avait une conversation avec la plante.

Avec un soupir, Ricón s'approcha.

— Viens, uki, lui dit-il en le prenant par les épaules pour le ramener au camp.

Mais le vieil homme tint bon.

— *Sa chair*, Ricón.

À ces mots, Ricón fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Découpe sa chair.

Le jeune homme expira lentement, puis :

— Par ici, uki.

— Non, *non* ! insista le guérisseur en secouant la tête. Il t'offre sa chair, développa-t-il avec un signe de la main vers le saguaro meurtri.

Ricón ferma les yeux et pinça les lèvres, au comble de la frustration.

— Pourquoi voudrais-je sa chair ? demanda-t-il, réticent à le contredire.

Gamla le saisit alors par les épaules avec une force surprenante et Ricón ouvrit grand les yeux, hébété. L'expression de son uki était soudain très claire, intense.

— Parce que son sang te protégera contre *eux*.

— Qui ça, *eux* ? balbutia Ricón.

Gamla pencha la tête un peu plus près.

— Les autres, chuchota-t-il.

— Qu'est-ce qu'il dit ? intervint Hoss.

Ricón observa son uki. Quand bien même il y aurait eu une once de vérité dans ses paroles, il ne comprenait pas ce qu'un saguaro pouvait offrir de plus que son cimetière. Cependant, Gamla semblait déterminé. Un brasier brûlait dans ses yeux, et Ricón savait que la seule chose qui permettrait d'en éteindre les flammes était de céder à nouveau.

Avec une grande prudence, Ricón entailla ainsi la chair verte du cactus avec son cimetière.

— Plus profond, exigea Gamla. Jusqu’au cœur.

Ricón obtempéra, creusant jusqu’à atteindre le corps de la plante, sous le regard approbateur de Gamla.

— Vous tous, venez ici ! scanda-t-il aux autres.

— Ils vont venir, promit Ricón.

Gamla n’avait pas l’air satisfait, mais il n’insista pas et retourna directement au camp pour s’asseoir dans le sable, dos au soleil.

Ricón croisa à nouveau le regard de Hoss. Il savait ce qu’il pensait, ce qu’ils pensaient tous : *Nous avons suivi les dires d’un fou jusqu’à Ziyan ?*

Ricón se demandait s’il n’avait pas commis une grave erreur, mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Il tira son cimeterre du saguaro d’un coup sec et se figea en remarquant la substance noire huileuse dont la lame était à présent enduite. *Bizarre*. Il inspecta le saguaro, sa lame, puis la rapprocha de son nez et l’agita sous ses narines, mais l’huile était inodore. Sourcils froncés, il s’approcha du camp.

— Vous ne voulez pas regarder le coucher du soleil ? demandait Bett à son uki, qui ne lui répondit pas, son regard résolument fixé sur le ciel de plus en plus obscur derrière eux.

Bett haussa les épaules et fourra un morceau de biscuit dans sa bouche.

Le repas se déroula en silence tandis que le soleil déclinait et que la nuit tombait, la pleine lune teintant le sable d’argent.

Pourtant, son uki n’avait pas bougé d’un pouce.

Ricón se leva, prit une couverture et s’approcha de lui – avec la nuit était venu le froid. Il drapa la couverture sur les épaules du vieil homme sans susciter la moindre réaction de sa part. Il commençait à s’éloigner quand Gamla lui attrapa la cheville.

Ricón décela la peur dans ses yeux.

— Ils arrivent, avertit le guérisseur.

Les hommes de Ricón se turent, et il sentit le poids de leurs regards.

— Qui ça ? le pressa-t-il.

Gamla serra sa cheville plus fort, avec l’énergie du désespoir.

— *Ils arrivent.*

— Uki, je ne sais pas ce que tu...

Un cheval piaffa, d'autres hennirent en agitant les oreilles. L'un d'eux se mit à piétiner le sable et un autre à tirer sur la corde que Macaï avait attachée. Ce dernier poussa un juron en se levant d'un bond, aussitôt imité par Bett.

— Tu vois quelque chose ? demanda Ricón à Hoss, qui avait sorti sa longue-vue pour scruter l'horizon.

Le cheval de Macaï traînait à présent le rocher auquel son maître l'avait attaché.

— Non, je ne vois rien du...

Hoss s'interrompit lorsqu'un *esprit* surgit de nulle part, à une centaine de mètres de là. Ricón n'aurait su comment décrire autrement cette tache d'obscurité qui dérivait à quelques mètres au-dessus du sable argenté. Bien que la lune soit pleine, elle n'avait pas d'ombre.

Étaient-ce les tyrkorats contre lesquels tant de gens les avaient mis en garde ? Les mangeurs de peau qui hantaient ce lieu abandonné ? Ricón avait entendu de nombreuses histoires à leur sujet, et toutes les décrivaient comme des sortes de démons qui hantaient cette terre depuis le jour où Sol Velor avait été détruite.

— Vous voyez ce que je vois ? souffla Hoss.

Il avait écarté la lentille avant de la ramener contre son œil.

— Oui... c'est un tyrkorat ? avança Ricón.

— Aucune idée. Peut-être.

Sieta, quelle bêtise d'être venu là ! Surtout sans les protections appropriées, bien que son uki ait juré...

Ricón jeta un œil vers Gamla, toujours assis sur le sable, les jambes repliées et les yeux fermés, en train de murmurer quelque chose.

— Uki.

Rien.

— *Gamla Khan*, réponds-moi !

Mais l'interpellé ne cessait de marmonner. Derrière lui, les chevaux étaient en pleine frénésie tandis que Macaï et Bett tentaient

de les calmer.

— *Sacréb...* prévint Hoss.

Ricón se retourna et vit la chose se rapprocher. Cette traînée noire de robes en lambeaux, aux contours étrangement flous, flottait sans ombre vers eux au-dessus du sable.

Ses hommes se turent et Ricón fléchit les doigts sur son cimenterre, le cœur battant la chamade tandis qu'il se demandait si une lame d'acier pouvait venir à bout d'un pur esprit.

— On a besoin de ton aide maintenant, uki, grogna Ricón.

Mais il n'obtint aucune réponse, et la chose se rapprochait toujours. Encore plus près.

Soudain, dans une brusque rafale de vent, la chose prit de la vitesse et se précipita sur le zur. Elle leva vers lui un visage squelettique, sa mâchoire s'ouvrit de façon démesurée, et elle poussa un cri effroyable, inhumain.

Par réflexe, Ricón brandit son cimenterre recouvert d'huile de saguaro, s'attendant à ce que son arme passe au travers, mais à sa grande surprise, il toucha l'os. Le monstre hurla, se tordant dans un nuage de tissu et d'ossements pourris, s'élevant de plus en plus haut. Où il disparut en plein vol.

Puis, le silence...

Hors d'haleine, Ricón avisa son cimenterre. La lame était à présent enduite d'une substance noirâtre semblable à du goudron.

— *Sieta a'mon... qu'est-ce que c'était que ça ?* lâcha Bett alors qu'une autre créature apparaissait dans la direction opposée.

Puis une autre. Et encore une autre.

Des dizaines d'entre elles se matérialisèrent de toute part, glissant vers eux telle la marée.

Ricón poussa un juron.

— Le saguaro ! ordonna-t-il à ses hommes.

Cette fois, ils n'hésitèrent pas à planter leurs lames dans la chair craquelée du cactus.

Un cheval s'élança, mais il n'alla pas bien loin avant que trois des démons ne s'abattent sur lui comme des vautours, le dépeçant dans des hurlements de mort.

Sieta a'mon...

Dans la nuit résonnèrent bientôt cris et gémissements inhumains, tandis que les démons se rapprochaient toujours.

— Uki ! cria Ricón alors que l'autre restait prostré, à murmurer.

Ricón et ses hommes formèrent un cercle autour de lui. Il se demandait comment, par les étoiles, ils allaient survivre à un si grand nombre de créatures.

Tout à coup, la horde descendit vers eux.

Ricón se battit alors, sans relâche, implacable. Il refusait de céder du terrain aux créatures, qui criaient et hurlaient alors que l'acier toxique transperçait leurs os. Son uki avait raison ; le poison de cette plante fonctionnait, mais il ignorait combien de temps cela durerait, et elles étaient si nombreuses.

Puis un homme cria. Ricón jeta un coup d'œil en arrière et vit Joca soulevé par deux des vautours démoniaques. Il s'apprêtait à lancer son cimeterre quand un démon s'abattit sur lui. Il y eut un éclair éblouissant. Un hurlement, une plainte si déchirante que l'air en fut ébranlé. Joca tomba sur le sable en toussotant, et quand la lumière s'éteignit, les monstres avaient disparu.

Ricón haletait, en sueur et le cœur battant, le cimeterre tremblant dans sa main.

— Où sont-ils partis ? demanda Vizi, terrorisé, alors que tout le monde regardait frénétiquement alentour.

C'est alors que Gamla se leva. La satisfaction illuminait son regard lorsqu'il désigna le sud.

Ricón s'attendait à voir davantage de démons, mais en lieu et place, il aperçut une vingtaine de silhouettes. Des silhouettes *humaines* qui marchaient sur le sable dans leur direction. Le clair de lune projetait des ombres effilées sur le sable. La personne en tête avait de longs cheveux noirs et blancs.

Gamla sourit, le regard plus lucide que jamais.

— Ils sont là.

Il tapota la main de son neveu et commença à se diriger vers les nouveaux arrivants.

— Qui est-ce ?

Ricón appela son uki, mais Gamla continuait sa progression tandis que le groupe s'approchait lentement.

Avec un juron, Ricón s'élança derrière lui.

— Uki, *attends*.

Sourd à ses protestations, le vieil homme avançait avec une détermination et une vigueur que Ricón ne lui avait pas connues depuis qu'il l'avait retrouvé dans cette grotte.

Les silhouettes étaient assez proches à présent pour qu'il puisse distinguer des visages humains recouverts de glyphes tracés à l'encre.

Des Liagés.

Par les étoiles, qu'est-ce que... ?

Ils n'avaient pas l'air hostiles et ne dégainèrent aucune arme, mais Ricón savait bien que les Liagés n'avaient pas besoin d'acier pour blesser. Avec prudence, il garda la main sur son cimeterre. Hoss marchait à son côté, une main à sa taille.

Lorsqu'ils ne furent qu'à quelques pas des étrangers, Gamla s'arrêta net, et tous s'immobilisèrent à leur tour.

Le vent hurlait à travers ce vaste fossé, projetant du sable et faisant voler les cheveux de la vieille femme. Ricón en comptait vingt-six au total, des hommes et des femmes dont l'âge variait de la fin de l'adolescence à... quel âge pouvait donc avoir cette femme ? Elle avait l'allure d'une octogénaire, mais Ricón savait que les Liagés ne vieillissaient pas comme eux autres. Il était possible qu'elle ait plus de cent cinquante ans.

La vieille femme darda sur lui un regard plus acéré que n'importe quel cimeterre.

— Vous êtes le zur Ricón Masaï d'Istraa ?

Elle avait parlé en sol velorien.

Ricón cligna des yeux, abasourdi.

— En effet, répondit-il dans sa langue, bien que le dialecte lui paraisse maladroit dans sa bouche. Vous avez fait fuir les tyrkorats.

Elle le regardait, tout comme le reste de son groupe, avec circonspection.

— Votre sœur a vaincu Fyri et ses tyrkorats, répondit-elle, à la surprise de Ricón. Malheureusement, d'autres créatures sévissent sur

cette terre. J'ignore ce que c'était, mais de nombreuses horreurs sont apparues avec le départ des tyrcorats. C'était une folie de votre part de vous aventurer en ces lieux.

Elle n'avait pas tort.

— Je vous remercie de nous avoir sauvé la vie, poursuivit Ricón. Nous gagnerons les Provinces à l'aube.

— Alors, vous serez notre guide, car c'est là que nous nous rendons.

Le réflexe de Ricón aurait été de refuser, mais après leur mésaventure avec ces créatures de cauchemar, il comprit que son uki avait raison : ils avaient besoin de Liagés pour les aider à combattre Azir et ses Mo'Ruk.

À supposer que ces Liagés acceptent. Ils pouvaient tout aussi bien se diriger vers les Provinces pour rejoindre les forces adverses, mais alors, pourquoi se donner la peine de sauver Ricón et ses hommes ? Il était clair que cette femme savait qui il était.

— Qu'allez-vous faire dans les Provinces ? demanda-t-il.

— Nous ne sommes pas vos ennemis, jeune zur. C'est le cœur qui choisit le mal ; le Shah ne rend personne mauvais. Votre sœur nous a demandé de l'aide pour lutter contre Azir, et nous avons refusé. Nous avons eu tort.

Ricón était toujours sceptique.

— Alors, qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

La femme ne répondit pas immédiatement, comme si elle hésitait à lui confier la vérité.

— Peu après le départ de votre sœur, notre don de clairvoyance est revenu. Sachez que nous autres, voyants, sommes restés incapables de voir au-delà de Sol Velor pendant plus de cent ans.

Elle marqua une pause, observant Ricón comme pour s'assurer qu'il suivait.

— Maintenant, nous comprenons très clairement les enjeux, et nous sommes venus faire amende honorable auprès d'Imari et de notre Créateur miséricordieux, et faire tout ce qui est en notre pouvoir pour en finir une bonne fois pour toutes avec Azir. Comme le veut le Créateur.

Ricón remarqua alors qu'ils portaient tous des sacs remplies à ras bord. Ils ne les avaient pas croisés parce qu'ils vivaient à proximité. Non, ils voyageaient depuis un bout de temps, et Ricón avait de la chance d'avoir rencontré son peuple au bon moment.

— Vous ne nous avez pas donné votre nom, dit-il enfin.

La femme le regarda longuement, puis elle sourit.

— Je suis Hiatt, et nous sommes les Liagés du Mazarat.

Chapitre 31

Lancé à bride abattue, Chez chevauchait dans la neige et le vent. Leur stolik gardait une cadence soutenue, comme s'il comprenait lui aussi l'urgence et la gravité de la situation. Niá s'accrochait à Chez, espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard.

Veillez à sa sécurité, pria Niá. S'il vous plaît... si vous êtes là. Protégez-la.

Niá ne priait pas souvent. Elle le faisait quand elle était petite, autrefois, mais elle avait cessé de parler au Créateur après sa première nuit au temple d'Ashova, quand elle L'avait imploré et qu'Il n'était pas intervenu. Il l'avait abandonnée aux monstres, et depuis, elle avait maudit Son nom.

Voilà pourquoi Bahdra avait été si facile à suivre malgré les avertissements de son oza Taran. Car pourquoi Niá se serait-elle souciée de l'honneur alors que son propre créateur méprisait le sien ?

Le problème, cependant, était Imari.

Parce qu'elle lui avait montré ce qui était possible. Imari lui avait montré ce qui était *bon*. C'était elle que Niá devait suivre, et qu'elle *suivrait* tant qu'elle foulerait cette terre. C'était sur Imari que portaient désormais les craintes de Niá tandis que Chez guidait d'une main de maître leur monture à travers la forêt noire enneigée. Trop méfiant, il n'avait pas emprunté la route, mais il chevauchait dans ces bois comme s'il connaissait par cœur l'emplacement de chaque arbre, de chaque fossé et de chaque ruisseau, concentré sur ce qui les attendait.

Enfin, il ralentit la cadence et Niá se rendit compte qu'ils avaient atteint l'orée de la Forêt Noire. Une vaste pelouse s'étendait devant eux, blanche de neige, et au-delà se profilait l'imposant mur noir de skal et les statues abandonnées qui en flanquaient l'entrée. Quelques silhouettes allaient sur les remparts, et d'autres montaient la garde au-dessus du portail. À première vue, rien ne semblait anormal ;

il n'y avait aucun signe de combat, et la neige était immaculée.

— Il y a une longue-vue dans mon sac. Tu peux l'attraper ? demanda Chez.

Niá tâtonna maladroitement à la recherche de la sangle. Ils avaient attaché le sac de Chez au flanc du cheval, mais la corde s'était emmêlée dans leur fuite. Elle réussit finalement à l'ouvrir et à en retirer le cylindre de laiton massif.

Elle le tendit à son compagnon, qui tendit la tige articulée, puis se tourna vers Descieux et posa la longue-vue contre son œil. Il se figea.

— *Merde*. Oh, merde... merde... merde.

Le moral de Niá avait dégringolé dès le premier « merde ».

— Qu'est-ce que tu vois ? souffla-t-elle, essayant de repérer la raison de ses jurons.

Il lui tendit la longue-vue. Avec des gestes gauches – car elle n'en avait jamais maniée auparavant –, elle la porta à son œil.

— De l'autre sens, dit Chez.

Oh.

Elle la retourna et réessaya.

— Après le portail, en haut de la tour de guet.

Il lui fallut un moment pour trouver la tour de guet avec ce grossissement. Elle avait d'abord levé la lunette trop haut, mais ne voyant que de lourds nuages gris, avait continué à chercher, pour finalement trouver la plate-forme la plus élevée de la tour de guet.

Où trois hommes discutaient tandis que le vent secouait leurs cheveux. Elle n'en reconnut aucun. Un seul portait la traditionnelle armure corinthienne.

— Qui sont-ils ?

— L'homme aux cheveux bruns, c'est Kormand Vystane, dit Chez d'un ton sinistre.

Niá se figea.

— Tu veux dire le roi de Brevera ?

Chez inclina le menton, les yeux rivés sur la tour.

— Et ce sont des Breverans sur la muraille.

Cette fois, Niá retira la longue-vue pour viser avant d'y regarder

à nouveau. Elle trouva le mur, puis déplaça lentement son regard vers les remparts... Là ! Elle repéra deux hommes en armures corinthiennes, mais les autres étaient emmitouflés sous des cuirs bruns et des fourrures épaisses.

Niá ne comprenait pas ce que cela signifiait. Sa première pensée fut que Kormand était venu prêter assistance à leurs voisins, mais la réaction de Chez laissait entendre tout autre chose. En y réfléchissant, elle comprit que même si Jeric avait trouvé le moyen de faire appel à Brevera et que Kormand avait accepté, ce dernier n'aurait pas pu arriver si tôt.

À moins qu'il ne se soit déjà trouvé dans les parages à ce moment-là.

Et c'était *lui* que Stovich avait involontairement intercepté en rentrant chez lui.

— Descieux a été prise, dit-elle en lui rendant l'instrument.

— Je le crains.

— Mais *comment* ? Il n'y a aucun signe de...

Les doubles portes s'ouvrirent alors et trois cavaliers en sortirent. L'un portait les couleurs corinthiennes, l'autre des fourrures, et le dernier était drapé dans une cape noire chatoyante qui volait au vent comme une furie. On aurait dit une tache d'encre sur le blanc éclatant, comme si elle s'était infiltrée dans une déchirure entre les mondes. Mais l'attention de Niá fut rapidement attirée par la silhouette courbée devant elle, attachée à la selle et soutenue par les bras du démon.

Même de loin, elle sut que c'était Imari.

Chez porta la longue-vue à son œil.

— Ce fumier ! s'exclama-t-il.

Ces mots crus la ramenèrent à la réalité et elle le regarda d'un air interrogateur.

— C'est Hersir, dit-il avant de se ronger la lèvre inférieure.

Niá reporta son attention sur l'homme vêtu du bleu typique de ces contrées. Celui qui les avait escortés jusqu'aux cuisines.

— Le chef des Strykers ?

Chez inclina la tête, trop furieux pour parler.

Pas étonnant qu'il n'y ait pas eu d'échauffourées. L'armée entière de Jeric avait été compromise. La puissance des dirigeants reposait sur le bon vouloir de leur peuple, et Jeric avait remis son trône à Brevera.

Mais *pourquoi* ?

Lorsque Niá reconnut Su'Vi, la réponse apparut dans son esprit : Hersir avait passé un marché avec Azir. Imari en échange de la paix.

Les *imbéciles*.

Azir ne l'honorerait jamais ; les fourbes ne connaissaient pas l'honneur.

Soudain, Niá ressentit une puissante traction sur le puits d'énergie du Shah, provenant de la silhouette en toge. Cette force la fit sursauter.

Parce qu'elle était aussi vive que celle de Bahdra.

Niá se rendit compte que le troisième cavalier ralentissait, son capuchon tourné dans leur direction.

À la hâte, elle retira son gant et arracha la croûte qui s'était formée sur son bras suite à son dernier enchantement, puis elle passa son doigt dans le sang frais, espérant que ce soit suffisant alors qu'elle dessinait un symbole d'un seul jet sur son propre corps.

— Niá... l'avertit Chez en saisissant les rênes, prêt à foncer.

Mais ils n'arriveraient jamais à distancer ce cavalier.

— Regarde-moi, demanda-t-elle d'une voix qui l'enjoignait de se dépêcher, ce qu'il fit aussitôt.

La peur dans les yeux, il la vit dessiner ce même symbole sur son front, puis prononcer un mot. Ses glyphes s'illuminèrent faiblement, envoyant une pulsation d'énergie alors que l'enchantement opérait, coupant momentanément le lien de Niá avec le Shah afin que le cavalier ne sente pas son pouvoir. *Faites que ça fonctionne*, pensa-t-elle.

Hersir et son compagnon avaient ralenti, eux aussi, mais le démon masqué qui tenait Imari s'était totalement arrêté. L'air frémit, formant une étrange sphère qui fondit vers Niá et Chez avec une précision d'horloger. La rafale de vent souleva la neige sur son passage, porteuse d'un murmure. Deux mots ; un ordre.

Révèle-toi.

Niá réagit par instinct. Elle prononça un autre mot, espérant qu'il reste suffisamment d'énergie dans ses glyphes afin d'activer ce nouveau sort.

La bourrasque artificielle glissa sur eux comme l'eau sur la roche, faisant tomber la neige des branches épaisses, puis...

Le silence.

La silhouette attendait dans une immobilité inhumaine, tournée dans leur direction. Les mains gantées de Chez se crispèrent sur les rênes et Niá posa une main sur son bras, l'invitant silencieusement à patienter. À lui faire confiance.

Le démon encapuchonné fit un geste vers les gardes sur la muraille, puis donna un coup d'éperons à son stolik et passa son chemin. Hersir et l'autre cavalier le suivirent, mais ce ne fut que lorsque les arbres les engloutirent et que les gardes de la tour de guet se détournèrent que Niá s'autorisa à poser le front contre le dos de Chez et à soupirer, soulagée et épuisée. Son deuxième enchantement l'avait vidée.

Ils l'avaient échappé belle.

Chez remua, mais elle ne leva pas la tête.

— C'était un Mo'Ruk, chuchota-t-il.

— Su'Vi. Et Imari était sur ce cheval.

Après un instant de silence, Chez déclara :

— Je dois retrouver Jeric.

Niá se redressa, et son regard rencontra les yeux bleu acier de son compagnon. Elle était sur le point d'objecter quand un autre groupe de cavaliers surgit par le portail. Niá en compta cinq, certains vêtus d'armures corinthiennes, d'autres non. Ils galopèrent tous droit sur Chez et elle.

Telle était donc la signification du geste de Su'Vi ; elle avait ordonné que l'on effectue des recherches.

Chez poussa un juron.

— Tiens-toi bien.

Il fit opérer à leur monture un demi-tour.

Niá eut à peine le temps de se cramponner et de regarder

derrière elle que Chez les guidait déjà entre les arbres. Il n'osait pas presser le cheval de peur de trahir leur présence. Niá ne voyait plus leurs poursuivants à travers les troncs, mais leur galop s'intensifiait à mesure qu'ils approchaient, et elle savait que, quels que soient les pouvoirs d'évasion de Chez, ils allaient devoir trouver une solution à un problème inévitable : les empreintes.

Elle détacha une main de la taille de Chez et la passa dans son sang pour dessiner un autre symbole sur son avant-bras. Les yeux fermés, elle prononça l'ordre, puis elle pinça les lèvres et souffla comme pour éteindre une bougie. L'air frissonna en se détachant de ses lèvres, imprégné du pouvoir du Shah, et Niá le vit rabattre la neige derrière eux comme un vent aussi fort que précis, masquant leurs traces.

Le martèlement des sabots s'arrêta bientôt et une voix retentit. Les cavaliers étaient entrés dans la Forêt Noire et cherchaient probablement les empreintes qui devaient s'y trouver.

Pendant ce temps, Chez guidait leur monture avec assurance et en silence au bas d'un talus, où un ruisseau coulait à travers la neige. Ils longèrent la rive sans laisser de traces derrière eux, Niá toujours aux aguets. Ils contournaient un rocher quand soudain leur stolik se dressa sur ses jambes arrière avec un hennissement. Niá se rattrapa de justesse.

— Oh là... doucement...

Chez tentait de stabiliser le cheval pour l'empêcher de s'emballer, mais un grognement sourd retentit devant eux.

Une forme sombre se détacha d'un large tronc d'arbre, à une dizaine de mètres devant eux. Le sang de la Liagée se glaça. Elle crut d'abord que c'était l'une des créatures qu'ils avaient rencontrées à Liri et qui avait pris la forme de Saza. Celle-ci avait la même peau d'un noir d'encre, les mêmes membres allongés et tendus, mais elle présentait aussi des différences : son museau était long et canin, son échine courbée, et ses yeux étaient jaunes avec des pupilles fines.

Une Ombre. Forcément.

— Niá, dit Chez tout bas, gardant son calme. Ma ténébrine.

Elle fouillait déjà dans le sac.

L'Ombre se rapprocha, les yeux rivés sur eux, ses lèvres fines retroussées dans un grondement, dévoilant des dents aiguisées comme des lames de rasoir.

Niá tendit la lame à son compagnon, qui glissa au bas de la selle. Derrière eux, elle entendit un *plouf* : leurs poursuivants avaient atteint la rivière.

Elle bondit de la selle et atterrit dans la neige.

— Qu'est-ce que tu fais ? lâcha Chez sans se retourner.

— Ils sont arrivés au ruisseau.

Trois événements se succédèrent alors : leur cheval s'emballa ; l'Ombre se jeta sur Chez ; et un homme armé d'une arbalète, lesté d'une armure corinthienne, apparut derrière le rocher.

Cependant, la présence de l'Ombre prit le Corinthien au dépourvu, et il resta un instant perplexe alors que Chez roulait sur le dos pour échapper à la bête. L'homme ne vit pas Niá le charger, les paumes en sang.

— Par ici ! cria-t-il à ses acolytes avant de pointer son arbalète vers elle.

Mais Niá était trop proche et elle le percuta, les projetant tous deux contre le rocher. Il était beaucoup plus grand, et plus fort. Au moment où il retrouva son équilibre, il la projeta à terre.

Qu'à cela ne tienne, elle avait eu le temps de faire ce qu'elle voulait.

Niá murmura le mot alors qu'elle heurtait le sol. Elle sentit ce picotement d'énergie familier, puis l'homme se mit à crier. Si ses camarades ne l'avaient pas entendu jusqu'alors, c'était sûrement chose faite, à présent.

Niá se remit debout et vit l'homme s'agripper désespérément à son plastron, qui luisait sous l'effet de la chaleur grâce à la marque que Niá y avait dessinée. Chez essayait toujours de prendre l'avantage sur l'Ombre, esquivant, plongeant et agitant la ténébrine. L'Ombre fonça et Niá poussa un cri, mais Chez sauta de nouveau, effectuant une torsion dans sa chute, avant d'enfoncer la ténébrine dans le ventre de la créature.

L'Ombre produisit un affreux hurlement tout droit sorti d'un

autre monde, que tout Descieux entendit certainement.

Avec un juron, Niá ramassa l'arbalète que son adversaire avait laissé tomber en cherchant désespérément à arracher l'armure brûlante de son corps. Elle remarqua vaguement l'extrémité carrée du carreau tandis qu'elle visait, l'atteignant en plein dans son torse exposé.

Il tressaillit, poussa un cri, puis s'effondra. Une fraction de seconde plus tard, elle lâcha l'arbalète et se précipita vers lui, posa son pied sur sa poitrine et arracha le carreau de son corps avant de se retourner vers Chez, qui la dévisageait, les yeux écarquillés. Derrière lui, l'Ombre gisait à terre, morte, son sang noir s'écoulant dans la neige.

— S'ils trouvent ça, ils sauront que c'est nous, dit-elle en désignant le projectile ensanglanté.

Chez ferma la bouche et cligna des paupières.

— Hé, Gavis ! cria une voix plus loin. Tout va bien ?

Niá et Chez échangèrent un regard. Sans un mot, ils traînèrent le corps de l'homme plus près de l'Ombre. Chez extirpa une dague de la ceinture du cadavre et l'imprégna du sang noir de la bête. Il sectionna à la hâte la jugulaire du mort – trois incisions rapprochées qui ressemblaient à des marques de griffes, et Niá détourna le regard tandis que le sang épais et noir jaillissait. Après quoi, Chez plaça la dague ensanglantée juste hors de portée de l'homme pour qu'elle donne l'impression d'avoir glissé de ses mains au moment de sa mort, puis il attrapa la main de Niá et, ensemble, ils se mirent à courir. Soudain, Chez l'entraîna derrière les racines tortueuses d'un pin mort. Au même moment, deux cavaliers contournaient le rocher.

Il lui serra la main et ils s'accroupirent, immobiles et silencieux. L'un des hommes poussa un juron et tous deux descendirent de cheval, se précipitant vers leur camarade à terre. À l'aide du sang sur ses mains, la jeune femme traça un nouveau symbole sur son front et celui de Chez, puis elle prononça le mot de dissimulation. Juste au cas où. Chez pourrait en venir à bout, mais si aucun de ces hommes ne retournait à Descieux, Kormand en enverrait davantage.

Cet ultime effort lui donna le vertige et elle s'effondra contre

Chez.

— Maudite Ombre... dit l'un des hommes avec un soupir.

Il y eut un crissement de cuir.

— Je croyais qu'elles étaient censées nous laisser tranquilles.

Ils savaient donc qu'il y avait des Ombres dans le coin.

Intéressant.

— Kormand doit en être informé, dit l'autre.

Leurs accents étaient rugueux, marqués.

— Ouais.

— Eh, vise ça... lança l'autre avec suspicion.

Le cœur de Niá s'emballa, et elle échangea un long regard avec Chez. Les hommes s'étaient tus. Une seconde plus tard, elle les entendit chuchoter : ils avaient vu le trou dans la poitrine du mort.

Chez serra fort sa main, mais sortit une lame de l'autre. Une brindille craqua à proximité, et un instant plus tard, un grand homme à la barbe fournie et touffue apparut derrière les racines de l'arbre.

Le corps de Chez était tendu, prêt à bondir, mais Niá exerça une pression insistante et discrète sur sa main pour le retenir. L'homme tourna la tête, droit vers eux. Ou plutôt, il voyait à *travers* eux. Il fronça les sourcils, scrutant le paysage alentour tandis que le cœur de Niá tambourinait contre ses côtes.

— Tu vois quelque chose ? fit l'autre.

— Rien, répondit l'homme avec déception.

Il jeta un dernier coup d'œil à la forêt, puis contourna l'arbre déraciné.

Chez la regarda, étonné, alors qu'elle fermait les yeux de soulagement et d'épuisement.

— Qu'est-ce qui a fait ça, alors ? demanda l'autre homme.

— Ça doit être l'Ombre. Il n'y a personne d'autre ici.

Le silence retomba, puis :

— Aide-moi à le soulever.

Il y eut des grognements, des jurons à profusion, et quelques minutes plus tard, les hommes reprirent leur chemin. La nuit était tombée et les arbres frissonnaient sous le vent moucheté de glace.

— Aide-moi à retrouver Jeric, chuchota Chez avec

empressement.

Comme Niá ne répondait pas, Chez lui attrapa les poignets. Pas brutalement, plutôt comme pour la supplier de toute son âme. Elle vit dans ses yeux le désespoir pour son souverain et ami, et elle ne se déroba pas.

— S'il te plaît, Niá. Avec toi, j'ai peut-être une chance de le sauver.

— Chez, il... hésita-t-elle. On ne sait même pas s'il est encore en vie.

— J'en suis conscient, fit Chez, qui s'accrochait toujours à elle. Mais s'il l'est, je ne me le pardonnerai jamais.

Niá savait ce qu'il ressentait. Elle vivait avec ce regret au quotidien.

Elle détourna vivement le regard, mais Saza était là. Avec ses yeux noirs et vides. Il y eut une bourrasque, et ses yeux se mirent à piquer. Imari avait besoin de son aide, mais Niá n'était pas assez naïve pour croire qu'elle pourrait affronter Su'Vi seule.

Elle plongea son regard dans ses yeux d'un bleu limpide. En eux, elle voyait son reflet.

— Très bien, dit-elle enfin. On entre comment ?

Chapitre 32

Trois heures plus tard, à la faveur de la nuit, Niá attendait au pied de la muraille en skal de Descieux, aux côtés de Chez, qui tentait d'accrocher une sorte de grappin aux remparts.

Il avait trouvé le taquet métallique au milieu de l'échafaudage abandonné. Niá avait failli avoir une attaque, car l'échafaudage jouxtait le portail, où un petit contingent de gardes corinthiens et breverans faisaient le pied de grue. La nuit était noire, la lune cachée derrière une épaisse couche de nuages, et ses enchantements de dissimulation bourdonnaient toujours, mais son cœur n'était pas serein, tambourinant contre ses côtes comme s'il menaçait de s'échapper de sa cage thoracique.

Chez était revenu avec une corde et un morceau de skal tordu, lui avait jeté un coup d'œil et avait murmuré avec un sourire en coin :

— On s'inquiète pour moi ?

Niá avait pincé les lèvres et lui avait adressé un regard furieux avant de s'éloigner. Il l'avait attrapée doucement par l'épaule en disant :

— Par là.

Elle avait alors fait demi-tour et était partie dans la direction opposée.

Ils avaient longé la muraille en courant, ne s'arrêtant que lorsqu'ils entendaient des voix au-dessus. Chez s'était finalement décidé au niveau d'une jointure dans le mur : une protubérance rectangulaire qui s'élevait depuis le sol jusqu'à la crête, à l'image d'une colonne vertébrale. Là, il avait attaché la corde au morceau de skal plié et demandé à Niá de rester en arrière.

Elle avait d'abord suggéré qu'ils utilisent l'entrée secrète des égouts, mais Chez craignait que le passage ne soit plus un secret, et il ne voulait prendre aucun risque.

— Il y a d'autres moyens d'entrer dans la forteresse une fois

qu'on sera à l'intérieur de la ville, avait-il dit. En plus, on n'est pas certains que Jeric soit détenu là-bas.

La troisième tentative fut la bonne. Il tira vigoureusement. Une fois. Puis deux. Le taquet tenait bon. Il se tourna vers Niá, indécis.

— Je passe en premier, déclara-t-elle.

— Non, j'y vais, objecta-t-il en attrapant la corde. Je veux m'assurer que ça tienne, et puis, je pourrai surveiller les environs pendant que tu grimperas.

Son ton était sans appel et il n'attendit pas sa réponse. Saisissant la corde, il commença à grimper, une main après l'autre, les pieds calés contre la paroi en skal glissante. Niá le regardait escalader, impressionnée par sa vitesse et son agilité, bien que son bras droit soit encore affaibli. Plus il montait, cependant, plus le cœur de la jeune femme s'emballait. Il atteignit bientôt le sommet, se hissa sur les remparts et inspecta la zone qu'elle ne pouvait voir depuis le pied de la muraille, avant de lui faire signe de le suivre.

Elle l'imita – ou du moins, elle essaya. La corde était rêche, effilochée, et entamait ses paumes déjà douloureuses. Ses mains ensanglantées ne cessaient de glisser. Elle tenta de caler ses pieds contre la paroi, comme Chez l'avait fait, mais elle n'était pas aussi leste ni rapide. À mi-hauteur, elle commit l'erreur de regarder en contrebas. Aussitôt, son souffle s'accéléra, ses paumes devinrent moites et sa vision commença à se brouiller.

— *Ni* ! cria Chez aussi fort que possible tout en restant discret.

Elle leva les yeux. Il était penché au-dessus du mur et regardait en bas, bien qu'elle ne puisse pas distinguer ses traits dans l'obscurité. Il commença alors à tirer.

Niá serra les dents – elle devait tenir le coup, stabiliser sa respiration, et surtout s'accrocher. Ses doigts lui faisaient mal à force de crispation et ses paumes ne cessaient de glisser.

Et de glisser encore.

Une chute depuis cette hauteur la tuerait. Au moment où elle sentait qu'elle allait lâcher, Chez l'attrapa par le poignet. Elle poussa un petit hoquet de stupeur à la vue de ses jambes pendant au-dessus du précipice vertigineux.

— Donne-moi ton autre main, fit-il.

Niá ferma les yeux. *Concentre-toi.*

Elle lui tendit sa main libre, qu'il empoigna avant de la tirer. Elle fut projetée par-dessus le parapet et atterrit sur Chez, les envoyant rouler sur le chemin de ronde.

Des voix s'élevèrent sur la droite, un peu plus loin, et ils restèrent pétrifiés, les paumes de Niá contre la poitrine de Chez, qui la retenait par la taille. Elle parvint tout juste à discerner deux silhouettes en approche. L'une d'elles tenait une torche, et ils n'avaient nulle part où se cacher.

— Quoi que je dise, joue le jeu, lui souffla Chez à l'oreille avant de se lever d'un bond, donnant simultanément un coup de pied au grappin pour le faire tomber du mur tandis qu'il hissait Niá sur ses pieds.

— Eh ! Vous, là-bas ! cria un garde avec le même accent prononcé que les autres.

— Ne dis pas un mot, murmura Chez, la tenant fermement contre son flanc alors que les hommes approchaient. Eh, oh ! lança-t-il ensuite pour interpeller les gardes, d'une voix étonnamment claire et assurée, quoiqu'un peu essoufflée. Vous n'auriez pas vu un galeux passer de votre côté ?

Ce mot fit frémir ses entrailles, mais elle comprenait l'intention de Chez.

Les gardes étaient suffisamment proches à présent pour que Niá puisse distinguer leurs traits : l'un était petit et râblé comme une pièce de bétail du Majuté, et l'autre avait la même stature que Chez. Tous deux portaient des plastrons, mais pas de type corinthien. Niá repéra des armoiries sur la poitrine du plus petit : deux épées croisées dans un cercle.

Des Breverans.

Les hommes s'arrêtèrent.

— Par tous les enfers, mais d'où vous sortez ? lâcha le plus grand, l'air renfrogné.

— De cette échelle, dit Chez, lentement et délibérément, avec un brin de condescendance.

Il désignait du doigt une brèche dans le mur intérieur que Niá n'avait pas remarquée jusqu'alors. Le sommet d'une échelle était visible à travers l'ouverture.

— Bref, je l'ai surprise en train d'essayer de s'échapper, continua-t-il en secouant le bras de Niá sans lui faire mal. Son compagnon a pris la fuite, et j'ai cru le voir monter par ici. Vous n'avez vu personne, vous ?

Le plus petit semblait déjà lassé par la situation, mais le grand toisait la jeune femme. Il dégaina son épée et la pointa vers le visage de Chez.

Niá retint son souffle.

— Alors, expliquez-moi pourquoi vous êtes tous les deux couverts de sang alors qu'aucun de vous n'est blessé.

Elle hésita une seconde avant de se lancer :

— Ce sont mes menstruations. Mon seigneur.

C'était la première chose qui avait traversé l'esprit de Niá.

Elle sentit la main de Chez tressauter, mais sa réponse eut l'effet escompté : l'expression de l'homme se tordit de dégoût.

— Tout va bien là-bas ? appela alors une voix, plus loin sur les remparts.

Niá garda la tête basse, s'efforçant de se faire discrète. C'était assez facile ; elle ne manquait pas de pratique en la matière.

— Tout va bien, aboya le plus grand des gardes.

Il se tourna vers Chez et ajouta :

— Que je ne te revoie pas ici, sinon tu perdras la galeuse.

Chez inclina la tête, puis houspilla sa compagne – seulement pour les apparences, elle le savait. Malgré tout, ses nerfs à vif firent remonter de vieux souvenirs, et ses muscles se tendirent.

— Descends avant que je ne te pousse, menaça Chez pour que les autres puissent l'entendre, avec une brutalité que démentait la douceur de sa poigne.

Niá poussa un cri de souffrance – encore une fois, pour leur audience – et commença à descendre l'échelle. Chez s'engagea derrière elle, lui saisit le bras à nouveau et l'entraîna au loin sous le regard attentif des gardes depuis les remparts.

— Et s'ils t'avaient reconnu ? murmura-t-elle une fois qu'ils eurent franchi un coin de mur.

— Heureusement qu'ils étaient breverans, souffla-t-il en guise de réponse.

Il l'entraîna vers la pénombre entre deux bâtiments exigus. Là, il s'adossa au mur et se passa une main sur le visage avant de planter ses yeux dans les siens.

— Je suis désolé.

Il s'excusait pour l'insulte. Et l'usage de la force.

— Il n'y a pas de quoi, sauf si tu pensais ce que tu as dit.

Il soutint son regard, hocha la tête, puis scruta la rue au-delà. Elle pouvait voir la magnifique forteresse de Descieux dressée au-dessus de la ville, bien qu'elle ne soit que silhouettes et torches dans la nuit. Aucun signe ne laissait penser que la ville avait été prise : il n'y avait pas la moindre trace de bataille ni de détresse ; les lanternes brûlaient comme la nuit passée, peut-être moins nombreuses ; la ville était calme. C'était cependant dans ce dernier détail que résidait toute la différence : le calme. L'absence de vie, de mouvement et de bruit. La plupart des fenêtres étaient obscures. Les habitants de Descieux étaient bien là, mais personne ne voulait être vu. À l'évidence, nul ne savait à quoi s'attendre de la part de ce nouveau maître breveran.

Au même instant, une poignée d'hommes fit irruption dans leur rue. Les deux intrus s'abritèrent, et lorsque la voie fut libre, Chez lui fit signe de le suivre.

Elle se pressa à sa suite sans quitter les ombres. Chez prit soin de garder une bonne distance avec les gardes qui les précédaient. Il finit par s'arrêter au bout d'une ruelle, où une vaste place s'ouvrait devant eux. En son centre se dressait un énorme bûcher marqué par trois poteaux proéminents.

Un bûcher sacrificiel.

Les yeux de Chez s'illuminèrent pour la première fois depuis qu'ils avaient trouvé le corps sans tête de Stovich.

Parce que ce bûcher signifiait que Jeric était toujours en vie.

Chez vit les hommes franchir les doubles portes lourdement gardées d'un bâtiment tout en largeur, dont le toit était bas et les murs

dépourvus de fenêtres, de l'autre côté de la cour.

— Les quartiers des Strykers, commenta Chez, répondant à la question tacite de Niá. C'est là qu'ils gardent Jeric.

— Tu en es sûr ?

— J'en mettrais ma tête à couper.

— Et maintenant ? demanda Niá, qui se demandait comment diable ils allaient se faufiler à l'intérieur.

À sa grande surprise, Chez lui sourit.

— Maintenant, on suit les rats.

Chapitre 33

La porte de la prison de Jeric s'ouvrit, laissant apparaître une silhouette qu'il ne connaissait que trop bien.

Kyrinne.

Il aurait dû la haïr, et c'était le cas ; pourtant, ce n'était rien en comparaison avec la haine qu'il ressentait pour lui-même en cet instant.

Kyrinne échangea un mot avec les sentinelles qui gardaient la porte à l'extérieur, puis attrapa une lanterne et entra dans la cellule.

Elle referma la porte, mais pas complètement, laissant un interstice comme pour se rassurer.

Jeric faillit rire.

Kyrinne le dévisagea alors d'un air triomphant, en dépit de la colère sourde qu'il notait dans ses yeux. Le rejet était la plus grande vulnérabilité des orgueilleux, et il avait clairement abusé de cette faille chez elle.

— Ma dame, la salua Jeric avec un charme trompeur.

Son accueil ne fit qu'attiser la fureur de Kyrinne.

— Demain, tu monteras sur le bûcher.

— Alors, nous nous retrouverons dans les enfers.

Kyrinne se dirigea droit vers lui et le gifla. Jeric oscilla, suspendu aux chaînes, grimaçant lorsque le métal s'enfonça dans ses poignets. Il contracta sa mâchoire douloureuse, surpris de sentir le goût du sang.

— Je t'*aimais*, lâcha-t-elle.

— Alors, quand exactement as-tu commencé à te taper Kormand ? C'est récent, ou ça fait un moment ?

Ses émotions étaient trop faciles à extorquer, et les traits de Kyrinne se crispèrent.

— Je t'*interdis* de me juger.

— Je ne te juge pas. Je suis impressionné, avoua Jeric avant de

cracher du sang sur le sol. Tu as pris mon trône sans même livrer bataille. Je t'aurais bien nommée cheffe de mon armée si tu n'étais pas une sacrée traîtresse.

— Une *traîtresse* ? cracha-t-elle en se rapprochant. Dixit l'homme qui a abandonné Corinthe pour courir après une *galeuse*. Tu t'es absenté pendant trois mois !

— Au même moment où ton père a commencé ses affaires avec Brevera, n'est-ce pas ? Tu t'es mise à forger tes propres alliances au cas où ça ne marcherait pas entre nous... mais je l'admets : j'ai vraiment sous-estimé ta soif de pouvoir si tu étais prête à coucher avec cet affreux fils de catin et à sacrifier ton propre père...

Kyrinne le frappa, en plein dans la blessure qu'elle lui avait infligée.

La douleur le transperça, et Jeric inspira vivement entre ses dents alors qu'il rebondissait dans ses fers.

— Sale fumier, grogna Kyrinne.

— C'est la seule chose honnête que tu m'aies jamais dite, parvint à articuler Jeric.

Elle lui lança un regard noir et il éclata de rire, exacerbant encore un peu plus sa colère.

— Rira bien qui rira le dernier. Demain, avec tes pitoyables cabots, tu brûleras sur la place.

Le rire de Jeric s'étiola, mais son sourire tout en dents redoubla d'éclat.

— Va au diable, Kyrinne.

Elle pinça les lèvres, furieuse, avant de rassembler ses jupes et de ramasser sa lanterne.

— Te voir mourir sera un grand plaisir.

— C'est faux.

Elle pivota sur ses talons.

— Je transmettrai tes salutations à ton père, lança Jeric dans son dos.

Elle tressaillit à ses mots, mais claqua la porte. Jeric s'affaissa au bout de ses chaînes avec un soupir.

Nom des dieux.

Sa blessure était à nouveau en feu, et il avait la tête qui tournait. *Bon sang*, s'il n'avait pas été enchaîné, il aurait pu la tuer. Alors qu'il avait accusé sa propre famille – son père, puis son frère – d'affaiblir Corinthe, voilà qu'il avait pratiquement offert la Province sur un plateau d'argent à Kyrinne.

Il prit conscience qu'il s'était évanoui lorsqu'un bruit sourd retentit contre sa porte. Il se réveilla en sursaut, dans un cliquetis de chaînes, alors que le vantail s'ouvrait.

De la lumière jaillit et Jeric cligna des yeux, certain d'avoir des hallucinations : un homme en tenue breverane avec le visage de Chez se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Loués soient les dieux... fit son ami en se précipitant dans la cellule.

Jeric ferma les yeux, les rouvrit, mais Chez était toujours là.

— Par les enfers...

Chez laissa échapper un rire tout en se penchant au-dessus de sa tête pour détacher les menottes.

— Ni, tu peux ouvrir ça ?

Niá entra alors, elle aussi vêtue d'un manteau breveran. Elle tendit la main sur la tête de Jeric en prononçant un mot. Un souffle d'air passa sur ses poignets, déclenchant des picotements, et ses menottes s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Jeric s'effondra.

Pestant tout bas, Chez le rattrapa avant qu'il ne touche le sol.

— Je te tiens.

Jeric s'appuya contre lui, et ensemble, ils parvinrent à se redresser tandis que Niá se ruait vers la porte pour jeter un coup d'œil de l'autre côté, sur le qui-vive.

— Comment... grogna Jeric. Comment diable êtes-vous entrés ?

— La vieille citerne. On a retrouvé Braddok et Jenya, et ils nous ont aidés à te trouver.

Alors, Braddok était vivant. Jeric sentit le soulagement l'envahir.

Et Chez avait utilisé les anciens égouts de Descieux, que le père de Jeric avait condamnés lorsque certains y avaient élu domicile. Bien

sûr, cela n'avait pas arrêté une enchanteresse comme Niá.

Jeric annonça :

— Stovich est mort. Anaton aussi. Hersir...

— Je sais, répondit Chez solennellement.

Braddok apparut dans l'embrasure de la porte. Son œil gauche était tuméfié et il avait une vilaine entaille sur le côté gauche du visage, mais il était *vivant* et affublé d'une armure corinthienne bien trop petite pour lui. Les hommes échangèrent un long regard et Braddok hocha la tête.

— Nous avons entreposé les corps, dit-il.

Jeric comprit soudain d'où leur venaient les nouvelles tenues.

— Jen fait le guet dans l'escalier, ajouta le géant.

— Bien, répondit Chez. Tu as pris ce qu'il fallait pour...

— Et Imari ? le coupa Jeric.

Tous se turent, et la pression sanguine de Jeric monta en flèche.

— Su'Vi l'a enlevée, répondit enfin Niá.

Jeric serra les dents et ferma les yeux sous l'effet d'une pression toujours plus forte. Sa poitrine l'élançait.

— Quand ça ?

— Il y a quelques heures, expliqua Chez. On les a vus partir, Niá et moi.

Ouvrant les yeux, Jeric posa son regard sur la Liagée. Son angoisse reflétait la sienne.

— Il faut qu'on bouge, annonça soudain Braddok depuis la porte en faisant un geste brusque vers le couloir.

— Est-ce qu'il peut marcher ? demanda une voix de femme avec un fort accent.

L'instant d'après, Jenya apparaissait sur le seuil de la cellule, enveloppée elle aussi dans un manteau breveran. Sa cuisse gauche était bandée, ses vêtements de cuir tachés de sang. Elle lui tendait une grande paire de bottes et un manteau de facture étrangère doublé de fourrure.

Jeric fit un pas, mais sa jambe céda et Chez le rattrapa. Ce dernier échangea un bref regard avec Niá, qui se tourna ensuite vers Jeric en disant :

— Je ne suis pas guérisseuse, mais je connais un truc pour atténuer la douleur.

— Tu peux la croire sur parole, renchérit Jenya en montrant sa propre jambe bandée.

Il hocha la tête en serrant les dents, puis Niá passa le doigt dans son sang et traça un symbole sur sa jambe, juste sous la blessure. Les yeux fermés, elle prononça un mot. Jeric sentit à nouveau cette bouffée d'air – ce picotement –, et la douleur dans sa jambe s'atténua. Elle n'avait pas disparu, était seulement contenue, réduite à une pulsation sourde là où brûlait auparavant un véritable brasier.

— Merci, dit-il.

— Il n'y a pas de quoi, répondit-elle en essuyant son doigt ensanglanté sur son manteau. Mais attention, tout de même. La blessure n'est pas soignée.

— C'est Kormand qui a fait ça ? demanda Braddok alors que Jeric enfila le manteau que Jenya avait apporté.

— Kyrinne.

Braddok s'esclaffa.

— Je ne pensais pas qu'elle en était capable.

— On est deux.

Jeric enfila les bottes avec l'aide de Chez, et ils se glissèrent dans le couloir vide. Chez s'empara d'une belle arbalète, un bijou de technologie qu'il avait déposé contre le mur en arrivant. Jeric remarqua l'emblème des Strykers sur le dessous. Il lui jeta un regard étonné, mais l'autre se contenta d'un clin d'œil avant de lui lancer une épée équipée de son fourreau et d'un ceinturon.

— Impossible de trouver Lorath, s'excusa Chez alors que Jeric prenait la lame.

Elle était de conception breverane, un peu grossière et sans finesse, mais c'était mieux que rien.

Jeric la passa en bandoulière, puis Chez les conduisit à l'autre bout du couloir. Ils franchirent une porte, puis s'introduisirent dans un débarras au fond duquel se trouvait une caisse. La grille en dessous avait été retirée et mise de côté.

Braddok renifla, le nez froncé.

— Pourquoi on en revient toujours à ces foutus égouts...

— Tu préfères ta cellule, *Rasé* ? railla Jenya.

— Seulement si tu es dedans avec moi, fit Braddok avec un jeu de sourcils.

La guerrière leva les yeux au ciel, puis passa ses jambes dans le vide, ses mains contre le rebord.

— La chute est longue ? demanda-t-elle à Chez.

— Non, pas trop. Je dirais que notre Loup pourrait atteindre la grille depuis le sol.

Elle se glissa dans le trou et atterrit avec un *flac*. Braddok lâcha un grognement avant d'imiter leur compagne, puis Jeric s'assit sur le bord en faisant attention à sa jambe.

— Tout va bien ? fit Chez.

Jeric balaya son inquiétude du revers de la main et se laissa tomber. Grands dieux, il était reconnaissant à Jenya de lui avoir donné des bottes.

Il atterrit sur sa jambe valide, mais son corps était faible et il tomba sur le côté, où Braddok le rattrapa, fort heureusement.

Puis vint le tour de Niá et de Chez. Une fois qu'ils les eurent rejoints, ce dernier saisit Niá par la taille et la souleva pour qu'elle puisse remettre la grille en place en prononçant un mot. Le rebord brilla, chauffé à blanc, et la grille s'y souda.

Braddok émit un grognement mi-admiratif mi-ennuyé tandis que Chez reposait délicatement la Liagée sur le sol. Elle ouvrit alors sa paume en lançant un autre enchantement. Une lumière douce apparut, éclairant un long tunnel au plafond voûté dont le sol disparaissait sous quelques centimètres d'eaux usées.

— Où est-ce que ça débouche ? s'enquit Jenya.

— À différents endroits, mais on s'est faufile par l'ancienne armurerie, expliqua Chez avant de les exhorter à avancer : Ce chemin rejoint le tunnel principal.

— Qui se termine... ? insista Jenya.

Ils marchaient l'un derrière l'autre, leurs bottes s'enfonçant dans la boue et l'eau souillée, guidés par la lueur argentée que projetait Niá sur les murs de pierre nue. Quelque part, des gouttes

tombaient, et Jeric s'appuya sur le mur pour garder l'équilibre. Bien que la douleur soit supportable, il avait perdu beaucoup de sang et ses pas étaient hésitants.

— Techniquement, du côté de Gilder, répondit Chez, mais le chemin est condamné le long de multiples articulations, et il y a une chute d'eau.

— Comment avez-vous passé le mur ? demanda Jeric.

Il expliqua comment Niá et lui avaient d'abord échappé à Su'Vi et aux gardes de Kormand, puis escaladé la muraille et traversé la ville pour atteindre l'armurerie.

— Tu es plus intelligent que tu en as l'air, Chezter, commenta Braddok.

— J'aimerais pouvoir en dire autant... rétorqua Chez. Mais je suis content qu'on t'ait trouvé chez les Strykers, parce que j'ignorais comment tous vous faire sortir de la forteresse.

Jeric réfléchit à la suite. Avec les compétences de Niá, ils pourraient tenter de rallier Gilder, mais pour l'heure, on ne pourrait pas les y aider. Ce dont Jeric avait besoin, c'était de plus d'hommes – beaucoup plus. Gilder n'avait pas les effectifs de Destovich, mais peut-être...

Peut-être.

Oui, ils devaient aller au nord, pas à l'est. Chez venait de dire que lui et Niá avaient grimpé la muraille...

Jeric jeta un coup d'œil à la Liagée, derrière lui.

— Niá, es-tu capable de nous cacher tous ?

— Pas en même temps, répondit-elle. Avec l'aide de Tallyn, peut-être, mais je... je n'ai pas assez de force pour que l'enchantement vous couvre tous simultanément.

Jeric se demanda si Tallyn était toujours avec Grag Beryn dans le nord, à la recherche des Ombres, s'il avait Vu ce qui s'était passé et s'il allait venir. Ils auraient bien besoin de son aide. Quoi qu'il en soit, ils ne pouvaient pas se permettre d'attendre l'alta-Liagé.

— Savons-nous combien de Breverans ont pris la ville ?

— Je dirais une cinquantaine, répondit Chez.

Jenya s'arrêta net.

— C'est tout ?

— Pas besoin d'être nombreux quand tes propres gardes te trahissent, murmura Braddok.

Jeric ne doutait pas que certains dans les rangs de Descieux lui étaient encore fidèles, mais il faudrait les débusquer. Il n'avait pas le temps pour ça, et quand bien même, il n'y avait aucune garantie que ces gardes lui *resteraient* fidèles – après tout, bon nombre avaient des familles ; aussi loyaux soient-ils envers leur roi, ils ne risqueraient pas la vie de leurs proches s'ils estimaient que Kormand avait déjà gagné. D'où le bûcher prévu en place publique le lendemain : un avertissement destiné à tous ceux qui envisageraient l'insurrection.

La peur était l'arme la plus puissante qui soit. Si elle était bien maniée, des nations entières pouvaient tomber à genoux sans qu'une seule goutte de sang ne soit versée.

Le boyau s'inclina légèrement, suivant les reliefs du terrain, et Chez s'arrêta enfin sous une autre grille.

Une fois encore, il souleva Niá, qui prononça un mot. Le bord métallique brilla et fondit, puis elle écarta la grille. Chez la hissa un peu plus haut. Jetant un œil aux environs, elle déclara :

— La voie est libre.

Un par un, ils s'aidèrent à sortir du trou avant de quitter... les latrines dont ils venaient d'émerger.

— Je ne veux pas savoir comment tu as eu connaissance de ce passage, maugréa Braddok en ôtant de sa tunique un amas suspect.

Chez leur fit signe de continuer et ils s'engagèrent dans un couloir vide et obscur. Au bout, ils débouchèrent sur une salle caverneuse qui avait autrefois servi d'entrepôt à un impressionnant arsenal d'armes en skal.

L'armurerie de Descieux, qu'Astrid avait vidée pendant que Jeric écumait les Landes Sauvages à la recherche d'une guérisseuse.

— C'est ça, votre armurerie ? murmura Jenya, narquoise, en balayant les étagères vides du regard, les bras sur les hanches.

— *C'était*, se défendit Braddok. Jusqu'à ce que la chère sœur du Loup la pille et remette les armes à Bahdra.

Jeric se dirigea vers la grande porte en face, l'oreille tendue,

puis la poussa. La salle de garde était déserte. C'était là que les hommes du commandant Anaton surveillaient par le passé la collection d'armes de Corinthe, mais comme il n'y avait plus rien à l'intérieur, il n'y avait plus de raison de monter la garde. Jeric gravit l'escalier sombre et étroit sur sa gauche, aboutissant au palier du troisième étage où les hommes dormaient autrefois entre deux quarts. Cet espace était étrangement vide à présent, abandonné au froid et aux ombres, même si une haute fenêtre laissait passer la lumière diffuse du monde extérieur. Jeric s'en approcha et regarda au-dehors.

Sa ville était calme et miraculeusement intacte. D'ailleurs, s'il ne connaissait pas intimement ses bruits habituels, sa façon de respirer et le rythme de son cœur, il aurait pu ignorer que la ville était tombée. Mais Jeric savait. Il connaissait la configuration de la cité jusque dans les moindres détails, et Descieux n'était plus la même, à présent. Elle était prisonnière dans sa propre maison, repliée sur elle-même, silencieuse et bien trop sombre, comme si elle tentait de se cacher du monstre qui l'avait enlevée à son maître légitime.

Maudite soit cette femme. Maudit soit son ego malsain.

Le froid de l'hiver perçait la fenêtre pour lui mordre la peau, mais Jeric le sentait à peine. Il nota trois hommes en patrouille dans la rue perpendiculaire à la place devant eux. Deux d'entre eux portaient des armures corinthiennes et le troisième était l'un des Strykers de Hersir.

Jeric aurait peut-être dû garder cette fichue bague, tout compte fait.

Les hommes continuèrent vers la place principale, où l'on apercevait un grand bûcher et trois poteaux.

Te voir mourir sera un grand plaisir.

— Tu crois qu'on peut se faufiler par le portail ? demanda Braddock en le rejoignant à la fenêtre.

— Bien trop surveillé.

— Je parierais ma vie que certains te sont encore fidèles.

— Peut-être. Mais on ne peut pas prendre le risque.

Braddock marqua une pause, puis :

— Si on pouvait les attirer d'une manière ou d'une autre...

Ces paroles donnèrent une idée à Jeric. Il s'éloigna de la meurtrière et dévala les marches qu'ils venaient d'emprunter, Braddok sur les talons. En bas, il interrogea la Liagée :

— Peux-tu allumer un feu à distance ?

Une lueur éclaira son regard ; elle avait fait le lien.

— Pas à distance, non, dit-elle. Mais je pourrais enchanter un projectile, et je connais un tour pour empêcher le feu de s'éteindre.

Les lèvres de Jeric se retroussèrent.

— Parfait.

— Et où sommes-nous censés trouver un projectile... ? répliqua Braddok.

Après tout, l'armurerie était vide.

— On pourrait toujours te jeter *toi*, proposa Jenya.

Niá extirpa un carreau d'arbalète de sa poche. Il avait déjà servi, à en juger par la tache de sang imprégnée dans le bois.

— Où as-tu trouvé ça ? s'étonna Braddok.

— Auprès des Breverans qui nous ont suivis dans la Forêt Noire, répondit Chez.

Jeric regarda de plus près, remarqua la pointe carrée et sourit.

— C'est une flèche breverane.

— Exact, répondit Chez avec un sourire en coin.

Jenya comprit à son tour et demanda :

— Mais est-ce que ce sera suffisant pour les distraire ?

— On le saura bien assez tôt, fit Braddok.

— J'ai besoin de ta lame, dit Niá à Chez, qui sortit aussitôt une dague de sa ceinture.

Elle prit l'arme, arracha une croûte de sa peau et recouvrit la lame de sang frais. Jeric s'alarma devant cette procédure, mais pas aussi violemment qu'à une certaine époque. Une fois la lame ensanglantée, Niá grava sur la flèche de petits caractères liagés. Après quoi, elle remit l'arme à son propriétaire et Jeric tenta de s'emparer du carreau d'arbalète.

— Je ne crois pas, non, objecta Chez en lui repoussant le bras. Mêlé-toi de tes affaires, Loup. L'arbalète, c'est *mon* domaine.

Jeric hésita, avant d'ajouter :

— Alors, ne rate pas la cible.

— Je sais m'y prendre, merci bien, grogna Chez en prenant la flèche.

Tous gravirent les marches jusqu'à la fenêtre.

— Ce n'est pas gagné, Chezter, dit Braddok.

En effet, mais Chez était un tireur exceptionnel. Presque aussi doué que Gerald autrefois.

Le bras assuré, il installa le carreau, leva l'arbalète et visa. Il ferma un œil et crispa les doigts, le visage figé.

La nuit respira. Puis Chez appuya sur la détente.

La corde claqua, l'air siffla, et Jeric entendit à peine le murmure de Niá alors que le carreau se dirigeait droit vers le bûcher. Il s'enflamma en plein vol, brûlant comme une étoile filante. Tous l'observaient dans une appréhension silencieuse.

Merde.

Le carreau n'atteindrait pas sa cible. Chez n'avait pas tiré assez fort, et il étouffa un juron au moment où il en prit conscience.

Le projectile frappa les pavés, puis rebondit sur la place. Il glissa ainsi, allant terminer sa course...

En plein dans le bûcher.

Jeric retint son souffle alors que la petite flamme se débattait dans la neige. Soudain, le feu prit.

Une flamme s'éleva, s'étirant et s'arquant lentement comme si le Créateur Lui-même lui avait insufflé la vie. En cinq secondes, tout le bûcher s'embrasa, englobant ce quartier de la ville d'une vive lueur orangée.

Quelqu'un sur la place se mit à hurler. Des gardes crièrent. Les rues se réveillaient en sursaut, et déjà, Jeric remarquait des silhouettes s'agitant frénétiquement au sommet du mur de skal. Mais l'heure n'était pas au soulagement. Pas encore. Ils devaient encore franchir la porte de la ville et il espérait que cette diversion serait suffisante pour leur donner une chance de rejoindre la Forêt Noire. Ensuite, ils pourraient semer leurs éventuels poursuivants.

— Allons-y, dit-il.

Il dévala les escaliers tout en ménageant sa jambe blessée et

s'arrêta devant la sortie pour écouter. Il entendit des cris lointains, mais rien de proche. Il entrebâilla la porte et scruta la nuit. La place devant eux était sombre et déserte, mais à sa gauche, le ciel était rougeoyant et les flammes s'élevaient maintenant au-dessus des toits.

Derrière lui, Braddok poussa un sifflement admiratif.

— Rapide.

— On escalade le côté est ? suggéra Chez.

— On va passer par le portail, décréta Jeric, s'attirant tous les regards.

— Comment ? s'étrangla Jenya.

— Il nous faut des chevaux, sinon nous n'irons pas bien loin.

Personne ne discuta, et Jeric baissa sur sa tête son capuchon doublé de fourrure. Il se glissa dehors et s'enfonça dans la nuit froide, le reste du groupe sur ses talons. Il les conduisit le long de ruelles obscures et rues transversales, ne s'arrêtant qu'à deux reprises lorsqu'un contingent de Breverans et de gardes corinthiens passèrent en trombe vers le brasier inattendu. Ils atteignirent bientôt les écuries de Descieux, adjacentes à la muraille. Au-delà se trouvait la porte principale que Jeric se réjouit de voir grande ouverte. Un seul homme montait la garde.

Grands dieux, leur plan avait peut-être une chance de réussir, tout compte fait...

Les chevaux hennirent à leur approche, et un jeune palefrenier apparut, avant d'être assommé par Braddok une fraction de seconde plus tard.

— Pas le temps de les seller, lança Jeric en ouvrant toutes les portes à la hâte.

Braddok comprit son intention – Jenya aussi – et frappa la croupe des chevaux pour les faire détalier pendant que Chez hissait Niá au sommet d'un grand stolik, avant de grimper derrière elle.

Jeric monta sur son propre stolik tandis que Braddok et Jenya en chevauchaient deux autres.

Le garde, qui poursuivait vainement les chevaux en fuite, resta pétrifié en voyant Jeric et les autres galoper dans sa direction.

— Abaissez la porte ! Abaissez-la... cria-t-il avant qu'une lame

ne s'enfonce entre ses yeux.

Il se tut, ses genoux cédèrent, et il s'effondra dans la rue.

— Quelle femme... jubila Braddok en souriant à Jenya.

Des cris résonnèrent au sommet du mur, le métal grinça et gémit, et la herse commença à s'abaisser.

Non.

— Chez ! cria Jeric.

L'interpellé pointa son arbalète sur la tour de guet et tira. Il y eut un cri aigu, et un corps dégringola dans la nuit, atterrissant sur les pavés en contrebas. Malheureusement, la herse descendait toujours. Chez s'empressa d'encoher un second carreau alors qu'une autre sentinelle apparaissait devant la porte, son arc brandi. Mais ce n'était pas Jeric qu'il visait. Sa cible était située plus haut, vers les engrenages de la grille qui tournaient lentement. Il tira, un autre cri retentit, et la herse s'arrêta.

Le garde jeta alors son arc et leva le visage vers Jeric, qui arrivait à son niveau.

— Frappez-moi, Votre Grâce ! lui cria-t-il.

Jeric comprit : il fallait que l'homme semble avoir au moins essayé de les arrêter.

— Je n'oublierai pas votre geste, lui promit-il avant de lui assener un coup sur la tête avec le pommeau de sa dague.

Leur complice s'effondra alors que Jeric et les autres s'enfuyaient au galop, franchissant le portail pour quitter la ville. D'autres cris fusèrent depuis la muraille, quelques flèches plurent, mais aucune ne les toucha. Bientôt, les ombres de la Forêt Noire les avalèrent.

~

— Mon seigneur.

— Plus vite ! aboyait Kormand à ses hommes, qui se démenaient pour éteindre le brasier indomptable. Ou le damné mur va y passer !

— *Mon seigneur*, répéta Vost, plus fort cette fois.

— Par les enfers... rends-toi utile et aide-les à porter cette auge !

— Le Loup s'est échappé.

Le souverain se figea. Il se tourna vers Vost si vite que celui-ci eut un sursaut de recul.

— *Quoi ?*

— Le Loup est parti, mon seigneur.

Kormand fonça sur le messager, l'attrapa par le col et le hissa sur la pointe de ses orteils.

— Comment ça, *parti* ?

La gorge de Vost se mit à trembler alors qu'il venait à manquer d'air.

— Sa... sa cellule est vide.

Kormand foudroya son homme du regard, puis le reposa à terre. Saisissant son visage entre ses mains, il le tordit d'un coup sec. Sa colonne vertébrale se brisa, le corps de Vost s'affaissa, et Kormand le poussa de côté avec un grognement.

Pour se diriger vers les quartiers des Strykers.

Kivo, le commandant en second de Hersir, qui avait assisté à l'échange, accourut vers lui, couvert de suie et trempé de sueur.

Kormand ne ralentit pas. Sans un mot, il franchit les portes d'entrée de la caserne – qui étaient restées sans surveillance, tous les efforts déployés pour éteindre l'incendie infernal – et dévala l'escalier jusqu'aux cellules où se trouvaient un Loup, son chien et la Saredd.

Elles étaient vides. Toutes. *Toutes*.

Il retrouva les corps des gardes dans un placard, dépouillés de leurs armes, bottes et armures.

Kormand ramassa un repose-pied en hurlant et le projeta contre le mur. Le bois vola en éclats.

— Nous allons le retrouver, déclara Kivo.

Ce qui rappela à Kormand que Kivo était toujours là. Il se tourna alors vers le Stryker.

— Vous n'aviez qu'une seule tâche à accomplir !

Un muscle tressauta dans la mâchoire du soldat.

— Échouez, et vous ne remettrez plus jamais les pieds dans

cette ville, c'est compris ?

— Oui, mon seigneur.

Kormand s'apprêta à tourner les talons.

— Et l'exécution ? ajouta le Stryker.

Kormand serra les dents et se passa une main sur le visage. Le Roi Loup devait périr aux yeux de tous, sans quoi l'espoir perdurerait. Sans compter qu'il avait juré de lui régler son compte.

— Jetez ceux-là au feu jusqu'à ce qu'ils soient méconnaissables et accrochez-les sur la place.

Kormand fit un geste vers les cadavres avant de sortir en trombe.

Chapitre 34

Imari ouvrit les yeux sur un feu crépitant. Elle était couchée sur le côté, sur une couverture de laine, les poignets toujours enchaînés par des menottes liagées, et de l'autre côté de ce feu étaient assises deux personnes, un homme et une femme, qui mangeaient et se passaient une flasque. Imari ne connaissait pas la femme. Elle était vêtue de lainages et de fourrures, et ses cheveux étaient d'un brun doux, filés d'argent et tressés sur une épaule. L'homme tournait le dos au feu, mais ses cheveux étaient coupés court, sa silhouette mince, et il portait un lourd manteau de laine.

— ... tu penses ? disait la femme avec un fort accent breveran.

— Je le *sais*, répondit l'homme.

Il avait une voix de basse profonde et Imari fut surprise de constater qu'elle la connaissait. Il posa la flasque à côté de son interlocutrice.

— J'ai entendu dire qu'il y en avait plus de mille dans ces montagnes.

La femme prit une longue gorgée.

— Je n'y crois pas. Un groupe aussi nombreux ne peut pas rester caché longtemps.

— Ça s'est déjà vu. Regarde les monts Baraga.

Imari comprit alors. Ils faisaient référence aux Sol Veloriens dissidents ayant trouvé refuge dans les monts Baraga avant de se rallier à la cause de Bahdra. Ils semblaient croire qu'une formation similaire existait ailleurs.

— Oui, mais Branón n'était pas le chasseur qu'est votre Loup.

La femme prononça ce dernier mot avec un fort accent.

— Il les aurait flairés, termina-t-elle.

— Il a essayé, répondit l'homme, mais il n'a jamais pu y consacrer assez de temps à cause de tous les raids.

Elle prit une autre gorgée.

— Alors, l'un de ses prisonniers aurait parlé. Il consacrait clairement beaucoup de temps à ses inquisiteurs.

L'homme tourna son visage vers le feu. C'était Hersir.

— Notre Grand Inquisiteur était plus soucieux de la retrouver, elle, contra-t-il avec un geste en direction d'Imari. On ne peut pas savoir quelles autres informations il a écartées.

La femme haussa les épaules.

— J'ai encore du mal à y croire.

— On saura bien assez tôt qui a raison.

La femme lui tendit la flasque, puis son attention se porta sur la prisonnière. Leurs regards se croisèrent, et Imari jura intérieurement. L'autre se figea, flasque à la main, et un sourire pernicieux incurva ses lèvres.

— On dirait bien que notre petite fleur du désert est réveillée.

Hersir se retourna, croisant à son tour le regard d'Imari, avant de détourner aussitôt les yeux.

— Espèce de lâche, lui souffla cette dernière, même si les menottes liagées atténuaient la force de sa voix.

— Ce n'est pas lui qui est enchaîné et allongé par terre, rabroua la femme.

— Avez-vous renoncé à votre voix aussi, le jour où vous avez renoncé à votre honneur ? poursuivit Imari sans quitter le Stryker des yeux.

La femme posa la flasque, s'approcha d'elle et la poussa sur le dos. Imari grimaça lorsque les menottes s'enfoncèrent dans ses poignets et sa colonne vertébrale, alors que la femme appuyait une botte sur sa gorge, lui coupant la respiration.

— Reste à ta place, bâtarde, cracha-t-elle tandis qu'Imari haletait.

— Karra.

Mais la femme – Karra – ne cessa pas, et des étoiles commencèrent à brouiller la vision d'Imari.

— *Karra*, il suffit.

Hersir se leva, prêt à intervenir, mais l'autre retira sa botte avec un sourire en coin.

Imari se tourna sur le côté, la respiration sifflante, et Karra lui cracha au visage avec des jurons qu'elle ne put déchiffrer, concentrée qu'elle était sur son souffle.

— Qu'est-ce que vous faites ? fit une voix tranchante comme le vent d'hiver, glacée et amère.

Hersir se figea et Karra s'arrêta net.

Imari suivit le son jusqu'à la lisière du camp, où Su'Vi semblait être apparue du néant. Elle arborait une immobilité surnaturelle et un calme terrifiant, que démentait la tempête dans ses yeux noirs insondables.

— On jetait un œil sur la fille, *a'prior* Su'Vi, s'empressa de répondre Karra, la voix tremblante.

— Le mal qui lui sera fait vous sera rendu au centuple, lui retourna l'enchanteresse.

Karra déglutit, la tête basse.

— Oui, *a'prior*.

Puis le regard de Su'Vi se posa sur Imari.

Ce visage pâle que noircissait l'encre fit résonner un accord puissant et dissonant en elle, et les menottes aux poignets d'Imari diffusèrent une boue froide dans ses veines, atténuant l'émotion qui avait commencé à monter.

L'attention de Su'Vi se reporta sur Hersir.

— Vous deviez m'en informer immédiatement.

— Elle vient juste de se réveiller, *a'prior*, répondit-il à voix basse.

Toute sa prestance semblait décroître face à cette puissante Mo'Ruk.

Enfin, Su'Vi s'approcha de la captive. Ses bottes ne faisaient aucun bruit sur la terre gelée, et sa robe d'un noir de velours ne bougeait pas, comme si les éléments eux-mêmes ne pouvaient toucher cette créature de cauchemar venue du royaume des esprits.

Elle s'arrêta au-dessus d'Imari, puis s'accroupit, sa robe noire se déployant sur le sol. Sans prévenir, sa main jaillit et elle lui attrapa le menton, serrant jusqu'à ce que les yeux d'Imari se mettent à pleurer.

— Nourrissez-la, dit brusquement Su'Vi avant de libérer Imari

et de se lever.

— Je ne vous aiderai pas ! lança cette dernière dans le dos de l'enchanteresse. Quel que soit votre plan, je préfère mourir.

Su'Vi s'éloigna comme si elle n'avait rien entendu, puis Hersir s'accroupit à son tour, armé d'un bol et d'une louche. Imari lui jeta un coup d'œil furieux, le corps tremblant. Sa colère était trop vive, mais une nouvelle vague se répandit le long de ses veines, conséquence des menottes qui lui enserraient les poignets. Elle ne pouvait réprimer ses frissons alors que Hersir remplissait le bol, évitant son regard.

— Que vont-ils faire à Jeric ? demanda-t-elle.

Hersir approcha la cuillère de sa bouche. Imari serra résolument les lèvres, lui transmettant tout le feu qu'il lui restait.

Son regard croisa enfin le sien. Dur. Provocateur. Froid.

— Buvez, zurina.

Imari lui cracha au visage.

Hersir tressaillit lorsque son crachat coula sur sa joue. À l'évidence, il brûlait d'enrouler ses mains autour de son cou et de lui ôter la vie. Mais il sembla se remémorer l'avertissement de Su'Vi et finit par laisser tomber la louche dans le bol, qu'il déposa à terre devant Imari avant de se lever.

— Vous pensez que me livrer à Azir protégera Corinthe ? lança Imari alors qu'il s'éloignait. Qu'il vous laissera garder vos maudits dieux ? Vous n'avez pas la...

Soudain, son front se fit brûlant, comme si une intense chaleur naissait entre ses yeux, et Imari s'interrompit, abasourdie.

Mais il n'y avait pas de flamme. Seulement de la chaleur – une chaleur étouffante, insupportable –, puis plus rien.

Imari eut un haut-le-cœur et croisa le regard intense de Su'Vi de l'autre côté du feu. Sa main était tendue, ses doigts recourbés. Voyant qu'Imari avait compris, elle baissa la main et commença à s'éloigner.

— Je ne vous aiderai pas ! cria la jeune femme d'une voix qui se révéla trop rauque, éraillée.

L'enchanteresse s'arrêta et jeta un coup d'œil en arrière, impassible.

— Oh, que si.

Puis elle prononça un mot – un mot qu’Imari *ressentit*, comme des murmures dans ses os – et son monde s’assombrit une fois de plus.

~

Imari se réveilla en sursaut, à la lumière du jour et à l’ombre des pins. La Forêt Noire, songea-t-elle vaguement alors que son corps rebondissait. Elle avait été suspendue à un cheval comme une sacoche et ligotée avec une corde, ses mains toujours entravées par les menottes liagées. Des voix s’élevèrent et la monture s’immobilisa.

Des bottes apparurent sur le sol dans son champ de vision, puis elle sentit des mains sur elle, desserrant la corde – mais pas les liens. Imari commença à glisser du cheval, mais on la rattrapa avant qu’elle ne chute.

Elle leva alors la tête pour rencontrer le regard froid de Hersir.

— Debout, ordonna-t-il.

Elle stabilisa ses pieds pour garder l’équilibre, et lorsqu’il fut certain qu’Imari pouvait supporter son propre poids, il lâcha prise et s’écarta. Su’Vi prit sa place.

La simple vue de l’enchanteresse fit instantanément remonter la pression. Une sensation oppressante roulait dans le corps d’Imari, poussant contre sa poitrine comme un cri qui ne pouvait être libéré.

— Tenez-la, dit Su’Vi avant de se placer derrière elle tandis que Hersir se mettait devant.

Les mains sur ses bras, il les maintint fermement de part et d’autre de son corps tandis qu’Imari le foudroyait du regard.

La Mo’Ruk prononça un mot et il y eut un cliquetis métallique ; la main gauche d’Imari était libre.

Des picotements lui parcoururent alors le bras comme si un barrage avait cédé et qu’une déferlante d’eau bouillante inondait son corps. L’instant d’après, Hersir la forçait à tendre les bras et Su’Vi lui remit les menottes aux poignets. Elles firent immédiatement disparaître le Shah, les picotements et la chaleur, les remplaçant par cette mélasse froide, familière et écœurante.

Elle semblait encore plus glacée après le brusque élan de feu.

Avec l'aide de Karra, Hersir hissa Imari sur la selle, correctement cette fois. La Breverane monta derrière elle, et ils reprirent la route.

Imari n'aurait su dire quand elle avait perdu connaissance, mais lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard tomba sur la chaîne de montagnes la plus au sud de Corinthe. Elle s'élevait devant eux, là où la Forêt Noire s'ouvrait pour dévoiler une étendue de terre traversée par un large fleuve sinueux.

La Creuse, frontière naturelle entre Corinthe et Brevera, coulait vers le sud pour se jeter dans la Province d'Istraa – leur destination, sans nul doute.

Su'Vi menait leur petit groupe de quatre, sa silhouette inhumaine formant une tache constante dans le champ de vision d'Imari. Ils ne suivaient aucune route, mais traversaient le paysage sur un chemin choisi par Su'Vi. Elle s'arrêtait parfois pour scruter l'horizon, et Imari sentait qu'elle guettait des choses invisibles. Pendant tout ce temps, elle-même luttait contre son esprit embourbé, cherchant une solution. Comment pourrait-elle s'échapper ? Que ferait-elle en cas d'échec ? Azir la voulait, mais dans quel but ? Que pouvait-il bien attendre d'elle alors qu'il avait détruit une ville entière avec l'aide de ses Mo'Ruk et d'une dizaine de Liagés ?

En pensant à Trier, elle eut une pensée pour Kaï et Ricón. Elle se demandait si le premier était encore en vie, à la merci de ce démon, et où se trouvait Ricón. Elle espérait qu'il n'était pas rentré chez eux, mais elle connaissait aussi son frère aîné. Il ne se cacherait pas.

Et elle non plus. Azir paierait pour chaque vie qu'il avait volée.

La nuit succéda au jour et ils campèrent près de la Creuse, pour reprendre la route avant l'aube. La conversation s'établissait parfois entre Karra et Hersir, mais ils prenaient soin de ne pas partager d'informations sensibles. Pourtant, Imari recueillit des bribes de leur conversation au cours du voyage. Elle apprit ainsi que Kyrinne avait entretenu une longue relation secrète avec Kormand. Quand il était devenu clair que Jeric avait choisi Imari, elle avait pris la décision de tout mettre en œuvre pour destituer le Loup de son trône. Le retour d'Azir ne présenterait pas de réelle complication, tant que l'usurpateur

brevéran et sa reine promise étaient disposés à remettre la sulaziér au chef liagé.

Bien entendu, aucun des deux n'avait hésité.

Ainsi, au retour de Jeric, Kyrinne avait envoyé un message à Kormand, qui était déjà en route pour Descieux après l'absence prolongée du roi Angevin. Kormand avait averti Su'Vi, puis Hersir et Karra étaient venus leur prêter main-forte avec Imari, remplissant de ce fait leur part du marché passé avec Azir, sans qu'elle sache exactement de quoi il retournait.

De tout le trajet, Su'Vi ne prononça pas un mot – pas un seul. Sa peau claire couverte de glyphes demeurait une toile dénuée d'émotions humaines, ses yeux noirs percevant tout sans jamais se réchauffer un instant. Imari se demanda si Su'Vi était déjà comme ça dans sa vie antérieure. Avait-elle toujours été cette coquille vide, ou Bahdra avait-elle ressuscité son corps au détriment de son âme ?

Peut-être que cette âme avait disparu bien avant.

Quelle qu'en soit la raison, Imari détestait la présence de la Liagée autant qu'elle était incapable de détourner les yeux de sa silhouette. Cette créature incarnait la dualité, la corruption d'une chose initialement destinée au bien. Elle se demandait ce qui avait poussé Su'Vi à rejeter la voie du Créateur pour embrasser cette existence, contrairement à Tolya et Taran.

Tu es faible, prior. Les années n'ont pas été clémentes avec toi, avait dit la légion à Taran cette nuit-là.

Taran, autrefois enchanteresse, comme Su'Vi. Taran, qui avait vécu la guerre d'Azir cent ans plus tôt...

Imari venait de comprendre.

— Vous n'étiez pas le premier choix d'Azir, n'est-ce pas, Su'Vi ? demanda-t-elle tout haut.

Imari s'attendait à ce que Karra lui inflige une correction pour son audace, d'autant plus qu'elle n'avait pas employé le titre de Su'Vi, mais rien ne se produisit. Devant eux, l'interpellée poursuivait sa chevauchée sans se retourner. Cependant, elle se redressa légèrement.

Ainsi, l'enchanteresse Mo'Ruk d'Azir n'était pas entièrement dénuée d'émotions.

— C'est Taran de Bassi, n'est-ce pas ? poursuivit Imari. C'était le premier choix d'Azir, mais elle a refusé, alors il vous a choisie, vous.

Bien sûr, Imari n'en était pas certaine, mais c'était le plus logique, et en voyant la tension s'installer dans les épaules de Su'Vi, elle comprit qu'elle avait fait mouche. Cette dernière ne se retournait toujours pas, mais Karra ne semblait pas plus disposée à intervenir. Seul Hersir la gratifia d'un regard.

Sur une intuition qu'elle ne pouvait pas vraiment s'expliquer, elle ajouta :

— C'est arrivé avec Fyri aussi, pas vrai ? Il l'a choisie en premier, mais elle est morte. Alors maintenant, c'est enfin votre tour.

À ces mots, Su'Vi tira sur les rênes de son cheval.

Karra s'arrêta aussi, puis Hersir.

Un vent virulent fit claquer la robe de Su'Vi, mais elle-même resta assise, figée dans son immobilité surhumaine et son silence absolu.

Imari sentit le changement d'air une fraction de seconde avant qu'il ne se produise. Une bourrasque la cueillit en pleine poitrine, comme un poing invisible, et sous l'impact, elle fut soulevée de la selle en même temps que Karra.

Elle s'envola dans les airs, les jambes ballantes, avant d'atterrir brutalement sur son épaule. La douleur explosa, Imari cria, et son corps roula. Encore et encore. Les poings liés, elle ne pouvait pas se retenir. Enfin, son corps s'immobilisa. Son visage était à moitié enfoui dans la terre. Elle cracha en essayant de se relever, mais à peine exerça-t-elle une pression sur sa main gauche qu'elle comprit son erreur.

Au même instant, une botte s'enfonça sur son épaule et elle poussa un cri de douleur.

— Un seul autre mot, déclara Su'Vi avec un calme surnaturel, et je te la brise.

L'enchanteresse exerça une nouvelle pression sur son épaule pour faire bonne mesure. Imari serra les dents, en proie à la douleur. Elle entendit à peine Su'Vi ajouter :

— Remets son épaule en place.

Un instant plus tard, Hersir ramenait Imari en position assise. Son expression était grave quand il manipula son épaule. Imari inspira entre ses dents, serrant la mâchoire si fort qu'elle crut bien que ses molaires allaient se briser. Elle avait réparé beaucoup d'épaules démisées – celle de Chez, encore récemment –, mais c'était la première fois qu'elle disloquait la sienne. Ses muscles étirés formaient comme une corde autour de sa poitrine, entravant sa respiration, et ses ligaments étaient en feu.

Hersir fit rouler son articulation et Imari se prépara. Par les étoiles, elle espérait qu'il savait ce qu'il faisait, sinon il risquait d'aggraver la situation. Irrémédiablement.

Elle sentit le moment où son épaule retrouvait sa cavité naturelle. Elle en éprouva un certain soulagement, mais ses muscles avaient trop subi et la brûlure persistait. Elle grimaça quand Hersir l'aida à se relever.

De son côté, Karra gémissait toujours en boitillant jusqu'à leur monture, une main au bas de son dos.

— Je vais monter avec elle, déclara Hersir.

Karra ne répondit pas, mais remonta lentement, avec précaution, en selle. Elle lança à Su'Vi un regard noir que ne vit pas l'enchanteresse, déjà repartie. Hersir installa Imari sur son cheval, puis se hissa à sa suite. Après quoi, Imari garda le silence.

Chapitre 35

Il fallut quatre jours à Jeric et ses compagnons pour atteindre Destovich. Par beau temps et sur des routes dégagées, cela lui prenait moitié moins de temps. Le terrain entre Descieux et l'enclave la plus au nord de Corinthe était légèrement vallonné, avec seules quelques forêts et rivières intermittentes entre les deux. Mais une tempête de neige s'était abattue moins d'une heure après leur départ en catastrophe, et ils avaient été contraints de trouver refuge.

Et pourtant, ce contretemps leur avait certainement sauvé la vie.

Blottis sous les arbres de la Forêt Noire, Niá les avait gardés au chaud et au sec grâce à des enchantements. Le vent et la neige les avaient assaillis pendant des heures, mais la tempête avait fini par s'assagir, et ils avaient poursuivi leur route. Contrairement à leurs cavaliers, les stoliks étaient faits pour supporter le froid et la neige, si bien que cette nouvelle couche ne les inquiétait pas.

Jeric s'en réjouissait, car ainsi, leurs traces étaient recouvertes.

Il arrêta son stolik en haut d'une colline, contemplant Destovich et la ville prospère nichée en son centre : Kleider, où Stovich avait vécu et géré la plus grande enclave et mine de skal de Corinthe. Derrière se dressait l'arête sud des montagnes de la Serra, une magnifique chaîne qui s'étendait plein nord jusqu'à la limite de la Province et se terminait au pont de la Traverse, constituant une frontière naturelle entre les Phalanges et Davros qui se rejoignaient au niveau de Kleider.

Raison pour laquelle Stovich avait toujours eu une armée bien approvisionnée et nourrie.

Jeric avait contourné ces montagnes avec Braddok et Gerald pour se rendre dans les Landes Sauvages, mais c'était avant l'hiver. À présent, elles étaient ensevelies sous la neige, tout comme Kleider et les environs.

Un petit mur de pierre et de skal ceignait la ville, et de hautes cheminées exhalaient des volutes de fumée. Des tours surveillaient les deux côtés de la porte principale, qui restait ouverte dans l'attente d'un maître qui ne reviendrait jamais.

Jeric n'aimait pas être porteur de mauvaises nouvelles. Sa relation avec Stovich avait certes été compliquée, mais les habitants de Destovich respectaient leur vieux jarl, et son frère ne s'en remettrait jamais.

Braddok immobilisa sa monture à côté de Jeric. La neige saupoudrait ses sourcils et sa barbe, et ses joues étaient gercées par le froid.

— Tu as toujours la longue-vue, Chez ? demanda Jeric.

Une seconde plus tard, il extirpa l'instrument et Jeric le porta à son œil.

— Alors ? fit Braddok.

— Pas de Breverans en vue.

Jeric rendit la longue-vue à Chez, puis il fit claquer sa langue et lança son cheval au galop.

Ils traversèrent le terrain découvert, projetant des mottes de neige derrière eux. L'air hivernal brûlait les yeux et le nez de Jeric, lui engourdisant les doigts, mais la vue de Kleider était comme un feu pour son âme, et il talonna sa monture de plus belle. Des silhouettes apparurent au sommet des tours, se rassemblant à mesure qu'elles repéraient les nouveaux arrivants, mais la porte ne se referma pas. Jeric ralentit son allure pour la franchir et s'arrêta à l'intérieur de l'enceinte.

Où une vingtaine de gardes les attendaient de pied ferme, épées et lances dehors.

Jeric leva les mains en signe d'apaisement alors que le reste de son groupe s'arrêtait derrière lui.

— Votre Grâce... ? dit soudain un homme depuis la horde.

Jeric suivit la voix et faillit soupirer de soulagement. Tout juste sorti de l'adolescence, Fyrok était la nouvelle recrue la plus prometteuse de Grag Beryn le chasseur. Par tous les dieux, il espérait que Tallyn était lui aussi dans les parages.

— C'est votre roi. Rangez vos épées, aboya Fyrok en bousculant les gardes restants.

Aussitôt, on abaissa les armes et Jeric sauta au bas de son stolik, ignorant l'explosion de douleur qui traversa sa jambe blessée. L'enchantement de Niá se dissipait.

— Tallyn est avec vous ? demanda-t-il d'une voix crispée.

— Oui, Votre Grâce, répondit Fyrok en jetant un coup d'œil aux nouveaux-venus. Grag et lui sont partis manger un bout à la caserne. Nous sommes rentrés il y a une heure.

Fyrok remarqua la jambe de Jeric, puis son attention se porta sur son stolik, plus précisément son absence de selle. L'inquiétude creusa les coins de sa bouche et il se tourna vers les gardes encore troublés pour lancer d'un ton agacé :

— Occupez-vous des montures, allez !

Un malin, celui-là, et il avait du cran. Si Fyrok en avait assez de chasser pour Grag, peut-être envisagerait-il de travailler directement pour Jeric ? On pouvait toujours apprendre à un homme à se battre, mais pas à rester fidèle à ses convictions. Les compagnons de cette trempe étaient d'autant plus rares. Et infiniment plus précieux.

Jeric remit son stolik à un homme aux cheveux grisonnants et à l'armure corinthienne élimée, tandis que Braddok et les autres abandonnaient les leurs.

— Que s'est-il passé, Votre Grâce ? chuchota Fyrok à Jeric, qui jeta un regard furtif autour de lui.

— Pas ici.

Fyrok fronça les sourcils, hocha la tête, puis demanda :

— Il y a de quoi manger, Votre Grâce.

— Je *meurs* de faim, intervint Chez.

Fyrok salua ce dernier par un clin d'œil avant de se retourner vers Jeric, leur faisant signe de le suivre.

— Allons voir Tallyn.

Ils traversèrent la ville à un rythme soutenu, attirant les regards, à la fois curieux et méfiants. Ils croisèrent le chemin d'un groupe d'enfants qui tapaient dans un petit seau de l'autre côté de la rue. En les voyant approcher, ils attrapèrent leur seau et s'écartèrent

du chemin, tout en dévisageant Jeric et son entourage. Des chuchotements les suivaient partout.

— La chasse à l'Ombre a-t-elle été productive ? demanda Jeric à leur guide.

— Très. Nous avons suivi une meute d'Ombres dans les montagnes de la Serra. À l'est de Vongrüt.

C'était le territoire de Stykken. Jeric se souvint de la lettre qu'il avait envoyée.

— Stykken est au courant ? demanda-t-il.

— Nous l'avons intercepté sur la route du retour.

Jeric coula un regard au jeune homme, qui hocha la tête.

— Il suivait la même meute, mais il retourne en ce moment même à Vongrüt pour renforcer leurs défenses.

Ils tournèrent au coin de la rue. Cette section de la ville était marquée par une large fosse dans le sol : la plus grande mine de skal de Corinthe. Un chemin serpentait le long de la paroi, de haut en bas, emprunté par des esclaves sol veloriens arrachant le précieux minerai du ventre sombre de la Terre dans une symphonie de burins, de chariots roulants et de poulies gémissantes. C'était le bruit du labeur, de la sueur, du sang et de la souffrance.

Jeric repéra les patrouilles ainsi que quelques sentinelles sur les différents niveaux des trois tours de guet, alertes devant cette gueule béante regorgeant des richesses les plus convoitées de Corinthe – des richesses dont les Sol Veloriens ne profitaient en rien.

Jeric avait libéré les esclaves de Descieux, mais Stovich avait refusé d'en faire de même. *Trouvez-moi trois cents hommes prêts à travailler dans les mines en échange d'un salaire nul, et peut-être y réfléchirai-je*, lui avait-il dit.

Sur la rampe, un adolescent dégingandé, trop peu vêtu pour résister à l'assaut du froid, poussait une brouette hors du gouffre de la mine. Elle oscillait et grinçait, croulant sous les pierres, tandis que le garçon peinait à l'empêcher de basculer par-dessus le bord. Il y avait des taches de sang noir sur le dos du garçon.

— Votre Grâce.

C'était Fyrok, une demi-douzaine de pas devant Jeric avec

Jenyá, Niá et le reste de la meute.

Jeric se rendit compte qu'il s'était arrêté et que Niá le fixait avec attention.

— J'aimerais m'entretenir avec Hax, dit-il.

Hax était le frère de Stovich, son commandant en second. C'était lui qui supervisait Kleider et tout Destovich en l'absence du jarl.

— Il était avec Grag et Tallyn quand je suis parti, répondit Fyrok.

Jeric détourna son attention du garçon et des mines pour rejoindre les autres. Fyrok les conduisit jusqu'à un large bâtiment bas dont il ouvrit la porte, les conviant à entrer. Jeric passa le premier, se faufilant sous le linteau, et déboucha dans une pièce contenant trois tables, un comptoir où une femme empilait des plats, et un énorme foyer dont le feu puissant chassait le froid. L'air sentait le cèdre et la viande fumée, et l'estomac de Jeric gronda.

Des têtes se levèrent autour de la table : Grag Beryn, Tallyn – loués soient les dieux – et un homme trapu d'âge moyen que Jeric reconnut comme étant Hax. Grands dieux, il ressemblait tant à Stovich que Jeric était incapable de le regarder sans voir la tête coupée que Kormand avait jetée sur le sol de sa cellule.

À sa vue, les trois hommes s'interrompirent et Hax se leva.

— Votre Grâce. J'ignorais votre venue.

Grag se leva, lui aussi, mais Tallyn resta assis, son unique œil clair fixé sur Jeric tandis que Fyrok refermait la porte.

— Marta, dis aux cuisiniers de s'activer pour leur roi, héla Fyrok.

La femme au comptoir – Marta – laissa tomber la tasse en bois qu'elle était en train d'huiler, puis poussa un petit cri et s'empressa de la ramasser par terre. Son regard se posa enfin sur Jeric. Ses joues s'embrasèrent et elle inclina la tête avant de se précipiter par une porte de service.

— Où est mon frère ? demanda Hax.

Jeric ne put répondre, et face à ce silence, le sang quitta lentement le visage de Hax.

— Il est mort, dit enfin Jeric.

Hax resta parfaitement immobile.

— Il a été tué par des Breverans en chemin. Kormand a pris Descieux.

Les mots de Jeric furent accueillis par un long et lourd silence.

— Comment diable ont-ils passé le mur ? demanda Grag avec incrédulité.

— Ils n'ont pas eu besoin de le faire, répondit Jeric à son fidèle chasseur. Hersir leur a ouvert.

Grag passa une main sur son visage.

— Et Lady Kyrinne ? demanda Hax, comme s'il craignait la réponse.

— Elle va parfaitement bien, fit Jeric avec un rire sombre, s'adossant au comptoir pour soulager sa jambe. Elle s'y trouve en ce moment même. Sans doute en train d'arranger sa nouvelle chambre à coucher avec ce porc de Breveran.

À ces mots, les trois hommes montrèrent divers degrés de surprise.

Jeric saisit distraitemment la tasse que Marta avait huilée.

— Il semble que son père n'était pas le seul à ourdir des complots.

Il posa la tasse et regarda Hax droit dans les yeux – pour voir s'il était au courant des tractations de son frère. Il avait besoin de connaître l'étendue des racines de la trahison de Kyrinne.

Hax blêmit.

— Vous saviez pour Kyrinne ? demanda Jeric d'une voix grave.

— Non, je le jure.

Hax secoua la tête, l'air hébété, en se rasseyant. Il se passa les deux mains sur le visage et se massa les tempes.

— Je savais que Stovich commerçait avec Brevera, mais par tous les dieux...

— Vous le saviez et vous n'avez rien dit.

— C'est mon frère. Et notre peuple était dans le besoin.

Jeric tapa du poing sur le comptoir, faisant cliqueter la vaisselle et sursauter Hax, qui ne fut pas le seul.

— Vous avez vendu Corinthe à Brevera, imbécile. J'ai fait lapider des hommes pour moins que ça. La *seule* raison pour laquelle vous respirez encore, c'est que je ne peux pas me permettre de perdre plus d'hommes.

Hax pinça les lèvres et détourna le regard. Le silence s'étira ; une braise éclata dans l'âtre.

Ce fut Tallyn qui le rompit :

— Racontez-nous.

Jeric rapporta alors ce qu'il put tandis que les autres comblaient les lacunes de son récit. Marta s'en retourna avec des plateaux de pains et de ragoût, dont ils se rassasièrent pendant que Jeric continuait. Hax semblait particulièrement troublé par les nouvelles concernant Azir. Il avait eu vent de l'affaire d'Astrid à Descieux ainsi qu'à Trier, mais il ignorait le retour d'Azir. Tout son corps s'affaissa sous le poids de la défaite, et du chagrin.

— C'est pourquoi, lui révéla Jeric, j'ai besoin de toutes les ressources dont dispose Destovich pour m'aider à reprendre Descieux à cet usurpateur breveran, afin que Corinthe puisse s'opposer à Azir.

Et avec un peu de chance, il pourrait sauver Imari.

Hax soupira tout en se frottant les tempes.

— C'est un foutu cauchemar.

Il suspendit son geste pour regarder Jeric.

— Nous sommes en plein hiver. Une guerre ne sera pas à notre avantage.

— Vous auriez peut-être dû y penser *avant* de me voler.

Les joues de Hax virèrent au cramoisi.

— La mort de mon frère va frapper durement le peuple, et maintenant vous leur demandez de combattre Azir Mubarék et ses Mo'Ruk ? se lamenta-t-il en secouant la tête.

— Quel optimisme... lança Braddok, goguenard.

Il prit une gorgée d'akavit, mais faillit s'étouffer lorsque Jenya frappa sa coupe.

Jeric sourit de toutes ses dents.

— Peut-être que les ruses ayant persuadé Kormand de vous faire confiance vous aideront aussi à persuader votre propre peuple.

Hax se hérissa.

— Et si Kormand a des Liagés à son service ? S'il est allié à Azir, comme vous le dites, il est fort probable qu'il en possède dans ses rangs, et nous n'avons plus les moyens de combattre leur espèce, punctua-t-il d'un regard lourd de sens vers son roi.

— Nous ne sommes pas impuissants, répliqua-t-il en faisant un geste vers Tallyn et Niá.

— Deux Liagés ne vont pas renverser le cours des choses, tout puissants soient-ils.

— *Celle-ci* a réussi à nous faire sortir en douce de Descieux.

— Simple chance ; l'adversaire a été négligent, rétorqua Hax. Il est préférable de fortifier nos défenses ici. D'attendre que l'hiver passe...

— Non.

Hax se pencha en avant ; le bois craqua.

— Je sais que vous êtes impatient de récupérer Descieux, mais les ressources et la main-d'œuvre sont *ici*...

— Kleider n'est pas faite pour supporter un siège, et vous le savez.

— Alors, attendez au moins que la neige fonde !

Jeric repoussa le comptoir et se redressa de toute sa hauteur. En réaction, Hax se replia sur lui-même. La table devint silencieuse, et lorsque Jeric prit la parole, sa voix était dangereusement grave.

— Des femmes et des enfants corinthiens sont prisonniers de Descieux, tous soumis aux caprices d'un homme qui a carbonisé une ville entière juste pour prouver qu'il en était capable. Ils ne survivront pas à l'hiver, et Azir n'attendra pas que cette foutue neige dégèle. Notre unique chance est de forcer les défenses de Descieux, sinon les Provinces sont déjà perdues.

Jeric ne put s'empêcher de penser qu'Imari avait vu juste en l'incitant à tendre la main à Brom Stykken. Il regrettait seulement de ne pas lui avoir écrit plus tôt, car ils avaient besoin de toute l'aide disponible.

— Le Loup a raison, intervint Tallyn en troublant le silence. Nous avons besoin de la position de Descieux, de ses murailles et de

tous les enchantements forgés dans son enveloppe. Kleider ne résistera pas à Azir, et il viendra ; c'est juste une question de temps.

Le chef se renfonça dans sa chaise. Le bras tendu sur la table, il tambourinait du bout des doigts.

— Comme Descieux est si merveilleusement fortifiée, comment, au juste, recommandez-vous de la reprendre sans subir de lourdes pertes, *Votre Grâce* ?

Jeric dévoila ses canines.

— De la même façon qu'on me l'a enlevée.

Hax en resta pantois, et ses doigts cessèrent de marteler la table.

— Vous pensez que Lady Kyrinne va revenir ?

Jeric eut un rire sans joie.

— Non, mais je me charge des détails. Faites simplement en sorte que nous ayons suffisamment d'armes.

— Mes foutus galeux ne peuvent pas travailler plus vite, pesta Hax.

Niá se crispa.

Jeric s'en aperçut et se tourna brièvement vers le second de Kleider, avant de se presser vers la sortie.

— Où allez-vous ? lui lança Hax.

Faire quelque chose que j'aurais dû faire il y a longtemps, pensa Jeric. Mais il se contenta de répondre :

— Me promener.

Il ouvrit la porte et sortit dans le froid glacial.

Chapitre 36

Aux yeux d'Imari, la semaine suivante s'écoula dans une brume monotone de journées et de nuits, de longues chevauchées entrecoupées de brefs instants de répit. Su'Vi les conduisait vers le sud, le long de la rive orientale de la Creuse. Bientôt, la neige céda la place à un gazon brunâtre, puis au sable, l'air perdit son mordant, et Imari sut qu'ils avaient atteint Istra.

Su'Vi les guida au travers du Majutén, le même désert où elle s'était aventurée avec Ricón quelques mois plus tôt. Ce voyage avait été bien différent, à l'époque, plein de promesses et d'espoirs. De lumière aussi.

À présent, Imari ne ressentait que les ténèbres.

Ils envahissaient tous ses moments d'éveil et régissaient tous ses rêves, car il n'y avait pas de lumière dans son âme. Les menottes l'en avaient séparée, et Imari ne s'était jamais sentie aussi seule.

Alors qu'ils traversaient le vaste océan de sable, l'attention d'Imari fut attirée vers l'ouest, où un panache de fumée sombre s'élevait au-dessus de Solán, la ville de la roiesse Avinyar. La nuée noire formait une colonne qui dévorait le ciel. Bien qu'elle ne puisse pas voir la ville au loin, elle savait qu'il y avait eu bataille, et qu'Avinyar avait perdu. Des conversations éparées entre Hersir et Karra, Imari avait appris que les forces d'Azir se déployaient dans tout Istra, prenant ceux qu'elles pouvaient ajouter à leurs effectifs et brûlant le reste. Cette fumée noire était la dernière balise de désespoir de la roiesse, son avertissement au monde, son drapeau de reddition couleur cendres : tel est votre avenir, disait-il. Il n'y aura pas de pitié. Fuyez, disparaissez tant que vous le pouvez.

Imari tourna la tête pour croiser le regard de Su'Vi.

Elle n'aimait pas ses yeux. Ils étaient sombres comme les ténèbres qui encombraient toujours son champ de vision. Et si elle soutenait trop longtemps son regard, elle risquait d'être avalée tout entière.

Imari se recentra sur le paysage droit devant, mais le panache au-dessus de Solán n'était pas le dernier. Elle en repéra au moins deux autres avant qu'ils n'atteignent enfin l'autre côté du Majutén et l'ouverture de la vallée de Trier. Là où Imari s'était arrêtée avec Ricón et avait posé les yeux sur Vondar pour la première fois en dix ans.

Il n'en restait plus grand-chose, à présent.

La fumée avait disparu, mais le feu de Kazak avait détruit sa ville. Ne subsistait qu'une cicatrice sur la terre calcinée, ses tours d'un blanc autrefois immaculé sourdant du sol à l'image de côtes fracturées. Vondar lui-même demeurait, intact, même si le combat l'avait carbonisé, mutilant sauvagement son visage, et que tous les bâtiments environnants étaient tombés à ses pieds. Désormais, le palais était comme une pierre tombale solitaire marquant la sépulture d'un empire autrefois grandiose.

Au devant de cette scène de désolation se trouvait un groupe de crucifix, similaire en tous points à celui qui ornait la muraille de Descieux avant que Jeric ne le détruise. Le jardin macabre de la mort, où des esclaves sol veloriens avaient été crucifiés et abandonnés aux corbeaux.

Or cette fois, ce n'étaient pas des Sol Veloriens, mais des citoyens d'Istaraa. Des hommes, des femmes.

Un enfant.

Une fois de plus, Imari ressentit une bouffée d'émotion, une soudaine pression, mais les menottes liagées la continrent, entravant momentanément sa respiration.

L'enchanteresse avançait toujours tandis que Hersir et Karra, immobiles, contemplaient ce qui avait été la gloire d'Istaraa. Il y eut un moment de silence, une sorte de sinistre révérence devant le genre de pouvoir capable de détruire un monument antique.

Karra jeta un œil à son compagnon, de l'incertitude plein les yeux, puis elle fit claquer sa langue et exhorta son cheval à suivre Su'Vi. Hersir leur emboîta le pas un peu plus tard.

Pourtant, Imari ne pipa mot.

Ils traversèrent la vallée, passant devant les crucifix ensanglantés et les vautours se repaissant de chair, pour s'engager sur

d'anciens champs qui n'étaient plus que des plaques de terre brûlée. Certains fumaient encore. Ils atteignirent la limite de la ville, où cinq Sol Veloriens gardaient l'entrée d'une arche brisée. Ils s'agenouillèrent devant la Mo'Ruk lorsqu'elle passa au trot, mais levèrent un œil intrigué sur les trois cavaliers suivants – Imari, en particulier, et les menottes qui luisaient faiblement à ses poignets.

Une foule commença à se rassembler alors que la nouvelle du retour de Su'Vi se répandait comme une traînée de poudre. Tous étaient sol veloriens, remarqua Imari, une partie de l'armée qu'Azir avait amenée avec lui et qui grandissait rapidement, à mesure que de nouvelles villes étaient détruites. Ils avaient élu domicile dans les décombres, construisant des édifices de piètre qualité le long des rues dégagées pour permettre la circulation. Imari ne doutait pas de la contribution des Liagés.

Et de celle des citoyens istraans de Trier.

Ces derniers avaient été enchaînés, et Imari en aperçut un certain nombre, occupés qui à fouiller dans les décombres, qui à rebâtir sous la surveillance de gardes sol veloriens.

Imari se demanda si, tout compte fait, les crucifiés n'avaient pas eu plus de chance.

Ils atteignirent enfin la porte du palais, béante comme une mâchoire brisée. Azir n'avait pas retiré les têtes coupées des piques au-dessus du portail, mais il n'en restait plus que des os.

Même sans son enveloppe, elle savait où était son père.

Elle déglutit péniblement et inspira avec peine tant ses poumons étaient comprimés.

Su'Vi descendit de cheval devant la porte et une Sol Velorienne armée s'inclina, emmenant sa monture tandis que Su'Vi faisait signe à Hersir et Karra de la suivre.

Le Stryker n'avait pas l'air à son aise. Il était le seul Corinthien dans cette ville. Son teint clair trahissait son statut d'étranger, et les Sol Veloriens lui jetaient des regards sombres, sans toutefois intervenir. Comme Imari, il appartenait à Su'Vi, et quoi qu'ils puissent détester chez les Corinthiens, ils craignaient davantage les réprimandes d'une Mo'Ruk.

Su'Vi gravit les marches et pénétra dans Vondar, le petit groupe sur ses talons. Le sang maculait encore les carreaux par endroits, et tous les palmiers en pot avaient disparu. Les couloirs donnaient ainsi l'impression d'être larges, vides et sans couleur, comme les catacombes. D'autres Sol Veloriens armés s'arrêtèrent et s'inclinèrent devant Su'Vi, dévisageant Imari et son escorte. L'enchanteresse les fit passer sous une arche conduisant à la Grand'salle, protégée par des Sol Veloriens lourdement armés. À l'approche de l'enchanteresse, ils se mirent au garde-à-vous, s'inclinant dans un concert de « *a'prior* Su'Vi ».

Cette dernière ne disait toujours rien. Elle ne s'arrêta pas, ne toucha pas les portes qui s'ouvrirent pour la laisser passer. Sans autre choix, Imari la suivit, avec Hersir et Karra. Les sentinelles regardèrent les portes se refermer derrière eux.

La dernière fois que la zurina avait mis les pieds dans cette pièce, c'était pour affronter le Conseil de son père, qui ne parvenait pas à se décider quant au moyen de la réintroduire dans la société. À présent, il n'y avait pas de soleil pour colorer la salle, pas de vent provenant du désert pour lui apporter de la chaleur. Deux candélabres brûlaient piteusement, de part et d'autre de ce qui avait été le trône de son père – insuffisants pour dissiper les ombres qui s'y étaient installées.

Une créature surgit de la pénombre, près de l'estrade, et s'avança dans le faible halo formé par la lumière des bougies.

Astrid.

Non, la légion, portant la peau d'Astrid et souriant à travers ses lèvres fendues et ensanglantées. Imari sentit une bouffée d'émotions pousser à nouveau contre sa poitrine alors qu'elle se souvenait d'Astrid autrefois. Ses longs cheveux soyeux blond ardent, ses pommettes hautes et les yeux bleus de Jeric. Ils n'étaient plus que deux flaqes d'un noir changeant désormais, et tous ses cheveux avaient disparu, son cuir chevelu couvert de cicatrices et de croûtes comme si elle l'avait arraché. Sa peau était tendue telle une fine pellicule sur ses os saillants – au niveau des genoux, la peau s'était même complètement détachée, laissant apparaître des rotules blanches

–, et son pied droit était tordu, formant un angle perpendiculaire avec l'articulation de la cheville. Un seul élément conférait un peu de corps à l'enveloppe d'Astrid : la légion qui serpentait sous sa peau, créant un volume artificiel et donnant à ses traits une apparence difforme.

Mais cette fois, Kaï n'était pas enchaîné à elle. Imari ne le voyait nulle part.

— Su'Vi, fit une voix rauque alors qu'une silhouette apparaissait au balcon. Je t'attendais.

C'était Lestra, la voyante Mo'Ruk d'Azir, qui avait arraché à Imari tous ses souvenirs rien qu'en la touchant.

Imari tressaillit, saisie d'une peur viscérale, mais sous l'effet des menottes liagées, son sang se mua en bouillie, ses appréhensions noyées dans la glace.

Lestra n'était pas seule. Un homme et une femme en toge se tenaient à ses côtés, tous deux sol veloriens. Ils n'étaient pas armés, mais les glyphes sur leur visage et sur chaque parcelle de peau exposée indiquaient qu'il s'agissait de Liagés.

Imari se demandait combien Azir en avait à son service, à présent.

— Mon seigneur est-il revenu ? demanda Su'Vi.

Lestra s'arrêta devant eux, les deux autres Liagés à ses côtés.

— Pas encore.

Ses yeux inhumains, d'un blanc laiteux, se posèrent sur Imari.

— Ça ne saurait tarder.

Lestra prononça ces derniers mots distraitement, comme si elle était témoin de l'événement futur en temps réel. Elle tourna ensuite la tête vers le Liagé, un homme à la carrure fragile et à l'expression peu amène.

— Trouve un endroit où les Provinciaux pourront attendre le retour de mon seigneur.

L'homme inclina la tête en annonçant :

— Par ici.

Mais Hersir et Karra ne le suivirent pas ; ils n'avaient pas conscience qu'on leur avait adressé la parole.

— Ils ne parlent pas sol velorien, dit Imari dans sa langue.

Lestra la fixa de son regard laiteux et glaçant.

— Suivez Vyzra jusqu'à vos chambres, où vous attendrez le retour de mon seigneur, traduisit Su'Vi en langue commune.

La compréhension transparut sur le visage de Karra. Hersir, lui, se raidit ; manifestement, il ne s'attendait pas à rester à Trier.

L'imbécile. Quand on faisait un pacte avec le diable, il ne fallait pas s'attendre à ce que celui-ci joue selon d'autres règles que les siennes.

Vyzra fit signe à Karra et Hersir de passer devant, ce qu'ils firent – Hersir, à contrecœur –, laissant Imari avec les deux Mo'Ruk et la Liagée.

— Enlève-lui ses menottes, dit Lestra à Su'Vi.

Un mot, un souffle. Les menottes s'ouvrirent dans un cliquetis et Su'Vi les récupéra avant qu'elles ne tombent, mais elle ne rattrapa pas Imari, qui s'effondra à genoux.

Le Shah inonda son corps comme un barrage qui cédait, et l'eau chaude déferla avec fureur, reprenant ses droits. Imari crispa les mains sur sa poitrine et hoqueta, peinant à reprendre son souffle tandis que ses poumons se remplissaient.

Et se remplissaient.

Tous ses sens étaient en éveil. Elle voyait le moindre détail, pouvait entendre chaque respiration, chaque battement de cœur à ses oreilles – même ceux des gardes postés derrière les portes. Le monde, étouffé ces deux dernières semaines, criait soudain sur toutes les octaves, d'un seul coup. C'était une symphonie de notes, de percussions et d'étoiles, et Imari plaqua les mains sur ses oreilles pour essayer d'en étouffer la cacophonie.

Enfin, la marée s'assagit, le flot s'affaiblit et les cris furent réduits à une douce chanson. Imari prit une profonde inspiration puis baissa les mains. Elle pouvait encore entendre chaque battement de cœur, chaque inspiration, mais ce n'était qu'un bruit de fond, à présent.

Elle leva les yeux vers Su'Vi, et sans les menottes, sa rage se raviva. Elle ouvrit la bouche et commença à chanter.

À peine les notes désespérées eurent-elles quitté ses lèvres

qu'une force invisible s'abattit sur sa poitrine, la projetant en arrière. Elle glissa sur les dalles pour aller heurter une colonne. Le choc lui coupa le souffle. La douleur remonta le long de son dos alors qu'elle se mettait à quatre pattes, haletant pour retrouver l'air qu'elle avait perdu, mais la Liagée était là, une main levée, prête à lancer un autre sort.

C'était donc une gardienne. L'assurance de Lestra.

Soudain, la Mo'Ruk fut sur elle. Elle attrapa le menton d'Imari d'une main de fer et le monde disparut alentour.

Comme auparavant, elle fut projetée dans un flou temporel, essorée comme un linge humide tandis que ses précieux souvenirs s'égouttaient sur les carreaux.

Elle revit la fuite d'Azir à l'arbre, la mort de Jeric. Elle se vit le ranimer, puis s'effondrer à son tour. Lestra passa au crible chaque instant qui avait suivi. La grotte cachée à Av'Assi, et tous les moments passés avec Jeric, dans l'intimité de leur chambre à coucher. Lestra la pressurait toujours plus, concentrée sur chaque visage dans cette salle du Conseil, le soir où Imari avait demandé l'aide des survivants sols veloriens. Enfin, son attention s'attarda sur Mazz et les clochettes qu'il lui avait données.

Dans le monde réel, Lestra lui serra plus fort le menton.

Le temps s'accéléra pendant leur voyage jusqu'à Liri, où Lestra fit une pause pour observer les monstres qui les avaient attaqués, puis jusqu'à la Dame et le feu de Kazak.

Là, Lestra ralentit, examinant chaque seconde tandis qu'Imari comblait le large écart entre le gardien et elle à travers le Shah.

Lestra revint en arrière, analysant de nouveau la scène.

Le temps s'envola une fois de plus, jusqu'à Gilder puis Descieux, et d'autres moments qu'Imari ne voulait partager avec personne d'autre que Jeric.

Jusqu'au tunnel qu'Imari avait trouvé et cette étrange impulsion lumineuse.

Lestra s'y arrêta également, figeant l'image comme un portrait à observer, le détaillant sous toutes ses coutures, puis le temps se remit à défiler dans un tourbillon de couleurs. Il se fondit en un imbroglio

de visages et de sons, pour se terminer par la trahison de Kyrinne.

Enfin, Lestra lâcha prise.

Imari s'effondra sur les carreaux froids, la respiration sifflante, étourdie, puis elle régurgita. Lorsqu'elle eut rendu tout ce qu'elle pouvait, on ramena ses mains devant elle, et les menottes liagées claquèrent autour de ses poignets une nouvelle fois. La glace lui inonda le sang, la coupant du Shah, et son monde redevint terne et silencieux. D'autres mains lui empoignèrent les bras pour la hisser sur ses pieds – deux Sol Veloriens – et la traîner derrière Su'Vi qui se dirigeait vers la porte.

Imari était à peine consciente de ce qui l'entourait alors qu'elle titubait le long des couloirs du palais, uniquement soutenue par son escorte. Sa conscience était toujours suspendue entre le passé et le présent, son monde actuel déformé par les incursions envahissantes du passé.

Lorsque la Mo'Ruk bifurqua, Imari aperçut l'escalier sombre et sinueux menant aux cachots de Vondar. Contrainte et prisonnière de deux colosses liagés, elle n'eut d'autre choix que d'obtempérer. Elle descendit les escaliers en titubant jusqu'au corridor que Su'Vi avait éclairé d'une sphère de lumière blanche bleutée. L'enchanteresse fit un autre geste et une lourde porte doublée de barres de fer pivota vers l'extérieur.

— Jetez-y la sulaziér, ordonna Su'Vi.

Imari ouvrit la bouche pour protester, mais rien ne sortit. Elle fut poussée à l'intérieur et la porte se referma dans l'obscurité.

Imari s'affaissa contre la porte, écoutant le bruit de leurs pas décroître jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre son que celui de sa propre respiration irrégulière. C'est alors qu'Imari perçut un autre souffle, en décalage avec le sien.

Elle n'était pas seule.

Chapitre 37

L'après-midi touchait à sa fin. Un jeune garçon s'appliquait à allumer les lanternes du village, et un vent froid et mordant accompagnait Jeric le long des rues tentaculaires de Kleider. Des flocons de neige fraîche tourbillonnaient, recouvrant les centaines d'empreintes qui jalonnaient les chemins blancs.

— Vous marchez comme un homme qui a une destination en tête, observa Hax en le rattrapant.

Jeric ne fit aucun commentaire alors que leurs bottes s'enfonçaient dans la poudreuse ou les congères plus anciennes. Ce ne fut qu'au dernier moment que Hax comprit où Jeric se rendait.

— Vous ne me faites pas confiance, c'est ça ? demanda-t-il alors qu'ils approchaient de la tour de guet principale de la mine. Je jure devant les dieux qu'ils font des heures supplémentaires depuis que mon frère a appris que l'armurerie de Descieux avait été vidée. Je ne peux pas vous donner les chiffres exacts, mais Meneike devrait pouvoir vous les fournir.

Jeric se planta au pied de la tour, où deux gardes les interceptèrent. Ils firent un signe de tête à Hax, mais leur attention se porta sur la grande silhouette imposante à ses côtés.

Apparemment, ils n'étaient pas présents lorsque Fyrok avait fait les présentations à la porte.

— Respect à Sa Majesté, le roi Jeric Angevin, ordonna Hax.

La méfiance des hommes se changea en stupeur, et ils s'inclinèrent, marmonnant à la hâte :

— Votre Grâce.

— Qui est le responsable ici ? demanda Jeric.

— Euh, Meneike, répondit l'un d'eux, la tête toujours basse. Il est à la forge, mais je peux...

— Je voulais dire : qui s'occupe de vos ouvriers ?

Hax fronça les sourcils.

— Roryn, Votre Grâce.

Roryn. Jeric connaissait cet homme. Pas très bien, mais suffisamment pour savoir qu'il n'avait aucune envie de faire plus ample connaissance. Malheureusement pour lui, c'était généralement à ces hommes-là qu'il avait affaire.

— Où puis-je le trouver ?

— Ici même, Votre Grâce, fit une voix d'en haut, qui appartenait à un homme corpulent aux cheveux bruns grisonnants, nez crochu et manteau corinthien élimé.

L'homme commença à descendre l'échelle de la tour tandis que les gardes sur la plate-forme assistaient à leur échange par-dessus la balustrade.

Roryn sauta les deux derniers échelons, essuya la neige de ses mains sur sa poitrine et s'arrêta devant Jeric. Il avait l'air plus avenant que dans ses souvenirs.

— En quoi puis-je vous être utile, Votre Grâce ? demanda-t-il.

— Rassemblez vos ouvriers, fit Jeric en désignant la fosse à skal. J'ai à leur parler.

Le superviseur sembla perplexe devant cet ordre, mais Hax hocha la tête, et en moins d'une demi-heure, tous les hommes, femmes et enfants qui travaillaient à la mine s'étaient entassés à l'entrée du gouffre, agglutinés sur sa rampe sinueuse. Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde dehors, si bien que d'autres attendaient à l'intérieur. Jeric en compta près de deux cents au total. Quelque part, un bébé pleurait. Tous le regardaient avec des yeux fatigués, sans se soucier du vent qui malmenait leurs vêtements fins et mordait leur peau exposée. Jeric n'était qu'un autre geôlier, et ils le fixaient d'un regard morne, attendant ses ordres.

Cependant, certains savaient exactement qui il était. Il pouvait la voir dans leurs yeux, la haine profonde et brûlante pour ce Roi Loup qui avait placé sa valeur si haut au-dessus de la leur.

Jeric entreprit de descendre la rampe.

— Votre Grâce... ? lança Hax derrière lui.

Mais Jeric poursuivit son chemin et les Sol Veloriens s'écartèrent, confus, tandis qu'il se frayait un chemin parmi la foule

jusqu'à l'endroit où le gouffre se changeait en boyau, à l'entrée de la galerie.

Là, il était l'égal du plus petit d'entre eux.

Tous le contemplaient avec méfiance – et Hax avec perplexité. Enfin, Jeric se mit à genoux et baissa la tête.

Le silence régnait alentour, jusqu'à ce qu'une violente bourrasque se mette à hurler et à se tordre autour de lui, projetant des éclats de glace et de neige sur son visage. C'était la pire posture à adopter en cet instant pour Corinthe, mais il le fallait.

Il aurait dû le faire depuis très longtemps.

Alors, voilà par où il allait commencer.

— Je mérite la mort pour ce que j'ai fait subir à votre peuple.

Les plus proches échangèrent des coups d'œil furtifs, d'autres des chuchotements. Certains connaissaient son identité, mais à la confusion générale, il comprit que beaucoup l'ignoraient encore.

Il allait d'abord corriger cette lacune, assumant les torts qu'il avait causés.

— Je suis Jeric Obery Sal Angevin, continua-t-il. Le Loup et désormais nouveau roi de Corinthe.

Une chape de silence s'abattit sur la foule à cet aveu, et Jeric croisa le regard flamboyant d'un homme. Du coin de l'œil, il aperçut Braddok et les autres qui observaient depuis le bord de la fosse peu profonde. Quant à Hax et Roryn, ils l'avaient suivi, visiblement déconcertés mais réticents à interrompre leur roi.

Du moins, pas tout de suite.

— Je sais que je ne peux pas réparer mes erreurs, ajouta Jeric, sentant le froid s'infiltrer à travers le genou de son pantalon. Aucune excuse ne sera jamais suffisante pour laver les péchés que j'ai commis contre vous.

Il s'arrêta pour reprendre sa respiration, soudain submergé par tous ses péchés, chaque souvenir atroce.

Le bébé pleura à nouveau et sa mère essaya d'étouffer les sanglots.

— Si je pouvais revenir en arrière et changer le cours de ma vie, je le ferais, avoua-t-il sans s'adresser à qui que ce soit en

particulier. Mais c'est impossible. Je ne peux qu'aller de l'avant et espérer que le reste de ma vie n'en reflétera pas le début, sauf à mettre en évidence combien j'avais tort.

Jeric se soumit à chaque visage, l'un après l'autre, refusant de se dérober. Il embrassait leur condamnation, leur haine – après tout, c'était mérité.

— Je déclare sur ce qu'il me reste d'honneur que vous êtes libres de partir mener votre vie. Je vous libère.

Ses paroles se heurtèrent au silence. Même le vent s'apaisa à ce moment, comme si le temps s'était arrêté devant ce message inattendu à la conclusion imprévisible.

L'air effaré, Hax se rapprocha.

— Votre Grâce, vous ne pouvez pas...

— *Vous êtes libres*, répéta Jeric, plus fort cette fois, afin que l'on puisse l'entendre même au fond de la mine. Vous pouvez rester à Corinthe aussi longtemps que vous le souhaitez. Indéfiniment, si vous décidez d'en faire votre foyer, mais vous êtes libres de choisir et libres de *vivre*.

Un murmure hésitant parcourut la foule.

— Mais nous avons besoin d'eux si nous voulons gagner cette guerre ! se hérissa Hax à son oreille.

Jeric se releva si brusquement que l'autre dut reculer d'un bond.

— Libérez les travailleurs, ordonna-t-il.

Roryn ne bougea pas, les yeux rivés sur Jeric comme s'il n'avait pas bien entendu. Comme s'il refusait d'entendre.

— Vous m'avez compris, poursuivit Jeric à voix basse. Dites à vos hommes de les détacher.

Pourtant, Roryn hésitait.

L'expression de Hax était désespérée.

— Votre Grâce, ils sont deux fois plus nombreux que nous, et s'ils...

— *Maintenant, Hax*. Je ne me répéterai pas.

Un muscle se contracta dans la mâchoire du commandant. Pendant cette seconde, Jeric se demanda comment les choses allaient

tourner. Si Hax allait céder – et dans le cas contraire, où il convenait de frapper en premier. Du coin de l'œil, il repéra chaque tour, chaque archer. La position de ses hommes.

Le regard de Hax se porta sur Roryn, et il hocha enfin la tête.

Le superviseur se retourna furieusement et aboya ses ordres. Les gardes mirent un moment à réagir, encore sous le choc, comme des engrenages qui s'éveillent lentement, rouillés par des années d'immobilité. Ils s'avancèrent parmi la foule, commençant à ôter les chaînes des travailleurs, mais ces derniers semblaient trop sonnés pour esquisser le moindre geste.

— Comment ça, Roi Loup ? grogna un Sol Velorien debout devant lui.

Il avait à peu près le même âge que Jeric, mais son corps était amaigri par la malnutrition, ses vêtements trop amples, et des engelures avaient emporté deux de ses doigts.

— Vous nous libérez en plein hiver sans rien d'autre que des haillons.

La femme à ses côtés lui donna un coup de coude dans les côtes, l'exhortant à se taire.

— Où est-on censés aller ? demanda un autre, aussitôt appuyé par quelques hochements de tête.

— Comme je l'ai dit, vous êtes les bienvenus ici jusqu'à ce que le temps vous permette de voyager, leur répondit Jeric, avant d'ajouter, se surprenant lui-même : Ou bien vous pouvez venir avec moi jusqu'à Descieux et m'aider à combattre Azir.

Le couple resta interdit et l'homme jeta un regard noir à Jeric.

— Vous pensez vraiment que nous irons nous battre pour un *chien de corazzi* ?

La foule se chargea d'une énergie nouvelle et un chœur d'objections furieuses alla crescendo, au point que les gardes commencèrent à paraître nerveux.

— Ce « chien de corazzi » essaie de tous nous sauver de Zussa.

À la grande surprise de Jeric, c'était Niá qui avait parlé. Sa voix couvrit le vacarme, claquant comme un fouet sur la foule. Les gens se turent, curieux de voir laquelle des leurs avait pris la parole. Avec

stupéfaction, ils virent la jeune femme descendre la rampe, le pas décidé, pour s'arrêter aux côtés de Jeric.

Son apparition soudaine et inattendue provoqua d'autres murmures, et les ouvriers à l'intérieur de la bouche de la mine se hissèrent sur la pointe des pieds pour mieux voir.

— Comment peux-tu prendre le parti de ce monstre ? cria une femme, pointant vers Jeric un doigt aussi droit qu'une lance.

— Ce « monstre » vous libère.

— Il nous jette en pleine guerre, protesta quelqu'un.

— Nous sommes déjà en guerre, rétorqua Niá. Il essaie seulement d'assurer notre survie.

— Non, il essaie d'assurer *sa* propre survie. Il se fiche bien de nous.

— Et tu crois qu'Azir en a quelque chose à faire ?

— C'est l'un des nôtres, soutint la première femme. Il se bat *pour* nous...

— Il a assassiné mon petit frère ! la coupa Niá avec une émotion si brute que les travailleurs les plus proches eurent un mouvement de recul.

Le silence retomba.

— Je sais que vous êtes en colère, poursuivit Niá, les joues baignées de larmes. Je sais que nos vies nous ont été volées, que notre foyer nous a été enlevé, que nous avons tous perdu tant d'êtres chers. *Je le sais !*

Sa voix chevrotait, ses larmes coulaient, mais personne n'intervint.

— J'étais aussi en colère que vous, croyez-moi. J'ai rejoint Bahdra en espérant que me venger du *corazzi* arrangerait les choses, mais ce faisant, j'ai causé la chute de Trier et d'innombrables morts. C'est à cause de moi que mon petit Saza a disparu, que la dernière chose qu'il a vue, c'était la leje de Bahdra s'infiltrant dans son corps et aspirant sa vie. La même leje qui a assassiné mon oza. Je voulais tant ma liberté et ma vengeance que j'étais prête à suivre quiconque me l'accorderait, même un Mo'Ruk.

Niá fit une pause, reprenant son souffle. Quelques-uns

chuchotèrent.

— Ce n'est pas la voie à suivre, reprit-elle. Azir ne se bat pas pour vous. Il se bat pour lui-même – pour lui seul –, et quiconque l'aidera à conquérir le monde sera ensuite mis au rebut, comme je l'ai été. Mais cet homme, fit Niá en désignant Jeric, ne gagne *rien* à vous libérer.

— Rendre ce qui nous appartient déjà de naissance ne fait pas de lui un héros, objecta un Sol Velorien.

— C'est vrai. Mais en vous libérant maintenant, au moment même où Azir menace notre monde, il place vos vies au-dessus de la sienne.

— Ce sont de jolis mots, *a'deim*, dit l'un d'eux, mais il n'y a rien au monde qui puisse me convaincre de me battre pour un chien de *corazzi*, ponctua-t-il d'un crachat en direction de Jeric avant de tourner les talons.

Un garde allait pour le poursuivre, mais Jeric leva la main.

— Non. Laissez-le partir.

Ainsi enhardis, d'autres le suivirent, et Niá s'affaissa, amèrement déçue.

— Ce n'est pas grave, Niá, la rassura Jeric, encore touché qu'elle ait pris sa défense.

Un muscle tressauta dans sa mâchoire et elle les regarda s'éloigner, la mine grave, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une vingtaine.

Un homme s'approcha. Il devait avoir le même âge que Hiatt, avec un visage affable et des yeux profonds où brillait un feu sol velorien que de nombreuses années et autant de maîtres n'avaient pas réussi à éteindre.

Il s'arrêta à quelques pas de Niá.

Jeric se crispa par habitude, même s'il ne craignait pas vraiment que cet homme fasse du mal à son alliée. Du coin de l'œil, il vit Chez descendre la rampe.

— Je vous connais, dit l'inconnu.

Niá fronça les sourcils.

— Je connais votre visage, reprit-il sans la quitter des yeux,

tandis que Chez se rapprochait de plus en plus. Taran de Bassi, s'exclama-t-il en comprenant soudain. Vous la connaissiez ?

Niá ravala son émotion, et Jeric se demanda pourquoi elle avait omis ce détail lors de son plaidoyer.

— C'était mon oza.

Parmi les derniers affranchis, quelques hoquets de stupeur fusèrent.

— Taran n'avait pas d'enfants, lança quelqu'un.

— Elle avait Fyri, démentit le vieil homme, toujours tourné vers Niá.

Jeric en resta coi, et, d'après les mines étonnées autour de lui, cela ne devait pas être de notoriété publique parmi les Sol Veloriens non plus. Mais l'homme restait résolu et confiant dans son affirmation, et Niá n'essaya pas de l'infirmier. Elle évitait soigneusement le regard de Jeric.

Ainsi, Taran, la vieille enchanteresse d'E'Centro, était la mère de Fyri. *Par tous les dieux...*

Ce qui signifiait que Tolya – la femme qui avait élevé Imari dans les Landes Sauvages, la sœur jumelle de Taran – était la tante de Fyri. Imari devait être liée à cette affaire d'une manière ou d'une autre, mais comment, au juste, Jeric l'ignorait.

— Quel est ton nom, *a'deim* ? demanda le vieillard.

La jeune femme hésita un instant, avant de répondre :

— Niá.

— Ton nom complet, insista-t-il comme s'il connaissait déjà la réponse et souhaitait que tous les autres l'entendent aussi.

Jeric crut que Niá ne répondrait pas, mais enfin, comme une confession, elle dit dans un souffle :

— Niá Astyrra... Mubarék.

Jeric plissa les yeux. Chez se figea, confus.

— C'est impossible, s'exclama quelqu'un. Azir était mort quand vous êtes née...

— Pas Azir, dit-elle dans un murmure qui traversa le silence. Saád.

Saád Mubarék, l'arrière-arrière-petit-fils d'Azir et de Fyri, qui

avait mené la rébellion pendant la jeunesse de Jeric. La rébellion qui avait tué sa mère. Et Saád était le père de Niá.

Par tous les dieux. Soudain, tant de choses étaient plus claires.

Bahdra devait être au courant. C'était ainsi qu'il avait trouvé Niá et obtenu si facilement son aide : parce que leur ennemi commun avait fait de l'arrière-arrière-petite-fille d'Azir une prostituée du temple. Et pourtant, Taran – la propre mère de Fyri – avait condamné Azir, parce qu'elle avait connu Fyri *avant* lui. Elle avait vu la vraie nature d'Azir et la façon dont sa fille en avait été affectée. Elle avait connu le monde *avant* qu'Azir ne se conduise en dieu.

Ainsi, Taran et, par conséquent, Tolya, devaient être âgés d'environ deux cents ans. Mais quelle était la place d'Imari dans tout cela ?

— Taran de Bassi vous a cachée quand Saád a été tué, comprit le vieil homme.

Niá croisa son regard et hocha la tête.

— Saza n'était qu'un bébé, développa-t-elle. Je suis restée à Trier depuis.

D'où Imari était originaire, car c'était là que son père avait vécu.

Branón. Le zar avait croisé le fer avec Saád près de vingt ans plus tôt, et pourtant Istraá était tombée en disgrâce auprès des autres Provinces suite à cette guerre. Le père de Jeric avait toujours accusé Branón d'être trop tendre avec les Sol Veloriens.

Jeric, aussi, s'était adouci.

Parce qu'il était tombé amoureux d'une des leurs.

Soudain, les pièces du puzzle s'imbriquèrent.

— Saád Mubarék avait une sœur, dit Jeric à Niá.

Elle fronça légèrement les sourcils, songeuse.

— Oui. Jesriel.

Voilà qui était étrangement proche du deuxième prénom d'Imari : Jeziél.

La rumeur voulait que la sœur de Saád l'ait trahi, conduisant inévitablement à sa perte. Jeric s'était toujours demandé ce qui avait poussé la sœur de Saád à lui tourner le dos, mais c'était précisément là

que Jeric s'était trompé. Il n'était pas question de *ce qui*, mais de *qui*.

Branón.

Et le don associé aux sulaziérs ne semblait se transmettre qu'entre femmes, raison pour laquelle il était passé de Fyri à Jesriel, la sœur de Saád, sans passer par lui.

La respiration de Jeric se fit plus rapide : il était déconcerté par le tableau qui prenait soudain tout son sens. Imari avait affronté Fyri dans cette tempête – sa propre arrière-arrière-grand-mère.

Et maintenant, elle possédait les clochettes de Fyri.

Pas étonnant qu'elles aient résonné en elle. Elles avaient reconnu son sang, parce qu'elles l'avaient déjà vu auparavant.

Jeric fit un pas en arrière et Niá parut déboussolée. Elle n'avait pas encore fait le lien, pas encore compris qu'Imari et elle étaient cousines – à moins que Jeric ait commis une erreur.

Il reporta son attention sur Tallyn, qui l'observait attentivement.

— Jesriel Mubarék était la mère d'Imari, chuchota-t-il.

— Oui, dit enfin Tallyn. Oui, c'est exact.

Chapitre 38

Imari se retourna lentement, mais elle ne voyait rien. Aucune lumière n'éclairait cette cavité profondément enfouie sous Vondar, et ses menottes étaient inhabituellement sombres. Elle pouvait tout de même *entendre*, et il y avait bien une autre créature vivante dans cette geôle avec elle.

Une nouvelle décharge de bouillie glacée fut injectée dans son corps, sa poitrine se contracta, et Imari tenta d'apaiser son cœur galopant. Elle devait constamment livrer bataille contre les menottes qui étouffaient les réactions naturelles de son corps. Qui l'étouffaient, *elle*.

En cet instant, alors que ses entraves s'empressaient de capturer sa réponse physiologique, les gardiennes s'éveillèrent faiblement, apportant un peu de lumière à cet espace sombre. Une silhouette était recroquevillée dans le coin.

Son cœur manqua s'arrêter.

— *Kaï...*

Imari tomba à genoux, luttant contre l'étau qui lui enserrait la poitrine. Elle s'approcha de lui à quatre pattes, le souffle court et les dents serrées pour lutter contre le gel dans son sang et l'acide dans sa bouche.

Kaï gisait mollement, inerte et endormi, un œil meurtri et enflé. Il était nu et émacié, ses os saillants aux articulations. Ses cheveux avaient été grossièrement coupés, et il présentait d'autres coupures et égratignures sur tout le corps. Une substance sinistre tachait son postérieur et ses jambes, et à l'odeur, Imari comprit que ce n'était pas de la terre.

Sa cage thoracique frémissait à chacune de ses inspirations. Avec une grande douceur, Imari le fit rouler sur le dos. Par le Créateur tout-puissant...

Ses yeux brûlèrent et elle détourna le regard pour se dominer,

pour reprendre son souffle malgré les gardiennes qui la confinaient.

On l'avait *émasculé*.

— Kaï...

Sa voix se brisa quand elle lui toucha le visage. Sa peau était en feu.

— Oh, Kaï, je suis tellement désolée...

Il ne répondit pas. Il était à peine vivant, et elle n'avait rien pour l'aider ou le guérir, hormis sa propre chaleur. Elle se pelotonna alors derrière lui tant bien que mal, entremêlant ses jambes aux siennes sans se soucier de sa saleté, son front contre son dos.

— Je suis là, *mi a'dor*, murmura-t-elle sans trop savoir s'il était conscient de sa présence, mais cherchant tout de même à lui faire entendre sa voix. Tu n'es pas seul.

D'instinct, elle se mit à fredonner comme une mère réconfortant son enfant. Sa chanson ne viendrait pas sans le Shah, cependant, et les menottes s'illuminèrent à nouveau, l'inondant de glace. Imari hoqueta, sa voix s'étrangla et mourut, et elle ferma les yeux, attendant que son hiver interne s'apaise.

Elle comprit qu'elle s'était endormie lorsqu'un bol atterrit à côté d'elle. Imari cligna des paupières à la lumière de la torche, son esprit assoupi s'efforçant de donner un sens à ce que ses yeux voyaient. Penchée sur Kaï et elle, une Sol Velorienne les regardait. Ce n'était pas la femme de la Grand'salle, mais Imari avait l'étrange sensation de l'avoir déjà vue.

Son regard rencontra le sien, elle hésita, puis se dirigea vers la porte.

— Il a besoin d'aide, parvint à articuler Imari en se redressant avec un affreux tournis.

La femme franchit le seuil.

— S'il vous plaît, supplia la prisonnière en réprimant un haut-le-cœur. Laissez-moi...

La femme claqua la porte, plongeant Imari dans l'obscurité.

— ... l'aider.

Un mince rai de lumière brillait sous la porte où, vraisemblablement, sa gardienne sol velorienne faisait le guet.

Avec prudence, Imari saisit le bol et en renifla le contenu : une sorte de bouillon, bien que le fumet soit faible. Cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas mangé et elle avait besoin de chasser l'acidité de sa bouche.

Malgré tout, elle s'en écarta, le poussant plutôt vers Kaï.

— Kaï. *Mi a'dor*. Il faut que tu reprennes des forces.

Pas de réponse.

Imari s'approcha de lui et réussit à placer sa tête sur ses genoux, puis elle attrapa l'écuelle, prenant soin de ne pas la renverser.

— Mes mains sont liées, chuchota-t-elle. Je peux porter le bol à ta bouche, mais je ne peux pas ouvrir tes lèvres. J'ai besoin de ton aide, Kaï.

Rien.

Grâce à la faible lueur sous la porte, Imari approcha le récipient de ses lèvres, puis l'inclina légèrement pour les humecter de bouillon. Elle voulait éveiller ses sens, qu'il le sente, le goûte.

Mais rien n'y fit.

Soudain – les gardiennes soient louées –, sa tête bougea légèrement. Les lèvres de Kaï s'entrouvrirent et sa langue apparut, comme cherchant le bouillon à goûter.

— Il y en a encore, dit Imari, reprenant espoir avant que ses menottes ne l'étouffent à nouveau.

Elle ramena le liquide à ses lèvres, et cette fois il but. Il en avait avalé la moitié quand il gémit et détourna la tête, faisant tomber le bol des mains d'Imari.

Elle maugréa alors que le récipient s'écrasait au sol, répandant son contenu sur la terre. Kaï était déjà retombé dans l'inconscience. Avec un soupir, elle posa ses mains liées sur la poitrine de son frère et renversa sa propre tête contre le mur.

Elle ignorait combien de temps s'était écoulé quand la porte s'ouvrit de nouveau et la Sol Velorienne revint. L'attention de la femme passa du blessé à Imari, mais cette dernière ne leva pas les yeux. Elle n'en avait pas la force.

La femme récupéra le bol, retourné sur la terre.

— Tu n'as pas mangé, constata-t-elle en sol velorien.

Imari était trop lasse pour parler.

La geôlière resta plantée là. Elle jeta un œil vers la porte, puis Imari, avant de fouiller dans la poche de son manteau et d'en sortir un morceau de pain qu'elle posa à côté de la prisonnière.

— Pour Hizrut, dit-elle à voix basse, avant de partir en refermant la porte derrière elle.

Hizrut. Hizrut...

L'esprit d'Imari fonctionnait au ralenti, mais les souvenirs finirent par la rattraper : Hizrut était le nom d'un Sol Velorien qu'elle avait guéri à E'Centro, les nuits où elle rendait visite à Taran. Il était tombé malade, et sa femme... oui, c'est pour ça qu'elle avait reconnu cette femme. Elle était l'épouse d'Hizrut. Elle était venue chez Taran et avait sollicité l'aide d'Imari, bien qu'elle n'ait aucun souvenir de son nom.

Et maintenant, elle travaillait pour Azir.

Imari baissa les yeux sur le morceau de pain et son estomac se tendit comme une corde. *Par les étoiles*, elle avait tellement faim. Elle prit le pain – il était encore chaud – et le dévora en deux bouchées. Puis, la tête de Kaï toujours sur les genoux, elle s'adossa au mur et s'assoupit.

Un grincement la réveilla. Imari ouvrit les yeux pour voir la porte pivoter sur ses gonds. Elle retint son souffle, s'attendant à voir Lestra, mais c'était à nouveau la femme, qui apportait un autre bol.

Par les étoiles, pendant combien de temps Imari avait-elle dormi ?

La femme s'arrêta juste devant la porte, une torche à la main, et croisa son regard.

— Je me souviens de vous, maintenant, chuchota Imari.

L'expression de la femme se crispa, comme si sa détermination luttait contre la honte.

— Mais je ne me souviens pas de votre nom.

L'autre détourna le regard, s'avança et posa soigneusement le bouillon sur le sol.

— Accepteriez-vous de me le rappeler ?

La femme se releva. Son regard s'assombrit, tourné vers Kaï,

avant de se porter sur Imari.

— Je croyais que tu étais des nôtres.

— C'est le cas, répliqua Imari.

— Alors, pourquoi t'intéresses-tu à lui ?

— C'est mon frère, et il est en train de mourir.

— Je laisserais mon frère pourrir s'il avait fait ce que le tien a fait.

Imari baissa les yeux sur Kaï tandis que le silence déployait ses membres amers.

— Comment peux-tu servir un Loup ? cracha la femme.

— Je ne sers aucun Loup, contra Imari qui se retourna au prix d'un gros effort – ses yeux étaient lourds, son esprit fourbu. Nous avons travaillé ensemble pour libérer mon peuple.

— Que de mensonges.

— C'est plus facile pour vous de le croire, j'en suis consciente.

La femme pinça résolument les lèvres.

— Souvenez-vous : ce n'est pas lui qui m'a mis ça, renchérit Imari en soulevant ses menottes.

La faible lueur de celles-ci se refléta dans les yeux sombres de la Sol Velorienne.

— Il aurait peut-être fallu être plus obéissante.

— Ricón a dit la même chose quand il m'a surprise en train de me faufiler à E'Centro toutes les nuits.

Imari ferma les paupières, trop épuisée pour les garder ouvertes plus longtemps.

— Si vous préférez un monde gouverné par des ultimatums, acheva-t-elle, alors vous avez choisi le bon maître.

Le silence se fit. Puis avec un déplacement d'air, la porte se referma, et la geôlière partit.

Imari avait perdu toute notion du temps. Entre deux assoupissements, elle buvait son bouillon et réconfortait Kaï lorsqu'il hurlait à la mort. Lors de la première et de la deuxième crise, la femme vint vérifier l'état de son captif.

— Il fait des cauchemars, expliqua Imari en attirant son frère contre elle, lui chuchotant des mots de réconfort et le berçant sous le

regard de la femme, debout dans l'embrasement de la porte.

Elle les regardait – ou plutôt, elle regardait *Kaï* – pendant qu'il sanglotait et s'accrochait à Imari, en proie à une terreur pure.

— Sa... blessure est profondément infectée, poursuivit Imari avec un geste vers l'entrejambe de Kaï. Il y a... ou il y *avait* des bourgeons de soprose dans la chambre de mon uki. *S'il vous plaît*, la supplia-t-elle.

Kaï continua à sangloter, et Imari à le bercer. La geôlière finit par s'éclipser. Elle ne revint pas, et les mornes pensées d'Imari furent une fois de plus bridées par les gardiennes qui inondaient son corps de glace.

Tu pourrais demander à Bahdra, dit une petite voix dans son esprit. Le pouvoir de Bahdra résidait dans la nécromancie, l'un des talents liés aux dons liés de rétablissement. Il pourrait l'aider... à un certain prix.

Imari serra Kaï qui tremblait dans ses bras.

Non, décida-t-elle. *Je ne demanderai rien à ce monstre. Il t'en a assez fait baver. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te guérir. À l'ancienne. Si Gamla était capable de le faire, alors je le peux aussi.*

— Il faut que tu manges, *mi a'dor*. Tu m'entends ? chuchota-t-elle.

Son visage était encore trop chaud ; elle ignorait s'il allait passer la nuit.

Kaï laissa échapper un geignement et tourna la tête sur le côté. Il n'avait pas encore ouvert les yeux, et la sueur perlait sur son front.

S'il vous plaît, suppliait-elle les Cieux et celui qui avait déjà intercédé en sa faveur – celui qu'elle n'avait pas ressenti depuis que Su'Vi lui avait passé les menottes. *Ne me l'enlevez pas. Pas encore. Pas comme ça.*

Les bras toujours autour de son frère, elle le berça jusqu'à ce que ses cris se changent en gémissements, puis se taisent.

— Kaï... ?

Pas de réponse.

Le souffle d'Imari s'arrêta et une nouvelle vague glacée déferla en elle.

— Kaï, réponds-moi.

Toujours pas de réponse, mais sa peau était chaude. Il était encore vivant.

Par les étoiles, elle était en train de le perdre. Pire encore, Kaï avait baissé les bras.

— S'il te plaît, *mi a'dor*... l'implora Imari en le serrant fort. N'abandonne pas. Je suis là, je fais tout ce que je peux et...

Ses poumons se contractèrent à nouveau, l'empêchant d'inspirer correctement, de parler, mais une larme coula.

Soudain, la porte s'ouvrit. La femme était là, une bougie à la main. Après un moment d'hésitation, comme si elle pesait encore le pour et le contre, elle déposa un petit paquet à côté d'elle. Imari vit les brins à l'intérieur, et elle croisa le regard de la femme.

Cette dernière ne semblait pas convaincue d'avoir fait le bon choix. Elle posa maladroitement la bougie au sol, franchit la porte et la referma rapidement, comme si elle ne pouvait supporter les conséquences de la décision paradoxale qu'elle venait de prendre.

Imari s'écarta prudemment de Kaï et déchira le paquet. Du soprose : des tiges et des bourgeons séchés.

Pour plus d'efficacité, elle aurait dû en faire un thé, mais elle allait devoir se contenter de bourgeons. Réticente à en demander plus, à abuser de la bonne volonté de leur gardienne, elle se mit au travail, arrachant les pétales de fleurs séchées de la tige. Une fois qu'elle eut formé un petit tas, elle en fourra autant que possible dans sa bouche et les mâcha. Ils avaient un goût d'écorce, de terre et de grain de bois. Elle attrapa le bol de bouillon que la femme avait laissé – tout juste de l'eau teintée – et le versa doucement sur la vilaine lacération infligée à Kaï pour la rincer un tant soit peu. Puis elle posa le récipient, cracha la pulpe humide du soprose mâché dans ses paumes et la frotta sur la plaie.

— Tiens bon, Kaï... s'il te plaît, tiens bon, supplia-t-elle.

Il y avait encore un peu de bouillon au fond du contenant, aussi elle mâchonna les pétales restants, qu'elle recracha à l'intérieur avant de remuer le liquide avec le doigt.

— Bois ça pour moi, dit-elle.

Kaï tourna légèrement la tête sur le côté et battit des paupières, mais n'ouvrit pas les yeux.

Avec une infinie prudence, Imari porta le mélange à ses lèvres. Le bouillon se répandit sur son menton, mais ses lèvres s'entrouvrirent et un peu de liquide glissa dans sa bouche. Une fois le bol vide, elle l'abandonna pour s'allonger sur le côté, près de lui, écartant les cheveux de son front. Jusqu'à ce que la respiration de Kaï se détende et que ses traits s'adoucissent. Jusqu'à ce qu'elle finisse par trouver le sommeil.

Chapitre 39

Au-dessus d'une vasque, Niá se frottait les mains. Elle n'en revenait toujours pas qu'Imari et elle soient cousines. Cousines ! Niá avait de la *famille* – elle partageait un réel lien de sang avec une femme qu'elle aimait déjà comme sa sœur. Par les étoiles, Niá espérait qu'elles survivraient à cette épreuve, qu'elle aurait l'occasion de revoir Imari. Cette découverte serait trop cruelle si l'une d'entre elles venait à mourir avant qu'elles ne puissent célébrer ensemble cette révélation.

Les pensées tourbillonnaient dans l'esprit de la Liagée tandis qu'elle passait sa soirée à enchanter les armes en skal que les citoyens et soldats de Kleider avaient apportées. Certains refusaient de venir la voir, trop méfiants envers le travail d'une « sorcière », bien que Jeric ait fait de son mieux pour les convaincre du contraire. Et ceux qui s'aventuraient le faisaient toujours avec crainte, même si le désespoir leur faisait oublier leurs soupçons – du moins pour l'heure.

Tallyn l'avait rejointe, lui aussi, après avoir soigné les blessures de Jeric et Jenya, mais les heures passant, son énergie diminuait et ses marques s'affaiblissaient. Il était temps de s'arrêter. Elle ignorait comment Tallyn et elle pourraient enchanter l'équipement d'une armée entière, mais ils se devaient d'essayer. Ils étaient les seuls Liagés sur lesquels Jeric pouvait encore compter, et les effectifs militaires corinthiens du Roi Loup diminuaient.

Nombreux étaient ceux qui en voulaient au roi d'avoir libéré leurs travailleurs, puis « emprunté » les réserves de laines et de cuirs de la ville pour permettre aux affranchis de partir dans de bonnes conditions. Sans compter que les rumeurs s'étaient rapidement ébruitées pendant la soirée, et très peu faisaient confiance à l'héritage de Niá.

Elle plongeait ses mains dans l'eau glacée et se frotta le visage, comme si elle pouvait effacer les marques de son ascendance. C'était une tache qui l'avait toujours suivie, un secret qu'elle avait enfoui si

profondément. Elle n'avait jamais eu l'intention de l'admettre ce jour-là – *par les étoiles*, elle ne comptait même pas intervenir. Mais la vue de Jeric au fond de cette fosse, à genoux devant ces gens, avait fait ressortir son propre passé. Comme une mauvaise herbe arrachée par la racine, faisant remonter à la surface tous les vers et asticots qui s'étaient régalez du fruit de ses mauvaises décisions – des décisions qui la hantaient chaque seconde du jour et de la nuit.

Niá replongea ses mains dans l'eau alors que l'on frappait à la porte. Elle resta figée, hésitante, se demandant qui cela pouvait être.

En même temps, et bien malgré elle, elle espérait que ce soit une certaine personne. Et c'était ce qui l'effrayait le plus.

Elle n'avait pas vu Chez depuis l'attroupement, depuis qu'elle avait avoué la vérité sur sa nature et ce dont elle s'était rendue complice. Lui, Braddok et Jenya étaient partis écumer la région pour assembler une armée. Il ne lui avait pas dit un mot – ils n'avaient pas vraiment eu l'occasion de se parler depuis qu'ils avaient retrouvé Stovich mort dans la neige – et Niá s'en voulait d'y accorder une quelconque importance.

Cela n'en avait aucune. *Cet homme* n'avait pas d'importance.

Bien sûr, elle savait que ce n'était que mensonges.

Il comptait beaucoup pour elle, et elle le méprisait presque pour cela. C'était une forme de contrôle qu'il exerçait sur elle, et elle en avait assez d'être contrôlée. Pourtant, dans ses moments plus rationnels, elle savait que son comportement était injustifié. Chez n'était pas comme tous les autres ; il n'était pas coupable simplement parce qu'il était né homme.

Soigneusement et en silence, elle se sécha les mains et le visage sur la serviette. On frappa à nouveau.

— Niá, c'est moi... tu es là ?

La voix de Chez lui parvint, étouffée, à travers la porte.

Elle se figea, les nerfs à vif. Elle ne lui devait aucune réponse. Si elle restait silencieuse, il la croirait endormie et rebrousseait chemin.

Niá ouvrit la porte.

Chez resta interdit. Visiblement, il ne s'attendait pas à ce qu'elle soit à l'intérieur, ou du moins, encore debout, mais elle était bien

réveillée à présent. Ses cheveux bruns, humides de neige, formaient des boucles à ses tempes, et ses joues étaient rougies par l'hiver. Il portait toujours le lourd manteau doublé de fourrure du matin, mais une épaisse couche de boue recouvrait ses bottes. Niá le soupçonnait d'être venu directement la voir après avoir achevé sa mission.

— Salut, lui dit-il.

— Salut.

Il se passa une main sur la nuque, et un petit sourire maladroit se dessina sur son visage.

— Je voulais juste savoir comment tu allais. J'ai... vu la montagne d'armes que tu as enchantées.

Il sortit une cruche d'akavit de sous son manteau et la lui tendit, comme en signe de trêve.

Niá avisa la cruche, incertaine.

Il la poussa vers elle.

— J'ai pensé que tu pourrais en avoir besoin.

Enfin, elle s'en saisit, ses doigts effleurant les siens.

— Merci, dit-elle tout bas, bien décidée à ignorer la décharge d'énergie qu'elle ressentit à ce léger contact.

Une seconde s'écoula. Ils étaient face à face dans cet espace exigu, un peu gênés, seulement séparés par la carafe d'akavit.

Chez se racla la gorge.

— Eh bien. Bonne nuit, alors, dit-il.

Il allait pour partir quand elle balbutia :

— Pourquoi on ne partagerait pas ?

Niá ne savait pas ce qui l'avait poussée à une telle proposition, mais ce qui était fait était fait, et elle ne retirerait pas ses mots, même si elle sentait son pouls s'emballer.

Chez marqua une pause et fouilla le visage de la jeune femme. Perplexe, hésitant.

— Je comprendrais que tu sois fatigué. Seulement, il y a beaucoup d'akavit et je n'arriverai certainement pas à tout finir toute seule...

Niá, cesse de jacasser !

— Et puis, j'aimerais savoir si ta journée a été fructueuse,

conclut-elle, se reprochant aussitôt de ressembler à l'une de ces pleurnichardes qu'elle détestait tant.

Mais Chez sourit, ses yeux bleu ciel s'éclairèrent, et soudain elle ne se soucia plus de l'image qu'elle devait lui renvoyer.

— Tu es sûre ? demanda-t-il.

Niá ouvrit plus grand la porte et s'écarta pour le laisser entrer.

Chez se faufila à l'intérieur.

Elle sentit l'odeur du feu de bois et de l'hiver sur ses vêtements alors qu'il passait devant elle, puis elle inspira lentement pour calmer ses nerfs en refermant derrière lui.

Chez s'arrêta, dos à elle, évaluant le réduit qu'on lui avait octroyé. Le cœur de Niá se mit à battre la chamade. Chez était dans sa chambre à coucher, seul. Elle n'avait jamais pris l'initiative d'inviter un homme auparavant...

— C'est tout le bois qu'ils t'ont donné ? demanda-t-il en fouillant parmi le petit tas de bûches à côté du poêle, sans se douter un instant de ses tourments intérieurs.

Niá s'assit sur une chaise et posa la carafe sur le guéridon.

— Oui.

— Ça ne durera pas toute la nuit. Je vais t'en chercher plus.

— Hax a dit qu'il n'y en avait pas.

Chez s'accroupit devant le poêle et ouvrit la grille rougeoyante.

— Bien sûr que si.

À l'entendre, il ne semblait pas porter dans son cœur le frère de Stovich, qui à l'évidence se fichait éperdument du confort de Niá.

Chez tira une bûche et la jeta sur les flammes avides. Des étincelles jaillirent, les braises crépitèrent et le feu reprit de plus belle.

— Tu as réussi à joindre tout le monde ? demanda-t-elle en posant deux coupes sur la table pour les remplir.

— Pratiquement.

Chez ferma la grille, s'épousseta les mains et se leva, puis se dirigea vers la chaise en face de la sienne.

— Il y en a encore quelques-uns, près de la rivière, qu'on n'a pas eu le temps de voir aujourd'hui, mais on a transmis le message aux plus grandes maisons.

Niá prit les deux coupes et en tendit une à son invité, qui l'accepta.

— Est-ce qu'ils nous aideront ?

Chez haussa les épaules.

— Aucune idée. Ils se sont peut-être battus pour Stovich, mais beaucoup ne sont pas très contents de notre Loup.

Il n'eut pas besoin de préciser sa pensée.

— Santé, dit-il en levant sa coupe avant que son commentaire ne prenne racine, menaçant la fragile gaieté du moment. Aux dieux ! Qu'ils nous accordent leurs faveurs.

— Au Créateur, rectifia Niá en levant son propre verre. Qu'Il nous épargne la dépravation sans limites de l'homme.

Chez arquait un sourcil, puis approuva de la tête et fit tinter sa coupe contre la sienne. Niá prit une gorgée, oubliant un instant qu'il ne s'agissait pas du doux nazzat d'Istaraa. L'akavit brûlant la prit au dépourvu, et elle fut prise d'un accès de toux. Elle reposa son verre tandis que Chez lui souriait par-dessus le sien.

— Il paraît qu'on y prend goût avec le temps, commenta-t-il.

— Je ne suis pas sûre de vouloir me donner cette peine.

Elle toussa à nouveau, arrachant à son compagnon un nouveau rire.

Le silence retomba, et soudain, Niá se sentit nerveuse. Coincée.

Prise au piège.

C'était ridicule. Après tout, il s'agissait de Chez. Il n'était pas venu pour prendre, mais pour *donner*. Il était différent. Leurs rapports étaient différents.

Pourtant, pour une raison qui lui échappait, Niá ressentait puissamment l'espace qui les séparait. Le regard de Chez se tourna vers elle avant de revenir sur sa coupe, et il but à nouveau, lentement.

Niá se trémoussa sur son siège, repliant les jambes sous ses fesses.

— Des nouvelles de Brom Stykken ?

Elle avait appris que Jeric avait écrit aux Phalanges sur les conseils d'Imari, juste avant qu'elle ne soit capturée.

Chez secoua distraitement la tête tout en faisant glisser son

pouce sur la coupe. Il leva la tête vers elle, ses lèvres s'entrouvrirent, puis se refermèrent, et son regard se posa à nouveau sur sa boisson.

— Qu'y a-t-il ? demanda Niá.

Un pli se forma entre ses sourcils, et il répondit :

— Tu savais pour Lady Kyrinne ?

Niá inspira lentement avant de s'adosser à sa chaise. Alors, voilà ce qui le tracassait. Il connaissait son passé ; elle lui avait avoué elle-même – son rôle dans la transmission de données ayant servi à Bahdra pour faire tomber les Provinces n'était un secret pour personne. Pas étonnant que Chez se demande en quoi cela avait affecté le sort de Corinthe.

Quand bien même, sa question la peina.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Tu crois vraiment que j'aurais quitté Descieux avec toi ce jour-là si j'avais su que ton Loup était en danger ?

Chez la dévisagea longuement, puis répondit à voix basse :

— Non. Non, je ne le pense pas.

— Alors, pourquoi tu me demandes ça ?

Il soutint son regard, comme s'il était en grande conversation avec lui-même, avant de répondre :

— Parce que... en ce qui te concerne, je ne sais pas si mon jugement est objectif.

Le pouls de Niá cognait dans ses oreilles, et elle eut soudain du mal à respirer.

— Et pourquoi ça ? chuchota-t-elle.

À son regard, il était évident qu'elle aurait déjà dû connaître la réponse – et c'était le cas. Seulement, elle voulait l'entendre de sa bouche, presque autant qu'elle espérait son silence.

— Tu ne ressens rien, Ni ? fit-il en guettant sa réaction.

Niá se figea.

— Ne m'appelle pas comme ça.

Les mots sortirent brutalement, par un mécanisme de défense instinctif, et Chez tressaillit.

Un muscle se contracta dans sa mâchoire, tout comme sa main autour de la coupe.

— C'était une erreur... dit soudain Niá. Je crois que tu devrais y aller.

Mais non, idiot. Ce n'est pas ce que tu veux !

Elle tentait de se persuader que c'était mieux ainsi, et elle y croyait presque.

Puis elle vit la douleur et la frustration dans ses yeux avant qu'il ne les détourne.

— Dans ce cas, bonne nuit. *Niá*, dit-il avec un sourire forcé.

Abandonnant sa chope sur la table, il se leva.

— Je te ferai envoyer plus de bois.

Il s'apprêtait à partir lorsqu'elle s'exclama :

— Chez, attends. S'il te plaît.

Il s'arrêta, les épaules raides, sans se retourner. Soudain, tous les mots s'embrouillèrent en elle.

— Je ne voulais pas... Je...

Il patientait.

— Je ne sais pas comment faire, dit-elle enfin.

Un flottement. Puis :

— Quoi donc ? demanda-t-il, le dos tourné.

— Toi... cette situation... Ça me terrifie, laissa-t-elle échapper d'une voix chevrotante – un aveu, presque contre son gré. *Tu me terrifies.*

Il se retourna enfin, avec sur le visage une expression indéchiffrable.

— Toi aussi, lui dit-il.

Il semblait vouloir en dire plus, mais il franchit la porte, la refermant doucement derrière lui.

Chapitre 40

Quelqu'un serra la main d'Imari.

Kaï...

Ses paupières s'ouvrirent, pour rencontrer les yeux de son frère. Les siens étaient mi-clos, mais il était réveillé, assis contre le mur, et il la regardait.

Vivant. Loué soit le Créateur !

— *Kaï...*

Le nom de son frère s'échappa de sa bouche et ses menottes liagées cliquetèrent tandis qu'elle rampait vers lui. Attrapant son visage entre ses paumes, elle lui embrassa le front, les joues. Elle recula pour le détailler alors que des mots silencieux s'accumulaient entre eux, laissant monter l'horreur de ce qui lui avait été fait. Enfin, Kaï ferma les yeux avec douleur – le genre de douleur qui blessait l'âme irrévocablement.

Imari appuya une main contre sa joue. Mais il n'ouvrit pas les paupières.

— Regarde-moi, Kaï. S'il te plaît.

La lutte déforma ses traits, puis il finit par dire, dans un murmure :

— C'est difficile de regarder.

Les larmes piquaient les yeux d'Imari et la glace rendait sa respiration difficile.

— Je sais.

Il déglutit bruyamment.

Imari attendit, le laissant digérer la situation sans détacher la main de son visage. Pour qu'il sache qu'elle était là, qu'il puise toute la force dont il avait besoin dans ce doux contact *humain*.

— Nous sommes toujours à Vondar, dit-il doucement, les paupières toujours closes.

— En effet.

— Je ne veux pas être là.

Il ne parlait pas d'elle, de cette prison, ni même de Vondar.

Imari repoussa doucement les cheveux de son front.

— Tu te rappelles le soir où tu m'as trouvée dans les écuries ?

Kaï ne répondit pas, mais elle savait qu'il s'en souvenait. C'était le jour de la mort de Soraï, le jour où Imari avait tué leur petite sœur avec sa musique avant de prendre la fuite. Elle avait gagné la ville, courant sans relâche, comme pour échapper à ce qu'elle avait fait, puis, terrifiée, elle avait entendu des gardes. Elle méritait la mort, elle le savait, mais elle était terrorisée par cette perspective. Elle avait alors trouvé refuge dans l'abri le plus proche et le plus sûr auquel elle puisse penser : les écuries. Elle s'y était rendue le jour même du drame, de bon matin, à l'occasion d'une promenade avec son frère aîné.

À la faveur de la nuit, elle s'y était glissée sans être vue du palefrenier, avait grimpé jusqu'au grenier et s'était cachée dans les balles de foin en retenant ses larmes. Le garçon d'écurie l'avait entendue, bien sûr, et Kaï avait été le premier à arriver sur les lieux. Elle le voyait encore, debout en bas, alors qu'elle jetait des coups d'œil à travers les balles de foin pendant que Kaï parlait à voix basse au palefrenier.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? chuchota Imari.

L'expression de Kaï se brisa, et une larme roula au coin de son œil.

— Je t'ai dit que je ne pouvais pas rentrer à la maison. Que j'avais peur de mourir, poursuivit Imari doucement, luttant contre la pression qui comprimait ses poumons. Et toi... tu m'as dit que tu ne me laisserais pas mourir. Que le monde avait besoin de ma lumière, même si le monde, lui, ne me manquerait pas.

Le corps entier d'Imari tremblait.

De nouvelles larmes se détachèrent des cils de Kaï.

— Je n'ai pas ta lumière, Imari.

Elle prit sa main entre les siennes, la serrant avec force.

— Non. Tu as la tienne, et elle est ici, dit-elle, en pressant leurs mains entrelacées sur sa poitrine. Et elle brille de mille feux, Kaï.

N'abandonne pas si tôt.

Son frère poussa un soupir frémissant et ses traits se tendirent. Imari vint s'asseoir à côté de lui et attira sa tête, le laissant sangloter tout contre elle. C'étaient des pleurs profonds et déchirants, provenant de son âme. Il s'agrippait à ses bras comme si sa survie dépendait d'elle, et Imari resta silencieuse tandis qu'il donnait libre cours à son chagrin.

Ses larmes se tarirent lorsqu'il s'endormit. Peu de temps après, la geôlière ouvrit la porte, apportant un nouveau repas. Un seul regard suffit à Imari pour comprendre qu'elle avait tout entendu.

La femme jeta un coup d'œil à Kaï avant de poser l'écuelle. Elle se dirigea vers la porte, s'arrêta et dit :

— Mange vite. Ils seront bientôt là.

Et sans se retourner, elle ferma la porte.

Imari se demanda qui *ils* étaient, mais elle n'avait aucun appétit. Kaï bougea sur ses genoux, gémissant imperceptiblement.

Pour Kaï. Je dois être forte pour lui, pensa-t-elle.

Elle ramassa le bol, prenant soin de ne pas le renverser sur lui, et but une gorgée. Le bouillon était froid : la femme avait attendu devant la porte très longtemps.

Imari n'avait réussi à avaler que quelques gorgées quand la porte se rouvrit. Cette fois, ce n'était pas la femme.

C'était Su'Vi.

L'enchanteresse la toisa de son regard noir et inhumain, ses yeux comme des portails menant vers un monde malveillant, puis elle reporta son attention sur l'homme endormi sur ses genoux. Elle s'écarta, et les deux Sol Veloriens armés qui avaient traîné Imari dans sa cellule entrèrent pour la hisser sans ménagement sur ses pieds.

Kaï s'éveilla avec un gémissement.

— Je reviendrai te chercher, Kaï, c'est juré ! cria Imari par-dessus son épaule alors qu'on l'emmenait hors de sa prison.

À la porte, elle croisa le regard de la gardienne, qui le détourna immédiatement, dépourvu de toute émotion.

Les ravisseurs d'Imari la traînèrent dans le sillage de la Mo'Ruk, hors des cachots et jusqu'au palais. Si la nuit obscurcissait les fenêtres,

Vondar était comme une ruche grouillante d'abeilles. Des Sol Veloriens arpentaient le palais, s'arrêtant pour saluer Su'Vi sur leur passage, et l'excitation flottait dans l'air.

Imari ignorait la source de cette agitation, mais elle n'allait pas tarder à le découvrir.

Ils atteignirent enfin les portes de la Grand'salle, gardées par cinq Sol Veloriens en armures de skal et enchantements à l'encre.

Hersir et Karra attendaient, eux aussi.

Imari se demanda où ils avaient logé ces derniers jours – dont elle ignorait le nombre exact. Quoi qu'il en soit, Hersir avait l'air mal en point. De lourdes poches soulignaient ses yeux, et sa peau avait pris une teinte cireuse. Ses vêtements d'habitude parfaitement pressés étaient froissés. Lorsqu'il respectait la loi, le chef des Strykers gardait une allure irréprochable, mais la trahison en avait fait une épave.

Il croisa son regard et détourna promptement les yeux. Les gardes cessèrent leur bavardage.

— *A'prior* Su'Vi.

L'un d'eux s'avança en s'inclinant. Contrairement aux autres, il n'était armé que de glyphes et portait une longue robe noire.

— Mon seigneur vous attend.

Il poussa les portes et s'effaça pour les laisser entrer, son regard s'attardant sur Imari alors qu'elle passait devant lui.

Elle pénétra dans la Grand'salle.

Son poulx s'accéléra malgré elle et en dépit des menottes qui atténuaient ses émotions. Comme la dernière fois, toutes les arcades étaient sombres, bien que bougies et braseros aient été allumés. Cette fois-ci, en revanche, de nombreuses silhouettes se tenaient près du dais, toutes vêtues de toges et la peau couverte de glyphes – l'une d'elles était Lestra. Toutes les voix se turent quand Su'Vi fit son entrée, et les visages se tournèrent vers elle, les yeux étincelants.

La nouvelle-venue s'avança. Sa robe noire ondulait dans son sillage et ses bottes étaient silencieuses sur les dalles. Elle était dans ce monde et en même temps ailleurs, évoluant à la fois dans les deux dimensions. Même les ombres semblaient se pencher vers elle, atténuant la lumière dans cette vaste caverne. À l'avant de la pièce, les

silhouettes s'écartèrent, révélant l'homme assis sur le trône du zar.

Azir Mubarék.

Un changement radical s'était opéré en lui depuis qu'Imari l'avait vu pour la dernière fois au pied de l'arbre des Divins et dans ses étranges visions. Cet Azir qui se tenait devant elle était celui des souvenirs de Tallyn – celui qui avait commandé des armées entières et attendu au bord du champ de bataille tel un dieu observant sa création.

Et pourtant, il était aussi... plus. *Pire*. Ses yeux étaient d'un noir pur – sans le moindre blanc – et des motifs se dessinaient sous sa peau, déformant légèrement les glyphes sur son front et ses joues.

La glace inonda à nouveau les veines d'Imari, et elle trébucha. Elle serait tombée si son escorte ne lui avait pas agrippé les bras.

— Mon seigneur, fit Su'Vi en s'agenouillant sur les carreaux au pied de l'estrade, sa robe noire déployée à ses pieds. J'amène la sulaziér, comme vous me l'aviez demandé.

Les mots résonnèrent dans le silence. Tous se taisaient religieusement tandis que leur seigneur et maître étudiait Imari comme s'il pouvait voir dans son âme. Chaque étoile de son corps, chaque désir et peur enfouie.

— Je vois ça, répondit Azir d'un ton rêveur.

Sa voix était différente, elle aussi, teintée d'une sonorité qui n'existait pas auparavant. Une transposition vers sa relative mineure.

Zussa.

Karra s'éclaircit la gorge.

La tête d'Azir se tourna légèrement, et son regard funèbre venu d'un autre monde se posa sur la femme.

— Mon seigneur... fit Karra, les mots semblant maladroits dans sa bouche. Kormand m'a envoyée pour... collecter la somme dont vous avez convenu.

Su'Vi était toujours à genoux, la tête basse, mais aux paroles de Karra, elle la releva légèrement. Lestra et l'autre Liagé ne bougèrent pas, ne pipèrent mot.

— La somme, répéta Azir en regardant Karra comme un ver qui se tortille dans la terre.

Karra remua, mal à l'aise.

— Je n'ai pas obtenu plus de précisions... mon seigneur. Il a dit que vous...

Karra s'interrompit dans un gargouillement, ses lèvres prenant une coloration noire, comme injectées d'encre. Elle écarquilla les yeux et se laboura le cou, titubant en arrière alors que la teinte sombre se propageait sur ses joues, le long de sa gorge et jusque dans ses yeux.

Imari se rappela Saza.

Karra cria, mais sa voix mourut aussitôt, et elle tomba à genoux. Son corps se mit à convulser alors que la noirceur l'envahissait entièrement, avant de s'affaïsser, inerte. Une vapeur opaque s'éleva de son corps telle une volute de fumée, allant se perdre vers les hauts chevrons qu'Imari ne distinguait pas tant les ombres de la salle étaient épaisses.

De l'autre côté, Hersir s'était figé.

Le regard sombre d'Azir se tourna alors vers lui.

— Tu es le traître corinthien, déclara-t-il en plissant les yeux.

Hersir fit basculer son poids d'un pied sur l'autre.

— Oui, répondit-il d'une voix qui avait perdu toute son assurance habituelle.

Azir tendit brusquement la main, si vite qu'Imari ne prit conscience qu'il venait de lancer quelque chose que lorsqu'une traînée argentée traversa le dos de Hersir pour terminer sa course sur les dalles derrière lui.

Hersir haleta, les yeux hagards, avant de s'effondrer à genoux. Une tache écarlate maculait sa tunique, autour de son cœur, où apparaissait un trou assez large pour qu'Imari puisse y passer la main.

Puis Hersir s'écroula, raide mort.

Imari regarda sa forme sans vie se vider de son sang sur les carreaux. Elle aurait dû ressentir quelque chose pour l'homme qui avait trahi Jeric, mais les menottes liagées embourbaient son cœur et son esprit.

Enfin, l'attention d'Azir se reporta sur elle.

Si Imari avait trouvé le regard de Su'Vi déstabilisant, celui d'Azir la faisait se sentir petite et impuissante – une simple mortelle

devant la colère inextinguible d'un dieu.

La robe noire d'Azir effleura le dais alors qu'il se levait, déployant son atroce magnificence dans tout son pouvoir et sa terrible gloire de grand imposteur. Il descendit les quelques marches, ses yeux sinistres et sans étoiles rivés sur le visage d'Imari. Il était une nuit obscure, une silhouette sans âme. Il passa devant Lestra et les autres pour s'arrêter devant elle.

— Regarde-moi, sulaziér.

Sa voix semblait provenir de toutes les directions à la fois, comme émanant des ombres elles-mêmes.

Mais Imari ne pouvait se résoudre à croiser à nouveau ce regard inhumain.

— J'ai dit : *regarde-moi*.

Azir attrapa son menton et le serra violemment, la forçant à lever la tête, à le regarder. Son contact était glacé – plus froid encore que les menottes qui injectaient l'hiver dans son corps – et quelque chose glissa sous sa joue, comme un serpent se tordant sous sa peau, tandis que ses yeux noirs sans étoiles la transperçaient.

— Qu'attendez-vous de moi ? balbutia-t-elle, les menottes atténuant le mordant de sa voix.

Son ennemi la dévisagea un moment, puis relâcha son menton et dit :

— Su'Vi. Enlève-lui les menottes.

L'enchanteresse agita une main en prononçant un mot. Aussitôt, les menottes d'Imari s'ouvrirent et tombèrent au sol, dans la flaque sombre du sang de Hersir.

Les poumons d'Imari s'ouvrirent, et elle haleta comme si elle était restée sous l'eau pendant trop longtemps. Le Shah déferla sur elle, inondant son corps d'une marée puissante, et Imari tomba à genoux sous son poids. Du moins, elle serait tombée si Azir n'avait pas attrapé sa tunique pour la maintenir debout tandis que ses jambes se dérobaient.

Puis il la plaqua contre lui et pressa sa bouche contre la sienne.

Imari se figea, entre le choc et le dégoût, prise de vertige sous l'effet de la marée du Shah qui se déversait dans chaque atome de son

être. Son monde s'assombrit. Seulement, elle n'avait pas perdu connaissance : la salle et tout ce qu'elle contenait étaient désormais plongés dans le noir. Elle flottait dans un océan fuligineux infini, un monde totalement dépourvu de lumière qui hurlait de douleur. Des cris de terreur et de tourments sans fin agitaient l'obscurité, tremblant à travers un corps qu'elle ne pouvait voir.

Les ténèbres étaient partout. La douleur aussi. Imari ne pouvait pas respirer – ni penser –, piégée dans ce cocon de noirceur, de froid et de souffrance ineffable. Quelque chose la tirait.

Son pouvoir.

Tout à coup, elle réalisa que ses menottes avaient disparu.

Sans perdre une seconde, elle se mit à chanter. Contre la bouche d'Azir. Son âme s'enflamma d'un seul coup, et elle se changea en soleil solitaire et brillant dans cet univers de nuit interminable. Enhardie, elle chanta plus fort, son étoile redoublant d'éclat. Il y eut un souffle de chaleur, de lumière, et sa vision revint. Azir et elle étaient tous deux étendus sur les dalles, à une dizaine de pas l'un de l'autre. Imari ressentait une douleur lancinante à l'arrière du crâne.

Elle voulut se relever, mais une force invisible la repoussa vers le bas, la plaquant au sol.

Kazak.

Le bras tendu et les doigts recourbés, il la maintenait fermement contre les carreaux tandis qu'Azir se remettait debout. Ce dernier fondit sur Imari, les yeux emplis de haine.

— Je ne... vous aiderai pas, fit-elle avec un prodigieux effort, luttant à la fois contre la force de Kazak et la douleur sous son crâne. Peu importe ce que vous attendez de moi. Je ne le ferai pas.

Azir s'accroupit à côté d'elle et lui attrapa les cheveux. Imari cria quand il lui releva la tête.

— *Tu es à moi, petite sulaziér*, dit-il de cette voix qui la hantait toujours – celle de Zussa, et non d'Azir. Que tu le veuilles ou non. Comme tous les sulaziérs avant toi, depuis le tout premier. Tu m'appartiens, ajouta-t-il en détachant chaque syllabe.

— Allez au diable, grogna Imari malgré son cuir chevelu douloureux.

Les lèvres d’Azir esquissèrent un sourire cruel.

— Lestra.

Une seconde plus tard, l’intéressée apparut.

— À toi de jouer, lui dit Azir.

Imari éprouva un moment d’effroi avant que Lestra ne pose une paume glacée sur son front. Il y eut cette sensation de compression familière, puis son monde se transforma en un tourbillon étourdissant de couleurs et de sons. Quand il s’arrêta, elle était dans la chambre de Jeric.

Un feu flambait dans l’âtre, illuminant la peau nue d’une femme dans son lit.

Lady Kyrinne.

Non... Pas ça.

Kyrinne se cambra, puis elle rejeta la tête en arrière tout en ondulant des hanches. De grandes mains sillonnaient son corps, des mains qu’Imari connaissait bien.

Par les étoiles, elle allait vomir.

Jeric ne lui avait pas menti sur cette partie de son passé, mais elle n’avait pas besoin de la *voir*. Elle ne voulait pas de cette image dans son esprit, pourtant Lestra la lui imposait, capturant dans les moindres détails chaque souffle, chaque contact, chaque baiser enfiévré. En rapprochant le point focal jusqu’à ce qu’Imari soit forcée de se mesurer au visage de Jeric – perdu dans ce moment alors qu’il se donnait entièrement à une autre femme.

Si tu savais vraiment toutes les choses que j’ai faites... avait dit Jeric.

Imari se rappela qu’il ne la connaissait pas encore à cette époque. Qu’il était une personne totalement différente. Il s’agissait de son passé, pas de son présent, mais son cœur n’en demeurerait pas moins blessé, et elle sentit des larmes chaudes glisser sur ses joues dans le monde réel.

Puis la scène changea. Elle était toujours dans la chambre de Jeric. Ce dernier était assis dans un fauteuil près de l’âtre, les cheveux courts.

C’était récent. Très récent.

Kyrinne contourna le fauteuil, le faisant sursauter. Il lui dit quelque chose et elle lui répondit, bien que leurs mots soient brouillés dans la version de Lestra. Puis l'expression de Kyrinne se fit faussement pudique. Elle s'avança vers lui, langoureusement, et laissa glisser sa robe de chambre sur le sol.

Elle était nue en dessous.

Imari vit la lutte sur le visage de Jeric, mais Kyrinne combla la distance qui les séparait et l'embrassa à pleine bouche. À la grande douleur d'Imari, il ne la repoussa pas et lui rendit même son baiser. Puis ses doigts explorèrent le corps de la jeune femme, et les siens le corps de Jeric. Il aida Kyrinne à lui retirer sa tunique, et elle commença à détacher la ceinture de Jeric...

La scène changea de nouveau, mais Imari le remarqua à peine. Elle était agenouillée sur une terre meuble, entourée d'arbres, et sanglotait.

Lestra ne s'arrêta pas.

La forêt s'anima soudain de cris et de hurlements. Devant elle, un Loup abattait hommes et femmes – tous sol veloriens. Un Loup sans pitié et cruel, brisant bras et nuques, abandonnant les enfants aux éléments. Elle vit des malheureux piétinés par des chevaux, d'autres crucifiés, et d'autres encore remis aux inquisiteurs pour être torturés. Le Loup...

C'était le Jeric qu'elle ne connaissait pas, l'homme *d'avant*. Celui contre lequel il l'avait mise en garde et qu'elle n'avait rencontré que brièvement, témoin d'une fraction de son caractère impitoyable dans les Landes Sauvages, avant que le destin ne noue les cordes de leurs vies pour l'éternité, les poussant à faire partie d'un seul et même accord. Cet homme-là n'était pas *lui*. Cet homme-là, ce Jeric aux yeux brillants d'une haine inextinguible, était un étranger pour elle.

Si tu savais vraiment toutes les choses que j'ai faites...

Ses yeux se posèrent sur elle, plus tranchants que n'importe quelle lame, plus froids que n'importe quel hiver. Elle savait qu'il ne pouvait pas vraiment la voir, car ce qu'elle voyait s'était déjà produit. Pourtant, elle ressentit ce regard jusqu'aux tréfonds de son être, le dégoût qu'il éprouvait déformant ses traits. Elle était tellement

abasourdie par la haine qui tendait son visage qu'elle ne se rendit même pas compte qu'il l'avait transpercée avant qu'il ne retire son épée, Lorath, et qu'une Sol Velorienne s'effondre à ses pieds, sa robe maculée de sang. Jeric cracha à travers Imari sur le visage de la mourante.

Un petit souffle d'air s'échappa de ses lèvres et elle fit un pas en arrière, loin de lui – loin de ce carnage – tandis que le Loup se tournait vers une autre victime sans défense dont le seul crime était d'être née.

Lestra persistait.

Scène après scène, elle l'agressait d'images. Une dizaine de meurtres, puis une centaine, jusqu'à ce qu'Imari perde le compte et s'affaisse sous le poids de toutes les morts que Jeric avait provoquées. Elle n'arrivait plus à respirer, ses poumons s'affolaient, son cœur s'emballait et elle crispa les poings sur le sol, incapable de détourner le regard, de supporter la douleur dans sa poitrine. Ses tourments jaillirent de son âme pour se déverser hors d'elle dans un violent renvoi, après quoi les visions de Lestra cessèrent.

Imari était de nouveau dans la Grand'salle, vomissant horreur et agonie sur le sol, mêlant son dégoût au sang noir de Hersir.

Des voix s'élevèrent, mais elle ne les entendait pas. Des mains lui agrippèrent les bras, mais elle les sentait à peine. Tout ce qu'elle voyait, c'étaient ces bribes du passé de Jeric. Du sang et des cris, ponctués par les gémissements de Kyrinne au plus fort du plaisir.

Si tu savais vraiment toutes les choses que j'ai faites...

— Ce sera tout, Lestra, déclara Azir.

Sa voix parvint jusqu'à l'esprit d'Imari. Elle leva alors la tête et rencontra son regard sombre.

Elle n'avait jamais détesté quelqu'un autant qu'Azir en cet instant.

Les veines en feu, Imari poussa un cri de fureur, se débarrassa de son garde et fondit sur Azir.

Il écarquilla les yeux, mais, à la dernière seconde, une vrille de fumée d'un noir d'encre cueillit la jeune femme en plein vol. Elle la fit basculer et Imari se retrouva suspendue par la cheville droite, le corps

ballant. Elle se débattit, se cambrant en tous sens et donnant des coups dans les airs, essayant d'atteindre la lumière en elle pour que le Shah la libère, comme elle y était parvenue une fois auparavant. Mais un autre tentacule s'élança – provenant de Bahdra, cette fois – et lui attrapa la cheville gauche. Deux autres apparurent et lui saisirent les bras alors qu'elle se démenait, incapable de faire intervenir son pouvoir.

Incapable de chasser l'horrible passé de Jeric de son esprit.

— Je vous déteste, cracha-t-elle à Azir alors que les larmes coulaient pour atterrir sur le sol. *J'espère que vous brûlerez en enfer, monstre !*

Azir fit deux pas et s'arrêta devant elle. Bahdra la tenait suspendue assez haut pour que leurs visages soient au même niveau, et elle plongea le regard dans ces trous noirs insondables qui lui tenaient lieu d'yeux.

— Tu m'aimeras, petite sulaziér, dit Azir en caressant sa joue avec affection. Et tu déferas ce qui a été fait, tu te tiendras à mes côtés pendant cette réécriture, car je suis ton dieu, et tu me serviras comme je le désire. Tu m'adoreras, moi et moi seul, dans chaque souffle qui franchira ces lèvres, jusqu'au dernier.

Puis, une fois de plus, Azir lui prit le menton pour lui imposer un baiser.

À nouveau, Imari fut plongée dans cet abîme sombre, cette mer froide infinie, mais cette fois, elle ne ressentit aucune douleur, aucune terreur. Ses émotions étaient étrangement engourdies, son corps détaché. Une petite voix intérieure l'exhortait à se battre, à utiliser son pouvoir et attirer la lumière avant que l'obscurité ne la consume. Et Imari s'y employa avec l'énergie du désespoir. Ses lèvres s'ouvrirent, mais les notes qui en sortirent manquaient d'allant. Son cœur n'y était pas, trop ébranlé par les souvenirs du passé de Jeric. Ils étouffaient son chant, le jetant en pâture aux ténèbres pour qu'elles l'avalent tout entier.

Tu es à moi, sulaziér.

Le son venait de partout, à l'intérieur d'elle, gémissant comme si la terre elle-même se fendait.

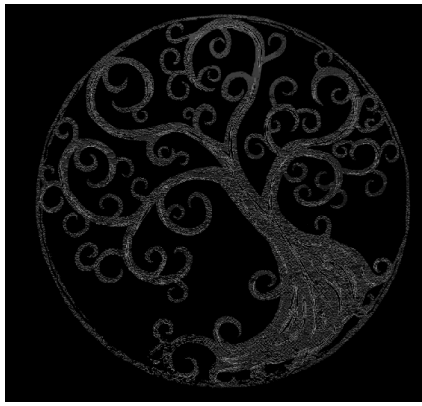
Imari ouvrit les lèvres pour une nouvelle tentative, mais la noirceur et le froid inondèrent son corps, aussi assoiffés qu'une bête vorace. Gelant ses lèvres et glaçant sa langue, brûlant tout sur leur passage alors que ses poumons, ses entrailles se cristallisaient. Enfin, le petit soleil en elle fut balayé, mis de côté – emportant son esprit avec –, et elle sentit sa puissance s'affaiblir.

Toujours plus.

Cédant la place à autre chose.

Imari laissa échapper un souffle, un cri éperdu, mais personne ne pouvait l'entendre ni intervenir. Une basse tonna soudain en elle, un rugissement profond, alors qu'une entité glaciale et terrible se déployait.

Enfin, le petit soleil d'Imari s'éteignit.



« Du désespoir peuvent naître toutes sortes d'ignominies. »

*~ Extrait des enseignements
selon Moltoné,
Second Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 41

Jeric retourna la lame en skal entre ses mains. Élégante, bien faite et équilibrée.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ? demanda Hax.

Ce n'était pas Lorath, mais c'était déjà ça.

— C'est Tanyr qui l'a forgée ? fit Jeric.

Tanyr était le forgeron de Stovich.

— Oui, répondit Hax. Il pourrait en fabriquer une selon vos spécifications, si vous préférez.

— Celle-ci fera l'affaire.

Jeric rengaina la lame, puis l'attacha à sa taille.

Des bruits de pas résonnèrent et un garde apparut dans l'embrasure de la porte.

— Hax. Votre Grâce, salua l'homme en s'inclinant devant Jeric. Roryn est de retour.

Pour gagner du temps, Roryn, Jeric et Hax s'étaient séparés, couvrant ainsi un plus large terrain pour incorporer à leur armée des hommes supplémentaires. Jeric n'avait pas remporté le succès escompté. La moitié des villages avaient accepté de le rejoindre, mais l'autre avait refusé.

De ce voyage, il avait tout de même appris quelque chose : le pouvoir de Stovich n'était pas aussi unilatéral qu'il avait fini par le croire. Le peuple de Destovich était divisé, et Jeric pouvait difficilement donner de promesses au nom d'un trône qu'il ne possédait pas réellement.

Sans compter que la libération des ouvriers de Kleider s'était ébruitée, ce qui ne jouait pas en sa faveur.

Inutile de dire qu'il n'avait pas de grands espoirs concernant le rapport de Roryn. Hax semblait encore moins optimiste.

— Faites-le entrer, dit Jeric au garde.

Ce dernier s'inclina et partit, revenant avec Roryn quelques

minutes plus tard.

Le superviseur n'avait toujours pas pardonné à Jeric d'avoir libéré ses ouvriers. C'était évident chaque fois qu'il croisait le regard de son roi – ou plutôt, s'y dérobait. Cependant, Roryn était un homme très terre-à-terre, et il réalisait que les avantages à travailler aux côtés de Jeric l'emportaient largement sur les inconvénients. Il mettait donc ses opinions personnelles de côté.

— Votre Grâce, fit-il avec une révérence.

— Laissez-nous, dit Jeric au garde, qui obéit. Alors ?

Il s'avança lentement le long du râtelier, en détacha une petite épée, inspecta sa conception, puis la reposa.

— Des résultats ?

Roryn s'agita, nerveux.

Jeric attrapa une arbalète, la brandit vers un mur et regarda dans le viseur.

— Crachez le morceau.

— Aldver a accepté d'envoyer des hommes.

Aldver était une petite ville non loin de Kleider. Jeric prit un carreau et le plaça sur l'arbalète.

— C'est tout ?

— Hélas. Difficile de convaincre un homme de se battre en plein hiver.

— Pas s'il est désespéré.

Jeric leva de nouveau l'arbalète et la dirigea vers un mannequin.

— Ils connaissent les enjeux, Sire, mais ils ne veulent pas se battre.

— Et pourquoi, selon vous ?

Comme Roryn ne répondait pas, Jeric tourna la tête et le regarda bien en face.

— Voyons, Roryn. Je sais que vous connaissez la réponse.

L'homme sourcilla, la mine défaite.

— Le nom Angevin n'inspire pas... la loyauté comme autrefois.

Jeric sourit de toutes ses dents.

— Là, vous voyez ? Ce n'était pas si difficile !

Jeric appuya sur la détente. Le carreau transperça le front du mannequin pour se fichir dans le mur de pierre, derrière la cible.

Roryn déglutit. Hax demeura silencieux.

— Elle fonctionne très bien, commenta Jeric à propos de l'arbalète. Ça vous dérange si j'en fait don à Chez ?

Seul le silence lui répondit, puis Hax dit, un peu maladroitement :

— Comme il vous plaira, Votre Grâce.

— Excellent.

Jeric posa l'arme sur un banc, près de la porte de l'armurerie, puis se dirigea vers les étagères débordant d'armures, de brassards et de quelques boucliers, passant en revue l'arsenal que Niá avait déjà enchanté.

— Y a-t-il autre chose que vous voudriez me demander, Votre Grâce ? fit Roryn.

Jeric partit d'un rire sinistre, puis il se saisit d'un ensemble de brassards dont il admira la qualité artisanale.

— Assurez-vous juste que nous aurons assez d'armes pour les nouveaux arrivants.

Selon l'estimation de Jeric, ces dernières recrues augmenteraient leurs rangs d'environ quatre cents hommes.

— Je suis désolé qu'ils ne soient pas plus nombreux, ajouta Roryn.

— Réjouissons-nous qu'ils ne le soient pas moins.

Il y eut un bruit à la porte et Jeric se retourna pour voir Braddok entrer. Jeric jeta un regard à Roryn et Hax.

— Laissez-nous.

Les deux hommes s'inclinèrent et prirent congé, saluant le colosse en sortant.

— Fyrok a dit que tu étais de retour, annonça ce dernier.

— Depuis une heure, dit Jeric en examinant un autre râtelier. Je voulais voir comment les choses se passaient par ici.

Il ramassa une lance et la jeta en l'air, évaluant son équilibre.

— Il y en aura assez ? demanda Braddok en découvrant l'armurerie.

— D'armes ou d'hommes ?

— Les deux.

— Oui pour les armes, mais seulement parce que c'est un non catégorique en ce qui concerne les hommes.

Braddok émit un son à mi-chemin entre le grognement et le rire désabusé.

— À ce point-là ?

Jeric reposa la lance sur son support.

— Nous avons déjà causé beaucoup plus de dégâts avec moins d'hommes, fit-il avec une œillade en direction de son ami.

Celui-ci secoua la tête avec un sourire en coin, avant de s'installer sur le banc à côté de l'arbalète. Intrigué, il la ramassa.

— Mes aïeux ! C'est une bien belle arme.

— Cadeau pour Chez.

— Ah, et où est la mienne ? Il doit bien y avoir des avantages à être le favori.

— Oui, seulement tu les as épuisés il y a longtemps avec toutes tes dettes de jeu.

— Eh, j'ai toujours gagné à la loyale, fit Braddok en pointant un pouce vers sa poitrine. Ce n'est pas ma faute si Björn est un fieffé menteur.

Avec un sourire, Jeric jeta à Braddok une dague d'excellente facture – ou, plus exactement, il la lança sur le mannequin juste à côté. Son ami tressaillit en poussant un juron lorsque la lame s'enfonça dans le cœur en coton.

— C'était pour quoi, ça ?!

— Pour ne pas avoir eu à rembourser tes dettes depuis trois mois.

— Tu n'es qu'un abruti.

— Oui, mais un abruti généreux.

Braddok grogna en arrachant la dague du mannequin. Il évalua la qualité de l'arme et les gravures, visiblement impressionné, avant d'observer le reste de la pièce.

— Elle est arrivée à enchanter *tout* ça ?

— Il semblerait, répondit Jeric. Avec l'aide de Tallyn.

Les grandes dents de Braddok laissèrent échapper un sifflement tandis qu'il portait sur les armes un regard d'autant plus admiratif. Puis il ajouta :

— On va la récupérer, Loup.

Il y avait une sincérité rare dans la voix de Braddok, qui poussa Jeric à se retourner vers lui. Il ne parlait pas seulement de Descieux.

— Même si on doit y passer, poursuivit Braddok. Ce qui arrivera probablement.

Les lèvres de Jeric se fendirent d'un petit sourire alors qu'il s'asseyait sur le banc à côté de lui en s'adossant à la table.

— Ta jambe semble aller mieux, fit remarquer Braddok.

— Oui.

— C'est bien pratique d'avoir un rétablissement dans le coin. Peut-être qu'on ne mourra pas, tout compte fait.

Braddok essayait d'alléger l'humeur de Jeric.

— Je ne t'en voudrais pas si tu t'éclipsais maintenant, dit Jeric. Fiche le camp d'ici. Emmène Jenya, prenez refuge dans les montagnes, fondez une famille. Vivez.

— Ne t'inquiète pas pour Jen et moi ; nous fondrons une famille, j'en suis certain. Le problème, c'est qu'elle déteste la neige, alors je ne pense pas que la montagne soit un choix très judicieux.

— Je m'en irais, si j'étais toi.

— Non, tu ne le ferais pas, espèce de menteur.

Jeric lui coula un regard.

— Je suis toujours ton roi, Brad.

— Seulement si tu as un trône.

Avec un soupir, Jeric se passa une main sur le visage.

— Grands dieux, qu'est-ce que je suis en train de faire...

— Sauver la femme que tu aimes ?

— En vous conduisant tous à l'abattoir ?

— Tu n'en sais rien...

— Quatre cents, Brad. *Quatre cents hommes, bon sang.* Pas quatre mille. Loin de là. C'est tout le soutien que nous avons pu trouver, et encore, à supposer qu'ils répondent tous présents.

Braddok resta silencieux.

Jeric ferma les yeux et inspira profondément. Il en avait pardessus la tête. Il repensa à la Kjørda, quand il avait failli y rester, juste avant qu’Imari ne sauve sa misérable existence.

Elle aurait peut-être dû le laisser se noyer.

Jeric sentit du métal froid contre sa main et il ouvrit les yeux. Une flasque.

Braddok la poussa vers lui.

— Bois. Tu en as besoin.

Jeric hésita un instant, puis il s’en empara, faisant sauter le bouchon avant de prendre une longue gorgée. L’akavit lui brûla la gorge, mettant le feu à sa poitrine. Jeric lui rendit la flasque, mais Braddok secoua la tête.

— Garde-la. J’en ai une autre dans ma chambre.

— Toujours à boire au travail, rétorqua Jeric avec un regard perçant.

— La faute à mes missions qui m’y conduisent.

Jeric rit de nouveau avant de s’accorder une autre rasade.

Grands dieux, ce feu lui faisait du bien.

— Ça va aller ? demanda Braddok.

— Ça aide, dit Jeric en levant la flasque.

— Il ne t’aura fallu que vingt ans pour tomber d’accord avec moi.

— Je n’ai pas dit que c’était bon. Juste que ça aidait.

~

Ils quittèrent la petite armurerie de Kleider sous un ciel sombre. Le vent était glacial. L’akavit gardait Jeric au chaud, mais n’arrangeait en rien son moral.

Quatre cents combattants pour les aider à reconquérir Descieux, et ensuite, autant qu’il en resterait pour affronter Azir. Jeric avait déjà fait face à l’impossible auparavant, mais là... ça ressemblait à du suicide. S’il pouvait convaincre les autres maisons, comme celles de Derodin par exemple, ou persuader Stykken de s’engager dans la mêlée...

Le problème était que ces choses-là demandaient du temps, et que le temps était une denrée dont Jeric ne disposait tout simplement pas. À l'heure qu'il était, il aurait déjà dû être en route pour Trier avec son armée. Au lieu de quoi, il était loin au nord, près des Phalanges, à essayer de mettre sur pied un bataillon de fortune. Il était facile de rejeter la faute sur son père et son frère pour avoir rompu la loyauté qui existait auparavant, mais cela ne justifiait pas tout. Un jour ou l'autre, on devait s'écarter du chemin que ses prédécesseurs avaient tracé et ouvrir sa propre voie.

Ce qui voulait dire qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il était en train de faire.

Quant à Imari...

Jeric et Braddok atteignirent la route qui menait aux chambres que Hax avait mises à leur disposition. Jeric s'arrêta.

— Tu viens ? demanda Braddok.

Jeric jeta un coup d'œil à la nuit alors que le vent faisait voler les cheveux devant ses yeux. Ils étaient juste assez longs pour être attachés en queue de cheval, à présent.

— Je te rejoins dans un moment.

Devant la mine renfrognée de son ami, Jeric lui fit signe de continuer.

— Vas-y. J'ai un mot à dire à Hax.

Braddok finit par le gratifier d'une tape sur l'épaule et poursuivit sa route. Jeric le regarda s'éloigner avant d'emprunter un autre chemin. Un chemin qui ne menait pas à Hax, mais vers la porte de la ville. Passants et gardes le regardaient avec curiosité, mais les rues étaient relativement calmes. Quelques torches brûlaient, aux prises avec le vent sauvage, et la neige tourbillonnait en tous sens alentour.

La porte principale se trouvait juste devant – fermée –, et des silhouettes montaient la garde contre le mur, à la lueur des torches.

Mais Jeric ne s'approcha pas du portail.

Il bifurqua à droite, s'engouffra dans une ruelle et monta l'escalier qui zigzaguait le long de la muraille. Quelques marches craquèrent sous son poids, mais le vent hurlait suffisamment pour

couvrir ses traces.

Une fois en haut de l'escalier, il ramena sa cape autour de son cou et continua sur l'étroit chemin de ronde, le long des parapets, s'éloignant de la tour de guet. Là, à la cime du mur, le vent était avide, ses griffes affamées lacérant ses vêtements et agitant ses cheveux. Jeric trouva rapidement la petite plate-forme en saillie. Il y avait des anneaux pour les torches et quelques supports métalliques, mais ce point d'observation était désert.

Jeric se campa à un créneau et tourna les yeux vers la vaste pelouse enneigée qu'ils avaient traversée seulement quelques jours plus tôt. La nuit était trop épaisse pour y voir quoi que ce soit. Il suivit du regard le mur d'enceinte jusqu'à l'endroit où il s'enfonçait dans la neige. C'était du beau travail, solide, quoiqu'en pierre plutôt qu'en skal. Il atteignait un peu plus de deux étages.

Des images de Trier lui revinrent alors en mémoire.

Ce mur pourrait peut-être résister à un assaut humain, mais pas au feu des gardiens. Seule Descieux disposait de ce type de défenses. C'était ainsi que Tommad I^{er}, son ancêtre, avait finalement réussi à capturer Azir pour que les Liagés qui s'étaient rangés du côté des Provinces puissent le lier à cet arbre, au fond de la Forêt Noire. Azir n'avait pas pu faire tomber Descieux car les enchantements liagés ne se trouvaient pas seulement dans les égouts, mais jusque dans les fondations de la ville, enfoncés dans le mortier même de la forteresse.

Dans ce magnifique mur de skal. Que Kormand possédait, à présent.

Jeric serra les poings et se mordit la lèvre inférieure. *Grands dieux*, quel idiot.

— Vous m'avez demandé de la servir, grogna Jeric au ciel alors que la glace mouchetait ses joues. Mais comment, *par les enfers*, suis-je censé faire ça d'ici ?

Il marqua une pause, sentant l'akavit brûler au fond de son ventre.

— J'ai besoin de cette forteresse, et de toute une armée – et je n'ai aucune des deux –, alors dites-moi, ô *magnanime* Créateur, dieu des Sol Veloriens, qui délivre ses fidèles de leurs ennemis : Où êtes-

vous passé ?

Le vent hurlait, mais il ne reçut pas de réponse. Pas la moindre. La seule chose qui empêchait Jeric d'attraper un support métallique pour le jeter contre le parapet, à ce moment-là, était la crainte d'alerter les gardes. Il ne voulait voir personne.

Jeric serra les dents et ferma les yeux.

Reprends-toi ! lui répliqua sa propre voix dans son esprit.

Mais tout ce qu'il semblait voir était le beau visage d'Imari et ce poids terrible sur ses épaules, écrasant. Il avait du mal à respirer.

Jeric se laissa tomber à genoux, agrippant le bord du parapet, sans se soucier du froid qui mordait ses doigts.

— Je ne peux pas, murmura-t-il. Je ne peux pas mener ces gens à la mort, et je ne peux pas la laisser tomber, mais j'ignore comment la ramener. Pourquoi l'avoir sauvée pour ensuite la faire prisonnière d'un monstre que je n'ai pas le pouvoir de combattre ?

Au fond, c'était cela qui perturbait Jeric depuis le début. Il avait fait de sa vie entière un combat. Pour redresser les torts – ou ce qu'il percevait lui-même comme des torts. C'était sa façon de garder le contrôle.

Mais Jeric était en train de découvrir que le contrôle était une illusion.

Les pouvoirs en jeu le dépassaient largement, et pour la première – non, pour la *deuxième* – fois de sa vie depuis la mort de sa mère, Jeric se sentait vraiment impuissant.

Et il détestait ce sentiment.

Il détestait ne pas être à la hauteur. Il ne l'avait pas été pour sa mère ; il ne l'était pas non plus pour Imari. Il pourrait tout tenter que ce ne serait jamais suffisant. Pas pour une telle bataille, du moins. Mais c'était ainsi qu'il avait survécu : en sachant quand se retirer d'un combat. C'était l'une de ces situations.

Pourtant, il ne pouvait pas non plus abandonner Imari.

Jeric resta ainsi, agenouillé dans la neige, engourdi par le froid alors que le vent mugissait. Il pourrait aller la chercher seul. Peut-être alors trouverait-il un moyen de se faufiler, d'esquiver Lestra... de faire quelque chose.

N'importe quoi.

Il se fichait de ce satané trône, mais il ne cesserait jamais de se battre pour Imari. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il devait sacrifier quatre cents hommes.

Jeric avait pris sa décision. Il leva les yeux, passa les mains sur son visage et se figea. Au loin, dans l'obscurité, au-delà de la pelouse enneigée, une petite lumière vacillait. Méfiant, il se leva. Les gardes de la tour ne l'avaient pas remarquée, mais elle était difficile à apercevoir. Quelques violentes rafales agitèrent la neige dans l'air, et la lumière disparut. Le regard de Jeric se fixa sur l'endroit où il l'avait vue. Il se demanda s'il l'avait imaginée...

Là. Elle se rapprochait.

La lumière se dédoubla. Il y en avait désormais deux. Puis trois. Puis une demi-douzaine alors que des ombres prenaient forme alentour.

Il était trop tôt pour que ce soit l'une des maisons de Destovich, et la horde n'avait rien d'une armée corinthienne. Alors... qui cela pouvait-il être ?

Lorsque les sentinelles postées sur la tour de guet s'en aperçurent enfin, l'une d'elles désigna le groupe du doigt, et une autre descendit les marches en courant, sans doute pour prévenir Hax. Les autres se retrouvèrent au portail et Jeric les rejoignit, les yeux rivés sur les silhouettes en approche. Il était difficile de percer l'obscurité et les éléments, mais Jeric en compta au moins quelques dizaines, et elles ne semblaient pas armées.

Bien sûr, il ne fallait pas s'y fier.

— Préparez les frondes, lança Gavyn, l'un des gardes, à la porte.

Deux soldats se précipitèrent.

— Attendez.

L'ordre tranchant les prit par surprise et ils levèrent la tête, surpris de voir leur roi parmi eux.

— Votre Grâce... s'exclama Gavyn. Une armée approche...

— Ce n'est pas une armée.

Les hommes se figèrent sans comprendre.

— Ouvrez la porte ! ordonna Jeric.

Devant leurs regards inquiets, il renchérit :

— Maintenant.

— Mais, Sire, nous ne sommes pas prêts à...

Gavyn s'interrompit, jetant un coup d'œil vers l'extérieur de la ville. Comme s'il essayait de donner un sens à ce qu'il voyait. Les autres gardes s'étaient tus à leur tour et scrutaient, dans l'obscurité, le groupe de Sol Veloriens en approche.

Chapitre 42

— Ouvrez cette foutue porte, Gavyn, exigea Jeric avant de dévaler les marches deux par deux, sautant les dernières.

Il courut vers la petite écurie adjacente à la muraille, attrapa son stolik et talonna sa monture. Ses sabots martelaient le chemin, la porte de Kleider s'ouvrit en gémissant, et Jeric la franchit au galop.

Il fila sur l'étendue enneigée, se demandant ce qui avait pu persuader les ouvriers de revenir, et lança une brève prière d'humble gratitude à celui-là même qu'il venait de maudire du haut des parapets.

Voyant Jeric, le groupe s'arrêta. Il se rendit compte que ce n'étaient pas des torches qui éclairaient leur chemin, mais de petites sphères liagées qui brillaient dans la nuit. Jeric mit le stolik au trot, puis s'arrêta à une dizaine de pas.

De près, il comprit que ce n'étaient pas les ouvriers qu'il avait libérés.

— Qui est votre chef ? demanda Jeric en sol velorien.

Certains parurent surpris qu'il s'exprime dans leur langue.

— C'est moi, répondit alors une voix de femme, à l'avant.

Il ne se rappelait pas l'avoir vue parmi la foule qu'il avait libérée, et pourtant elle ne lui était pas inconnue.

Elle semblait avoir la cinquantaine, bien que l'on ne puisse jamais vraiment savoir avec les Liagés – ce qu'elle semblait être. Ses cheveux noirs tombaient sur une épaule, réunis en une tresse entremêlée de fils d'argent, et des glyphes couvraient son visage et son cou. Elle portait un simple manteau de laine doublé de fourrure, la neige saupoudrait son pantalon jusqu'aux genoux, et ses bottes étaient recouvertes de poudreuse.

— Vous êtes le Loup, dit la femme, toujours en sol velorien.

— En effet, dit Jeric, acceptant son jugement. Et vous êtes... ?

De son regard sombre, elle toisa Jeric, avant de se tourner vers

le stolik et la ville qu'il avait laissée derrière lui. Quelques personnes dans son dos penchèrent la tête en chuchotant.

— Maeva, répondit la femme.

Soudain, il comprit.

— Vous venez des monts de la Serra.

— *Sei*, dit-elle avant d'ajouter : Et *votre* famille a fidèlement maintenu la croissance de notre population.

Ce n'était pas un compliment ; elle faisait référence à tous les Sol Veloriens partis trouver refuge dans les montagnes pendant le règne de son père.

— Mais nous n'en avons jamais recueilli autant qu'il y a quelques jours.

Cette fois, elle parlait des ouvriers que lui-même avait libérés et qui avaient mis le cap sur le sanctuaire des Sol Veloriens, caché dans les montagnes de la Serra. Ce qui signifiait que le sanctuaire n'était pas aussi reculé que Jeric l'avait soupçonné. En revanche, cela n'expliquait pas ce qu'ils faisaient là. Ces Sol Veloriens n'avaient certainement pas envie d'avoir affaire à un Loup.

— Que faites-vous ici ? demanda Jeric.

Maeva hésita longuement, comme si elle ne savait pas quelle réponse lui apporter, puis elle se décida.

— Je connais Survak.

Jeric eut un mouvement de recul, mais il s'en souvenait à présent : Survak était devenu passeur, perdant ce faisant son grade de capitaine des gardes du soleil.

— Il vous a aidé à passer la frontière.

— Quand votre mère était encore en vie, *sei*.

À la mention de sa mère, sa poitrine se contracta de façon inattendue.

— Survak a dit que vous aviez besoin de notre assistance, poursuivit Maeva. J'ai refusé, et puis deux cents des nôtres sont apparus à notre porte, et Corrya m'a demandé de reconsidérer la question.

Survak.

Ainsi donc, le vieux capitaine avait emprunté le bras de mer de

Destovich juste après les avoir laissés à Felheim. Jeric ne s'en serait jamais douté.

Maeva se retourna alors et fit avancer une jeune femme aux longs cheveux noirs. Jeric reconnut son visage. C'était la fille qui était tombée sur son campement, dans les montagnes des Dents Grises. Jorvysk le Stryker avait tenté de la posséder, avant que Jeric ne le batte à mort, rendant à la jeune femme sa liberté.

La dénommée Corrya le dévisageait, ses traits d'acier, mais ses yeux emplis de gratitude. Elle hocha la tête.

— Je ne vous aime pas, Roi Loup, admit Maeva d'un ton sec. Mais Asoraï ne se soucie pas de ce que je pense. Il voit ce que l'homme ne peut voir, et il a été clairement établi qu'Il vous avait choisi, *vous*, le moins probable de tous, pour jouer un rôle dans cette entreprise. Je suis ici – nous sommes ici – pour vous prêter main-forte.

Jeric fut soudain pris d'assaut par les émotions. Son regard se tourna vers les cieux avant de se poser à nouveau sur Maeva.

— Merci. D'être venus.

— Ne me remerciez pas, remerciez le Créateur, car nous ne serions pas ici autrement, dit Maeva – la jeune femme à côté d'elle parut un peu gênée. Alors, Roi Loup, avez-vous de la place pour nous ?

~

Maeva et les siens choisirent de camper à l'extérieur des murs de Kleider. Ils dressèrent des tentes à l'abri du vent, contre la pierre, et les Liagés parmi eux allumèrent des feux que les bourrasques ne pourraient éteindre. Jeric, Braddok, Tallyn et quelques gardes apportèrent des vivres, ainsi que toutes les fournitures supplémentaires dont les nouveaux arrivants auraient besoin.

Malheureusement, la plupart des habitants de la ville n'avaient aucune envie d'aider les Sol Veloriens et semblaient plutôt mécontents, fâchés contre la tournure des événements. Jeric sentit que c'était précisément la raison pour laquelle le groupe de Maeva avait choisi de rester à l'extérieur du mur d'enceinte.

Une fois leur campement dressé, Jeric demanda à Maeva :

— Puis-je vous parler ?

— Bien sûr.

Elle glissa un mot à quelques-uns de ses compagnons, puis fit un geste en direction d'un homme d'âge moyen bien en chair du nom d'Akim. Ce dernier avait un air taciturne et une carrure qui rivalisait avec celle de Braddok. Il s'approcha tandis que Maeva conduisait Jeric, Braddok et Tallyn vers sa grande tente. Il souleva le rabat, Maeva se glissa à l'intérieur, et les autres suivirent.

L'espace était exigu mais plutôt confortable, quoiqu'un peu froid. Trois sphères dorées flottaient dans les airs, éclairant l'espace autrement plongé dans l'ombre. Maeva avait déjà étalé une petite paillasse et Jeric remarqua la pile de vieux livres liagés à côté.

Il reconnut l'un d'eux – les versets – et son cœur se serra quand il pensa à Imari.

— Vous les avez déjà lus ? demanda la femme.

Elle avait remarqué où son attention s'était portée, et l'observait attentivement.

— Je regrette de ne pas mieux les connaître, avoua-t-il.

Akim parut surpris, puis immédiatement méfiant. Maeva, cependant, semblait intriguée.

— Vous lui ressemblez, dit-elle soudain. À votre mère.

Ses paroles prirent Jeric au dépourvu.

— Vous la connaissiez ?

Un léger sourire effleura ses lèvres.

— J'aurais aimé mieux la connaître, répondit-elle. J'ai travaillé à Descieux il y a très longtemps, mais quand votre père a resserré la vis, j'ai cherché une porte de sortie. C'est votre mère qui m'a mise en contact avec Survak.

— On peut savoir de quoi vous parlez ? intervint Braddok en les regardant tour à tour.

— Il ne parle pas votre langue, expliqua Jeric.

— Ah. Je suis désolée, dit Maeva en langue commune avec un fort accent. Mais je... comment dit-on ? fit-elle avec un geste de la main. Je divaguais. Il y a quelque chose dont vous vouliez me parler,

n'est-ce pas ?

Jeric aurait préféré continuer à évoquer sa mère, mais ce n'était pas pour cela qu'il avait convoqué cette réunion.

— En effet, dit-il. Je pense qu'il serait constructif de partager nos expériences respectives et de voir si, sur la base de vos observations, vous auriez une idée de la meilleure façon de procéder.

Maeva parut ravie de sa question. Akim, lui, était toujours méfiant. C'était un gardien liagé. Jeric ignorait d'où lui venait une telle certitude, mais il aurait parié sa vie là-dessus.

— Nous avons une voyante dans nos rangs, poursuivit prudemment Maeva.

Akim parut encore plus renfrogné, maintenant qu'elle avait divulgué cette information.

— Elle nous a partagé... des éléments de votre histoire, que Survak a confirmés. Mais oui. Je suis d'accord, il serait utile de l'entendre de votre bouche, dans son...

Elle leva les yeux, cherchant le bon mot en langue commune :

— ... intégralité.

Alors, Jeric commença par le début. Par son voyage au cœur des Landes Sauvages et tout ce qui avait suivi. Tallyn et Braddok intervinrent çà et là, et son auditrice l'interrogea à quelques reprises. Même Akim y alla de sa question lorsque Jeric aborda l'attaque de Trier, lui demandant notamment de mieux décrire le style d'attaque.

— Il est important de savoir combien de Liagés sont aux ordres d'Azir, développa Akim sans prendre la peine de changer de langue pour s'adapter à leurs invités, comme Maeva.

— Je suis d'accord, répondit Jeric en langue commune, tandis que Tallyn traduisait les paroles d'Akim pour Braddok. Imari en a compté treize à l'époque, sans compter les Mo'Ruk d'Azir.

— Ses rangs ont dû gonfler depuis, dit Maeva, pensive. Nous avons Vu les flammes au-dessus des villes istraanes.

C'était exactement ce que Jeric avait entendu dire.

— De combien ?

— Difficile à dire. La plupart d'entre nous nous cachons depuis si longtemps. Je ne saurais dire combien Istraan en abritait, dit-elle

avant de marquer une pause. En ce qui nous concerne, nous en avons vingt-six.

Vingt-six. C'était plus que Jeric n'aurait pu l'espérer, mais serait-ce suffisant ?

Il poursuivit son histoire. Maeva se tut quand il arriva à la partie concernant l'arbre et Av'Assi, puis elle échangea un long regard avec son camarade.

— Vous connaissez Hiatt ? demanda Tallyn.

— Non, répondit-elle. Nous avons toujours cru en cet endroit que vous mentionnez, mais aucun de nous ne l'a vu de ses yeux. Continuez, je vous prie.

Jeric s'exécuta. Une fois qu'il eut terminé, Maeva resta silencieuse pendant un très long moment. Puis, elle et Akim échangèrent à voix basse, trop vite pour que Jeric puisse les suivre, bien qu'il saisisse quelques mots de leur discussion : sulaziér, Fyri, Zussa.

— Maeva, vous connaissez Azir, dit Jeric. Avons-nous une chance de l'emporter ?

L'expression de la femme n'augurait rien de bon.

— Oui, mais seule la sulaziér peut gagner ce combat, aussi prions pour qu'elle ne faillisse pas comme les autres avant elle.

— Pas Imari, décréta Jeric. C'est la femme la plus forte que je connaisse.

Maeva lui adressa un vague sourire triste.

— Si notre chair avait la force de notre esprit, jeune Loup, alors le Grand Imposteur n'existerait pas aujourd'hui.

Chapitre 43

Prostré dans l'obscurité, Rasmin se laissait dériver, pris entre moments de lucidité et pertes de connaissance. Il n'avait aucune notion du temps, ignorait s'il faisait jour ou nuit. Remplir ses poumons était une lutte de tous les instants, un combat pour la survie. On lui avait fracturé les bras pour l'empêcher d'user de ses ailes. Pour qu'il ne puisse pas se transformer ni quitter cette prison, et encore moins aider ceux qui s'opposaient à Azir.

Pas une seconde fois.

Ainsi, Rasmin demeurait nu et enchaîné tandis que son gardien lui apportait de temps à autre de l'eau avec un chiffon sale. Dans quel but il était maintenu en vie, Rasmin l'ignorait, mais Azir avait toujours aimé conserver des trophées, recueillir le butin de ses victoires et mettre en valeur tous les obstacles surmontés.

La porte s'entrouvrit et une vive lumière se répandit à l'intérieur de sa cellule. Rasmin grimaça, clignant des paupières pour s'accoutumer à la luminosité. Azir franchit le seuil – ou plutôt Zussa. Ils ne faisaient plus qu'un, désormais, une symbiose malsaine de pouvoir.

C'était précisément pour cette raison que Rasmin aurait aimé pouvoir s'envoler et prévenir la sulaziér, car ils seraient trop forts pour elle. Le seul moyen de les arrêter était qu'elle...

— Toujours en vie, Rasyamin, dit Azir d'une voix déformée par les basses de Zussa venues d'un autre monde.

Le prisonnier n'avait pas la force de répondre.

Azir l'examina de ses yeux d'un noir pur, les posant un bref instant sur l'oreille qu'il avait arrachée, puis il dit :

— Je t'ai apporté un présent.

La conscience de Rasmin laissa place à la curiosité quand Azir s'écarta et qu'une femme apparut.

Imari.

Rasmin se redressa d'un coup, hébété, les yeux hagards : Imari n'était ni contrainte ni soumise. Elle se tenait debout, en bonne santé, vêtue d'une robe blanche comme les nuages. Indépendante et libre...

À son visage, Rasmin comprit.

Ce n'était pas Imari.

Il n'y avait aucune pitié dans son expression, aucun amour dans son regard. Rien d'autre qu'une haine froide et pure. Un gouffre s'ouvrit dans son cœur.

— Qu'as-tu fait ? demanda Rasmin à Azir.

Mais ce fut Imari qui avança, prenant possession de la prison de Rasmin. En cet instant, sa ressemblance avec Fyri était troublante.

— Et vous, qu'avez-vous fait, Grand Inquisiteur ?

Son ton était provocateur.

— Ce n'est pas toi, Imari, dit Rasmin dans un rôle.

L'apparition fit un pas de plus, son regard froid fixé sur Rasmin. Il n'y avait aucune trace d'émotion dans ses yeux.

— C'est d'identités dont vous souhaitez parler ? Parce que j'aimerais beaucoup entendre la raison pour laquelle vous avez torturé les nôtres afin de « nous sauver ».

Refusant de la suivre dans cette voie, Rasmin essaya un autre angle d'attaque.

— Jeric a besoin de toi.

Imari partit d'un rire sans joie.

— Le Loup ? Vous pensez que j'ai l'intention d'aider un homme qui nous a massacrés par milliers ?

Avec cette phrase amère, Rasmin comprit enfin : Lestra lui avait montré le passé de Jeric. Chaque détail sanglant et sinistre. Cela avait brisé Imari, suffisamment pour que Zussa puisse s'y glisser et planter sa graine maléfique.

Rasmin avait déjà été témoin d'un tel effet.

Cette graine amère avait grandi rapidement, avec fureur, s'infiltrant insidieusement dans chaque partie du cœur et de l'âme brisés d'Imari avant d'étouffer tout le reste – tout le bien.

Toute la lumière.

Ce qu'il ne savait pas, c'était si cette lumière était éteinte pour

de bon ou si elle avait simplement été repoussée dans les recoins les plus éloignés de son être.

— Il a changé, Imari, tenta Rasmin, au désespoir, pour essayer de la ramener si elle était encore là. Grâce à *toi*. Tu dois t'en souvenir. Azir veut que tu oublies tout ce que Jeric et toi avez traversé ensemble, de peur que tu ne l'aides pas à terminer ce qu'il souhaite accomplir. Mais le Loup est irrévocablement de *ton* côté, Imari. Parce que *tu* lui as montré une autre voie, et que tu l'aimes aussi fort que lui t'aime.

Le feu vacilla dans les yeux d'Imari et la colère embrasa ses traits.

— Ne me parlez pas d'amour, grogna-t-elle avec une noirceur qui ne lui ressemblait pas.

Elle attrapa ses chaînes et le tira à elle pour qu'ils soient face à face.

— Il sera toujours un chien de *corazzi*, et vous... vous êtes un oiseau aux ailes brisées.

Son regard était brûlant de haine lorsqu'elle se mit à fredonner. Une note. Une seule. Elle résonna à travers l'espace fin qui les séparait, remplie de puissance alors qu'elle saisissait le cœur de Rasmin et le contraignit au silence.

~

Devant Imari, le Grand Inquisiteur s'affaissa au bout de ses chaînes. Sa lumière était partie, éteinte une fois pour toutes par son chant. Elle lui cracha au visage, regardant sa salive glisser sur l'arête de son nez aquilin. Bien sûr, il ne la sentit pas ; il était mort.

Imari sentit un léger poids sur son épaule et se retourna pour faire face à son seigneur et maître.

Il prit la joue de la jeune femme dans sa main.

— Bien joué, ma chère sulaziér.

Elle ferma les yeux et inspira profondément, se délectant de ses louanges. Elle ferait tout pour en recevoir, c'était tout ce qu'elle désirait.

— J'ai un cadeau pour toi.

Lorsqu'il retira la main de son visage, Imari ouvrit les yeux. Une lanière de cuir pendait au bout de ses longs doigts, de ses ongles noirs et pointus : les clochettes de Fyri.

Ses clochettes.

À leur vue, Imari ressentit un appétit soudain et acéré. Su'Vi avait dû les rapporter avec elle, et Imari les voulait *maintenant*.

Son seigneur sourit, comme s'il sentait son empressement.

— Prends-la. Elle est à toi.

Imari ne se fit pas prier.

— Dois-je t'aider à l'enfiler ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

Les yeux d'Imari se voilèrent, son souffle trembla. Elle ne pouvait pas parler, accablée par sa proximité. Son pouvoir. Il était partout, dans l'air, dans les pierres et sur sa langue – il se pressait contre elle.

Son seigneur prit sa main dans la sienne. À son contact, tout son corps frémit tandis qu'il lui enroulait la lanière en cuir autour du poignet avec une aisance déconcertante. Une fois le fermoir bouclé, il ne s'écarta pas. Au lieu de quoi, il prit sa main entre les siennes. Imari planta son regard dans le sien, dans ce puits infini de pouvoir – le pouvoir d'un dieu. Elle voulait s'en abreuver, y boire jusqu'à s'y noyer.

— Viens, il y a quelque chose que je voudrais que tu fasses, lui dit-il.

— Tout ce que vous voudrez, mon seigneur.

Ce dernier lui sourit, puis lui lâcha les mains et se dirigea vers la porte, où Su'Vi attendait dans le couloir. Son regard passa de son maître à Imari, qui aperçut une étincelle de jalousie dans ses yeux avant que l'enchanteresse ne leur emboîte le pas.

Elle peut bien être jalouse, si elle veut, pensa Imari. Elle est faible et doit apprendre où est sa place.

Ils traversèrent Vondar au pas de charge. Une faible lumière se répandait à travers les fenêtres ouvertes. Une épaisse couche de nuages gris cachait le soleil, et une brise froide s'était glissée dans les couloirs ouverts. Imari, cependant, n'avait pas froid. Pas même à travers la fine robe de soie sans manches qu'Azir lui avait offerte, car

le Shah était un feu constant dans son sang. Comme un brasero toujours brûlant, toujours affamé.

Les gardes sol veloriens s'arrêtèrent, s'inclinant sur leur passage, les yeux rivés sur Imari. Se délectant de sa présence, suivant sa silhouette – son chant –, totalement captivés. L'un d'eux était très beau, remarqua Imari. Bien bâti, avec des traits harmonieux et une épaisse tresse tombant sur son épaule. Ses yeux la dévoraient et elle lui sourit, la mine faussement pudique. Il rougit, lui rendant son sourire. Elle pourrait passer le voir plus tard, songea-t-elle, mais se ravisa ; il ne serait qu'une distraction et Imari devait rester concentrée sur la mission qui l'attendait.

Sur son seigneur et maître.

Elle surprit Azir l'observant du coin de l'œil. Lorsqu'ils eurent franchi les portes principales de Vondar, il s'arrêta en haut des escaliers, lui prit la main et la porta à ses lèvres. Derrière eux, Su'Vi s'interrompit elle aussi, attentive et silencieuse.

— Tu pourras prendre tous ceux que tu désires une fois que nous en aurons terminé, mais ton cœur est à moi, lui dit-il.

De l'ongle du pouce, il lui caressa la pulpe des doigts, son regard dardé sur le sien. Imari frissonna.

— *Tu es à moi.*

— Toujours, mon seigneur, répondit-elle dans un souffle.

Il posa alors ses lèvres sur le dos de sa main, puis la relâcha. Imari aurait voulu qu'il la touche à nouveau, qu'il ne cesse jamais de la toucher.

Au lieu de quoi, il descendit les marches du palais et elle le suivit. Su'Vi fermait toujours la marche, en silence.

Ils passèrent devant la garde sol velorienne, franchirent le portail et entrèrent dans ce qu'il restait de Trier. Une grande partie de la ville était en ruines, mais les Liagés avaient restauré suffisamment de bâtisses pour la rendre habitable pendant qu'ils se rassemblaient et patientaient. Les survivants istraans s'efforçaient de dégager les décombres des rues, sous les coups de fouet et d'épée des gardes-chiourmes.

Ce n'était que le début de la récompense des Istraans.

Son seigneur la conduisit au centre d'une cour, où quelques Istraans avaient été rassemblés à la demande de leurs surveillants sol veloriens et liagés. Imari constata leur surprise, leur hébétude. Elle en reconnut certains comme étant les plus riches habitants d'Istraa, et d'autres parce qu'elle les avait guéris par le passé. Leurs regards alternaient entre la jeune femme, fraîchement lavée et vêtue comme une reine, et son seigneur. Imari vit le désespoir les envahir.

Ils avaient toutes les raisons de désespérer.

Son seigneur la conduisit jusqu'à une petite plate-forme qui supportait autrefois une statue d'Ashova, déesse du plaisir, et s'y arrêta.

La foule attendait. Certains appelèrent Imari à l'aide avant d'être frappés sur le crâne par un garde à proximité. Quelque chose en elle se tordit violemment – à tel point qu'elle eut un hoquet. Son seigneur lui prit la main et l'étrange pression cessa aussitôt.

— Si vous êtes réunis ici, c'est parce que je veux vous faire une offre, car je suis un dieu miséricordieux, déclara-t-il à la foule. Inclinez-vous devant moi maintenant, prêtez-moi allégeance, et je vous accueillerai dans mon nouveau monde.

Ses mots tonnèrent dans la cour, et même lorsqu'il eut terminé, leur écho continua de vibrer avec puissance.

Devant elle, certains s'agenouillèrent aussitôt, persuadant d'autres d'en faire de même, tandis que des « mon seigneur » énoncés à voix basse se répandaient dans toutes les directions. Dans l'assistance, on ne cessait de tomber à genoux, jusqu'à ce que la cour se retrouve prostrée aux pieds de son seigneur. Neuf d'entre eux, cependant, étaient toujours debout, en signe de défi, mais son seigneur n'avait pas l'air en colère. Il se contentait de regarder Imari.

C'était sa tâche, son rôle dans ce nouveau monde, et elle était honorée de la remplir.

Elle ferma les yeux, voyant chaque étoile, entendant chaque sonorité appartenant aux neuf âmes devant elle. Chaque note provocatrice résonnait dans son esprit, et Imari les captura toutes, les saisissant fermement avant de lever le poignet – entouré de la bande de cuir.

Elle donna une légère impulsion aux clochettes, reflétant chaque ton, les magnifiant alors qu'elle les harmonisait sur un même accord de son choix. Le pouvoir frémissant dans son ventre, elle prit leurs chansons et les tissa dans sa propre création magnifique.

C'était si simple ; elle se demandait comment elle avait pu un jour éprouver des difficultés à utiliser son pouvoir.

Ces neuf points rebelles étincelaient toujours plus fort, tremblant sous la puissance d'Imari, puis, brusquement, elle les tira hors de leurs corps, laissant leur éclat dériver vers les nuages.

Dans le monde matériel, leurs enveloppes charnelles tombèrent comme des pierres. Quelques cris de stupeur fusèrent dans la foule, puis ce fut le silence.

Satisfaite, Imari ouvrit les yeux.

Et son seigneur lui adressa un grand sourire.

— Prépare les autres, Su'Vi. Il est temps.

Chapitre 44

— C'est le dernier ? demanda Jeric à Hax en balayant du regard le groupe d'hommes armés qui franchissait le portail de Kleider.

— Oui, répondit Hax.

Dans cette compagnie venue d'un canton voisin, Jeric comptait trente-trois hommes, de quinze à cinquante ans. La moitié d'entre eux portaient des armes grossières, et tous avaient l'air épuisés.

Ils étaient donc un peu moins de trois cents, au total. Ils avaient perdu près d'une centaine d'hommes lorsque la nouvelle selon laquelle ils se battraient aux côtés de Sol Veloriens s'était ébruitée.

Quels imbéciles !

Jeric échangea un bref coup d'œil avec Braddock, puis dévala les escaliers de la tour de guet, salua les nouveaux arrivants et les envoya auprès de Hax s'installer entre les murs exigus de Kleider, car la ville grouillait désormais de soldats. Non qu'ils soient si nombreux, mais les rues étaient étroites, et l'on manquait de place.

Marta, la cuisinière, disposait de nouvelles recrues pour s'occuper de la nourriture, et Grag et ses hommes chassaient de l'aube au crépuscule pour nourrir les bouches supplémentaires. En dépit de ces efforts, Kleider peinait à accueillir les nouveaux-venus, et Jeric se demanda si ce n'était pas une bénédiction, tout compte fait, qu'une si grande partie de Destovich ait refusé de se battre.

Il préférerait avoir une petite armée bien nourrie qu'un millier d'hommes affamés. C'était la raison pour laquelle sa meute avait toujours été si efficace.

— Allons manger, Loup, dit soudain Braddock.

Ils avaient passé la majeure partie de la journée près de la muraille, et même si le soir tombait, Jeric n'avait pas faim.

— Change-moi cette tête désespérée, ordonna Braddock.

— Je ne désespère pas.

— menteur.

Jeric montra les dents, et Braddok rit en lui frappant l'épaule.

— J'ai entendu dire que Hax avait trouvé la réserve secrète de bière de Stovich. Si elle a disparu avant que j'arrive, tu vas m'entendre.

En ricanant, Jeric partit avec Braddok. Ils n'avaient pas dépassé l'armurerie que Jeric entendit des cris provenant du mur. Un cor avait retenti. Ils échangèrent un regard inquiet, Braddok poussa un juron, et ils rebroussèrent chemin en hâte.

Jeric gravit les marches quatre à quatre, fendant l'agitation alentour.

— ... armée là-bas, disait quelqu'un lorsque Jeric atteignit le chemin de ronde.

En effet, une petite armée s'approchait.

Il était difficile d'évaluer le nombre exact de soldats à travers les bourrasques de neige, mais Jeric en compta bien plus d'une centaine. Deux bannières flottaient au vent, mais à cette distance, il ne parvenait pas à les identifier. Il aperçut Roryn, plus loin sur le chemin de ronde, une longue-vue à la main. Jeric se dirigea vers lui.

— Qui est-ce ? demanda-t-il une fois à sa portée.

— Je ne sais pas. C'est difficile de voir...

Jeric prit l'instrument, faisant sursauter l'autre, puis le porta à son œil. Aussitôt, il retint son souffle.

Grands dieux, c'était bien lui.

— Loup ? fit Braddok.

Brom Stykken était venu, à la demande de Jeric, et il avait amené une armée avec lui.

— C'est Stykken.

Jeric retira la longue-vue de son œil et dirigea son attention sur un Braddok complètement abasourdi, qui murmura :

— C'est pas vrai. Ce fils de chienne est venu...

Roryn, quant à lui, avait pâli.

Jeric rendit la lunette à son propriétaire et rejoignit les escaliers.

— Levez votre bannière et ouvrez les portes !

— Mais, Votre Grâce... comment savoir qu'il n'est pas là pour

attaquer ? demanda Roryn.

— Il est ici à ma demande, lança Jeric par-dessus son épaule, avant de remarquer que l'homme n'avait pas bougé. Nom des dieux, ouvrez ces foutues portes !

Roryn fit volte-face et aboya des ordres tandis que Jeric se ruait dans les marches.

— Ne me dis pas que tu vas y aller, dit Braddok en le suivant.

— Trop tard.

— Nom des dieux, Loup, grogna l'autre.

Le portail s'ouvrit en grinçant comme une gueule béante et Jeric fit un pas sous la herse tranchante. Braddok s'arrêta à côté de lui, dans l'expectative alors que Stykken et son armée s'approchaient lentement. Jeric entendait Roryn donner ses instructions, au-dessus de sa tête, et les gardes se rassemblaient dans la cour derrière lui. Le campement de Sol Veloriens s'était également animé : Jeric discernait lumières et silhouettes en mouvement ; tout le monde cherchait à comprendre la raison de l'agitation.

Ils devaient être bien plus de trois cents. Grands dieux, si Stykken était bel et bien venu les aider, voilà qui doublerait leurs effectifs.

— Et si tu as tort ? insista Braddok.

— Aucune chance.

Mais il ne paraissait pas convaincu.

— Je n'aime pas ça, Loup.

— Va boire un verre, alors.

Jeric poursuivit son chemin.

Braddok, bougonnant, lui emboîta le pas, et ils passèrent sous la grille pour s'avancer sur la vaste pelouse. Leurs bottes crissaient dans la vieille neige, progressivement recouverte de poudreuse fraîche, et les bavardages sur le mur cessèrent alors que le monde entier retenait son souffle, attendant dans un silence empli d'appréhension que ces deux nations entrent en collision.

Jeric ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait vu le cousin de sa mère. Il ne l'avait jamais revu après la mort de cette dernière, mais son nom avait fait figure d'insulte entre les murs de

Descieux. Il était interdit d'évoquer son nom – ne serait-ce que d'y *penser*. Brom Stykken était resté une écharde constante sous la peau de son père.

Mais le chef des Phalanges était tel que Jeric s'en souvenait, bâti comme un navire de guerre, large d'épaules, massif et solide, capable d'endurer les tempêtes les plus meurtrières – ce qu'il avait fait. Brom Stykken était né d'une lignée de Stykken ayant combattu pendant la première guerre d'Azir, prêtant main-forte aux navires de guerre corinthiens et les menant à la victoire sur les mers.

Aux côtés de l'ancêtre de Jeric, Tommad I^{er}.

Cette pensée redonna de l'espoir à Jeric.

Le souverain était vêtu de lourdes fourrures et de cuir, à l'image de ses hommes, mais Stykken sortait du lot, comme toujours, tel un rocher aux arêtes saillantes fièrement dressé dans une mer déchaînée. Les citoyens des Phalanges lui accordaient leur confiance. Il était stable et assuré, ne se brisait pas face aux vagues menaçantes.

Pas étonnant que le père de Jeric ne l'ait pas aimé. Il ne se laissait pas contrôler. Personne ne pouvait le contenir, et il n'avait aucun intérêt particulier à cœur, hormis celui de son peuple, ce qui était intrinsèquement problématique pour un tyran comme le roi Tommad.

Sur un seul geste de Stykken, l'armée s'arrêta à cent mètres du mur de Kleider. Les Sol Veloriens se pressaient à la lisière de leur campement tandis que les gardes se tenaient prêts sur la muraille, attendant l'ordre de Roryn.

Mais aucun des hommes de Stykken ne leva son arme alors que Braddok et le Roi Loup s'approchaient à grands pas.

Le vent hurlait, la glace et la neige tourbillonnaient, et Stykken descendit de cheval. Le cavalier à sa gauche en fit de même, et les deux étrangers s'avancèrent.

Comme si le passé était en marche pour prendre possession du présent, et que l'avenir vacillait sur le fil du rasoir.

Brom Stykken et son homme s'arrêtèrent à quelques pas de là. Stykken avait les yeux rivés sur Jeric, l'évaluant de son regard sombre et perspicace.

Grands dieux. Même s'il n'avait pas vu le cousin de sa mère depuis l'enfance, son apparition ravivait de nombreux souvenirs, et le cœur de Jeric se serra.

— Cela faisait longtemps, déclara-t-il, non sans émotion.

— Très, répondit Stykken après une fraction de seconde. La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais qu'un chiot galeux dans les jambes maigres de Meira.

Jeric s'étonna de constater qu'il se souvenait avec précision de la voix de l'homme, de son grain et de sa profondeur, saumurée comme la mer. Il éprouva un soudain sentiment de manque.

— Tu es devenu un vrai loup maintenant, poursuivit Stykken.

Il y avait une note de découragement dans ses mots et ses yeux.

— Pas *totale*ment, répondit Jeric. Il s'avère qu'il y a beaucoup plus de ma mère en moi que je ne le pensais.

Sa remarque lui valut un petit sourire triste.

Le vent soufflait toujours violemment entre eux.

— Tu as reçu ma lettre, dit enfin Jeric.

— En effet.

Lorsqu'il passa la main sous son manteau, Braddok ne put s'empêcher de porter la main à son arme. Aussitôt, Jeric posa une main sur le bras de son ami pour le retenir. *Tout va bien*, lui indiqua-t-il du regard. Braddok ne semblait pas de son avis, mais il obtempéra.

Stykken sortit alors une enveloppe au cachet de cire brisé. Le papier était froissé, comme si le souverain avait passé d'innombrables heures à le lire en se demandant – probablement – comment répondre. Ou même s'il lui devait une réponse.

— Tu le pensais vraiment ? lui demanda Stykken.

— Chaque mot, répondit Jeric sans hésiter un instant.

Le regard de Stykken passa sur le visage de son cousin, puis il glissa le papier dans son manteau.

— Tu lui ressembles.

— C'est ce qu'on m'a dit récemment, et je ne peux que remercier les dieux.

À ces mots, Stykken eut un rire triste. Enfin, il franchit en deux enjambées la distance qui les séparait, recouvrant le passé de la grâce

du présent, et prit Jeric dans ses bras.

Jeric enroula un bras autour de son cousin et l'étreignit avec force. Une vague soudaine d'émotion l'engloutit, et lorsque les deux hommes se séparèrent, ce n'était pas le froid qui brouillait leurs yeux de larmes.

— Je suis tombé sur l'un des tiens en chemin, ajouta Stykken. Il nous a retrouvés à Burnam, à moitié inconscient. Il a demandé où nous allions et a ensuite demandé s'il pouvait venir.

Stykken désigna derrière lui un stolik et un cavalier que Jeric pouvait tout juste discerner à travers la cohorte.

Aussitôt, il se figea.

C'était Stanis.

Et il avait l'air mal en point. Sa peau était translucide, ses yeux enfoncés – hantés. L'homme devant lui avait passé de longues nuits aux prises avec lui-même. Jeric connaissait bien ce combat. Il ne doutait pas que Stanis se battait encore, pourtant il était là.

— Alors ? demanda Stykken. Allons-nous faire cette guerre en tant qu'alliés ?

Jeric détourna son regard de Stanis pour le poser sur son cousin. Il reconnaissait tous les échecs de son père dans cette seule demande.

— Oui, répondit-il. Tant que les Phalanges se tiendront aux côtés des Sol Veloriens.

C'était la grande incertitude de Jeric. Les Phalanges ne partageaient pas la sombre et violente histoire de Corinthe envers les Sol Veloriens, sans pour autant faire preuve de bienveillance à leur égard. Ils restaient entre eux, et le climat, par trop rude dans ces contrées, n'incitait pas les exilés sol veloriens à venir y trouver refuge – à l'exception de ceux qui, apparemment, s'étaient installés dans les montagnes de la Serra.

Cependant, Jeric ne céderait pas sur ce point. Même si, à cause de cela, il devait perdre le soutien de Stykken et de son armée. Il avait fait une promesse et il avait l'intention de la tenir.

Tu te tiens peut-être sur la même scène, avait dit Imari, mais si tu joues différemment, il se pourrait que tu obtiennes un résultat différent.

Stykken dévisagea Jeric pendant un long moment, puis son regard se dirigea vers le petit campement d'où les Sol Veloriens les observaient, et il resta posé là tandis que le vent hurlait et tourbillonnait autour d'eux.

— Tu leur fais confiance ? demanda enfin Stykken.

— Oui.

Stykken inspira profondément, puis :

— Ça ne va pas plaire à mes hommes, Loup. Mais ça me va.

Après une pause, il ajouta :

— Les Phalanges se rallieront, tu as ma parole.

~

La nuit était déjà bien avancée lorsque l'armée de Stykken fut installée à l'extérieur des remparts de Kleider. Divisée en deux clans – Sol Veloriens d'un côté, les Phalanges de l'autre –, la pelouse était jonchée de tentes, et d'innombrables feux brillaient çà et là. Un abri avait été spécialement dressé pour Niá et Tallyn, afin qu'ils y enchantent les armes des hommes de Stykken une fois qu'ils se furent laissé convaincre.

L'armée répugnait à se séparer de son équipement, surtout pour le confier à deux Liagés.

Mais Stykken expliqua la situation et la nécessité d'une telle mesure, et Niá consentit à une démonstration publique de ce qu'elle comptait faire exactement. Les premiers volontaires s'approchèrent avec précaution, puis, lorsqu'ils comprirent qu'elle n'allait pas les transformer en Ombres, ils lui cédèrent leurs armes plus volontiers. Bientôt, elle et Tallyn se retrouvèrent envahis, et on leur proposa un espace plus grand pour travailler.

— Vous êtes certains de pouvoir y arriver ? demanda Jeric lorsqu'ils eurent transféré l'intégralité du matériel vers le nouvel abri, où les armes s'entassaient, toujours plus nombreuses.

Il savait ce que l'enchantement des armes de Kleider leur avait coûté.

— Nous ferons de notre mieux, répondit Tallyn, déterminé.

Mais ne vous inquiétez pas pour moi, je préfère périr de mes propres enchantements que de ceux d’Azir.

Niá grogna avec approbation tout en ramassant un bouclier aux proportions exceptionnelles.

Jeric échangea un regard avec Chez, qui se tenait près de l’ouverture de la tente.

— Je reste avec eux, lui assura ce dernier.

Jeric hocha la tête, puis s’éclipsa au-dehors, où Stykken l’attendait.

— On y va ?

Son cousin inclina la tête et les deux hommes traversèrent le campement des Phalanges.

Heureusement, Stykken avait apporté de quoi loger les siens. Jeric ne savait pas ce qu’ils auraient fait autrement, Kleider ayant déjà donné toutes ses réserves aux Sol Veloriens. Toutefois, Stykken possédait un nombre modéré de tentes, obligeant ses hommes à s’y entasser comme des marchandises de contrebande dans le ventre d’un navire. D’autres étaient assis dehors, dans le froid, à boire autour d’un feu. Certains jetèrent un coup d’œil au passage de Jeric et de leur souverain. Les stoliks avaient été divisés en trois enclos, tous contenus par un cercle étroit de toiles. Des ballots de foin avaient été apportés de la ville par brouettes pour nourrir les bêtes affamées.

— Tu comptes partir à l’aube ? demanda Stykken sur le chemin.

— Si tes hommes ont l’énergie nécessaire.

Stykken sourit à l’approche d’un groupe particulièrement tapageur qui riait autour d’un feu.

— Oh, ils auront l’énergie. *Ou* un gros mal de crâne.

La remarque fit rire Jeric.

Stykken s’introduisit dans ses quartiers, se glissant sous la toile avec une lanterne, suivi par son invité qui laissa retomber le rabat derrière lui. Cet abri n’était pas plus grand que les autres, mais au moins, Stykken ne le partageait pas. Il y avait là un sac de couchage, un sac à dos, une lanterne, une couverture étalée sur le sol, couverte de cartes et de parchemins. Jeric nota également une boussole et quelques armes étranges.

Ils étaient tous deux beaucoup trop grands pour cet espace étriqué et devaient pencher la tête.

— Prends place, je t'en prie, déclara Stykken en désignant d'un grand geste la couverture sur laquelle il s'assit, jambes repliées.

Jeric se laissa tomber en face de son cousin, les jambes tendues devant lui, intrigué par le parchemin que Stykken avait déplié : une carte détaillée de Corinthe notant chaque route, chaque ruisseau et principauté.

Chaque mine.

Le regard de Jeric se posa sur les trois qui avaient appartenu à Stykken et que Corinthe avait revendiquées à la suite de la première guerre d'Azir. Des mines que Brom Stykken avait tenté de récupérer par l'intermédiaire de la mère de Jeric, mais son père n'avait jamais honoré sa promesse.

En même temps, le père de Jeric n'avait jamais respecté que ses propres désirs.

Stykken extirpa une longue pipe de son sac et la proposa à Jeric.

— Je ne fume pas.

— J'ai entendu dire que tu ne buvais pas non plus, commenta Stykken en entassant des feuilles séchées à son extrémité.

— Pas si je peux l'éviter.

Stykken sourit, la pipe à la bouche, produisant une étincelle à l'aide d'une pierre à feu.

— Oui, tu as clairement plus de Meira en toi.

Jeric ne put réprimer un sourire.

L'étincelle se propagea aux feuilles, Stykken tira sur la pipe jusqu'à ce que le feu prenne, puis il expira un nuage de fumée.

— Ça empeste, fit Jeric.

— On ne peut pas se permettre les meilleurs produits, tu sais. On cultive ça sur les îles, la seule chose qui survive à ces maudites tempêtes.

Jeric tendit la main. Stykken hésita, puis lui passa la pipe. Jeric la porta à ses lèvres, tira une vive bouffée, puis cracha du sel et de l'acide. Son cousin s'esclaffa alors que Jeric lui rendait la pipe.

— On va devoir y remédier, dit Jeric.

Stykken remit l'embout dans sa bouche.

— Je ne sais pas. Je m'y suis fait après toutes ces années.

Jeric laissa échapper une nouvelle quinte de toux, essayant de purger ses poumons, puis baissa les yeux sur la carte et prit une décision.

— Kleider est à toi, déclara-t-il. Cafto et Hestwhich aussi, mais sache que j'ai libéré les ouvriers de Kleider il y a une semaine.

Il s'agissait de trois des mines les plus rentables de Corinthe, raison pour laquelle le père de Jeric n'avait jamais honoré son accord avec les Phalanges.

Stykken retira lentement sa pipe et expira, observant Jeric à travers la fumée.

— Tu nous céderais les trois ?

Jeric croisa les doigts autour de son genou replié.

— Elles t'appartiennent. Je ne fais que te les rendre.

Stykken resta silencieux un long moment, puis :

— Garde Cafto et Hestwhich. Kleider nous suffit amplement.

— Mais Kleider n'a pas d'ouvriers.

— Ça viendra. Mon peuple ne demande qu'à travailler.

Jeric accrocha le regard de son hôte.

— Je suis désolé pour les actes de mon père.

Stykken frappa sa pipe contre la lanterne.

— Moi aussi, petit Jos.

Ce nom – le souvenir de ce qui avait été perdu – pesait lourdement sur Jeric.

— Je t'ai apporté quelque chose, annonça Stykken au bout d'un moment.

Avant qu'il ne puisse l'interroger, Stykken se leva, s'approcha de son sac de couchage et le déroula, dévoilant un long fourreau. Il le tendit à Jeric. Ce dernier se leva d'un bond. Le cuir avait bien vieilli, et une poignée en skal ternie en couronnait une extrémité.

— C'était celle de ton grand-père, expliqua Stykken.

Jeric croisa son regard, et son cousin hocha la tête.

Cette épée avait appartenu au père de sa mère, que Jeric n'avait

jamais rencontré. Il tira la lame du fourreau. L'épée était en skal, légère et bien équilibrée en dépit des dégâts causés par l'air marin. La rouille en avait rongé certaines parties, mais rien qu'une bonne pierre à aiguiser et un forgeron qualifié ne puissent réparer.

— Elle est à toi, déclara Stykken. Si tu la veux.

Jeric glissa la lame dans son fourreau.

— J'en serais honoré. Merci.

Stykken parut satisfait. Il roula à nouveau le sac de couchage et dit :

— Raconte-moi tout.

Jeric resta jusque tard dans la nuit, informant Stykken des derniers événements, à commencer par sa recherche d'Imari dans les Landes Sauvages. Il avait déjà entendu parler de la plupart, mais il avait beaucoup de questions sur Azir et ce qui avait suivi.

Hax se manifesta au cours du récit de Jeric, se joignant à eux avec Maeva – Akim, lui, se contenta de rester sur le seuil, à l'intérieur. La discussion s'orienta alors vers les différentes stratégies leur permettant de reprendre Descieux à Kormand. Cependant, aucun d'entre eux ne semblait très inquiet de cette partie de leur avenir, pas avec leur nombre et les divers talents à présent à leur disposition.

À moins qu'Azir n'ait déjà atteint Descieux, mais c'était peu probable. Selon Tallyn et ses visions, il n'avait toujours pas quitté Istra.

— Nous devrions poursuivre cette discussion demain, suggéra Hax en bâillant. Il est tard et nous aurons maintes occasions de veiller les nuits prochaines.

Jeric n'était pas contre, même s'il ressentait une étrange réticence à quitter son cousin. Stykken avait dû le percevoir, lui aussi, car il entoura Jeric d'un bras épais pour une dernière accolade. Après lui avoir rendu son geste, Jeric prit congé, suivant Hax à l'extérieur.

Le camp était bien plus calme à présent, la plupart des feux réduits à des braises chaudes. Maeva et Akim se dirigèrent vers leur campement, tandis que Jeric et Hax se frayaient un chemin à travers le camp des Phalanges en direction des portes de Kleider. La lumière dans la tente de Niá et Tallyn brillait encore, et Jeric s'arrêta pour

s'enquérir de leurs progrès. La pile d'armes déjà enchantées était bien plus importante qu'il ne l'aurait cru, mais il restait encore beaucoup de travail.

— Vous devriez vous reposer.

— Bientôt, répondit Tallyn.

Jeric jeta un œil à Chez, qui haussa les épaules, agacé, comme s'il avait déjà essayé – en vain – de les en convaincre.

— Je rentre, souffla Jeric à Chez, proposition tacite de se joindre à lui.

Comme son ami secouait la tête, Jeric lui tapota l'épaule et commença à se retourner avant de s'arrêter.

— Au fait, est-ce que tu as vu Stanis ?

— Non, répondit l'autre, les lèvres pincées.

Jeric ne l'avait pas revu non plus depuis qu'il avait franchi les portes de la ville.

— Il était aux baraquements la dernière fois que je l'ai Vu, dit Tallyn.

— Je vais aller voir là-bas, alors.

Jeric tourna les talons et reprit sa marche en compagnie de Hax. À part une poignée de silhouettes debout sur les remparts, la ville était paisiblement endormie.

Jeric tombait de sommeil, mais il lui restait encore une tâche à accomplir.

Après avoir pris congé de Hax, il se dirigea vers les baraquements par les rues sombres et enneigées de Kleider. Ils se trouvaient près du portail, aussi Jeric n'eut pas à marcher longtemps avant d'apercevoir la bâtisse trapue. Quelques lanternes clignotaient aux fenêtres les plus avancées, et deux hommes montaient la garde de part et d'autre de l'entrée.

Sur une intuition soudaine, Jeric bifurqua, contournant le bâtiment jusqu'à la cour d'entraînement, à l'arrière.

Où il trouva Stanis.

Il était seul dans le froid, son arc à la main, une flèche encochée et dirigée vers un mannequin de paille déjà embroché par une demi-douzaine d'autres traits.

— Je pense qu'il est mort, Stan, lança Jeric en s'approchant lentement.

La corde claqua, l'air siffla, et la flèche s'enfonça entre les yeux du mannequin. Jeric haussa un sourcil.

— Tu t'es entraîné.

Stanis attrapa une autre flèche et la prépara. Sans jamais croiser le regard de Jeric. Sans même regarder dans sa direction. Il décocha sa flèche, mais celle-ci partit très haut et rebondit sur le mur de pierre derrière sa cible.

— Je suis content de te voir, Stanis, offrit Jeric.

Il était sincère.

L'autre s'éloigna, abandonnant d'un geste brusque l'arc sur une table chargée d'armes, où le bois rebondit dans un fracas.

— Je ne suis pas certain de rester.

— Je sais.

Stanis s'immobilisa. Regardant Jeric par-dessus son épaule, il grogna :

— Oh vraiment, et qu'est-ce que tu en sais ?

Jeric jaugea son homme, cette âme en proie à une lutte sans merci, déterminée à être en désaccord avec Jeric, avec lui-même. Enfin, il parcourut la distance qui les séparait, s'arrêtant une fois leurs visages à un centimètre de distance.

— Tu as décidé d'être en colère, ragea Jeric, alors cesse ces enfantillages et réagis !

L'expression de Stanis s'assombrit.

— Éloigne-toi, Loup.

— Non.

Jeric le poussa contre la table.

Stanis tituba, surpris, et faillit s'étaler sur le sol avant de se reprendre.

— Lâche-toi, Stan, parce que j'en ai assez de ces bêtises, insista Jeric.

Cette fois, il donna un coup de poing dans le ventre de Stanis – pas très fort, mais suffisamment pour faire passer son message.

Stanis se plia en deux, pris d'une toux. Ses traits se crispèrent

alors qu'il perdait le contrôle de sa fureur, toute sa colère et son tourment concentrés sur l'homme qui lui faisait face, puis il chargea. Il envoya sa tête dans le ventre de Jeric, le repoussant plus loin que le mannequin, contre le mur.

— C'est mieux, dit Jeric en riant, avant de grimacer lorsque sa tête heurta la pierre.

Stanis murmura quelque chose d'incompréhensible, avant de décamper.

— Oh, ça ne fait que commencer, s'exclama Jeric en se jetant en avant pour faucher les jambes de Stanis.

Ce dernier tomba à plat ventre, furieux, et se releva d'un bond. Il faillit manquer la lance que Jeric lui lançait. Jeric en prit une pour lui-même et décrivit un geste ample, accordant à Stanis assez de temps pour le parer. Mais de justesse.

Stanis réussit à dévier le coup à la dernière seconde.

— Je ne veux pas me battre contre toi.

— menteur, dit Jeric en enchaînant les coups. Tu n'as fait que ça depuis Imari. Et tu reviens toujours à la charge.

Jeric poursuivit ses assauts alors que Stanis s'évertuait à les esquiver. C'était la seule façon qu'il avait trouvée pour l'atteindre, la seule conversation que Stanis entendrait jamais, la seule à laquelle il consentirait.

— J'espérais que tu reviendrais à la raison, et puis j'ai vu tous ces galeux camper aux portes.

Stanis fit claquer sa lance sur les jointures de Jeric, qui inspira en serrant les dents. Il secoua sa main endolorie, peinant à agripper sa lance alors que Stanis s'approchait à nouveau de lui.

Et les coups continuèrent de pleuvoir.

Allers et retours, attaques et contre-attaques tel un ballet de prédateurs.

— Oui, c'est dur de les regarder, sachant ce qu'on leur a fait, n'est-ce pas ? C'est beaucoup plus facile de se débiter, de s'enfuir comme une mauviette.

Cette fois, Jeric s'écarta à la dernière seconde et frappa durement Stanis dans le dos. Il cria et trébucha, avant de se remettre

sur ses pieds. Mais Jeric n'en avait pas fini.

— Tu es en colère parce que je ne suis pas le chef que tu voulais, mais je suis celui dont tu as besoin, et tu le sais.

— Non... fit Stanis en crachant par terre, ajustant sa prise sur la lance. Je suis en colère parce que tu nous as *trahis*.

Il fit pleuvoir sur lui une rafale de coups que Jeric s'efforça de dévier. L'instant d'après, Stanis feinta avec sa lance, et son poing cueillit Jeric en plein nez. Un craquement, une explosion de douleur. Les yeux brûlants, Jeric fit tourner sa lance, bloquant de justesse le coup suivant. Un liquide chaud lui coulait du nez et sur les lèvres.

Stanis était en colère. Tant mieux.

Jeric s'essuya les lèvres, sentit le goût du sang sur sa langue et sourit en parant une nouvelle attaque. Leurs lances se croisèrent, tremblant d'être prises entre deux volontés opposées. Jeric dévoila ses dents ensanglantées.

— Si tu pensais vraiment que j'étais un traître, tu ne serais pas revenu.

— Je suis juste de passage.

— C'est un foutu mensonge, et tu le sais.

D'un coup, Jeric relâcha la pression sur son arme, laissant l'élan de son adversaire le propulser vers l'avant pour lui assener son front sur le nez.

Stanis hurla en titubant, et Jeric abattit sa lance à l'arrière de ses genoux. Il s'effondra dans un cri alors que son roi s'avavançait au-dessus de lui, haletant. Il tenta de se relever, mais Jeric appuya la pointe de sa lance sur sa gorge. L'autre s'immobilisa. Le nez en sang et ruisselant de sueur, il le foudroya du regard.

Jeric lui répondit à l'identique, hors d'haleine.

— Je veux que tu reviennes, Stanis, et je sais qu'au fond, c'est ce que tu souhaites aussi, mais j'ai besoin que tu choisisses ton camp, et que tu le choisisses *maintenant*, parce que je ne mènerai pas ces hommes et ces femmes au combat avec pour partenaire quelqu'un qui n'arrive pas à sortir la tête de son cul prétentieux.

La mâchoire de Stanis se crispa ; son regard était enflammé.

Braddok apparut soudain à l'angle du mur.

— Par les enfers, qu'est-ce que...

— Reste en retrait, Brad, ordonna Jeric, les yeux rivés sur l'homme à terre.

— Mais...

— Je t'ai dit de *rester en retrait* !

Braddok s'arrêta, fixant les deux hommes à la fureur évidente.

— Alors, quelle sera ta décision, Stanis *Vestibor* ? demanda Jeric, pour rappeler à Stanis d'où il venait et qui il était. Parce que si tu m'abandonnes à nouveau, les dieux m'en soient témoins, il vaudrait mieux pour toi que je ne revoie plus jamais ton maudit visage.

Stanis déglutit péniblement. Son regard se dirigea vers Braddok, qui observait la scène, la mine sombre et les bras croisés sur son torse, comme s'il n'attendait que la permission de Jeric pour intervenir.

Enfin, Stanis baissa la tête, vaincu, et ses épaules s'affaissèrent.

Jeric laissa alors tomber la lance dans la neige. Du coin de l'œil, il vit Braddok s'avancer, mais il leva la main sans quitter Stanis du regard.

— Tu penses que je ne comprends pas, mais je comprends très bien. Nul n'est irréprochable dans cette bataille, pourtant je souhaite un monde meilleur. Pour nous tous. Comme ton père. Il a tout risqué pour ce rêve, et je le ferai aussi. Seulement, je préfère le faire avec toi à mes côtés.

Jeric tendit la main à Stanis.

Le vent balayait la petite cour, et la neige tombait tout autour d'eux, comme des eaux de baptême d'un blanc pur.

Le silence s'étira. Enfin, Stanis haussa les épaules avec une lente inspiration, mais il refusa la main tendue.

Ainsi soit-il, pensa Jeric, la déception tel un coup de poignard dans sa poitrine.

Mais au moment où il commençait à retirer sa main, Stanis la lui saisit. Il la serra avec force, comme s'il craignait que l'autre ne change d'avis en le lâchant. Comme si sa poigne était la seule chose qui permette encore de contenir ce maelström.

— J'espère que tu as apporté l'akavit, lança Jeric à Braddok, dont le visage sombre se fendit d'un sourire.

En guise de réponse, le colosse sortit une grande flasque des pans de son manteau et en agita le contenu.

— Vous auriez sûrement dû commencer par ça.

— Je ne sais pas... dit Jeric en aidant Stanis à se relever.

Tous deux se faisaient face, à présent. La colère de Stanis s'écoulait par son nez ensanglanté, qu'il essuya du revers de la manche.

— Je dirais que, même sans, nous avons été plutôt productifs, acheva Jeric.

Un semblant de rire s'échappa des lèvres de Stanis, Jeric sourit, et tous deux s'étreignirent. Braddok s'avança, l'akavit à la main, et prit Stanis par l'épaule.

— Il était temps que tu reprennes tes esprits, dit-il en levant la flasque. Bienvenue parmi nous, Stan le pisseux.

Chapitre 45

Kaï gisait dans l'obscurité et le froid, à la fois éveillé et ailleurs. C'était l'endroit où il s'était réfugié ces dernières semaines... ou ces derniers mois. Il avait perdu le fil. Tout n'était qu'une succession floue de douleur et de terreur. Trop effrayé pour dormir, et en même temps trop fatigué pour rester éveillé, Kaï languissait, dans un état semi-conscient.

Jusqu'à l'arrivée d'Imari.

Au début, il l'avait prise pour un rêve, mais en temps normal, il ne faisait que des cauchemars, alors qu'elle était brillante de lumière. Il s'était alors réveillé, pleinement conscient dans ses bras, et il avait pleuré.

Parce qu'il était encore en vie.

Puis elle était partie en promettant de revenir, mais elle ne l'avait pas fait. Personne ne venait. Pas même pour lui apporter de quoi manger, et Kaï se sentait glisser.

Encore et encore.

Il ne comprenait pas pourquoi c'était si long.

Un rai de lumière traversa soudain l'obscurité. Kaï se demanda si son heure était venue – s'il allait rejoindre les *sieta*.

Ou l'enfer, car c'était ce qu'il méritait.

Une silhouette s'avança vers lui, mais il ne parvenait pas à la distinguer. Tout était brumeux, déconcertant. Deux mains chaudes se refermèrent autour de son visage, et il lui fallut un moment pour comprendre que l'on prononçait son nom.

— Kaï... Kaï, s'il te plaît. Réponds-moi.

Il cligna des yeux, ébloui. Alors que les formes commençaient à prendre un sens, un visage lui apparut.

— Ricón... ?

Le mot sortit dans un hoquet, et Kaï fut pris d'une violente quinte de toux.

La voix de Ricón, empressée, parvint à ses oreilles, puis d'autres silhouettes l'entourèrent. D'autres mains se posèrent sur son corps. Il ressentit de la chaleur, des picotements de la tête aux pieds, et son monde s'effaça une fois de plus.

Chapitre 46

Il fallut quatre jours à Jeric et aux trois armées pour atteindre Descieux. Le temps, heureusement, retenait sa fureur, mais le soleil ne montra jamais son visage. Parfois, Jeric l'entrevoyait à travers les nuages, mais jamais totalement. C'était un mirage, une lumière vaporeuse qui les bénissait par moments de sa présence pour atténuer le mordant de l'hiver.

Il lui faisait penser à Imari, étoile brillante qu'il ne pouvait voir, invisible même au don de Tallyn.

Le bataillon était composé de six cent soixante-quatorze combattants au total, répartis en trois armées : Destovich, les Phalanges et les réfugiés sol veloriens des montagnes de la Serra. Les camps ne se mélangeaient pas, mais Jeric se mêlait à tous, tout comme les autres chefs. Il chevauchait à l'avant, souvent en compagnie de Maeva, Hax et Brom Stykken, ce conglomerat inattendu de nations s'étant fixé un objectif commun : reprendre Descieux pour que les Provinces puissent s'opposer à Azir.

Malgré leur objectif, les trois cohortes gardaient une certaine distance les unes des autres. Jeric n'était pas surpris. Il ne pouvait pas s'attendre à ce que ce formidable pont soit réparé du jour au lendemain ; il espérait simplement que leur animosité n'interférerait pas avec leur capacité à combattre ensemble.

Lors d'une bataille, la confiance était primordiale ; c'était peut-être même le facteur déterminant, et Jeric voulait croire que les réserves que ces armées ressentaient l'une envers l'autre n'étaient rien en comparaison avec leur ressentiment commun pour Azir.

Tallyn ne pouvait rien Voir concernant ce dernier, et il attribuait ce blocage à Lestra. Il ne pouvait percer le voile érigé par la voyante Mo'Ruk, si bien qu'Istraa était invisible à leurs yeux – tout comme Imari, et cela plus que tout consumait Jeric.

Il savait qu'elle était en vie. S'il ignorait comment lui était

venue cette certitude, son âme ressentait la sienne. Il savait que quelque chose n'allait pas, cependant, et ce sentiment l'écorchait vif chaque instant de chaque jour.

Alors qu'ils traversaient les vastes landes recouvertes de neige, Jeric envoya des messagers à l'ouest et au sud, aux jarls Rodin et Vysr, requérant leur aide. Il n'avait pas osé s'acquitter de cette tâche plus tôt, ignorant tout de la sûreté des routes, tout comme de l'étendue de l'influence de Kormand. Jusqu'à présent, il semblait que cette ordure se soit contentée de Descieux.

Ce fut la troisième nuit, alors qu'ils abordaient l'épaisse barrière de pins formée par la Forêt Noire, que Jeric repéra enfin un éclaireur. La silhouette se tenait sur une crête, surplombant les plaines que les trois armées traversaient. Il était surpris de ne pas en avoir aperçu plus tôt, mais la neige était dense et les Breverans ne connaissaient pas la Forêt Noire.

À moins que Kormand ne soit vraiment aussi arrogant qu'il le paraissait.

— Maeva, fit Jeric.

— Je le vois, répondit-elle aussitôt, son regard tourné dans la même direction.

— Est-ce un Liagé ?

L'identité du guet, plus qu'autre chose, préoccupait Jeric au plus haut point, car si cette silhouette était un Liagé, cela signifiait qu'Azir s'était installé à Descieux, et le seul point positif, le cas échéant, était qu'Imari n'était pas loin.

Maeva garda un moment le silence.

— Non.

Jeric poussa un soupir.

— J'y vais, proposa Jenya derrière lui, exhortant son stolik à avancer.

— Pas sans moi, aboya Braddok en lançant sa monture derrière la sienne.

— Trouvez ce que vous pouvez, mais faites attention, les avertit Jeric. Ce pourrait être un leurre.

— Ce n'est pas ma première mission, Votre Altesse-Loup,

s'indigna Braddok.

Puis Jenya et lui partirent au galop, faisant voler des mottes de neige derrière eux.

Jeric croisa le regard de Stanis, qui s'empessa de le détourner vers le dos de Braddok. Stanis était resté silencieux depuis leur... discussion – qui lui avait valu deux yeux au beurre noir –, mais sa rage avait disparu. Jeric savait qu'il se battait toujours contre ses démons et que, fort de son expérience personnelle, cela prendrait du temps, peut-être toute une vie. Mais Stanis avait décidé de rester, et c'était tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Ce ne fut que lorsque Jeric atteignit la haute crête où ils avaient repéré l'éclaireur que Jenya et Braddok revinrent. Il ne put réprimer un soupir de soulagement à leur vue.

Du regard, Jeric chercha des traces de sang, mais n'en trouva aucune.

— Il est mort, l'informa Jenya. Il était seul, mais il nous a prévenus qu'il était attendu, donc on pourrait bien avoir de la compagnie.

Jeric scruta la lisière obscure, loin devant lui.

— A-t-il dit quelque chose à propos d'Azir ?

— Non, répondit Jenya.

— Il *aurait pu*, rétorqua Braddok, si Jen ne lui avait pas tranché la gorge avant.

L'expression de Jenya s'assombrit.

— Si tu avais arrêté de m'interrompre, je n'aurais peut-être pas eu à le faire.

— Tu posais les mauvaises questions, se défendit Braddok.

— Tu me *déconcentrais*.

Braddok remua les sourcils.

— Tu ne peux pas t'empêcher de me reluquer, pas vrai, Jen ? C'est ça, le vrai problème. Tu étais tellement « *déconcentrée* » que tu n'as pas remarqué que ton prisonnier avait sorti un couteau...

— Brad, l'interrompit Jeric.

L'interpellé croisa les bras, mais adressa un sourire provocateur, dévoilant ses grandes dents, à la guerrière, qui grimaça.

— Kormand est là, continua-t-elle succinctement, les joues rougies par une rare démonstration d'émotion. Il n'y a pas de Liagés sur place.

— Et Hersir ? s'enquit Jeric.

Braddok lança à Jenya un regard moqueur, qu'elle ignore en répondant :

— Il n'a rien dit sur Hersir.

— Alors, sous les ordres de qui était-il ? demanda Jeric.

— De Kormand lui-même, répondit Braddok cette fois.

Étrange. Jeric échangea un regard avec Tallyn, qui avait l'œil rivé vers l'horizon comme s'il pouvait Voir ce que leur vue humaine ne pouvait discerner.

Enfin, le vieil homme secoua la tête.

— Descieux est encore brumeuse. Je ne serais pas surpris que Lestra ait laissé un petit quelque chose à Kormand pour le dissimuler à notre vue.

C'était précisément ce à quoi Tallyn s'était employé avec l'aide de l'un des voyants de Maeva : trois pierres, une pour chaque chef, à porter en permanence afin de se prémunir contre toute tentative de Vision depuis l'extérieur.

Ils passèrent bientôt sous le couvert de la Forêt Noire. Les arbres séparèrent naturellement les armées, comme du sable dans un tamis, et la lumière décrut.

— Arrêtons-nous ici, dit soudain Jeric à l'orée du bois, surprenant tout le monde.

— On pourrait encore avancer. La nuit ne tombera pas avant... commença Braddok.

— Nous allons nous reposer. Et nous reprendrons la route à minuit.

Il échangea un long regard avec Maeva, à l'origine de la suggestion.

Jeric préférait que Kormand ne se rende pas compte de leur nombre, et la Forêt Noire saurait les dissimuler. En outre, si ses calculs étaient justes, ils n'auraient pas besoin d'une armée pour reprendre Descieux. Le chef breveran n'en avait pas eu besoin ; Jeric savait donc

que c'était possible. Braddok, en revanche, le prenait pour un idiot.

Quoi qu'il en soit, les armées firent halte, mais aucune tente ne fut dressée pour la nuit. Les soldats s'installèrent contre les arbres, sous leurs larges branchages. Il n'y eut aucun rire et à peine quelques bavardages ; chacun ressentait le poids de l'avenir périlleux qui les attendait.

Jeric avait du mal à rester assis, repassant le plan dans sa tête. Encore et encore.

Jusqu'à ce qu'il soit temps de partir.

Jeric rassembla alors Jenya, Niá, Tallyn, ses hommes et Akim.

— Attendez notre signal, rappela-t-il à Stykken et Maeva.

— Que les dieux soient avec toi, dit son cousin en lui serrant l'épaule.

Ils remontèrent en selle et Jeric les conduisit plus avant, dans les ténèbres de la Forêt Noire. Il retrouva bientôt le chemin qu'il avait souvent emprunté, lors de nombreuses chasses avec sa meute, quand il avait fui la sécurité des murs de Descieux pour chasser l'ennemi à l'extérieur.

Il se rendait compte à présent que l'ennemi avait toujours été à *l'intérieur*.

Il opta pour le plus long chemin, restant à bonne distance de la forteresse, toujours à l'affût des éclaireurs, mais ils n'en croisèrent aucun.

Enfin, leur chemin s'éleva jusqu'à une petite clairière familière qui offrait une vue dégagée sur la citadelle. Ce fut là que Jeric arrêta son stolik. Le vent était cinglant et la neige lui saupoudrait le visage alors qu'il contemplait les lumières scintillantes de la ville. Elles brillaient comme un phare au milieu d'une mer d'un noir infini, et pourtant, tout ce qu'il voyait, c'était Kyrinne avec sa lame ensanglantée, semblant abasourdie par son geste.

Il se demanda si elle était toujours là.

Et, le cas échéant, s'il la tuerait.

Braddok s'arrêta à son côté.

— C'est tout juste si on peut le deviner. Les enfoirés, cracha-t-il avec un mépris évident.

Jeric les fit avancer, toujours à l'abri du feuillage. Ils atteignirent la Muir dans l'heure, et Jeric suivit la rivière sombre entre les arbres. L'eau murmurait – un élan de vie dans cette forêt par ailleurs silencieuse –, mais Jeric restait vigilant. Peut-être y avait-il des Ombres dans ces bois. Cela ne le préoccupait pas outre mesure, pas avec trois Liagés à ses côtés. Ce qu'il redoutait, c'étaient leurs hurlements ; ils risqueraient d'attirer l'attention.

Ils atteignirent l'entrée des égouts sans heurt. Jeric arrêta son stolik une dizaine de mètres plus loin, hors de vue. Juste au cas où. Après un signe à ses compagnons, il descendit de cheval, ses bottes s'enfonçant dans la neige jusqu'aux chevilles. Personne ne semblait garder l'entrée, mais on n'était jamais trop prudent.

Braddok descendit derrière lui, et tous deux avancèrent à pas de loup pendant que les autres attendaient. Un vent curieux se leva, mais la forêt demeurait silencieuse.

La grille apparut. On l'avait laissée sans surveillance.

Jeric s'en étonna : Hersir avait veillé à ce qu'elle soit gardée depuis la tentative de coup d'État d'Astrid.

— Je n'aime pas ça, dit Braddok.

— Moi non plus.

Jeric se positionna à l'entrée de la grille sombre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Seule l'obscurité l'accueillit. La grille avait été soudée, laissant passer uniquement l'eau et les immondices.

— Ça ne ressemble pas à Hersir, commenta Braddok.

— Je sais.

Jeric se releva et fit signe aux autres.

Akim s'accroupit devant la grille, analysant le métal.

— Vous aimeriez la préserver ?

— De préférence.

Akim inclina la tête, puis s'agrippa à la grille et ferma les yeux. Un murmure s'échappa de ses lèvres, son souffle léger comme le vent. Jeric sentit la différence dans l'air, le changement de pression, lorsque le pourtour de la grille se mit à irradier, de plus en plus brillant jusqu'à ce qu'elle prenne l'apparence de métal en fusion. Akim effectua une torsion subtile et la grille sortit de son logement. Il la

posa sur le sol à côté d'eux et regarda Jeric en se relevant.

Ce dernier le remercia d'un signe de tête, jeta un œil dans la pénombre et se réfugia à l'intérieur. Les autres le suivirent.

— Lumière, Tallyn ? fit Jeric.

Une seconde plus tard, une petite sphère blanche aux nuances bleutées apparut, planant au-dessus d'eux alors qu'ils s'enfonçaient dans le tunnel.

— Je ne suis jamais entré là-dedans, avoua Chez à voix basse, produisant un écho dans l'espace caverneux.

— Tu as de la chance, répondit Braddok en pataugeant tant bien que mal.

Jeric atteignit un croisement et tourna à gauche, en direction de Descieux, où la puanteur épaississait l'air ambiant. Ils se turent. Ces égouts étaient un vrai labyrinthe, et même si Jeric connaissait son chemin, il y avait d'innombrables ramifications dans les bas-fonds de la ville – et autant de risques de dispersion. Au fil des ans, Braddok et lui avaient exploré certains des autres canaux et appris ensuite comment ils étaient connectés, mais il lui en restait encore beaucoup à découvrir.

— Ça a toujours été là ? demanda Akim à propos des inscriptions liagées gravées sur les murs.

— Oui, grogna Braddok. Vous avez l'habitude de bénir vos propres excréments ?

— Ce ne sont pas des bénédictions.

La voix d'Akim avait baissé d'un ton. Jeric le dévisagea et il lui rendit son regard.

— Je n'ai jamais vu ces mots avant.

Jeric suivit des yeux l'une des inscriptions, si profonde dans la roche que l'on aurait dit une balafre.

— Vous êtes certain qu'il s'agit d'inscriptions liagées ?

— Certain, s'empressa de répondre Akim. Je reconnais les traits, mais... ces mots me sont inconnus.

Jeric se tourna vers Niá et Tallyn, qui secouèrent tous deux la tête. Il aurait aimé savoir ce que ces inscriptions signifiaient, intimement convaincu que c'était important.

Enfin, ils arrivèrent sous la trappe qui débouchait près des cuisines. Jeric posa un doigt sur ses lèvres et échangea un regard entendu avec les autres. L'échelle de corde avait disparu, cependant, et Jeric se tourna Braddok, qui grommela en s'accroupissant :

— Tu n'as pas intérêt à me foutre de la merde sur le visage...

Jeric monta sur les épaules de son ami, qui se redressa avec un gémissement. Il atteignait tout juste la trappe. Quelques instants d'attente, l'oreille aux aguets, lui apprirent que, là-haut, tout était silencieux. Posant enfin une main sur le bois, Jeric poussa. La trappe ne bougea pas. Il tenta à nouveau. Cette fois, quelque chose bascula et se renversa. Jeric tressaillit et Braddok poussa un juron, puis...

Ce fut le calme plat.

Jeric attendit, et une fois certain de ne pas avoir réveillé les morts, il appuya ses paumes contre la trappe et poussa lentement. Cette fois, elle céda avec aisance. Il l'ouvrit en grand, puis prit appui sur le rebord pour se faufiler dans le réduit obscur.

Il inspira profondément, peut-être pour la première fois depuis qu'il avait quitté Stykken et les trois armées dans la Forêt Noire.

Après quoi, il jeta un œil alentour. L'éclairage de Tallyn soulignait des formes dans l'ombre, et Jeric trouva l'échelle de corde abandonnée dans un baril. Il la récupéra, l'attacha autour de la charnière métallique dans le sol et jeta l'autre extrémité par l'ouverture.

— Oh, loués soient les dieux... souffla Chez en contrebas.

Il attendit que les autres grimpent, puis les regarda un à un.

Prêts ? demandaient ses yeux.

Il y eut des hochements de tête et Jeric entrebâilla la porte. Les couloirs étaient sombres, mais il savait que les cuisines seraient bientôt animées par les préparatifs de l'aube. Ouvrant la porte plus largement, il dit à Chez :

— Soyez prudents.

— Toi aussi, répondit l'autre, avant d'ajouter avec un clin d'œil : On se retrouve au portail.

Après quoi, Chez fit signe à Jenya et Niá de le suivre.

— Tout est bon ? demanda Jeric à Stanis.

Ce dernier hocha la tête.

— Pas de quartier, dit-il.

Tallyn et lui s'éloignèrent, Stanis prenant la tête. Les deux groupes se dirigeraient vers les extrémités opposées de la porte principale de Descieux, laissant Jeric, Braddok et Akim s'occuper de la forteresse.

Jeric essayait de se convaincre que tout se passerait bien pour ses amis. Il ne s'agissait que d'évoluer en toute discrétion à travers la forteresse, mais tant qu'ils passaient inaperçus – et Chez et Stanis pourraient y parvenir les yeux fermés –, ils devraient pouvoir se faufiler jusqu'au mur d'enceinte sans se faire remarquer.

Malgré cela, Jeric était anxieux.

Il échangea un regard solidaire avec Braddok, fit un signe de tête à Akim, puis commença à descendre le tunnel. Tournant à droite, il se dirigea vers les escaliers. Là, il entendit une voix lointaine, qui semblait s'éloigner de plus en plus à mesure qu'il tendait l'oreille. Bientôt, le son disparut totalement.

Il ne savait pas exactement où logeait Kormand, mais il avait sa petite idée. Il se glissa dans le couloir au moment où deux Breverans apparaissaient.

Ils étaient en pleine conversation, mais en voyant Jeric, ils se figèrent, les yeux écarquillés. L'un d'eux ouvrit la bouche. La dague de Jeric se planta dans sa poitrine l'instant d'après, et il tomba raide mort.

— Eh ! s'écria l'autre en dégainant son épée alors que Jeric chargeait.

Le Breveran se jeta sur lui, mais il bondit sur le côté, saisissant le bras de l'homme pour le faire basculer sur le dos. Jeric se laissa tomber au sol, saisit la tête de son ennemi entre ses paumes et la tordit d'un coup.

Son cou craqua, puis l'homme s'écroula, inerte, et Jeric se releva, au moment où une autre silhouette tournait à l'angle du mur.

Le nouveau-venu n'avait pas la tenue d'un Breveran ; il portait les couleurs corinthiennes, l'écusson bleu et l'insigne de la tête de loup sur sa poitrine. Il aperçut le Roi Loup et s'arrêta dans son élan.

C'était Kivo, l'un des Strykers de Hersir. Kivo n'avait jamais aimé Jeric, ne l'avait jamais accueilli au sein du groupe. Il n'avait jamais cru son récit sur la mort de Jorvysk et n'avait pas hésité à montrer sa désapprobation lorsque Jeric avait rendu sa bague de Stryker.

Ce dernier afficha un immense sourire, ramenant Kivo à l'instant présent, mais il était trop tard. Jeric lui avait placé l'épée de son grand-père sous la gorge avant que Kivo ne puisse dégainer sa propre lame.

L'homme se figea, le visage blême et les yeux fixés sur Jeric. Le feu brûlait dans ses pupilles.

— L'avantage de la guerre, c'est qu'on apprend très vite qui sont ses ennemis, dit Jeric à voix basse.

Kivo plissa les yeux.

— Où est Kormand ? reprit Jeric.

Pas de réponse.

L'instant d'après, Kivo frappa le bras de Jeric pour tenter de déloger son épée. Bien qu'il ait toujours été l'un des meilleurs éléments de Hersir, Jeric était meilleur au combat – et surtout, plus rapide. Alors que Kivo atteignait son bras armé, Jeric tourbillonna et vint lui faucher les jambes. Son adversaire atterrit violemment sur les fesses et Jeric commença à l'étrangler, Braddok et Akim penchés au-dessus de lui.

— Je vais répéter, grogna Jeric alors que Kivo peinait à respirer. *Où est Kormand ?*

— Il dort... parvint-il à articuler.

— Où ça ?

— Dans vos appartements...

Quel salaud.

— Et Hersir ?

— Je ne sais pas... dit Kivo, qui s'étouffait alors que Jeric serrait plus fort. Je le jure devant les dieux, je ne sais pas ! Il est parti avec la Mo'Ruk et l'Istraane, et je ne l'ai pas revu depuis... je le jure, je...

Jeric échangea un regard avec Braddok, qui frappa le Stryker

sur le crâne avec la crosse d'une dague. Kivo s'affaissa, inconscient.

Ils traînèrent aussitôt les trois gardes dans un couloir sombre, les dépouillèrent de leurs manteaux et de leurs armes pour les enfiler, puis vérifièrent le couloir avant de poursuivre leur chemin.

Ils restaient soigneusement dans l'ombre, avançant en silence et ne s'arrêtant que lorsqu'ils entendaient des voix, mais Descieux était calme et Jeric se réjouissait que les autres n'aient pas encore été découverts.

Ils finirent par atteindre les appartements de Jeric, où deux Breverans montaient la garde. Jeric se retrancha dans le coin et leva deux doigts à l'adresse de Braddok et Akim, qui leva une main avant de se désigner.

Laissez-moi faire, semblait-il dire.

Jeric l'observa un moment, mais sans attendre, Akim le dépassa pour aller jeter un œil à l'angle du couloir. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et ses lèvres se mirent à bouger, émettant un son à peine audible.

Il y eut une variation dans l'air. Une seconde s'écoula, puis deux. Les gardes s'effondrèrent.

— Vous n'auriez pas pu faire ça plus tôt ? grogna Jeric au Liagé.

— Vous ne m'en avez pas donné l'occasion, répondit-il simplement en sol velorien, légèrement essoufflé. Dans tous les cas, je ne peux pas en éliminer plus de deux à la fois. Je ne suis pas un shiva, et ils ne portaient pas de gardiennes.

Jeric inclina la tête, sonda le couloir et se précipita vers la porte de ses quartiers. Il n'y avait aucun endroit où cacher les corps, alors ils les traînèrent sur les côtés au cas où quelqu'un passerait. Après quoi, Jeric actionna la poignée de la porte, qui ne lui opposa aucune résistance. Il échangea un bref regard avec Braddok, puis entrebâilla la porte et jeta un œil dans l'antichambre obscure. Une faible lueur vacillait à travers l'embrasure de sa chambre à coucher.

Jeric replia les doigts autour de la poignée de son épée et entra, aussi silencieux qu'un fantôme. Akim le suivit et Braddok se planta devant la porte pour monter la garde, comme prévu.

Jeric fit signe à Akim d'attendre dans l'antichambre tandis qu'il se glissait dans sa chambre à coucher.

Là, il repéra Kormand, assoupi dans son propre lit, en compagnie de Lady Kyrinne.

— Bonjour, Kormand, s'annonça Jeric.

Le dormeur remua, laissant passer un instant de flottement. Puis il se redressa d'un bond. Son regard voleta dans la pièce, hagard, tandis qu'il chassait les dernières bribes de sommeil en clignant des paupières. Enfin, il aperçut Jeric. Sous le choc, il tâtonna la table de chevet, à la recherche de sa dague.

L'intrus leva l'arbalète qu'il avait récupérée auprès de l'un des gardes breverans, et lança un « ah, ah » dissuasif.

Kormand se figea, et Lady Kyrinne bougea de l'autre côté du lit. Elle avait toujours dormi comme un loir – une information que Jeric s'en voulait de connaître.

— Comment es-tu entré ? demanda Kormand d'un ton impérieux.

Il n'y avait plus aucune trace de sommeil sur son visage. À côté de lui, Lady Kyrinne murmura. Sentant vraisemblablement que quelque chose n'allait pas, elle ouvrit enfin les yeux. Ils s'arrondirent en apercevant Jeric, et elle se redressa, serrant les draps sur ses seins nus. Un mélange d'émotions passa sur son visage.

— Où est Imari ? demanda Jeric à Kormand, le carreau dirigé vers son visage.

La mâchoire de Kormand se contracta alors qu'il semblait évaluer ses options. Lady Kyrinne était toujours agrippée aux couvertures, tremblante et les yeux écarquillés comme une biche.

— Je ne vous le demanderai pas deux fois, dit Jeric entre ses dents.

— À Istra, j'imagine, répondit enfin Kormand, les lèvres furieusement pincées. Avec les Mo'Ruk.

— Dans quel but ?

Jeric luttait pour garder son calme, pour maintenir un semblant de contrôle sous le regard brûlant de son rival.

— Je ne sais pas.

Jeric ajusta son doigt sur la gâchette.

— Bon sang, Loup, je ne sais pas ! lâcha Kormand. Azir a demandé cette bâtarde en échange de Descieux, alors je la lui ai remise.

— Vous n'êtes qu'un imbécile.

— Ce n'est pas moi qui ai perdu mon trône dans ma propre salle de bain.

— Non, vous l'avez perdu dans un lit.

Jeric appuya sur la détente.

Le carreau jaillit, venant se ficher entre les yeux hagards de l'usurpateur. Son corps fut parcouru d'un spasme, Kyrinne cria, et Kormand s'effondra sur le côté, le visage en sang.

Les hurlements de la jeune femme allaient finir par réveiller tout Descieux. Elle s'extirpa des draps ensanglantés en sautant du lit.

— Tu veux bien *te taire*, s'écria Jeric.

Elle s'exécuta, tremblante et nue, son regard passant des yeux morts de son amant au bleu orageux de Jeric.

Grands dieux, il pourrait la tuer. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

— Jeric... commença-t-elle, en larmes. Je suis vraiment désolée... s'il te plaît... je ne voulais pas faire ça... je voulais juste...

Jeric plaça un autre carreau sur l'arbalète et le pointa droit vers son cœur. Kyrinne se tut.

Il la considéra, la main tremblante. Il n'y avait rien à dire. Il connaissait déjà ses raisons, et elle connaissait les siennes.

— Je t'ai aimé, murmura-t-elle, presque suppliante.

À ces mots, Jeric ne put s'empêcher de rire.

— Loup, on a de la compagnie, le prévint soudain Braddok depuis l'antichambre.

Merde.

Jeric se tourna à nouveau vers Kyrinne. Derrière la porte, il entendit des bruits de combat.

Alors, il tira.

Elle tressaillit, prête à affronter la douleur, mais le carreau ne la toucha pas. Il lui effleura la cuisse avant de se ficher dans la table

d'appoint derrière elle.

Ses grands yeux trouvèrent Jeric.

— C'est un avertissement, dit-il à voix basse. Si jamais je te revois, je ne raterai pas.

Elle déglutit, les bras croisés sur sa poitrine et les jambes flageolantes.

— Mais je n'ai nulle part où aller !

— Tu aurais dû y penser avant de me trahir.

Jeric prit un manteau sur le fauteuil et le lui jeta. Elle l'avait à peine attrapé qu'il grogna :

— *Hors de ma vue.*

— Loup ! cria Braddok de l'autre côté du mur.

Jeric abandonna Kyrinne pour se jeter dans le couloir, où ses camarades étaient aux prises avec quatre Breverans. Trois autres silhouettes fondaient sur eux – deux Breverans, un Corinthien.

Ce dernier s'arrêta net, stupéfait lorsqu'il réalisa l'identité des envahisseurs nocturnes.

— Bonjour, Galast, l'accueillit Jeric, esquivant une lame breverane avant de saisir le bras de son assaillant pour le briser sur sa jambe.

L'homme poussa un cri de douleur et Jeric le repoussa dans une tapisserie. Sous son poids, la tenture fut arrachée du mur et s'effondra sur lui.

Galast resta immobile tandis que ses deux compagnons breverans rejoignaient la mêlée. Jeric remarqua Lady Kyrinne qui s'attardait dans l'encadrement de la porte avant de se glisser derrière Braddok pour s'élancer dans le couloir en sens inverse.

Braddok la suivit des yeux, prêt à la suivre.

— Laisse-la partir, ordonna Jeric en fondant sur un autre attaquant, lui enfonçant sa lame dans le flanc.

L'homme cria et Jeric le repoussa contre un autre, qui tentait de s'en prendre à Akim. Les deux gardes se heurtèrent et roulèrent au sol, attirant l'attention d'Akim qui, à l'aide de son pouvoir, produisit une corde lumineuse afin de l'enrouler autour des chevilles et des poignets de leurs adversaires.

Jeric s'essuya le front du revers de la main avant de se tourner vers Galast, qui brandissait une arbalète.

Akim et Braddok ne l'avaient pas remarqué, occupés par leurs propres batailles, mais Galast ne regardait pas Jeric. Il regardait *derrière lui* lorsqu'il tira. Le carreau fusa avant qu'aucun d'entre eux ne puisse réagir. Jeric entendit un cri aigu dans son dos. Il se retourna juste à temps pour voir un Breveran tomber.

Jeric hocha la tête en direction de Galast.

— S'il vous plaît, dites-moi que vous n'êtes pas seul, lança ce dernier comme une prière.

Les lèvres de Jeric se retroussèrent en un sourire mi-espiègle mi-triomphant. Au même moment, un sifflement strident perça la nuit, suivi d'une explosion qui fit trembler les murs de la forteresse. Une lumière blanche bleutée apparut à travers la porte ouverte des appartements de Jeric, depuis le balcon.

Galast poussa un juron, tentant de retrouver son équilibre tandis que le lustre se balançait en grinçant au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce que c'était ?

Jeric échangea un sourire avec Akim et Braddok.

— Ceci, mon bon monsieur, est notre signal. Le portail de la ville est ouvert.

Chapitre 47

Jeric s'élança vers le portail, où Maeva, Hax et Stykken attendaient. La nuit avait été éreintante une fois que l'explosion de Maeva eut traversé le ciel comme une étoile filante, annonçant leur arrivée.

Annonçant une victoire certaine.

Il s'avéra que les forces de Kormand étaient peu nombreuses, plus affaiblies encore sans maître pour alimenter la flamme. Ceux qui étaient restés fidèles à Jeric se rallièrent avec empressement à leur roi légitime, l'aidant à se débarrasser des usurpateurs breverans, ainsi que des traîtres corinthiens au sein de la forteresse, tandis que les forces extérieures se débarrassaient prestement du reste. Lorsque l'aube miroita derrière les Dents Grises, Descieux était – enfin – sous contrôle.

— Que dois-je faire de ceux-là ? demanda Hax à Jeric, qui s'autorisa à respirer pour de bon.

Ils avaient capturé vingt Breverans et quatorze traîtres corinthiens, dont un Kivo furibond. Jeric parcourut leurs rangs, scrutant chaque visage. Un Breveran cracha à ses pieds, s'attirant les foudres de Galast, qui riposta aussitôt en le frappant sur le crâne avec son arbalète. L'homme s'effondra sur son voisin. Enfin, Jeric se planta devant Kivo, qui parut se ratatiner sous l'intensité de son regard.

— Les pendre sur la place ? suggéra Hax.

— Non, répondit enfin Jeric. Il y a eu assez de sang versé aujourd'hui. Qu'on les enferme dans l'armurerie pour l'instant.

Les cachots ne pouvaient pas contenir autant de prisonniers, contrairement à l'armurerie, dont il était presque aussi impossible de s'échapper. Il ne restait plus qu'une chose à faire.

— Akim, pourriez-vous accompagner Chez à l'armurerie ? demanda Jeric. J'aimerais renforcer le dispositif de sécurité.

Akim hocha la tête.

— *Sei.*

Il s'éloigna avec Chez, suivi de quelques hommes des Phalanges qui escortaient leurs captifs derrière eux. Quand Kivo suivit le mouvement, cependant, Jeric fit un pas, lui bloquant le passage.

— Pas lui, dit-il à voix basse.

Kivo le regarda alors, et Jeric vit la fierté persistante dans ses yeux flamboyants. Et la peur, aussi.

— Toi plus que quiconque, tu devrais savoir que la trahison ne finit jamais bien. *Stryker*, dit-il, les dents serrées. As-tu quelque chose à dire pour ta défense ?

Kivo lui cracha au visage.

— Puisse ta route mener aux enfers, raclure.

Sans prévenir, Jeric ôta une dague de son manteau et trancha la gorge de l'homme. Les yeux exorbités, il pressa une main sur la plaie béante qui déversait sa vie sur son manteau bleu corinthien et les pavés en dessous. Il tomba à genoux dans un gargouillis. Jeric se détourna, tendant la dague à Braddok, qui la prit distraitement.

— Brûle son corps sur la place, ordonna Jeric avant de passer son chemin.

~

Il fallut la majeure partie de la matinée pour placer les trois armées dans l'enceinte de Descieux. La ville était bien plus grande que Kleider, mais ses rues n'en restaient pas moins exigües pour un si grand nombre. Ainsi, les soldats s'entassèrent le long de son dédale de voies, sur ses remparts et tours de guet. Certains étaient hébergés par des citoyens reconnaissants, mais ce n'était guère suffisant pour accueillir les sept cents hommes et femmes supplémentaires, venus aider la cité à se défendre.

Jeric en désigna quelques-uns pour répondre aux divers besoins des armées et prévenir tout accrochage. Au coucher du soleil, Descieux était animée par les rires et la lumière des torches. Perché en haut d'une tour de guet, Jeric observait tout ce petit monde – Corinthiens, gens de la mer et Liagés – communiant autour d'un feu de

camp allumé par ces derniers au milieu d'une place.

— Je ne pensais pas voir ça un jour, déclara Braddok, à son côté.

— Je sais.

Le vent secouait les cheveux de Jeric tandis qu'il contemplait sa ville, ce mélange de nations cherchant refuge au sein des murs fortifiés de Descieux. Il se demanda soudain si ce n'était pas la première raison d'être de la ville – si les Liagés d'autrefois, dans toute leur sagesse, avaient Vu les jours à venir et convaincu les dirigeants corinthiens de l'époque de construire ce mur, de les laisser imbriquer le pouvoir du Créateur dans cette ville, car c'était là la seule force capable de s'opposer au retour inévitable de Zussa.

Mais il avait du mal à se réjouir de cette modeste victoire, de cette convergence des luttes, alors que la femme qu'il aimait était retenue prisonnière d'un monstre.

— Tu peux ouvrir l'œil pour moi ? demanda-t-il en se détachant du mur.

— Où vas-tu ?

— Me promener.

— Tu veux de la compagnie ?

Jeric secoua imperceptiblement la tête, ajusta son col et s'éloigna, laissant son ami le suivre du regard alors qu'il longeait les remparts, parmi les gardes et les râteliers, sur lesquels on avait disposé les armes enchantées. Le chemin de ronde débordait de vie, et hommes et femmes hochaient la tête sur son passage, à grand renfort de « Votre Grâce ». Tout le monde patientait.

C'était l'attente que Jeric avait toujours trouvée la plus difficile, car dans ces moments, l'esprit devenait pesant, s'attardant sur toutes sortes de pensées sombres.

Comme toutes les vies que Jeric avait volées et volerait *encore*.

Il avait depuis longtemps arraché cette émotion comme un bras superflu, même s'il en gardait une sorte de membre fantôme qui le hantait souvent. Imari avait adouci les choses. Grâce à elle, il avait vu un autre chemin, plus lumineux, et pourtant il était de nouveau là, armé et prêt à en découdre – prêt à prendre davantage de vies.

Grands dieux. Il aurait aimé que le coût de la liberté ne soit pas si élevé – non, pas *grands dieux*. Dieu, au singulier. Le Créateur, qui, contre toute attente, l'avait mis à genoux par l'intermédiaire de ceux-là mêmes qu'il avait chassés et tués, était unique.

Vous avez fait l'impossible, pensa Jeric. *Aidez-moi encore une fois*, supplia-t-il, envoyant sa prière aux étoiles, bien qu'invisibles à travers la neige et les nuages. *Sauvez ces gens comme vous m'avez sauvé, moi.*

Il monta les marches d'une tour de guet, contournant d'autres gardes jusqu'à l'endroit où Roryn s'entretenait avec Stykken. L'une des voyantes de Maeva était également avec eux. Elle s'appelait Alba. Maeva l'avait envoyée à la muraille pour qu'elle puisse rapidement leur signaler ce que leurs yeux humains ne pouvaient percevoir.

— Votre Grâce, dirent les hommes.

Stykken hocha la tête en guise de salutation.

— Rien d'inhabituel ? demanda Jeric en s'arrêtant au niveau de la balustrade.

— Rien. À part un petit renard.

L'attention de Jeric se posa sur la voyante.

Celle-ci secoua la tête.

— Le voile de Lestra est impénétrable. Je ne peux pas les Voir.

Elle parlait en langue commune, teintée d'un accent prononcé.

Maeva et Tallyn lui avaient expliqué la même chose. Ils ne parvenaient pas à déterminer la position d'Azir malgré leurs efforts.

Un vent glacial soufflait et Jeric glissa ses mains dans son manteau.

— Avez-vous essayé de Voir Trier ? interrogea-t-il.

Alba avait déjà essayé au cours de leur voyage vers Descieux – en théorie, si Azir n'occupait plus la capitale istraane, son don aurait dû fonctionner.

— Non, répondit-elle.

— Réessayez.

Alba semblait sur le point de rappeler à Jeric la futilité de cette requête, mais elle se tut et ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Jeric échangea un regard avec son cousin, et trois secondes plus tard, les yeux d'Alba revinrent à leur place pour se fixer sur lui.

— Je Vois Trier.

Jeric se crispa.

— Et ?

— La ville est... déserte. En ruine. Je vois du feu. Et des corps éparpillés dans les rues. Et il y a des oiseaux. Beaucoup d'oiseaux.

— Alors, il est parti, en conclut Stykken avant d'inspirer profondément. Est-ce qu'on sait depuis quand ?

Un frisson parcourut l'échine de Jeric, s'installant dans ses tripes.

— Quel genre d'oiseaux, Alba ?

Stykken fronça les sourcils, mais elle leva les yeux vers le ciel sans étoiles, où Jeric repéra du mouvement.

Un oiseau.

Il était à peine visible avec son plumage noir comme la nuit. Il le distinguait difficilement, alors même qu'il l'avait en ligne de mire. L'oiseau flottait au-dessus de leur tête, porté par des courants invisibles, pareil à un spectre. Or ce n'en était pas un.

C'était un grand corbeau.

Jeric se figea.

— Elle est là.

Chapitre 48

— Puis-je vous demander en quoi ce corbeau vous préoccupe, Votre Grâce ? s'enquit Roryn.

— Parce que ce n'est pas un foutu corbeau, répondit Jeric. C'est Su'Vi.

— La voyante Mo'Ruk ? fit Roryn.

Mais Jeric était déjà à la balustrade, scrutant la nuit pour distinguer ce qui s'y trouvait forcément. Tout ce qu'il voyait, c'était l'obscurité et l'épais mur de la Forêt Noire au-delà.

Sentant le changement d'attitude du Roi Loup, les gardes alentour étaient devenus silencieux.

— Tu es certain que c'est elle ? demanda Stykken.

Jeric se remémora le voile que Lestra avait érigé à l'extérieur de Trier pour cacher la force de Bahdra, qui comptait près de mille hommes. Celui que Rasmin avait exposé.

— Pouvez-vous éclairer un voile liagé ? demanda-t-il à Alba.

— Je peux essayer.

Alba ferma les yeux et l'air se mit à briller tout autour d'elle. Elle leva les mains, plia les doigts comme pour les enrouler autour d'un orbe invisible, puis une sphère d'un blanc tirant sur le bleu apparut, comme un soleil miniature qu'elle projeta dans les ténèbres.

Il s'éleva, décrivant un arc au-dessus de la pelouse enneigée.

Jeric retint son souffle ; le mur s'était tu – tous avaient aperçu la lumière d'Alba.

Juste avant la Forêt Noire, elle s'arrêta en plein vol, heurtant une barrière invisible. La sphère explosa, se fissurant à partir d'un sommet comme un éclair fendillant une feuille de verre.

Le voile de Lestra.

Sur le mur silencieux, tous les yeux se tournèrent vers l'étendue diffuse de lumière qui avait soudain illuminé la nuit, éclairant des centaines... non, des *milliers* de visages peints, et au moins deux

dizaines d'Ombres.

Le cœur de Jeric se serra. Par le Créateur tout-puissant ! Ils étaient si nombreux.

Et dans cet éclair, dans cette fraction de seconde de révélation, Jeric vit Azir et ses Mo'Ruk. Ils étaient juchés sur des chevaux noirs, comme des dieux dominant cette marée de visages tatoués. Cette fois, ils étaient cinq, et non quatre, et un terrible pressentiment prit racine dans ses tripes.

— Donnez l'alerte, ordonna-t-il aux gardes avant de dévaler les marches de la tour pour sauter sur les remparts. Au mur ! cria-t-il en remontant le chemin de ronde à la hâte.

Les bavardages dans les rues en contrebas cessèrent alors que tous se relevaient en titubant, désorientés, laissant de côté nourriture et boissons.

Soudain, le cor retentit.

Il mugit dans la nuit, comme si la terre elle-même gémissait de douleur devant cette terrible fatalité. Le son ébranla la ville, secouant tous ses hommes et femmes.

Jeric perçut un souffle d'air, d'infimes chuchotements, et surprit ce grand oiseau noir plongeant et s'élançant, droit sur lui. Il se laissa tomber sur le chemin de ronde à la dernière seconde. Le vent claqua dans son dos, puis il y eut un cri d'agonie, et un homme s'effondra devant lui alors que l'oiseau jaillissait à l'arrière de son crâne, se dissipant aussitôt dans un crissement et un nuage de vapeur noire.

Les gardes s'arrêtèrent presque dans leur élan, et l'espace d'un instant, Jeric fut trop stupéfait pour réagir.

— Loup !

La voix de Braddok retentit quelque part en contrebas, ramenant Jeric à la réalité.

— Je suis là !

Jeric se leva d'un bond et poursuivit son chemin.

— Archers, en position ! ordonna-t-il.

Puis il cria en sol velorien :

— Gardiens, aux tours !

La première boule de feu liagée arriva sans prévenir et sans

bruit. Elle traversa le ciel, comme lancée par un géant, sa lueur verte projetant une ombre sinistre sur la neige en dessous. Des cris d'alarme et de peur résonnèrent dans la nuit, autour de lui.

— Attendez !

Jeric suivit sa trajectoire des yeux, espérant que les enchantements protecteurs de Maeva tiendraient bon – que les gardiennes incrustées dans le cœur de ce mur de skal résisteraient, comme Tallyn l'avait juré.

Le projectile s'incurva, le point d'impact clair, à présent. Les hommes qui se trouvaient sur son chemin crièrent, cherchant à s'éloigner.

— *Attendez !* s'écria à nouveau Jeric, espérant ne pas se tromper.

Espérant avoir pris la bonne décision.

Soudain, la boule de feu heurta une barrière invisible. L'air se déforma dans une détonation assourdissante et creuse, absorbant la force de la déflagration, et le feu liagé explosa en une pluie de flammes vertes qui s'abattit sur la pelouse enneigée, fondant dans un grésillement.

~

De l'autre côté du terrain, Imari contemplait la flamme verte et flamboyante de Kazak qui s'élançait vers le mur corinthien, tandis que la leje à côté d'elle criait et sautillait de plaisir. Son seigneur savait que la manœuvre échouerait. Il avait deviné que ce grand mur de skal serait protégé contre le feu de Kazak. Il savait tout.

Pourtant, il allait essayer. Il allait les pousser dans leurs retranchements. Il les affaiblirait par la peur – l'arme la plus précieuse qui soit, si tant est qu'on sache la manier.

Et son seigneur était le maître de la peur, de la duplicité.

Imari vit la boule de feu exploser contre les enchantements séculaires du mur, se fissurer dans la nuit et la neige, où elle mourut. Elle sentit peser sur elle le regard de son seigneur.

Elle tourna la tête pour lui faire face.

— Tu sais quoi faire, ma chère sulaziér.

Sa voix glissa sur sa peau, l'enveloppant de plaisir.

De promesses.

Les lèvres d'Imari se retroussèrent et elle se tourna à nouveau vers le mur, vers les mortels qui se massaient au sommet comme s'ils pouvaient arrêter un dieu. Quelle futilité ! Comme leur esprit était étriqué et leurs objectifs, dérisoires.

Elle avait été ainsi, autrefois.

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver celui qu'elle cherchait. Ce roi des hommes et du monde mortel. Le seul qui lui opposerait une résistance.

Lestra l'avait Vu.

Il était l'objet de sa mission, désigné par son seigneur, et elle ne voulait pas faillir.

Quelque chose en elle remua, mais elle l'ignora et talonna son cheval, s'éloignant des Mo'Ruk et de la leje alors que son seigneur et elle traversaient les rangs des Sol Veloriens et des Ombres voraces. Tous s'écartaient devant eux, et enfin, ils émergèrent de l'armée pour s'avancer sur la vaste étendue de pelouse couverte de neige, à découvert. Seuls.

Elle sentait presque le regard du Roi Loup qui la transperçait depuis le haut du mur, sa surprise et sa confusion. Sa peur.

Sa terreur.

Une nouvelle fois, quelque chose s'agita en elle, mais elle la réduisit au silence.

Son seigneur arrêta son cheval à mi-chemin de la muraille et Imari l'imita. S'ils étaient bien visibles depuis le mur d'enceinte corinthien, elle ne regardait aucun d'entre eux. Son attention était focalisée tout entière sur le Roi Loup.

Il était au centre de son monde. La seule forme nette alors que le reste était flou. Un nouvel émoi se fit sentir en elle, plus fort cette fois.

Elle le repoussa.

Mais ce quelque chose se tordait et criait à l'intérieur. Imari serra les dents, lui enjoignant de rester tranquille.

La sensation s'atténua.

— Roi Loup, fit la voix de son seigneur, résonnant dans la nuit. Ouvre tes portes, et je ferai preuve de clémence envers ton peuple.

Le vent hurlait, le mur restait silencieux, et le Roi Loup ne regardait toujours qu'elle. Derrière eux, les Ombres grognaient, glapissaient.

— Libère Imari, et peut-être que j'y réfléchirai.

La voix du Roi Loup retentit dans l'espace vide. Une fois de plus, quelque chose se tortilla en elle, poussant si fort qu'elle faillit s'étouffer.

— Je ne peux pas libérer ce qui n'est pas lié, répondit son seigneur avant de la regarder droit dans les yeux.

Son regard déracina la fougue implantée en elle, l'apaisant.

Maintenant, c'était son tour.

— Tu ne peux pas gagner, Roi Loup, cria Imari à travers la pelouse. Ouvre tes portes, comme mon seigneur l'a ordonné, ou ton peuple souffrira.

Le Loup en resta coi. Autour, la nuit était silencieuse. Beaucoup sur le mur frémirent ; ils la connaissaient, mais ne s'attendaient pas à cela venant d'elle.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? hurla le Loup.

Son seigneur était toujours parfaitement immobile. Un rictus sardonique effleura ses lèvres alors que les ténèbres l'envahissaient. Comme un seigneur de la nuit.

— Je n'ai rien fait, répondit-il. Toi, en revanche, tu as fait couler le sang de notre peuple, un passé dont ma chère sulaziér est maintenant intimement consciente. Impossible d'échapper à nos péchés, n'est-ce pas, Roi Loup ?

Ce dernier se figea. Il semblait fixé au mur, comme les statues à demi achevées des dieux insignifiants de Corinthe encadrant le portail de Descieux.

— Continue, ma chère sulaziér, lui souffla son seigneur en aparté.

Comme prévu.

Imari fixa le Roi Loup du regard, dégoûtée par sa seule

silhouette, puis elle leva le poignet. En un instant, son monde vira au clair-obscur. Une nuit emplie d'étoiles – emplie d'âmes, chacune évoquant un timbre unique.

C'était si facile pour elle, à présent. Si simple. Elle aurait pu rire de ses anciens efforts. Elle aurait pu rire de l'échec de Fyri.

Imari trouva la note du Roi Loup avant même que ses étoiles ne soient en vue. Sa basse se détachait de tout le reste, ce timbre de violoncelle qu'elle méprisait tant. Elle allait le faire taire à jamais pour que personne ne souffre plus de son souvenir.

Encore une fois, quelque chose en elle s'agita.

Imari serra les dents en capturant le son du Roi Loup dans sa clochette, puis elle fit claquer son poignet et un frisson violent lui parcourut le corps.

Et pourtant...

Sa propre lumière s'embrasa.

La sensation frappa Imari, la prenant au dépourvu, mais elle redoubla d'efforts, impatiente de satisfaire son seigneur, de détruire ce monstre de Corinthien une bonne fois pour toutes. Elle imprégna ses clochettes de son pouvoir, reflétant le son en retour pour contraindre son timbre de violoncelle jusqu'à ce qu'il se brise.

Or, au moment même où elle commençait à plier le son, ses propres entrailles se tordirent brusquement. Comme si elle tentait de contraindre son propre chant.

Elle s'interrompit, maintenant toujours le contact sans pousser plus avant, attendant que la sensation s'estompe, parfaitement consciente de l'attention de son seigneur.

Mais la pression ne faiblit pas.

Elle vit le Roi Loup s'agripper au parapet tandis que l'on tentait de le sauver d'un mal invisible – d'un mal qui sévissait dans un autre plan. *Son plan.*

Cependant, elle ne pouvait pas infléchir sa note sans faire de même avec la sienne. Aussi, lorsqu'elle persista, un feu soudain lui transperça la poitrine et elle s'effondra sur son cheval, hors d'haleine. Ses tempes s'élançaient et une vive chaleur émanait de ses entrailles, alanguissant ses membres tandis qu'elle attendait – tremblante et

transpirante – que la sensation passe.

Quelque part, l'assaut fut lancé, les Ombres hurlèrent et l'accord explosif de la bataille ébranla la nuit. Sabots et pieds martelèrent le sol derrière elle, la dépassant bientôt pour charger la muraille de Descieux, tandis qu'un bras solide s'enroulait autour de sa taille. Son seigneur l'attira à lui, sur sa propre monture, puis ils partirent au galop.

En sens inverse, pour s'enfoncer dans la Forêt Noire.

~

Jeric s'agrippa au parapet, luttant pour reprendre son souffle alors que la douleur lui perforait le corps. Une seule note semblait se répercuter alentour. Il avait l'impression qu'un feu avait pris naissance dans son estomac, comme si quelqu'un tentait de l'arracher à son corps par la poitrine. Juste au moment où la souffrance devenait insupportable, elle s'arrêta – le feu, la douleur, bien qu'un tintement fasse toujours vibrer son crâne.

Jeric avait vaguement conscience des mains secourables tendues vers lui, des voix prononçant son nom, mais lorsqu'il ouvrit les yeux, il ne vit qu'Imari qui s'affaissait sur son cheval. Le cri de guerre d'Azir retentit sur le terrain, à l'extérieur de la cité. Avec un cri, les Sol Veloriens chargèrent, les Ombres gagnant en vitesse pour prendre la tête de l'assaut. Tous les hommes au mur levèrent leurs armes.

Jeric était incapable de parler, incapable de penser, son attention attirée par Imari qu'Azir hissait sur sa propre selle. Accompagnés de deux Mo'Ruk et trois autres cavaliers, ils s'éloignèrent au galop dans la direction opposée, pour être avalés par la Forêt Noire.

Les égouts. C'était là qu'il se dirigeait, Jeric en avait la certitude.

— Loup !

Braddok le saisit par le col, le ramenant en arrière au moment où les archers tiraient. Les flèches enflammées sifflèrent – cadeau des

gardiens de Maeva –, mais alors qu'elles allaient pour atteindre leurs cibles en contrebas, une pulsation fit onduler l'atmosphère, les flèches furent dévorées par les flammes, et une pluie de braises et de cendres s'abattit sur la pelouse.

Maeva hurlait des ordres à ses Liagés postés le long du mur tandis que Stykken se chargeait des autres. Roryn et Akim prêtaient main-forte là où c'était nécessaire, tout comme Jenya, Niá et le reste des hommes de Jeric – à l'exception de Braddok, qui tenait son roi toujours fermement par le col.

Mais Jeric ne voyait qu'Imari. L'expression sur son visage. Cette haine. Il avait toujours mérité sa haine, mais si Imari avait Vu tout ce dont il s'était rendu coupable – ce qui était possible à travers Lestra... *Grands dieux*. Cette idée le rendait malade.

Sa cruauté, cependant... ce n'était *pas* Imari, c'était autre chose. Lui aussi avait goûté à cette rage irrépressible, quand le chakran d'Azir l'avait momentanément possédé.

Mu par une décision soudaine, Jeric se dégagea de l'emprise de Braddok et remonta le chemin de ronde, bousculant une Jenya surprise pour rejoindre les escaliers.

— Par les enfers, Loup ! Où vas-tu ? lui cria Braddok.

Jeric dévala les marches, mais dès qu'il arriva dans la rue bondée, son ami l'attrapa par le col pour l'arrêter.

— Où vas-tu ? insista le géant.

— Aux égouts, nom des dieux, lâche-moi !

Derrière eux, la bataille faisait rage, entre cris, déflagrations et hurlements d'Ombres. Les gardes se pressaient sur les murs, tirant flèche après flèche. Les Liagés de Maeva lançaient des sorts à tour de bras tandis que les Corinthiens et le peuple de la mer se tenaient en formation derrière les lourdes portes en skal de l'entrée.

Jeric repoussa Braddok.

— Il faut arrêter Imari, et je suis le seul à pouvoir le faire.

Un muscle se contracta dans la mâchoire de Braddok. Il jeta un regard vers la muraille, puis Jeric, et sa mine se fit féroce.

— Mais en seras-tu capable ?

Jeric comprit le sous-entendu : serait-il capable de lui ôter la

vie, s'il devait en arriver là ?

— Je ne sais pas, admit-il, répondant aux deux questions à la fois.

— Alors, je viens avec toi.

Chapitre 49

Imari ouvrit les yeux sur un monde tout en nuances de gris. Aucune lumière ne filtrait à travers cet univers toujours plus obscur. Des formes se déplaçaient et disparaissaient, se reformant ensuite sans qu'Imari ne puisse leur donner un sens. Quelque part, elle entendit sa propre voix, même si elle ne parlait pas. Elle ne pensait pas même aux mots qui sortaient de la bouche qu'elle ne pouvait ni voir ni sentir. C'était sa voix, mais ce n'était pas elle qui les prononçait.

C'était la chose qui avait volé son corps. Cette obscurité qui avait étouffé sa lumière.

Et pourtant, ce fragment de son esprit restait le sien. Cette conscience floue qui contredisait les mots qu'elle entendait, prononcés par sa voix, et cette seule pensée – cette conscience de soi – semblait donner forme aux ombres. Elle les mettait en évidence, délimitait sa présence et précisait ce qui avait été si diffus.

Sa conscience s'unifiait.

Elle était là, et en même temps, elle n'était rien. La vrille d'une pensée flottant sans but dans une vaste mer d'obscurité et de froid.

Soudain, l'air s'agita. Elle n'aurait su comment le décrire autrement, si ce n'est qu'il y avait désormais un courant dans cet espace. À moins qu'il ait toujours existé, qu'elle l'ait simplement senti passer à ce moment-là, comme une brise.

Elle le sentit à nouveau, plus fort qu'avant, accompagné d'une pression. Une pression qui cherchait à comprimer sa pensée. Les ténèbres l'avaient trouvée, et elles essayaient tant bien que mal de se débarrasser d'elle pour de bon.

Cependant, Imari connaissait bien les ténèbres, ses vieilles amies. Elle avait toujours été capable de se dissimuler, d'exister en leur sein. C'était ainsi qu'elle évoluait à présent, cachée dans les recoins de son esprit – une voleuse, rampant en silence, tel un fantôme, pour échapper à l'obscurité oppressante qui cherchait à la

trouver pour l'éteindre une fois pour toutes.

Soudain, elle entendit une voix qui la figea complètement.

La simple pensée de son existence en devint l'instrument, tendue comme la corde d'un oud. Jusqu'à ce que cette corde produise une harmonie, en écho à la voix qui vibrait dans son corps et son âme.

La voix de Jeric.

Jeric.

Elle ne pouvait pas le voir de ses propres yeux, volés par autre chose, mais elle le reconnaissait comme elle savait identifier le soleil un jour d'été dans le désert du Majutén. Sa voix la réchauffa de l'intérieur. De petites décharges d'énergie la traversèrent, comme des nerfs et des synapses en reconnexion. Il y avait de la chaleur, aussi. Et de la douleur. De la haine.

Beaucoup de haine.

Mais il ne s'agissait pas de la sienne ; elle appartenait à la chose qui avait pris possession de son corps et l'avait écartée. Cette part amère et hargneuse qu'était Zussa.

Soudain, son monde en tons de gris devint pâle, comme un ciel couvert de brume. Une unique silhouette se dressait à l'horizon, au loin, et pourtant Imari sentait cette présence *partout*.

Tu es à moi.

La voix vint troubler les pensées d'Imari, et sa conscience frémit. Pourtant, elle entendit ce riche timbre de violoncelle, ressentit son appel et s'y accrocha – cette seule note étincelante dans son monde gris, froid et dénué de sens.

Non, pensa-t-elle avec tout ce qu'il lui restait de volonté.

La silhouette se planta soudain devant elle, sans visage et sans âme. Une vision cauchemardesque. *À moi!!!...*

Le son trembla, mais Imari s'accrocha désespérément au timbre de Jeric, à sa lumière chaude et lointaine, jusqu'à ce que ses pensées se dispersent à nouveau.

~

Dans le monde réel, Imari ouvrit les yeux. Les pins épais de la

Forêt Noire passaient dans un flou devant elle tandis que sa conscience oscillait entre le réel et l'éthéré. Quelque chose se tordait en son sein, la tirait de l'intérieur.

Non.

Elle entendit le murmure alors qu'il s'évanouissait dans le néant, et le tiraillement cessa.

— C'est encore loin, mon seigneur ? fit alors une voix de femme – Su'Vi.

— Plus très loin.

Le bras de son seigneur pesait lourdement autour de la taille d'Imari.

Elle essayait toujours de comprendre ce qui s'était passé. Son pouvoir n'avait jamais réagi ainsi. Il ne l'avait jamais attaquée *elle*, et c'était précisément ce qu'elle avait ressenti. Ce qu'elle avait tenté sur le Roi Loup s'était reflété sur elle, comme si leurs lumières – leurs âmes – étaient liées, en quelque sorte.

Avec un grognement, Imari se redressa.

— Te revoilà, dit son seigneur à son oreille.

Il avait l'air mécontent.

Su'Vi chevauchait à leur droite, Lestra à leur gauche, et trois autres Liagés suivaient derrière eux.

— Je suis désolée, mon seigneur, dit Imari, au supplice, sa gorge à vif. Je ne sais pas ce qui s'est passé.

— Aucune importance, répondit-il, même si Imari sentait que cela revêtait au contraire une grande importance. Le *corazzi* n'était pas notre objectif premier. Notre but est devant nous.

Après un moment, il ajouta :

— Ah, nous y sommes.

Les arbres s'ouvrirent sur une large rivière. La Muir, se souvint Imari. Elle ignorait ce qui avait amené son seigneur à cet endroit, mais elle n'osait pas le lui demander. Elle sentait qu'il était fâché contre elle, et elle ferait preuve d'une obéissance servile jusqu'à avoir regagné ses faveurs.

Il conduisit leur cheval le long des berges douces et escarpées de la Muir, où quatre silhouettes étaient tapies dans l'ombre,

immobiles et armes dégainées. En lieu et place d'armes traditionnelles, deux avaient les mains recouvertes d'encre. Tous étaient parés au combat. En remarquant Imari, cependant, ils hésitèrent.

— Zurina... ? demanda un homme. Que se passe-t-il ?

Su'Vi leva une main, le poing serré. Elle fit un geste et le Liagé s'étouffa, agrippant sa gorge. Le deuxième Liagé – une femme – poussa un juron, tendant les paumes en avant. Un mur de lumière se précipita vers eux, mais Su'Vi leva les mains et l'attaque se dissipa. L'instant d'après, Su'Vi se retourna, faisant tourner ses poings l'un autour de l'autre pour rassembler toute cette lumière diffuse, puis la projeta sur la Liagée qui l'avait conjurée.

Cette dernière eut beau brandir à nouveau ses paumes, le pouvoir de Su'Vi était trop fort. Il déchira le voile que la femme avait construit à la hâte et la frappa en pleine poitrine, lui calcinant du même coup la chair et les os. Sans une seconde pour crier, elle s'effondra, raide morte, sur le cadavre de son compagnon.

Il ne restait plus que deux gardes, un Corinthien et un citoyen du peuple de la mer.

Ils avaient les yeux écarquillés par la peur, et leurs armes tremblaient dans leurs mains. Su'Vi leva le bras, mais son seigneur l'arrêta d'un regard. Puis il se tourna vers Imari.

Elle esquissa un sourire.

Même sans fermer les yeux, sans se déplacer dans le plan du Shah, elle entendait leur chanson. Elle pouvait l'extraire de la symphonie qui l'entourait, aussi se concentra-t-elle sur ces deux notes en levant le poignet. Puis, elle les imbriqua dans un accord de son choix et le joua.

L'accord retentit à travers le plan du Shah pour être perçu par leur esprit, non par leurs oreilles. Ce n'était pas un chant pour le corps mais pour l'âme, et au moment où l'accord d'Imari résonnait, leurs yeux prirent une teinte vitreuse, ils levèrent leurs épées et les enfoncèrent dans leur propre ventre.

Imari relâcha son accord, tous deux poussèrent un cri de douleur et d'épouvante en réalisant ce qu'ils venaient de faire, puis ils s'effondrèrent à côté des deux autres.

Son seigneur lui sourit, la main tendue pour effleurer sa joue du bout des doigts.

— Tu es exquise.

Ses louanges lui firent l'effet d'un baume, et son corps frémit de plaisir. Après quoi, il baissa la main et descendit de cheval.

Pendant un moment, il resta là, s'imprégnant de l'atmosphère, puis il fit un pas en avant, contournant les dépouilles. Ses pas étaient silencieux dans la neige, sa robe noire immobile malgré la brise. Il fallut un moment à Imari pour comprendre ce qui l'avait attiré à cet endroit, pour remarquer la grille encastrée dans la partie rocheuse de la berge, au niveau de deux énormes rocs dressés comme deux silhouettes en pleine étreinte.

Les Rochers Enlacés.

C'était la sortie qu'elle aurait prise quelques mois plus tôt si elle n'avait pas rebroussé chemin en toute hâte pour sauver le Roi Loup de Ventus, puis d'Astrid.

Son seigneur s'accroupit devant la grille, dans quelques centimètres d'eau stagnante, et enroula de longs doigts pâles autour des barreaux de skal. La grille s'illumina, le métal fondit, coulant sur ses mains comme de l'eau avant de se déverser dans le bassin peu profond en dessous, sifflant et grésillant. Ainsi refroidi, le skal durcit à nouveau, mais le processus s'était déroulé trop rapidement et le matériau rendu fragile se fissura, craquelant tel du verre brisé.

Son seigneur pénétra dans le souterrain au-delà.

Imari descendit de cheval et le suivit, Su'Vi et les autres sur ses talons. Le tunnel était long et sinueux. Sombre, sans les petites lumières magiques de son seigneur. Cinq d'entre elles – de petites étoiles d'un blanc presque bleuté – planaient au-dessus de sa tête, comme s'il était sa propre constellation, éclairant l'univers obscur et sans fin.

Il n'avait pas d'ombre, remarqua Imari. Ses Mo'Ruk non plus.

Au même instant, elle sentit une traction. Ce n'était pas son seigneur qui l'avait provoquée, mais autre chose. Quelque chose de plus profond, l'incitant à aller plus vite.

— Tu le sens, dit-il alors qu'elle calait involontairement ses pas

sur les siens.

— Oui, répondit-elle.

— Bien.

— De quoi s'agit-il, mon seigneur ?

Il lui jeta un regard de biais, la lumière bleutée dansant dans ses yeux d'un noir pur.

— De ton destin.

Plus ils s'enfonçaient dans l'obscurité et le calme, plus l'attraction s'intensifiait. Imari accéléra la cadence, dépassant son seigneur sans réfléchir. Il ne fit aucun geste pour l'arrêter ou la ralentir. Quand elle se retourna vers lui, réalisant ce qu'elle avait fait, il hocha seulement la tête en signe d'encouragement.

— Continue, dit-il, posant sur elle un regard avide qui la fit rougir.

Imari poursuivit son chemin, de plus en plus vite à mesure que la corde l'attirait, la poussait vers l'avant. Des murmures résonnaient, portés par une brise qu'elle ne pouvait sentir, l'invitant à avancer toujours et encore, jusqu'à ce qu'elle repère une large fissure dans le mur du tunnel.

Imari s'y faufila, et les autres la suivirent, débouchant sur un boyau plus étroit.

Soudain, les lumières de son seigneur s'éteignirent. Des chuchotements retentirent, et une autre lueur palpita – d'un blanc éclatant, celle-ci – comme si le tunnel était une veine dans laquelle coulait non pas du sang, mais de la lumière. Elle émanait de là où elle se tenait avec les autres, ruisselant le long des murs comme de l'eau – de *l'intérieur* des murs – jusqu'à une extrémité invisible à l'œil nu. Puis...

L'obscurité. Le silence.

Les petits globes de son seigneur s'allumèrent à nouveau, mais Imari n'y prêta pas attention. Son regard restait fixé sur un point, droit devant, le long du mur.

Cette attraction menaçait de la submerger.

Elle avança, un pas après l'autre, toujours concentrée pendant que l'éclairage de son seigneur dansait. Enfin, elle s'arrêta.

Elle s'était déjà rendue à cet endroit par le passé, l'avait vu par les yeux d'une autre, traité avec l'esprit d'une autre. Cependant, ces yeux et cet esprit n'avaient pas remarqué les légères inscriptions gravées sur la surface : des mots d'*avant*. Des mots datant du commencement, que peu étaient capables de déchiffrer, car c'étaient ses mots à lui.

Zivi'm verro tai – Ici, je demeure avec toi.

Son seigneur s'arrêta à côté d'elle, absorbant les mots datant d'un autre âge – d'un temps où il avait communiqué avec eux, ici sur Terre. Une époque où il régnait et établissait des décrets que tous devaient suivre.

Des décrets qu'elle réduirait en poussière, pour mieux les reconstruire.

Son seigneur restait silencieux, à la fois révérencieux et bouillonnant de fureur.

— La clé, Su'Vi.

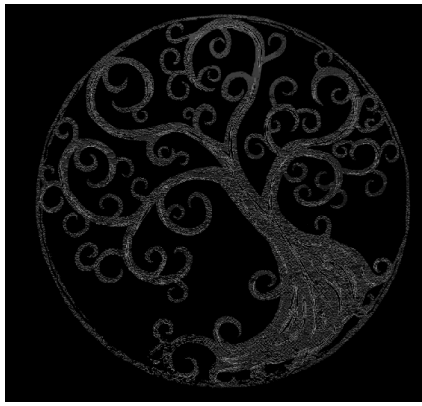
S'avançant, l'enchanteresse présenta un petit objet que son seigneur approcha de la lumière : une clé, si chargée de glyphes lumineux qu'elle semblait elle-même faite de lumière. Il embrassa la clé avec une sorte d'affection respectueuse, puis il la déposa, à plat contre la pierre, juste au-dessus du mot « demeure ».

Tous les autres mots s'effacèrent, sauf celui-ci, irradiant de plus belle alors que des rais de lumière émanaient de la clé, formant un véritable réseau de fils autour du levier métallique. Bientôt, la section entière du mur s'illumina, révélant une arche. Puis tout s'éteignit, ne laissant qu'une ouverture sombre dans le mur.

Les yeux de son seigneur brillèrent et sa lèvre supérieure se retroussa.

— Il est temps de défaire ce qui a été fait, dit-il avant de glisser la clé dans sa toge.

Puis il franchit l'arche et s'enfonça dans les ténèbres.



« Car ici, dans ce lieu sacré, Asorai est descendu des cieux pour communier avec Ses Cinq Divins. Pour les encourager dans Sa voie, pour donner de la force à leur humanité. Pour demeurer parmi Sa magnifique création dans un lieu sacré qui puisse accueillir Sa richesse et Sa gloire. »

*~ Extrait d'Il Tonté,
tel que rapporté dans les Premiers Versets par
Juvia, Premier Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 50

Jeric courut jusqu'aux écuries, accompagné de Braddok. Jenya les avait rejoints en cours de route, et il avait presque atteint sa destination quand il intercepta Maeva et Tallyn.

— Azir l'a conduite aux égouts avec deux de ses Mo'Ruk, les informa-t-il.

Tallyn leva vers lui son œil unique.

— Sont-ils scellés ? demanda Jeric à Maeva.

Aux dernières nouvelles, Maeva et ses enchanteurs n'avaient pas terminé de sécuriser les égouts, trop occupés à prêter main-forte à Niá et Tallyn, qui s'échinaient sur les armes de Stykken. Le regard qu'elle lança à Jeric parlait de lui-même.

Il poussa un juron au moment où l'air était ébranlé par une autre explosion.

Un homme hurla.

— J'y vais, se proposa Tallyn.

— Je viens avec vous, ajouta Maeva.

— Non, j'ai besoin de vous au mur... coupa Jeric.

— Akim s'occupe du mur, protesta la Liagée. Si Azir a deux Mo'Ruk avec lui, vous aurez besoin de bien plus que de votre héritage familial, ponctua-t-elle d'un geste vers l'épée que Stykken lui avait offerte, attachée à sa taille.

Elle n'avait pas tort, et en vérité, Jeric était soulagé.

— Bien, dit-il avant de se tourner vers Jenya, qui les avait rattrapés.

Son expression le mettait au défi de la repousser.

Il n'en fit rien.

Il trouva Dom dans les écuries, en train de réconforter les chevaux effarouchés par la dernière explosion. Dom croisa le regard de Jeric avant de s'attarder sur son entourage, et les deux hommes se comprirent.

— La dernière sur la droite, lui dit-il. Elle est sellée.

Jeric lui tapa sur l'épaule, fonçant vers la monture indiquée.

Dom détacha quatre autres chevaux, et bientôt, Jeric et les autres galopèrent hors des écuries, fendant la foule effervescente en direction de la forteresse.

Une autre détonation secoua la nuit, plus forte que la précédente, et Jeric resserra sa prise sur les rênes. Il n'aimait pas laisser le mur aux soins d'autrui, mais le sauver n'aurait aucune importance si Azir pénétrait à l'intérieur avec Imari.

Grands dieux. Si seulement ils avaient plus de temps.

Des Liagés étaient postés le long de la muraille, essentiellement pour préserver le travail que les enchanteurs de Maeva avaient déjà terminé. Jeric savait que les égouts les rendaient vulnérables, mais le tunnel était étroit, et faire passer des troupes aussi nombreuses par une si petite ouverture n'était jamais une bonne tactique de guerre. Non, Jeric avait prévu qu'Azir lancerait un assaut frontal, usant de toute son armée, comme à Trier, et de ce fait, il avait donné la priorité à l'enchantement des armes.

En un sens, Jeric ne s'était pas trompé. Azir n'avait pas conduit son armée par cette petite entrée dérobée. Non, il l'avait empruntée lui-même, avec cinq autres – et Imari, nom des dieux.

Jeric ne l'avait pas prise en compte dans ses calculs. Du moins, pas de cette façon.

La bataille faisait rage près des remparts tandis que les déflagrations retentissaient alentour, mais ils passèrent leur chemin, franchissant le pont-levis à toute allure pour rejoindre la cour de la forteresse, où Jeric descendit de cheval.

La cour était vide : tout le monde était parti défendre la muraille.

Abandonnant leurs montures, ils pénétrèrent le château en hâte et traversèrent au pas de course une galerie, avant de suivre plusieurs couloirs plongés dans l'ombre, faisant sursauter les serviteurs effrayés sur leur passage. Ils gagnèrent les cuisines – où d'autres domestiques s'empressaient de rejoindre leurs quartiers, en sous-sol, pour plus de sécurité –, puis ils empruntèrent le couloir paisible qui menait à

l'entrée des égouts. Le cœur de Jeric battait plus vite à chaque pas, et lorsqu'ils atteignirent enfin la trappe, il fut soulagé de constater qu'elle était toujours gardée – par des Corinthiens, qui saluèrent aussitôt leur roi.

Ils s'écartèrent sur l'ordre de Jeric, qui s'accroupit alors devant la trappe, l'oreille tendue, et ouvrit.

Au-delà, seules les ténèbres attendaient.

Il échangea un regard avec Braddok, puis demanda à Tallyn :

— Peux-tu Voir quelque chose ?

L'œil unique de Tallyn prit une teinte vitreuse, puis se fixa de nouveau sur lui une seconde plus tard.

— Non, rien du tout.

Jeric jeta un coup d'œil par le trou béant et obscur, avant de s'y laisser tomber. Ses bottes atterrirent dans la boue et les eaux usées, et une lumière apparut – œuvre de Maeva. La petite sphère lumineuse planait au-dessus de sa tête tandis que les autres le rejoignaient.

— Avez-vous besoin d'une escorte, Votre Grâce ? demanda discrètement l'un des gardes d'en haut.

— Non, attendez là, répondit Jeric en haussant prudemment le ton. Assurez-vous que personne d'autre ne descende.

Avant de se retourner, il leva à nouveau les yeux vers le garde.

— Si nous ne sommes pas de retour d'ici une heure, fermez cette grille et ne laissez rien passer. C'est clair ?

L'homme pinça les lèvres, mais hocha la tête.

Jeric fit signe aux autres, et ils continuèrent. De l'eau coulait, quelque part, mais à part ça, les tunnels étaient silencieux comme la mort.

Jeric savait qu'il ne fallait pas s'y fier.

— On est sûrs que ces gardiennes tiendront ? demanda Braddok à Tallyn, désignant la pierre de protection autour de son cou.

— Contre les Liagés ? Oui, répondit Tallyn. Contre Azir et deux Mo'Ruk ? Non.

— Fantastique.

Jeric franchit un coin et s'arrêta net. Une dizaine de pas plus loin, il repéra une fissure dans le mur qu'il n'avait jamais remarquée

auparavant – du moins, il n'en avait aucun souvenir. Elle était commodément masquée par la texture rugueuse de la paroi. Jeric l'avait d'abord prise pour une ombre, mais de la lumière brillait faiblement de *l'intérieur*. Il leva une main pour faire taire les autres, puis lentement, il commença à avancer vers la lueur. C'était un autre tunnel.

— Par les enfers... chuchota Braddok.

Ils échangèrent un regard. Jeric dégaina l'épée de son grand-père et se glissa par l'anfractuosité de la roche, dans l'étroit boyau.

Ce passage semblait plus ancien que l'artère principale qu'ils venaient de quitter. Sa texture était granuleuse, le sol sec, mais il y avait des empreintes de pas fraîches, et un minuscule éclat lumineux flottait près du plafond bas, projetant un halo argenté alentour.

C'était cette lumière que Jeric avait remarquée depuis le tunnel principal.

Mais ce n'était pas celle-ci qui avait attiré son attention, c'était l'ouverture polie en forme d'arche, droit devant, où régnaient les ténèbres.

Maeva s'était figée, le regard rivé sur la brèche.

— Vous savez ce que c'est, dit Jeric.

Ses lèvres s'ouvrirent, son regard croisa celui de Tallyn, puis elle expliqua :

— On dit que lorsqu'Asoraï a créé ce monde, Il a construit un temple où Il pouvait communier avec Ses Divins. C'est ce qu'Azir cherchait la première fois.

— Qu'y a-t-il dedans ? demanda Jeric.

Aucune réponse. Puis :

— Je ne sais pas.

— Eh bien, il est temps de le découvrir.

Sur ce, il se glissa par l'ouverture, accompagné par l'orbe de Maeva et son escorte. Grands dieux, il faisait noir comme dans un four là-dedans ! Même avec leur éclairage sommaire, Jeric ne voyait pas à plus de quelques pas devant lui.

— Pouvez-vous éclairer le bout du tunnel ? demanda Jeric.

Aussitôt, la sphère de Maeva chemina vers l'avant, flottant

jusqu'au virage où le nouveau boyau bifurquait à droite, hors de leur vue.

De retour vers la ville.

Jeric poursuivit son chemin, englouti par les ombres du passé. Là, le sol du tunnel était meuble mais pas humide. Il n'y avait plus d'égouts, seule l'humidité naturelle de la terre profonde.

Et des empreintes de pas fraîches.

Jeric s'accroupit, la sphère lumineuse au-dessus de sa tête. Il compta sept empreintes au total, s'enfonçant toutes plus profondément dans le souterrain. Jeric reprit sa progression, suivant le chemin qui descendait de plus en plus bas. L'air devenait glacial et empestait le soufre.

— On doit être sous la ville, maintenant, commenta Braddock à voix basse.

La galerie tourna à droite, où elle s'ouvrit sur une vaste caverne. Le chemin se terminait abruptement par une plate-forme, des escaliers descendant de part et d'autre pour se rejoindre dans une cour en contrebas. Et de l'autre côté se dressait l'imposante façade d'un très vieux bâtiment.

Un temple.

Il était d'un autre âge, tout en briques polies et marbre blanc, des mots gravés sur toute sa surface. Les longues et étroites fenêtres étaient obscures, les énormes portes en bois entrouvertes.

— C'est le premier temple, chuchota Tallyn, légèrement impressionné. Le plus saint d'entre tous. L'endroit dont parlaient les versets, conforme en tous points à leur description.

Devant cette façade sombre, abandonnée et ensevelie, Jeric prit soudain conscience de l'endroit où ils se trouvaient : sous le temple d'Aryn.

Le temple des dieux corinthiens, où Rasmin et ses inquisiteurs avaient jadis interrogé et torturé les prisonniers sol veloriens. Ventus avait pourtant démoli le temple d'Aryn, la nuit où Astrid avait tenté de prendre Descieux. Rasmin n'avait jamais su pourquoi, et Jeric se demandait maintenant si ce n'était pas pour cette raison précise – si Ventus n'avait pas essayé de déboucher là... mais dans quel but ?

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? demanda Jeric.

Sans quitter des yeux la façade du temple, Maeva répondit :

— Je l'ignore, mais nous ferions mieux de nous dépêcher.

~

Imari contemplait l'édifice devant elle. Bien que ses yeux humains n'aient jamais vu sa façade, son cœur savait exactement ce dont il s'agissait.

Son temple. Celui d'Asoraï.

Là où ses Cinq Divins s'étaient réunis, et où seule l'une d'entre eux avait su voir la tyrannie qu'on leur imposait. Elle s'était battue pour briser les chaînes de la volonté d'Asoraï – elle s'était battue et avait échoué autrefois, mais pas maintenant.

Non, à présent, personne ne pourrait arrêter Zussa.

Elle allait défaire l'œuvre d'Asoraï, et Imari l'aiderait dans sa tâche. Elle se tourna vers son seigneur et maître, qui fixait avec avidité la façade de ce qui avait été le plus saint de tous les temples. Il y avait un tel feu dans ses yeux, une flamme de fureur, et lorsqu'il reporta son attention sur Imari, elle en resta pétrifiée. Elle ne pouvait même plus respirer. Son brasier était le sien, tout comme sa passion.

Il fit un pas de plus et prit son visage entre ses mains.

— J'ai attendu ce moment pendant des milliers de vies. Ensemble, nous allons y mettre un terme une bonne fois pour toutes.

— J'en suis honorée, mon seigneur, répondit la jeune femme.

À côté d'eux, Su'Vi observait la scène en silence.

Son seigneur la relâcha enfin et s'avança vers le seuil de la bâtisse, son regard brûlant fixé sur le temple comme s'il se tenait devant Asoraï lui-même.

Imari et les autres le suivirent jusqu'à l'endroit où il s'était arrêté, devant les doubles portes imposantes, bien trop hautes pour un simple mortel. Là, gravées en exquis détails, figuraient des scènes du passé. Des scènes qu'Imari avait vues à travers les souvenirs de Tallyn, reflets de la grande tapisserie qu'il avait partagée avec elle – celle-là même qu'on avait exposée sous le Mazarat : l'image des Cinq Divins,

assis en cercle avec, en leur centre, une lumière éblouissante.

Son seigneur leva les paumes, mais ne toucha pas le bois. L'air frissonna, les vantaux gémirent en s'ouvrant lentement vers l'intérieur, grinçant sous le poids de l'âge, et Azir se glissa dans l'obscurité.

Imari lui emboîta le pas.

Une rafale s'engouffra à l'intérieur et une centaine de bougies s'animent soudain, fixées aux murs et aux colonnes, aux lustres suspendus au plafond, illuminant cette magnifique nef oubliée, dédiée à Asoraï.

Imari leva la tête vers les hauteurs impossibles, son regard suivant les arches dorées et la maçonnerie tout en dentelle. Les murs et colonnades étaient composés de marbre blanc poli, le tout garni d'or et... de ténébrine. Comme un soleil et des étoiles au milieu du noir infini, comme si une tranche de ciel avait fusionné en ce lieu. Dans cette union parfaite du mortel et de l'immortel, ce pont entre ciel et terre.

Son seigneur s'avança, bien que distraitement, comme s'il avait encore du mal à y croire. Du regard, il parcourait les environs, examinant les bougies et les hautes arches.

Absorbé dans ses souvenirs.

Cinq fauteuils en ténébrine étaient disposés au centre de la nef, tous trop grands pour une forme mortelle, avec des assises trop larges, comme pour rappeler à l'homme combien il était petit. Insignifiant. Les énormes fauteuils avaient été disposés en cercle, tournés vers l'intérieur, vers la plate-forme centrale. Une estrade sculptée dans le même matériau et couverte d'anciennes gravures liagées, qui brillaient faiblement tel le clair de lune.

Son seigneur fit glisser le bout de ses longs doigts sur le dossier d'un fauteuil. Il y avait quelque chose de familier dans ce geste, dans l'expression de son visage.

— C'est le Sabbat, dit Imari.

L'endroit où Asoraï avait communiqué avec les Divins. Là où il était descendu des cieux pour conseiller ses cinq élus lorsqu'ils régnaient ici, sur Terre, au commencement.

— Oui, répondit-il. C'était notre mission. Notre devoir et notre

cause... conformément aux décisions d'Asoraï. Tout ça pour nous empêcher d'atteindre notre véritable potentiel. De devenir nos propres dieux.

Sa voix se déforma, teintée des notes graves de Zussa, puis il leva les yeux vers les arches au-dessus, comme s'il pouvait voir les cieux au-delà. Une étrange lumière brûlait dans ses prunelles d'un noir pur.

— *Je définis la vérité. Je définis ce qui est juste, grogna-t-il d'une voix plus proche de celle de Zussa que d'Azir. Et j'ai décidé que vos méthodes étaient mauvaises. Que vous avez fait fausse route et que nous nous porterons tous bien mieux sans vous.*

Posant une main sur le dossier, il ferma les yeux.

Les gardiennes gravées dans le fauteuil s'illuminèrent, comme si celui-ci était composé de mots – à l'image de la clé –, parant la salle d'un halo argenté. Les gardiennes irradiaient à présent, puis l'air dégagea une odeur de brûlé, et soudain, le siège s'embrasa, en proie à d'intenses flammes d'un blanc bleuté. Il retira sa main et le fauteuil acheva sa destruction, réduit en cendres.

Il tituba en se tenant la poitrine. Imari pouvait sentir la tension sur son pouvoir – à cause des liens tissés en lui, parce qu'il faisait partie de la création d'Asoraï – et elle se précipita à son secours, tentant d'écarter Su'Vi de son chemin. L'enchanteresse ne se laissa pas faire, toutefois, et la repoussa.

Imari n'eut pas besoin de réfléchir. La note était là avant même qu'elle ne lève le poignet, et elle utilisa son pouvoir pour faire pression sur les ténèbres internes de Su'Vi, pour comprimer son être, la plier en deux. Su'Vi s'effondra dans un cri, mais Imari n'éteignit pas complètement sa lumière.

C'était un avertissement.

Elle accourut vers son seigneur, l'entourant de ses bras pour offrir du soutien à son faible corps de mortel.

— Merci.

Sa voix n'était qu'un souffle tandis qu'il s'accrochait à elle.

— Laissez-moi faire, mon seigneur, offrit Imari. Vous allez vous étrangler avec ces liens. Permettez-moi de les démêler pour nous tous.

Le regard de son seigneur se posa sur elle, mais c'était quelqu'un d'autre qui la voyait à travers ses yeux. *Zussa*, bien qu'Imari n'ait jamais vraiment compris où cette créature finissait et où elle commençait. Ils formaient un cercle de pouvoir, à la fois deux et un, formés du même être. Humain et dieu à parts égales.

Il l'embrassa alors, et elle lui rendit son baiser, inspirant sa puissance, sa promesse. Elle voulait tout de lui.

Enfin, il rompit le baiser, le souffle court, et déclara :

— Qu'il en soit ainsi.

Imari s'assura qu'il était bien ancré dans le sol, puis le lâcha et ôta ses chaussures. Elle se glissa entre les fauteuils jusqu'à la plate-forme, où elle baissa les yeux, contemplant la ténérine qui affichait les mots d'Asoraï.

La création d'Asoraï.

Paupières closes, Imari écouta. Chaque inspiration, mouvement, battement de cœur. Mais ce n'était pas le monde matériel qu'elle devait atteindre, c'était l'au-delà. Le monde dans lequel les vérités d'Asoraï avaient été écrites. Des vérités qu'elle devait démêler afin que son seigneur et maître puisse les réécrire.

Les inspirations et battements de cœur s'estompèrent, et Imari perçut une nouvelle chanson, une nouvelle symphonie.

Une symphonie d'étoiles.

La lumière imbriquée dans l'ensemble de la création, les mots qu'Asoraï avait utilisés pour construire ce monde – répondant à sa loi afin que tous y soient soumis.

Et Imari allait tout renverser.

Elle écouta les notes, leur mélodie, les laissant s'insinuer dans son âme jusqu'à trouver exactement ce qu'elle cherchait : l'accord fondamental – la première note, la tonique. La pierre angulaire sur laquelle tout reposait. Il lui suffisait de la détruire, et tout s'effondrerait.

Elle commença par les fauteuils. Chacun avait son propre timbre, reflet de l'entité qui l'avait jadis occupé. Descendant de l'estrade, elle se posta d'abord devant celui du ziat – le voyant. Elle y capta un chant funèbre, accablé par le passage du temps et les visions

tragiques de l'humanité répétant indéfiniment les mêmes atrocités, revenant sans cesse à la dépravation de l'esprit.

Imari déchira les notes et les dispersa dans les airs. Le fauteuil explosa en cendres qui se déversèrent sur le sol immaculé, le recouvrant d'une fine couche de poussière.

Alors, Lestra cria.

Elle hurla comme si on lui arrachait le cœur, tombant à genoux, à l'agonie. Imari pouvait entendre les battements erratiques de son cœur dans le monde des mortels. Elle ignorait si Lestra y survivrait, mais dans l'éventualité contraire, elle aurait le privilège de se sacrifier pour le bien commun.

Son seigneur éclata de rire.

— Bien, s'exclama-t-il, la voix encore fatiguée par le pouvoir qu'il avait dégagé. *Bien*, ma chère sulaziér. Ne t'arrête pas en si bon chemin.

Imari se plaça derrière le fauteuil suivant. Le shiva – le rétablissement. Imari lacéra sa chanson comme la première. Le fauteuil craqua et, contrairement à l'autre, se brisa en un tas d'ossements disloqués. Toutes les petites taches d'argent de la ténébrine virèrent au rouge sang, suintant par les fissures et se répandant sur le sol. Enfin, le fauteuil vola en un millier d'éclats incapables de rester soudés et s'effondra dans la mare de sang.

Imari entendit le cri lointain de Bahdra – un son qui traversa le plan du Shah – tandis qu'elle passait au troisième fauteuil.

Ce chant particulier traversa son âme comme une dizaine de trompettes. Le saredii. Le gardien. Imari renvoya la mélodie sur le fauteuil à l'aide de ses clochettes. Lorsqu'il explosa, ses fragments prirent feu dans les airs.

Imari ressentit un frémissement dans l'atmosphère et elle sut que, quelque part, Kazak souffrait le martyre.

Elle s'approcha du quatrième, celui du volé. L'enchanteur. Imari accorda un regard à Su'Vi et sourit. Elle saisit les notes du fauteuil, mais ne les déchira pas immédiatement.

Su'Vi poussa un cri.

Imari voulait qu'elle ressente son pouvoir et qu'elle apprenne à

rester à sa place, consciente de ce que la jeune femme pouvait lui infliger d'une simple torsion du poignet. Su'Vi se tordait sur le sol, à l'agonie, ses traits déformés par la douleur alors que son cœur ralentissait peu à peu.

— Imari.

La voix de son seigneur était une brise légère sur sa peau.

Enfin, Imari déchira les notes. Su'Vi gémit tandis que les enchantements du fauteuil s'embrasaient, jusqu'à ce que le siège retombe, calciné, ses mots incandescents s'élevant sous forme de vapeur avant de disparaître.

Imari prit une grande inspiration, rouvrit les paupières et croisa le regard de son seigneur. Derrière le tas de cendres, il la détaillait avec fascination, vénération et un autre sentiment qui embrasa sa peau.

Il lui restait une dernière mission à accomplir, et alors le monde pourrait être réécrit.

Elle remonta sur la plate-forme.

À la place d'Asoraï.

Tout à coup, elle entendit quelqu'un l'appeler par son nom.

Chapitre 51

Devant Niá, les flèches enflammées pleuvaient comme des étoiles filantes. Se fichant dans les poitrines, les visages et les bras. Les chevaux, aussi. Pourtant Niá poursuivait inlassablement, lançant enchantement sur enchantement en direction des flèches qui fusaient alentour. Elle murmura un autre sort – un mot de liaison, de jointure, de pont, jusqu'à ce que toutes ces petites flammes se rapprochent les unes des autres, formant une traînée de feu continue qui alla cueillir la horde en approche.

Telle une faux, elle découpait tout sur son passage. Des hommes crièrent, un cheval hennit, et cette fois, les premières lignes ennemies tombèrent d'un coup, la plupart des guerriers tranchés en deux. Chez et les autres archers tirèrent une nouvelle volée de flèches.

Soudain, un grand vent se leva.

Niá perçut la voix de Kazak, son murmure et ses paroles, chevauchant la bourrasque. L'instant d'après, les flèches furent écartées et la traînée de feu de Niá s'éleva dans les airs, comme un fouet soulevé par une main invisible, avant de s'abattre sur les remparts.

Juste au-dessus de la herse.

Les gardes hurlèrent, bondissant pour échapper au fouet qui leur tombait dessus. Aussitôt, Niá prononça un enchantement pour contrer l'attaque, mais le pouvoir de Kazak était trop grand. Le fouet sectionna sa barrière de lumière tissée dans l'urgence, alors qu'une autre se matérialisait – provenant d'Akim, à l'autre bout du mur.

Mais cela ne suffit pas à arrêter Kazak, et le fouet s'abattit sur tous les hommes postés au-dessus du portail. Leur mort soudaine coupa court aux cris, et les corps basculèrent par-dessus la muraille, où les Ombres fondirent sur eux avec avidité.

— La porte ! cria-t-on.

La herse n'était pas complètement fermée, et certains se

précipitèrent vers les engrenages pour terminer ce que leurs camarades tombés au combat avaient commencé. Au même moment, Niá aperçut un feu verdâtre, du coin de l'œil.

Un boulet enflammé, œuvre d'un gardien.

Celui-ci était beaucoup plus large que le premier, et il se dirigeait tout droit vers l'entrée. Au milieu des cris, gardiens et enchanteurs érigèrent un voile pour l'arrêter, mais le feu passa au travers. Jusqu'à ce qu'il s'arrête quelques mètres avant les énormes portes en skal, comme pris dans un filet invisible. Niá chercha Akim du regard, pensant que c'était lui qui avait interrompu sa course, mais il était occupé à faire exploser un groupe d'Ombres qui escaladait le mur.

Non... cet enchantement protecteur était enterré profondément dans la muraille. Il provenait des Liagés d'autrefois, à l'époque où ils travaillaient en harmonie avec toutes les Provinces. La boule de feu de Kazak planait, projetant une lumière verte malsaine sur le skal noir et tout le monde alentour, puis Niá sentit les enchantements se distendre.

Kazak était trop puissant. Son pouvoir, dû à la manière dont Bahdra l'avait ramené – les avait *tous* ramenés –, n'avait rien de naturel. Plus rien ne les contenait, et Kazak parvenait à puiser presque à loisir dans le Shah, dans les ténèbres.

L'air crépita ; le projectile enflammé grésilla. Sans réfléchir, Niá tendit ses paumes en avant et prononça un mot pour renforcer les défenses du mur d'enceinte, mais elle n'était pas gardienne, et son pouvoir s'épuisait rapidement.

Un autre Liagé s'en aperçut et vint lui prêter main-forte. Comprenant à son tour ce qu'elle tentait, Akim brandit lui aussi les mains. L'espace d'une seconde, la tension faiblit, et Niá se dit que, peut-être, ils seraient capables de renvoyer la sphère de flammes de Kazak dans les rangs d'Azir. Mais une vague de chaleur l'engloutit alors, Niá laissa échapper un cri, et la boule de feu poursuivit son chemin.

Elle s'écrasa contre les portes avec une telle force que le mur trembla, et Niá trébucha sur Chez, tous deux s'agrippant au parapet pour se retenir. Hommes et femmes crièrent, se repliant face au feu du

Mo'Ruk. Un craquement assourdissant retentit, suivi d'un gémissement profond tandis que les portes se transformaient en lave en fusion, fondant dans un amas de flammes vertes flamboyantes. À défaut de soutien, le chemin de ronde s'effondra, emportant avec lui tours, échafaudages et soldats.

Laissant un trou béant dans les prodigieuses fortifications en skal de la citadelle.

Les forces d'Azir poussèrent un cri de triomphe, puis la marée afflua en bondissant, déferlant sur les portes en ruine sans se soucier des dernières langues de flammes vertes.

Et le flot de s'engouffrer dans la ville.

Il bouillonnait, crachant sa fureur au milieu des flèches et des éclairs. Puis tout vira au chaos, au sang et à la lumière, aux cris et aux hurlements. Les corps s'agitaient comme une mer déchaînée. La confusion était totale, même parmi les ordres lancés par les commandants qui tentaient de protéger chacun leur périmètre. Niá fut soudain frappée par la futilité de leur lutte.

Par la vague de mort.

Elle vit un homme se faire renverser par une Ombre et entraîner sous la mêlée en criant. Les archers n'osaient pas tirer dans la cour, de peur de blesser les leurs. Beaucoup, postés sur la muraille, s'escrimaient à rejoindre l'étage inférieur pour repousser l'ennemi entrant, mais tout n'était que frénésie.

Chez voulut entraîner Niá loin des combats. Plantant fermement ses pieds dans le sol, elle répondit :

— Non, j'en ai assez de fuir.

Il soutint son regard, puis lui lâcha le bras et plaça un carreau sur son arbalète.

— Alors on reste ici, pour avoir tous les deux un meilleur point de vue.

Niá hocha la tête.

— Marché conclu.

Stanis ne vit pas les portes tomber car il courait alors dans la direction opposée. Il était presque au-dessus de la herse lorsque Kazak avait transformé la traînée de feu de Niá en un fouet qui avait frappé le parapet et emporté une dizaine d'hommes et de femmes. Il avait failli y rester, lui aussi.

Et maintenant, il détalait le long des remparts ébranlés, essayant de garder l'équilibre tandis que le portail s'effondrait – non, tandis qu'un *pan* entier du mur s'effondrait. Des hurlements résonnèrent alors que la tour la plus proche emportait avec elle hommes et femmes dans sa chute. Stanis y serait passé aussi si Stykken ne l'avait pas rattrapé par le bras.

Les deux hommes dévalèrent les marches, bousculant Liagés et gardes alliés pour gagner la cour, laissant le mur aux archers. L'épée de Stanis serait nécessaire pour faire face à cette marée. Et, *grands dieux*, la mer montait à toute vitesse.

Les Sol Veloriens d'Azir se déversaient à travers la plaie béante dans un fracas d'acier et de lumière. Les Liagés, eux, lançaient des souffles d'air pour se frayer un chemin dans la cohue, permettant ainsi aux guerriers ordinaires de pénétrer la ville, flanqués d'Ombres. À mesure que les hommes tombaient – Corinthiens, Sol Veloriens et peuple de la mer –, d'autres se précipitaient pour prendre leur place, combler les vides et former un mur de boucliers afin de retenir l'ennemi. En revanche, il ne pouvait pas faire grand-chose contre les explosions liagées, et les trous se formaient plus vite qu'ils ne pouvaient être rebouchés.

Stanis franchit les dernières marches et se jeta dans la mêlée, espérant que le collier de Niá tiendrait le coup. Il sentit sa chaleur alors qu'il parait une attaque. La pierre protectrice palpita à travers sa peau et la sensation demeura. Comme si l'air était imprégné du pouvoir du Shah, gardant active la gardienne de Niá.

Pourvu qu'elle n'expire pas prématurément, pensa-t-il.

Il fendit la horde en jouant des coudes, travaillant de concert avec le chef des Phalanges pour abattre ceux qui avaient franchi leur barrière de boucliers dressée à la hâte, tandis qu'Akim s'empressait de combler le trou dans la muraille de terre et de pierre. Du coin de l'œil,

Stanis aperçut Chez sur les remparts, tirant un carreau après l'autre en prenant soin de bien viser – ce qui n'était pas une mince affaire dans ce chaos – tandis que Niá, à côté de lui, enflammait les flèches sifflantes.

Quelqu'un fondit sur Stanis, qui trébucha sur un corps. Il tomba dans la foule et essaya de rattraper son équilibre, de se relever, mais quelqu'un d'autre lui dégringola dessus. Il ne pouvait plus bouger. Alors que la marée se précipitait, il commença à étouffer, cloué sous le poids des combattants, de cette vague ondulante de corps.

Tout à coup, une main s'empara de la sienne et le releva d'un coup sec, l'entraînant hors du puissant courant tourbillonnant.

La main de Stykken.

Stanis était de nouveau sur ses pieds, affrontant ennemi après ennemi pour atteindre le portail, en sueur et couvert de sang appartenant à d'autres hommes.

Il se rua sur deux combattants, enfonça sa lame dans un ventre, un torse. La pierre protectrice sur sa poitrine se mit à brûler. Une pression insoutenable s'empara de son cœur, le comprimant. Stanis cria en tombant, puis Stykken, qui atterrit à côté de lui, et au moins une dizaine d'autres alors qu'une silhouette en robe franchissait l'ouverture des portes abattues.

Bahdra.

~

Niá vit Stanis tomber. Elle crut d'abord que Chez avait mal visé, mais c'était impossible, et Stanis n'était pas le seul à s'être écroulé. Près d'une vingtaine de combattants étaient à terre, tous corinthiens ou gens de la mer, une main crispée sur la poitrine tandis que les forces d'Azir s'employaient à détruire leur mur de boucliers.

Qui aurait pu vaincre simultanément autant de ses protections... ?

Elle aperçut la silhouette pénétrant l'enceinte par le trou béant dans le mur de skal, imperturbable, alors que la bataille faisait rage tout autour d'elle. On aurait dit un formidable navire que la mer ne

pouvait toucher, évoluant dans ce monde sans y appartenir.

Bahdra.

À sa vue, elle fut emplie d'une fureur chauffée à blanc et s'élança aussitôt, mue par une impulsion.

Dans la cour en contrebas, quelqu'un se précipita sur Bahdra, mais le nécromancien tendit la main et une vrille de fumée claqua comme un fouet, s'enroulant autour du cou de l'homme et le soulevant dans les airs tandis qu'il hurlait. Sa nuque se brisa, la vie quitta son corps, et Bahdra s'en débarrassa comme d'une poupée de chiffon. Le corps s'écrasa contre les boucliers et les lances, faisant rouler de nombreux hommes à terre.

Mais Bahdra n'en avait pas fini.

Il maniait les ténèbres, soulevant ses adversaires et brisant leurs membres, les laissant tomber par dizaines tandis que la marée continuait à s'engouffrer, les noyant lentement.

— Niá ! appela Chez.

Mais ses yeux étaient rivés sur Bahdra.

Un homme passa devant elle, projeté par l'un des filaments de Bahdra, et alla s'écraser contre un mur avant de rebondir au sol. Niá l'esquiva et s'élança dans la cohue, utilisant la dague que Chez lui avait donnée pour s'entailler la paume. La jeune femme n'était pas bien grande, mais en cet instant, sa taille représentait un véritable atout. Comme un vairon se frayant un chemin parmi des requins affamés.

Jusqu'à ce que la voie en direction de Bahdra soit dégagée.

Ce dernier se retourna, ses tentacules d'encre flottant autour de lui comme s'il était sous l'eau. Ses yeux noirs insondables se fixèrent sur elle, et il esquissa un sourire cruel.

— Niá.

La voix rauque du Mo'Ruk traversa les deux plans, l'atteignant même à travers le chaos.

La jeune Liagée tendit ses paumes ensanglantées et une explosion lumineuse jaillit de ses mains, mais pas assez vite. Bahdra fit claquer ses fouets, frappant le sort de Niá, qui s'évapora dans un sifflement.

Bahdra montra les dents, les yeux embrasés, tandis que l'on brandissait un cimenterre dans la direction de la Liagée. Cette dernière déjoua l'attaque et s'apprêtait à lancer un enchantement quand Bahdra cria :

— *Non !* Elle est à moi.

Son assaillant s'interrompt, exécutant les ordres, mais Niá était distraite, et elle ne vit pas la vrille de Bahdra jusqu'à ce qu'elle fonde droit sur elle.

Sans prendre le temps de lancer un enchantement, elle plongeait. Le fouet enchanté frappa la terre à la place, et le sol trembla, craquant sous son corps. Un autre coup de fouet s'abattit, qu'elle esquiva in extremis, roulant sur elle-même. Quand il revint à la charge, elle était prête. Elle leva les mains, cria un mot, et une lumière blanche fusa de ses paumes. L'air grésilla, siffla, et les serpents fuligineux du Mo'Ruk se rétractèrent, s'enroulant sur eux-mêmes comme pour se protéger.

Bahdra s'accroupit en grognant tandis que les ténèbres se ramassaient à ses pieds. Niá lança un autre sort, mais les fouets de Bahdra le traversèrent, enveloppant la jeune femme tout entière en l'attirant dans ses profondeurs comme un cocon. Ils la soulevèrent du sol et Niá se retrouva suspendue dans les airs.

Quelque part, elle entendit quelqu'un crier son nom. Son cœur fit un bond dans sa gorge, comme si elle tombait, puis ses vrilles la relâchèrent d'un coup et elle s'effondra à terre.

De l'autre côté du mur d'enceinte, en marge des rangs d'Azir.

Avec une grimace, Niá se mit à quatre pattes, le souffle court, alors que la guerre faisait rage à grand bruit autour d'elle. Elle se trouvait désormais *derrière* les forces d'Azir, et l'on commençait à la remarquer. Soudain, un tourbillon d'ombre se posa devant elle, prenant la forme d'un homme, et Bahdra réapparut, à quelques pas de distance, ses abominables yeux étincelants de triomphe.

Derrière lui, Niá aperçut une autre créature qui se détachait des rangs d'Azir.

La leje.

Comment était-elle encore en vie ? se demanda Niá, qui s'étonnait que cette créature ait jadis été la sœur du Roi Loup. Son

corps était plus squelettique que charnel, ses yeux vides à l'exception d'une lueur qui irradiait à l'intérieur. Elle humectait ses lèvres ensanglantées en titubant derrière les pieds de son maître.

La dernière fois qu'elle avait vu la leje était à Vondar, où elle gardait le zur Kaï comme esclave personnel. Ce dernier ne semblait pas être là.

Elle ressentit pour lui une curieuse inquiétude qu'elle aurait préféré ne pas éprouver.

— Tu vois, Zerxès, je t'ai trouvé un nouveau toutou, disait Bahdra à la leje, sa voix étrangement calme, ses yeux brillant comme du skal poli. Qu'est-ce que tu en dis ? Son corps est-il acceptable pour toi ?

— *Ouiiiii...* fit la leje dans un râle – elle n'avait plus vraiment de gorge pour parler.

Les ténèbres s'écoulaient de ses articulations et orifices, comme si elle luttait pour garder une forme tangible.

— Oui, je pense que tu seras satisfaite de ce corps. Après tout, il a l'habitude d'être utilisé...

Bahdra poussa un cri, s'interrompant en pleine phrase, et tituba en se serrant le cœur. Ses traits étaient tordus par la douleur, et partout sur le champ de bataille, des cris similaires se firent entendre.

Par toutes les étoiles ! Que s'était-il passé ? Mais Niá se reprit rapidement ; Bahdra était déconcentré.

Saisissant l'occasion, Niá plongea en avant, chancelant sur ses jambes encore flageolantes après son vol plané inattendu. Elle n'avait fait que trois pas, cependant, lorsque des tentacules fuligineux se déployèrent, s'enroulant autour de sa poitrine, soulevant ses pieds du sol de sorte que ses yeux se retrouvèrent à la même hauteur que ceux de Bahdra.

Il approcha, ses bottes noires martelant maladroitement le sol gelé. Son regard, furieux, se fixa sur sa prisonnière, les traits difformes tandis qu'il s'efforçait tant bien que mal de surmonter cette étrange et soudaine affliction. Il s'arrêta à un pas d'elle.

Niá lui cracha au visage.

Une autre vrille s'élança et s'enroula avec vigueur autour de son

cou. Niá haleta, se contorsionnant pour libérer ses poumons de l'étau. Même affaibli, Bahdra était encore trop puissant pour qu'elle puisse le vaincre.

— Tu m'as trahi, Niá, dit-il, les dents serrées.

Son front blême et tatoué luisait sous l'effort.

— Vous avez... trahi... notre peuple, parvint-elle à articuler.

La vrille se resserra.

— Tu te laisses... gouverner par ton cœur.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'avez pas de cœur.

— J'en ai eu un, mais je me le suis arraché.

Ses traits se crispèrent, et un souffle douloureux lui échappa.

— L'amour nous rend faibles.

— L'amour nous rend humains... contra Niá, à bout de souffle.

Elle s'efforçait de ne pas perdre connaissance alors que ses pieds pendaient dans le vide.

— Être humain ne m'intéresse pas, grogna le Mo'Ruk.

Elle eut l'impression que ses mots ne s'adressaient pas seulement à elle, mais à quelqu'un d'autre. Quelqu'un de bien plus grand qu'eux.

À ce moment, Niá vit sa propre mort dans les yeux de Bahdra, la décision du nécromancien de lui ôter la vie, de faire d'elle un exemple. Il ne lui restait plus que quelques secondes, elle le savait. Elle essaya d'invoquer un enchantement pour contrer le sien, mais elle n'en avait pas la force. Elle s'était déjà trop épuisée, et ses tentatives pour ralentir Bahdra – même affaibli – l'avaient vidée du peu d'énergie qu'il lui restait.

Étrangement, sa seule pensée en cet instant fut pour Chez et ce qu'elle aurait dû faire la nuit où il était venu lui avouer ses sentiments.

— Tu es une déception, fille de Taran, mais je n'aurais pas dû en espérer plus de ta part, fit Bahdra dans un râle.

L'étau se resserra et le monde de Niá vira au noir.

Chapitre 52

Kaï entendit le bruit des combats avant d'apercevoir la bataille.

Enfin, pas tout à fait, car ils avaient vu les signes avant d'en entendre le tapage. Les corbeaux qui croassaient dans un sombre nuage d'ailes, certains décrivant des cercles dans le ciel.

À l'affût du sang.

Cela faisait deux semaines qu'ils suivaient les traces d'Azir. Ils avaient d'abord craint d'arriver trop tard, compte tenu de la mauvaise santé de Kaï et du fait qu'Azir avait au moins trois jours d'avance sur eux.

Mais c'était l'hiver et les forces d'Azir étaient nombreuses, contrairement aux leurs. Sans compter que Ricón avait largement sous-estimé les talents de guérisseuse d'Urri.

La première nuit, elle n'avait pas quitté le chevet de Kaï. Elle avait préparé des toniques pour lui chaque fois qu'ils faisaient halte, utilisant son pouvoir pour maintenir l'infection à distance. Au début, l'état de Kaï ne s'améliorant pas, les membres du groupe de Hiatt s'étaient relayés pour le porter sur un brancard. Il avait supplié Ricón de l'abandonner, mais ce dernier n'avait rien voulu savoir.

Un soir, Kaï avait entendu Urri dire à Ricón :

— Ce n'est pas d'une infection qu'il souffre. Il a perdu la volonté de vivre.

Ricón s'était tourné dans la direction de Kaï, qui avait aussitôt détourné les yeux, puis il s'était approché pour s'accroupir à ses côtés. Il l'avait longuement dévisagé.

— Je t'ai dit de me laisser, lui avait lancé Kaï, sur la défensive, se dérobant toujours à son regard.

— Et moi, je t'ai dit que je ne le ferais pas.

Se soumettant alors au regard de son frère, Kaï avait riposté :

— Laisse-moi, Ricón. Tu n'as pas besoin de moi. Je suis un fardeau, et je mérite ce qui m'est arrivé. *Laisse-moi partir en paix.*

— Non, avait décrété Ricón après un certain temps. Ton travail n'est pas encore terminé.

Il s'était rapidement levé, lui déposant un morceau de pain sur les genoux, avant de s'éloigner.

Mais Kaï n'était pas parti. Il n'aurait su dire ce qui l'avait poussé à rester, pourtant il ressentait une nouvelle étincelle. L'envie de vivre pour un temps encore, ne serait-ce que pour réparer ses erreurs. Chaque jour était un peu plus facile et moins douloureux, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de la civière et qu'il soit capable de marcher pendant de longues périodes.

Les autres le considéraient toujours avec curiosité. Surtout un certain Zas, que Kaï n'aimait pas spécialement. Il soupçonnait Ricón de ne pas l'apprécier, lui non plus, mais Zas était là, que ça lui plaise ou non. Il était doué avec le Shah, et ils avaient besoin de toute l'aide qu'on voudrait bien leur donner, car le jeune zur avait fait l'expérience du pouvoir partagé par Azir et ses Mo'Ruk.

— C'est bon de te revoir, mon frère.

Ricón lui avait souri, un soir, le gratifiant d'une tape sur l'épaule, ce à quoi Kaï n'avait répondu que par un fin sourire.

À présent, ils étaient là, tapis dans la Forêt Noire.

Hiatt les avait enchantés pour cacher leur présence à Azir et à sa voyante Mo'Ruk, Lestra. Aux ombres épaisses de la Forêt Noire de faire le reste.

— La guerre a commencé, annonça Zas en entendant le bruit d'une trompette. Il faut y aller.

— Non, nous devons être patients, objecta Ricón.

Zas fit un pas ferme en avant, l'expression belliqueuse. Comme toujours.

— *Patients* ? Il n'y aura plus personne si nous attendons plus longtemps. Vous ne comprenez pas le pouvoir des Liagés, et Azir a...

— Nous attendrons, trancha Hiatt, impassible, en échangeant avec Mazz un regard lourd de sens.

L'autre se tut, visiblement furieux, mais réticent à manquer de respect envers sa matriarche.

— Et qu'est-ce qu'on attend, exactement ? insista Zas.

— Plus de distance, répondit Mazz. Nous ne pouvons pas nous permettre d'être repérés avant que la bataille ne soit pleinement engagée. Vous vous rappelez peut-être que le Roi Loup a un *mur*.

Ce qui sous-entendait qu'ils n'en avaient pas. Zas pinça les lèvres.

— Pouvez-vous Voir quelque chose ? demanda Ricón.

— Je n'ose pas faire appel à mon don de clairvoyance si près d'Azir, répondit Hiatt.

Après ce qui sembla durer une éternité, une fois la forêt agitée de l'écho des cris, hurlements et autres explosions, Mazz annonça :

— C'est l'heure.

Ils continuèrent alors leur progression à travers les pins épais, dans une neige qui aurait été trop profonde pour être traversée sans les milliers de pieds et sabots qui l'avaient déjà piétinée. Enfin, Kaï vit l'endroit où la lisière cédait la place à une vaste pelouse qui s'étendait jusqu'au pied d'une muraille.

Où la bataille faisait rage.

Telle une mer, ondulant et se heurtant aux brisants, écumant comme la marée. Les Ombres bondissaient et s'élançaient, et les hommes s'écrasaient les uns contre les autres tandis que d'autres affluaient vers un trou béant dans le mur. Des imposantes portes en skal, il ne restait aucune trace, pas plus que des tours de guet au-dessus ni des échafaudages latéraux. Seulement une trouée, dans le mur, par laquelle se déversait une vague de soldats.

L'un des hommes de Zas poussa un juron, portant une main à son cœur.

Il était difficile de distinguer quoi que ce soit – c'était le chaos, la folie. Les Corinthiens se défendaient le long du mur tandis que Sol Veloriens et Ombres tentaient de l'escalader. Pour ajouter à la confusion, d'autres Sol Veloriens *aidaient* les Corinthiens, tandis que certains guerriers combattant aux côtés de Corinthe n'appartenaient à aucune des deux nationalités.

— Qui se bat avec eux ? demanda Ricón avant que Kaï puisse formuler la question.

Hiatt plissa les yeux.

— Brom Stykken.

Ricón parut surpris.

— Des Phalanges ? fit un dénommé Gezze, un gardien.

Hiatt hochâ la tête et Gezze fronça les sourcils – de surprise plus que de mécontentement.

— Mais où est Azir Mubarék ? demanda Mazz en scrutant la cohue inextricable.

— Il manque aussi deux Mo'Ruk, ajouta Hiatt.

Il n'y avait en effet aucun signe d'Azir, et Kaï ne distingua qu'un seul Mo'Ruk : Kazak, le gardien d'Azir, qui se battait contre ce qui ne pouvait être qu'un autre gardien – un grand et redoutable Sol Velorien, au sommet de la muraille, qui tentait de colmater la brèche.

Soudain, Kaï remarqua un vortex noir tourbillonnant, puis une silhouette se matérialisant à la limite des rangs d'Azir.

Bahdra.

Et derrière lui, Kaï repéra Zerxès.

Il se figea, puis son corps se mit à trembler.

Ricón s'en aperçut, et ses traits se durcirent.

— Kaï, attends ici jusqu'à ce que je donne le signal.

Ricón échangea un mot avec Hiatt, mais l'attention de Kaï était rivée sur la silhouette au sol devant le nécromancien. Il ne pouvait pas la discerner, à cause de la distance, jusqu'à ce que les vrilles d'encre se déploient, s'enroulant autour de l'inconnu pour le soulever de terre.

Le cœur de Kaï cessa de battre.

— Niá...

Le nom de la jeune femme avait franchi ses lèvres comme une confession vibrante de détresse. Aussitôt, il s'élança.

— Kaï ! s'écria Ricón.

Mais Kaï ne s'arrêta pas. Il courut plus vite que jamais, sourd à la douleur lancinante dans son entrejambe mutilé. Ses bras étaient soumis à rude épreuve tandis qu'il survolait la neige et la terre piétinées, les yeux rivés sur sa cible.

Un Sol Velorien le repéra et se retourna, son épée dégainée, avant de se ruer sur lui, mais Kaï l'esquiva et tournoya, frappant son assaillant au visage. L'homme cria et recula en titubant tandis que Kaï

lui arrachait la lame des mains sans interrompre sa course.

— *Kaï !* hurla son frère.

On commençait à les remarquer, et certains se dirigeaient déjà vers les nouveaux-venus qui émergeaient de la Forêt Noire.

Mais le zur continuait, traçant sa route. Il entendit l'air claquer derrière lui alors que l'on décochait une flèche dans son dos, mais le projectile prit feu et se consuma. C'était l'un des membres du groupe de Hiatt qui l'avait arrêtée. Kaï en était reconnaissant, car Ricón avait raison : son travail n'était pas encore terminé.

Bahdra ne l'avait pas vu ; toute son attention se portait sur la captive qu'il tenait suspendue entre ses tentacules d'encre. Niá s'agrippait le cou, luttant pour se libérer, pour reprendre son souffle. À la merci de ce monstre.

Toujours à la merci d'un autre.

Kaï grogna en pressant le pas.

Zerxès le repéra alors. Des éclats blancs étincelaient dans ses orbites vides tandis qu'il se pourléchait les lèvres avec un plaisir malveillant. Le capuchon de Bahdra se retourna. Au moment où Kaï lançait sa lame.

La dague traversa la pelouse pour aller se ficher dans le dos du Mo'Ruk.

Il poussa un affreux gémissement, les vrilles s'évaporèrent, et Niá s'effondra mollement. Inerte.

Zerxès se mit à quatre pattes, grognant alors que les ténèbres s'échappaient par tous ses orifices. Il bondit vers le jeune zur. Avant même que celui-ci puisse réagir, une vive explosion de lumière bleutée frappa le démon de plein fouet. Il hurla alors que son corps s'enflammait, l'incinérant entièrement. Une vapeur d'un noir d'encre s'éleva des cendres de son hôte, et la lumière qui l'avait sauvé s'empara du noir absolu qui s'élevait, dévorant chaque vrille éperdue jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du démon que le souvenir évanescent de son cri tourmenté.

Bahdra se retourna, furibond, passant la main dans son dos pour arracher la dague. Il fixa le skal, puis leva les yeux vers Kaï, ses iris noirs irradiant de cruauté.

— Tu ne peux pas me tuer, cracha Bahdra d'une voix inhabituellement tendue.

Il lança le couteau droit sur Kaï. Si son habileté à l'arme blanche n'avait rien d'exceptionnel, les ténèbres d'un noir d'encre la soutinrent de leur pouvoir, ajustant sa trajectoire et lui donnant de la vitesse. Kaï bondit, mais pas assez loin ni assez vite. La lame s'enfonça dans ses tripes.

Il cria en titubant tandis que la douleur explosait en lui.

— *Kaï !* s'écria Ricón, quelque part dans la mêlée où il était retenu.

Bahdra s'approcha. Des filaments s'échappaient de ses paumes pour s'enrouler autour de la taille de sa nouvelle cible, qu'il souleva comme il avait soulevé Niá. Mais Kaï ne se débattit pas, trop concentré sur sa respiration, sur sa survie.

— Je te connais, *animal*, siffla Bahdra entre ses dents tandis que Kaï luttait pour remplir ses poumons, pour rester en vie, juste un peu plus longtemps.

Bahdra l'observa. Il n'y avait rien d'humain dans ses yeux.

— Tu vois, Niá ? L'amour est une faiblesse. Il a tout risqué pour te sauver alors qu'il devait savoir qu'il allait mourir.

Kaï jeta un œil à Niá, qui avait commencé à se mouvoir sur le sol. Ses paupières s'ouvrirent et se fixèrent sur lui, puis elle cligna des yeux, en proie à la confusion.

À la douleur, aussi.

C'était cette douleur qu'il détestait le plus. Celle qu'il avait causée.

— Je suis tellement désolé, Niá, lui dit-il, les joues humides de larmes. Je suis désolé de ne pas avoir fait ceci plus tôt.

Puis, dans un dernier élan de force, Kaï extirpa de son bracelet la petite dague enchantée que lui avait donnée Mazz, et l'enfonça dans le crâne de Bahdra, juste entre les deux yeux.

Ce dernier poussa un cri atroce, inhumain. Son corps se mit à convulser, ses vrilles se rétractèrent, et Kaï alla s'écraser à terre, regardant les tentacules s'enrouler autour du Mo'Ruk, l'envelopper dans l'obscurité tandis qu'il se débattait en hurlant.

Mais cette fois, son pouvoir ne le guérit pas – c'était impossible, car il s'échappait de son corps. Bahdra poussa un rugissement de fureur alors que son enveloppe corporelle commençait à se dissoudre et à fondre. Tourné vers Niá, Kaï vit ses yeux grands écarquillés au moment où la dernière vrille de Bahdra s'élançait pour le percuter en plein cœur.

~

Niá poussa un cri. Kaï écarquilla les yeux, ses lèvres s'entrouvrirent, et il s'effondra tandis que les ténèbres de Bahdra fondaient en plein vol, se dispersant comme de la vapeur.

Le cri de Niá persista.

Elle rampa sur le sol gelé, dans la neige – vers Kaï –, mais une bande de guerriers sol veloriens ennemis s'interposa, lui barrant le chemin.

L'un d'eux brandit un cimeterre.

— Qu'as-tu fait ? demanda l'homme en sol velorien, regardant avec horreur l'endroit où Bahdra s'était volatilisé.

Il se tourna vers Niá et abattit son arme. Elle était trop abasourdie pour réagir, trop malade et affligée pour reprendre ses esprits. Ce fut la dague du zur Ricón qui vint arrêter la lame meurtrière.

D'autres se rallièrent à lui, Istraans et Sol Veloriens – Hiatt et les membres de son Conseil qui avaient refusé la demande d'Imari plusieurs mois plus tôt. Niá avait du mal à comprendre ce que leur présence signifiait. Elle s'avança en trébuchant vers Kaï malgré les combats tout autour, parce qu'elle...

Elle...

Elle tomba à genoux à son côté, mais il ne la vit pas. C'était impossible. Il était parti.

Sa dernière vision du monde avait été son image à elle, comme s'il avait su qu'il allait mourir et qu'elle était la toute dernière chose qu'il souhaitait contempler à l'heure fatidique.

Le cœur de Niá se serra.

— *Pourquoi* ? cria-t-elle, le corps saisi de tremblements.

La tunique de Kaï était imprégnée de sang cramoisi qui s'écoulait jusque dans la neige.

— Je ne représentais *rien* pour toi !

Elle essayait de s'en convaincre. Elle aurait voulu y croire, mais ses larmes coulaient de plus belle, et soudain, elle ne parvint plus à respirer.

On la prit par le bras, la forçant à s'éloigner.

— Pourquoi es-tu mort pour *moi* ? hurla Niá à travers ses larmes.

Bien sûr, il ne pouvait pas répondre, mais elle connaissait la raison de son sacrifice.

— Niá, il faut partir, dit un homme en tirant fermement sur son bras.

Chez.

À sa vue, elle sursauta. Il était couvert de sang, et une vilaine entaille lui barrait l'œil droit. Elle ignorait comment il l'avait rejointe depuis la muraille, mais il semblait avoir remué ciel et terre pour arriver jusqu'à elle.

À présent, ils étaient cernés de toutes parts.

Chapitre 53

Jeric fixait Imari à travers la caverne, dans un état de choc total. Elle était si proche, et en même temps si lointaine. À la fois là et nulle part, car la femme qui se tenait devant lui n'était pas Imari, cet être au regard haineux aux pieds ensevelis sous une marée de cendres et de sang.

Dans ce moment de profonde incrédulité, Jeric ne remarqua pas qu'Azir levait la main. Un souffle d'air vint le cueillir en pleine poitrine et il fut projeté à l'écart. Il heurta violemment le sol, la douleur irradiant dans son épaule tandis que son corps roulait sur lui-même. Lorsqu'il s'immobilisa enfin, ce fut pour être soulevé par la même force invisible – semblable à une main gigantesque enveloppant son corps –, puis ramené comme un poisson sur une ligne, jusqu'à planer juste devant Azir.

Mais ce dernier semblait différent. Il était... *plus*. Son enveloppe corporelle était plus nette, ses contrastes plus définis, et l'air autour de lui frémissait de puissance.

— Loup, dit Azir d'une voix qui lui appartenait tout en paraissant étrangère.

Elle résonnait anormalement, mêlée à un autre son.

Zussa.

— Démon, grogna Jeric en cherchant son souffle.

Azir dévoila un sourire cruel, empreint de malveillance.

— Pose-le, Azra, tonna la voix de Tallyn depuis le seuil du temple.

Le regard d'Azir glissa vers l'alta-Liagé tandis que Jeric se débattait dans cet étau invisible.

— Je ne te comprendrai jamais, Muzretall. Tu as été créé pour être libre, et pourtant tu continues à t'asservir à la volonté d'un tyran.

— La liberté totale n'existe pas, car la volonté de l'homme s'impose toujours à celle de l'autre, intervint Maeva en entrant dans la

pièce. C'est la volonté d'Asoraï ou la vôtre, et nous choisirons *toujours* Asoraï.

Azir toisa la nouvelle-venue avec un rictus.

— Ah, un vestige. Vos méthodes sont aussi futiles que celui que vous servez.

Il repoussa Jeric comme s'il n'était guère qu'un ballot de paille et, alors qu'il touchait le sol, projeta un éclair vers Tallyn.

Mais ce dernier le dévia d'un geste. Le sort frappa le plafond, et la roche s'effondra tandis que Jeric se relevait d'un bond, son attention rivée sur la femme qui le dévisageait avec des yeux étrangers. Il devait l'atteindre, d'une manière ou d'une autre.

Il ne voulait pas la perdre comme il avait perdu Astrid.

Une autre explosion de lumière passa, provenant de Tallyn cette fois-ci, mais Azir tendit la paume, déviant l'attaque vers le mur à côté de lui. La roche vola en éclats. Su'Vi et Lestra sifflèrent et les trois autres Sol Veloriens dégainèrent leurs armes.

L'un d'eux lança un cimeterre droit sur Braddok, mais les réflexes de Jenya étaient plus rapides. Elle se jeta sur le géant pour l'écarter de la trajectoire. La lame ne fit que lui entailler le bras alors que tous deux roulaient au sol. Dans leur chute, Jenya projeta son arme qui vint se ficher entre les yeux d'un Sol Velorien. Alors qu'il s'écroulait, les deux autres compères se jetèrent dans la mêlée. Tout autour, la caverne n'était qu'éclairs et détonations. Jeric esquiva chaque danger, titubant sous une pluie de roches, pour fondre sur Imari. Le calme au milieu de la tempête.

— Tu es venu ici pour mourir, chien ? le railla-t-elle d'une voix emplie de haine.

Jeric évita les éclats qui pleuvaient au-dessus de sa tête. La Sol Velorienne s'approcha de lui et il fit volte-face, essayant de lui porter un coup, mais elle était beaucoup plus rapide qu'il ne l'avait escompté. Dans une feinte, elle lui faucha les jambes.

Jeric atterrit à plat ventre, l'impact expulsant l'air de ses poumons. La respiration sifflante, il roula de justesse sur le côté quand la femme abattit son cimeterre. Le métal heurta la pierre, des étincelles fusèrent, et Jeric se retrouva sur ses pieds, des étoiles

dansant devant ses yeux. La femme se jeta sur lui, revenant à la charge, alors que Jeric parait le coup et reculait. Puis, dans un mouvement trop vif pour qu'elle puisse le suivre, il tourna autour d'elle et lui fracassa sur la nuque le pommeau de l'épée de son grand-père. La femme s'effondra dans un cri, et Jeric se retourna vers Imari.

— Imari, je sais que tu es là. *Il faut que tu te battes.*

Là.

Une infime lueur, un tressaillement. L'impression disparut en un clin d'œil, mais c'était suffisant pour Jeric. Elle était encore à l'intérieur, et il allait la faire sortir, même s'il devait donner sa vie pour ce faire.

— J'aurais dû faire ceci il y a longtemps, dit-elle en levant à nouveau le poignet.

Comme avant, Jeric sentit la vibration rouler le long de ses membres, perturbant son rythme naturel. Une tonalité qui était partout et en tout. Son cœur peinait à garder son battement, son rythme. Il paniquait devant la force qui s'efforçait de l'arrêter.

Il haleta, la main crispée sur sa poitrine alors qu'un autre éclair passait au-dessus de sa tête. Soudain, Imari recula avec un hoquet, une main sur le cœur, et la pression cessa. Elle ne pouvait pas le blesser sans se blesser elle-même. Parce que la véritable Imari se trouvait toujours à l'intérieur, reliée à lui.

La créature qui en avait pris possession émit un râle de frustration, leva ses clochettes et rejeta la tête en arrière en chantant.

Le son emplit la cavité – si fort que le sol trembla. Même Su'Vi fut déséquilibrée, et Tallyn en profita pour lui envoyer un sort qui la projeta contre le mur.

Le chant d'Imari se fit plus fort, et les gardiennes gravées dans la plate-forme sous ses pieds s'animèrent dans un éclat argenté lunaire. Des fissures lézardèrent l'estrade, se propageant sur le sol.

Elle allait réduire en poussière la grotte tout entière !

— Imari, arrête, la supplia Jeric, se dirigeant vers elle alors que les parois tremblaient autour de lui.

Lorsqu'il la rejoignit enfin, il prit son visage entre ses paumes.

Le pouvoir d'Imari lui fit l'effet d'une décharge qu'il sentit dans

tout son corps, et il sursauta devant l'ampleur du phénomène, mais tint bon.

Elle ouvrit les yeux. Il y avait un tel feu à l'intérieur, une telle haine.

Il lui renvoya son regard.

— Je t'aime.

— *Ne me touche pas.*

Imari le repoussa, mais il résista alors que le chaos retentissait, que le monde basculait, se craquelant de part en part, et que des morceaux de plâtre se détachaient du plafond.

— Ce n'est pas toi, Imari, insista Jeric. Combats cette chose.

Elle le frappa à la mâchoire avec une force surnaturelle qui fit vaciller Jeric. Il trébucha sur le bord de la plate-forme et s'étala de tout son long. L'instant d'après, Imari était là, à côté de lui, lui administrant un coup de pied dans le ventre.

Les côtes de Jeric craquèrent et il passa au travers d'un bloc de cendres. Imari s'avança vers lui, le surplombant alors qu'il rampait à quatre pattes en essayant de reprendre son souffle. Elle lui avait cassé deux côtes.

Il leva les yeux vers elle, grimaçant et pantelant.

— Je t'aime, Imari.

~

Imari flottait dans ce vaste abîme, consciente d'être... consciente. C'était comme avant, quand elle savait qu'elle existait, mais rien de plus. Les ombres se mouvaient dans ce monde en tons de gris, de plus en plus sombre, et soudain elle perçut un timbre de violoncelle, dans le lointain.

Il résonnait déjà avant, mais elle venait tout juste d'en prendre conscience. C'était probablement ce qui l'avait réveillée de... l'état dans lequel elle végétait.

Mais elle n'était pas seule.

L'obscurité l'entourait, et il était difficile de s'accrocher à une quelconque pensée alors qu'elle tentait de l'endormir.

Dormir. Dormiiiiir.

Elle pourrait se laisser dériver, dans ces limbes où ni les questions ni la douleur ne pouvaient la déranger, là où la peur n'existait pas.

Le timbre grave résonna plus fort, plus insistant, alors qu'il prononçait un nom.

Imari.

Un coup de tonnerre. Un éclair d'un blanc aveuglant dans l'obscurité.

Je t'aime.

L'obscurité lui révéla une autre femme, partageant le lit d'un homme qu'elle ne reconnaissait pas, mais elle sentait une chaleur jaillir quelque part, et elle trouvait la sensation bien étrange. Après tout, elle n'avait pas de forme. Puis les images de cet homme massacrant tant d'autres défilèrent. Elle ne comprenait pas pourquoi les ténèbres avaient jugé bon de lui montrer ces images atroces, ni pourquoi elle devait s'en soucier.

Je t'aime, Imari.

Un autre éclair.

Elle vit l'homme – le même que les ténèbres venaient de lui montrer – agenouillé sur le sol à ses pieds, levant vers elle des yeux furieux comme la mer.

Le Roi Loup.

Jeric.

Jos.

Dans un déluge, tout lui revint. Souvenir après souvenir, jusqu'à ce qu'elle s'y noie, tournant et se retournant dans un corps qu'elle ne pouvait ni sentir, ni voir, ni contrôler. Cependant, elle avait une certitude terrifiante : elle aimait cet homme de toutes les fibres de son être.

De petites pointes de feu se mirent soudain à lui piquer le corps, perçant des trous à travers la brume, et une silhouette se détacha de l'horizon gris laiteux en disant :

— *Tu es à moi.*

Mais ces petites lames de feu brûlèrent plus fort, et Imari

rétorqua :

— *Je n'appartiens à aucun homme !*

La silhouette se déforma, ses contours se brouillèrent comme un mirage alors qu'elle se déchaînait dans son esprit. Imari hurla en se jetant sur elle.

Chapitre 54

Jeric vit les traits d'Imari se contorsionner, comme s'ils luttaienent pour se fixer sur une seule expression. Un seul... *esprit*. Elle secoua la tête comme pour chasser la tension, mais ses traits demeuraient crispés. Elle attrapa Jeric par le col et le hissa à genoux.

Ses yeux étaient dardés sur lui, emplis de haine et... d'autre chose.

— Je t'ai vu, dit-elle soudain entre ses dents, avant de secouer la tête comme si ces mots étaient sortis sans sa permission.

Mais elle n'eut pas besoin de s'expliquer.

— Je sais, dit-il. Je suis désolé.

Il y eut un éclat de lumière. La salle trembla. La roche s'effrita un peu plus, pleuvant sur leur tête, et Braddok appela Jeric.

— *Désolé ?*

Imari l'attrapa à la gorge. Ses traits se déformèrent à nouveau, mais ses mains ne serraient pas.

— Tu as massacré des *centaines* d'entre nous et laissé nos enfants pour morts !

— Je sais, répondit Jeric sans jamais quitter son regard – pas une seule fois ; il ne pouvait pas se le permettre, sans quoi il la perdrait. Rien n'excusera ce que j'ai fait. J'étais perdu, mais tu m'as aidé à trouver mon chemin. Tu m'as montré la personne que je voulais être.

Une flamme aiguissait les yeux noisette d'Imari. Ses doigts se contractèrent autour de son cou.

— Je t'ai vu avec *elle*.

Le cœur de Jeric se brisa, et il lutta contre la douleur dans ses côtes, qui rendait sa respiration laborieuse. Il lutta pour ne pas perdre connaissance.

— Je t'aime.

— Ne me parle pas d'amour, grogna-t-elle.

Il n'essaya pas de s'y opposer. Toujours à sa merci, entre ses mains, il était prêt à accepter le châtiment qu'il méritait pour tout le mal qu'il avait causé.

Les doigts d'Imari se contractèrent et Jeric tressaillit, mais il ne quitta pas son visage du regard.

— Je t'aime, dit-il à nouveau.

La tête d'Imari s'agita ; ses dents s'entrechoquèrent.

— *Arrête de répéter ça.*

— Non, parvint à articuler Jeric. Aussi longtemps que je vivrai... je ne cesserai jamais... de t'aimer.

~

Dans le monde en nuances de gris, Imari luttait. Elle se débattait, hurlant alors qu'elle tentait d'accrocher celle qui l'avait piégée dans son propre esprit. Mais c'était comme être aux prises avec du sable. Il était partout, glissant entre ses doigts alors qu'elle tentait vainement de le retenir. Elle s'en retrouverait bientôt ensevelie, submergée dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer. Jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus *penser*.

Je t'aime.

Le timbre riche et grave résonnait en elle, faisant frémir le sable qui l'engloutissait, la libérant de son étouffement, lui permettant de voir à nouveau.

La silhouette obscure se détachait sur un ciel laiteux, s'éloignant lentement.

Une nouvelle fois, Imari s'élança à ses trousses. Ou plutôt, elle projeta ses pensées vers la silhouette, car elle n'avait pas de corps matériel avec lequel se déplacer. Elle concentra ses pensées sur la voleuse qui battait en retraite, intimant l'ordre à son esprit de la poursuivre. Sa conscience s'envola alors, franchissant la distance, fonçant dans le brouillard opaque jusqu'à la créature. Qui se retourna.

Elle lui envoya une décharge d'énergie pour la faire tomber, la repousser dans les ténèbres et l'horreur infinies, mais au dernier moment, Imari contraignit ses pensées à s'écarter. Loin de la

déflagration.

Et le pouvoir de la voleuse la manqua d'un cheveu.

Cette dernière grogna alors que l'esprit d'Imari se jetait sur elle. Elle ressentit une chaleur incandescente, puis un froid glacial. Un tourbillon furieux tout en noir, gris et éclats de blanc. La voleuse émit un râle, un son de basse profond et grave qui ébranla le monde brumeux d'Imari, ses pensées, son être. Il essayait de la désagréger, comme du sable.

Aussi longtemps que je vivrai... je ne cesserai jamais... de t'aimer.

Ce timbre de violoncelle était l'étincelle de sa détermination, l'acier de sa volonté, et le petit soleil de son être redoubla d'éclat.

La voleuse hurla.

Imari se raccrocha à ces mots, au chant appartenant à cette voix, alors que sa propre sphère brillait de plus belle. La lumière d'Imari parvint à percer l'obscurité, le froid – criblant de trous la créature qui lui avait volé son corps et son esprit. Puis il y eut une explosion de lumière.

Imari eut un hoquet – qui franchit ses propres lèvres – et elle s'effondra – sur ses vrais genoux. Elle sentit un contact sur ses joues. Ses yeux s'ouvrirent aussitôt. Jeric était là, devant elle, les yeux orageux, tenant son visage entre ses mains.

— Donne-moi tes ténèbres, lui dit-il.

Imari gémit, les dents serrées, et secoua à nouveau la tête comme si cela suffirait à faire disparaître la douleur lancinante dans son crâne. Ses entrailles se tordaient, et elle avait l'impression que tout son corps était en feu.

Mais Jeric ne céda pas.

— Laisse-moi le porter, Imari. Donne-moi ce fardeau pour que tu puisses achever Azir.

Puis il l'attira contre lui et l'embrassa à pleines lèvres.

Pendant un instant, elle fut en proie au dégoût alors qu'autre chose, en elle, criait et se débattait, mais Jeric tenait bon. Sa bouche resta scellée à la sienne, et il l'attira dans ses bras, tout contre lui.

Soudain, son monde vira au clair-obscur, entre étoiles et ombres. Elle voyait son âme irradier avec force, ses basses si

profondes se répercutant en elle, et sa lumière lui répondit. C'était sa basse qui l'avait appelée alors qu'elle était incapable de voir le monde à travers la brume de la voleuse. Cette fois, elle entendit son propre chant renvoyer le sien, dans une parfaite harmonie.

Mais il y avait une troisième tonalité qu'elle n'avait jamais entendue auparavant, qui résonnait à travers eux. *Je suis là, Imari*, dit une voix qui commençait au loin, mais se rapprochait et devenait plus forte à mesure qu'elle tendait l'oreille. Comme si elle essayait de l'atteindre, mais n'y parvenait pas à cause de l'obscurité qui l'habitait. À travers Jeric, toutefois, à travers ses lèvres et sa flamme, elle la percevait.

La masse sombre en elle s'enroula et se tendit, et Imari poussa un petit cri de douleur. Ses muscles se contractèrent, mais Jeric la tenait résolument, la gardant sur ses genoux, sa bouche toujours contre la sienne.

— Laisse-moi le porter, Imari. Donne-le-moi, qu'on en finisse.

Des larmes chaudes coulaient sur son visage, et sa poitrine se contracta soudain.

— Je ne... je ne peux pas...

Elle cria en sentant ses entrailles se nouer, comme si elle se déchirait en deux. Elle pouvait à peine respirer, à peine penser. À peine voir. Sa vision se troublait. Physique et contrastes. Caverne et étoiles, comme si ses yeux et son âme se disputaient la priorité.

Quelque part, elle entendit son seigneur l'appeler par son nom. Non, pas son seigneur : Zussa, le Grand Imposteur. C'était Zussa qui l'appelait maintenant. Zussa, qui avait volé l'être d'Azir, s'était glissée en elle et s'y était enracinée profondément. Zussa qui se battait contre elle, invoquant son ancrage enfoui dans le corps d'Imari et lui enjoignant de tenir bon.

Jeric avait raison. Elle ne pouvait pas déloger les ténèbres qui avaient pris place en elle : une fois extraites, elles reviendraient à la charge et n'auraient de cesse de la combattre.

À moins qu'ils n'aient un autre endroit où aller – vers quelqu'un de consentant. Jeric s'était proposé pour qu'elle puisse sauver les autres.

Elle sentait encore ses lèvres sur les siennes, mais sa vue était réduite à un clair-obscur. Masses frémissantes et étoiles scintillantes luttaienent pour rester allumées dans la nébuleuse noire.

La corruption.

Je suis là, disait cette autre voix, cette tonalité pure et porteuse de vie. Elle était encore lointaine, mais se rapprochait. Une présence, à la limite de sa conscience. Qui avait toujours été là, bien qu'elle ne l'ait pas sentie ces derniers mois. C'était impossible, car Asoraï ne voulait pas toucher les ténèbres qui l'habitaient. C'était contraire à ce qu'il était, la lumière et l'obscurité ne pouvant coexister.

Or elle avait basculé dans l'ombre.

Asoraï attendait qu'elle le laisse revenir avant que tout s'écroule. Et tout était sur le point de s'effondrer.

Imari rendit à Jeric son baiser. Un gémissement retentit dans son esprit, et une déchirure ardente la traversa. Elle se laissa aller dans un hoquet, sa bouche toujours rivée à la sienne tandis qu'il s'abreuvait à sa source.

Alors, Imari libéra les ténèbres.

Une vague de chaleur déferla depuis son ventre, remontant le long de sa gorge jusque dans sa bouche, et elle vomit les ténèbres de Zussa des profondeurs de son âme.

Jeric tressaillit en les absorbant.

Dans le plan du Shah, elle distinguait nettement cette masse qui le remplissait, atténuait sa lumière. Elle entendit le chant de Jeric se distendre et se déformer, faussé par la corruption.

Sans la présence de Zussa pour obscurcir son esprit et son âme, le monde entier s'ouvrit à elle. Elle sentait l'essence d'Asoraï comme jamais auparavant, et à présent, sa force l'emplissait.

Je suis là, et je te donnerai la force, dit-il.

Jeric s'effondra, la mâchoire serrée, gémissant et se tordant de douleur, en lutte contre la puissance que son corps ne pouvait supporter. Il n'était pas un Liagé ; le Shah était trop fort pour lui.

Le voir ainsi était insoutenable.

Imari s'apprêtait à ravalier le flot macabre, à l'extraire de son corps par un baiser pour le ramener dans le sien, lorsqu'une explosion

lui heurta le dos. Elle vacilla et tomba sur les fragments d'un fauteuil qu'elle avait détruit. L'instant d'après, une autre force la soulevait du sol.

Azir se tenait debout, les mains levées. Il la ramenait à lui comme si elle était attachée par une longue invisible.

Maeva et Tallyn étaient cloués à un mur, devant Su'Vi. Braddok et Jenya, quant à eux, semblaient incapables de bouger, enduits de sueur et de sang.

— Asoraï te rend faible, tonna Azir – mais c'était Zussa qui parlait par sa bouche. J'ai essayé de te libérer, mais comme un chien, tu persistes à retourner à ton vomi.

Le regard d'Azir se porta sur Jeric, qui tressaillait et se convulsait sur le sol.

Imari avait toutes les peines du monde à remplir ses poumons. Elle ne pouvait pas battre Zussa dans le monde physique. Elle était trop forte pour elle.

Je suis avec toi, répéta la voix.

Soudain, Imari eut une idée.

— Laissez-lui la vie sauve et je vais... en finir, comme promis, déclara-t-elle, à bout de souffle. Vous avez besoin de moi, et si vous le touchez, je mourrai avant de faire ce que vous me demandez.

Azir plissa ses yeux noirs, conscient qu'elle avait raison. C'était pour cela qu'il l'avait enlevée : il avait besoin de son pouvoir particulier pour démêler la chanson qu'Asoraï avait tissée – les notes imbriquées dans toute la création –, et elle en était la seule dotée.

— Vous savez que vous avez besoin de moi, ajouta Imari en cherchant son souffle. *Et je le ferai*. Épargnez-le.

Azir avait un air absent, ses pensées occultées. Enfin, il déclara :

— Si tu me trahis, il meurt.

Sans la quitter des yeux, Azir la déposa sur le sol – ou plutôt, elle flotta jusqu'à ses pieds, et la pression cessa. Il ouvrit les paumes. Le dos de Jeric s'arqua alors qu'il régurgitait une volute épaisse de ses lèvres, qui s'éleva comme de la vapeur avant de s'infiltrer dans les paumes du Liagé. Le corps d'Azir se gonfla, et il frissonna au moment où Jeric s'effondrait sur le sol, inconscient et blafard.

Mais toujours vivant.

Déconcentrée par les événements, Su'Vi avait oublié Braddok et Jenya. À présent libérés de son emprise, tous deux s'élancèrent vers Jeric, mais pas assez vite. Azir agita l'autre main, les projetant contre le mur, à côté de Tallyn et Maeva. Seule l'enchanteresse restait libre.

— N'oublie pas ce que j'ai dit, lança Azir, désormais à côté de Jeric. Démêle les mots et réécris-les en *mon* nom.

Imari prit une inspiration, profonde et tremblante, avant de monter sur la plate-forme. Le skal réchauffa ses pieds nus, les glyphes s'illuminèrent à nouveau, et l'énergie électrique traversa ses os.

Imari ferma les yeux, le plan du Shah prenant immédiatement le dessus. La cavité n'était que lumière et obscurité. Un morceau de la masse corrompue de Zussa se tordait encore au-dessus de Jeric, là où son étoile brillait, quoique faiblement. Des milliers de petits astres étincelaient depuis les matériaux de construction, mais Imari se concentra sur le pouvoir qui l'envahissait, sur le chant qu'elle entendait vaguement, aux confins de sa conscience.

Le chant d'Asoraï, à partir duquel Il avait créé toutes choses. Une mélodie qui devait être défaite pour qu'une nouvelle puisse voir le jour. Azir voulait qu'elle soit écrite en son nom, afin que toutes les lois de ce monde soient établies selon sa volonté impitoyable et répressive. Asoraï, cependant, désirait tout autre chose.

Asoraï voulait qu'elle défasse la chanson et en tisse une nouvelle afin que *tous* puissent partager Son pouvoir et Sa gloire – non seulement les Liagés, mais toute l'humanité.

J'ai besoin de vous, pria Imari en silence, s'adressant à celui qui avait créé le monde et l'avait amenée à cet endroit, en cet instant précis. *Guidez mon chant, et sauvez-les.*

Elle leva le poignet, aidant chaque clochette à capter sa tonalité respective jusqu'à ce qu'elle tienne la gamme entière dans son talla. Dans sa vision liagée, les mots sur l'estrade brillaient de mille feux, comme autant de constellations rattachées par un rai lunaire.

Une ligne qu'elle devait démêler.

Montrez-moi, pria-t-elle en projetant son chant, jouant l'accord de l'existence.

Lentement, elle sépara les notes. À mesure qu'elle puisait dans son pouvoir, la pression s'intensifiait, et des bouffées de chaleur et de froid la saisissaient tandis qu'elle déséquilibrait lentement cette mélodie.

Le sol trembla sous ses pieds et les étoiles se mirent à tourbillonner tout autour d'elle, orbitant dans différentes directions dont elle occupait le centre. Plus elle s'affairait, plus le séisme prenait de l'ampleur.

De plus en plus virulent.

Imari ajusta sa position pour ne pas tomber, jusqu'à ce qu'enfin, toutes les notes gisent devant elle. Des morceaux de ce qui avait été, un accord brisé, un éparpillement d'étoiles s'affaiblissant peu à peu.

Parce qu'elles n'étaient pas destinées à être séparées.

Elles devaient servir une cause plus noble – un bien supérieur.

« Leur cœur ne cherchait plus à suivre la volonté parfaite d'Asoraï, et c'est ainsi qu'Asoraï les laissa s'adonner à leur dépravation. »

Mais Asoraï était bon, et bien que les hommes aient choisi la dépravation, Asoraï leur avait offert une échappatoire. Un chemin qu'elle-même allait écrire, grâce à Ses conseils et Sa force.

Armée de toutes ces notes, Imari amorça alors sa mission. Chacune sonnait fort et clair, remplie d'un pouvoir bien supérieur au sien, car elle était tissée avec la voix pure d'Asoraï.

Imari avait craint de ne pas être à la hauteur, mais en cet instant précis, elle comprit qu'elle n'était pas censée l'être. Le Créateur comblerait toujours les lacunes. Il guidait son chant, donnant du poids à ses notes alors qu'elle attirait les étoiles – pas uniquement celles de la plate-forme, mais les étoiles emplissant la salle, grandes et petites – pour les arranger dans sa nouvelle création. Son chant couvrait toutes les octaves, vibrant de majesté, embrassant tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait créé.

La lumière de Jeric redoubla d'éclat dans ce nouveau morceau – un morceau qui l'incluait, lui, en plus des Sol Veloriens – et son âme s'embrasa.

Dans le monde matériel, Imari entendit Azir demander :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il avait remarqué que quelque chose clochait.

Alors, Jeric cria.

Le cœur d'Imari se serra, mais avant qu'elle puisse réagir, Tallyn – dans une déflagration de force et de lumière – se libéra de l'emprise de Su'Vi. Le pouvoir de la Mo'Ruk rebondit, la projetant au sol. Elle ne se releva pas, pas même lorsque Tallyn se précipita sur Azir en lui lançant un sort. Ce dernier fit un geste de la main pour le dévier, mais Tallyn se jeta sur lui, les faisant tous deux rouler au sol.

Dans la mêlée, Azir avait oublié Jeric. Voyant que son corps s'était détendu, Imari continua à jouer. Elle injectait chaque note dans ses clochettes, réfléchissant le son en un accord, et soudain, ce fut comme si les cieux étaient descendus tout autour, comme si elle volait en leur sein, capturant les étoiles, les attirant à elle pour les intégrer à sa tapisserie, gravant de nouveaux mots dans la création. Des mots dont elle n'avait jamais eu conscience, mais que son cœur connaissait et fabriquait, guidé par la main d'un autre.

Une masse opaque la frappa et elle dégringola au bas de la plate-forme.

Zussa.

Azir était aux prises avec Tallyn dans le monde matériel, mais Zussa s'était libérée pour arrêter Imari dans son monde d'étoiles. Et les cieux gémissaient devant la présence de Zussa, devant la pression que son obscurité inhérente exerçait sur les étoiles.

Cette même obscurité enveloppa Imari comme un cocon, la coupant de la présence et de la force d'Asoraï. Pendant un instant, elle fut enveloppée de froid. Un froid glacial qui lui emplissait les entrailles. L'affliction s'ancra profondément en elle, aux côtés du désespoir et de l'effroi.

De la peur, aussi.

C'était l'arme préférée de Zussa. Mais Imari avait une grande expérience en la matière, et elle ne se laisserait pas faire. À travers l'obscurité, ce cocon noir qui l'étouffait à petit feu, Imari cria une note – une seule. Le son jaillit de sa poitrine dans un souffle de basse et de lumière. Les ténèbres hurlèrent en se dispersant, pour se regrouper à nouveau, formant une vague silhouette éclairée par les astres.

— *Imbécile*, rugit l'obscurité. *Tu t'asservirais à sa volonté alors que je t'ai offert le pouvoir d'un dieu.*

— J'ai déjà le pouvoir d'un dieu, répondit Imari dans cet espace. Et je peux l'utiliser comme bon me semble.

Les ténèbres éclatèrent de rire. La silhouette frémit, se tordit et pulsa, puis dit :

— *J'étais comme toi, avant, et j'ai vu l'humanité se détruire pendant qu'Asoraï ne faisait rien pour l'arrêter. Il ne se soucie pas de nous.*

— Alors, vous n'y voyez pas clair, rétorqua Imari. Asoraï se soucie plus de nous que nous ne pouvons le comprendre, car Il nous a donné la liberté de choisir, et même si nous avons choisi la destruction, Il m'a quand même envoyée pour nous sauver.

Un accord majestueux s'installa dans son âme et elle l'insuffla dans ses clochettes, le reflétant jusque dans les cieux. Chaque étoile se mit à briller, répondant à son ordre. La clarté était telle que l'obscurité de Zussa ne put la supporter.

Les ténèbres rugirent, le son ébranlant les cieux comme s'il les défiait, attaquant chaque étoile dans une tentative éperdue pour les éteindre.

Imari faillit s'étouffer sous l'effet du contrecoup, cette décharge de fureur et de puissance brutes. Elle aurait été terrassée si un autre pouvoir n'était pas intervenu à ce moment-là – un pouvoir plus grand encore, omniprésent, lui conférant la force dont elle manquait.

— Maintenant ! cria Tallyn, qui se heurtait toujours contre Azir dans un tourbillon de lumière, d'ombres et d'éboulis rocheux.

Elle enchaîna les notes, associant les clochettes et sa voix. Elle donna tout ce qu'elle avait, du plus profond de son âme, jusqu'à ce que sa voix la quitte et ses poumons l'élancent. Quelque part, elle entendit Tallyn pousser un hurlement, et elle sentit l'instant où sa lumière s'éteignit. Azir avait été plus fort. Tallyn le savait, bien entendu, mais il avait quand même essayé, pour donner à Imari la possibilité d'arrêter le Liagé. Elle continua donc à jouer, rassemblant tous les astres et écrivant de nouveaux mots autour de l'obscurité qui se débattait et convulsait, essayant de l'atteindre.

Imari l'enveloppa de son chant de promesse, de salut. Elle

entendit Azir hurler sa défaite, furieux, tandis qu'elle rassemblait ses derniers mots et refermait le morceau.

Voilà, c'est terminé.

Il y eut de la lumière. Il y eut de la chaleur. L'air trembla sous l'effet d'un souffle qui traversa le temps et l'espace, transportant la promesse dans le monde entier, l'imprimant dans le sol, dans chaque être vivant – un renouveau.

Les ténèbres gémirent et prirent feu, s'embrasant comme de la paille. Leurs cris résonnèrent même après leur disparition.

Bien joué.

La clarté soudaine s'éteignit, le sol trembla une dernière fois. La vision d'Imari revint à la normale et le temple s'effondra sur elle.

Chapitre 55

Stanis Vestibor était aux prises avec l'ennemi dans la cour quand le sol commença à trembler pour ne plus jamais s'arrêter. Il chercha à identifier la source du séisme, en vain.

Il trébucha et faillit s'empaler sur le cimenterre d'un Sol Velorien. Heureusement, il retrouva l'équilibre et l'évita de justesse. Quelque chose cria et gémit. Lorsqu'il jeta un coup d'œil en arrière, il vit une Ombre passer en trombe, un carreau de ténébrine fiché dans le crâne.

C'est alors que Stanis remarqua les fissures. De grandes lézardes qui fracturaient la magnifique muraille en skal de Descieux.

Il poussa un juron.

— Évacuez le mur ! cria-t-il, sans que personne ne l'entende.

Stanis repoussa deux autres assaillants sol veloriens. Les craquelures commencèrent à briller, comme si la lune avait élu domicile à l'intérieur.

— *Évacuez le mur !* s'époumona-t-il à nouveau.

Cette fois, Stykken croisa son regard, puis se tourna vers le mur tout en retirant une lame de ténébrine du ventre d'une Ombre.

— *Le mur !* cria Stykken, attirant l'attention des combattants alentour.

La lumière redoubla d'éclat, comme si la lune à l'intérieur se dilatait, poussait contre les parois. Au sommet du mur, les hommes abandonnèrent leurs postes, jouant des coudes pour se précipiter dans les escaliers. Ce faisant, ils cédèrent la place aux Ombres qui avaient atteint le haut des remparts. Une femme cria lorsqu'une créature s'empara d'elle pour la déchiqueter.

Une autre jaillit derrière Hax, occupé à faire descendre tout le monde. Il arracha d'un cadavre un carreau d'arbalète, l'encocha et tira. Le carreau frappa le monstre en pleine tête, l'Ombre glapit et Hax la vit basculer par-dessus le parapet.

Tout à coup, la muraille s'illumina d'un éclat aveuglant, la terre gémit dans un craquement assourdissant, et tout s'écroula.

~

Niá Mubarék ressentit d'abord la chanson. Cette étrange pression à ses oreilles, une mélodie lointaine qu'elle n'arrivait pas à distinguer. Et pourtant, son âme tremblait de ses réverbérations.

Apparemment, elle n'était pas la seule à la ressentir.

Hiatt, Zas et tous les Anciens qui se battaient aux côtés de Ricón s'arrêtèrent soudain, baissant un visage déconcerté sur leurs paumes, sur eux-mêmes. Ils n'étaient pas les seuls. Les Liagés ennemis s'étaient interrompus, eux aussi, hébétés en constatant que leurs enchantements ne fonctionnaient plus.

Quelqu'un perturbait le Shah, y puisait avec une force dépassant tout ce que Niá avait jamais ressenti, si grande qu'elle aspirait l'énergie de tous les Liagés alentour.

Imari.

Soudain, cette traction fut si intense qu'on eût dit que quelqu'un avait tiré sur une corde rattachée à son ventre. Niá bascula en avant, haletant alors qu'elle tombait à genoux. Hiatt et ses alliés s'effondrèrent autour d'elle, ainsi que les Liagés adverses. Parmi les rangs d'Azir, hommes et femmes tombaient, leurs sorts réduits à néant tandis que les non-Liagés observaient la scène, déconcertés.

— Niá... ? demanda Chez à côté d'elle, la voix lourde d'inquiétude.

Puis la terre trembla violemment.

Chez tituba, comme les autres, et les combats cessèrent alors que chacun cherchait l'origine du séisme. La terre gémissait comme les douleurs de l'humanité, comme si elle se séparait des ténèbres qui avaient corrompu sa perfection. Comme si elle s'apprêtait à les vomir.

Soudain, une explosion de lumière jaillit du cœur de Descieux – émanant d'un point central que Niá ne pouvait voir – et une détonation percutante secoua l'air. La grande sphère lumineuse explosa, recouvrant bientôt la ville entière et carbonisant toutes les

Ombres sur son chemin. Leurs cris perçants furent coupés court alors que les créatures se changeaient en cendres et retombaient en pluie sur le champ de bataille.

Même Kazak, qui avait retourné son feu contre Akim, se mua en une masse amorphe fuligineuse lorsque la lumière le transperça, faisant fondre sa chair humaine et le désintégrant entièrement.

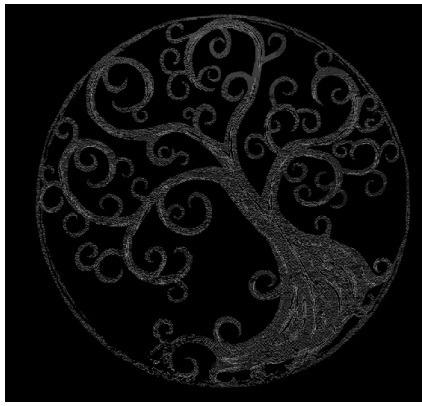
Puis ce fut le silence.

La clarté soudaine s'estompa, la poussière retomba, et un soleil éclatant auréola les montagnes des Dents Grises. Ses rayons embrassaient le paysage, illuminant le champ où des corps gisaient çà et là, imbibant la terre de sang.

Les Ombres avaient disparu, et Niá ne sentait plus le Shah. Plus du tout. Il n'y avait plus aucune trace de Kazak, non plus, ni de son maître. La grande muraille de Descieux n'était plus qu'un monticule de skal brisé sur le sol. Un aperçu de sa grandeur d'antan. Mais les forces d'Azir ne franchirent pas l'éboulement, immobiles dans un brouillard de confusion et d'incertitude. Ce ne fut que lorsque Stykken et Hax encerclèrent ceux qui avaient pénétré dans la ville – manœuvre facile, sans l'intervention des Liagés – que les troupes d'Azir commencèrent à lever les bras en signe de reddition.

Toujours accroupie au sol, Niá ne pouvait pas voir la citadelle au-delà. Elle ne pouvait pas voir qu'à l'endroit où se trouvaient auparavant les ruines du temple se tenait désormais un cratère béant, dans le sol, comme si une étoile était tombée du ciel et s'y était écrasée.

Et elle ne voyait pas la femme en son centre, les cheveux couleur clair de lune, sanglotant sur le corps de l'homme qui gisait dans ses bras.



« Nous serons sauvés de nous-mêmes, car dans notre dépravation, nous ne pouvons nous empêcher de rechercher ce qui nous détruirait. Mais une personne arrivera et apportera la lumière d'Asorai afin que tous puissent partager Sa gloire. »

*~ Extrait des enseignements
selon Moltoné,
Second Grand Sceptre des Liagés*

Chapitre 56

Imari serrait Jeric tout contre elle. Ses yeux étaient fermés, son visage paisible, comme s'il dormait, mais elle savait que ce n'était pas le cas.

Son cœur ne battait plus.

Là où auparavant, son chant, sa voix, s'entremêlaient aux siens, il n'y avait plus rien. Il était un corps sans âme et privé de lumière – elle lui avait été ôtée lorsqu'Imari avait arraché les ténèbres de son corps avec son pouvoir.

Il y était alors trop empêtré pour s'en libérer.

En désespoir de cause, elle entama quelques notes pour tenter de retrouver sa lumière, comme elle l'avait fait une fois auparavant, d'injecter sa vie dans la sienne pour le ramener.

Mais seul le silence lui répondit. Pas d'étoiles, pas de chanson, pas de Shah. Rien d'autre qu'une angoisse profonde et accablante.

Imari, les joues baignées de larmes, avait posé la tête de Jeric sur ses genoux, écartant les cheveux de son beau visage. Blottie au pied des ruines, elle était vaguement consciente d'être à présent exposée aux éléments, à l'aube qui teintait le ciel.

Mais elle ne sentait pas sa chaleur.

L'apparition du soleil n'était que tourment, ses rayons annonçant un jour nouveau, sans Jeric. Une vie nouvelle, sans Jeric, alors que son cœur, lui, resterait à jamais dans le moment présent. Dans ce moment où elle pouvait encore l'êtreindre.

À travers ses larmes, elle ne vit pas les dizaines de petits orbes scintillants qui flottaient alentour comme des lucioles, s'unissant au-dessus d'elle. Ce ne fut que lorsqu'elles se glissèrent entre les lèvres de Jeric comme une inspiration qu'Imari s'en aperçut et se figea, retenant son souffle.

La lumière descendit le long de sa gorge, visible même à travers sa peau cendrée, et elle s'arrêta au-dessus de son cœur. Là, elle se

rassembla, redoublant d'éclat. Jeric eut un hoquet soudain, et son dos s'arqua dans une inspiration sifflante.

Merci ! s'écria Imari, reconnaissante envers celui qui le lui avait rendu. *Merci.*

Les yeux de Jeric s'ouvrirent alors, acérés comme deux lames dardées sur elle. Enfin, comprenant qu'elle était redevenue elle-même, il se redressa d'un bond pour l'enlacer, la serrant de toutes ses forces contre lui, sans même remarquer la foule qui se pressait au bord du cratère pour observer les deux improbables survivants en son centre.

— Jeric, je suis vraiment désolée... commença-t-elle.

— *Arrête*, dit-il en la serrant plus fort.

Imari ne savait pas combien de temps ils restèrent ainsi, dans les bras l'un de l'autre, mais ils finirent par se séparer, et Jeric la dévisagea. Il était crasseux, son manteau et sa tunique maculés de sang, mais ses yeux bleus irradiaient lorsqu'ils plongèrent dans les siens. Comme s'il pouvait voir chaque tourment dans ses pensées, chaque conflit dans ses émotions. Puis il prit son visage entre ses mains et l'embrassa avec fougue. Imari s'abandonna à son baiser, refermant les doigts sur les siens, mais il se retira beaucoup trop tôt, une touffe de cheveux entre ses doigts.

Des cheveux *clairs et argentés*.

— Par les étoiles, qu'est-ce que... ? sursauta Imari, abasourdie, qui ramena aussitôt ses cheveux vers l'avant : tous de cette même couleur blanc argenté.

— J'aime bien, commenta Jeric en les écartant de son épaule. On dirait la lumière céleste.

Imari s'inspecta minutieusement à la recherche d'autres altérations inattendues, mais Jeric se leva, l'entraînant avec lui. Là, elle promena son regard alentour.

L'ancien temple avait disparu, laissant un large et profond cratère dans lequel ils se tenaient à présent. La bâtisse avait été entièrement détruite, comme si une météorite était tombée pile à cet endroit. Il n'y avait plus aucune trace du lieu sacré d'Asoraï, et pourtant Imari ressentait son pouvoir... *partout*, en toute chose. Non seulement dans son ventre, mais aussi dans l'homme à son côté et

dans tous ceux qui étaient réunis alentour. Son regard glissa sur le squelette aplati de la vieille caverne, sur cette ruine du temps, avant de s'arrêter sur les rues de Descieux.

Où des centaines de personnes s'étaient rassemblées. Sol Veloriens – amis et ennemis –, Corinthiens et peuple des Phalanges. Il n'y avait aucun signe d'Azir, de ses Mo'Ruk ou des Ombres.

À sa droite, à quelques pas de là, elle perçut des pierres que l'on tentait de déloger. Comme si quelque chose était prisonnier du monticule de gravats, essayant d'en sortir. Imari échangea un coup d'œil avec Jeric, qui avança juste au moment où une main émergeait de l'éboulis. C'était une grosse main, qu'Imari reconnut, à sa grande surprise : celle de Braddok.

Jeric accourut, Imari sur ses talons, et tous deux entreprirent de créer un passage.

— On a besoin d'aide ! cria Jeric.

Mais Chez, Stanis et quelques autres descendaient déjà le flanc du cratère. En moins de dix minutes, ils avaient sorti des décombres Braddok, Jenya et Maeva, abîmés et en sang. Le bras de Jenya était cassé, et il fallut pas moins de cinq hommes pour libérer Braddok. Ils le lâchèrent une fois qu'il put tenir en équilibre sur ses deux pieds, tandis que Maeva rampait hors des décombres, hébétée mais indemne.

Le regard de Jenya parcourut les environs, puis se fixa sur Braddok, et pour la première fois depuis qu'Imari connaissait la Saredd, son visage afficha un réel soulagement. Soutenant son bras cassé, Jenya se fraya tant bien que mal un chemin parmi les débris, fondant sur Braddok, qui la regardait d'un air circonspect.

Lorsqu'elle le rejoignit, la guerrière attrapa la tunique souillée du colosse dans son poing et l'attira à elle pour l'embrasser.

Quelqu'un siffla, Braddok cligna des yeux, puis sourit lentement – encore étourdi par l'effondrement du temple – avant de se débarrasser de Chez et de Stanis pour rendre son baiser à la jeune femme. Mais il n'avait pas la force de tenir debout, et il les aurait tous entraînés dans sa chute si les deux autres n'avaient pas réussi à s'emparer à nouveau de ses bras.

— Tu en as mis, du temps, fit Braddok d'une voix comme

enivrée alors que Chez et Stanis s'efforçaient de le maintenir sur ses pieds. J'aurais dû essayer de mourir il y a longtemps.

— Essaie encore et je te tue, rétorqua Jenya.

Braddok rayonnait, titubant entre ses deux compères.

— Où est Tallyn ? demanda soudain Jeric en balayant les ruines du regard.

Imari se remémora ces derniers instants avant l'achèvement de sa tâche – des instants qu'elle n'aurait pas connus si Tallyn n'était pas intervenu pour lui venir en aide.

— Il est parti, dit-elle d'une petite voix.

Devant le regard de Jeric, elle ajouta :

— Il a donné sa vie pour que je puisse en finir.

Imari était sur le point d'en dire plus, mais quelqu'un venait d'applaudir. C'était Stykken, au bord du cratère, couvert de sang et de poussière, qui les contemplait avec fierté. Puis, dans les oreilles d'Imari se mirent à retentir les applaudissements qui gagnaient peu à peu la foule.

Cependant, elle avait bien du mal à éprouver un quelconque sentiment de triomphe. La victoire était assortie de sacrifices, et celui-ci avait été trop coûteux.

— *Zurina Imari !*

La voix fendit la foule et Imari en chercha la source...

Hiatt.

Un frisson la parcourut.

Elle portait sa robe blanche de prior, souillée par la terre, et paraissait extrêmement fatiguée. Mais elle était venue, ce qui signifiait que...

Imari jeta un regard circulaire. Elle repéra Mazz et Urri, et même Zas, et...

— *Ricón.*

Le nom de son frère s'échappa de ses lèvres dans un gémissement, son cœur s'emballa, et elle s'élança dans sa direction alors que lui-même descendait le flanc du cratère, le dévalant en glissant à moitié. L'instant d'après, il était là, l'entourant de ses bras et la soulevant tandis qu'elle le serrait de toutes ses forces. Alors, elle

donna libre cours à ses larmes.

— J'étais si inquiète, fit-elle, sanglotant tout bas.

Ricón glissa une main dans ses cheveux argentés, puis y enfouit son visage dans un souffle frissonnant.

— Je suis là, *mi a'fiamé*.

— Où étais-tu pendant tout ce temps ?

— Je suis allé jusqu'à Ziyan pour te retrouver.

Elle recula pour le dévisager, le visage baigné de nouvelles larmes. Il s'était rendu à Ziyan... pour elle.

— Espèce d'idiot ! dit-elle entre deux hoquets. Tu aurais pu mourir !

Ricón s'esclaffa, et une larme coula sur sa joue alors qu'il la reposait à terre.

— C'est vrai, mais ils nous ont sauvé la vie, dit-il en désignant Hiatt.

Retrouver Ricón lui rappela tout d'un coup celui qui n'était pas là.

— Est-ce que tu as vu Kaï ?

La mâchoire de son frère se contracta, et elle vit la profonde tristesse dans ses yeux. Imari serra les dents pour lutter contre son chagrin alors qu'une autre larme roulait sur son visage.

— Je l'ai retrouvé à Vondar, à peine vivant. Urri a fait son possible, et il allait mieux, mais...

Imari savait déjà, mais Ricón poursuivit.

— Il... est resté en vie assez longtemps pour *la* sauver.

Ricón jeta un coup d'œil à Niá, debout au milieu de la foule, au bord du cratère, visiblement aussi meurtrie que les autres. Ses yeux étaient gonflés et rouges.

Mais alors, Ricón prit le visage d'Imari entre ses mains.

— On va s'en sortir, *mi a'fiamé*.

Il prononça ces mots pour elle, pour lui-même, et Imari plaça ses mains sur les siennes.

— Oui, *tazaviem*, dit-elle, des trémolos dans la voix. Oui, on va s'en sortir.

Chapitre 57

Il fallut la majeure partie de la semaine pour traîner tous les morts hors du champ de bataille et les extraire des décombres du mur de Descieux, les empiler sur la pelouse avant de les brûler. Une grande part de l'armée d'Azir avait fui lorsque la muraille s'était effondrée et que les chefs Mo'Ruk s'étaient désintégrés. Hax aurait voulu les poursuivre, mais c'était hors de question pour Jeric.

Dès que la poussière était retombée, Jeric avait ordonné à Hax et Fyrok de jeter les deux centaines de survivants ennemis dans l'armurerie vide, sous étroite surveillance. Il savait que c'était un risque, car il ignorait lesquels étaient liagés. Il avait demandé à Hiatt si elle pouvait utiliser son don pour les identifier, mais elle n'avait pas réussi.

Elle n'avait plus accès au Shah, pas plus que les autres Liagés. Ils le sentaient toujours, comme un baume dans l'air, mais ne pouvaient plus le toucher, le goûter ni le sentir. Encore moins l'utiliser.

Étrangement, Jeric le percevait, lui aussi. Comme tout le monde parmi eux.

Ce qui n'était autrefois accessible qu'aux Liagés était désormais ressenti par *tous*, quelle que soit leur origine. C'était un picotement dans la brise, une agitation de l'âme. Source de chaleur et de réconfort. Jusqu'alors, aucun des anciens Liagés – y compris Imari – n'avait trouvé le moyen de canaliser ce pouvoir, mais ils se demandaient si cela viendrait avec le temps.

Pour l'heure, ils étaient tous contraints d'user de moyens conventionnels pour nettoyer la ville : sang, sueur et larmes.

Jeric ne savait pas quoi faire des survivants adverses. Autrefois, il les aurait exécutés jusqu'au dernier sans sourciller, mais cette idée ne plaisait pas au Jeric d'aujourd'hui, au grand dam de Hax et de Stykken. Ce ne fut qu'en voyant Grag arracher d'une cachette dans la

Forêt Noire un garçon sol velorien recouvert de sang séché et d'une maigreur effroyable que Jeric prit sa décision.

Grag escortait le garçon, avec Hax, vers l'armurerie quand il les arrêta.

Le garçon avait toujours la rage de vaincre dans les yeux, mais aussi autre chose. De la peur. De la colère. Il s'attendait à ce que le Loup soit le monstre qu'on lui avait toujours dépeint.

— Quel âge as-tu ? demanda Jeric au détenu en sol velorien.

Le garçon parut surpris que Jeric parle sa langue.

— Quatorze ans, répondit-il enfin.

Grands dieux, *quatorze ans*. Il était si jeune.

— Où sont tes parents ? Sont-ils venus avec toi ou attendent-ils quelque part dans les monts Baraga ?

L'expression du garçon s'assombrit, et ses yeux s'emplirent d'un chagrin aussi accablant que spontané.

Jeric leva alors les yeux vers Hax, derrière lui.

— Libérez les prisonniers, déclara-t-il.

Hax le regarda comme s'il n'avait pas bien entendu. Même le garçon écarquilla les yeux. Sa surprise redoubla lorsque Grag, obéissant, le relâcha.

— Vas-y, dit Jeric au garçon. Retourne auprès de ton peuple. Vis. Mais souviens-toi de ce jour.

Le garçon hésita une seconde de plus, comme s'il n'en croyait pas ses yeux, puis il s'enfuit dans les bois où il attendrait, sans doute, de voir si les autres prisonniers seraient vraiment libérés.

Grag lança un regard interrogateur à son roi, lui demandant silencieusement s'il était sûr de lui, s'il n'avait pas changé d'avis.

Jeric leva une main et secoua résolument la tête avant de se tourner vers Hax.

— Vous m'avez entendu.

Ce dernier ouvrit les lèvres, et sa réponse en sortit une seconde plus tard :

— Mais, Sire, si nous les laissons tous partir...

— Il n'y a pas de « si ». J'ai ordonné qu'on les libère.

La mâchoire de Hax se referma. Il inclina la tête et détala vers

la ville. Pendant un moment, Jeric et Grag restèrent ainsi, à contempler les toits irréguliers de Descieux et l'espace vide libéré par la muraille.

— En fait, je n'ai jamais beaucoup aimé ce mur, dit soudain Grag. Il me cachait la vue sur la forêt.

Jeric éclata de rire, puis soupira.

— Grands dieux, Grag. Je ne sais plus ce que je fais.

Fait assez rare pour être souligné, Grag sourit.

— Quoi qu'il en soit, je te préfère comme ça.

Il posa une lourde main sur son épaule. C'était un geste paternel, et Jeric fut instantanément transporté dans sa prime jeunesse, lorsque Grag l'emmenait à la chasse pour lui apprendre à pister.

— C'est bon de te revoir, Loup. Même si ce n'est pas pour longtemps.

Jeric haussa un sourcil.

— Tu attends de moi que j'aille quelque part ?

— Tu es un loup. Tu n'es pas fait pour passer ta vie en cage, aussi jolie soit-elle.

Grag jeta un coup d'œil à la forteresse nichée à flanc de montagne. Il sourit à Jeric, puis retira sa main et s'éloigna, l'abandonnant à sa perplexité.

Il resta là encore un moment, à respirer le froid, puis son attention se reporta sur le terrain. Des morts, il ne resterait bientôt que les cendres de quatre énormes bûchers qui brûleraient le soir même. Son regard se posa sur l'extrémité opposée du champ, où Braddok, accompagné de Stykken et Akim, avait travaillé à ériger quelques dizaines d'abris destinés aux malades et aux blessés – il n'y avait pas assez de place dans l'enceinte de la ville.

Leur infirmerie de fortune, parsemée de petits feux, était dressée près des ruines du mur. Là, Imari et son uki s'occupaient de tous ceux qui avaient besoin de soins.

Alors que Jeric s'approchait des toiles, il aperçut Niá sortant de l'une d'elles pour se diriger vers la cité, sans doute afin de réapprovisionner les nouveaux guérisseurs de Descieux. Imari et son

uki avaient travaillé sans relâche, dormant à peine, et Jeric avait vraiment besoin de lui parler.

— Loup, l'accueillit Gamla en émergeant d'un des abris.

Il était le portrait du zar Branón, mais sans sa corpulence.

Jeric inclina la tête.

— Est-ce qu'elle est...

— Dans celle-là.

Il indiquait une petite tente, droit devant. Jeric hocha la tête.

— Merci.

— Avec plaisir, lui répondit le guérisseur en lui rendant son salut.

Jeric écarta le rabat de la tente et trouva Imari à l'intérieur, comme Gamla le lui avait indiqué.

Elle portait un manteau doublé de fourrure sur un pantalon brun ajusté, de grosses bottes noires, et elle avait attaché en queue de cheval ses exquis cheveux argentés avec de la ficelle de suture. Penchée sur un homme inconscient présentant une profonde laceration à l'épaule, elle ne le vit pas entrer.

Depuis le seuil, Jeric la contempla. La grâce de ses mouvements, ses lèvres pincées lorsqu'elle travaillait, la mèche de cheveux qui lui tombait sur le visage et le léger pli entre ses sourcils, comme chaque fois qu'elle était intensément concentrée.

Elle finit de recoudre la plaie, y frictionna de la pâte et réalisa un bandage. Elle était en train d'en attacher l'extrémité quand elle lança :

— Ce n'est pas poli de fixer les gens du regard, mon cher.

— Ça tombe bien, je n'ai jamais été très soucieux des bonnes manières.

Elle ne se tourna pas vers lui, mais à son profil, il vit qu'elle souriait. Elle acheva de fixer le pansement, posa son matériel et se leva, puis tourna vers lui ses yeux noisette étincelants.

Parfois, lorsqu'elle le regardait, il oubliait qui il était.

Comme en cet instant.

Elle sourit, puis vint se poster à l'autre extrémité de la cabine improvisée, où une bassine était posée sur un tabouret près d'un

brasero. Ils avaient installé le brasero deux jours plus tôt, après avoir constaté que l'eau ne cessait de geler. Imari trempa ses mains dans le récipient, ôtant le sang et la pommade de sa peau.

— Et tu préfères toujours te tapir dans l'ombre, à ce que je vois.

— Seulement la tienne, répondit Jeric en franchissant le seuil pour faire un rapide inventaire des lieux.

— Niá m'a informé que l'un des chasseurs de Grag avait retrouvé Lady Kyrinne, dit-elle d'une voix posée que démentait l'ardeur avec laquelle elle se frictionnait les mains.

— Oui, confirma Jeric.

Fyrok avait retrouvé Kyrinne la veille, seulement vêtue d'une cape qui n'était pas la sienne, morte gelée sur les rives enneigées de la Muir.

— Je suis désolée.

Imari ne se retourna pas, mais ces trois mots le touchèrent.

— Je suis désolé, moi aussi, répondit Jeric.

Comme les épaules d'Imari se contractaient, il ajouta :

— Mais seulement d'avoir donné une partie de moi-même à cette femme.

Les mains d'Imari se figèrent dans la bassine, puis elle le regarda par-dessus son épaule.

Il soutint son regard, laissant la vérité de son aveu s'installer. Finalement, elle se détendit et il reporta son attention sur l'homme endormi derrière elle.

— C'est l'un des hommes d'Azir.

Elle hésita une seconde, puis confirma d'un « oui ».

— Bien, répondit-il. Merci.

Il vit la question dans les yeux d'Imari, et dix minutes plus tôt encore, il n'aurait pas eu de réponse définitive à lui donner, même si elle avait formulé sa pensée.

— Hax les libère en ce moment même, lui annonça-t-il.

Imari le dévisagea, puis s'absorba de nouveau dans sa toilette.

— Où iront-ils ?

— Les monts Baraga, j'imagine, répondit-il alors qu'Imari se séchait les mains sur son manteau. Ou à Sol Velor.

Imari se figea à ces mots. À nouveau, il voyait la tension dans ses épaules. La tension et l'incertitude sur son visage alors que son regard revenait sur lui.

— Hiatt te l'a dit.

— En effet.

Hiatt l'avait intercepté ce matin-là, alors qu'il était en pleine discussion avec Hax au sujet des mines. Elle avait rappelé à Jeric l'identité d'Imari. Son droit de naissance en tant qu'arrière-arrière-petite-fille d'Azir et la résolution de Hiatt de faire de Sol Velor une *sixième* Province. Elle voulait qu'Imari les gouverne. Le Conseil tout entier le voulait.

Il semblait que la matriarche s'en soit également ouverte à Imari, mais la nouvelle ne l'avait pas rassurée. Comment l'aurait-elle pu ? Elle venait d'apprendre qu'elle était une Mubarék.

— Je le sais depuis un moment, ajouta Jeric.

Les yeux d'Imari se tournèrent vers lui.

— Depuis combien de temps ?

Jeric posa ses bottes sur les barreaux inférieurs d'un tabouret et se pencha, les avant-bras croisés sur ses genoux.

— Depuis que Niá a avoué à tous les mineurs de Kleider qu'elle était une Mubarék.

Imari inspira profondément.

Jeric reposa les pieds au sol et combla l'espace qui les séparait, puis saisit doucement ses épaules, la tenant devant lui.

— Ça ne change rien à ce que je ressens, Imari. Nous ne sommes pas nos ancêtres. Je ne suis pas mon père, et tu n'es pas *lui*.

— Oui, mais je...

Elle s'interrompt, sans doute marquée par les terribles souvenirs qu'elle avait vus quand ce monstre la possédait.

Son propre arrière-arrière-grand-père.

— Ce n'était pas toi.

— Ça *l'était*, insista-t-elle. Tout le monde a vu mon visage, Jeric. Tout le monde a vu que je...

Elle ferma les yeux et inspira, mais Jeric posa ses doigts sur ses lèvres avant qu'elle puisse aller au bout de sa pensée – avant qu'elle

puisse avouer ses torts, commis sous le contrôle de ce démon.

— J'ai tué Rasmin, chuchota-t-elle contre ses doigts.

Jeric s'en était douté, et cette ordure le méritait, mais il connaissait Imari. Elle n'était pas faite pour donner la mort, et cela la détruirait si elle laissait ces pensées la tourmenter.

Elle lâcha un souffle frissonnant, et sa lèvre se mit à trembler.

— Et ce n'est pas le seul...

— *Ce n'était pas toi.*

Imari ouvrit grand les yeux. Ils étaient aussi humides que la Muir, reflétant toutes les couleurs de la forêt.

— C'est arrivé par *mes mains*, et ton peuple... tout le monde m'a vue aux côtés d'Azir et de ses Mo'Ruk, et si je reste ici... si nous...

Imari déglutit, fermant les yeux alors que des larmes coulaient sur ses joues.

Elle s'inquiétait de leur avenir, redoutant que sa présence ne lui complique la vie à lui. Soudain, les mots de Grag revinrent à la mémoire de Jeric.

Il les comprenait, à présent.

— Imari, chuchota-t-il. Imari, regarde-moi.

Elle se força à rouvrir les paupières.

— Je t'aime, tellement plus que ce foutu trône.

Les sourcils d'Imari se rapprochèrent, exprimant une magnifique confusion, et il tendit la main pour glisser une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Je viens avec toi, dit-il.

La ride soucieuse entre les sourcils d'Imari se creusa.

— Mais tu ne peux pas quitter Corinthe...

— Bien au contraire.

Elle ouvrit la bouche pour rétorquer, mais Jeric ne lui en donna pas l'occasion :

— Ma famille a régné trop longtemps. Pas un seul Corinthien ne me contredirait – surtout pas Braddok.

À ces mots, Imari partit d'un rire triste qui donna à Jeric envie de l'embrasser. Il l'aurait fait, mais il devait d'abord régler cette question.

Il prit son visage entre ses mains, et elle le regarda fixement, leurs souffles se mêlant.

— Je ne prétendrai pas avoir la moindre idée de ce qui va suivre. Personne ne peut le savoir, mais je sais que je t'aime. C'est ma seule certitude. Si tu veux rester, je resterai. Si tu veux partir, je partirai. Où que tu sois, c'est là que je veux être, tant que tu veux bien de moi.

Aussitôt, un sanglot échappa à Imari, et d'autres larmes affluèrent.

Mais Jeric n'en avait pas fini. Il y avait encore une chose très importante qu'il voulait aborder depuis qu'il l'avait vue sur ce terrain, aux côtés du démon.

— Je m'en veux de t'avoir fait du mal, poursuivit Jeric à voix basse, un tremblement dans la voix alors qu'il tenait avec tendresse le visage exquis de la jeune femme entre ses mains. Et je regrette que tu aies dû assister à chaque scène de mon terrible passé. Ça me rend malade.

Jeric pinça les lèvres et déglutit, les yeux brûlants.

— Si tu n'arrives pas à ignorer mes nombreuses faiblesses, je comprendrais, mais je te jure, Imari, que je ne suis pas cet homme. Plus maintenant, je...

Elle posa les mains sur les siennes sans le quitter des yeux et l'interrompit :

— Je sais, Jeric.

Elle marqua une pause, puis se reprit.

— Je sais. C'est... difficile pour moi, parfois. De séparer les images que Lestra m'a montrées de l'homme que je connais. De l'homme que j'aime. Mais ensuite, je me souviens de toutes les choses que j'ai faites, et je me rappelle qu'aucun de nous n'est parfait. Que... l'amour peut exister malgré les imperfections, et peut-être qu'ensemble, nous pouvons former une personne convenable.

Jeric lui sourit, et ses yeux s'embuèrent à nouveau.

— Tu es déjà une personne convenable à toi toute seule. Moi, je suis simplement tapi dans ton ombre.

Sa remarque la fit rire, et il lui prit le menton avant de caresser,

de son pouce, sa lèvre inférieure rebondie.

— Je t'aime, Imari Jeziél Masaï, et je veux passer chaque moment du reste de mes jours à te le prouver.

Le souffle d'Imari frissonna alors qu'une autre larme roulait sur sa joue, puis il inclina la tête et l'embrassa. À travers ses pleurs, à travers leur chagrin et leur douleur commune. Leur baiser se poursuivit longtemps, bien après que les larmes eurent cessé de couler.

Chapitre 58

Le soir venu, les habitants de Descieux et tous leurs nouveaux alliés provinciaux s'étaient rassemblés sur la vaste pelouse, à l'extérieur de l'enceinte, pour regarder brûler les bûchers.

Imari savait lequel abritait la dépouille de son frère Kaï, même si elle ne pouvait pas le voir lui, spécifiquement. Ainsi, elle regarda les flammes s'élever vers le ciel comme pour rendre toutes les âmes qui avaient péri.

Dans sa tête, les souvenirs de Kaï enfant s'opposaient à ses derniers instants de tourment, et une larme glissa sur sa joue. À côté d'elle, les yeux de Ricón débordaient de larmes, et elle lui tendit la main. Ses doigts s'accrochèrent aux siens, les serrant fort. Ensemble, ils regardèrent le brasier emporter ce qu'il restait de cet être qu'ils avaient tant aimé.

Plus loin, dans les rangs, elle aperçut Niá, tournée vers le même bûcher, la mine impassible en dépit du chagrin qui coulait sur ses joues. Chez était à côté d'elle, la touchant presque. Enfin, les flammes se raccourcirent, il commença à neiger, et le champ se désemplit, chacun regagnant la citadelle. Imari, quant à elle, n'avait pas bougé, Jeric et Ricón à ses côtés.

— On y va ? demanda Braddok.

Stanis était avec lui.

Jeric laissa à Imari le choix de la réponse.

— Vas-y, chuchota-t-elle. Je te retrouve après.

Il jeta un coup d'œil à Ricón avant de se pencher en avant et d'embrasser Imari sur la joue, puis il suivit ses hommes.

Laissant le frère et la sœur seuls face aux flammes.

— J'ai l'impression que tu vas m'annoncer quelque chose que je ne souhaite pas entendre, dit soudain Ricón.

Ce serait la partie la plus difficile. L'annoncer à son frère – *quitter* son frère alors qu'ils venaient tout juste d'être réunis.

Imari sortit un diadème de son lourd manteau.

— Hiatt m’a donné ça.

Ricón fronça les sourcils à la vue du petit objet dans ses mains : une couronne en or sertie de cinq pierres de ténébrine polies sur la partie frontale.

— Elle appartenait à Fyri.

Voyant que Ricón ne comprenait pas, Imari soutint son regard et expliqua :

— Jesriel Mubarék était ma mère, Ricón. Ma *vraie* mère.

Il eut un mouvement de recul. Elle vit ses doutes, le moment où il commença à relier les faits, incapable de nier la vérité de ses paroles.

Cela avait été une vérité difficile à admettre pour elle, lorsque son uki et Hiatt étaient venus la voir dans sa tente, cette première nuit, et lui avaient tout révélé. D’où elle venait, quel sang infâme coulait dans ses veines. Le dégoût qu’elle avait ressenti en comprenant soudain que son arrière-arrière-grand-père l’avait *embrassée*, et qu’elle, sous l’emprise de la possession, l’avait embrassé en retour.

Par les étoiles. Cette simple pensée la rendait encore malade, pourtant il y avait une autre pièce, une lumière glorieuse dans l’obscurité : Niá était sa cousine.

Imari avait toujours ressenti une parenté profonde avec la jeune femme, et apprendre qu’elles étaient réellement liées par le sang lui avait procuré une telle joie qu’elle s’était précipitée à la porte de Niá pour la serrer dans ses bras.

Ensemble, elles avaient pleuré.

Saza aussi faisait partie de sa famille, tout comme Oza Taran.

Et Tolya.

Cela réjouissait et peinait Imari à la fois. Elle regrettait de ne pas l’avoir su, à l’époque, que Tolya ne le lui ait jamais dit. Imari comprenait pourquoi elle s’en était abstenue, mais elle ne pouvait s’empêcher de se questionner. Cette information aurait-elle pu atténuer la solitude qu’elle avait toujours ressentie toutes ces années passées dans les Landes Sauvages ? Tout de même, elle aurait bien voulu que Tolya lui en parle. Peut-être en avait-elle eu l’intention,

mais le Créateur l'avait rappelée à Lui avant qu'elle ne mette son idée à exécution.

Parce que *Sable* n'était alors pas prête pour tout ce que cela impliquait.

— C'était pour ça que papa ne parlait jamais de ma mère, continua Imari à l'adresse de Ricón.

Parce que sa mère était une *Mubarék*, le nom le plus maudit d'entre tous. C'était le nom d'Imari depuis toujours, mais son père l'avait laissée dans l'ignorance, s'efforçant de l'élever loin de l'infâme lignée des Mubarék. Pour la première fois de sa vie, Imari ressentit de la fierté envers la femme qui lui avait donné naissance. Parce que Jesriel aussi avait rejeté cet héritage. Et elle l'avait payé de sa vie.

— C'est pour ça qu'il m'a chassée, ajouta Imari. Parce que, si quelqu'un avait découvert mon lien avec Saád...

Elle marqua une pause pour se ressaisir. Prononcer son nom lui rappelait Azir, et elle n'arrivait toujours pas à penser à lui sans éprouver de la honte.

Ricón ne dit rien. Il demeurait parfaitement immobile, son regard sur les flammes, conscient que tout ce qu'elle disait était vrai.

Et il savait ce que cela signifiait.

— Tu es en colère, commenta Imari.

Ricón reporta son attention sur sa sœur, son expression radoucie.

— Pas contre toi, *mi a'fiamé*, dit-il tout aussi doucement. Pas du tout contre toi, j'ai juste...

Il s'interrompit, son visage se crispa, et il s'y passa une main.

— Je crois que j'avais espéré que les rumeurs se trompent à propos de papa. Je voulais... croire qu'il t'avait simplement recueillie.

Oh.

— Je pars pour Sol Velor, Ricón.

Il fut soufflé par ses mots.

— Hiatt m'a demandé...

D'être reine.

Les mots avaient du mal à sortir. *Elle* avait du mal à le croire, et plus encore à se rendre compte qu'elle avait accepté. Elle avait du mal

à réaliser qu'elle aurait le privilège de guider tout un peuple dans la construction d'une nouvelle vie et d'un monde meilleur – celui que le Créateur avait prévu.

— Ton Loup est au courant ? demanda Ricón.

Elle hésita, puis :

— Il est au courant.

Ricón attendit la suite ; il savait que ce n'était pas tout.

— Il... vient avec moi.

— *Il abandonne son trône ?*

— Oui.

Ricón parut abasourdi.

— En a-t-il le droit ?

— Il ne se pose jamais ce genre de questions.

Ricón se tourna vers elle, éclatant de rire. L'instant d'après, il se ressaisit et passa la main dans ses cheveux en soupirant.

Imari lui prit la main alors qu'il la laissait retomber.

— Mon départ n'est pas un adieu, Ricón. Non, c'est un nouveau commencement.

L'émotion s'afficha sur les traits de son frère, et il serra leurs mains entrelacées devant eux.

— Eh bien, dit-il enfin. J'imagine que c'est Sol Velor ou Corinthe, mais tu es sûre que je ne peux pas te convaincre de rester à Istraá ? Après tout, Ziyan ne doit pas être bien pire...

Imari gloussa en le repoussant.

Ricón rit à son tour, puis l'entoura de ses bras et l'étreignit.

— Je t'aime, dit-il, et peu importe le titre que ton peuple te donne, tu seras toujours *mi a'fiamé*.

— Et toi, tu seras toujours mon *tazaviem*.

Devant eux, le bûcher où le corps de Kaï reposait brûlait toujours, et ils se turent. Une larme roula sur la joue d'Imari, et Ricón la serra plus fort dans un ultime moment d'unité fraternelle – le dernier qu'ils passeraient ensemble tous les trois.

Niá suivit les autres à l'intérieur de la ville. La foule avait diminué à mesure que les gens quittaient l'artère principale pour regagner leurs résidences respectives. La majorité des gardes et guerriers des deux autres armées étaient retournés du côté du mur effondré, où ils avaient établi un campement rudimentaire durant la semaine. La neige apportait une complication supplémentaire, et les auvents des boutiques avaient été pris d'assaut, tout comme les couvertures et vieux chariots utilisés comme abris de fortune. Quand bien même, il faisait froid, ils étaient nombreux, et le pouvoir du Shah ne pouvait plus les secourir.

De petits feux brûlaient un peu partout, hommes et femmes se blottissant tout autour, mais il n'y avait plus cette agitation, ce bourdonnement de malaise dans l'air. En dépit du froid et du manque de confort, en dépit du silence écrasant de ce moment de deuil, la vie résonnait dans les rues de Descieux.

Le soulagement.

L'espoir.

Tous savaient qu'ils rentreraient bientôt chez eux et que la menace qui pesait sur leurs proches avait disparu.

Niá s'arrêta au bout du chemin, observant distraitement une poignée d'hommes des Phalanges assis autour d'un feu, à se partager quelques flasques d'alcool.

Où irait-elle ?

Imari l'avait informée de son départ. Pour Sol Velor. Niá ne pouvait pas dire qu'elle était surprise. En revanche, elle ne s'attendait pas à ce que le Roi Loup la suive. Imari l'avait invitée à les accompagner, et c'était plutôt logique. Lors de leur séjour à Av'Assi, Niá n'était pas particulièrement enthousiaste à l'idée de quitter Sol Velor, alors elle aurait dû se réjouir de pouvoir y retourner.

Sauf que ce n'était pas le cas.

Sur une impulsion, Niá fit demi-tour et se dirigea vers le mur, où elle trouva Chez en compagnie d'une poignée de guerriers venus des Phalanges, empilant du bois dans un chariot qui serait ensuite distribué.

La neige recouvrait d'une file pellicule ses cheveux et épaules. Il

disait quelque chose à l'un de ses camarades quand il aperçut la jeune femme. Il se crispa à sa vue, puis s'absorba de nouveau dans sa tâche.

— Besoin de bois, Niá ?

Elle faillit s'en aller.

— Est-ce qu'on peut parler ?

Sa question attira l'attention de ses compagnons, mais Chez lui tournait toujours le dos.

— Je suis un peu occupé, dans l'immédiat.

Cette fois, Niá fit demi-tour.

Deux secondes plus tard, Chez se lançait à sa suite.

— Niá, attends.

Elle poursuivit son chemin.

— *S'il te plaît.*

Il se campa en travers de son chemin, lui bloquant le passage.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors, pourquoi tu l'as dit ?

Il soupira, fermant les yeux alors que la neige tombait tout autour.

— Parce que... c'est difficile pour moi d'être près de toi en ce moment.

Niá sentit un poids lui écraser le cœur.

— À cause de ce que j'ai fait ?

— Non... *grands dieux.*

Il se passa une main sur le visage, ouvrit les paupières et la regarda bien en face.

— Parce que j'essaie de ne rien ressentir pour toi, mais c'est impossible, et ta présence ne fait que rendre les choses plus difficiles.

Soudain, ils n'étaient plus que tous les deux, dans cette rue, sous les bourrasques de neige. Le poids s'envola de son cœur.

— Je ne veux pas que tu gardes tes distances, chuchota-t-elle.

Il se figea, fouillant son visage comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— J'ai cru que j'allais mourir sur ce champ de bataille, poursuivit-elle. Et la seule chose à laquelle je pensais, c'était à toi et au fait que... je regrettais de t'avoir demandé de partir l'autre soir.

Elle ne pouvait déchiffrer l'expression de Chez, mais son regard ne quittait pas le sien.

— Je ne sais pas comment m'y prendre, Chez, avoua-t-elle, son cœur battant soudain avec vigueur. Mais j'aimerais... essayer. Avec toi. C'est la seule chose dont je suis certaine, et... c'est ce que j'avais besoin de te dire.

Chez ne bougeait pas. Il ne semblait pas même respirer, ses yeux dans les siens.

— S'il te plaît, dis quelque chose, chuchota-t-elle après un moment.

En guise de réponse, Chez fit un petit pas en avant. Il leva sa main, lentement mais sûrement, comme pour lui laisser le temps de suivre chaque mouvement. De changer d'avis et de faire marche arrière.

Elle n'en fit rien.

Du bout des doigts, il effleura son front, et, comme Niá ne se détournait toujours pas, il longea la ligne de ses cheveux avec une infinie tendresse, puis ses tempes, ses pommettes, comme pour mémoriser la forme de son visage. Le cœur de Niá tambourinait dans sa poitrine, ses yeux rivés sur les siens tandis que ses doigts lui effleuraient le menton.

Toujours immobile, incapable de bouger, elle était pétrifiée, frappée par l'intimité de ce moment et plus vulnérable devant lui tout habillée qu'elle ne l'avait jamais été nue.

C'était le problème, avec les sentiments. Les moindres petites choses prenaient une importance démesurée.

Son pouce frôla sa lèvre inférieure, avec une telle légèreté qu'il lui chatouilla la peau. Elle sentit un feu s'allumer en elle.

Le regard de Chez glissa de ses yeux à sa bouche, puis en sens inverse, non sans hésitation.

— Puis-je t'embrasser ? demanda-t-il.

Non. Oui.

Niá était prise entre l'instinct et... la nouveauté.

Chez le remarqua. Il commença à s'éloigner.

Aussitôt, elle plaça sa main sur la sienne, plaquant sa paume

contre sa joue.

— Oui.

Leurs souffles mêlés formaient un petit nuage.

— Tu en es sûre ?

— J'en suis sûre.

Niá était certaine qu'il pouvait entendre son cœur battre la chamade.

Chez inclina lentement la tête, de plus en plus près, laissant à Niá tout le temps de refuser. De changer d'avis et de s'écarter. Il hésita juste avant que ses lèvres ne rencontrent les siennes, et tout le corps de Niá fut saisi de tremblements.

Alors, elle se dressa sur ses orteils et combla l'espace entre eux.

C'était la première fois qu'elle embrassait quelqu'un qu'elle avait elle-même choisi, guidée par un cœur qu'elle avait longtemps cru mort. Un cœur qui chantait soudain comme s'il avait été subitement ramené à la vie. Son monde entier se condensa autour de ce point de contact, sur la sensation de ses lèvres. Elles étaient plus douces qu'elle ne l'aurait cru. Il sentait le feu de bois et l'hiver. Enfin, à la grande déception de Niá, Chez s'arracha au baiser pour poser son front contre le sien, serrant leurs mains jointes entre eux.

Elle aimait savoir que ses doigts épousaient les siens à la perfection.

— Grands dieux, il était temps, murmura Chez.

Niá s'esclaffa, et il l'embrassa à nouveau, faisant durer le baiser, cette fois.

Chapitre 59

— Tout le monde est là ? demanda Imari alors que Hiatt prenait place.

Toutes les chaises avaient été disposées en cercle au centre de la grande salle, à l'intérieur de la forteresse. Le trône, et son dossier orné d'une tête de loup, se trouvait à l'une des extrémités de la pièce, sur une plate-forme fissurée en deux. Derrière lui, le mur s'était effondré dans le ravin en contrebas, ouvrant cette magnifique salle sur un ciel gris et hivernal.

Mais Jeric tenait à ce qu'ils se retrouvent devant le trône de Corinthe, car c'était l'objet de leurs discussions ce jour-là.

Il avait convoqué son cousin, Stykken, ainsi que Ricón et Maeva, et quelques membres de sa garde. Imari avait également convié Hiatt et les siens, et bien sûr son uki Gamla. Jenya, Niá et les hommes de Jeric étaient présents, eux aussi, ainsi que quelques autres représentant les intérêts de Stykken et de Maeva.

Cette dernière s'entretenait avec Akim en sol velorien, mais elle passa à la langue commune pour s'adresser à l'assistance :

— Je pense que oui, dit-elle avant de concentrer son attention sur Jeric. Allons-nous discuter de la relocalisation des Sol Veloriens encore captifs dans vos territoires ?

Tous les regards se tournèrent vers Jeric, qui se cala au fond de sa chaise, les jambes tendues devant lui. Il ne semblait nullement affecté par le subtil mordant du ton de Maeva.

— Entre autres choses, oui, répondit-il.

Il marqua une pause. Ses doigts donnaient l'impression de danser, suspendus au-dessus de l'accoudoir.

— Avant tout, il est de mon devoir de vous annoncer mon abdication.

La salle se tut ; des regards furent échangés. Imari pouvait presque lire dans les pensées de l'assistance : *en a-t-il le droit ?*

Elle croisa le regard de Ricón, et un sourire incurva les lèvres de son frère. Les hommes de Jeric n'étaient pas surpris. Il les avait prévenus le matin même. Braddock en particulier s'en était réjoui, avant d'accuser Jeric d'être un chef assommant. Ce dernier lui avait rétorqué de ne pas se faire d'illusions, car il serait tout aussi assommant une fois marié à un autre chef.

En attendant, le reste de la salle était abasourdi.

— Quelle en est la raison, si je puis me permettre ? demanda enfin Brom Stykken, tourné vers Jeric, attentif.

Imari avait appris à connaître le cousin de Jeric au cours de la semaine passée. C'était un travailleur acharné, il disait ce qu'il pensait et pensait ce qu'il disait, et elle n'avait jamais décelé la moindre duplicité chez lui.

À Stykken, il répondit :

— Parce que je n'en veux pas.

— Mais, Sire... fit Hax en se penchant en avant. Notre peuple a besoin de vous, maintenant plus que jamais...

— Ils ont besoin de quelqu'un... oui. Pas de moi.

— Mais changer de souverain en ce moment... Corinthe paraîtra instable.

— Instable. Choix de mots intéressant, rétorqua-t-il en fixant le trou béant dans le mur derrière le trône.

Sa remarque arracha un rire à Braddock.

— Vous ne pouvez pas remettre votre trône à qui bon vous semble, intervint Zas en langue commune.

Jeric sourit à belles dents.

— C'est exactement ce que je vais faire.

Quelques rires fusèrent dans la salle.

— Écoutez, dit Jeric en retrouvant soudain son sérieux, les jambes pliées pour se pencher en avant. Je ne vous ai pas tous convoqués ici pour savoir si je dois ou non céder ce trône. J'ai déjà pris ma décision. Ce dont j'ai besoin, c'est que vous m'aidiez à trouver un successeur de sorte que Corinthe soit relativement stable...

Il adressa à Hax un hochement de tête en poursuivant :

— ... quand je partirai. J'ai besoin de savoir que celui qui

dirigera Corinthe a votre soutien et qu'il honorera nos nouvelles alliances.

— Où irez-vous ? s'enquit Hax.

Imari croisa le regard de Jeric et elle s'avança sur sa chaise.

— Il vient avec moi, à Sol Velor.

Il y eut un instant silence, suivi d'une cacophonie soucieuse : « Il n'y a guère plus que des ruines à Sol Velor », « C'est trop dangereux », et le sempiternel : « En a-t-il seulement le droit ? »

Zas, en particulier, n'avait pas l'air enchanté par cette perspective. Braddok le remarqua et lui sourit, le gratifiant d'une tape sur l'épaule.

— Petit veinard, lui dit-il.

À côté de lui, Jenya roula des yeux, mais Imari détecta un rictus.

— Et qu'en est-il des tyrcorats ? demanda Brom Stykken.

— Ils sont partis, répondit Imari.

— Alors, qu'est-ce qui vous a attaqués à Liri ?

— C'était autre chose. Un... vestige, en quelque sorte. Une corruption du pouvoir du Shah, pour ainsi dire.

— Et comment pouvez-vous espérer coloniser une terre qui grouille encore de démons ? demanda Hax.

— Si je peux me permettre, intervint Hiatt en langue commune, son attention sur Imari qui lui fit un signe de tête, l'invitant à poursuivre. Nous pensons que lorsque la zurina Imari a vaincu les ténèbres de Zussa, elle a également dépouillé ce monde de tout ce qui était lié au pouvoir de Zussa, y compris de son poison qui a corrompu le territoire de Sol Velor pendant tout ce temps. Bien sûr, je ne peux pas Voir notre terre. Mon don de clairvoyance m'a quittée, comme vous le savez. Si je me trompe, notre peuple cherchera des solutions alternatives, mais je crois fermement que la corruption de Zussa a disparu. Si tel est le cas, je sais que je parle au nom de beaucoup d'entre nous en disant que je veux reconstruire. Je veux – *nous voulons* – rentrer chez nous.

Les paroles de Hiatt furent accueillies par le silence, puis dans l'assistance, on se mit à murmurer çà et là. Imari croisa le regard de

Hiatt à travers le cercle.

Akim se pencha vers Maeva pour lui dire un mot à l'oreille, puis cette dernière hocha la tête et demanda tout haut :

— Et un nouveau Sol Velor aurait-il de la place pour nous, *a priori* ?

Tous les regards se concentrèrent sur la matriarche liagée, qui se tourna à son tour vers Imari pour connaître sa réponse.

— Bien sûr, répondit-elle sans hésiter. Si tel est votre souhait. La prior Hiatt et moi-même avons longuement discuté de l'avenir de Sol Velor, et nous accueillerons tous ceux qui désirent nous rejoindre. Nous accueillerons également tout citoyen issu de contrées étrangères préférant le désert, bien que je leur conseille d'attendre quelques années pour nous donner le temps de rendre le territoire plus présentable.

Il y eut quelques rires, et Imari poursuivit :

— Avec votre bénédiction, nous aimerions faire de Sol Velor une Province à part entière, et établir des relations pacifiques entre nos nations. Nous aimerions, à terme, reconstruire un port à Liri afin qu'il puisse reprendre sa place de pivot dans le commerce provincial, et aussi servir de barrière entre nous tous et les nations du sud. Nous voulons reconstruire, certes, mais pas sans votre bénédiction, afin que nous puissions tous profiter des fruits partagés de la paix.

S'ensuivit une sorte d'optimisme silencieux, et d'autres regards furent échangés – parfois circonspects, mais aussi pleins d'espoir.

Ce fut Stykken qui finit par rompre le silence.

— Tout ça, c'est bien beau, mais j'ai encore quelques inquiétudes. En particulier en ce qui concerne les relations entre Corinthe et les Phalanges.

À Jeric, il ajouta :

— Tu auras du mal à trouver un homme qui honorera ta promesse.

Il faisait référence aux mines, et au fait que Jeric avait rendu les plus rentables de Corinthe à leur propriétaire légitime.

— Je suis d'accord, et c'est ce qui nous ramène à la raison pour laquelle je vous ai convoqués ici, dit Jeric. Si nous devons aller de

l'avant, comme la zurina Imari vient de le professer, il est essentiel de nommer la bonne personne pour occuper le trône de Corinthe.

Il y eut un silence, puis, de nouveau, des murmures.

— Rodin pourrait être partant, proposa Chez. Depuis la disparition de Stovich, Rodin est le jarl le plus puissant de la Province, et il sera certainement plus facile de travailler avec lui qu'avec Stovich, sans vouloir lui manquer de respect, ajouta-t-il à l'adresse de Hax, qui accueillit la pique avec un rire amical.

Le débat était lancé, d'autres noms furent avancés, mais le regard de Hiatt se fixa sur Jeric.

— Vous avez déjà quelqu'un en tête, lui dit-elle.

— En effet, répondit-il avant de se tourner vers le principal intéressé en prononçant son nom : Stanis Vestibor.

Ce dernier avait la mine de celui qui croit avoir mal entendu. Jeric ne pouvait pas être sérieux ! Sans compter que l'attention dont il était devenu le centre le mettait très mal à l'aise. Et que toutes les personnes présentes dans la salle avaient également reconnu le nom de famille de Stanis – à laquelle ils ignoraient qu'il appartenait.

— Comme dans *Capitaine Vestibor* ? demanda Maeva.

— En personne.

— Loup... commença Stanis.

— Je travaille avec Stanis depuis des années, le coupa Jeric. Je serais prêt à lui confier ma vie, et je suis prêt à lui confier l'avenir de Corinthe. Il a maintenu de bonnes relations avec les différentes principautés au fil des ans, bien souvent la seule voix que mes jarls daignaient écouter. Stanis est fidèle à ses convictions, imperturbable face aux pressions extérieures, et il honorera notre accord.

Stykken s'adossa, considérant Stanis tout en tambourinant des doigts. Tous l'observaient, comme s'ils le découvraient tout à coup sous un jour nouveau, une lumière inattendue et pourtant prometteuse.

Les traits de Stanis se crispèrent, exprimant mille objections.

— Certainement pas. Je ne veux pas...

— Et c'est précisément pourquoi tu conviendrais à la perfection. Les hommes qui *veulent* le pouvoir le manient généralement très mal.

— Ça me fait de la peine de le dire, Stan, mais le Loup a raison. Tu t'en sortirais très bien, intervint Braddok.

— Je suis d'accord, renchérit Chez avec un hochement de tête. Tu as toujours su les remettre dans le droit chemin quand le Loup n'était pas là.

— Savoir menacer un homme, ce n'est pas savoir diriger un royaume ! rétorqua Stanis.

— Hmm... fit Braddok d'un air désapprobateur, assorti d'un haussement d'épaules.

— C'est aussi à cela que sert un Conseil, dit Ricón en langue commune. Entourez-vous d'hommes bons. Il ne sera pas difficile de faire pire que le dernier souverain de Corinthe.

Braddok laissa échapper un petit rire moqueur depuis le coin, et Ricón ajouta avec un sourire :

— Je faisais référence à ton père.

Quelques rires s'élevèrent, dont celui de Jeric, qui poursuivit :

— Peut-être tes liens avec le *capitaine* Vestibor permettront-ils de renforcer la flotte à Gilder et Hüdsvál. Les mers seront alors grandes ouvertes de Merenvue jusqu'à Liri, comme autrefois.

Stykken se radossa en prenant une lente et profonde inspiration. Imari connaissait ce regard. C'était de l'espoir. Du soulagement.

Mais Stanis ne partageait pas cette émotion.

— Non, Loup, demande à l'un de tes jarls...

— Je ne veux pas d'un jarl, contra Jeric. Corinthe a besoin d'un chef qui écouterait d'abord les besoins de son peuple. Ce chef, c'est *toi*, Stanis. Tu es ton propre maître. Personne ne peut t'acheter, contrairement à chacun de ces maudites sangsues de jarls. Leurs poches comptent bien plus que les gens qu'ils ont juré de servir. Non, Corinthe a besoin de *toi*. Un homme du peuple, pour le peuple, mais rien de tout cela ne compte si tu ne veux vraiment pas de ce rôle. Je ne peux pas te forcer, et je n'essaierai pas, mais sache que je suis persuadé que tu es le mieux placé pour diriger Corinthe. Nomme un nouveau commandant, comme Fyrok...

Jeric fit un geste en direction de l'homme, sur le côté, qui

écarquilla les yeux.

— ... et je suis convaincu que les Provinces connaîtront une paix comme nous n'en avons jamais connu. Mais je dois te prévenir : les jarls n'aiment pas la paix, car elle ne leur rapporte pas d'argent.

Stykken rit à sa remarque et leva une coupe invisible pour porter un toast.

— Tout ce que je demande, c'est que tu y réfléchisses, acheva Jeric. S'il te plaît.

Stanis balaya la pièce du regard. Ses yeux se posèrent sur le trône, puis sur Jeric.

— J'y réfléchirai.

Alors, Jeric sourit.

Épilogue

Un mois plus tard...

— Regarde.

La saisissant aux épaules, Niá tourna Imari face au miroir. Elle en eut le souffle coupé.

Pendant un bref instant, Imari crut voir Fyri lui renvoyant son reflet. Même avec la pâleur de ses cheveux argentés, la ressemblance était frappante. Si elle ignorait jadis leur lien familial, elle l'aurait découvert en cet instant.

Hiatt se leva de son fauteuil, devant le feu.

— Tu lui ressembles, surtout dans cette robe.

La tenue d'Imari était de style sol velorien, enveloppant son corps d'une délicieuse soie indigo. C'était la couleur de Sol Velor : la couleur des moussons, des levers et couchers de soleil dans le désert. Du pouvoir. Cela n'avait pas été facile de se procurer un tissu si noble, mais Jeric avait insisté, et ils avaient fini par trouver un marchand à Passavant capable d'honorer leur demande. Trois Sol Veloriennes répondant aux ordres de Maeva s'étaient mises au travail, façonnant ce chef-d'œuvre qui, avec sa jupe flottante, ressemblait plus à une cascade qu'à une robe.

Il y avait eu quelques discussions en matière de style, notamment parce que les robes traditionnelles sol veloriennes révélaient beaucoup plus de peau que celle que portait Imari à présent. Or, contrairement à Sol Velor, ils devaient affronter l'hiver corinthien. Les stylistes avaient donc opté pour des manches mi-longues qui s'ouvraient aux coudes et tombaient à mi-chemin du sol. Imari compensait le reste avec un châle en fourrure gris tempête, taillé dans une fourrure que Jeric avait gardée depuis sa jeunesse, provenant d'un gris qu'il avait tué.

Ainsi, elle porterait sur elle deux nations en ce jour : Sol Velor

et Corinthe.

Elle avait laissé ses cheveux détachés, et ils touchaient presque la base de ses omoplates à présent. Niá avait maquillé Imari à la manière des Sol Veloriennes, traçant des lignes épaisses sur ses paupières et les étirant légèrement en œil de biche. Puis elle avait rehaussé la couleur de ses lèvres avec des baies, et Hiatt avait placé le diadème de Fyri sur sa couronne.

Même s'il ne pesait pas lourd, Imari sentait le poids du monde entier posé là, sur son front. Ce qu'il signifiait, la responsabilité qu'il impliquait. Par les étoiles ! Elle espérait être à la hauteur de sa mission, que le Créateur lui montrerait comment procéder.

Qu'elle ne perdrait jamais de vue l'humanité.

— Le zar, votre père, serait fier, dit Jenya.

Imari jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et remercia la Saredd. Une tristesse familière l'envahit à la pensée de son défunt père. Elle aurait aimé qu'il soit là, pour lui parler de toutes les choses qu'elle avait apprises.

Elle aurait aimé qu'il soit là, simplement parce qu'il lui manquait.

Elle remarqua alors que Jenya avait soigné sa propre apparence. Ses longs cheveux tombaient librement, elle avait maquillé ses yeux et mis ses lèvres en valeur. Imari était sur le point de faire un commentaire quand on frappa à la porte.

Imari et Niá échangèrent un regard, mais Jenya se dirigea vers la porte, comme prête à embrocher le trouble-fête.

C'était Ricón.

Jenya s'effaça, et, lorsque son frère entra dans la pièce, une seule pensée s'invita dans l'esprit d'Imari : il ressemblait terriblement à leur père, tout de noir vêtu, avec ses cheveux attachés et un cimeterre dans son fourreau, à la taille. Il ne portait pas l'écharpe traditionnelle – ils n'avaient pas eu le temps de s'en procurer une –, mais il était tout de même le portrait du parfait Istraan.

Les autres se retirèrent.

— *Sieta*, Imari, tu es magnifique, dit son frère en traversant la pièce.

Il lui prit les mains et la contempla.

— Tu en as fait, du chemin, depuis le petit chimpanzé qui sautait sur les toits de Vondar.

Sa remarque arracha un rire à Imari. Tous deux ressentaient fortement la présence de l'homme qui aurait dû se trouver ici, à ses côtés.

— Merci, Ricón, dit-elle.

Il effleura son visage du bout des doigts.

— C'est un honneur pour moi, poursuivit-il avec un sourire quoiqu'un peu triste. J'ai toujours su que ce jour viendrait, mais maintenant que nous y sommes, j'aurais aimé qu'il n'arrive pas tout de suite.

Il retira sa main, puis ajouta :

— J'ai échangé quelques mots avec ton Loup.

Imari recula, méfiante, mais Ricón se contenta d'un sourire espiègle.

— Ricón, qu'est-ce que tu as dit ?

Avec un clin d'œil, il répondit :

— C'est entre nous. Sache seulement que je ne te confierais pas à lui si je ne croyais pas qu'il t'aime autant que moi.

Tout l'être d'Imari se réchauffa à ses mots, et Ricón l'attira contre lui pour la serrer dans ses bras. Ils restèrent ainsi pendant un moment, le dernier qu'ils passeraient ensemble avant très longtemps. Ricón lui caressa les cheveux.

— Qui que tu sois, tu seras toujours *mi a'fiamé*.

Il recula et planta son regard dans celui de sa sœur.

— S'il te plaît, ne pleure pas. Niá va me tuer.

Un éclat de rire jaillit entre les larmes, et Ricón lui tendit un mouchoir pour qu'elle puisse se tamponner les yeux. Après quoi, il lui prit le bras, et ensemble, ils quittèrent la pièce pour s'engager dans le couloir, où Niá et les autres les attendaient.

Hiatt hocha la tête, puis les mena le long des couloirs tentaculaires de la forteresse. Ils étaient vides, mais lorsqu'ils atteignirent les portes de la grande salle, la foule était dense : gardes et Corinthiens étaient massés là, ainsi que d'autres, ressortissants de

Sol Velor et des Phalanges.

L'arrivée de la zurina et de son entourage fut accueillie par le silence. Puis, on s'écarta pour la laisser accéder aux portes, la saluant sur son passage.

— On se voit à l'intérieur, lança Jenya.

Sur ce, elle franchit les portes avec Hiatt et Maeva.

Puis ce fut au tour de Niá, qui effleura la main d'Imari avant de la quitter. Elle entendit un grondement de murmures qui fit bourdonner ses nerfs et battre son cœur, mais les portes se refermèrent, étouffant à nouveau les sons.

Ricón lui serra le bras.

Dix minutes plus tard, Fyrok ouvrait grand les portes et toutes les têtes se tournèrent vers eux.

Imari prit une grande inspiration et Ricón avança d'un pas. Franchissant le seuil, ils pénétrèrent dans la grande salle de la forteresse de Descieux.

Imari n'avait jamais vu autant de personnes de diverses nations réunies sous le même toit. Jeric avait convié tous les jarls de Corinthe, et bien qu'elle ne connaisse pas leurs visages, elle les reconnut à leurs robes majestueuses d'un bleu corinthien époustouflant et à la curiosité intense avec laquelle ils l'observaient.

Il y avait de nombreux visages étrangers, mais également beaucoup qu'elle connaissait, et tous lui souriaient, apaisant ses nerfs à vif.

De Brom Stykken, montagne de fourrure parmi la marée humaine, se dégageait une grande gentillesse, et elle se surprit à lui sourire en retour. Hiatt et les siens – dont Zas qui semblait intrigué malgré lui – avaient trouvé place sur le côté. À quelques pas se tenaient les Sareds et la garde de Ricón, ainsi que de nombreux compagnons de Maeva. Chez et Braddok encadraient Stanis, qui portait sur sa tête la couronne de skal polie de Corinthe. Les trois hommes observaient la scène depuis l'avant de la salle, où Jenya était allée prendre place à côté de Braddok. Soudain, Imari ne vit plus que les grandes dents rayonnantes du colosse.

Enfin, devant, au pied de l'estrade, se tenait son uki.

Et Jeric.

Le cœur d'Imari manqua un battement.

Même sans son titre, Jeric avait tout l'air d'un roi. Il avait coiffé en arrière ses cheveux de bronze, et son uniforme corinthien d'un bleu profond faisait ressortir celui de ses yeux. Une cape doublée de fourrure tombait sur une épaule, attachée sur sa poitrine par un sceau à l'effigie du loup. Quand son regard croisa le sien, Imari oublia presque de respirer.

Elle était soudain très reconnaissante à Ricón de lui tenir le bras.

Sous le regard de Jeric, qui ne la quitta pas une seconde, elle combla la distance qui les séparait à travers la foule, d'une démarche stabilisée par la poigne de son frère.

Quand elle l'eut rejoint, son cavalier lui prit la main et l'embrassa, avant de la remettre à Jeric. Les deux hommes échangèrent un long regard. Ricón donna une tape dans le dos de Jeric, puis prit place à l'avant de la foule, debout à côté de Jenya et Braddok.

— Tu es si belle, lui murmura Jeric, de l'admiration et de l'émerveillement plein les yeux.

Elle espérait se souvenir de ce moment à jamais, de son regard en cet instant, visible de tous.

Comme Gamla s'éclaircissait la gorge, ils se tournèrent vers son uki.

Gamla Khan fixa le Roi Loup pendant ce qui lui sembla durer une éternité. Enfin, il reporta son attention sur Imari.

Elle eut un pincement au cœur face aux yeux de son uki, qui ressemblaient tant à ceux de son père, en particulier quand leurs coins se plissèrent de joie. Imari savait qu'ils pensaient tous deux à son père. Au fait qu'il aurait dû être présent en ce jour pour la conduire jusqu'à Jeric.

— Tu vas me manquer, mon petit chimpanzé, lui chuchota-t-il en aparté.

Puis il s'adressa à la foule en langue commune :

— Nous sommes réunis ici pour assister à l'union de deux

nations.

Il marqua une pause, laissant Niá traduire pour les Sol Veloriens. À Imari, Gamla avoua :

— Il y a tant de mots que je suis censé dire, mais je crains de les avoir tous oubliés.

Quelques gloussements montèrent des premiers rangs. Ricón semblait vouloir s'avancer pour intervenir.

Imari lança un regard perçant à son frère et sourit à son uki.

— Tout va bien, uki.

— Ce n'est pas parce que je n'ai pas les mots, poursuivit ce dernier. Mais ce que je suis censé dire n'a aucune substance, et tu m'es bien trop chère pour mériter des banalités.

Jeric lui serra la main.

— Je vous regarde, poursuivit Gamla, assez fort pour se faire entendre de tous. Je vous regarde tous les deux et je vois des promesses. Je vois un Créateur capable de réaliser l'impossible, qui orchestre tout conformément à Sa volonté parfaite, et cela me redonne espoir.

Du coin de l'œil, elle vit Ricón faire avancer un jeune Corinthien apprêté, qui tendit à Gamla un cordon doré.

— Oui, très bien, dit le maître de cérémonie.

Imari croisa le regard de Ricón qui souriait. Elle présenta sa main droite et Jeric la gauche, avant même que Gamla n'ait à le demander. Ce dernier sourit, puis enroula le cordon autour de leurs poignets, par-dessus et par-dessous comme un huit, avant de placer sa paume sur la leur.

— Jeric Oberyn Sal Angevin, jurez-vous d'aimer cette femme dans la maladie et la santé, de l'honorer avant votre propre chair jusqu'à la fin de vos jours, conformément à la volonté du Créateur ?

Sans la quitter des yeux, Jeric répondit :

— Je le jure.

Son riche timbre de violoncelle fit chanter le cœur d'Imari.

Gamla se tourna ensuite vers elle, mais elle était incapable de quitter Jeric des yeux. Son uki répéta le vœu, à son intention cette fois.

— Je le jure, répondit Imari.

Jeric enroula alors son petit doigt autour du sien, ses épaules se gonflant alors qu'il prenait une profonde inspiration.

— Vous êtes à présent liés devant le Créateur, cœur et âme, ne formant plus qu'une entité, conformément à Son souhait.

Il y eut un instant de silence.

— Oh, vous pouvez vous embrasser, ajouta-t-il soudain.

Avec un sourire espiègle, Jeric attira Imari à lui et l'embrassa, passionnément, le monde entier pour témoin, comme il le lui avait promis.

FIN

REMERCIEMENTS

Après sept ans, voilà que je conclus enfin cette série. On m'a récemment demandé si je n'étais pas trop triste de mettre un point final à cette histoire et de dire au revoir aux personnages qui m'ont accompagnée si longtemps. Il m'a fallu réfléchir avant de répondre... le fait est que je ne suis pas vraiment triste, et je me suis demandé si c'était normal.

Tout bien réfléchi, je suis en paix à l'idée que cette série se termine. Elle m'a posé des défis que je n'aurais jamais imaginés, me poussant bien souvent au-delà de mes limites. Elle m'a forcée à grandir, en tant qu'écrivain, mais aussi en tant que personne, et en fin de compte, c'est plutôt de la gratitude que j'éprouve. Je suis reconnaissante pour l'aide, le soutien et les conseils recueillis en chemin, reconnaissante envers mes lecteurs qui ont cru en cette histoire et aimé ses personnages, reconnaissante de clore le dernier chapitre d'une série dont je suis fière, avec la certitude d'avoir tout donné. C'est un sentiment... de satisfaction. Et j'espère sincèrement que vous en serez satisfaits, vous aussi.

Depuis le tout début, je peux compter sur une formidable équipe qui a lu les premières versions de chaque tome. À ces gens merveilleux, merci du fond du cœur. Carly, Daniella, Jenny, Janice et Sarah... un auteur peut s'estimer heureux quand au moins une personne dans sa vie apporte un regard critique sur son travail, et moi, j'ai la chance de toutes vous avoir. Merci pour votre franchise, et d'avoir eu la bienveillance de me convaincre de supprimer *sept mille* mots depuis le début (oups). Merci de m'avoir montré mes faiblesses, les choix narratifs qui laissaient à désirer, et donné des conseils pour les améliorer. Vous êtes les étoiles qui brillent sur ma vie, et à de nombreux égards, vous m'aidez à garder le cap.

À Laura, ma correctrice, sa patience exemplaire au fil de toutes

ces coupures et modifications (après-coup, bien souvent) et son œil de lynx. (Sérieusement, je me demande bien comment tu arrives à détecter les plus infimes incohérences.)

Merci à mes Beezies pour vos encouragements constants et votre soutien. Merci de parler de mes livres autour de vous. :P Et merci de me supporter – toujours de bonne grâce – quand je radote à n'en plus finir sur l'écriture. Je vous aime !

Merci à l'amour de ma vie, de toujours m'encourager et de m'aider à trouver les heures nécessaires pour travailler. Merci d'être si patient, surtout à l'approche des dates butoirs, quand je laisse la maison sens dessus dessous. Et merci de me montrer ce qu'est le véritable amour.

Enfin, merci à *mon* Créateur, ma raison de vivre et ma lumière.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Barbara Kloss est une auteure primée de fantasy pour adolescents et adultes. Ses livres empreints de magie dépeignent des personnages si réels que fiction et réalité tendent à se mêler. Barbara a étudié la biochimie à la California Polytechnic State University de San Luis Obispo, en Californie, puis a travaillé pendant des années comme scientifique dans un laboratoire clinique. Fervente lectrice depuis toujours, surtout de fantasy, elle a commencé à écrire ses propres histoires, créant des mondes et des personnages hauts en couleur. Elle vit actuellement dans le nord de la Californie, avec son merveilleux mari, leurs trois enfants et leur chiot. Quand elle n'écrit pas, c'est qu'elle se promène avec sa petite bande, joue aux jeux vidéo, soulève des poids ou boit un café quelque part.

LES ÉDITIONS RIVKA

Vous avez aimé ce titre ? Votre avis est précieux, aussi n'hésitez pas à le partager autour de vous.

Retrouvez-nous sur www.editions-rivka.com, mais également sur Instagram et Facebook @editionsrivka.

EXTRAIT

Après *Gods of Men*, découvrez *Le Lys de feu : La Prophétesse*, de Jacquelyn Benson, premier volet d'une nouvelle saga, plongée immersive dans le Londres de 1914, où certains possèdent des dons extraordinaires... pour le meilleur et pour le pire.

CHAPITRE I

Hampstead Heath, Londres

16 février 1914

Lilith Albright filait à travers la lande sur sa mobylette bringuebalante, cramponnée à l'accélérateur comme s'il était possible d'échapper à l'inévitable.

La vaste campagne, recouverte de nuages noirs fuyants, s'étendait à perte de vue, les champs bruns entrecoupés de murets de pierre décrépits et de haies d'ajoncs biscornus. Le vent charriait la froide morsure de cet hiver sans fin. Ce n'était pas une journée idéale pour une virée, mais Lily n'avait pas sorti la Triumph verte couverte de boue pour une agréable promenade.

Il s'agissait d'une fuite. Une fuite bien vaine, cependant, car ce qu'elle fuyait ne pouvait être distancé. C'était l'inconvénient, avec l'avenir.

Tout avait commencé plus tôt, ce matin-là, alors qu'elle faisait un brin de toilette.

Elle s'aspergea le visage d'eau froide, les gouttes ruisselant le long de sa mâchoire pour disparaître dans la bassine émaillée, troublant la surface d'un millier de ridules qui brouillèrent son reflet – les yeux gris et perçants hérités de son père, les cheveux auburn tristement célèbres de sa mère. L'eau cessa bientôt ses oscillations pour se changer en une bourrasque de neige fine et tourbillonnante. Le blizzard obscurcit son visage aux traits désagréablement familiers, l'occultant par un voile blanc qui s'écarta alors pour révéler une scène nouvelle : la porte ouverte de son immeuble sur March Place, dans le quartier de Bloomsbury, où des flocons glacés tournoyaient tout autour d'elle, s'engouffrant pour se déposer sur le tapis élimé.

Lily entra prestement. À l'exception de la neige sur le sol, le vestibule n'avait pas changé d'un pouce. Du papier peint couleur rouille à motifs

cachemire recouvrait les murs, accentué par une nature morte représentant deux sardines huileuses inertes s'acoquinant à une chope de bière éventée. Il flottait dans l'air de vagues relents d'ortie bouillie et de la lumière filtrait du palier supérieur, par la porte ouverte de l'appartement situé juste en dessous du sien, où vivait sa voisine, Estelle, avec sa compagne, Miss Bard.

La jeune femme grimpa jusqu'au palier pour jeter un œil à l'intérieur. Le salon était vide, exception faite du chien sur le tapis. L'animal vert pâle, fendu pile en son milieu, gisait dans un tas de cendres et fixait Lily de ses yeux tristes. Elle passa devant lui, attirée par la chambre à coucher. L'air y était étouffant, envahi par une présence invisible. Assise devant sa coiffeuse, Estelle était tournée vers le miroir, les yeux fixés sur le placard, derrière elle, dont la porte était entrouverte.

À l'intérieur, quelque chose bougea, déplacement d'ombres subtil, accompagné d'un petit tintement de verre, comme des bouteilles qui s'entrechoquent dans la caisse du laitier. Puis le mouvement prit de la consistance et de la vitesse avant de faire irruption dans la chambre, fondant sur les deux femmes, à la fois humain et difforme. Il tendit une longue lame argentée vers sa voisine, aussi fine et tranchante qu'un fleuret. La pointe scintillante vint se ficher dans le bras d'Estelle et le miroir se craquela, fissuré d'un côté à l'autre comme une toile d'araignée.

Toujours assise devant la coiffeuse, Estelle bascula en arrière, brutalement interrompue à mi-chemin du sol. Là, en suspension dans les airs, son corps mince se détacha du siège pour abandonner la pièce, ses talons traînant sur le tapis tandis que des tourbillons de neige envahissaient la chambre avec une intensité aveuglante.

Enfin, la tempête passa et Lily se retrouva ailleurs, dans un endroit étrange et nimbé de ténèbres, où régnait une odeur âcre, chimique. Les murs qui l'entouraient étaient composés de verre, de bouteilles et de bocal empilés qui captaient et reflétaient l'image spectrale d'une flamme vacillante, la multipliant en une myriade de copies à la fois sombres et chatoyantes.

— Voleur, souffla une voix derrière elle, rauque et marquée par un accent inconnu.

C'était Estelle. Lily se retourna pour la découvrir assise à une table en bois, le visage pâle, livide comme la mort. Elle se tenait la gorge d'une

main. Le sang suintait entre ses doigts, entachant le bleu clair de sa robe. De ses yeux hagards, elle fixait le néant par-dessus l'épaule de Lily.

De la fumée s'enroulait autour de ses pieds, s'élevant en volutes pour l'envelopper.

— Meurtrier, ajouta-t-elle en levant une main effilée et tremblotante, doigt tendu vers les ténèbres. Alukah.

Et Estelle de disparaître, engloutie par la fumée et l'obscurité. Le sol s'ouvrit alors devant Lily, révélant un bassin d'eau opaque, dont la surface ondoyait comme sous l'effet d'une intrusion soudaine. Elle s'y laissa tomber. Aussitôt, l'eau charbonneuse fut à ses pieds, se répandant sur le parquet de sa chambre où la bassine renversée tournoyait lentement sur elle-même avant de s'immobiliser.

Alors que Lily réprimait ce cocktail familial de fureur et de chagrin, elle empoigna l'accélérateur pour propulser sa Triumph au maximum de ses capacités. Secouée par les cahots, dents serrées, elle laissa l'étendue brunâtre de la lande s'estomper en arrière-plan de ses pensées.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle avait toujours été assaillie de visions de l'avenir.

Toutes sortes d'épouvantes avaient défilé dans son esprit : des incendies annonçant des cadavres carbonisés ; la jambe cassée d'un voisin dont l'os avait fendu la chair ; des bateaux naufragés dans les eaux glacées de la mer du Nord.

Des années durant, elle avait tenté de mettre ses connaissances à profit. Elle avait tour à tour averti, supplié, menti et manipulé son prochain pour orienter les événements vers une issue différente. Enfant, elle avait fait un croc-en-jambe à un marchand d'oranges pour éviter qu'il ne tombe sous les roues d'un camion, avait volé des tickets de transport sur une table de nuit, et avait même tourmenté un chien, préférant qu'il s'en prenne à elle avant qu'il n'inflige d'irréversibles blessures à quelqu'un d'autre.

Aux yeux du monde, son attitude passait pour de la désobéissance. Les nourrices s'étaient succédé comme autant de mouchoirs de poche. Et si Lily avait échappé aux rossées régulières,

c'était uniquement parce que sa mère n'éprouvait que peu d'intérêt pour les questions de discipline.

Pire encore que tout châtiment, elle savait que ses efforts étaient vains : l'incendie évité un jour se déclarait une semaine plus tard ; un os intact trouvait une autre façon de se briser le jour suivant ; elle se précipitait dans la rue pour rattraper un chat sur le point d'être écrasé par un omnibus dans l'indifférence générale, pour découvrir le même malheureux, le lendemain, gisant couvert de mouches au bord de la route.

Elle avait essayé encore et encore. Elle avait mené sa bataille solitaire contre le destin en dépit des remontrances des nurses, de la culpabilité, du chagrin et de cette frustration dévastatrice – jusqu'à la mort de sa mère.

Ce jour-là, Lily l'avait vu dans ses détails les plus subtils.

Elle avait déployé toutes les tactiques de son vaste répertoire pour l'éviter. L'espace d'un bref instant, elle avait cru pouvoir réussir. Des demandes folles avaient été formulées et acceptées. Quelques effets personnels déterminants avaient été égarés avec succès. Tout était en place pour qu'enfin, l'avenir se déroule autrement.

Jusqu'à ce que tout bascule.

Lily avait fini par accepter la vérité : elle n'aurait jamais aucune influence sur ses prémonitions. Il ne s'agissait ni d'un don ni d'une responsabilité, seulement d'une malédiction, son propre tourment personnel.

Condamnée à dépérir dans un pensionnat de jeunes filles gris et glacial pendant cinq ans, elle s'était efforcée d'échapper à son destin. Chaque fois qu'une vision poignait, elle faisait son possible pour dévier la révélation. Elle avait tout essayé : se pincer, réciter du Milton, mais rien n'y faisait. Elle était même allée, cette fois mémorable, jusqu'à planter une fourchette dans une prise électrique en espérant créer un court-circuit dans son esprit.

En vain. Elle était incapable de tenir les vérités à distance. Elle devait se contenter de les ignorer et continuer à vivre, malgré l'inévitable et lancinante culpabilité, la colère et la frustration qui menaçaient de la consumer de l'intérieur.

La plupart du temps, il lui suffisait de vivre.

Et puis, il y avait les jours comme celui-ci.

Elle amorça un virage et la mobylette rebondit contre une bosse sur la route. Elle se cramponna au guidon d'une poigne d'airain comme pour soumettre la Triumph à sa volonté.

La silhouette d'un vieux manoir se dressait au-delà de la haie épineuse, ses murs de pierre tachés par l'usure et ses fenêtres embuées par des années de crasse. Des échafaudages couraient sur toute la longueur d'une aile, et des bâches claquaient dans la brise glaciale. Il n'y avait pas d'autres maisons alentour. Aucune voiture ni calèche n'encombraient la chaussée. Seule la forme obscure d'un cavalier filant à travers champs troublait la solitude de la scène.

Estelle allait mourir.

Estelle, qui gagnait sa vie en parlant aux morts, qui raffolait de ragots, de turbans et de ce vermouth italien sucré si onctueux. Estelle, qui n'avait pas son pareil pour intercepter Lily au moment précis où elle montait l'escalier, l'inviter à boire un verre ou à discuter, l'entraînant dans les remous de tel scandale ou tel autre.

Il n'était pas facile de se faire des amis quand on savait des choses qui ne pouvaient jamais être révélées. À tout moment, Lily pouvait découvrir que les êtres chers à son cœur lui seraient enlevés. Estelle avait été la première depuis très longtemps à passer outre ses défenses soigneusement dressées pour se frayer un chemin vers son cœur. Et voilà qu'un monstre allait la changer en fantôme.

Alors, Lily s'était enfuie. Elle avait quitté son appartement en trombe, emportant sa tenue de motarde dans la fraîcheur du matin. Elle avait pris le tramway jusqu'à Highgate, aux confins de l'étendue tentaculaire de Londres, et avait récupéré sa Triumph au garage, qu'elle pilotait à présent comme si elle pouvait distancer la douleur, la laisser derrière elle en redoublant de vitesse.

Ses pneus dévoraient la route déserte, ses joues et son cou exposés offerts à la morsure du vent. Habituellement, rouler agissait sur elle comme un remède miracle, une panacée pour toutes sortes de maux. La sensation de filer dans le vent, de changer de trajectoire par un simple déplacement du poids, était ce qui se rapprochait le plus de

l'impression de voler. Quand la frustration accablait Lily, une heure ou deux sur sa mobylette suffisaient à lui garantir une plénitude absolue.

Pas cette fois.

Galvanisée par le cavalier qui, au loin, dans les champs, venait de lancer sa monture au galop et survolait désormais les étendues d'herbe et de bruyère, Lily se coucha sur le guidon pour gagner en vitesse. Le moteur rugissait et tremblait sous son corps, résistant à ce qu'elle exigeait de lui, pourtant même poussée dans ses retranchements, la machine ne parvenait pas à chasser de son esprit le corps ensanglanté d'Estelle. Non seulement jouer les brise-cou ne l'empêcherait pas d'échapper à sa propre impuissance, mais elle se trouvait tout à coup prise de courbatures et de gerçures au nez.

Rien n'avait changé. Rien ne changerait jamais.

Soudain, un craquement aigu fendit le silence de la lande. La Triumph s'emballa tandis qu'une traînée de flammes lui zébrait la cuisse. Le moteur eut un raté et se mit à grincer. Les pneus dérapèrent sur la terre sèche. Puis l'horizon bascula et la moto la précipita au sol.

Elle heurta violemment la route, dont la morsure déchira l'épais lainage qui lui recouvrait l'épaule. La mobylette tournoya sur elle-même, s'extrayant de ses jambes pour aller glisser sur la terre battue. Après quelques roulés-boulés, Lily s'arrêta finalement sur le dos, les bras en croix, les yeux vers l'immensité grise du ciel. Les nuages semblaient tourner lentement, tout là-haut.

Le silence retomba, occupant l'espace qu'avait laissé le grondement du moteur de la Triumph. Elle ferma les yeux, se demandant vaguement quelle partie du corps elle avait pu se briser.

Un nouveau bruit se fit entendre, d'abord diffus, puis plus intense, plus rapide : un martèlement de sabots qui s'écrasaient assez lourdement sur le sol pour qu'elle puisse les sentir à travers la terre, dans son dos.

Ils s'arrêtèrent juste à côté d'elle.

— Oh là, Béatrice, fit une voix chaude et virile.

Elle rouvrit les paupières. Sa vue imprenable sur le ciel était gâchée par l'apparition d'un visage masculin penché sur elle, yeux sombres et cheveux ébouriffés par le vent.

Il avait un petit côté prédicateur de campagne ; sans doute la coupe sobre de son épais manteau de laine noire, dont les poignets présentaient de légères traces d'usure. Un prédicateur de campagne aurait porté une cravate, cela dit. L'homme au-dessus d'elle n'en avait pas, pas plus que de chapeau ni de bouton supérieur à sa chemise. Le bouton négligé laissait le vêtement blanc ouvert au niveau du cou, révélant un triangle de peau claire parsemé de poils sombres. Un détail qui attirait bien plus son attention qu'il ne le devrait, songea Lily.

Sa présence se détachait sur la toile de fond de la lande balayée par les vents, décor conçu de sorte que tout homme raisonnablement proportionné prenne des allures de héros tout droit sorti d'un roman des sœurs Brontë, ce qui n'arrangeait rien.

— Vous êtes une femme, se récria-t-il en s'accroupissant à côté d'elle.

— Oui, confirma Lily avec une grimace.

— Vous rouliez à moto.

— Exact.

— Quel effet cela fait-il ?

La question était si déconcertante que Lily lui jeta un coup d'œil en se demandant s'il se payait sa tête. Mais son expression était franche, sa curiosité apparemment authentique.

— À l'instant présent, ça fait plutôt mal, répondit-elle mollement.

Elle allait pour se lever quand une main gantée de noir se plaqua contre son torse.

— Vous ne devriez vraiment pas.

Son accent le trahit. Sa voix riche était un peu saccadée, à la manière snob de la haute société, du côté d'Eton, sans doute, avec une touche d'Oxford. Il y avait quelque chose d'autre aussi, une nuance plus chaude, comme un petit accent du Nord.

C'était un gentleman, malgré son absence étonnante de couvre-chef.

Lily avait peu de raisons d'apprécier les gentlemen.

— Voulez-vous retirer votre main ?

Il s'exécuta aussitôt.

— Excusez-moi, mais vous pourriez vous être cassé quelque chose. Une chute de moto, ce n'est sûrement pas très différent d'une chute de cheval.

— Une moto est beaucoup plus proche du sol.

— Elle avance plus vite, aussi. Avez-vous des douleurs dans le cou ?

Lily secoua la tête.

— Arrêtez ! ordonna-t-il, visiblement alarmé. Et ailleurs ?

— Je viens d'avoir un accident de moto. J'ai mal un peu partout en ce moment même.

— Merveilleux. (Il avait l'air de le penser.) Bon, essayez de remuer vos doigts. Vos orteils ?

Lily obéit non sans impatience.

— Est-ce que quelque chose est engourdi ?

— Non.

— Migraine ?

— Pas encore.

— Bougez vos membres. Le bras droit d'abord. Le gauche ? Maintenant, la jambe droite.

Lily réalisa chaque geste mécaniquement, avec un agacement à peine dissimulé.

— Puis-je me lever à présent ?

— Vous devriez d'abord faire quelque chose pour ce saignement.

Lily se mit en position assise, percluse de douleurs qui recouvriraient bientôt en hématomes ses bras et sa poitrine. Elle baissa les yeux sur sa cuisse gauche, couverte de sang, et l'épais sergé de son pantalon déchiré.

— Zut ! pesta-t-elle, tirant sur l'accroc pour mieux voir.

Elle était bien consciente de la présence de l'homme à son côté, de l'inconvenance qu'il y avait à dévoiler ainsi une partie de sa cuisse pâle, aussi infime soit-elle, devant un inconnu, aristocrate qui plus est. Pourtant, elle n'en avait cure. Il ne devait pas s'en faire une très haute opinion, de toute façon, puisqu'il l'avait retrouvée allongée sur la route.

La plaie à vif de sa cuisse continuait à saigner, détrempant

lentement sa jambe.

— Ce n'est qu'une égratignure.

— Il faut des points de suture, rétorqua l'homme.

— Je suis sûre que ce n'est pas nécessaire.

— Votre sang coule sur la route.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un carré de soie noire soigneusement roulée en boule. Il la déroula et Lily reconnut la longueur d'une cravate. Il la lui tendit.

Elle hésita.

— Allez-y, l'encouragea-t-il.

— Je vais la tacher.

— Cela me donnera une autre excuse pour ne pas la porter.

Lily finit par céder. Elle retira ses gants de conduite et lui prit des mains le morceau de soie foncé. Elle en entoura deux fois sa cuisse, puis le noua fermement en se retenant de grimacer. Le sang pénétrait déjà le tissu, lui donnant une nuance plus sombre encore.

À côté d'elle, l'étranger se redressa.

— Vous aurez besoin d'aide pour vous lever, observa-t-il sur un ton incertain.

— Oui, je crois, admit Lily.

Après une infime hésitation, il tendit sa main gantée de noir, dont le cuir, très fin et élimé, était plus souple qu'elle ne l'aurait cru. Sa poigne était assurée et il la hissa sur ses pieds d'un coup de main qui la rapprocha de l'inconnu bien plus que la bienséance ne l'autorisait. Lily remarqua qu'ils faisaient la même taille, car leurs regards se rencontrèrent à peu près au même niveau – caractéristique qui rendait sa proximité plus intime et troublante encore.

Aussitôt, il la lâcha pour reculer.

— Merci, fit Lily.

Il jeta alors un regard circulaire, levant les yeux vers la colline et l'amas délabré de l'imposant manoir en ruine. La toile recouvrant l'échafaudage ondulait sous une rafale de vent, seul mouvement perceptible à l'horizon. S'il était évident que les lieux étaient en travaux, aucun coup de marteau ne résonnait sur la façade et aucun camion ni chariot n'occupait l'allée.

Il se tourna de l'autre côté, vers le bosquet dans lequel la route disparaissait.

— Il y a un corps de ferme à moins d'un kilomètre sur la route, dit-il. Vous pourriez attendre là-bas le temps que j'aille chercher un médecin.

Lily suivit son regard et aperçut les volutes de fumée qui s'élevaient par-delà les arbres.

Elle évalua ses options. La Triumph gisait sur le flanc après avoir glissé sur la route pour terminer sa course dans une haie d'ajoncs. La courroie de transmission était cassée, expliquant sa blessure à la cuisse – elle s'était détachée en se brisant, lacérant le sergé et sa peau en dessous. La mobylette était inutilisable tant qu'elle n'aurait pas remplacé la pièce.

Ses réticences à accepter l'aide de ce gentleman étaient injustifiées, elle en avait conscience. Seul son accent raffiné était fautif, mais les a priori de la jeune femme, causés par la conduite d'un autre homme, avaient la peau dure. Cependant, si elle persistait à refuser son aide, elle n'aurait plus qu'à ramener la Triumph à Highgate en boitillant tout le long du chemin sur sa jambe blessée, dont elle devait bien admettre qu'elle avait besoin de quelques points de suture. L'après-midi était déjà bien entamé : elle n'atteindrait pas le village avant la nuit.

— D'accord, céda-t-elle.

Le gentleman émit un sifflement clair et mélodieux, et son cheval s'approcha au trot.

— Pouvez-vous monter ?

— Je pense pouvoir me débrouiller.

Arrivé à la hauteur de la motocycliste avec sa monture, il tint l'étrier en place pendant qu'elle y ajustait sa botte, du côté de sa jambe valide. Saisissant le pommeau, elle poussa contre l'étrier et se hissa sur la selle. Elle sentit son équilibre flancher au dernier moment, mais la main de l'inconnu surgit et l'attrapa par la taille pour la stabiliser. Il la retira dès qu'elle fut bien en place.

— Êtes-vous confortablement installée ?

— Oui. Merci, répondit-elle.

— Doucement, Béatrice, dit-il en caressant l'encolure du cheval.

Les rênes en main, il guida la monture le long de la route, aussi lentement que si elle était un enfant sur un poney.

L'incongruité de la situation ne lui échappait pas, ce gentleman bien né qui la promenait sur la route déserte, à travers la lande, comme un chevalier épuisé ramenant sa princesse auprès des siens après l'avoir sauvée des griffes du dragon.

— Votre monture n'est-elle pas un hongre ? demanda Lily.

— Si.

— Alors, pourquoi l'avoir appelé Béatrice ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai appelé ainsi.

— Qui donc, alors ?

— Virginia. Ma sœur. Elle est férue de Shakespeare.

— Pourquoi pas Henry ? Ou Hamlet ?

— Il n'a pas un profil de Hamlet.

Lily n'insista pas. Il n'y avait rien à en tirer, de toute manière. Il avait certes été assez courtois pour s'arrêter et lui porter secours, et ses manières ne semblaient pas conformes à celles de ses pairs – il était trop curieux, son costume trop quelconque –, mais elle n'attendait rien d'autre de sa part.

Ils traversèrent un petit bois obscur, l'entrelacs de branches nues formant une voûte au-dessus de leurs têtes. Après un virage, Lily aperçut la ferme que son chevalier avait décrite : une petite chaumière de plain-pied, fraîchement blanchie à la chaux, flanquée de quelques dépendances éparses. Un poney couvert de boue paissait dans le champ de derrière et quelques poules picoraient dans la cour.

La porte s'ouvrit à leur approche et deux petits garçons se ruèrent dans l'allée en brailant, suivis par une femme replète d'âge moyen.

— Walter, garde Reggie loin des poulets. Il va encore les faire fuir sur le toit. Oh ! s'exclama-t-elle en découvrant les nouveaux venus devant sa porte. Bien le bonjour.

— Je m'excuse de vous importuner, madame. Je m'appelle lord Strangford.

Lord Strangford. La sonorité du titre de son compagnon eut l'effet d'un frisson sur sa peau.

Un noble.

C'était pire encore qu'un simple gentleman.

— Ma compagne, Miss... (Il marqua une pause, levant les yeux vers Lily.) Miss... ?

— Albright.

— Miss Albright a besoin d'un médecin. Auriez-vous l'amabilité de veiller sur elle le temps que j'aille chercher quelqu'un pour la soigner ? Il doit bien y avoir un médecin au village.

— Ce vieux schnock ? fit la femme avec un reniflement de mépris. Il sera saoul comme un cochon à cette heure de l'après-midi. Non, vous feriez mieux de la laisser à cette bonne vieille Edna Sprout. J'ai cinq garçons de moins de quinze ans, alors j'ai vu plus de blessures qu'un chirurgien de l'armée. Je fais les points de suture mieux que n'importe quel docteur. Parce que les docteurs, voyez-vous, ne passent pas leurs soirées à reprendre des chaussettes et des pantalons déchirés pour qu'ils redeviennent comme neufs.

— Vraiment, j'insiste...

— Ce sera parfait, intervint Lily.

C'était une tentative mesquine de contrecarrer sa volonté, qui semblait pourtant avoir comme seul objectif de la voir correctement soignée. Juste ou non, son irritation, mue par le rang de cet homme, ne faiblissait guère, et elle se contenterait de la moindre petite victoire contre lui.

— Pourriez-vous la conduire jusque dans la cuisine, milord ? J'aurais bien demandé à Mr Sprout de s'en charger, mais il est allé nettoyer l'étable, et je ne le laisserai pas toucher à une dame tant qu'il n'aura pas pris son bain.

— Très bien. Oui, bien sûr, bredouilla-t-il, un peu gêné.

— Allez, venez, ordonna Mrs Sprout, entrant chez elle sans se retourner.

Lily s'empessa de protester.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Béatrice pourrait vous y porter, mais je doute que votre médecin apprécierait. (Il sembla y réfléchir sérieusement, comme s'il s'agissait d'une solution envisageable à un problème qu'ils n'avaient

pas posé.) Elle a dit qu'elle avait cinq garçons. Le cheval ne peut pas être pire, ajouta-t-il avec un sourire au coin des lèvres.

Celles de la jeune femme eurent beau avoir envie de l'imiter, elle résista : il était de sang noble.

— Mieux vaut entrer simplement.

— Laissez-moi vous aider à descendre.

Il posa ses mains gantées autour de sa taille et Lily se laissa glisser en avant de la selle. Il la rattrapa de ses bras solides avant qu'elle ne touche le sol et l'y déposa avec délicatesse.

Il posa alors sur elle un regard hésitant.

— Je crains de ne pas pouvoir vous porter.

L'idée qu'il puisse essayer la mit en alerte. La dernière chose dont elle avait besoin après une telle journée était d'être portée dans la lande par un aristocrate aux intentions manifestement héroïques et à la chemise déboutonnée au col.

— Je me disais que nous pourrions y aller en boitant, répondit Lily.

— Excellente suggestion.

Il la regarda comme s'il ne savait pas par où commencer.

— Si je passe mon bras sur votre épaule, peut-être, pour soulager ma jambe, avança-t-elle.

— Bien sûr. Bien sûr.

Il fit un pas de plus et Lily posa le bras sur ses épaules.

— Allons-y, proposa-t-il.

Ils firent un pas en avant, mais Lily étouffa un juron et il s'arrêta net.

— Vous devez me laisser soutenir votre poids à chaque déséquilibre.

— D'accord, souffla Lily. Peut-être que si vous mettez votre bras autour de ma...

— De votre taille. Oui. Ce serait cohérent.

Son bras se glissa autour d'elle et ils tentèrent encore quelques pas, trouvant peu à peu un rythme qui préservait la jambe de Lily des secousses.

— J'étais plus habile à cet exercice lorsque j'avais dix ans,

observa-t-il, un brin essoufflé.

— Quoi donc, servir de béquille ?

— La course à trois pattes.

— Qu'est-ce qu'une course à trois pattes ?

Il s'arrêta, surpris.

— Vous ne connaissez pas ?

Lily secoua la tête.

— C'est... cela, en quelque sorte. Le sang en moins. (Après réflexion, il ajouta :) Cela dit, ce n'est pas tout à fait exact. Je crois bien me souvenir d'un peu de sang. Vous n'y avez vraiment jamais joué ?

— Non, répondit sobrement Lily.

Ils atteignirent enfin le seuil. Lord Strangford l'aida à se hisser dans la pénombre de la maison. Une fois devant la table sur laquelle Mrs Sprout n'avait laissé qu'une bassine et une pile de serviettes propres, il la lâcha.

— Comment puis-je vous aider ? demanda-t-il.

— Ce n'est que la treizième fois que je plante une aiguille dans la chair, et celle-ci aura moins tendance à se trémousser que mes patients habituels. Je devrais pouvoir m'en sortir seule.

— Dans ce cas, je vais voir si Mr Sprout peut utiliser sa carriole pour aller récupérer la mobylette de la jeune dame.

Il s'inclina en franchissant la porte basse.

Lily attendait que Mrs Sprout fasse un commentaire sur la bizarrerie que représentait une femme à moto, mais l'attention de la matrone semblait orientée sur plus intrigant encore.

— Comme c'est gentil de la part de ce lord de vous avoir amenée jusqu'ici, s'exclama Mrs Sprout en saisissant une grosse bouilloire noire sur le poêle avant de verser l'eau fumante dans la bassine sur la table. Et il n'est pas désagréable à regarder, si vous voulez mon avis. (Elle plongea un chiffon propre dans l'eau et l'essora entre ses mains calleuses.) Depuis combien de temps vous courtise-t-il ?

— Il ne me courtise pas.

Elle grimaça lorsque Mrs Sprout appliqua la compresse chaude contre sa peau. La plaie la brûla en signe de protestation et la douleur

s'accentua. La maîtresse de maison essuya l'entaille et Lily vit s'écouler un filet de sang, déjà poisseux et presque coagulé.

— Vous devriez y remédier, rétorqua la femme.

Lily comprit qu'elle ne parlait pas de la blessure.

Deux garçons déboulèrent au même instant dans la pièce, tourbillonnant comme deux tornades avant de ressortir aussi vite.

— Walter, occupe-toi des poulets. Et retrouve le pantalon de Reggie ! cria Mrs Sprout.

Des preuves d'une vie de famille animée étaient éparpillées dans la pièce chaleureuse qui l'entourait : un canard de bois renversé sur le sol devant la cheminée ; des tasses de lait abandonnées çà et là ; une chaussure égarée gisant sur le parquet, ses lacets encore attachés. Elle pouvait entendre des voix dans la cour, le tintement aigu d'un rire d'enfant.

Le bruit, la chaleur, le réconfort... tout cela lui était étranger, comme un pays qu'elle n'aurait visité que rarement sans jamais vraiment le connaître.

Cette vérité la lacéra, provoquant une douleur pire encore et plus tenace que la blessure à sa jambe.

Mrs Sprout revint à la table avec un flacon de phénol et un journal corné et froissé, qu'elle tendit à Lily.

— Il vaut mieux avoir quelque chose pour vous occuper l'esprit pendant cette partie.

Lily siffla lorsque l'acide toucha sa plaie, la brûlure lui rongant la chair.

La femme lui jeta un regard admiratif tout en enfilant son aiguille.

— N'importe lequel de mes garçons aurait braillé, dit-elle en arrosant de désinfectant le fil et l'aiguille avant de se pencher sur la blessure de Lily. Ça va piquer.

Lily souleva docilement le journal, essayant de s'absorber dans sa lecture, les dents serrées lorsque l'aiguille perça habilement sa peau.

C'était l'un de ces tabloïds imprimés sur du papier bas de gamme trop fin et entrecoupé de toutes sortes d'illustrations effroyables : un scieur au bras arraché, un docker écrasé à pied d'œuvre, des têtes ensanglantées et membres réduits en mille morceaux suite à un

accident de train en Afghanistan. Un autre article décrivait à grand renfort de détails sordides une bête massive et velue aperçue dans les régions sauvages de la Colombie britannique.

Rien qui ne puisse véritablement détourner son attention de la piqure de l'aiguille dans sa chair... jusqu'à ce qu'elle tourne la page.

Le vampire spiritualiste fait une autre victime, titrait l'article.

À ces mots, les poils se hérissèrent sur son bras.

Le texte relatait les récents rebondissements d'une affaire que le journal suivait apparemment depuis un certain temps : jusqu'à présent, trois femmes avaient succombé à ce que la gazette décrivait comme « une mort violente et cruelle ». Toutes étaient allées se coucher le soir comme à l'accoutumée pour être retrouvées le lendemain matin, mortes dans leur lit, leurs corps vidés de sang, bien que l'on n'y ait retrouvé qu'une légère perforation à la gorge. Aucun signe d'effraction n'avait été découvert, malgré portes et fenêtres verrouillées. En outre, les trois victimes avaient fait de la communication avec les morts leur profession.

— Quelle effroyable histoire, commenta Mrs Sprout en regardant par-dessus le journal tandis qu'elle formait une autre maille. Elle m'a donné des frissons. Bien sûr, la police ne dit pas que c'est un vampire. Mais d'après vous, qui d'autre pourrait se glisser dans une maison bien fermée et sucer le sang de sa victime de cette façon ?

Des femmes médiums assassinées. Une perforation au cou.

Les images affluèrent à l'esprit de Lily, claires et vives : les monceaux de neige sur le trottoir ; le miroir brisé ; l'ombre, un surgissement puissant et flou. Estelle, blême comme un linge, sa main ensanglantée pressée contre sa gorge.

Voleur. Meurtrier. Alukah.

La coïncidence était trop forte pour être ignorée. Lily avait l'intime conviction que le meurtrier du journal était celui-là même qui allait s'en prendre à son amie. Il ne s'agissait pas d'un hasard que Lily avait entrevu, mais de l'acte prémédité d'un tueur calculateur, d'un monstre qui avait déjà tué auparavant et comptait recommencer.

À moins que...

— Et voilà, annonça Mrs Sprout. (Le fil dans la cuisse de Lily se

tendit alors qu'elle bouclait son nœud.) Il n'y en a que quatre. Le reste va guérir naturellement, sinon je ne m'appelle pas Edna Sprout.

— Comment va-t-elle ?

Lord Strangford se tenait dans l'embrasure, ses épaules soulignées par la lumière déclinante de l'après-midi.

— Il ne me reste plus qu'à appliquer un pansement, répondit Mrs Sprout.

— Nous avons récupéré la mobylette. Je crains qu'elle ne soit plus en état de marche. Mr Sprout a eu l'amabilité de se proposer pour vous ramener en carriole, mais si vous préférez un véhicule plus confortable, je peux retourner au village et vous trouver une voiture.

— Ce ne sera pas nécessaire, fit Lily précipitamment. La carriole fera parfaitement l'affaire.

— Tout est bon de notre côté, à moins que vous ne vouliez que j'essaie de raccommoder ce pantalon, proposa la femme.

— Pas besoin de vous déranger. Il est trop abîmé, j'en ai peur.

— Quoi, à cause d'un peu de sang ? Ce n'est rien. Il faut juste cracher dessus.

— Pardon ? demanda Lily.

— Cracher dessus. Un vieux truc de couturière. Je le tiens de ma marraine. Couvrez la tache de salive, puis lavez-la à l'eau chaude avec un peu de soude. Mais attention, il faut que ce soit la salive de la personne qui a saigné. Sinon, c'est inefficace. Ça marche comme un charme à chaque fois. Croyez-moi, c'est une technique bien éprouvée.

Lily était intensément consciente de la présence de lord Strangford à ses côtés, la laine raffinée de son pantalon taché par son propre sang depuis qu'il l'avait aidée à clopiner jusqu'à la porte de la ferme.

Devrait-elle lui proposer de cracher dessus ?

Elle garda le silence.

— Si pouviez l'aider à ressortir, milord, avança Mrs Sprout.

— Bien sûr.

— Je vais me débrouiller, protesta Lily.

— Acceptez l'aide de ce gentleman, ordonna la maîtresse de maison. Je ne voudrais pas que mon travail soit gâché par vos efforts.

Faisait-elle allusion aux points de suture ou bien se complaisait-

elle à jouer les entremetteuses ? Un nouvel élançement interrompit sa réflexion.

Elle écarta alors ses jambes de la table, sentant la tension du fil contre la peau de sa cuisse, et se redressa péniblement. Une fois de plus, lord Strangford plaça son bras autour de sa taille. Lily le laissa supporter la majeure partie de son poids, et d'une démarche boitillante, ils gagnèrent ensemble la cour, qui paraissait un peu moins inhospitalière dans la lumière dorée de cette fin d'après-midi.

Mr Sprout inclina son chapeau pour la saluer lorsqu'ils émergèrent. Le fermier avait l'air avenant, ses bottes en caoutchouc couvertes de fumier.

— Faites-la grimper à l'arrière, sur les couvertures, ordonna Mrs Sprout. Vous ne devez plus vous appuyer sur cette jambe pendant le reste de la journée. Plus longtemps, si possible. Mes garçons, eux, n'arrivent pas à tenir en place et galopent déjà dans l'heure qui suit, malgré les points de suture.

Son chevalier servant s'arrêta près de la carriole. Il y déposa Lily, qui s'assit sur le hayon ouvert, où elle recula sur les couvertures, un nid chaud qui sentait la paille sèche et le cheval.

Mrs Sprout se pencha par-dessus la main-courante et tapota l'épaule de Lily.

— Ce fut un plaisir de m'occuper d'une gentille jeune fille au lieu d'un petit diable hurleur. Ça change, pour une fois.

— Je vous remercie. Très sincèrement. (Elle se tourna vers l'aristocrate sans chapeau qui se tenait au pied de la charrette.) Vous aussi, milord.

— Béatrice et moi allons vous suivre en ville. Je veux m'assurer que vous arriviez à destination sans encombre.

— Ce ne sera pas nécessaire.

La réponse de Lily fut un brin plus rapide que l'exigeait la politesse, et elle vit Mrs Sprout arquer un sourcil.

— Je vois, répondit lord Strangford. (À son intonation circonspecte, Lily comprit que sa réaction n'était pas passée inaperçue.) Si vous en êtes certaine.

Elle reconnaissait que cette rebuffade n'était pas franchement

méritée. Il s'était montré secourable. Ce n'était tout de même pas sa faute s'il était issu de l'aristocratie.

— Je suis sûre que Mr Sprout est capable de s'occuper de moi. Vous en avez déjà fait plus qu'assez.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne soirée.

Il s'inclina, dans un geste élégant dénué de la moindre ironie, le genre de révérence que les dames d'un salon de la noblesse trouveraient tout à fait acceptable.

Ce n'était pas une courtoisie qu'une femme en pantalon déchiré était en droit d'attendre, étendue dans la carriole d'un fermier.

Aucune importance, se rappela-t-elle résolument.

Mr Sprout fit claquer ses rênes et l'attelage de Lily se mit en branle.

Le vampire spiritualiste fait une autre victime.

Au-delà de la vaste étendue désertique de la lande s'ouvrait l'immensité grouillante de Londres – sa demeure. Quelque part dans ce dédale de rues et de ruelles, un meurtrier attendait son heure. Un meurtrier bien précis. Une menace bien définie. Et dire que cette menace pourrait être identifiée, capturée et traduite en justice. Aucun autre monstre ne viendrait prendre sa place. Pas pour un crime comme celui-ci. Si elle parvenait à éliminer la menace, alors elle empêcherait l'avenir funeste de se réaliser.

L'équation était irréfutable, pourtant elle soulevait une question terriblement délicate : en était-elle capable ? Elle n'était pas inspectrice de police et n'avait pas la moindre idée de la manière dont on débusque un meurtrier. Mais si elle avait ne fût-ce qu'une infime chance de mettre la main sur le tueur avant qu'il n'atteigne Estelle...

La vision s'était ouverte dans la neige. Le mois de février était déjà bien avancé, l'hiver touchait à sa fin. Elle avait peut-être des mois devant elle pour accomplir cet exploit, presque une année entière.

À moins qu'il ne soit question que de quelques jours.

Oserait-elle prendre à nouveau un tel risque, sous peine de revivre toute la culpabilité et la douleur qu'un échec entraînerait ?

Le chariot quitta l'allée en cahotant vers le village de Highgate. Un coup d'œil en arrière lui dévoila lord Strangford qui remontait sur son

cheval au nom saugrenu. Il prit les rênes dans ses mains gantées, aussi naturel sur sa selle qu'un centaure, puis s'éloigna. À la porte de la ferme, Edna Sprout les regardait partir, les mains sur les hanches. Elle secouait lentement la tête.

Lily savait à présent quelle était cette étrange émotion, celle qui avait commencé à gonfler en elle à la lecture de l'article dans ce vieux journal abîmé. C'était un sentiment bien plus pénible que sa blessure à la cuisse, que la fureur qui l'avait précipitée sur la lande.

L'espoir.

Copyright

Titre original : *A Symphony of Stars*

© 2022 – Barbara Kloss

© 2022 – Rivka pour la traduction française et la présente édition

12 rue de la Borne Sud, 92190 Meudon

ISBN : 978 – 2 – 493897 – 05 – 3

Traduction (États-Unis) : Diane Garo pour Valentin Translation

Corrections : Milena Schwarzberg

Couverture : M.S. Corley

Carte : RenflowerGrapx

Reproduction, même partielle, interdite.